UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01962740 5

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

20/70

G

LE PARFUM
DE ROME

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU.

LE PARFUM
DE ROME

PAR

LOUIS VEUILLOT

SEPTIÈME ÉDITION

Favus distillans labia tua, sponsa, et odor vestimentorum tuorum sicut odor thuris.
(*Cant.*, IV, 11.)

I

L. J. Bondy C.S.B.
Paris 1926.

PARIS
LIBRAIRIE DE VICTOR PALMÉ
ÉDITEUR DES BOLLANDISTES
25, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25

1871

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/leparfumderom01veui

LE PARFUM DE ROME

ROME! nom de mystère. Dès que ce nom s'est élevé sur les nations, nulle voix ne l'a prononcé sans haine ou sans amour, et l'on ne sait qui l'a emporté de l'ardeur de la haine ou de l'ardeur de l'amour. Quand la vanité de l'esprit moderne se targue de tout concilier, la haine et l'amour de Rome poursuivent leur vieux combat, plus âpre que jamais.

La haine fait couler le sang, l'amour est inépuisable; le combat ne finira qu'au seuil de l'éternité, où triomphera l'amour. Jusqu'alors la haine paraîtra victorieuse, et cependant elle est vaincue. La défaite de la haine, c'est de durer, c'est de poursuivre en vain cette victoire de la mort qui la délivrerait aussi d'elle-même. Rome vivra; ses ennemis ne seront point soulagés du poids de sa gloire.

Rome la triomphante, la dominatrice des nations ! C'est Rome qui s'est assujetti la terre et qui s'est nourrie de la chair de l'humanité ; c'est Rome qui a pris le genre humain dans ses bras, comme un enfant malade, qui lui a fait respirer l'air salubre des hauteurs, qui l'a nourri de la chair de Jésus le Dieu vivant.

Dieu soit béni ! Je suis de ceux que Rome a pris en bas, blessés de la vieille mort. Sa main lumineuse m'a transporté sur les hauteurs divines, sa main maternelle m'a baigné dans l'air divin, sa main sainte m'a nourri du divin aliment. J'ai reçu d'elle la vie, je lui rends l'amour.

Quand j'ai vu Rome pour la première fois, ignorant de la mort et plus ignorant de la vie, mais remué d'un instinct inconnu ; quand j'ai vu cette Rome auguste et que j'en eus respiré le parfum, alors j'ai su que j'aimerais.

Le parfum de Rome ! Telle que le Christianisme la faite, Rome est la ville des âmes. Elle a une langue que toute âme peut entendre ; mais l'esprit séparé de l'âme ne l'entend point.

Nul esprit n'est plus séparé de l'âme et ne comprend moins Rome que ce sot et vulgaire épanouis-

sement d'incrédulité qu'on appelle « le bel esprit. » Il n'entend point Rome et il empêche l'âme de l'entendre ; il ne connaît point sa beauté souveraine, il la tourne en dérision.

Le bel esprit n'est pas la haine ; la haine l'emploie et le méprise. Il jappe, il frétille, il mordille. Rome prête aux exercices du bel esprit. Il y a là tant de choses révérées et sacrées ! On y voit tant d'hommes à genoux !

Dans les dépositaires des choses de la Divinité, le bel esprit ne voit que les fragilités humaines. Il remarque la rouille sur le marbre, la verrue sur le visage, et il demande où est la Divinité ? Il fredonne un vaudeville quand la prière chante, il se couvre le front quand la bénédiction descend.

Il dit à la bénédiction : « Va chercher des têtes moins hautes ; la main qui t'envoie n'est qu'une main mortelle ! » Ainsi, à travers la Cité sainte, le bel esprit se carre et se gonfle, *tamquam pullus onagri.*

Un bel esprit par chaque siècle, un au moins, s'est chargé de bafouer Rome. Au dernier siècle, ce fut le savant président De Brosses, Bourguignon. De nos jours, beaucoup de singes sont venus ; l'un d'eux s'est fait remarquer un instant.

Quelques années après le Bourguignon, un autre sceptique arrivait d'Allemagne. Savant aussi, et qui ne manquait pas d'orgueil ; et de plus, enfant du protestantisme, c'est-à-dire enfant de la haine. Mais il n'était point piqué de bel esprit.

Dans son âme obstruée par le protestantisme, envahie par l'orgueil, liée par les sens, le génie faisait pénétrer d'impérieux rayons; et alors cet homme, comme un aigle captif, volant du regard, parcourait un horizon immense. Il se nommait Jean-Wolfgang Gœthe.

Il avait quarante ans; déjà il planait dans la maturité précoce de sa renommée. Ecoutons-le parler de Rome. Il écrit à ses amis d'Allemagne, et il leur jette les notes qui seront plus tard la chanson de Mignon :

« J'ai volé à travers les villes. Pressé du désir « de Rome, je ne pouvais tenir nulle part. Je n'ai « donné que trois heures à Florence.

« Je vois ce que j'ai tant contemplé en esprit. « Rien ne m'a paru étranger; mais tout est si vi- « vant que tout peut compter pour nouveau.

« Quand cette Elise de Pygmalion, qu'il avait « formée entièrement selon son rêve, lui donnant « toute la vie que l'artiste peut produire;

« Quand cette Elise vint vers lui, disant : *C'est* « *moi !* quelle différence entre la vérité et le rêve, « entre la pierre ciselée et la vie ! »

Gœthe emporta de Rome l'effroi de ne la plus revoir. « Quitter Rome sans retour ! Celui-là seul comprendra cette amertume qui l'aura ressentie ! »

Douleur chère du souvenir, fleur d'ombre, incomparablement triste, mais belle à faire craindre la clarté qui viendrait la dissoudre et le souffle de joie qui pourrait en dissiper le parfum !

Dans les jardins de Florence, il composa les scènes du *Tasse,* et il remplit son poëme de cette douleur « d'une âme condamnée à l'irrévocable « exil. »

Voilà de quoi étonner le bel esprit ! Gœthe aimait Rome à ce point ! Rome absente éveillait en son cœur les grandes lamentations de l'exil !

Et cependant Gœthe s'est arrêté devant son enveloppe grossière. La véritable Rome ne lui a pas été connue. Il en a respiré le parfum, mais à la manière de ces profanes qui se glissent dans nos temples : ils ignorent que les hymnes et les vêtements sacrés et la fumée de l'encens sont des prières.

Gœthe, tout païen, se chantait les pauvres vers d'Ovide ; c'est au Capitole qu'il avait porté ses adieux. La grande Rome, maîtresse encore du monde, cette Rome spirituelle, notre amour et notre gloire, à peine l'a-t-il entrevue.

Celle-là n'est donnée qu'à l'œil simple de la foi. Comme le Dieu qui la remplit, elle se cache aux superbes. L'orgueil de l'esprit la parcourt et ne la découvre pas. Heureux s'il peut soupçonner qu'elle existe, aux influences bénignes qu'il en reçoit !

L'humble qui s'est agenouillé de loin devant l'impérissable Croix, celui qui a touché de son front le pavé saint, le fils de l'Eglise qui veut bien se souvenir de César, mais qui vient pour honorer Pierre, voilà l'hôte de Rome. Elle lui parlera.

La maison du père est ouverte à l'enfant ; Rome ainsi lui sera ouverte. Il aura le sens de ses harmonies, le charme vainqueur de ses parfums ; il comprendra, il aimera, et il gardera les délices de son amour.

J'étais venu sans désir. On m'avait dit : « Tu verras le Capitole et le Vatican, les arcs de triomphe et les Catacombes, les fêtes du peuple et les fêtes de l'Eglise. » Mais je ne souhaitais que de ne me voir plus !

De tout ce que l'on m'avait annoncé, je ne vis rien. Ce que mes yeux contemplaient, je n'en savais rien. Le parfum de Rome enveloppait mon âme et lui dérobait le monde extérieur.

Quel était ce parfum qu'exhalaient toutes choses, et que jusqu'alors les choses ne m'avaient jamais envoyé? Il pénétrait mon âme sans prendre la voie des sens. En moi je le sentais lumière et parole, et il m'empêchait de voir et d'entendre autour de moi!

Ce parfum était un vêtement de Dieu, dans lequel en même temps Dieu se cachait et se faisait sentir. Hors des routes où j'avais marché, je suivais Dieu sans le connaître, hésitant et vaincu, à la trace de ce parfum. Et bientôt je reconnus que j'entendais vraiment une parole : parole de Rome, parole de Dieu.

Et cette lumière qui dévorait les choses extérieures, je la reconnus pour la vraie lumière, de laquelle les choses recevaient leur vraie figure, jusqu'alors cachée à mes regards : lumière de Rome, lumière de Dieu.

Et dans ce parfum, dans cette parole, dans cette lumière, je trouvais ce que je ne cherchais pas et ne connaissais pas : Dieu, Rome et moi-même.

Avec la superbe d'un fils des temps nouveaux, je m'étais dit : Je verrai le Pape! Comme s'il se fût agi simplement d'un prêtre, tout au plus d'un roi, dans tous les cas, d'un mortel. Mais avant de monter au Vatican, j'avais passé par le bain de la pénitence, j'y avais laissé la superbe et la souillure des temps nouveaux.

J'étais désormais l'homme des temps anciens, l'homme du baptême, le fils de la vieille Eglise qui a précédé tous les temps, qui consommera tous les temps, qui survivra dans l'éternité. J'étais l'homme « créé pour connaître, aimer et servir Dieu, et conquérir la vie éternelle. »

J'étais l'héritier de cette promesse oubliée du monde, renouvelée en vain pour tant de faux sages, ignorée de tant de faux savants, dédaignée de tant de fausses grandeurs. Je l'avais reçue, et avec elle mon âme et ma gloire. Dans la ville royale, je ne passais pas étranger.

J'étais un fils de la Cité; je devais aspirer à la défendre. Bien plus, j'étais un fils du Roi; dans ce palais même, j'habitais mon patrimoine. Je ne venais pas saluer un de ces hommes « qui se font appeler seigneur » parce qu'ils ont ceint un bandeau que la force peut déchirer,

J'allais vers le représentant divin de la miséricorde et de la justice; vers le prêtre orné de la couronne qui ne tombe pas dans les gouffres de la mort. O Seigneur Jésus! il est donc vrai, je suis catholique!

J'entrai, non assuré, non tremblant, mais ému jusqu'au fond de l'être. Je vis la robe blanche du grand vieillard. Depuis huit ans, Grégoire portait la tiare et n'avait pas fléchi; depuis huit ans, sa main gouvernait dans la tempête.

J'oubliai le vieillard, le docteur, le roi; un titre plus auguste et plus doux couronnait cette tête vigoureuse : je me prosternai devant l'Immortel, devant le Vicaire de Jésus-Christ, et je l'appelai : Mon Père! Et lui, s'inclinant pour me bénir, me dit : *Figliuolo,* mon enfant!

Il ajouta quelques paroles; je n'entendis que ce mot. Dans ce seul mot, j'avais tout compris. J'étais jeune, obscur; j'étais un passant. Cet accueil à tant de faiblesse, la douceur de cette majesté, la tendresse de ce sourire, me disaient quelle est la dignité du Chrétien.

Figliuolo! D'un bond de la pensée, je parcourus ma vie : à quelques années en arrière, sous les livrées de l'indigence; plus tard, dans les détresses de

l'âme. Qui m'avait jamais donné ce nom avec cet accent et ce sourire, si ce n'est mon père, et de qui l'eussé-je accepté ?

« Mon enfant! » Ce mot s'est allumé soudain pour m'éclairer à jamais les choses humaines : par ce mot, j'ai connu l'histoire du monde. Avant Jésus-Christ, avant le Pape, ce mot manquait parmi les hommes; dans la famille même. il ne possédait pas cette douceur.

Je compris que le genre humain n'avait pas uniquement des maîtres, mais aussi un père. Je compris ce symbole du bon Pasteur, vaguement regardé dans les Catacombes. Le bon Pasteur va chercher sa brebis, la dégage des épines, la prend sur ses épaules.

Que de droits inébranlablement soutenus, que de faiblesses amoureusement protégées, et aussi que de passions apaisées, et de révoltes calmées, et d'orgueils guéris par l'action de cette royauté divine qui arrête ses regards sur le plus pauvre mortel, et lui dit : Mon enfant !

A diverses reprises, l'amour, victorieux de tous les obstacles, m'a ramené au Vatican. En Pie IX j'ai retrouvé la majesté de Grégoire. J'ai senti de

nouveau ce cœur de Père, j'ai reçu de nouveau ce nom de Fils. Un jour, j'ai dû demander justice : et le Juge, aussi attentif que le Père s'était montré clément, a relevé mon humble droit qu'une main puissante avait brisé.

Un autre jour, écrasé par la force, insulté par cette force qui m'écrasait ; sans recours, mais ainsi traité, grâce à Dieu, parce que j'avais fait mon devoir ; triste de me sentir inutile, tranquille comme un soldat blessé, je parus devant le Vicaire de Jésus-Christ.

O ciel ! prosterné, je l'entendis glorifier ma blessure. Sa voix sacrée disait : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.* Oui, mes oreilles ont recueilli ces mots ; j'ai eu cette gloire !

Et je me trouvais dans un ravissement de lumière. Bienheureux donc êtes-vous, ô Père très-saint ! ô juste trahi, flagellé et crucifié ! ô gardien et défenseur de la justice, qui souffrez pour elle de si dures persécutions !

Bienheureux sur votre Calvaire ! Et vous ne craignez pas de souffrir, car la justice triomphera parce que vous souffrez ! Et nous, baisant vos pieds captifs, recevant la bénédiction de vos mains enchaînées, nous recevons sur nos âmes le sang de la croix !

Le douloureux spectacle de Rome envahie, ici désolée, là ingrate; cette majesté affligée du Vatican, ces souvenirs du Golgotha, ces scènes navrantes, ces terribles images, déchirent nos cœurs sans les désespérer. La justice vaincra. Nous savons que Rome est au Vicaire de Jésus-Christ.

Pierre l'a prise à Satan pour Jésus-Christ; une armée infernale la veut reprendre à Pierre pour la rendre à Satan. Alors donc, avec Pierre, Jésus serait banni de Rome! L'ennemi ravagerait ce lieu saint; il insulterait les ossements des martyrs, il abattrait les temples!

Rome, par ces mains impures, se verrait dépouillée des trésors du Christ; et en même temps ils la souilleraient des pompes de leur corruption; ils la rempliraient de casernes et de théâtres; ils y mettraient un trône entouré d'espions et de soldats!

Ainsi Rome perdrait ses parfums qui attirent à la vie divine, ainsi l'âme et la liberté de l'homme perdraient leur refuge dernier, ainsi l'humanité demanderait où réside son pasteur : et nous deviendrions étrangers dans Rome, et notre héritage nous serait volé; et le servile genre humain laisserait détrôner ce roi que tout homme peut appeler *Père*, et qui répond : Mon fils!

Ceux qui tentent ce crime contre le genre humain espèrent-ils l'accomplir ? Ils disent qu'ils sont assez rusés et assez forts ; que l'humanité sans Dieu n'est pas seulement une bête féroce, qu'elle est une bête lâche. Mais Dieu a racheté le genre humain !

Qu'ils tiennent Rome en leur puissance, qu'ils la salissent, qu'ils l'embellissent à leur manière, cela est possible. Ils le feront, si le monde a mérité ce châtiment. Mais Dieu est père. Il rendra le Pape au monde et Rome au Pape.

Et Rome, vidée de ses envahisseurs, se repeuplera et se reconstruira. Les créations modernes tomberont ou seront purifiées. Un vent se lèvera qui emportera le petit trône nouveau, et ce qu'on aura placé dessus, et ce qu'on aura planté autour pour en accroître le lustre.

Et nos neveux retrouveront dans Rome tous les parfums de Rome : parfums de science et de sainteté, parfums lumineux et éloquents qui leur apprendront l'histoire et la vie. Et comme nous, ils seront les citoyens de la Ville et les enfants du Roi ; ils lui diront : Père ! et il leur répondra : Fils !

O Dieu du ciel et de la terre, qui avez choisi Rome entre le ciel et la terre comme un point où

vous daigneriez descendre et où nous pourrions monter, afin qu'il nous fût donné sur la terre de plonger nos regards jusque dans le ciel, et de vous voir de nos yeux, et de vous toucher de nos mains, et de recevoir dans nos oreilles de chair quelque chose du son de votre voix ;

O Dieu des anges et des hommes, Dieu des pauvres, Dieu des faibles, Dieu clément qui créez en nous les bons désirs et qui les entendez :

Soyez béni de m'avoir appelé dans votre Rome, de m'avoir révélé ses parfums, d'avoir ouvert mon intelligence à sa parole, d'avoir purifié et illuminé mes yeux dans sa lumière : et alors j'ai connu le ciel et le monde, et moi-même, et Vous !

LIVRE I.

LE CHEMIN.

I

LA MACHINE ET L'ESPRIT.

ROME est déjà sur le chemin qui mène à Rome : le parfum de Rome s'épanche dès que le cher voyage est résolu. *Je vais à Rome !* cela ne se dit pas comme s'il s'agissait d'aller ailleurs ; la voix prend un autre accent. Sur la route, l'esprit reçoit d'autres impressions.

Nous voilà partis, pleins d'allégresse, chargés des vœux de nos amis et de nos proches, ambassadeurs de la tendresse chrétienne auprès des saints que nous implorerons sur leurs tombeaux. Nous allons vers le soleil, vers la prière, vers la liberté.

De telles joies mériteraient d'être achetées d'un peu de peine. Autrefois, le pèlerin cheminait de clocher en clocher, chantant des cantiques, examinant son cœur. Souvent il demandait à la charité son gîte et son pain.

Ils étaient bien maîtres d'eux-mêmes, ces hommes d'autrefois, et bien maîtres du temps ! Ils possédaient le temps, ils le prodiguaient. Ils donnaient du temps à la prière, à l'étude, au loisir. Assez riches de temps pour voyager à pied !

Nous, heureux de ce bel âge, ménageons notre temps. On dit en langue d'Amérique : *Le temps est de l'argent !* Dévorons la route, afin de revenir plus vite au travail, aux affaires, à la fouille de l'argent.

On nous accroche à la locomotive. Non, je ne saurais louer cette machine violente ! Jamais je n'aimerai sa fumée, ses hurlements, son brutal trajet à travers la terre déchirée. Jamais je ne verrai d'un œil content les automates uniformes qui servent le monstre.

Je hais sa rapidité. Cette rapidité m'ôte le désir et me laisse l'impatience. Il me déplaît d'être ainsi pressé, d'être aux ordres du sifflet, de ne voir par-

tout que servitude, de me sentir moi-même sous le joug.

Le chemin de fer est l'expression insolente du mépris de la personne. Rien ne figure mieux la démocratie. Je ne suis plus un homme, je suis un objet; je ne voyage pas, je suis expédié.

Des deux côtés de la voie se dressent les poteaux du télégraphe électrique. Vous dites que là-dessus vos pensées « voyagent avec la rapidité de la foudre. » Là-dessus ne voyagent que la Bourse et la Police. — La liberté est pendue à ces poteaux.

Quand je regarde cette barre de fer sur laquelle je cours, et ce fil de fer où mon signalement vole au-devant de moi, j'entends le propos de l'hirondelle : *Voyez-vous* ce filet *qui par les airs chemine?* Oisillons du progrès, ce filet, c'est la *cage :* gare le *chaudron!*

Nul doute : bientôt, vous connaîtrez le soir à Paris le cours du jour à la bourse de Pékin. Bientôt aussi, la même volonté sera maîtresse à Paris et à Pékin; et elle rendra le matin, dans Paris, de brefs décrets auxquels vous obéirez le soir sans réplique, fussiez-vous à Pékin.

Croyez-vous que cette volonté prendra grand

souci de vos pensées ? Elle se proposera premièrement de vous faire courber la tête. Elle ne dira pas : *Obéis ou meurs,* phrase trop condescendante. *Obéis !* C'est plus télégraphique. — Le reste va de soi.

Notre ami Coquelet « adore » la photographie, la sténographie, l'électrographie. — « Voilà, dit-il, des merveilles ! Quand j'y pense, je m'exalte. Pour les célébrer, je voudrais avoir le génie de Babinet.

« L'intelligence humaine est enfin maîtresse des forces de la nature : par leur moyen, elle double, elle décuple la vie. Que dis-je ? nous vivons plus en une année que nos pères dans tout le cours d'une longue existence ! »

Voulant caresser mon faible, Coquelet poursuit : « Imaginez un prêtre éloquent : il prêche le même jour dans trois, dans quatre villes. Ses discours saisis par la sténographie, expédiés par la télégraphie, multipliés aussitôt par la photographie, retentissent dans les cinq parties du monde... Et vous refusez cela ? »

— O Coquelet ! un orateur capable de prononcer le même jour trois discours dans trois villes, où prendra-t-il le temps de composer un bon discours ? La pensée se fait des ailes pour monter vers la lu-

mière; mais ces ailes ne lui poussent que lentement, tandis qu'elle chemine à pied.

La pensée a peu de commerce avec les improvisateurs. Je n'ai pas lu que saint Thomas d'Aquin prêchât le même jour en trois lieux différents, ni seulement tous les jours dans le même lieu. Saint Dominique, saint Vincent Ferrier, saint Bernardin de Sienne allaient à pied.

Ce n'est pas quand l'orateur court, qu'il est puissant; c'est quand il mérite que l'on coure à lui. Or, l'on court à celui qui dit des choses, non à celui qui jette des mots. Mais où se trouvent les choses à dire? Dans la solitude; et la solitude apprend à les dire.

Un livre sous le bras, un bâton à la main, le docteur Thomas partait avec la pensée. Pour ménager ses souliers, il les suspendait à sa ceinture. Ainsi avaient fait Pierre et Paul, et Dominique et François, et Bernard, et tant d'autres.

Ces voyageurs à pied ne laissaient pas d'amener la pensée à bon terme et de l'installer pour longtemps. Lorsqu'ils arrivaient, alors leur langage avait des ailes qui se passaient de la télégraphie. Je comprends que l'on télégraphie un discours de Monsieur Chose, personnage important là-bas; cela veut être servi chaud.

Mais une décision de Thomas d'Aquin, une page de Bossuet, un chapitre de Joseph de Maistre, un vers de Corneille, une lettre de Sévigné : à ces pensées et à ces formes de la pensée, qu'importe le secours de votre machine?

Saint Thomas n'a pas eu besoin du chemin de fer, ni l'auteur de l'*Imitation*. Quel rapport verriez-vous entre le chemin de fer et Homère, et Dante, et Shakspeare, et la *Chanson de Roland?*

Félicitez la Banque, l'industrie, la cuisine; dites que le coton, la houille, les huîtres voyageront désormais sur l'éclair. Mais la pensée et l'art!... Si la pensée et l'art doivent périr, le fil de fer les étranglera.

Que serait-il arrivé, si la marquise avait eu le fil électrique, lorsque madame de Grignan faisait ses couches? Vingt chefs-d'œuvre manquaient de naître, remplacés par des inepties.

Peut-être, Coquelet, ne verrons-nous à Rome ni chemin de fer ni télégraphe électrique. Ne fulminez pas. Hélas! ces engins et leurs manœuvres méchants envahiront aussi Rome. Invasion funeste à l'art, funeste à la pensée!

Quand le télégraphe aura baissé ses prix, il

fera du style épistolaire ce que la photographie a fait du portrait. Alors, plus de Sévigné pour décolorer les dames de lettres; plus de Raphaël pour humilier les rapins!

Coquelet reprend : « Les chrétiens de votre sorte perdraient Dieu s'il pouvait être perdu. L'on attribue à la religion vos passions rétrogrades et intolérantes; l'on déteste un culte qui enchaînerait l'esprit humain. »

— Coquelet, je connais ce discours. Plus d'une fois je l'ai lu dans la *Revue des Deux-Mondes*. C'est le propos ordinaire des *Embulozés,* lesquels sont nombreux et divers; et il y en a même de fort pieux. L'avouerai-je? je vous trouve rétrograde et intolérant.

Le Christianisme avait fait prévaloir la pensée sur la matière. Vous faites prévaloir la matière sur la pensée, et vous rétrogradez ainsi de dix-huit siècles, pour le moins.

Quant à moi, je ne prétends pas « enchaîner l'esprit humain. » Non-seulement les docteurs de l'Eglise, mais Homère et Dante me semblent très-supérieurs aux Babinets.

Que dis-je? Si quelqu'un a du mépris pour la horde des « penseurs », c'est moi. Ce que je pense

de ces maîtres et de leurs laquais, orateurs et hommes d'Etat, cela est indicible. Je mourrai avec le regret de n'avoir pu dire combien je les trouve sots.

Jamais pareille nuée de destructeurs ne s'est abattue sur la pauvre humanité. Ils l'aviliront plus que n'ont fait les Vandales. Leur haine ignorante du Christianisme, ou leur indifférence lâche, ou leur hypocrisie me saturent d'horreur et de dégoût !

Néanmoins, parce qu'ils gardent quelque commerce avec l'art et la pensée, je les place encore au-dessus de la brute polytechnique, à laquelle ils se sont asservis. Je préférerais la plume ou la guimbarde des moindres, à la cornue et au compas de vos ingénieurs.

Vous me reprenez d'honorer la pensée plus que la matière, l'art plus que la machine ; vous voulez me courber âme et corps sous ce machinisme qui vous promet des jouissances bestiales : vous n'êtes pas seulement rétrograde, vous êtes intolérant !

Quant à la religion, la brute polytechnique s'en soucie bien ! Elle sonde les œuvres de Dieu, elle en signale les merveilles, mais elle ne voit pas

l'Ouvrier, ou elle dit savamment que l'Ouvrier n'existe pas. Quelque jour, l'Institut offrira de créer la terre.

Cela m'inquiète peu, en un sens. Je me tiens assuré de ne pas adorer l'Institut et de continuer de croire en Dieu. Seulement, quantité de pauvres diables concluront que l'Institut pouvant être créateur, il n'y a pas de Dieu ; et ils deviendront à eux-mêmes leurs dieux.

Cette frénésie se propagera de plus en plus dans l'espèce, et l'espèce, de plus en plus brutale, sera de plus en plus asservie. Le machinisme fera peser son joug de fonte sur le monde envasé. Coquelet ! sous ce joug, dans cette vase, vous ne digérerez pas si bien que vous l'espérez.

Nous autres chrétiens, Dieu nous donne un œil intérieur, toujours ouvert sur le ciel. Le machinisme n'empêchera pas ceux qui voudront être à Dieu de voir toujours Dieu. — Mais ces temps seront âpres, et beaucoup d'hommes renonceront à penser !

II

L'OMNIARQUE.

« Lyon ! vingt-cinq minutes d'arrêt. » Il est dur de traverser Lyon sans gravir à Fourvières. Jadis je me suis arrêté dans Lyon ; j'ai parcouru cette ville illustre, la Rome des Gaules.

Ensuite, côtoyant les montagnes, j'ai descendu le Rhône jusqu'aux murs d'Avignon. Quels beaux méandres ! Au milieu de ces spectacles aimables, j'ai lu un aimable livre. Double charme qui m'est resté longtemps.

Ce charme, c'était la poésie du voyage. Ma course était rapide, non essoufflée. J'avais salué saint Irénée et sainte Blandine à Lyon ; je retrouvais Madame de Sévigné sur le Rhône.

Ma solitude intérieure, fécondée au contact des choses nouvelles, était un grand repos. De bonnes gens, qui n'avaient guère perdu de vue leur clocher, m'enseignaient pourtant les choses de la vie. Je me sentais mûrir.

— « Lyon, me dit Coquelet, se régénère ; on le démolit. Dans un an, vous l'aurez tout neuf. Rues droites, trottoirs d'asphalte, maisons uniformes, voies stratégiques, cafés chantants, sergents en suffisance. La cité noire sera blanchie, la cité turbulente sera docile.

« La France se remet à neuf ; le monde imitera la France. Toutes les villes seront alignées, reblanchies, rebâties. Nulle part on ne verra plus rien de vieux. Les spectres du passé disparaissent. Dans la langue du jeune monde, il n'y aura pas de mot qui signifie un *étranger !* »

— Ajoutez, Coquelet, que cette langue unique n'aura pas non plus de mot qui exprime la condition d'être *chez soi*. Au sein de ce monde commode, je crains qu'on ne soit serré ! Le chef nécessaire de la démocratie universelle possédera nécessairement le pouvoir universel.

Le monde a été créé pour être *un*. Voici l'unité catholique : « Un seul Dieu, un seul pasteur, un seul troupeau. » Le genre humain laisse arranger cela tout autrement. Non pas un seul Dieu ; tous les dieux, au contraire ! Mais un seul roi, l'*Omniarque*, qui fera régner l'égalité et la volupté.

L'Omniarque sera grand-prêtre de toutes les religions, juge de toutes les capacités ; il donnera

tous les brevets, tiendra tous les télégraphes, portera toutes les lettres, imprimera tous les livres... Cet idéal a été déjà ébauché : c'était l'ancienne Turquie.

Là régnait l'harmonie sous le nom de silence, et l'égalité sous le nom d'esclavage. Là, dans les harems, habitait la volupté. Nous avons de beaux germes de tout cela. Mais la liberté, où la placerons-nous ?

— « Fiez-vous à l'avenir, dit Coquelet. Si, en ce moment, le genre humain se montre tiède pour la liberté, c'est le caractère des époques de transition. Là-dessus nos plus grands publicistes sont d'accord. Mais le lion s'éveillera, et d'un seul rugissement il brisera sa cage ! »

— Ainsi soit-il, Coquelet ! Ce que vous annoncez là s'est-il quelquefois vérifié au Jardin des Plantes ? Je vous dirai que j'honore médiocrement le lion. Ce bel animal craint la trique ; il aime la pâtée...

Oui, les lions de Babylone ont respecté Daniel innocent ; oui, dans le cirque, les lions se sont couchés aux pieds des martyrs. Il y avait à cela des raisons étrangères au caractère de la bête. Moi, je dis que le lion d'Androclès a mangé Androclès.

Je crois que tous les lions civilisés, délibérant dans la même cage, voteraient des barreaux de plus à la cage, et des triques neuves pour les gardiens, afin d'obtenir chacun un morceau d'Androclès, quand même Androclès aurait tiré cent épines de la patte de chaque lion.

« Valence ! dix minutes d'arrêt. » A Valence, pour le voyageur du Nord, s'ouvre un autre ciel. L'horizon se dégage de ses vapeurs grises, les collines tranchent sur un azur plus franc, des bouquets d'oliviers égayent les roches arides. L'huile est une sève de la pierre. Le Christianisme est fondé sur la pierre, et l'un de ses doux symboles est la branche de l'olivier ; Pierre est appelé le Fils de la colombe.

Nous recevons les premiers éclats de la rieuse lumière ; elle rit aux murs blancs des enclos et aux tuiles rouges des maisons. Cet aspect séduit Coquelet. La main étendue, il s'écrie : *Italiam ! Italiam !*

— Quoi ! mon ami, déjà un coup de soleil ! Je vous félicite de trouver encore quelque chose de beau dans les vieilleries de la création, quelque chose d'aimable hors des rues alignées. Vous ne seriez donc pas mort !... Cela me fait plaisir.

Rome est un pays de soleil et d'azur, mais non pas le soleil et l'azur de l'Orient. Pierre ne pouvait habiter sous cette implacable beauté d'un soleil qui brûle et d'un ciel sans nuages. Il lui fallait cette zone d'abondante lumière et de chaleur mesurée, où l'homme des sables et l'homme des neiges retrouvent également leur plus clémente saison.

A Valence, en 1799, mourut Pie VI, prisonnier. Les geôliers scellèrent son cercueil, et ils dirent : *C'est le dernier Pape*. Cette parole avait été prononcée souvent ; on la répète. Quand Pie VI mourut, il n'y avait plus de prêtres en France ; — mais Pie IX était né.

Allez ! allez ! creusez des fosses profondes, et descendez-y des cercueils scellés, et scellez aussi la pierre, et placez vos gardes alentour : les berceaux sont pleins ! Veillez auprès des berceaux : vous n'empêcherez pas la goutte d'eau du baptême de tomber sur le front de l'enfant ! Cet enfant baptisé grandira ; il aura besoin de Dieu.

Un jour, quelque bourreau lui récitera le *Credo*, qui aura jailli sur lui avec le sang d'un martyr. A cet enfant qui cherche Dieu, il dira que Dieu est dans une tombe scellée, mais que la mort ne saurait garder pareille proie. Et cet enfant alors de-

viendra homme, et il ira par le monde, criant : Mon Dieu ! mon père !

Ce sera véritablement le cri terrible, le rugissement qui rompra les portes de la mort. La terre frémira. Une voix sortira des Catacombes, qui dira : Mon fils ! Et l'amour sera vainqueur, et les tombeaux enfanteront.

III

UNE AUTRE TÉLÉGRAPHIE.

Une petite halte dans un lieu désert nous permit d'entendre l'*Angelus*. Le vent l'apportait d'un clocher caché à nos regards. Une femme et un enfant, qui regardaient les wagons passer, firent le signe de la croix.

— « Pourquoi font-ils le signe de la croix ? demanda Coquelet ; est-ce le train ou nous-mêmes qu'ils prennent pour le diable ? » — Ni le train, ni moi, ni vous-même, malicieux Coquelet ! Cette femme et cet enfant ne songent point au diable, ils songent à Dieu.

Ils ont entendu l'*Angelus :* c'est la langue télégraphique de l'Eglise, inventée dès longtemps. — Que dit-elle ? demanda Coquelet. — Elle dit une chose infiniment au-dessus de vous et de tout l'Institut ; mais ces petits, grâce à Dieu, comprennent encore.

Ecoutez : « L'Ange annonça à Marie qu'elle de-
« viendrait la mère du Sauveur ; et Marie répondit
« à l'Ange : Qu'il soit fait suivant la volonté du
« Seigneur ! Et Marie conçut du Saint-Esprit ;
« et le Verbe de Dieu se fit chair et habita parmi
« nous. »

A ce récit divin, la cloche ajoute la prière de l'Eglise : « O Marie, mère de Dieu, priez pour
« nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre
« mort. » C'est là ce que disent ensemble la cloche et ces pauvres gens : — Le Verbe de Dieu s'est fait chair ; Il a habité parmi nous.

Jadis, Coquelet, sous le seul sceptre de saint Louis, quinze cent mille clochers s'élevaient vers le ciel, couronnés de la croix. Un homme ne pouvait pas lever les yeux sans voir le signe de la rédemption. — Le Verbe fait chair a habité parmi nous ; Il est mort pour nous !

Dans ces clochers, à toute heure du jour et de la

nuit, chantait la prière. On sonnait au sacrifice du matin et aux louanges du soir. — Le Verbe de Dieu s'est fait chair pour nous ; Il nous a aimés jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix !

Cette voix douce de la prière courait les champs, gravissait les montagnes, planait sur les vallons cachés, perçait les forêts profondes, dominait tout bruit humain. Voix de consolation, voix d'espérance, voix d'amour. — Il nous a aimés, Il nous a rachetés, Il règne sur nous !

Elle parlait sans cesse, on l'entendait partout. Sans cesse et partout, elle convoquait les hommes à s'unir dans l'amour. Elle leur rappelait qu'ils sont rois, fils de Dieu, cohéritiers du ciel ; le ciel, récompense de la foi, de l'espérance et de la charité. — Mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs !

La grande voix ne dédaignait pas de parler des hommes, après avoir parlé de Dieu. Elle annonçait le baptême, le mariage, la mort ; elle demandait des prières pour le nouveau-né, des prières pour l'agonisant, des prières pour les époux ! Frères, assistez vos frères ! Alors, dans la famille du Christ, point d'étranger.

Ainsi cette télégraphie mélodieuse emplissait l'espace, mettant les hommes en communication avec

eux-mêmes et avec Dieu, les entretenant de sublimes mystères et de saintes pensées. Elle parlait de Dieu à toute la terre ; par elle, toute la terre parlait à Dieu. Elle le fait encore, et les pauvres comprennent encore ; mais beaucoup d'autres n'entendent plus.

Un Pape répandit l'usage des cloches en le sanctifiant. C'est Rome qui nous a donné cette voix délicieuse et son langage divin. C'est elle qui baptisa les cloches, qui leur conféra un sacre pour que la prière tombât du ciel sur les âmes comme une ondée sonore de bénédictions.

O Rome, mère de vertu, mère de lumière et d'espérance, mère de toute joie et de toute poésie ! O Rome, inspirée de Dieu pour combler de fortifiantes délices l'antique vide du cœur humain !

Et la cloche engendra le clocher. Pour ces oiseaux de bronze dont le chant savant et doux réjouissait l'étendue, l'art créa ces cages merveilleuses qui s'élancent dans le ciel. La pierre s'envola toute en fleurs vers les nuages, afin de servir de trône à la Croix.

Or, cet ensemble de prodiges, cette cage aérienne de la prière ailée, ce trône de la Croix libératrice,

ce chef-d'œuvre du grand art et de la grande science unis pour adorer Dieu, l'ai-je assez caractérisé ? Non, le clocher était quelque chose de plus : il était le monument de la reconnaissance et de l'amour.

Il attestait que le genre humain, sauvé par Jésus-Christ, voulait appartenir à Jésus-Christ. — Jésus-Christ a combattu pour nous délivrer de l'enfer, Jésus-Christ a vaincu : qu'Il règne sur nous, qu'Il commande, qu'Il défende son peuple de tout mal et de toute tyrannie !

Que sa chair, qui nous est donnée, soutienne nos âmes contre les faiblesses de notre chair ; qu'elle nous préserve des lâchetés par où nous devenons esclaves des esclaves de Satan ; que nous mourions fidèles à Dieu, plutôt que d'obéir à l'homme contre Dieu !

Ainsi le monument de la reconnaissance et de l'amour gardait encore la liberté, et telles étaient les pensées que la cloche et le clocher répandaient sur la terre. Ainsi la télégraphie de l'Eglise portait des choses que ne porteront jamais les poteaux de la télégraphie électrique.

Quelle parole court en ce moment sur le fil de fer ? Si j'étais un homme dont la police daignât

s'occuper, s'il déplaisait à cette police que j'allasse à Rome, deux gendarmes m'attendraient à la prochaine station, et mon pèlerinage serait fini.

Peut-être qu'il a paru ce matin un article de Boniface; nous le saurons aussitôt qu'arrivés. Voilà le côté flatteur de l'invention. Je n'y suis pas insensible, je conçois l'orgueil que la civilisation en ressent. Recevoir à Carpentras la substance des journaux de Paris le même jour que les Parisiens, ô bonheur !

Je regrette seulement que le bruit des usines et le soin de méditer Boniface ne permettent plus aux peuples de savoir que le Verbe fait chair habite parmi nous, et que les fils du Christ sont nés pour être enfants de lumière et de liberté.

IV

DES PAPES D'AVIGNON ET DE PÉTRARQUE.

Voici les beaux murs crénelés d'Avignon. Une chrétienne était avec nous. Elle me dit : « Ici la Papauté fut captive. » En même temps Coquelet lui disait : Madame, ici Pétrarque soupira. »

Non, Madame. Non, Coquelet. Ce que l'on vit ici, Madame, grâce à Dieu, c'est que la Papauté ne saurait être captive. — Et vous, Coquelet attendri, ne cherchez point le lieu du soupir de Pétrarque, Pétrarque rima, il ne soupira point.

Il est vrai Madame, le Pape fut amené ici, non tout à fait de son gré, par les intrigues de Philippe le Bel, très-affreux sire. Ce roi crut tenir la Papauté. Un pourceau passa, le beau roi Philippe tomba de cheval et mourut. Sa dynastie tourna mal.

Pétrarque, mon Coquelet, n'est pas ce que je connais de plus aimable. Il a fait force vers latins. Archidiacre et chanoine, il chantait Laure ; bardé de bénéfices, il déclamait contre l'avidité des gens d'Eglise ; critique acerbe du Pape, il admirait Cola de Rienzi.

Les Papes d'Avignon furent de vaillants Papes. Exilés, ils ne déposèrent pas la couronne temporelle : gouvernant l'Eglise avec une vigueur que la durée des tempêtes ne découragea point, ils affirmèrent le droit de la Papauté, ils le firent prévaloir.

Cependant, Pétrarque invectivait contre les religieux et dépendait sonnets sur sonnets en l'honneur de la beauté de Laure. Et Laure avait onze

enfants, — onze! Si la chère dame prenait plaisir à ces sonnets, cela lui fait moins d'honneur que ses onze enfants.

Les Papes instituaient des universités malgré les princes et malgré les villes; ils créaient des évêchés, appuyaient le droit, publiaient des croisades. Comme princes séculiers, ils revendiquaient leur Etat et substituaient le vicariat apostolique à la suzeraineté féodale.

Avez-vous, Coquelet, fréquenté les *Rime del Petrarca? Sonnetti, Canzone, Trionfo d'amore,* j'ai tout exploré. Vingt degrés de froid partout! Ce chanoine amoureux n'était pas plus amoureux que chanoine. Il penchait au calembour.

Clément V faisait étudier les langues orientales. Si l'on avait laissé la « question d'Orient » aux Papes, elle serait résolue! Les Papes auraient détruit l'Islamisme, plus encore par l'esprit que par le fer.

Clément V fut législateur par les *Clémentines*. Il lutta contre la dureté qui refusait les secours spirituels aux condamnés à mort. Si l'on avait laissé les Papes régler le droit, de bonne heure la peine de mort n'eût que rarement affligé les codes chrétiens.

Jean XXII commence la lutte contre Louis de Bavière, le Piémontais de l'époque ; Benoit XII réforme Cluny; Innocent VI publie la croisade contre les routiers; Urbain V, Benoît XII meurent en odeur de sainteté; Grégoire XI rentre dans Rome.

Messer Pétrarque, empereur des syllabes latines, avait cru que Rienzi, le Garibaldi du moment, relèverait Rome et le monde. Un peu vieilli, lâchant les vers, il donna quantité de prose. Les platitudes n'y manquent pas.

Point de platitudes dans la prose des Papes exilés. Leurs bulles posent d'une autre façon la doctrine , corrigent autrement les vices, redressent autrement les erreurs, sont d'une autre littérature !

En somme, les Papes habitèrent Avignon par un dessein de Dieu, visible plus tard. Alors furent punies et purgées Rome et l'Italie où, depuis des siècles, les Papes ne cessaient d'être persécutés. Dieu les ramena plus rois qu'ils n'étaient sortis.

Durant l'exil d'Avignon, l'insolence des grandes maisons romaines fut abattue, et il n'y eut plus de forteresse contre le Vatican. Rome devint enfin le

domaine des Pontifes. Ils la rebâtirent; ils y firent régner la liberté, la justice et la paix.

En cette redoutable période, Dieu montra ce qu'Il est pour son Eglise. Il lui conserva son esprit, Il lui prêta son bras, Il lui multiplia les miracles. Le règne spirituel ne subit pas d'interruption. Après soixante-dix ans, le règne temporel fut rétabli.

Pour ramener le Pontife qui siégeait dans l'exil, Dieu suscita des saints. Quels saints! Des docteurs, des guerriers? Non; des femmes.

Une petite princesse du Nord encore sauvage, Brigitte de Suède, obscure réfugiée à Rome, écrivait au Pape de la part de Dieu, et le pressait de revenir. La fille d'un pauvre artisan de Sienne, Catherine, alla le prendre par la main.

Cette humble Catherine, jeune et sans lettres, remua l'Italie, fraya le chemin, contraignit le Pape de se mettre en route, accomplit, à force de miracles, une restauration qu'on n'espérait plus.

Si l'on veut voir les misères de l'homme, il y en eut à Avignon. Les misères de l'homme font resplendir les générosités de Dieu. C'est là ce qu'il faut admirer, jusque dans le cœur misérable de l'homme pécheur.

Certains Papes d'Avignon semblèrent parfois vouloir oublier Rome. Ils obéirent à Dieu et se souvinrent. Ils comblaient de sequins Pétrarque qui leur disait des injures; ils pleuraient à la voix des saints qui les rappelaient au devoir.

V

LA RAISON DU TEMPS.

Un homme à vive physionomie témoignait quelque sorte d'impatience. Je crus qu'il voulait argumenter pour Pétrarque, à quoi ils s'escriment volontiers dans le Comtat. « — Messieurs, dit-il, pardon!

« Vos dissertations vous empêchent d'admirer assez notre pays. Vous excuserez que je sois jaloux des vraies gloires de la Provence. L'un de vous, Messieurs, tient pour Pétrarque, l'autre pour les Papes; je vous mettrai d'accord : voyez ces amandiers.

« Arbre précieux! Nous exportons des montagnes d'amandes en Amérique, Angleterre, Allemagne, Pays-Bas. Elles font boire. Chez les

peuples buveurs, la table est vaste, solide, en bois de prix ; c'est l'autel domestique.

« Notre temps, Messieurs, vaut mieux que le passé, plein de théologiens et de troubadours : il produit des jouissances. L'Américain et le Scandinave boivent du vin de Bordeaux en croquant des amandes ; avec leur or, le paysan nous achète... du papier.

« Donc, l'humanité n'a plus besoin de Papes, ni de poètes. La liberté des transactions commerciales, politiques, morales, voilà ce qu'il nous faut. Que chacun se fabrique sa religion et sa poésie ! Ainsi veut le dix-neuvième siècle ; rien ne biffera ce décret.— J'ai l'honneur de vous saluer. »

On arrêta. L'homme sauta dehors. Un masque avait semblé se déchirer sur son visage. D'abord poli et intelligent, il était devenu sardonique, furieux, bête. Nous le crûmes fou ; nous apprîmes qu'il était saint-simonien, très-enrichi et très-malheureux.

Beaucoup de millions, beaucoup de savoir-faire. Une seule chose manque : un peu de considération. Mais la considération ne se bâtit point comme une fortune, ne s'achète point pour quelques millions. Il est d'ailleurs puissant à Paris.

Une civilisation où la puissance appartient aux fortunes mal faites verra de terribles aventures. Ces enrichis, maîtres par leur fortune, bannis par leurs mœurs, veulent être honorés et ne veulent pas être honorables. Ils bouleverseront la morale, afin qu'on les honore en dépit de leurs mœurs.

VI

AVIGNON.

Avignon est une enclave de l'Italie, mieux encore une enclave de Rome. Un air de toutes choses, un je ne sais quoi met cette contrée à part dans notre pays de Babel. Peuple et monuments parlent moins toutes les langues, ont moins reçu toutes les empreintes : une langue domine, une empreinte est restée.

Tout ce qu'il a été possible de faire pour étouffer cette langue et effacer cette empreinte, on l'a fait. Tout et même davantage. Il a passé ici, depuis un siècle, tant de commissaires, tant de gouverneurs, tant de sortes de gens de cette sorte! Ils ont râclé, gratté, démoli, arraché, transformé; ils ont bâti!

Le palais des Pontifes, ils l'ont changé en caserne très-infecte. La cathédrale, qui fut un temps la basilique de Pierre, où plusieurs Papes reposent, ils la laissent délabrée. La montagne qui fut le Vatican de l'exil, a subi leurs enjolivements; ils l'ont couronnée de la statue d'un Persan.

Ils ont ouvert des rues; des rues sottes, des champs de course pour la poussière et le mistral, des rôtissoires que la locomotive emplit de ses fumées; et encore des casernes, et d'immondes cafés, et tout ce qu'ils imaginent pour créer le vacarme. Et on lit le *Moniteur* sur les murs, et le *Siècle* dans les cafés.

Néanmoins Avignon est la ville des Papes. Elle conserve des quartiers fiers, où paraît sa majesté de seconde reine. Elle se souvient de ce manteau plus que royal qu'elle a porté ; elle résiste à se faire l'égale des chefs-lieux de département; elle ne consent point à se parer de son préfet.

Il y a des papalins, des gens de cœur qui retiennent leur histoire. Ils louent le régime pontifical, où personne n'était molesté ni taillé plus qu'il ne faut. Leur fait-on observer qu'en ce temps-là un Avignonais ne pouvait guère aspirer à devenir sous-préfet de Pontoise, ils en conviennent.

Mais ils n'étaient pas non plus chargés, disent-ils, d'agrandir les Piémontais, ni de sustenter un si grand état de bureaux, ni d'aller en Chine sans aucun goût prononcé pour les chinoiseries ; et ils gouvernaient eux-mêmes leur ville sous un légat, mieux élevé que ne le sont en général les préfets.

Que les légats vinssent d'Italie, ils en sont peu touchés ; car les préfets et autres employés sont sujets à venir de Gascogne ou d'Alsace. D'ailleurs, on avait, en ce temps-là, une commune patrie, l'Eglise catholique. Les légats en étaient toujours, les préfets n'en sont pas souvent.

VII

LES DERNIERS TROUBADOURS.

Une très-charmante singularité d'Avignon, c'est qu'il y reste des troubadours, de vrais troubadours, des poètes aimables et faciles qui chantent dans leur langue que le peuple entend. Ils chantent leur pays, leurs héros, leur religion. Le peuple redit leurs chansons douces et sonores.

J'ai vu Roumanille, le chef de ces chantres gracieux. Il dînait avec nous chez le curé qui garde

les reliques de saint Bénézet. Nous voulûmes l'entendre. Tout de suite, à pleine voix, à plein cœur, il nous a donné un cantique brillant. La poésie de Roumanille est franche comme son visage, sereine comme son âme, droite comme sa vie.

Il a une profession, il chante en travaillant. Ainsi faisait le digne Reboul; ainsi faisait le naïf Jasmin, qui seulement a trop couru le monde. Roumanille est libraire, mais tout auteur ne siége point dans sa boutique; nul n'y entre de ceux que monseigneur le Légat n'aurait pas voulu voir.

Faites attention, s'il vous plaît : Ces élus de la Muse, qui n'ont point passé par les écoles et qui ont gardé petite condition, Reboul, Jasmin, Violeau, Roumanille, ne sont ni impies, ni hâbleurs, ni obscènes, ni envieux, ni révolutionnaires en aucun sens, mais au contraire fermes chrétiens, amis des traditions.

Voilà le fond du peuple, le vrai courant des sentiments et des idées dans les meilleurs. En eux parle la vraie voix de la patrie. Le reste n'est qu'un bruit menteur d'âmes malades et d'esprits dénationalisés. En réalité, la France d'à présent, la France « nouvelle, » comme ils disent, est un peuple conquis.

Conquis par les Anglais et par les Allemands hérétiques, conquis par les Juifs, conquis par les païens, conquis par les gens de tripot, par les maquignons, par les histrions, par les prostituées; violenté par tous ces maîtres, qui veulent lui arracher la langue et le sentiment de la patrie.

Donne ta main, frère Roumanille, ta main qui fait le signe de la croix ! Mets-la dans cette main qui a serré la main de Reboul. A présent nous nous connaissons par nos vrais noms. Nous sommes de même souche et de même vouloir, combattants du même drapeau, voués à la même défaite.

Va ! tu peux chanter et je peux écrire, nous périrons. Coquelet distribue les couronnes. Jamais Coquelet ne nous pardonnera de ne point déranger sa femme, de ne point diffamer ses pères, de ne point corrompre ses enfants, de ne point élargir la brèche par où le voleur entrera dans son héritage.

Mais nous n'aurons point abjuré la langue et l'honneur et le sang de la patrie !

VIII

MARSEILLE. — DESTRUCTION.

Nous trouvons Marseille en pleine « régénération, » en pleine poussière. On démolit et on rebâtit. On démolit les rues, et on les reconstruit sur l'emplacement des montagnes démolies et jetées dans la mer. On démolit les rochers, et on les rebâtit en bastides et en châteaux. On démolit la vieille cathédrale, et on la rebâtit sur des magasins. On démolit Notre-Dame de la Garde, et on la relève à côté, plus vaste et plus riche. Marseille nous fait voir la fourmilière humaine dans sa fièvre d'activité.

Mille portefaix chargent et déchargent des centaines de navires porteurs de toutes les denrées de la terre et de tous les produits de l'industrie; mille voyageurs arrivent de tous les horizons, mille voyageurs partent pour toutes les directions; les vaisseaux glissent au loin sur la mer, les wagons courent au loin sur les flancs des coteaux, s'engouffrent dans les tunnels béants, reparaissent et fuient. Vous entendez parler toutes les langues, tonner, grincer, éclater tous les bruits. Vous voyez

les collines crouler et s'éparpiller en poussière, vous voyez germer et monter les hautes maisons. Le grand portefaix de Marseille, la mer, apporte les pierres toutes taillées de ces maisons nouvelles; elle emporte toutes faites des maisons de bois et de fer pour Samarcande, Trébizonde et Honolulu.

L'homme se hâte, s'agite..., on n'ose ajouter : Dieu le mène. Et Dieu le mène pourtant; mais qu'il y paraît peu! Ce petit être haletant, chargé de fardeaux, ruisselant de sueur, comme il semble plus petit à côté des gigantesques machines qu'il gouverne, plus pauvre au milieu des richesses qu'il remue, plus fragile devant les monuments qu'il édifie! Dans la montagne, un pâtre entouré de ses bestiaux obéissants; dans la plaine, un laboureur la main sur sa charrue; dans la forêt, un bûcheron attaquant la force du chêne, apparaissent comme les maîtres du monde. Et ne le sont-ils pas?

Ne sont-ils pas dans leur domaine, n'exercent-ils pas leur royauté sur la terre et sur les créatures? Les grands bestiaux se soumettent à la voix du pâtre : une petite bergère, sa quenouille à la main, assise sous la voûte du ciel, à l'ombre d'un buisson, parmi les fleurs, d'un geste fait aller et venir les bœufs et les taureaux mugissants, d'un regard peut rencontrer le regard de Dieu. Le bûcheron a choisi la place où il fera tomber l'orgueil du

chêne : assis sur le géant abattu, il essuie sa sueur et mange à loisir son pain ; et l'oiseau chante, et l'Angelus traversant les airs lui rappelle qu'il est le fils adoptif de Marie mère de Dieu. Le laboureur ouvre le sein de la terre, afin qu'elle soit prête à rendre au centuple le grain de blé qu'il lui confiera.

Dans ce vacarme de la ville, en vain l'Angelus s'envole des clochers : il n'est pas entendu ; s'il arrive à l'oreille de l'homme, il n'est pas compris. Dans cette poussière, sur ce pavé brûlant, l'homme ne fait pas une œuvre qui soit de lui, ni qui soit à lui, ni qui lui donne une joie, ni qui lui laisse un souvenir. Il n'est plus le berger, il est le bétail ; il n'est plus l'ouvrier, pas même l'outil, il n'est que la parcelle d'un outil immense. Il n'est plus le laboureur qui conduit la charrue, il n'est que le bœuf qui la tire, pressé de l'aiguillon, sans savoir ce qu'il fait. Mais sous son pied le bœuf sent que la terre est douce ; l'air salubre des champs rafraîchit ses naseaux enflammés.

Brises légères des campagnes, mélodieux courants d'âpres et saines senteurs, silence de midi, belles harmonies d'ombre et de lumière, dignité du repos de l'homme, consolations de sa sueur, vous êtes loin d'ici !

Sur les bords de la Corrèze, un vieux paysan ayant rencontré son Evêque, lui dit : « Je vous adresserai la parole que Jacob dit à l'Ange : Je ne vous laisserai point partir que vous ne m'ayez donné votre bénédiction. » Et l'Evêque, ayant béni le pauvre qui s'éloignait, le suivit du regard dont il eût salué le Patriarche lui-même. O clartés qui environnez d'un diadème de gloire et de joie le front du pauvre, et qui l'avertissez de la présence des anges sur son chemin, que vous êtes loin d'ici !

Ici, les fronts comme les épaules sont chargés de fardeaux; les riches comme les pauvres sont affairés, baignés de sueur mercenaire. Ces grands négociants qui causent sur le seuil de la Bourse, roulent, à grand effort, des millions dans leur esprit. — Oh ! me disait l'un d'eux, les lourdes barriques ! et combien de fois les ai-je roulées encore dans mon sommeil !

« Combien de nuits horriblement lentes, durant lesquelles j'ai vu l'infâme barrique dégringoler du lieu où je l'avais montée, écraser de ses bonds furieux mes navires, mes comptoirs, ma maison, et enfin se rompre... Repos ! repos ! repos ! J'ai désiré la ruine pour trouver enfin le repos sur mes propres débris. »

Cette ville en décombres et en chantiers, et tout ce mouvement du port et de la mer qui nous avaient d'abord charmés sous ce soleil éclatant, nous attristèrent bientôt. Il y avait là trop de gens de peine, trop de pauvres membres fatigués et de visages abrutis. Je me rappelai un mot de Voltaire : *Le travail est mon Dieu.* Mot dur pour l'humanité et vraiment satanique, comme tant d'autres qui sont sortis de cette bouche insolente.

Le travail est une punition, mais que Dieu avait infligée d'un cœur de père, et qui demeurait pleine de ménagements, de consolations et d'honneur. Le travail érigé en Dieu, devenu Dieu à la place de Dieu, c'est Moloch : il se fait offrir des victimes humaines. Pour un vil salaire qu'il jette à l'homme, il lui prend sa paix, il lui prend son âme, il lui prend sa chair même, et il la meurtrit, la broie et l'insulte. « Si l'homme ne peut pas se dire : Dieu a vu le travail de mes mains, que reste-t-il à l'homme de tout le travail qu'il fait sous le soleil ? »

IX

POUSSIÈRE.

L'ami qui nous conduisait dans Marseille nous dit : « Je ne veux pas gémir sans cesse sur le spectacle du monde, ni maudire les œuvres étranges de ce temps, ni annoncer qu'il n'en résultera nul bien.

« Dieu agit pour ses enfants et pour sa gloire, par les mains de ses ennemis. Il prépare des choses que j'ignore et qu'ignorent davantage ceux qui les font, ouvriers misérables, négateurs de la Providence.

« Dans ce tourbillon qui remue tout, qui déplante les populations comme il rase les maisons et déplace les villes, il y a du mal en abondance ; l'œil fidèle y découvre aussi du bien.

« Les navires emportent toujours plus de missionnaires. C'est toute une Eglise qui part : l'évêque, les prêtres, les vierges. Aux austérités du voile, les vierges ajoutent les labeurs de l'apostolat.

« L'ardeur des pèlerinages se ranime pour la Palestine ; le chemin de Rome est vivant. Qui sait ce qui nous revient de lumière, chaque jour, du tombeau de Pierre et du tombeau de Jésus ?

« Oui, c'est chose amère de n'avoir plus sous les pieds qu'un sol fuyant ; de voir autour de soi tout crouler, disparaître ; d'être désormais, au milieu de la patrie, un exilé qui ne reverra plus la patrie !

« J'erre dans ma ville natale, et je ne la retrouve pas. On a changé de place les autels, déménagé les tombeaux. La voie publique passe sur la maison où mourut mon père, où naquirent mes enfants.

« On a fait sauter les rochers, on a pavé les champs où je cueillais des fleurs ; je ne vois plus rien de ce que mes yeux ont aimé : rien ne reste de ces traits qui étaient le visage charmant de la patrie.

« Des nouveaux venus remplissent cette ville nouvelle. Plus de communs sentiments. Les freins ont remplacé les mœurs. Au lieu des patriciens qui dirigeaient, des employés qui commandent !

« Et partout ! Quelle ville est à l'abri de la force

ou de la cupidité ? Quelqu'un viendra demain, qui dira aux anciens : Vendez vos maisons, vos églises, vos cimetières, et allez-vous-en !

« Certes ! le Français sera bientôt plus artificiellement établi sur son sol illustre que l'Américain sur sa terre sans passé. La fureur de changer et d'abjurer nous dissout en poussière.

« Quel vent soulèvera cette poussière ? De quelle eau ou de quel sang sera-t-elle mouillée, de quelles mains pétrie, afin qu'elle redevienne chose solide ? — Il y a sur la terre un vent de mort et un fleuve de vie.

« Le vent de mort agite les peuples, comme le vent du désert agite les sables pour les rendre perpétuellement arides. Il s'appelle l'Esprit moderne ; il est le mensonge de Satan, murmuré à l'orgueil crédule de l'homme le lendemain de la création.

« Le fleuve de vie a coulé mystérieusement dans le monde comme la promesse et la vérité de Dieu. Grossi du sang d'Abel, à travers la terre dominée par les fils de Caïn il a porté la tente des Patriarches ; il s'est retrouvé pur quand les eaux du déluge ont été séchées.

« Il a porté Moïse ; il s'est caché sous les voiles

du Temple et enfoui comme l'Arche ; puis, avec le sang du véritable Abel, il a jailli du sommet du Golgotha, pour couler désormais sans mystère.

« Nous savons le nom du fleuve de vie ; nous savons quel canal le porte du Golgotha, sa source profonde, au Vatican, d'où il s'épanche à jamais ; et nous avons vu ce qu'il a fait sur la terre, où la postérité de Caïn, toujours puissante, a vainement essayé de le tarir.

« C'est lui qui, circulant à travers les poussières dispersées par le vent de mort, leur communiquera la stabilité et leur rendra la fécondité. Nos enfants salueront ce miracle.

« Nous voyons tout mourir, ils verront tout renaître ; et la foi dont les remplira cette merveille remplacera par des œuvres plus grandes celles qui périssent aujourd'hui pour notre châtiment. »

X

COQUELET ET SON PARADIS.

Sur le bateau à vapeur, Coquelet reprend le chapitre des triomphes de la science moderne. Il se moque de l'ancien Eole et du vieux Neptune ; il se sent maître des vents et des flots comme de la terre ; il dit qu'il n'y a plus de distances.

Si tu veux voir Coquelet des yeux de ton corps, Ami Lecteur, je te donne ce signe : l'inconnu qui n'attendra pas trois minutes pour t'apprendre *qu'il n'y a plus de distances,* c'est Coquelet. Ensuite, tu sauras de lui que J. de Maistre « fait reposer l'édifice social sur le bourreau. »

Coquelet lit la *Revue des Deux Mondes,* et il sait tout. Il s'estime bien au-dessus de Charlemagne et de saint Bernard sans les mépriser : « Ils ont été ce que l'on pouvait être de leur temps... » Mais c'est à présent le temps de Coquelet !

Coquelet croit en Dieu, mais non pas à l'ancien Dieu des ci-devant grands hommes ! Le Dieu de Coquelet, c'est la « Science. » Dieu vraiment bon,

qui n'exige pas de culte et qui nous fait un vrai paradis.

L'antique paradis des chrétiens, Coquelet le trouve « contraire à la nature. » Un autre paradis nous attend : Pourquoi n'y sommes-nous pas ? Combien de stations avant d'arriver ? Mystère ! Il y a aussi des mystères dans la religion de Coquelet.

Mais ce paradis existe. Saint-Simon et Fourier l'ont pressenti ; Michel Chevalier l'a vu en extase, Jean Reynaud pourrait le décrire ; Jules Simon y sera prêtre ; tout à l'heure la vapeur nous en ouvrira les portes. Telle est la ferme foi de Coquelet.

Alors la justice, la liberté, l'égalité régneront ; alors tout le monde aura bonne table et bon appétit ; alors « peut-être » l'homme cessera de subir la mort ; alors on possèdera des topiques contre le mal de dents.

Bref, le genre humain abordera en pays de Cocagne. Car, tout bien examiné, voilà le fond des promesses de la « Science » et des aspirations de Coquelet. La « Science » et Coquelet suppriment le paradis catholique. — Cependant, il faut un paradis !

Chose effrayante, la quantité de gens en ce monde qui consomment la vie en récitant du Buloz et du Havin, sans presque changer le style ! — Et toutefois la nature humaine persiste : il faut un paradis !

Ils sont émerveillés d'eux-mêmes et de « leur temps » ; ils trouvent qu'on leur a fait la terre très-aimable et qu'ils y sont très-beaux. — Mais ils veulent un paradis, un monde surnaturel, purgé de toute horreur ; un lieu d'ordre, de repos, de paix ; un idéal de perpétuelle joie.

En vain la locomotion, la politique, le théâtre et le reste sont à la portée de chacun ; en vain toutes les rues sont munies de trottoirs et le gaz allumé partout : on n'est pas bien, on ne voit pas clair, on s'ennuie ; le besoin d'un paradis se fait sentir !

J'allais argumenter Coquelet sur ce sens qui le tourmente. Mais deux soucis l'absorbaient : le vent sifflait un air de danse violent, et l'élu du paradis futur avait le mal de mer comme dans l'ancienne humanité.

XI

LA PATRONNE.

Notre capitaine était homme de brave mine. Il commandait sans blasphémer, il recevait le contretemps sans donner signe d'impatience. Dans sa cabine, il y avait une image de la Vierge.

« — Capitaine, que dites-vous de ce vent ? — Je ne dirai pas que ce soit le vent de la faveur. Mais le bâtiment est bon et le capitaine heureux. J'ai cinquante années d'âge et cinquante années de mer, étant né sur l'eau.

« J'ai navigué toute ma vie ; il ne m'est jamais arrivé de gros accident sur la route de Rome. Des autres routes, je m'en suis tiré. — Capitaine, j'ai vu dans votre cabine l'image d'une certaine Dame. Est-elle la patronne du bâtiment ? » Il se mit à sourire :

« — Son Excellence la Compagnie des Messageries Impériales, se passe de patronne : le bâtiment a nom *Lycurgue ;* connaissez-vous ce saint-là ? Mais la Dame dont vous parlez est ma patronne à

moi. — Capitaine, est-elle votre patronne depuis longtemps ?

« — Depuis un jour, où je vis de près le fond de la mer, moi et quelques autres qui ne regardions pas le ciel souvent. Nous nous trouvâmes plus dévots que nous ne disions. Nous fîmes vœu à Notre-Dame de la Garde. Elle nous remorqua.

Nous rentrâmes au port, comme menés par la main. Nous avons acquitté notre vœu en chemise et pieds nus, chantant les litanies. La bonne Vierge fait bien les choses : quelque temps après, Elle m'a donné ma femme ; ma femme m'a donné ma fille.

« Ma femme et ma fille prient pour moi devant Notre-Dame de la Garde, et leurs prières brûlent comme deux cierges de cire très-pure. Elle demandent à la bonne Vierge que je meure dans mon lit, en bon état, bien confessé.

« Elles font valoir que nous aurons été assez séparés sur cette terre pour ne l'être pas durant l'éternité. Dieu voudra ce qu'elles demandent. Ma fille me fermera les yeux et ensevelira mon pauvre corps. Rentrez dans votre cabine, et dormez aussi tranquille que moi. »

XII

DISGRACES EN MER.

Nous relâchâmes à Gênes, à Porto San-Stefano, je ne sais où encore. Nous en eûmes pour huit jours. Depuis les voyages de Télémaque, fils d'Ulysse, à peine a-t-on entendu parler de flots plus contraires. La science n'y pouvait rien ; il eût fallu changer le vent. Coquelet paraissait humilié.

« — Consolez-vous, Coquelet. Ces traverses nous prouvent que Dieu est resté quelque chose dans le monde, qu'il commande toujours au vent et à la mer, que nous n'arrivons nulle part sans sa permission. Cela est bon à savoir. Si vous parveniez à savoir cela, vous sauriez beaucoup !

« C'est beaucoup de n'ignorer point que Dieu est présent, de le voir comme le voyait le prophète Amos : *Ecce formans montes, et creans ventum, et annuntians homini eloquium suum : Dominus Deus nomen ejus*. O Coquelet ! ne voyez-vous point, n'entendez-vous point ? »

Mon pauvre stupide Coquelet ! Il est sincère. Il croit honnêtement que l'Eglise est dans l'erreur, et que cette erreur fait le malheur du genre humain. Il l'a lu, voilà sa raison de le croire. Il croit tout ce que l'Eglise ne dit pas.

Au fond de son âme, on trouve un sentiment religieux. Il lui passe des souffles de prière, il s'impose des règles, il se défend quantité de choses que sa logique lui permettrait. Coquelet ne voudrait pas tromper.

Il rougirait de se dire chrétien, ne l'étant pas. Ce n'est pas au nom de la foi catholique qu'il veut détruire l'Eglise. Il se propose de l'abattre par le raisonnement. Persécuter l'Eglise en faisant des signes de croix lui semble infâme.

A San-Stefano, le Curé nous offrit des oranges. Coquelet avoua gracieusement que le Clergé ne manque pas toujours de culture. Il convint que ces curés, disséminés partout pour enseigner « la morale, » sont une heureuse invention du Christianisme.

Il s'ouvrit de divers doutes sur plusieurs journalistes ; il avoua que ces garçons-là ont généralement un français peu salubre, et qu'il ne leur donnerait pas la liberté à garder. J'aime Coquelet.

En ce temps de facile lecture, une bonne bête, cela paraît bon !

Il me laissa dire que son paradis futur n'est que le paradis de Mahomet, un peu retapé. Il concéda que le paradis de Mahomet, réalisé sur la terre autant que possible, n'a pas mis le Turc dans un état de civilisation parfait.

Il voulut bien considérer les deux rives de la Méditerranée, et additionner ce qu'ont donné au genre humain, d'un côté le Pape, de l'autre côté le Cheik-ul-Islam. Il aperçut vaguement des choses que peu de publicistes sont en état de voir.

XIII

DU NAVIRE A VAPEUR.

Profitant des clémentes dispositions de Coquet, je ne crus point téméraire de lui dire ce que je pense du bateau à vapeur.

Certes, le bateau à vapeur est un ouvrier de Dieu ! Il met à bas l'Islamisme. Fulton se proposait-il d'achever les croisades ? De la vapeur aussi, Dieu fait ce qu'il veut.

Mais il le fait à son heure, nous laissant longtemps faire nous-mêmes ce que nous voulons, comme s'il n'y pouvait rien. Diverses sont les œuvres de Dieu : celles qu'il accomplit par les libres mains de l'homme sont souvent des œuvres de châtiment.

Avec quelles terreurs, avec quels abaissements devant Dieu l'homme ne devrait-il pas se servir des forces qui lui sont nouvellement confiées ! Mais il croit qu'il les crée, qu'elles sont sa pure conquête ; et il en use comme Noé du fruit de la vigne.

Les forces que Dieu nous met aux mains depuis trente ou quarante ans, ces forces qui domptent la nature sans lui arracher son secret et qui pourtant exaltent l'orgueil humain, me semblent préparées pour tromper étrangement l'humanité. Tout au moins elles lui joueront de cruels tours.

La locomotion à vapeur, qui détruit l'Islamisme, suscite un Islamisme plus redoutable. Elle est le bélier qui démolit toutes les frontières. Par ces brèches, les rois perdront l'autorité, les peuples perdront la liberté. Bientôt les nationalités verront beau jeu ! Souvenez-vous de Sébastopol.

Quand les peuples n'ont affaire, pour ainsi dire, qu'à Dieu ; quand Dieu se contente d'employer la

peste, la foudre et les volcans, on s'en tire. Dieu tient en réserve un fléau plus terrible; il le lâche à présent : ce fléau, c'est l'homme, et Dieu a permis que l'homme centuplât sa force de destruction.

On fait une campagne de quelques mois : cent mille cadavres jonchent la terre, voilà pour commencer. Pendant que les lions respirent, ils laissent marauder le chacal. Attendez qu'ils aient repris haleine, et l'un des deux restera sur le carreau; l'un des deux, c'est-à-dire un empire. La peste noire mangeait moins.

Elle va bien, la machine! Nous célébrons nos canons qui portent à deux lieues. Pourquoi faire les modestes? Moyennant la machine à vapeur, nos canons portent à mille lieues et plus. De Paris ou d'ailleurs, on ajuste une ville; Pékin, si vous voulez.

Par le télégraphe, on prévient la machine qui marche contre vent et marée. Elle est prête, elle ouvre ses vastes flancs; on la remplit de ferraille homicide : elle part : c'est un volcan, c'est le tremblement de terre, c'est le choléra qui arrivent à la fois.

Imaginez ce que pourra l'homme qui aura le plus de machines à ses ordres. Comme il fera bon résis-

ter à cet homme-là! Comme ce sera chose facile de refuser de l'adorer, s'il en croit les lâches gredins qui lui diront qu'il est Dieu et qu'il doit exiger qu'on l'adore!

Croyez-vous qu'il ne se rencontrera pas de tels gredins, et beaucoup? J'en aperçois de tous côtés la graine immonde. Elle a été semée abondamment, elle lève désastreusement. Croyez-vous qu'ils n'auront pas d'influence? Je dis qu'eux seuls seront influents!

Un maître du monde qui ne craindra pas Dieu, que peut-il devenir, sinon un fou qui se laissera persuader d'être Dieu? Pendant trois siècles, la possession de quelques légions toujours indociles, mais devant qui tremblait la bassesse universelle, a fait craquer la cervelle des empereurs romains.

Or, l'empereur futur commandera cent fois plus de légions; et pour dominer une humanité plus déchue, puisqu'elle sera tombée de la hauteur chrétienne, il aura encore la machine.

L'admirable machine, admirablement perfectionnée, plus vaste, plus rapide, insubmersible, portant dans ses flancs élargis la mort mille fois mieux outillée; la machine qui ne dira jamais *non,* montée par des machines qui diront toujours *oui*.

Et vous supposez que cet homme ne deviendra pas fou? Et les gredins progressistes qui, dès à présent, le flairent et lui chantent leurs hymnes abjects, pullulant alors dans les fanges chaudes qu'illumineront ses regards, vous croyez qu'ils ne lui persuaderont pas d'être Dieu?...

Voilà ce que j'attends de la machine, et ce que je lui reproche. Ce n'était pas, peut-être, la peine d'en parler, au risque de scandaliser le genre humain. Le genre humain croit que le télégraphe porte ses pensées, et que la vapeur le fournira de cocos frais.

Dût le bateau à vapeur m'approvisionner de cocos frais, il y a encore une chose que je ne peux lui pardonner : sa laideur. Il est noir, il n'a ni mâts, ni voiles, ni cordages; son gréement est de fer. Dans ce machinisme moderne, on ne voit que dents de fer et chaînes de fer.

Votre bateau court comme un commissionnaire; il a la tenue d'un sbire. Pressé et brutal! Il fume, il crie, il pue. Il coupe en deux tout ce qu'il rencontre, et il poursuit, il va porter l'insolence de la domination, la servitude, la mort.

O beau navire d'autrefois, élégant, magnifique, plein de nobles matelots, qui luttait de science et

d'audace avec l'ennemi, de force et de ruse avec la mer, et dont les voiles s'enflaient au vent comme des seins gonflés de vie !..

Enfin, le *Lycurgue* entra dans le port de Civita-Vecchia, et la noire et infecte machine, cessant d'agiter ses ailes ou plutôt ses pattes tapageuses, nous jeta sur le sol italien, sur le tranquille sol pontifical. Nous voilà chez le Pape, chez nous.

XIV

CIVITA-VECCHIA. — TRIO DE SERGENTS.

Donc, nous foulons le domaine du roi de la paix, qui enseigne que les hommes portent une âme créée de Dieu, dans leur corps formé des mains de Dieu !

A vrai dire, Civita-Vecchia ne semble pas un lieu de plaisance. C'est un roc nu, brûlé du soleil, battu du vent.

Lorsque j'y posai le pied pour la première fois, que tout cela me parut beau ! C'était l'Italie ; je voyais des figures italiennes. Il y en avait encore.

La mer était si verte et si bleue, et la langue italienne si sonore!... J'achetai deux oranges pour un sou.

On me rendit une petite monnaie qui portait d'un côté l'effigie des saints Apôtres, et de l'autre une bénédiction pour ceux qui font l'aumône.

L'hôtel *Orlandi,* chargé de tant de malédictions, — qu'il n'a pas toutes volées, — je le trouvai aimable d'aspect et de mœurs, et qui n'écorchait pas trop.

J'entrai dans un café. Il y faisait frais. Trois sages y buvaient de l'eau, en commentant une gazette de huit jours, qui n'avait qu'un pied de long.

Au-dessus du comptoir, je remarquai une madone devant laquelle brûlait une veilleuse. Tout cela était paisible, honnête, heureux.

Quand je revins, je trouvai une garnison française et l'on travaillait aux fortifications. Hélas! Europe, qu'il faille fortifier les Etats du Pape!

Sur les rivages, des tours furent élevées par les Papes, mais contre le Sarrasin. Qui eût cru

qu'on les dût rebâtir lorsqu'il n'y aurait plus de Sarrasins ?

A mon troisième voyage, on ajoutait aux fortifications, et l'on commençait les travaux du chemin de fer.

A présent les fortifications sont faites, la garnison française est doublée, le chemin de fer marche, — et le trône du Pape est ouvertement menacé.

Ainsi, une fois, Civita-Vecchia me parut ce que j'avais vu de plus charmant. Du premier enivrement à l'heure présente, il y a loin !

J'entre dans mon vieux café. Il est plein de bruit. A travers la fumée des pipes, je reconnais deux figures : la madone et le *Constitutionnel*.

Près de la table où je m'assieds, trois jeunes sergents français boivent de la bière. Leur conversation mousse beaucoup.

J'y démêle quelque dessein de m'éblouir. L'un conte avec de grands rires comment il a vu marier l'objet de son premier amour.

Riant plus haut, l'autre dit comment il a bien effrayé sa bonne femme de mère par la vigueur de ses blasphèmes, dont il donne des échantillons.

Ces garçons parlent correctement. Ils ont fait leurs classes. Entre les deux qui posent en sacripants pour exciter mon admiration,

Le troisième prend la pose de sage, et sourit à l'illusion de la jeunesse qui croit n'avoir plus d'illusions. C'est lui le vrai désillusionné.

C'est lui qui ne croit à rien, ni à l'amour, ni à la famille, ni à Dieu, ni à l'épaulette, ni à la vie... Le roman-feuilleton partout!

Ces trois petits sergents sont trois romans-feuilletons, et je dirais bien quels sots les ont signés; mais plutôt sortons de ce mauvais air.

XV

PALO.

Sur la solitaire et très-belle route de Civita-Vecchia à Rome, il y avait, au temps jadis, un lieu

étrange, presque sinistre, charmant à voir. Le chemin de fer l'a avalé. On le nommait Palo.

C'était une vaste et imposante masure, assise sur le roc, les pieds dans la mer. Là logeaient pêle-mêle la douane, la gendarmerie, la poste, et je ne sais quoi encore qui se donnait pour auberge.

L'ensemble ne ressemblait à rien de connu. Tout avait un caractère de délabrement noir et fier : une ruine qui ne se plaint point, qui ne se trouve point à plaindre, qui n'entend point qu'on la plaigne !

Je me représentais ces fils de grande race, déchus, mais qui n'échangeraient point leur blason décoloré pour toute la gloire de la banque. S'il existe aujourd'hui de ces gens-là, je l'ignore.

Dans la salle d'auberge de Palo, l'on voyait une madone et sa lampe allumée, des fusils au manteau de la cheminée, une sorte de vieille table brune pour tout meuble. L'horloge était arrêtée.

Pourquoi une horloge là où le temps est sans mesure? La fille d'auberge regardait l'espace. Elle tourna lentement la tête pour voir quel indiscret se permettait de lui demander un verre d'eau.

Son attitude avait intimidé M. Osselet, Coquelet de ce premier voyage. Il m'en parla longtemps. « Et la princesse de Palo ? Comme ces gens-là servent le voyageur ! Infâme peuple ! ! »

Ainsi M. Osselet décriait la fierté romaine. Il n'osait demander un service ni refuser un pourboire, crainte d'être assassiné. Actuellement il plaint les Romains, « timides esclaves des car-« dinaux. »

Il faut lire quelquefois le *Siècle* pour comprendre comment les idées s'arrangent dans la tête de M. Osselet, homme excellent d'ailleurs, plein de vénération pour la gendarmerie française.

Sous la madone de l'auberge de Palo, une paysanne fatiguée s'était endormie, assise par terre. Son enfant dormait à côté d'elle. Ils étaient bien pauvres; ils dormaient d'un tranquille sommeil.

L'ami avec qui je voyageais alors me dit : « — On nous parle d'égalité. Mais sommes-nous les égaux des gendarmes, des sous-préfets, de M. Osselet qui est plus riche que nous?

« Il y a du doute ! Le baudrier, l'habit brodé, la bourse enflée, constituent de fortes inégalités.

Nous les subissons toute notre vie, sans assurance humaine de trouver l'égalité par delà.

« Vois cette madone! C'est un portrait de famille. La sainte Vierge est ici un ancêtre, la mère de toute la race, aussi bien dans cette misérable auberge qu'au Vatican et dans tous les palais de l'Etat.

« Marie, la paix, la joie et le salut du Monde! Marie par qui le Christ est devenu notre frère! »

Cette parole entra dans mon esprit; et le premier parfum de Rome embauma mon cœur.

XVI

LES LÉGATS DU PAPE.

Un homme vêtu de bure, chaussé de sandales, passager de troisième classe sur le bateau à vapeur, daigne accepter une place dans ma voiture.

Il ne porte d'autre bagage qu'un livre et un petit sac, contenant ses provisions de Paris à Rome. Il est franciscain, homme de grand savoir.

Humble, naïf, éloquent, d'une invincible douceur, d'une intarissable joie. Il n'aime que sa cellule, et il a fait vingt terribles voyages.

Au premier ordre, sans fermer son livre, il quitte sa cellule, n'emportant ni valise ni manteau. Il s'en va au nord, au midi, dans les sables, dans les neiges.

Il remplit sa mission, il revient, il rend compte et reprend sa lecture interrompue. Tels étaient les envoyés du Pape, ces hommes redoutables.

Ces hommes qui, chargés d'aller poser la borne de la justice, parcouraient le monde pieds nus, bravaient tout péril, tout ennemi, toute mort;

Et, forçant les camps et les palais, devant l'éclat du sceptre et devant l'éclat du glaive, disaient au victorieux : *Non amplius!* au tyran : *Non licet!*

Le souvenir des légats fait trembler M. de Sacy : « Semblables aux envoyés de l'ancienne Rome, qui « traçaient autour des rois le cercle de Popilius ! »

Il rassemble d'autres traits communs aux légats pontificaux et aux ambassadeurs de Rome, et conclut que la ressemblance est entière.

Monsieur, remarquez-vous la ressemblance de Louis XVI et de Robespierre? Tous deux nés d'une femme ;

Tous deux acclamés du même peuple, morts sur le même échafaud. — Robespierre et Louis XVI sont le même homme, évidemment !

Et vous-même, en quoi différez-vous de M. Havin? Même procédé pour faire connaître vos pensées, hélas ! trop souvent les mêmes.

Si je vous comparais ?..... Mais vous diriez que M. Havin est une force brute, que vous êtes une force spirituelle, que ces deux forces diffèrent.

Il y a justement cette différence, — plus marquée, — entre les ambassadeurs de l'ancienne Rome et les légats de la nouvelle.

Ce n'est pas même chose de dire : « Je t'interdis

cela, parce que j'ai la force; » ou de dire : « Je t'interdis cela, parce que tu n'as pas le droit. »

Et cette voix qui venait commander au nom du droit, en même temps elle suppliait au nom de l'amour. Cette voix ne prononce qu'un mot : J'aime !

O puissant, qui m'obliges à te réfréner, j'aime le droit, j'aime ceux que tu persécutes, et toi, je t'aime aussi !

Comme elle a transmué le nom d'*Eva,* souvenir de la perdition, au mot *ave*, mémorial du salut, ainsi de *Roma,* la force, l'Eglise a fait *amor*.

S'il fut un temps où l'intelligence publique donnait l'empire à la force morale, où donc était le mal, gens d'esprit qui condamnez ce temps ?

Que ce roi n'ait pu dévorer une nation, ni ce roi faire de la fausse monnaie, ni ce roi répudier sa femme, en quoi en êtes-vous lésés ?

Gens d'esprit qui avez tant haï la force morale, prenez garde! Voici que la force morale n'empêche plus d'annexer les provinces, de rompre les traités.

Un temps vient qu'on aura envie d'annexer les maisons, de rompre les contrats. Si la force morale disparaît tout-à-fait, la force brutale régnera tout-à-fait.

Il ne fallait pas parler de force morale aux légats de César ; ceux de Mazzini supprimeront même les journaux, même les journalistes.

Réfléchissez, gens d'esprit. « La lumière est encore avec vous pour un peu de temps. Marchez, « pendant la lumière, de peur que les ténèbres ne « vous surprennent. » Car la nuit sera plus longue qu'en la saison d'hiver !

Pour moi, dont les réflexions sont faites, j'aurais baisé la bure de ce *frate*. En lui je revoyais la race des envoyés du Pape, des envoyés de la Justice et de l'Amour. Je pensais à mes pères inconnus.

Qui leur a porté la foi ? De quelle source a-t-elle coulé jusqu'à leur campement sauvage ? Elle est venue de Rome. Un envoyé de Rome a fait le signe de la Croix sur leurs fronts.

Devenus enfants de Dieu, ils ont vécu consolés à l'ombre de la Croix. Quand on a voulu leur ôter la Croix, et avec elle leur héritage divin,

Alors les envoyés de Rome sont accourus, et la lumière est restée dans ces âmes, et la liberté et l'espérance ont encore consolé ces simples cœurs, et ils m'ont transmis un sang chrétien.

O Rome ! ô douce mère des peuples, sois bénie

pour les dons que tu m'as faits dans mes pères; sois bénie des joies que tu as versées durant des siècles sur ces petits de la foule, sur ces gens de peine et de labeur!

Sois bénie des vertus que tu leur as enseignées, des humbles prières qu'ils ont élevées vers Dieu, des miettes de pain et des gouttes d'eau que leur indigence a données à l'indigence; sois bénie des rayons qui ont illuminé ces fronts baignés de sueurs!

LIVRE II

ENTRÉE A ROME.

I

PORTA CAVALLEGIERI.

Nous approchions de Rome, pleins d'émotion, pleins de joie, sentant que Dieu nous donnait quelques-uns de nos jours heureux. Nous n'étions pas des curieux impatients ni des gens à convertir et qui cherchent à se défendre ou contre le diable ou contre le bon Dieu : nous arrivions avec l'amour dans le cœur ; nous rentrions plutôt que nous n'arrivions.

Nous avions tout à souhait : de vaillants chevaux, un excellent postillon, beau garçon, poli et de bonne humeur, qui ne semblait pas moins

charmé que nous de voir Rome, et qui nous savait gré de notre allégresse. Le stoïque *frate* lui-même laissait battre son cœur. Un détour de la route nous montra en plein le Dôme, déjà salué de plus loin.

Le temps était magnifique, le soleil descendait dans toute sa pompe, illuminant et embrasant l'espace; la croix étincelait sur la coupole enveloppée d'une pourpre adoucie. Fra Gaudenzio n'y put tenir. Il cria au postillon d'arrêter, il étendit les bras, comme pour étreindre le Temple et la Ville. « — *Ecco!* dit-il, *ecco!* » Ses yeux se mouillèrent.

Qu'il y avait de tendresse dans ce cri, et combien, sans se l'avouer peut-être, il avait désiré repaître ses yeux des splendeurs qui leur étaient rendues! Après un court silence, les yeux toujours attendris et la main toujours levée vers son beau ciel, il reprit :

« — Cette illustre et charmante Elpis, qui a composé, il y a treize cents ans, l'hymne que nous chantons aux vêpres des saints Apôtres, ne pensez-vous pas qu'elle avait ce même ciel sous les yeux, et qu'elle l'a bien dépeint? Voyez : *Aurea luce et decore roseo...*

« *Roma! Roma! madre mia Roma!* très-chère Rome, ma mère, à qui Dieu a donné les saints Apôtres, garde bien le présent de Dieu. »

Et, son cœur débordant tout-à-fait, il se mit à chanter, d'une belle voix d'église :

O felix Roma quæ tantorum Principum
Es purpurata pretioso sanguine,
Non laude tua, sed ipsorum meritis
Excellis omnem mundi pulchritudinem!

II

A GENOUX.

Abandonnant nos passe-ports à la bienveillante police romaine, et confiant nos bagages, y compris le panier de Fra Gaudenzio, à la bonne figure de notre postillon, nous nous hâtâmes vers Saint-Pierre. Nous espérions que les portes ne seraient point fermées.

Mais, lorsque nous arrivions au milieu de la Colonnade, l'*Ave Maria* se fit entendre. Il était trop tard. Nous montâmes néanmoins les nobles

degrés du péristyle. De nos mains, de nos fronts, de nos lèvres nous touchâmes les portes sacrées !

Ave, Petre ! Salut, pasteur des peuples, plus grand que Moïse ; bienheureux Simon Bar-Jona, *Simon, fils de la Colombe,* à qui l'Esprit daigne révéler ce que la chair et le sang ne révèlent point, et qui le premier entre les hommes as dit au Christ : Vous êtes le Fils de Dieu !

Ici donc ont pris racine tes pieds que le Christ avait lavés pour te donner part à son royaume, tes pieds vainqueurs qui ont humilié le Capitole et foulé les puissances de Satan ! C'est ici ta demeure, d'où tu domines le monde ! C'est ici ton sépulcre plein de vie et de gloire !

Nous nous agenouillâmes auprès de Fra Gaudenzio prosterné. Rome, du moins, ne laisse pas de respect humain à vaincre, et l'on y peut, sans donner de scandale, adorer Dieu en pleine rue.

Le glorieux Rousseau, le glorieux compère de Thérèse Levasseur, disait à un sien disciple : « Pourquoi te mettre à genoux ? tu seras toujours assez près de la terre ! »

Glorieux Rousseau, je me mets à genoux, précisément parce que je me trouve trop près de

la terre. L'homme n'est grand qu'à genoux. En s'agenouillant, il témoigne qu'il ne peut tenir tout entier dans l'exiguïté de lui-même.

Il confesse qu'il connaît, qu'il aime et qu'il adore un Être plus grand, plus beau, plus noble, meilleur que lui et que le monde. Prosterné devant cet Être supérieur, il entre en communication avec sa majesté ; il lui demande des sentiments qui l'agrandissent, une loi qui l'élève.

Je ne me sens plus si voisin de la terre, si *un* avec elle, lorsque les genoux ployés, je demande au prêtre de me bénir, au saint de prier pour moi ; lorsque, empruntant la parole du juste, je dis à Dieu : « Seigneur, parlez ; votre serviteur écoute ! »

Agenouillé pour adorer, loin de toucher la terre, je sens tomber les poids qui m'y attachent, je me sens pousser des ailes. Le pharisien priait debout. Derrière lui, le publicain prosterné se dépouillait de sa misère et se préparait à prendre vol.

Quant à ceux qui ne s'abaissent point devant Dieu, je connais ces êtres fiers. Agenouillés ou non, je les vois partout plus que courbés devant quelqu'un ou devant quelque chose : il y en a

devant l'Institut, il y en a devant les journaux ; il y en a qui se tiennent ainsi devant eux-mêmes !

III

LES FENÊTRES DU PAPE.

Revenus au pied de l'Obélisque, nous récitâmes un *Pater* et un *Ave* pour gagner l'indulgence accordée par Sixte-Quint à ceux qui salueront la croix dont l'Obélisque est couronné.

Profitant des dernières lueurs du jour, nous restâmes là, jouissant du voisinage de Saint-Pierre, et du cristal jaillissant des fontaines, et des étoiles qui paraissaient dans le ciel bleu.

Quelques fenêtres s'allumèrent au Vatican. C'étaient celles du Pape. Cette faible clarté ne réjouissait pas moins nos yeux que la clarté naissante des étoiles. « *Povero Papa !* » nous dit Fra Gaudenzio.

« *Povero Papa,* il donne encore des audiences, il n'a pas encore fini sa rude journée. Combien de soucis derrière ces vitres ! Et nous sommes

là si tranquilles ! — Voyez, poursuivit-il, quelle solitude !

« Le voilà, ce terrible Vatican ! On le croirait vide. Quelques gardes à la porte, quelques serviteurs, quelques pèlerins qui viennent chercher une bénédiction, quelques secrétaires...

« Le moindre duc d'Allemagne, que dis-je ? le moindre argentier d'Angleterre ou de France entretient autour de lui plus de pompe et de courtisans. *Argentum et aurum, non est mihi.*

« Néanmoins ils ne se trompent pas, ceux qui dirigent tant de béliers contre ces murs dont la majesté désarmée ne renferme que les nobles forces et les nobles richesses de l'esprit !

« Ils ne se trompent pas, ces fils de Satan ! Le Vatican est la forteresse du monde chrétien. Qu'il soit emporté : la terre de l'homme et son âme appartiennent au vieil ennemi.

« Comparez ce qui est ici et ce qui est là-bas, sous la bannière du diable ; ce que l'on pense ici, ce que l'on rêve là-bas ; ce qui serait détruit avec ceci, ce que promettent les éléments qu'on tient prêts là-bas.

« Comparez l'œuvre visible des Papes et l'œuvre possible de ces politiques, de ces écrivains, de ces soudards qui se proposent de refaire le monde. Comparez les croyances, les vues, les mœurs.

« O triste race d'Adam, si l'ennemi triomphe ! si ton Christ disparaît un seul jour ! Mais pourquoi l'ennemi n'est-il pas déjà maître ? Il a tant de canons, tant de journaux, tant de langues !

« *Amen, amen, dico vobis :* sur cette demeure dont nous ne voyons que la faiblesse et le délaissement, l'ange qui pénétra dans les prisons d'Hérode, invisible et invincible, plane l'épée à la main. »

IV

L'OBÉLISQUE DU VATICAN.

Une parole incidente ramena notre pensée sur l'Obélisque.

— Vous avez un obélisque à Paris, dit Fra Gaudenzio ; un pacha vous fit ce présent.

Je l'ai vu, votre obélisque : il est dressé sur une place démesurée et froide.

La place de la *Concorde*. Joli nom ! L'autel de la Concorde fut la guillotine.

Les prêtres de la déesse Concorde sont divisés en trois colléges : infanterie, cavalerie, artillerie.

J'ai passé sur la place de la Concorde, un jour que la cavalerie officiait.

Belle place française ! Tout est réglementaire, contrepesé, tiré au cordeau, brossé.

Depuis que j'ai vu la place de la Concorde, je ne souffre plus que l'on vante Venise,

Ni *piazza San Petronio* de Bologne, ni cette misère de *Colonnato* que voici.

La Concorde est grandiose; elle sent la civilisation; la cavalerie y peut manœuvrer !

Or, que fait là l'obélisque ? Il vous rappelle l'amitié de ce pacha turc, demi-brigand.

Et c'est laid, sot, mesquin, inutile, ennuyeux, orné d'une grille de fonte.

Quelle conversation s'établira jamais sur la place de la Concorde entre ses divers monuments ?

Que se disent les *Tuileries* et la *Madeleine*, le *Corps Législatif* et l'*Arc de Triomphe?*

Que peuvent-ils dire à l'obélisque et que pourrait-il répondre?

Place de la Concorde! Parlez français; dites place de la cacophonie.

Nous, pauvres Romains, nous n'avons pas fait cette noble colonnade simplement pour servir de décor.

Elle abrite le pèlerin, elle l'avertit de songer au tabernacle du Seigneur, retraite éternelle :

Tabernaculum erit in umbraculum diei ab æstu, et in securitatem, et absconsionem a turbine et a pluvia.

Pas une pierre dans Rome qui ne dise quelque chose, et quelque chose de grand!

Par l'inscription qu'elle porte, par le lieu qu'elle occupe, elle est une lumière, une poésie.

Cet obélisque, ornement du cirque de Néron, languissait muet depuis des siècles :

Un de nos Papes le prit en pitié. Il lui dit : —

« Je te donnerai un noble poste dans ma Rome.

« Tu as vu le crucifiement de Pierre, tu es un témoin, tu parleras. Ta langue confessera le Christ. »

Il l'enleva de sa main qui assainissait tout, qui rebâtissait Rome, qui aurait rebâti le monde.

C'était notre Sixte-Quint, un *frate,* un de ceux qui ne sont rien sur la terre.

Il enleva donc l'obélisque et le planta ici, mais non pas nu et stupide comme une curiosité.

Il lui fit porter la Croix, il l'enrichit d'une parcelle de ce bois où fut attaché le Rédempteur.

Il voulut que cette Croix, dont l'ombre convertit le larron, dont l'attouchement ressuscita les morts,

Couvrît de sa vertu ceux qui passeraient au pied de l'obélisque, et leur portât un pardon.

Ainsi le monument païen devint un hérault de 'Evangile, un serviteur du Dieu vivant.

Lapides clamabunt! A la pierre païenne, Sixte donna une voix digne de Rome et de l'Evangile.

L'obélisque célébrait les dieux Auguste et Tibère. Ecoutez-les maintenant :

VOICI LA CROIX DU SEIGNEUR. DISPARAISSEZ, FORCES CONTRAIRES. IL EST VAINQUEUR, LE LION DE JUDA !

LE CHRIST RÈGNE, LE CHRIST COMMANDE. CONTRE TOUT MAL, QUE LE CHRIST DÉFENDE SON PEUPLE !

Ainsi parle, ainsi prie cette pierre; ainsi elle élève la voix parmi le peuple de Dieu.

O pierre fortunée ! bien souvent, passant sous ton ombre, j'ai senti la vertu de la Croix.

Bien souvent j'ai pensé que tu me rendais ainsi ce que tu as éprouvé toi-même,

Lorsque l'ombre de Jésus toucha la terre d'exil et fit crouler les idoles et tressaillir les rochers.

V

DE DIVERSES PRISONS.

Si nous avions dû quitter Rome le lendemain, nous n'aurions pas su rompre l'enchantement qui

nous liait devant Saint-Pierre. Là nous eussions attendu le jour, comme font les pèlerins de la campagne, afin d'être prêts à l'ouverture du seuil sacré.

Nous nous éloignâmes pour quelques heures. Bientôt Fra Gaudenzio nous montra le château Saint-Ange. Cette masse n'est que le débris d'un tombeau. Le faste des tombeaux, poussé si loin par les grands de l'ancienne Rome, frappe toujours notre ami Don Agostino. — « Pesez, pesez sur la terre ! Au jugement dernier, il faudra se lever de là-dessous !... »

A Rome, rien n'est isolé, rien n'est muet, rien ne parle à contre-sens ; tout tient à quelque chose, dit quelque chose, dit la chose qu'il faut dire. Ce château fort, construit sur un mausolée impérial, est rempli de l'histoire de Rome ; il a la majesté romaine et le beau langage romain.

Prison d'Etat, il reçoit des coupables, des innocents, des fortunes tombées. Les fortunes tombées y méditent sur une cendre d'empereur ; les innocents y sont gardés par les images des Apôtres ; les coupables lèvent les yeux vers l'ange qui couronne l'édifice : mémorial de la miséricorde divine, l'ange remet son glaive au fourreau.

Quant à sa mine, c'est la belle forteresse d'au-

trefois, fière et ornée, avec des plates-formes d'où le captif plonge dans le grand espace et dilate sa poitrine dans le grand air. Les forteresses d'à présent, basses et cachées, sont des agents de police déguisés en bourgeois.

Leurs cachots sont nommés *cellules ;* mais où est la joie et la liberté de cœur du moine ? Curieux mensonge du langage officiel : un nom monastique au cachot du prisonnier de la force humaine, dans le temps que cette force supprime les retraites où s'enfermaient les captifs volontaires de Jésus-Christ !

Jadis, j'ai pris l'air dans les préaux de la Conciergerie. Comme je me rappelais les plates-formes du château Saint-Ange ! Mon « directeur » m'avertissait des supériorités de la prison française : qu'on y est mieux couché, mieux nourri, mieux serré. — Mais votre prison ne laisse pas voir le ciel ! — Est-ce que vous vivez de voir le ciel ?

Au fond de mon encrier, où j'ai trouvé la Conciergerie, je ne sais quel mirage, à présent, me montre le « pénitencier » du faubourg Saint-Antoine. On y entend les omnibus et le sifflet du chemin de fer. Point de ciel !

Si mes crimes m'introduisent là, j'implorerai une pénitence plus sévère. Je solliciterai les horreurs

de la prison romaine avec son mauvais ordinaire, mais avec la plate-forme que la nuit couvre d'un pavillon d'étoiles, avec le grand espace que traversent la pensée et les oiseaux.

Ah! si l'on voulait me mettre au château Saint-Ange, sous le vol des cloches de Saint-Pierre et sous les ailes de l'ange miséricordieux, près des statues des saints Apôtres, dominant les cendres de l'empereur Adrien!

VI

LES SENTINELLES.

Le pont Saint-Ange est élégant et pittoresque. A l'entrée sont les statues des Apôtres Pierre et Paul. C'est le seuil du Vatican. On y gagne des indulgences moyennant une courte prière. — Sous le pont, dans un lit étroit, coule une eau épaisse, le Tibre!

Fra Gaudenzio et moi, nous nommons à nos compagnons les rues, les églises, les palais. Ces noms leur étaient connus; vingt fois ils avaient *lu* Rome. Sa Majesté Piémontaise est une puissante majesté, mais enlever Rome aux catholiques, voilà un travail d'Hercule.

De braves gens chantaient devant les madones illuminées. Nous arrêtâmes un moment place Navone. Ici Agnès triompha des bourreaux, et ses cheveux, pour protéger sa pudeur, croissant subitement, remplacèrent par un voile de velours ses vêtements arrachés.

Le Panthéon d'Agrippa ! Ce n'est pas la merveille de l'architecture. La forme avait besoin de passer par le cerveau de Michel-Ange, comme la pensée d'être redressée par le Pape. Balayant les faux dieux, le Pape a consacré l'édifice à tous les saints du vrai Dieu. Ramassant le dôme posé sur le sol, Michel-Ange l'a jeté dans les airs.

Fra Gaudenzio n'admirait ni ne critiquait ni ne voyait l'architecture. — Ecoutez, nous dit-il, écoutez saint Paul, qui a vu ce monument dans sa splendeur première : « Mes frères, par la foi les « saints ont conquis des royaumes, fermé la gueule « des lions, arrêté la violence du feu. Par la foi « ils ont été remplis de courage dans les combats, « ils ont mis en fuite des armées.

« D'autres ont été cruellement tourmentés, ne « voulant pas racheter leur vie présente, afin d'en « trouver une meilleure dans la résurrection. D'au- « tres ont souffert les insultes et les coups, les chaî- « nes et les prisons ; ils ont été lapidés, brisés ; ils

« ont péri par le glaive. » Ainsi l'Apôtre décrivait la vie des saints et prophétisait sa vie.

Et il ajoute : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a « point entendu, et l'esprit de l'homme ne peut « comprendre ce que Dieu a préparé pour ceux qui « l'aiment ! »

Tout près du Panthéon est la belle église de la *Minerva,* où les Dominicains gardent le corps de sainte Catherine de Sienne, suscitée de Dieu pour tirer les Papes de l'exil d'Avignon; tout près sont les belles églises du Collége romain et du *Gesù,* où les Jésuites gardent saint Louis de Gonzague, saint Ignace de Loyola, saint François-Xavier. Nous n'avions pas vu de sentinelles autour du Pape : il y en a cependant, et beaucoup !

VII

PAUL, PRISONNIER DU CHRIST.

Fra Gaudenzio toucha de la main et du front une haute muraille : *Santa Maria in via Lata*, nous dit-il. Il demeurait là, Paul de Tarse ! Lié à un soldat, il attendait le jugement de César. Captif, il prêchait le Christ ; et, malgré ses chaînes, la parole de Dieu n'était pas liée.

Ici, sous la dictée de l'Esprit saint, furent écrites quelques-unes de ces Epitres qu'Ambroise appelle « le lait dont l'Eglise a été nourrie au berceau. » Ici se formait ce nuage, dit l'Evêque d'Hippone, qui, roulant au gré du souffle divin dans tout l'orbe des cieux, verse partout le feu, la lumière et la rosée.

Certes, les édits impériaux rencontraient de l'obéissance ! Mais quel empereur a été et sera jamais obéi comme ce captif qui écrivait là, derrière ces murailles, prescrivant des lois que jamais empereur n'eût osé donner, que jamais empereur n'aura le pouvoir d'abolir ?

Paul, apôtre du Christ et docteur des nations ! il disait de lui-même cette chose magnifique : « Je « suis établi docteur des nations dans la foi et la « vérité de Jésus-Christ. » Il se glorifiait de ne savoir rien des sciences humaines, de ne savoir que Jésus crucifié ; mais c'était de Jésus-Christ même et non des hommes qu'il avait appris à connaître Jésus-Christ, et je ne m'étonne pas qu'il ait vaincu e monde. — Il a donc vécu là !

Là, prisonnier, — *Paulus, vinctus Christi Jesu,* — il écrivait aux Ephésiens : « Priez, afin que Dieu « me donne d'annoncer librement l'Evangile, « même dans les chaînes, et que je le publie avec

« hardiesse, comme je dois. » Là, déjà fatigué par l'âge, — *Paulus senex,* — ayant besoin d'assistance, il se privait pourtant des services de l'esclave fugitif Onésime, pour le renvoyer à son maître.

Mais, lorsqu'il le renvoie, quelles paroles nouvelles dans le monde s'échappent de son cœur, et de combien d'esclaves cet esclave qui retourne sous le joug ne porte-t-il pas la liberté !

« Je vous prie pour mon fils Onésime que j'ai « engendré dans mes liens. Je vous le renvoie et je « vous prie de le recevoir comme moi-même, non « plus comme un simple esclave, mais comme ce- « lui qui d'esclave est devenu un de nos frères « bien-aimés, qui m'est très-cher, à moi, et qui « vous le doit être encore beaucoup plus, étant à « vous et selon le monde et selon le Seigneur.

« Que s'il vous a fait tort, ou s'il vous est rede- « vable de quelque chose, mettez cela sur mon « compte. C'est moi, Paul, qui vous écris de ma « main, c'est moi qui vous le rendrai. Oui, frère, « que je reçoive de vous cette joie dans le Sei- « gneur ! Donnez-moi, au nom du Seigneur, cette « consolation ! »

Quelle tendresse dans cette âme de héros ! Un prédicateur ne voulait que le caractère et la vie de

saint Paul pour prouver l'Evangile. En effet, tout l'Evangile, toute sa sublimité, toute son ardeur, toute son humilité et toute sa charité est en lui. Et comment ne pas croire à la divinité de l'Evangile, puisqu'il fait de tels hommes !

Paul a souffert tant de travaux, subi tant d'injures, et il demande que l'on prie afin qu'il parle avec hardiesse, « comme il doit ! » Ravi au ciel, il a vu Jésus-Christ, son propre sang entre les mains, intercédant comme pontife et s'offrant comme victime : et la grandeur de ses révélations comme la grandeur de ses services lui apprend l'humilité; il se fait le père, le frère et la caution de l'esclave !

Cette année-là, dans Rome et par la loi romaine, furent immolés les quatre cents esclaves de Pédanius-Secundus, assassiné dans sa maison. Néron penchait à la clémence, quelques voix s'élevèrent dans le Sénat pour tant de malheureux dont l'innocence n'était pas contestée. L'orateur Cassius fit voir la sagesse de la loi, disant que les esclaves ne pouvaient être contenus que par la crainte. Ils périrent tous.

Ainsi parla Fra Gaudenzio ; et nous posâmes nos lèvres sur la muraille de *Santa Maria in via Lata*.

VIII

UN PAPE AVILI.

A quelques pas, nous vîmes un certain mouvement devant une église dont la porte était décorée de pourpre. Cette tenture indiquait l'exposition du saint Sacrement; c'est ce que l'on appelle l'adoration des *Quarante heures*. Nous entrâmes. L'église est dédiée à saint Marcel, pape.

L'autel brillait de feux ; une foule silencieuse remplissait la nef. Nous nous mîmes à genoux parmi ces fidèles et nous rendîmes grâces. Il est doux de se trouver dans Rome, mais cette joie n'est bien connue que lorsqu'on y revient.

Fra Gaudenzio me présenta son bréviaire ouvert au seizième jour de janvier, fête de saint Marcel, pape et martyr. Voici ce que je lus dans le livre de la prière catholique, et jamais je n'ai mieux respiré le parfum des premiers siècles :

« Marcel, Romain, occupa le Saint-Siége depuis « le temps de Constance et de Galère jusqu'à celui « de Maxence. Il institua dans la ville vingt-cinq

« paroisses, afin que le baptême et la pénitence « fussent administrés aux infidèles qui embrassaient « la religion du Christ, et la sépulture donnée aux « martyrs. Maxence le sut et en fut irrité ; il « menaça Marcel des plus cruels supplices, s'il ne « déposait le pontificat et ne sacrifiait aux idoles.

« Marcel ayant dédaigné ces injonctions insen- « sées de la voix de l'homme, Maxence le fit em- « prisonner dans les écuries des bêtes destinées « aux jeux publics. Il y vécut neuf mois, s'appli- « quant au jeûne et à la prière, et visitant par ses « lettres les paroisses qu'il ne pouvait plus visiter « en personne. Délivré par les soins du clergé, il « reçut l'hospitalité de la bienheureuse Lucine, « *dans la maison de laquelle il dédia l'église qui* « *porte aujourd'hui son nom.* Les chrétiens s'y « réunissaient pour prier, et le bienheureux Marcel « les instruisait.

« Maxence, en ayant été informé, fit transfé- « rer les bêtes dans cette église même, et con- « damna Marcel à les servir. Ce fut en ce lieu, « qu'affligé de cruelles infirmités, Marcel s'endor- « mit dans le Seigneur. La bienheureuse Lucine « l'ensevelit au cimetière de Priscille, sur la voie « Salaria, le dix-sept des calendes de février : il « avait siégé cinq ans un mois et vingt-cinq « jours.

« Marcel a écrit une épître aux évêques de la « province d'Antioche, touchant la primauté de « l'Eglise romaine, où il prouve qu'elle doit être « appelée *la tête des Eglises*. Il établit que nul « concile ne peut être valablement tenu que par « l'autorité du Pontife romain. Au mois de dé- « cembre, il avait ordonné vingt-cinq prêtres pour « Rome, deux diacres et vingt et un évêques pour « divers lieux. »

Voilà le Pape des premiers temps, et le Pape de tous les temps, et toute la vie apostolique. Quelle sérénité, quelle miséricorde, quel sentiment de force éternelle! Et combien resplendissante nous apparut cette maison de la bienheureuse Lucine : maison sainte consacrée en église; église transformée en écurie et d'autant plus sacrée; écurie redevenue une église d'autant plus auguste. Et nous y vénérons le pontife que l'imbécillité de la force avait cru dégrader en l'attachan au service des animaux!

Notre pensée vola vers le Latran, où Constantin, vainqueur de Maxence, installa dans son propre palais, comme maître de Rome, le successeur immédiat du Pape saint Marcel. La glorieuse inscription de l'Eglise mère retentissait en nous. Elle attestait ce que le captif de Maxence avait proclamé du sein de l'infecte prison où l'imbécillité de la force espérait le vaincre.

Méprisant de folles menaces, le captif affirmait son droit, sa puissance et son éternité. Et c'était le geôlier qui allait mourir.

IX

DEUX COLONNES.

En nous entretenant de ces pensées, nous arrivâmes au pied de la colonne triomphale décernée par le Sénat au sage empereur Marc-Aurèle.

Ce sage s'intitulait : « Auguste, parthique, germanique, sarmatique, souverain pontife, tribun vingt-huit fois, empereur sept fois, père de la patrie, proconsul. »

A ces titres, le Sénat trouva bon d'ajouter la divinité. En souvenir des victoires du dieu Marc-Aurèle sur les barbares, il lui éleva une colonne qui ne devait pas périr.

La divinité du sage empereur étant néanmoins tombée, Sixte-Quint a pris sa colonne et lui a donné une autre destination. Il y a placé la statue du frère de l'esclave Onésime, et elle dit :

« Maintenant que je porte le disciple du Christ,
« qui, par la prédication de la Croix, triompha des
« Romains comme des barbares, c'est maintenant
« que je suis triomphale et sacrée. »

Nous arrivons à notre logis, *piazza di Spagna,* sur les premières pentes du Pincio. Là s'élève le palais de la Propagande, où toutes les langues apprennent à confesser Jésus-Christ, et où s'allument les flambeaux qui portent dans tout l'univers la clarté du Vrai. Si nous avions l'œil des saints, nous verrions des légions d'anges s'envoler de ce lieu.

In omnem terram exivit sonus eorum! Ainsi chante l'Eglise en la fête des Apôtres, et Dieu disait à Isaïe :

« J'enverrai vers les peuples qui sont au delà
« des mers et dans les îles reculées, vers ceux qui
« n'ont jamais entendu parler de Moi ; et tous
« vos frères reviendront à vous, et j'en choisi-
« rai parmi eux pour en faire des prêtres et des
« lévites. »

Devant la Propagande, Pie IX a érigé la colonne de l'Immaculée Conception. C'est un débris antique ; la vérité dont il porte le symbole est

plus vieille que lui. Ce monument est bien à sa place, à l'entrée du séminaire de toutes les nations : *Beatam me dicent omnes generationes.*

O Rome ! ô terre de la lumière , des miracles et de la miséricorde ! Sous nos fenêtres est l'église de *Sant' Andrea delle Fratte ;* une pauvre église longtemps sans gloire, sans histoire et sans nom.

Un jour, il y a vingt ans, dans cette église, mon cher Théodore de Bussierre fit entrer par hasard un Juif. Par hasard, le Juif demeura seul devant l'autel. Il ignorait toute religion, il haïssait le christianisme. Une image apparut et sourit. Le Juif n'entendit rien et comprit tout : il sortit chrétien, il est prêtre, et l'odeur du miracle est restée dans la pauvre église de *Sant' Andrea.*

Nous voulûmes remercier Fra Gaudenzio. — Non, dit-il ; c'est à moi de vous rendre grâce ; vous m'avez fait gagner l'indulgence. A Rome il y a une indulgence pour celui qui guide les pas de l'étranger.

LIVRE III.

PAPES ET EMPEREURS.

Après ces émotions de l'arrivée, je ne trouvai ni ne cherchai le repos. J'entendais de grandes voix, je voyais de grandes images; les souvenirs du plus lointain passé surgissaient dans ma mémoire, mêlés aux choses du présent. Le Vicaire de Jésus-Christ dominait tout. Les autres figures passaient ou se transformaient; celle-là demeurait immuable et la même.

Je voyais les Césars et l'empire se soulever contre le Pape, et tomber en poussière. Je voyais le Pape prendre cette poussière et former des rois et des peuples qui bientôt, ingrats, conjuraient sa perte et couraient à la leur. Ils pas-

saient, laissant des ruines; Lui, la main sur les choses qui ne doivent pas périr, restait debout.

Je le voyais dans la clarté des temps pacifiques, l'œil tourné vers les orages futurs, alimentant de sa main prévoyante la lampe qui fait le véritable jour. Je le voyais dans les ténèbres, portant de sa main fidèle le seul flambeau qui ne fût pas éteint, soutenant de sa main patiente le seul édifice qui n'eût pas croulé, relevant de sa main tendre les décombres sous lesquels gémissait la terre.

Aux jours d'orgueil, quand l'homme tombe dans l'adoration de ses propres œuvres et ne veut d'autre Dieu que lui-même, je le voyais braver cette démence. D'une voix calme, sans crainte et sans colère, il disait aux peuples : « Vos idoles ne sont que des démons; c'est le Seigneur qui a fait les cieux. »

Ainsi l'histoire se déroulait en mon esprit, pleine d'un seul homme; mais cet homme est l'homme de Dieu, qui est venu quand le monde périssait sous l'empire de Satan, pour arracher le monde à Satan et l'emporter dans la vie de Dieu. L'œuvre n'est pas achevée, le combat n'est pas fini, mais l'homme de Dieu vaincra.

Il ne se rend pas, il ne meurt pas. Il a longuement expérimenté l'infécondité de la force et l'impuissance misérable de la mort. *Il y a des funérailles d'où s'exhale une odeur de vie* (1). C'est l'odeur que l'on respire à Rome. Depuis les funérailles de saint Pierre, elle monte incessamment d'un millier de tombeaux. Elle n'a point menti aux siècles passés, qui ont été l'avenir; elle se fondra dans les parfums de l'éternité.

Sous ce ciel qui ne change point, je ne vois rien de nouveau. Le Pape n'a en face que de vieux adversaires; l'essai d'aujourd'hui n'est que la prolongation d'une entreprise qui compte dix-huit siècles d'avortements.

NÉRON ET PIERRE.

Octave avait pu se faire Auguste; Auguste, empereur, fut fait dieu. Il eut des temples, des prêtres, des sacrifices; il se vit obligé de borner l'empressement qui lui dressait des autels. Voilà Rome et le monde romain au comble de la splendeur, dans la parfaite floraison des arts,

(1) Mgr Pie, évêque de Poitiers.

des Lettres et de la victoire, au lendemain de Cicéron, de Brutus et du grand Jules, aux jours de Virgile et d'Horace, quand la paix fermait le temple de Janus.

Point d'appareil de force, peu de troupes dans Rome et dans l'Italie. Auguste habitait une maison de particulier, sans garde; il allait par les rues vêtu d'une toge de laine; et on ne l'aimait point, et il pouvait tout : assez défendu par la terreur de n'avoir point de maître ou d'en avoir un pire que lui! Il était le protecteur des délices, le distributeur des emplois. Consuls, patriciens, peuple, Rome entière et le monde se ruaient dans la servitude.

Auguste meurt; le monde, *turba salutatrix*, se place sur deux rangs et incline le front devant Tibère. Tibère, de la boue détrempée de sang! Il ne fut que plus servilement adoré. Caligula et Claude sont dieux. Pierre de Galilée vient habiter Rome; Néron monte sur le trône. Néron est le maître et le dieu du genre humain; plus dieu qu'Auguste et que Tibère, plus dieu que Caligula et Claude, et lui-même il croit à sa divinité.

Néron, chef-d'œuvre de l'insolence de Satan qui veut être adoré dans ce composé de toutes

les corruptions, ardent à tous les crimes! Néron, fou, féroce, tout-puissant, lâche! Et en même temps, Néron est un lettré, un artiste, un magnifique. Il a en lui toutes les sèves et toutes les lumières de la civilisation romaine; il en est le fruit suprême, la maturité. Il fallait Rome et Jules César et le siècle d'Auguste pour produire Néron.

Il a l'instinct de ce qu'il doit faire. Il jette Rome dans le sang et dans le feu, mais il la plonge aussi dans les voluptés, et si avant qu'elle ne pourra se déprendre. Il donne la dernière main à la corruption païenne. Le Christ luttera longtemps contre cet ennemi capable de déconcerter tous les sages! Néron communique à la canaille le goût du sang chrétien; elle en aura soif trois cents ans.

Pierre n'est que le chef d'une secte méprisée, fouetté à Jérusalem, compté à Rome pour si peu de chose qu'on lui a laissé la vie. Néron devine le Pape; il le prend et le tue. Chose étrange! ce sang de rien lui fait honneur auprès de son peuple. Le peuple de Néron a les instincts de Néron; il hait les chrétiens, à peine encore visibles aux yeux des politiques. Déjà, sans doute, les chrétiens visitaient les pauvres; en leur portant des aumônes, ils cherchaient à les éloigner

du cirque et du lupanar, principaux temples où l'on servait les dieux.

La persécution des chrétiens couvrait l'incendie de Rome et alimentait le cirque; l'instinct de Néron ne pouvait voir plus loin. Dieu cependant fait son œuvre par la main de Néron; il jette les assises de sa Ville au milieu de la cité de Satan. Dans les fondations de cette Rome du ciel, il faut des pierres éprouvées. La persécution y pourvoit : elle écartera les sages, les gens de compromis et de mélange qui s'offriront pour dresser la Croix sans renverser les idoles, pour concilier Jésus-Christ et Satan. Arrière, arrière! il faut choisir!

La sagesse humaine choisira; son choix montrera ce qu'elle est, et les hommes qui cherchent Dieu dans la droiture de leur cœur la jugeront. Par ce moyen encore la cité infernale périra, et les murs de l'édifice sacré monteront vers le ciel. Vous les allez connaître, les fils de l'antique vertu, qui pleurent la liberté! Ils choisiront de servir ce qu'ils méprisent et de persécuter ce qu'ils honorent, et Tacite n'aura que les vertus qui n'empêchent pas d'être sénateur.

Ainsi Néron pourra revivre dans ses successeurs, et les meilleurs tiendront assez de lui pour

que leur sagesse égare, pour que leur modération corrompe, pour que leur humanité fasse couler le sang. Ainsi la fange païenne deviendra sans cesse plus épaisse et plus profonde, et Rome n'aura plus de héros. Les héros seront pour le Christ : à lui tous les grands esprits, toutes les grandes âmes ! Par ces vainqueurs qui n'ont voulu que mourir, Rome se trouvera conquise en moins de temps qu'elle n'en a mis à sortir du Latium. Néron s'est trompé, Satan s'est trompé; quiconque lutte contre Dieu sera trompé.

Néron n'en reste pas moins la personnification la plus complète du règne de Satan. Il est l'expression suprême de l'empire du mal, le vicaire du diable, comme Pierre, qu'il a tué, est le vicaire de Jésus-Christ. Satan ne fera jamais mieux que Néron. Toutes les copies qu'il en a données sont inférieures à ce type de scélératesse où dominent également la cruauté, la luxure, la bassesse et le ridicule. Il fallait que Néron fût ridicule; il fallait que cette bête qui foulerait le genre humain comme la grappe dans la cuve, ne fût ni lion ni tigre, mais pourceau. Satan n'est pas satisfait de broyer l'homme, il veut le moquer. En toutes ces figures de Néron qui ont souillé la terre, on retrouve le pourceau.

Il se vautrait et, dans ses débauches, il contaminait tout ce qui avait été l'honneur de Rome. Bel esprit, auteur, jardinier, général, chanteur, danseur, cocher, toujours entouré d'histrions en tout genre dont il était la fortune et la risée, toujours suivi de ses claqueurs. Il renversait des montagnes et en élevait d'autres. Sa maison couvrait deux des collines de Rome. Dans ce palais d'or, de marbres rares, de curiosités précieuses, il donnait des fêtes et s'amusait à faire mourir les convives. Il aimait les fleurs et la gloire. Il était poltron. Il ne tuait pas toujours pour son plaisir, il tuait souvent parce qu'il avait peur, mais c'était toujours son plaisir de tuer. C'est bien Néron qui devait crucifier Pierre!

Tel était le cinquième héritier de César, l'empereur qui se trouva le premier face à face avec l'Eglise et qui tua le premier Pape. Il régna dix ans. Après lui, la puissance impériale fut portée par d'autres fous, volée par des soudards, achetée par des faquins, et Néron parut grand. Il fallait un maître. Tant qu'il y en eut un, la multitude, réunie dans le cirque, le salua des mêmes acclamations : « Tu es le maître, tu es « le premier : bonheur à toi! Plus heureux que « tous, à toi la victoire! *Ab ævo vinces,* tu vain- « cras éternellement! » C'était Titus, c'était Caracalla, c'était Didius Julianus; peu importait à

la foule. Et peu importait aussi qu'un coup d'épieu mît fin à l'éternité de l'empereur : un autre empereur donnerait à la foule du pain et des jeux.

Mais si tous les empereurs ont été fidèles à la politique de Néron ; si les doux et les féroces, les sages et les fous, ceux qui auraient davantage compté sur la séduction et ceux qui ne comptaient que sur le fer, sont venus au même point contre le christianisme et ont tué les chrétiens, les Papes, de leur côté, n'ont pas été moins fidèles à la politique de Pierre. Les savants et les simples, les hardis et les timides, ceux que la violence ne peut épouvanter, ceux que la caresse entreprend d'amollir, tous viennent au même suprême argument : Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes ! Ils meurent. L'histoire des successeurs de saint Pierre, pendant deux cent cinquante ans, est terminée par les mêmes mots : « Couronné du martyre. »

Où arrive-t-on ainsi ? A Constantin. Saint Marcel venait de mourir, esclave, attaché au service des bêtes ; les acclamations du cirque venaient de saluer Maxence ; la croix paraît dans le ciel, Constantin la plante sur le Latran : *ab ævo vinces !* La statue de Néron, haute de cent pieds, qu'il s'était érigée à lui-même, statue de Nabuchodonosor, se

dressait à l'une des entrées de l'amphithéâtre, mais l'empire n'était plus. César baptisé abandonne le gouvernement de Rome au pape Sylvestre et à ses successeurs, « n'estimant pas que l'empereur de la « terre dût retenir la puissance, là où l'Empereur « du ciel a établi le principat du sacerdoce et le « chef-lieu de la religion. » Il emporte dans ses bagages le souverain pontificat des dieux, moins pour le prendre que pour ne pas le laisser.

Précaution de la politique humaine, promptement funeste à la dynastie du héros qui venait d'affranchir l'Eglise et au nouvel édifice impérial dans les fondements duquel il jetait ce bloc ruineux! Il ne fallait ni emporter ni laisser le pontificat des idoles, il fallait l'abolir. Parce qu'ils étaient souverains pontifes des dieux, les successeurs de Constantin se crurent pontifes de Jésus-Christ. Ils tentèrent continuellement de régir l'Eglise, de changer la doctrine, d'accomplir par l'art des prêtres de cour et des eunuques ce que n'avaient pu faire les bourreaux. L'empire d'Orient y a succombé, l'Eglise de Dieu en a tiré sa vigueur et sa gloire. Rome avait fait les martyrs, Byzance fait les docteurs; et, comme le corps du Christ s'était agrandi dans les tortures, la doctrine du Christ se développe et resplendit dans les contestations.

L'Eglise ne regretta pas d'avoir vu finir la longue période du martyre. Lorsqu'elle célébrait le

triomphe des martyrs, elle avait à pleurer la honte des apostats et le malheur horrible des bourreaux. Elle demande à Dieu la paix, afin qu'elle puisse le servir en tranquillité. A ceux qui la menacent de mort, elle montre ce fleuve de sang qui a submergé l'empire et porté la croix sur le temple de Jupiter Capitolin.

II

SAINT GRÉGOIRE Ier, SAINT GRÉGOIRE II, LÉON L'ISAURIEN.

Aussi certainement qu'elle sait qu'aucune persécution ne la pourra détruire, l'Eglise sait que la persécution ne lui manquera jamais. La férocité des Césars de Rome est vaincue, voici la félonie des Césars de Byzance; voici les coups traîtres, les mains parricides soudoyées par la lâcheté; voici des invasions. Depuis Constance jusqu'à Léon l'Iconoclaste, près de quatre siècles d'avanies, d'insultes, de fourberies infâmes; et les Vandales, les Huns, les Goths, les Lombards! Mais, dans l'intervalle, Grégoire le Grand a paru, Grégoire, patricien de Rome. Par la majesté de sa constance, le dernier de l'ancienne Rome, qui ramassait en lui tout son éclat pour mourir; par sa douceur

magnanime, le premier des nouveaux rois de la maîtresse du monde.

La suprématie de Byzance avait dépeuplé l'Italie. Les Lombards d'Alboin passaient dans ces solitudes, emmenant captifs ceux des habitants que la famine et la peste avaient épargnés. Du haut des murs de Ravenne et de quelques autres forteresses, les garnisons grecques regardaient ces malheureux dont les maisons brûlaient et que les barbares traînaient en esclavage, liés comme des chiens. Le grand courage de saint Grégoire n'en pouvait plus. Il s'écriait : Mon âme est lasse de vivre !

Il voyait le monde crouler ; il croyait que les derniers jours étaient venus. Néanmoins il ne refusait pas le labeur. D'une main, il empêchait Rome de disparaître ; de l'autre, il jetait par delà les mers, dans l'île lointaine des Bretons, la semence d'où naîtrait bientôt un nouveau peuple catholique. Il luttait contre la peste, contre les tremblements de terre, contre les barbares hérétiques et les barbares idolâtres, contre le paganisme mort et infect, mais qui restait à ensevelir : il luttait contre son propre corps, accablé de maladies : et l'on peut dire que l'âme seule de Grégoire était la seule chose entièrement saine qui fût dans tout le genre humain.

Grégoire est le fondateur apparent du pouvoir temporel, et l'un des modèles parfaits du Prince chrétien. Au milieu de cet universel écroulement, il n'apparaît pas seulement comme guide, mais comme roi. Il exerce par pitié, mais avec plénitude, la royauté qui existait en germe dans les mains de Pierre, et qui avait été reconnue dans les mains de Sylvestre. S'il refusait cette charge, tout périrait. Il n'y a plus d'empereur ni de chef sur la terre ; tout pouvoir est tombé aux mains des eunuques et des brigands.

Le droit a disparu. Nulle part aucune autorité ne s'exerce plus par voie légitime. La force est maîtresse de tout ; maîtresse brutale qui ne respecte rien, qui se joue de l'humanité et de qui la trahison se joue. Le poignard plus que l'épée, le poison plus que le poignard, élève et renverse les trônes ; ces trônes, en s'élevant et en croulant, écrasent l'espèce humaine.

Pour combattre tant de fléaux, Grégoire eut l'amour des peuples, la grandeur sacrée de sa dignité, la fermeté de son cœur, les ressources inépuisables de son génie. Il obtint la paix, il l'acheta ; il releva Rome et l'entoura de remparts. A travers ses sollicitudes sans nombre, il ne cessa pas d'héberger les pèlerins et de nourrir les pauvres, suivant la constante tradition des Papes. Il légua à ses successeurs une politique qui le continuait.

Ainsi on se tira lentement du désastre, on sauva les sciences, on reprit haleine et l'on prépara les forces nécessaires pour résister à la folie infâme et furieuse de l'Isaurien, un rustre devenu empereur de Byzance, qui voulut faire abattre les saintes images.

Saint Grégoire II vainquit l'Isaurien par ses successeurs. Comme saint Grégoire Ier, il fonda la politique nécessaire pour ce temps. Sans attaquer des droits que seul, en Italie, il reconnaissait et maintenait encore, il leur opposa le droit supérieur que l'imbécillité criminelle des Byzantins se flattait d'anéantir. Je me rappelle ici la parole ingénue d'un auteur français, homme de collége.

« *Malheureusement* pour les empereurs, la vertu « la plus remarquable, unie à la plus profonde « sagesse, siégeait alors sur la chaire de saint « Pierre. Durant quatre-vingts ans, sept Papes, « *aussi vénérés par leur sainteté que redoutables* « *à leurs souverains* par leur *adresse* politique « se succédèrent à Rome. » Les historiens de collége ont une manière à eux d'expliquer les choses !

Cette chaîne d'or de sept Papes « redoutables à *leurs souverains,* » mais « vénérés pour leur sainteté, » conduisit le monde au grand Pape Adrien, ami

de Charlemagne. Elle termina la première époque de la suzeraineté impériale. Il y a le système du Pape feudataire, comme il y a le système du Pape sujet. Le Pape est réputé maître dans Rome, et Rome, annexe ou enclave, fait partie d'un royaume quelconque. Les partisans de ce système le croient peut-être nouveau ; ils assurent que la Papauté et la religion s'en trouveraient bien. On l'a essayé : il engendrait l'insolence de la tyrannie, l'insolence des factions, l'insolence de l'impiété ; il provoquait l'Isaurien et le Copronyme à décréter des articles de foi. Après des siècles de patience, les Papes ont dû secouer cette servitude pour sauver la Papauté, la Religion, et Rome et l'Italie.

Ce fut saint Grégoire Ier qui prit le beau titre des Papes. Les empereurs Byzantins s'affublaient des protocoles pompeux qui dénoncent l'enfantillage des maîtres de la terre ; le Pape signa : Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu, *servus servorum Dei*. Parce que la royauté allait apparaître entière et intacte aux mains des Papes, ils rappelaient plus solennellement qu'ils représentent Celui qui est « venu pour servir. »

III

LE NOUVEL EMPIRE ET LE NOUVEL EMPEREUR.

Le monde et l'Eglise même ne croyaient pas que l'empire d'Occident fût mort à jamais. A travers les crimes de Rome et de Byzance, l'humanité entrevoyait dans l'empire l'institution humaine que devait enfanter l'institution divine de l'Eglise. Il faut un bras à la justice, une force au droit, une protection à la vérité, un gardien armé de la paix. L'empire païen avait été une parodie infernale de cette pensée de Dieu ; la pensée devait être reprise et réalisée par l'Eglise, dont la mission est de tout établir et de tout ordonner en Jésus-Christ.

Dès le temps de Clovis, saint Avit, évêque de Vienne dans les Gaules, petit-fils d'un empereur, avait presque annoncé aux Francs que l'empire d'Occident renaîtrait d'eux. Mais le noviciat des barbares n'était pas fini. Avant de s'abriter sous l'autorité, le genre humain avait à se désaccoutumer du despotisme. Il fallait que le torrent des invasions passât et repassât dans Rome, emportât le sénat, emportât les idoles, emportât l'infection de la

débauche et de l'esclavage ; creusât des abîmes entre Byzance et l'Italie, entre l'Italie et les autres parties de l'Europe ; divisât en familles de peuples la multitude qui avait porté le joug, et, plaçant chacune en son lieu, posât les frontières, comme autant de forteresses où la liberté de l'Eglise enfanterait la liberté des nations. A ces conditions s'élèverait le saint Empire romain ; *Tantæ molis erat Romanam condere gentem.*

Les débris de l'empire formaient des empires qui, se choquant les uns contre les autres, croulaient aussitôt en fragments ennemis. L'Eglise s'en emparait, leur donnait une forme, leur assignait un ordre où la règle n'exclurait pas la liberté. Ses monastères, hardiment semés dans le chaos, résistaient aux tempêtes qui arrachaient les trônes. A ces arbustes, à ces brins d'herbe, les peuples errants se rattachaient et enfin prenaient demeure. Là s'élevaient les hommes qui ne désespèrent point. *Patientia pauperum non peribit in finem.* Les moines travaillaient les peuples comme ils travaillaient la terre ; leur patient travail fertilisait toutes les aridités, disciplinaient tous les torrents. Un jour, il se trouva que l'Eglise avait élevé un nouveau genre humain : Charlemagne apparut, rayonnant de courage, de candeur et de bonté.

Il y avait sept siècles et demi depuis Néron, quatre siècles depuis Constantin. On a vu quel em-

pereur l'Eglise naissante avait trouvé dans le monde, et cet empereur était l'expression du monde païen. Voici Charlemagne, l'empereur que l'Eglise, libre depuis quatre siècles, donne à son tour au monde, et cet empereur est l'expression du monde que l'Eglise a formé. Monde encore inachevé sans doute, encore engagé dans le limon, et dont la tête lumineuse a conçu des plans que l'infirmité des organes inférieurs l'empêchera d'accomplir. Mais ce monde existe néanmoins ; il fera des œuvres sublimes, et, après dix siècles, humilié, trahi, abattu peut-être, il existera encore ; il se souviendra, il brûlera de généreux désirs, et s'il succombe, avec lui succomberont tant de lois et s'éteindront tant de clartés, que ce ne sera plus un monde, mais le monde qui périra.

Pépin, digne de mettre au jour Charlemagne, avait *restitué* à saint Pierre les villes prises sur les Lombards. Le Byzantin, qui les réclamait sans droit, les réclama sans fruit. Le Lombard, lorsqu'il n'avait plus sur la gorge le fer carlovingien, oubliait ses serments : Charles le contraignit de les remplir et confirma l'acte de Pépin, non-seulement par un mouvement de piété, mais aussi à la prière des peuples. Tous les hommes vraiment grands savent démêler ce que la conscience publique réclame de vraiment juste. C'est là le génie des fondateurs, et leurs œuvres durent longtemps. Le fils

de Pépin écouta le vœu des peuples. Pour les délivrer des Grecs et des Lombards, des eunuques et des brigands, il affermit le trône pontifical, et il planta devant son épée : *Guai a chi la tocca !* Et le roi Charles devint Charlemagne.

« Quand la dent lombarde mordit la sainte « Eglise, Charlemagne sur les ailes de l'aigle ro- « maine, vint à son secours et fut victorieux. » C'est tout ce que le Dante accorde à Charlemagne. Le Dante est grand poëte et, si l'on veut, grand théologien ; il n'est pas grand et intelligent catholique. Gibelin toujours et en tout, donnant ou refusant la gloire à tort et à travers, suivant qu'on a été ou qu'on aurait pu être Gibelin ou Guelfe, il n'aime pas Charlemagne, qui ôta l'empire à la prétendue descendance de César, et qui ne le garda pas assez pour lui. Charlemagne, un pupille de l'aigle romaine ! Il était le fils de l'Evangile, le dévot auxiliaire du Christ ; il combattait sous les ailes de la Croix.

Il comprit, aima, paracheva ce grand ouvrage de la Providence : l'établissement temporel du Pontife romain, l'intronisation définitive du Christ, là où Satan avait le plus triomphé, *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !* Et tout se trouva réuni dans la constitution de ce pouvoir : le droit divin, l'antiquité, toutes les formes et toutes

les conditions du droit humain. L'Eglise était propriétaire par la donation des possesseurs légitimes, par le vœu des peuples rachetés, par la conquête. Car Pépin et Charlemagne avaient légitimement conquis sur les Lombards, ce que les Lombards avaient usurpé sur les peuples qui se voulaient donner à l'Eglise, après la déchéance des Grecs pour cause d'hérésie.

Charlemagne est par excellence, entre les souverains, l'homme de l'Eglise. Son maître politique a été le Pape Adrien Ier. Adrien devina Charlemagne, l'appela, le dirigea près de vingt ans. Charlemagne est l'antithèse de Néron. Il n'y a pas d'homme plus grand ni plus aimable. On eût dit que la nature l'avait fait avec plus de soin qu'un autre, et s'était longuement préparée. Pépin d'Héristal déjà grand, Charles-Martel davantage, Pépin meilleur. Charles-Martel avait repoussé l'invasion des Sarrasins, Pépin avait *vu* l'Eglise, Charlemagne y entra. De bonne heure il s'était senti roi de la part de Jésus-Christ et guide du peuple chrétien, *rector christiani populi*.

Ce qui reste en lui du barbare n'est qu'ingénuité, ardeur d'une jeunesse forte et pure. Il est patient, clément, généreux, docile. Il veut le bien, il y croit. Il aime Dieu et les pauvres, et les armes, et la science. Il ne doute point des droits de Dieu, il ne

se donne point de repos lorsqu'il faut les défendre. Il porte la lumière dans le monde, il fait plier le barbare sous son épée, il se met lui-même à l'école comme un enfant.

Ce grand homme étudia toute sa vie. Il présidait une académie dans son palais et se rendit assez savant pour préparer une leçon correcte des Evangiles conférée sur les manuscrits latins, grecs et syriaques. Suivant le goût du temps, il s'appliquait à devenir bon calligraphe, rêvant de lettres ornées, poussant l'amour des beaux manuscrits jusqu'à vouloir en fabriquer lui-même. Mais, grand en ce point comme en tout le reste, il faisait mieux qu'exceller, il acceptait le moindre rang. Nullement Trissotin, nullement enclin à infliger la mort ou l'exil à quiconque écrivait, faisait des vers, chantait ou peignait mieux que lui.

Il s'entourait d'honnêtes gens. Engilbert, Eginhard, Alcuin, le duc Guilhem, qui devint saint Guilhem de Gellone, Benoît, qui devint saint Benoît d'Aniane, et tant d'autres, tous honorés des contemporains et de la postérité, tels étaient les courtisans de Charlemagne. Pareille cour s'est peu vue ! Comme la décence et l'honneur, l'amitié y régnait. Ce grand roi était le roi des amis. Les chroniqueurs parlent de ses larmes quand ses amis mouraient ou se faisaient moines.

Les antichrétiens, qui ont leur raison pour haïr Charlemagne, l'accusent de cruauté. Ils disent que c'était un convertisseur sanguinaire, qu'il a baptisé les Saxons dans leur sang. Ils sont doux et humains, ces gens-là ! Ils ont horreur de la violence, et ils pleureront toujours les pauvres Saxons ! Les Saxons avaient multiplié leurs révoltes, tuant les représentants de Charlemagne, envahissant ses domaines. Il frappa des ennemis vingt fois graciés, des traîtres qui avaient vingt fois violé leurs serments ; il épargna ceux qui demandèrent le baptême : ceux-là devenaient des hommes nouveaux.

Quand ces redoutables Saxons furent vaincus par les armes et surtout par la foi, Charlemagne consacra sa conquête à Jésus-Christ qui donne la victoire et au bienheureux Pierre qui l'avait obtenue. Il remit les Saxons dans leurs antiques libertés, les déchargea de tout tribut envers lui et les rendit seulement tributaires de l'Eglise. Réduisant ensuite leur pays en provinces, il le partagea en diocèses, et, pour le garder dans le devoir, il y établit des cathédrales. C'était, disait-il, « à l'exemple des Romains. » Mais, à la place des proconsuls, il mettait des évêques !

On calomnie ses mœurs privées ; Bossuet les glorifie. Charlemagne a promulgué des lois admira-

bles contre les désordres que l'on veut qu'il ait partagés. En présence de l'Eglise et du monde, avec une assurance d'homme de bien, il condamnait la fraude, le vol, l'adultère, la luxure : « Que « chacun de nos sujets sache que celui qui sera « convaincu de quelqu'un de ces crimes perdra « tous ses honneurs. Jusqu'à ce qu'il se soit amendé « et qu'il ait fait la satisfaction due, il sera séparé « de toute société des fidèles ; car nous devons « craindre la fosse dans laquelle nous savons que « d'autres sont tombés. »

Pour achever de peindre l'Empereur et l'Empire, écoutons comment l'Eglise pouvait alors définir et proclamer les devoirs de la royauté. Voici les décrets des conciles, promulgués par Louis le Débonnaire, comme lois de l'Etat :

« La justice du roi est de ne faire peser sa puis- « sance sur nul homme injustement ; — de juger « entre l'étranger et ses proches sans acception de « personnes ; — d'être le défenseur des gens sans « appui, des pupilles et des veuves ; — de répri- « mer les vols et de punir les adultères ; — de ne « pas élever les méchants, de ne pas entretenir les « impudiques et les histrions ; — d'abattre les im- « pies, de ne laisser ni vivre les parricides ni pros- « pérer les parjures ; — de défendre les églises, « d'assister les pauvres par l'aumône ; — de com-

« mettre les justes au soin des affaires publiques ;
« — d'avoir des conseillers âgés, sages et sobres ;
« — de ne pas s'appliquer aux superstitions des
« mages, des devins et des pythonisses ; — d'ajour-
« ner le ressentiment ; — de défendre la patrie
« avec force et avec droiture ; — de ne pas s'enfler
« dans les prospérités, de supporter patiemment
« les adversités, de pratiquer en tout la foi catho-
« lique envers les hommes et envers Dieu ; — de
« ne pas souffrir que ses princes vivent en impies ;
« — d'assister à certaines heures aux prières ; —
« de ne rien prendre avant les heures de repas
« convenables, car il est écrit : *Malheur à la terre*
« *dont le roi est un enfant et dont les princes sont*
« *à table dès le matin.*

« Telles sont les causes de la prospérité d'un
« royaume en ce monde, et c'est ainsi qu'un roi
« parvient au royaume du ciel. »

IV

LA PAIX A ROME.

Adrien Ier sut tirer parti de la prospérité, comme ses prédécesseurs avait su lutter contre les catastrophes. D'une main prévoyante il prit la tu-

telle du monde renaissant. Romain, plein du génie de Rome antique pour les nobles et magnifiques travaux, il agrandissait encore ses desseins par zèle des âmes. Il voulait que Rome devînt la merveille et l'école du monde, et c'était afin de remplir sa charge de père et serviteur du peuple chrétien.

Déjà, depuis l'Isaurien, la charité des Papes, ce caractère si persévérant de leur politique, enrichissait Rome des folies de Byzance. Accueillant les artistes que chassait l'hérésie, les Papes leur donnaient Rome à rebâtir. De tous côtés s'élevaient des palais, des tours de défense, des églises, des portiques. Adrien continua ces ouvrages et les porta à un point de grandeur que ses prédécesseurs n'avaient pu même rêver.

Songeant aux périls à venir, il termina les remparts. On y comptait 383 tours, 7020 bastions, 2066 grandes meurtrières. Jamais empereur n'avait tant fait. Il répara les anciens aqueducs, œuvre jugée impossible ; il ramena sur leurs lits aériens les fleuves qui alimentaient prodigalement la ville, car il est écrit : *L'abondance des eaux réjouit la cité de Dieu*. Il rebâtit les églises. « En faveur des pèlerins, » il construisit de vastes galeries couvertes pour relier entre elles les basiliques embellies de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de Saint-Laurent ; douze milles blocs de travertin furent employés pour

les seules fondations des premières arches de la galerie qui touchait aux rives du Tibre.

Cette colonnade ornée d'autels et de chapelles, revêtue d'inscriptions, parée de mosaïques, courait sur plusieurs milles d'étendue à travers les champs, parmi les ruines et les tombeaux des âges païens. Une des parures extérieures de l'ancienne Rome, ville de la mort, c'était les tombeaux ; la nouvelle Rome, chef-lieu de la vie, s'annonçait par des temples dédiés aux apôtres et aux martyrs du Dieu vivant. Elle avançait au dehors ses colonnades grandioses et joyeuses, comme des bras amis pour accueillir le voyageur, qui n'était plus un étranger, mais un hôte et un fils, et souvent le fils prodigue, plein d'amour, assuré du pardon. Sous les galeries du Pape Adrien, on ne voyait pas seulement le Franc de Charlemagne, humble dans la joie de sa victoire, le Breton qui venait demander des livres, le Saxon converti qui accourait recevoir la bénédiction ; là se pressaient aussi le Lombard pénitent et le Grec réconcilié.

La ville était plus belle que le soleil ne l'avait jamais vue. Refaite par l'art de Byzance, alors parvenu à son exquise maturité, majestueux et charmant, elle brillait d'or, de marbres, de mosaïques, d'eaux bondissantes, de débris antiques honorablement relevés. Elle était déjà pleine de colléges na-

tionaux; on y parlait de nouveau toutes les langues de la terre ; mais aucune de ces langues n'était plus la langue de la captivité; toutes adressaient la même prière au même Dieu. Ainsi, en deux ou trois règnes, la main à peine libre des Papes avait ouvré sur ce sol piétiné par les barbares, et encore frémissant de la chute du monde.

Alaric, poussé par un instinct qui lui disait de multiplier la désolation; Genséric, apporté par le vent qui souffle contre ceux que Dieu veut punir, avaient saccagé Rome; Attila, le fléau, l'avait rançonnée, et la haine des nations n'était pas assouvie. Totila, plus impitoyable, accablant la cité impériale, l'avait vidée. Lorsque Bélisaire, quarante jours après la retraite de Totila, pénétra dans Rome, il eut peur. Les remparts jetés par terre obstruaient les entrées dépouillées de leurs portes; l'herbe poussait dans les rues embarrassées de décombres.

Arrivé au Capitole, Bélisaire osa violer le silence de ces ruines; il fit sonner la trompette et agiter les aigles : aucune voix ne répondit. Il n'y avait plus de Sénat, plus de peuple, plus d'habitant. La grande Rome était morte; son cadavre appartenait aux bêtes sauvages que le Sénat, toujours païen, avait gardées jusqu'à la dernière heure pour être une ombre des anciens plaisirs du peuple, toujours appelé le peuple-roi. — O peuple de Rome! au-

jourd'hui encore des maniaques te parlent de ta royauté. Crains cette folie. Les vents qui enlèvent la couronne, et le roi et la ville, sont encore aux ordres de Dieu.

De cette poudre, en moins de deux siècles, les Papes avaient tiré la merveille que nous venons d'entrevoir, cette Rome du Pape Adrien, si riche, si ordonnée, où la religion était une fête permanente; ville des arts, ville de la science, ville du chant, école du monde, qui charmait le cœur intelligent de Charlemagne. Et, après l'avoir visitée lentement, priant avec amour sur les tombeaux des martyrs et des saints, ce grand homme qui voulait, lui aussi, bâtir et civiliser, ne demandait au Pape d'autre récompense personnelle, que des livres (1) et la permission d'emmener quelques professeurs de musique sacrée.

Rome contenait d'autres fondations d'Adrien, chères à Charlemagne, qui devait les imiter. Le Pape avait donné son patrimoine propre, « pour que les produits en fussent à jamais consacrés à ses

(1) Charlemagne emporta de Rome le *Sacramentaire,* qui régla la liturgie; le *Provinciale*, qui fixa la hiérarchie ecclésiastique; le *Codex canonum,* code complet de législation canonique, et la *Bible* de saint Jérôme. La civilisation de l'Europe est fille de ces livres.

frères les pauvres du Christ. » Mais il ne suffisait pas à ce grand cœur de songer aux pauvres de sa ville royale : il établit encore trois riches diaconies pour assister les pèlerins indigents. Adrien voulait que l'on pût venir à Rome de toutes les contrées de la terre, et que le dernier enfant du Christ ne fût pas privé de la joie de prier au seuil du tombeau des Apôtres, ni de l'avantage d'étudier à cette école de toute science sacrée et humaine. Voilà les prodigalités du Pape Adrien. Elles rappellent la création plus vantée de son homonyme l'empereur philosophe, — l'un des meilleurs ! — cette fameuse villa *Hadriana,* où le maître du monde avait mis l'effort de sa puissance, et dans les fondations de laquelle, sur la parole d'un devin, il versa le sang des sept enfants de la chrétienne Symphorose, huit fois martyre en un seul jour !

« Comme Thèbes, Babylone ou Carthage, dit Gibbon, à l'époque de saint Grégoire le Grand, Rome aurait disparu de la terre, si la cité n'avait pas été animée par un *principe vital* qui la rendît de nouveau aux honneurs de la domination. »

On a vu qu'en effet ce « principe vital » dont Gibbon est l'adversaire, ne manquait pas d'énergie. Sous le successeur immédiat d'Adrien, il prouva sa

fécondité en créant l'Empire ; nom ancien, chose toute nouvelle. Ni le saint Pape Léon III ne pouvait rien faire, ni le grand et bienheureux roi Charles ne pouvait rien être qui ressemblât à l'Empire et à l'empereur d'autrefois. De son propre mouvement, de sa pleine puissance, le Pape créait le *Saint-Empire*.

Par là il consacrait un tuteur et un défenseur de la république chrétienne et de l'Eglise, encore terriblement menacées ; il enracinait dans le monde l'idée de l'ordre, pour le jour trop prochain où Charlemagne n'y serait plus ; il donnait un corps à la grande pensée de l'unité du genre humain en Jésus-Christ, pensée et volonté de Dieu, que le genre humain commençait à comprendre et dont le pieux génie de Charlemagne hâtait la réalisation. Charlemagne avait été la force intelligente au service de la vérité, la force humblement fière de son noble rôle, reconnaissante de la gloire qu'il lui attirait ; le Pape consacrait cette force et lui donnait l'onction divine.

« Le Roi sur son trône, le Pontife sur le sien, et le genre humain se repose à l'abri de leur concorde. » La beauté, l'abondante vie de Rome sous les Papes Adrien et Léon se reflétait dans tout l'Empire. Les monuments sortaient de terre, les églises s'épanouissaient, les monastères se multi-

pliaient. Charlemagne en fonda vingt-quatre, et le chant des louanges divines retentissait partout, la lumière de l'étude s'allumait partout. On se pressait d'ensemencer la terre de christianisme, comme par pressentiment des mauvais jours qui allaient venir. Les grands de Charlemagne déposaient leurs épées qui étaient presque des sceptres, et prenaient l'habit monastique. « Si les monastères n'avaient pas été semés sur le sol, dit Macaulay, la société européenne n'aurait consisté qu'en bêtes de somme et en bêtes de proie. »

A Rome, depuis Adrien Ier jusqu'à Léon IV, malgré les troubles de l'Empire, la paix dura près d'un siècle. Durant cette époque, sous la tutelle du Saint-Siége, se forma la nouvelle Italie. La population augmenta, les arts fleurirent. Mais il y a dans l'humanité un esprit destructeur de l'humanité : il lui fait haïr les voies de l'ordre, hors desquelles elle ne peut vivre, et par des leurres absurdes, il l'attire aux abîmes.

V

ROME SÉCULARISÉE.

Les petits princes s'élèvent, les Carlovingiens descendent, les Sarrasins accourent en Italie. Les

petits princes font alliance avec les Sarrasins, les indignes descendants de Charlemagne demeurent inactifs. Un homme se dresse au milieu de ces couards et de ces pervers : c'est le Pape Jean X, l'un de ceux que l'histoire calomnie davantage, l'un de ceux qu'elle doit le plus honorer. Il fait, comme il peut, un empereur ; la matière devenait rare ! Sans se confier à ce prince, il prend le commandement de l'armée qu'il a su lui-même réunir, attaque les Sarrasins retranchés sur le Garigliano, et les défait. Cette bataille, gagnée de la main du Pape, refoule l'invasion qui allait submerger l'Europe. Bientôt les Papes fonderont la politique des Croisades.

La tempête de sang redouble et se prolonge. On y voit apparaître des Sarrasins, des Hongrois, un roi d'Italie, toutes sortes d'aventuriers vainqueurs pour un jour. Ils tuent, ils détruisent, ils dévorent. *Omnia vastando,* disent les chroniques. Il n'y a plus d'Empereur, ou l'Empereur est lâche, ou impuissant, ou traître. Le Pape est chassé de Rome, captif dans Rome, au pouvoir des factieux et des scélérats. On revoit les jours des Lombards. Les crimes les plus bas donnent le pouvoir, les entreprises les plus atroces en sont l'ordinaire emploi. Une horrible confusion règne partout. Elle envahit l'Eglise. On jette dans les dignités ecclésiastiques le rebut de ce monde rebutant. Le valet qui

ne pourrait plus être assassin, ces princes émancipés du Pape en font un évêque.

C'est le dixième siècle, « âge de fer par la férocité des mœurs stériles en vertus, âge de plomb par l'excès effrayant des vices, âge de ténèbres par le défaut d'historiens. » Et voilà le monde sans le Pape, ou du moins avec un Pape sans puissance et sans liberté. Rome est complètement sécularisée. Dans le feu, dans le sang et dans la nuit, la société expérimente ce système que nous entendons préconiser encore. Le Pape n'est plus roi, Jésus-Christ n'est plus Dieu, et la civilisation succombe.

Le plus épais de cette nuit dura soixante-dix ans. Il y passa vingt Papes, qui furent plus ou moins les jouets infortunés des tyranneaux de Rome, et quelques-uns leurs créatures. C'est l'époque misérable que les ennemis de l'Eglise signalent comme celle des scandales de la Papauté. On s'explique leur zèle pour la renouveler ! Sur ces vingt Papes, il y en a six que Baronius lui-même accuse ; Muratori en relève quatre, d'après des documents que Baronius n'avait point connus. L'Eglise ne périt pas, parce que Dieu l'assiste. Et parce que Dieu assiste l'Eglise, la Papauté, soumise à d'indignes entraves, ne laisse pas d'être encore la colonne du monde.

Les germes semés par le siècle carlovingien mûrissaient dans les monastères. Il y avait des saints. On allait voir la féodalité chrétienne. Les courts esprits qui déclament contre la féodalité, devraient considérer ce que l'Eglise en a fait. Au fort du péril, lorsque l'on croyait que le monde allait finir, l'Eglise travaillait et ne se désespérait pas. Les cloîtres renfermaient des saints; les saints sont toujours de grands hommes. De là sortaient ces évêques admirables, ces fondateurs de monastères nouveaux qui convertissaient les barbares et même les scélérats, contenaient le présent dans sa décadence, préparaient l'avenir.

Dès que le onzième siècle a commencé, la scène change. Les royaux pèlerins sont plus fréquents dans Rome. Ce qu'ils y viennent chercher, ce qu'ils y trouvent, un d'entre eux nous le dira pour tous. Peu de princes avaient été plus durs que le roi de Danemark et d'Angleterre, Canut le Grand, demi-païen, quoique baptisé. Docile aux conseils de saint Egelnoth, archevêque de Cantorbéry, il vint à Rome, d'où il écrivit à toute la nation des Anglais (1027) : Qu'ayant fait ce saint voyage pour la rédemption de ses péchés, il a voué de mener une vie exemplaire et de gouverner selon la justice et la piété, regrettant les fautes de sa jeunesse, et résolu de se corriger avec l'aide de Dieu. Il adjure donc ses conseillers et magistrats, s'ils veulent con-

server son amitié et sauver leurs âmes, d'avoir soin désormais de ne transgresser aucune loi, ni en faveur de l'homme puissant, ni en crainte du roi, ni dans le dessein de remplir le trésor royal; car le roi n'a pas besoin d'argent levé par injustice.

VI

SAINT GRÉGOIRE VII. — LES CÉSARS ALLEMANDS.

Mais ces lumières de Rome, qui enflammaient saintement les rois barbares, n'échauffaient plus les empereurs. L'Empire, transféré aux Allemands, redevenait païen; les successeurs de Charlemagne se portaient héritiers de César. Déjà ils posaient l'étrange doctrine que l'Empire est le seul souverain, le seul propriétaire de tout le monde, la loi vivante des princes et des particuliers. L'Eglise était sous le joug. César voulait investir les évêques et faire le Pape. La Papauté, à peine délivrée des liens ignobles où l'avaient enlacée les factieux de Rome, devait lutter contre cette prétention de la puissance séculière. A la surprise de l'Empire et du monde et de l'histoire, la Papauté surgit du cachot où la tenait un Cressentius : — et l'empereur Henri IV se trouve en présence du moine Hildebrand, homme de rien, devenu Grégoire VII.

Grégoire dit à l'Empereur que Dieu seul est souverain; que le Christ, Fils de Dieu fait homme a été investi de cette souveraineté; qu'il n'y a pas de puissance parmi les hommes ni de droit de commander, si ce n'est de Dieu et par son Verbe; et qu'il n'y a pas d'interprète infaillible du Verbe divin, si ce n'est l'Eglise catholique. Par conséquent, ajoute Grégoire, l'Empereur entrepend sans droit de s'établir comme la loi vivante du monde, et il l'entreprend en vain, car la conscience des peuples relève de l'Eglise catholique et non pas de la puissance séculière. L'Eglise catholique n'abandonnera ni les peuples, ni elle-même, ni Dieu, mais, par la voix de son chef, elle décidera les cas de conscience entre les peuples et les rois.

Le Pontife n'a que son droit, l'Empereur dispose de toute la force humaine. La lutte s'engage. Tout autre qu'un pape ne l'aurait jamais entreprise, elle était impossible; mais les papes savent qu'ils sont dans le monde pour faire l'impossible quand l'intérêt des âmes le demande. C'est la volonté de Dieu, ce sera l'œuvre de Dieu. Ils déclarent le combat contre toute espérance de succès, un autre le reprend, un autre encore; les défaites s'accumulent; et un jour, quand tous les héros sont morts, le victorieux vient trébucher sur leurs cercueils.

Saint Grégoire VII eut d'abord pour lui la conscience et l'admiration du genre humain. Henri IV

lui reprochait d'avoir gagné la faveur du peuple. Mais la faveur du peuple est passagère; elle se donne, elle se retire. Le généreux Pontife mourut en exil, et on le crut vaincu. Il eut des successeurs. Avant d'être élevé au pontificat, il avait désigné quatre papes; au moment de mourir, il en désigna trois, qui régnèrent après lui. Que peut la force humaine contre la Providence qui suscite de tels athlètes, leur donne une telle constance, et par de tels moyens prolonge leur noble vie? En réalité, le pontificat de saint Grégoire VII va de saint Léon IX (1048-1054), son premier protecteur et son premier disciple, au pontificat de Pascal II (1099-1118) : soixante-dix ans. Pascal II lui-même eut des successeurs pleins du même esprit, saints et magnanimes, qui, jusqu'à Innocent IV (1243-1254), soutinrent l'effort des Césars allemands, et abattirent enfin, sinon leurs prétentions, du moins leur espérance.

Les Césars d'Allemagne ne furent point des hommes de médiocre ambition. Ils aspiraient à l'empire du monde. La connivence des Papes le leur eût donné, et la vieille Rome renaissait à son heure la plus funeste, ou plutôt l'humanité recommençait à mourir.

Cent ans après Henri IV, le vaincu de Grégoire, régnait Frédéric Barberousse. Le pape était

Adrien IV, homme de rien, comme Hildebrand. Enfant, des moines anglais lui avait ouvert leur monastère, à la porte duquel il demandait son pain. Voilà l'obstacle de l'Empire! Barberousse, ayant été salué empereur de Rome et du monde, prétendait que ce ne fût pas un vain titre. Il produisit une consultation des juristes bolonais, qui décidait que, en effet, l'Empereur exerce de droit une domination universelle et absolue sur tout individu, tout peuple, toute ville. Les juristes prononçaient ainsi contre les villes lombardes, qui réclamaient quelque liberté. Outre ses juristes, César avait ses soldats et de nombreux partisans en Italie.

Adrien, élu Pape, fit dire à ce superbe de venir lui rendre hommage, et voulut qu'il tînt les rênes de sa monture. C'était l'usage légal. Cet usage prouvait à l'Empereur l'existence d'un droit au-dessus de sa volonté. Les juristes, et plus encore les démocrates, frémissent au souvenir des exigences papales. Ils veulent des empereurs qui soient la loi vivante... dans leurs mains. Les villes lombardes applaudirent au Pape, l'Empereur plia. Plus tard, après dix-huit ans de triomphes, après avoit fait un antipape qui ne défendait pas les libertés lombardes, Barberousse dut plier encore devant Alexandre III, un pauvre vieillard que la puissance impériale avait chassé de partout, rasant les villes qui restaient dans son alliance. Quand l'Empereur eut

les mains pleines de victoires, il fallut congédier l'antipape, qui suivait la cour, et envoyer au Pape légitime, qui était fugitif. On le chercha longtemps. Il refusa de traiter, à moins que César n'admît le droit des villes. César avait besoin de la paix : il céda. La papauté avait affranchi l'Eglise et fondé les républiques italiennes.

VII

FRÉDÉRIC II.

Ce n'était pas fini. Un nouveau César s'éleva pour être dieu, et il eut un caractère nouveau. Dans ce monde formé par l'Eglise, jusqu'ici les ennemis mêmes de l'Eglise avaient été chrétiens. Frédéric II fut vraiment un païen, et de la pire espèce, de l'espèce hypocrite. Pupille du grand Innocent III, il commença à genoux sa guerre cruelle contre l'Eglise et sa longue trahison de la chrétienté. Il prenait la croix et machinait la perte de Damiette ; il publiait des lois contre les hérétiques et se proposait d'introduire le mahométisme en Europe. Affreuse figure d'ingrat et de traître. Déloyal, voluptueux, vindicatif, patient, plein de séduction, menteur jusqu'à jeter le masque pour mieux mentir, prodiguant les ser-

ments et toujours parjure, multipliant les traités et ne les exécutant jamais, fort de la notoriété même de sa fourberie, s'arrangeant d'être d'autant plus craint qu'il était moins estimé. En même temps qu'il communiquait à l'Italie l'infection des mœurs musulmanes, il l'inondait de livres impies. Ses chancelleries entretenaient des scribes qui savaient flatter toute passion, empoisonner toute vérité. Il leur faisait diffamer ce qu'il voulait faire mourir. Il était en alliance avec tous les pervers; il endormait, trompait ou effrayait les fidèles. Dieu le souffrit trente ans.

Il accablait les souverains de ses manifestes, habilement rédigés par Pierre Desvignes, le chef de ses scribes. Le Pape Innocent IV disait de ces documents que c'était « de l'absinthe emmiellée par les sirènes. » Frédéric s'y représentait comme le défenseur des rois, comme le vengeur de Dieu. Il voulait empêcher l'Eglise de se perdre! Elle était, selon lui, écrasée de puissance et de richesses; l'empereur devait la décharger de ces biens pernicieux. « Quand les Papes, disait-il, menaient l'humble vie apostolique, en ce temps-là ils voyaient les anges, guérissaient les malades, ressuscitaient les morts et soumettaient les rois, non par les armes, mais par la sainteté. » L'Eglise libre dans l'Etat libre!

A saint Louis même, Frédéric écrivait de la sorte, lui demandant de travailler avec lui pour affranchir l'Eglise du poids temporel. Il comptait tromper sa droiture. Il enlaçait tout dans ses nœuds ; il se voyait encore jeune, il se sentait puissant. Déjà excommunié quatre fois, il avait usé trois papes. Mais Innocent IV, échappant à ses serments et à ses traités, venait de lancer une cinquième fois la foudre. Devant ce Pontife dépouillé, fugitif et invaincu, Frédéric allait voir chanceler la longue insolence de sa fortune.

Innocent accepta le débat devant les rois. Il soutint le droit antérieur et supérieur du Pontife contre les prétentions illégitimes de la puissance séculière. Il posa nettement la question, telle que la papauté, qui n'a rien à cacher, l'a toujours posée à la face du monde : — Il dit que le Christ, vrai roi et prêtre, a fondé dans les mains du bienheureux Pierre, non-seulement la principauté sacerdotale, mais encore la principauté royale, et lui a confié les rènes des deux empires. « Alors fut abolie la tyrannie, ce gouvernement sans frein, qui auparavant était général sur la terre. Constantin l'abdiqua dans les mains de l'Eglise ; il reçut de l'Eglise en échange le titre authentique du pouvoir chrétien. » Le Pontife ajoute que la puissance du glaive dérive de l'Eglise. Au couronnement de l'Empereur, l'Eglise lui donne le

glaive ; elle a droit de lui dire : Remets ton glaive dans le fourreau. Quand donc l'Empereur, au lieu de couper l'ivraie, coupe les rejetons fertiles, au lieu de protéger les innocents protége les malfaiteurs, il prévarique : et ce n'est point usurpation, c'est charité de lui ôter le glaive par l'usage duquel il perd follement le monde et son âme. — Tel était le langage du Pape lui-même aux rois eux-mêmes, le langage du droit.

En outre, le Pape faisait remarquer que Frédéric, si abondant en faussetés sur les dangers dont l'autorité légitime et désarmée de l'Eglise menace les princes, avait soin de garder le silence sur les prétentions des empereurs à la domination universelle. C'était le fait présent. Frédéric et ses juristes ne donnaient aux souverains que le titre de rois *provinciaux ;* il n'y avait dans le monde que des *provinces* de l'Empire. Les empereurs ne pouvant avoir l'Eglise pour complice, voulaient la détruire, afin qu'elle ne traversât plus leur ambition. Cependant les princes n'osèrent pas défendre l'Eglise qui les défendait, et le Pape n'était assisté que du parti des libertés municipales en Italie. Dieu se servit de ce faible moyen pour humilier l'empereur apostat. Frédéric fut battu par les bourgeois de Parme. Bientôt après, il tomba sous la main vengeresse.

Il mourut dans son lit, les uns disent de mort naturelle, les autres, étouffé par un de ses bâtards. Depuis quelque temps la foudre ne cessait de frapper autour de lui. Il perdait ses parents, ses amis, ses conseillers intimes. Il avait fait crever les yeux de Pierre Desvignes, son scribe favori, soupçonné d'avoir voulu l'empoisonner, et ce misérable s'était tué, par crainte des tourments que pourrait lui infliger le maître dont il avait tant vanté les vertus. Il le connaissait! On dit qu'aux lueurs de la colère divine, Frédéric vit clair et se repentit. Dieu poursuivit sa race. Ses fils moururent coup sur coup, accusés de fratricide. Rien ne resta de son nom.

Ainsi se termina ce grand épisode de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, après deux siècles entiers. Durant ce temps, la papauté avait fait les Croisades, vaincu l'hérésie albigeoise, béni les ordres naissants de Saint-François et de Saint-Dominique, multiplié les universités, fondé les républiques italiennes, s'était à peu près affranchie de la tyrannie des républicains capitolins qui conspiraient avec les empereurs; elle avait dirigé le travail de civilisation le plus fécond qui se soit jamais fait dans le monde. Dieu lui accorde quelque repos.

VIII

L'ITALIE SANS LE PAPE.

Le repos dure peu. Nous sommes à Boniface VIII. Dans la période précédente, la consolation venait de France. De là vient maintenant l'amertume. Les semences de Frédéric ont levé ! Lorsqu'il s'agit de la France, Dante n'est plus gibelin. Il flétrit le sacrilége de Philippe le Bel : « Et « comme pour dépasser d'un coup tout le mal « qui s'est fait et tout le mal qui se fera, voici « que dans Agnani entre le Fleurdelisé ; et le Christ « devenu captif dans la personne de son Vicaire, « est de nouveau livré à la dérision, de nouveau « supplicié entre les voleurs vivants, de nouveau « abreuvé de vinaigre et de fiel. Je vois le nou- « veau Pilate et sa cruauté inassouvie : jusque « sur le temple il porte ses convoitises sans frein. « O seigneur Dieu, quelle joie, lorsque enfin écla- « tera ta vengeance, cette vengeance que tu pré- « pares en secret et qui te rend douce la colère ! »

L'exil d'Avignon est l'épreuve déjà faite d'un expédient indiqué de nos jours. On a proposé de mettre le Pape à Jérusalem. Là, dit-on, il ne gênera plus l'Europe, et néanmoins il sera indépendant,

même roi. — Si l'inventeur de ce moyen est sincère, Dieu le sait! Qu'il ait peu de vue, cela est certain. Ceux qui se trouvent présentement gênés du Pape, en quel lieu le Pape ne les gênera-t-il pas? Ceux qui ne le veulent point indépendant à Rome, en quel lieu le voudront-ils indépendant?

Les Papes d'Avignon ne cessèrent pas de gouverner l'Eglise. La doctrine ne souffrit aucun dommage : les Papes ne la peuvent trahir ni fausser. Pour la discipline et pour les mœurs, les Papes ne faisaient plus tout ce qu'ils ont coutume de faire, ce qu'ils pouvaient faire n'obtenait plus le même résultat. Sainte Brigitte a peint l'état effroyable du clergé à Rome et dans l'Italie. On y revoyait les scandales qui avaient enflammé le zèle de Grégoire VII. Ceux-là passaient encore pour réguliers qui portaient une figure de scapulaire sur leur cuirasse. Les princes qui devaient défendre Rome, lui étaient des « larrons très-cruels. » Les maisons tombaient, les églises devenaient des lieux immondes; les biens ecclésiastiques étaient envahis par des séculiers qui ne se mariaient point pour justifier leur possession et qui étalaient un désordre impudent. — L'Eglise libre dans l'Etat libre!

Dieu garde l'Eglise. Dans cette putréfaction, il suscite des saints. Les saints redemandent le Pape.

Ils sauront contraindre la politique humaine à rompre les liens de la Papauté, et le Pape lui-même à secouer une sorte de langueur contractée dans l'exil. Mais l'Italie, rien ne la garde plus; aucune puissance, aucune influence n'y peut plus mettre la paix. Ecoutons le Dante, témoin oculaire : « Ah! serve « Italie, hôtellerie de douleurs, navire sans pilote « au milieu de l'affreuse tempête, autrefois reine du « monde, aujourd'hui basse prostituée, quels parmi « tes enfants ne se font pas la guerre? Ceux-là mê- « mes se dévorent entre eux qu'abritent les mêmes « murailles. Cherche au loin sur tes rivages, et « puis regarde en toi-même, misérable, et vois s'il « est encore un lieu où tu jouisses de la paix! »

Mais l'étroit gibelin croit que l'Empereur seul manque à l'Italie. Il gourmande l'Italie qui ne désire pas assez la servitude impériale; il invective contre César qui ne sait pas monter la cavale rétive, serrer le mors et enfoncer l'éperon. Ce cri désespéré vers le despotisme impuissant nous apprend avec éloquence où peut descendre l'Italie quand le Pape n'y est plus :

« Ah! cavale qui devrais être obéissante et laisser asseoir César sur sa selle, si tu entendais bien les avertissements que Dieu t'a donnés!

« Et toi, Albert l'Allemand, regarde comme elle est

devenue fière et rétive, pour n'avoir pas été corrigée de l'éperon quand tu tenais la bride en main!

« Que du ciel étoilé tombe sur ton sang une juste réprobation; qu'elle soit éclatante, inouïe; que ton successeur en soit épouvanté!

« Toi et ton père, entraînés au loin par l'ambition, vous avez souffert que le jardin de l'Empire devînt un désert.

« Viens à présent, homme sans cœur, et regarde : Montaigus, Capulets, Monaldi, Philipeschi! ceux-là dans l'affliction, ceux-ci tremblants!

« Viens voir ta Rome qui se lamente, veuve et seule, et jour et nuit criant : « Mon César, pourquoi m'as-tu délaissée? »

« Viens voir comme on s'aime parmi nous! Et si nulle pitié ne t'émeut pour nous, prends honte du moins de ta renommée.

« Et toi, Dieu tout-puissant, qui sur la terre fus pour nous crucifié, est-ce donc que tes justes yeux se sont retirés de nous?

« Ou, dans l'abîme de tes conseils, est-ce une préparation à quelque bien que nulle humaine sagesse ne peut deviner,

« Que les terres d'Italie soient ainsi toutes pleines de tyrans, et que le dernier des manants, dès qu'il est factieux, y passe pour galant homme? »

J'ai souvent pensé que Dante, s'il vivait de nos jours, serait sous-préfet du Piémont dans quelque ville volée au Pape. Ce théologien n'a nullement l'intelligence de la fonction de justice, d'amour et de liberté que remplit dans le monde le Vicaire de Jésus-Christ. Le Vicaire de Jésus-Christ n'est pour lui que la machine à pardonner et à bénir, inventée ou réinventée par les penseurs de notre temps. Le vrai guide, le vrai chef, l'aîné et le pontife de la race humaine est César, ce pape à cheval, dont tous les autres pouvoirs humains doivent tenir l'étrier, et qui, faisant siffler la cravache et enfonçant l'éperon, force la bête à le porter où il veut. Dante ignore que le Pape a fait tout en Italie; qu'il a fait la nationalité, car, sans lui, l'Italie eût été grecque, ou française, ou allemande; qu'il a fait la liberté, qu'il a fait la civilisation; qu'il a fait la langue même et l'art, tandis que le paganisme impérial n'y apporta jamais que l'anarchie, la ruine, la servitude sous le despotisme et sous les factions. Mais si Dante veut oublier les œuvres de la Papauté en Italie, il sait du moins parfaitement décrire l'état de l'Italie lorsqu'elle n'a plus la Papauté, et sa peinture brille aujourd'hui d'un éclat de vérité rajeuni.

Le remède à tant de maux ne vint pas d'Allemagne, ni de France, ni des mains de César. Il vint d'Avignon et des mains du Pape. Peu à peu César, ne voulant plus être catholique, baissait et s'en allait. Peu à peu le Pape, encore absent d'Italie, y remettait pourtant l'ordre. Un légat du Pape, Albornoz, grand chrétien et grand guerrier, un de ces hommes que la Papauté trouve toujours lorsqu'ils deviennent nécessaires, déblaya le terrain, chassa les brigands, délivra les villes. Le Pape revint à Rome. Il la trouva dans un état voisin de celui où Totila l'avait laissée : dépeuplée, démolie. Urbain V commença de relever ces ruines. Mais une nouvelle et terrible tempête éclata. Ce fut le grand schisme, fruit des sages combinaisons qui avaient formé une cour papale hors de Rome.

IX

LE PROBLÈME.

Sans doute, Dieu a voulu que son œuvre, son unique Eglise, fût à tous les yeux démontrée impérissable, puisqu'il a permis que de telles tempêtes se pussent déchaîner sur elle, et que de tant de catastrophes elle sortît toujours telle qu'il l'a conçue. Au schisme à peine étouffé, le Protestantisme

succède ; il enlève à l'Eglise la moitié de l'Europe, et sa victoire dure encore. Cependant, à travers l'orage, la Papauté rebâtit Rome, préside et dirige le concile de Trente, en exécute les décrets, retient la France dans la communion romaine, rétablit sa domination incontestée sur tout ce qui lui appartenait en Italie. Depuis le grand Pape Martin V (1447) jusqu'à la Révolution française, les Papes demeurèrent dans leur Ville et dans leur Etat, plus paisibles possesseurs qu'ils ne l'avaient jamais été. Malgré de grands désastres, qui ont semé une graine de désastres plus grands, ce n'est pas l'époque la plus malheureuse du monde ; c'est assurément l'époque la plus heureuse qu'ait traversée l'Italie.

L'Europe, et particulièrement l'Italie, est tranquille quand la Papauté est tranquille, libre quand la Papauté est libre. Je sais ce que signifie *aujourd'hui* le mot de liberté ; mais quand je parle de liberté, il m'est permis d'entendre la liberté chrétienne, le droit de vivre selon la loi de Dieu. Si l'Europe et l'Italie n'ont pas eu cette liberté tout entière, la faute n'en est point aux papes. Du jour où l'Eglise a pu exercer une action directe sur le gouvernement des sociétés, les papes n'ont cessé de poursuivre le même but, qui est de donner à l'individualité toute sa valeur, en la disciplinant par elle-même au moyen de la connaissance de Dieu.

Peu de princes, avant et après Charlemagne, ont favorisé ce plan. D'accord avec les sceptiques et les incrédules, les princes ont en général offert au genre humain un autre avantage, qu'il a préféré généralement : ils lui ont proposé de l'affranchir de la règle intérieure, lui laissant ignorer que la règle extérieure, le frein politique, devenant de plus en plus indispensable, pèserait de plus en plus sur toute liberté. Telle a été la séduction du Césarisme, telle a été la promesse du Protestantisme, telle est celle de la Révolution ; et ces trois choses sont une même chose ; et cette chose est la suggestion de Satan, l'ennemi de l'homme et le rival de Dieu.

Malgré l'abondance de ses victoires, Satan ne l'a pas emporté, puisque la société reste debout, puisque la notion de la liberté n'est pas éteinte, puisque l'Eglise est encore la tête et le cœur du genre humain. Elle seule a subi tout l'effort de Satan, elle seule a résisté. Humainement, sa victoire est inexplicable. Toutes les forces de la matière et de l'esprit, toutes les brutalités, toutes les subtilités, toutes les anarchies, tous les despotismes se sont conjurés contre elle, l'ont attaquée, l'ont accablée. Elle n'a jamais eu la force, à peine peut-on citer quelques courts moments où elle eut la paix. Pour les papes personnellement, la paix n'a pas existé. Où marquer la nuit qui a été pour eux sans labeur, et le jour qui s'est écoulé sans angoisses? Les papes

sont bien ces âmes dont parle le poëte : Ils demandent à Dieu de mettre en fuite l'antique louve qui dévore plus de proies que tous les autres animaux : — et de leurs yeux s'échappe goutte à goutte l'expiation du mal qui remplit l'univers.

Comment cette faiblesse a-t-elle soutenu le choc, et non-seulement résisté, mais vaincu ? Que dire à ceux qui nient l'assistance du Ciel ? Perpétuellement l'histoire de la Papauté met la raison humaine en face de la main divine, et il faut s'incliner ou fermer les yeux. Il est vrai que beaucoup d'yeux se sont toujours fermés, se ferment obstinément ; mais cet aveuglement est une autre évidence, et le soleil poursuit sa carrière.

La main divine va-t-elle se retirer, ou les orages qui tonnent déjà sont-ils encore une fois la mystérieuse préparation d'un but plus grand, que la courte sagesse de l'homme ne saurait prévoir ? C'est la question que se posait le poëte, en des jours qui n'étaient pas moins menaçants. Tous les ennemis à travers lesquels l'Eglise a passé sont debout devant elle, unis et coalisés ; ils agissent avec ensemble, ils sont pleins d'espérance, le secours n'apparaît nulle part ; l'issue s'annonce plus favorable aux vœux du Dante qu'à ceux de quiconque garde encore un cœur catholique ! Le monde civilisé, à ce qu'il semble, est gibelin. Pour cette fois il est

probable que la cavale sentira longtemps le fouet :

Cesare mio, perchè non m'accompagne?

Mais si cela n'est pas la mort, cela n'est pas une solution et ne sera pas un triomphe. Quand on regarde ce vaste travail de Dieu pour la transformation du monde païen, et quand on voit l'œuvre encore inaccomplie, comment croire que de tels préparatifs n'aient eu d'autre but, même ici-bas, qu'une courte victoire? Il semble que Dieu a élevé le genre humain pour de plus longues destinées; et l'on prédirait plus volontiers qu'après ce triomphe imminent du Césarisme et du Protestantisme, César finira par promulguer le concile de Trente dans les pays aujourd'hui protestants.

Trois siècles après le César Néron, le César Constantin, pleurant, prit une bêche, et de ses propres mains commença à creuser les fondements de la basilique vaticane; et les larmes coulant de son visage ruisselaient sur les broderie de la robe impériale.

LIVRE IV

SAINT-PIERRE ET LE COLISÉE.

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

A toi, frère, le récit de notre première visite *ad limina Apostolorum*, au seuil des saints Apôtres. En te décrivant nos joies, nous consolerons le regret qui les accompagne. Que n'es-tu là, dans ce soleil, dans ces émotions, dans ces prières !

Ce que nous admirons, tu l'as vu ; les vœux que nos cœurs forment pour toi, ton cœur les a formés pour nous. Mais avec nous, tu croirais tout voir et tout goûter pour la première fois.

Il semble à notre sœur que c'est moi qui lui donne enfin sa Rome si désirée ; et moi, regardant Rome par ses yeux ravis, j'y trouve des majestés et des grâces nouvelles.

C'est une ivresse pure, calme, profonde. Tu n'en jouis pas avec nous, voilà l'épine, voilà l'inévitable grain de sable qui blesse toujours le pied parmi les gazons et les fleurs.

Au ciel, pleins de charité parfaite et satisfaite, nous nous serons tous et toujours présents dans la présence de Dieu.

I

VUE DE ROME.

Des nobles terrasses du Pincio, l'œil embrasse une vaste étendue de Rome. C'est elle, la voilà, l'invincible et immortelle Rome, la ville assise sur les sept collines, le grand laboratoire où la main de Dieu reconstruit toujours la famille humaine, toujours brisée par l'ennemi !

Voilà Rome ! Ses dômes couronnés de la Croix brillent au soleil levant. La basilique vaticane do-

mine royalement ces splendeurs. C'est la montagne qu'aperçut Isaïe, la haute montagne élevée au-dessus des collines et visible de toutes les parties du monde ; « la sainte montagne dont Dieu a fait la demeure de l'unité et de la vérité. »

Oui, Londres et Paris remplissent plus d'espace, contiennent plus de grossière richesse, sont plus redoutés. Montrez-moi la Bourse de Rome, dites-moi où sont ses arsenaux ? Point de Bourse, point d'arsenal, point de flotte sur le Tibre. Balaam, contraint par l'esprit de Dieu, s'écriait : « Jacob « est fort, parce qu'il n'y a point d'idole en Ja- « cob ! »

Amené pour maudire le camp d'Israël, il disait au roi de Moab : « Comment puis-je maudire ce- « lui que Dieu n'a pas maudit ? Ce peuple habi- « tera seul et il ne sera pas mis au rang des na- « tions. Qui pourrait connaître le nombre des « enfants d'Israël ! Oh ! que j'obtienne la mort « des justes, et que mes derniers moments res- « semblent aux leurs ! »

Depuis que le véritable Israël est apparu, la politique moabite a été plus heureuse : elle a, du moins, rencontré en abondance des devins et des prêtres d'idoles empressés de maudire. Leurs malédictions s'élèvent avec rage, et le monde n'en-

tend pas d'autre bruit. Néanmoins, c'est la prophétie de Balaam qui demeure :

« Israël est accompagné de Dieu ; dans ses rangs « retentit le cri de la victoire, promise à son roi. « Qu'ils sont beaux tes pavillons, ô Jacob ! Comme « les cèdres enracinés sur le bord des eaux, ainsi « sont les tentes que le Seigneur a dressées. Les « nations fondront sur tes ennemis et les dévore- « ront. Qui te bénira sera béni ; qui te maudira « sera maudit. »

Amen ! Amen ! Amen !

II

LE CORBEAU.

Nous descendons vers la place du Peuple. L'église de *Santa Maria del Popolo* couvre l'emplacement du tombeau des Domitius, où fut apporté et brûlé le corps de Néron, après que ce dieu, fuyant une émeute, se fut percé la gorge, non sans avoir hésité. — Quel dommage, disait-il, je chante si bien !

Là poussa un grand arbre. Sur cet arbre venait

constamment percher un corbeau. Un jour, au pied de l'arbre, la pioche rencontra l'urne qui contenait la cendre de Néron. On jeta cette poussière et le pape Pascal III, à la prière et aux frais du peuple, bâtit l'église pour purifier le quartier. — Ainsi parle la tradition.

Hélas! l'exorcisme ne fut pas victorieux. Au bout de trois siècles, le corbeau reparut sous forme humaine. Il croassa, ses croassements réveillèrent l'esprit de Néron, et des veines du Christ coulèrent de plus larges fleuves de sang. C'est dans le couvent de Sainte-Marie du Peuple que prit gîte Martin Luther.

Néron, Martin Luther! deux artistes jaloux de faire admirer la beauté de leur voix, deux ouvriers de la même œuvre! Puisque Luther venait à Rome, il y devait rencontrer Néron. Luther devait dire ses dernières messes là où Néron avait reçu ses derniers honneurs.

Il y a des lieux que ne peuvent purifier ni l'eau, ni le feu, ni le sang. Un jour il se passera quelque chose d'effroyable sur cette place, où l'autel de Marie n'a pas empêché Luther de rencontrer Néron.

III

LA COLOMBE.

Nous nous engageons dans les rues qui mènent au Vatican. Elles sont peu intéressantes. Dans ce quartier, à cette heure matinale, Rome prend presque la physionomie d'une autre ville. Toutefois nous saluons des madones, des oratoires, des églises.

Le son d'une clochette nous avertit que le Saint Sacrement allait passer. Nous nous mîmes à genoux. L'humble cortége, formé de pauvres, déboucha d'une pauvre rue, prit une rue plus pauvre, entra dans une pauvre maison. — O Jésus, père des pauvres, fortifiez ce malade, agréez l'âme de ce mourant.

O Jésus, qui êtes venu pour les petits de ce monde, et qui pourtant permettez de nos jours qu'un si grand nombre d'entre eux vous soient arrachés, daignez rester au moins à ceux-ci ! Daignez, au moins ici, ne laisser aucun triomphe à Néron, à Luther, à Satan!

Dans les rues de nos villes orgueilleuses, nous n'avons plus cette bénédiction de Vous rencontrer, de détourner un moment nos pensées des négoces de la terre pour nous prosterner devant Vous. Nous ne voyons plus passer la Lumière et la Vie allant triompher de la Mort. La Mort a mis la main sur nous. Elle emporte sa proie dépouillée du signe de la résurrection.

Ne souffrez pas qu'elle règne ici, qu'elle Vous interdise la rue, qu'elle Vous force à Vous déguiser comme un banni qui rentre au mépris des lois! Ne souffrez pas que Vos enfants de Rome soient condamnés à mourir, comme nous autres, ou privés de Vous ou privés de l'assistance de leurs frères qui Vous prient pour eux!

Je le demande par les désolations de nos cœurs, quand nous avons à suivre un cercueil sur ces pavés qui portent toutes les souillures, mais où la Croix n'a pas le droit de se montrer. O ciel! ce cercueil contient le père, ou l'épouse, ou l'enfant, ou la sœur; et celui qui l'accompagne ne peut pas reposer ses regards sur la Croix!

Nous rencontrons Coquelet. Il arrive, il trouve que les rues sont mal tenues, il trouve cela « barbare; » il a cent choses à dire contre le « gou-

vernement des prêtres. » — Mon bon Coquelet, à demain ! Nul moyen d'argumenter en ce moment. Venez à la messe avec nous. — Il fuit ; Dieu soit loué !

IV

SAINT-PIERRE.

Nous ne voulons regarder ni l'obélisque, ni la colonnade, ni le péristyle. Nous hâtons le pas. D'une main frémissante nous soulevons la lourde portière. Nous sommes enfin dans le temple. Nous respirons sur le seuil, comme pour empêcher nos cœurs d'éclater.

Dans la nef immense, il n'y avait que les lampes d'or de la *Confession,* la statue de saint Pierre, le soleil et nous. Lentement nous avançons, pénétrés de respect, pénétrés d'amour et aussi de crainte, un peu écrasés de cette grandeur. Pourquoi craindre ? La maison est hospitalière ; ou plutôt, ne sommes-nous pas chez nous ?

Jamais la basilique ne m'a paru si vaste, si riche, si solennelle, si douce. Elle semble s'élargir à mesure qu'on la connaît mieux. La première fois

qu'on voit le colosse, il peut rester au-dessous des attentes de l'imagination. Pourtant, notre sœur me dit qu'elle n'avait rien rêvé de si beau.

Autre chose est d'entrer ici en curieux, ou d'y entrer en chrétien. Mais les impressions même d'un chrétien restent loin des sentiments délicats d'une femme. Les femmes vivent avec Dieu plus que nous ; le reflet de sa présence les frappe plus promptement.

Pour moi, j'ai eu le temps d'étudier Saint-Pierre. Je l'ai cent fois parcouru, je me suis arrêté devant tous ses autels, devant tous ses tombeaux, devant toutes ses peintures d'un indestructible éclat ; j'ai fait connaissance avec ce peuple de grandes images et cet immense trésor de reliques sacrées.

J'y ai vu le Pape bien des fois, tantôt sans pompe, tantôt dans toute la majesté de sa fonction incomparable ; je l'ai vu couronné de la tiare, sur la *sedia,* bénissant une foule composée de représentants de tous les peuples du monde : et le prodigieux cortége se mouvait à l'aise dans le vaisseau de marbre et d'or.

L'atmosphère de Saint-Pierre, cet air tiède, égal et parfumé qu'on ne respire nulle part ailleurs, me rappelle immanquablement quelques-unes des cir-

constances les plus solennelles de ma vie ; il ressuscite en moi le parfum de mes meilleurs désirs, de mes plus douces larmes, des engagements qui ont le plus honoré mon cœur.

Tout revient, m'envahit, m'emporte ; je suis inondé de lumière, et de joie, et d'espérance, et l'allégresse de l'espérance est déjà l'allégresse du triomphe. Alors, cette vaste structure prend à mes yeux toutes ses dimensions, j'entends son langage. C'est un poème, le poème de la religion et de la victoire du Christ.

Toute l'histoire, toute la science, tout l'art, toutes les richesses de la nature, toutes les conceptions et tous les travaux de l'homme sont ici réunis pour attester le Christ, fils de Dieu, pour le bénir et pour le glorifier. Le chœur incomparable de toutes ces voix, c'est Saint-Pierre.

On y peut sentir la défaillance des langues humaines. Certains détails ne sont plus du goût d'aujourd'hui. Mais, même quand l'expression avorte, la pensée est divine, et l'ensemble, formant une souveraine harmonie, répond à la sublimité du dessin.

Quel plan, quelles divisions grandioses, quel ordre partout, et quelle abondance d'inspiration

dans cette unité merveilleuse ! Depuis les statues des deux grands empereurs, Constantin et Charlemagne, sentinelles triomphantes placées sous le péristyle, jusqu'à l'autel où repose le corps du Prince des Apôtres ;

Depuis la *loggia,* d'où la grande bénédiction s'envole pour embrasser l'univers, jusqu'au chevet de la Basilique, où la Chaire du Pêcheur est soutenue par les docteurs de l'Orient et de l'Occident ; depuis l'obélisque de Néron, relevé sur le parvis, jusqu'à la croix qui rayonne sur la coupole ;

Il n'est pas une pierre dans cette montagne de gloire qui ne soit à sa place, qui ne donne une clarté, qui ne jette une parole forte et sublime. Rome, le résumé de tout, se résume dans Saint-Pierre ; et Saint-Pierre crie dans Rome et dans le monde la victoire de la Croix sur Rome et sur le monde.

Victoire par toutes les grandeurs, par toutes les lumières, par tous les dévouements. Levez-vous, Apôtres, Martyrs, Docteurs, Patriarches, Saints de tous les temps, dont les ossements et les images sont ici ! Levez-vous, Héros qui gardez les portes du sanctuaire ! Levez-vous, Nations qui l'avez défendu !

Victoire par tous les miracles : Levez-vous, siècles! Depuis que le sang de Simon Pierre a rougi ce sol, quels torrents n'y ont pas coulé pour en arracher sa tombe! Torrents de feu, torrents de bourreaux, torrents d'armées, torrents de scribes et de blasphémateurs, chaque siècle a amené ses torrents..., et chaque torrent a apporté quelques-unes des pierres qui forment l'édifice!

Victoire par la foi, plus puissante que les armes; victoire par l'amour, plus fort que le temps. Le temps serait l'arme invincible de la mort: mais la mort et le temps sont vaincus par l'amour, et le chant de la victoire est aussi le chant de l'amour. L'amour a rêvé ces grandeurs, accumulé ces richesses, enlacé ces harmonies; et ce temple est magnifique et durable, parce que le Dieu qui le remplit est le Dieu qui aime et qui est aimé.

Nous baisons le pied de Saint-Pierre; nos cœurs débordent. A genoux devant la *Confession,* le front sur ce marbre doux comme la poitrine d'un ami, nous laissons couler nos larmes. Tu t'en souviens, frère, et tu sais si c'est là qu'on peut oublier!

Là est le centre du centre, la PIERRE qui porte tout l'édifice de Dieu. « Ici réside en esprit l'as-« semblée des fidèles : car, quelque point de la « terre qu'ils habitent, tous ceux qui sont au « Christ notre Maître dans la pureté de leur « âme et dans la pureté de la foi, se tournent « vers la très-sainte chaire de Rome, semblable « au soleil de l'éternelle lumière, d'où rayonne « sur eux la splendeur des biens spirituels et des « dogmes sacrés. »

Nous entendons la messe, et nous reprenons lentement cette première visite. Nous saluons ces reliques sans nombre, les unes portant des noms si célèbres, les autres dont Dieu sait les noms.

Vingt-quatre Papes saints reposent autour de saint Pierre. Le corps de saint Grégoire de Nazianze est sous cet autel; sous cet autre est celui de saint Jean Chrysostome. Voici saint Jude et saint Simon, apôtres; saint Grégoire le Grand, saint Léon Ier, vainqueur d'Attila. Voici les saints martyrs Processe et Martinien, geôliers de saint Pierre, qui leur ouvrit la bienheureuse éternité.

Onze colonnes du temple de Jérusalem enrichissent le temple de la Nouvelle Alliance, le tem-

ple définitif contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas, et qui subsistera encore quand la terre elle-même ne sera plus. Une de ces colonnes est gardée dans la chapelle de la *Pietà*. Elle a touché le Dieu-Homme : il s'appuya contre elle pour enseigner.

Que dirai-je encore, et que ne dirais-je pas si je pouvais répéter ce que nous avons entendu de ces pierres éloquentes, si je savais seulement bégayer ces divins langages ? Il y a des lumières qui ouvrent l'infini. C'est l'éblouissement des disciples d'Emmaüs : « N'est-il pas vrai que notre « cœur était tout brûlant en nous, lorsqu'Il nous « parlait durant le chemin ? »

V

LE CAPITOLE.

Du Vatican, nous avons pris notre chemin vers le Capitole, ou plutôt l'*Ara Cœli;* car, pour le Capitole, nous y viendrons un autre jour. L'église d'Ara Cœli est la première où je sois entré dans Rome. On y célébrait les *Quarante heures*. Et ce fut bien l'autel du ciel qui m'apparut, bril-

lant de feux, plus rayonnant d'une grâce invisible.

Je ne savais pas de prière, et néanmoins tout mon cœur pria. Je priai pour toi, mon frère, encore si jeune; pour nos sœurs encore enfants. Jamais je n'avais de la sorte senti le grand besoin de Dieu. Je comprenais nos dangers. Je demandais la foi pour vous; je la demandais pour moi-même, sans être sûr de la désirer. Voilà maintenant que trois d'entre nous ont prié dans cette église, et personne n'est à l'écart.

Tu connais la tradition, la vision d'Auguste, après laquelle il dressa ici un autel précurseur au vrai Dieu qui allait naître d'une Vierge. Le trône de Celle qui devait écraser la tête du Serpent fut ainsi marqué sur le sommet de Rome, quand Rome était pour trois siècles encore l'empire du Serpent. L'Etoile du matin s'est levée au ciel de Jupiter, la Rose mystique a fleuri sur le Capitole romain.

Santa Maria in Ara Cœli est riche de dépouilles antiques et de grands tombeaux. Elle est desservie par les religieux qui gardent le Saint-Sépulcre. Dans Rome, toute voix entretient un dialogue solennel avec quelque point illustre du monde et du temps. Cette église, parcelle de Jérusalem sur le Capitole, possède le corps de sainte

Hélène, l'impératrice qui retrouva la Croix, l'auguste chrétienne qui, à quatre-vingts ans, reprit ses habits de servante pour servir dans un banquet les épouses et les prêtres du Christ.

De l'autel de la Reine des Martyrs, nous descendons aux prisons Mamertines. Comme deux reliques précieuses, ces cachots sont enchâssés dans une église. L'église est dédiée à saint Joseph, patron de la bonne mort, patron de la miséricorde. Ici Rome égorgeait ses vaincus. Dans le temple du Capitole, le triomphateur répandait l'orgueil de ses actions de grâces. On venait lui dire : *Actum est,* c'est fini; celui qui a osé combattre Rome est mort! Et alors seulement le triomphateur sortait du temple.

Un jour donc, dans ces mêmes cachots où les plus courageux représentants de la liberté des peuples avaient misérablement péri, Néron, souverain pontife, jeta Pierre, cet homme de rien, apôtre d'un Dieu de rien, et bientôt l'en fit tirer pour être mis à mort. Mais déjà Pierre avait baptisé ses geôliers, et le profond cachot était devenu une source de vie. *Actum est*, Jupiter, père des dieux! *Actum est*, César, pontife des dieux et maître des hommes! *Actum est,* dieux et pontifes de la mort!

Le vrai Dieu et le vrai Pontife sont maintenant dans Rome; leur étendard est planté, leur Capitole est commencé. Aujourd'hui même, Néron en a posé la première pierre en son lieu éternel. Et l'édifice croîtra sans cesse, et toute la gloire et la force du Capitole romain ne prévaudront pas contre cette pierre détachée du Golgotha, qui, roulant jusqu'ici, est venue à travers les remparts de la ville frapper au pied les statues d'or du divin Jupiter et du divin Néron. *Actum est,* c'est fini! Jupiter et César, vous n'êtes plus dieux; sortez de Rome et du monde!

VI

LE FORUM.

Voilà le Forum romain. Comme ce peuple-roi a bien travaillé pour nous donner une belle idée du néant des fortunes humaines! Tout au pied du Capitole est encore debout l'arc de Septime-Sévère, l'empereur qui disait : *Omnia fui, et nihil expedit :* J'ai été tout, tout n'est rien. Est-ce l'Empereur ou l'Empire lui-même, qui fait cet amer aveu? Il est venu des hommes qui ont dit : *Amo nesciri et pro nihilo reputari :* J'ai aimé

d'être inconnu et regardé comme le rien même. Et ces hommes-là, le Christ les a connus et les a élus à la royauté éternelle.

Nous saluons les sanctuaires qui s'élèvent dans le Forum et sur les collines, couvrant le sol sacré de la grandeur romaine. Ils remplacent, ils purifient, ils sanctifient, toujours avec ce sublime de l'Eglise, qui enseigne toujours et toujours divinement. Plus encore qu'ailleurs dans Rome, ici l'on voit la main de Dieu. Ici, préparant la mission des Apôtres, Dieu force les maîtres du monde à écrire par avance un catéchisme de pierres à l'usage du genre humain.

Sur le pavé de la voie Sacrée, là où passèrent les triomphateurs, là où passèrent les bourreaux menant avec injure les disciples du Christ, nous nous redisons le prophétique chant qui avait retenti de Pathmos, aux jours de Domitien :

« Venez, et je vous montrerai la condamna-
« tion de la grande prostituée qui est assise sur
« les grandes eaux ; la grande Babylone, mère
« des fornications et des abominations de la
« terre.

« Elle est tombée, la grande Babylone, elle est
« tombée ; car ses péchés sont montés jusqu'au

« ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniqui-
« tés !

« Traitez-la comme elle vous a traités; rendez-
« lui au double toutes ses œuvres : dans le même
« calice où elle vous a fait boire, faites-la boire
« deux fois autant !

« Ciel, fais-en éclater ta joie; et vous aussi,
« saints Apôtres et Prophètes ! Dieu vous a ven-
« gés d'elle; il l'a enfin punie des tourments dont
« elle vous a déchirés.

« Et l'on a trouvé dans cette ville le sang des
« prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont
« été tués sur la terre.

« Et j'entendis comme la voix d'une troupe
« nombreuse qui était dans le ciel et qui disait :
« Alleluia ! Salut, gloire, puissance à notre Dieu,

« Parce que ses jugements sont véritables et
« justes ! Et il a condamné la grande prostituée
« qui a corrompu la terre; il a vengé le sang
« de ses serviteurs, qu'elle a répandu.

« Ils dirent une seconde fois : Alleluia ! — Et
« la fumée de son embrasement s'élève dans les
« siècles des siècles. »

Nous passons sous l'arc de Titus, mémorial de Jérusalem infidèle et punie, mais conservée dans la tombe au milieu des poussières de Babylone ruinée pour toujours. Qui voudra voir et toucher le doigt de Dieu, qu'il baise ces pierres, monument de l'accomplissement des prophéties, dressé à quelques pas de l'arc de Constantin, entre la croix du Capitole et la croix du Colisée.

« O Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les pro-
« phètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés,
« combien de fois ai-je voulu rassembler tes en-
« fants, comme une poule rassemble ses petits
« sous ses ailes ; et tu ne l'as pas voulu ! Et
« voilà que tes maisons demeureront désertes ! »

Treize cent mille Juifs périrent à la prise de Jérusalem, cent mille autres furent vendus. — O Rome, ô Europe, ô villes et nations à qui le Christ a envoyé des prophètes pour vous rassembler sous ses ailes, souvenez-vous !

VII

LE COLISÉE.

Avec un saint frémissement nous entrons dans le Colisée. Vespasien avait commencé ce théâtre gigantesque, Titus l'acheva par les bras des captifs amenés de Jérusalem, et l'on dit que douze mille d'entre eux y périrent. L'or du monde y coula comme un fleuve ; plus encore que l'or, Titus et ses successeurs, durant de longs siècles, y prodiguèrent le sang. Ici, sous Trajan, par l'ordre de Trajan, l'an 118 du Christ, Ignace, évêque d'Antioche, fut livré aux bêtes et au peuple romain :

« Nous ordonnons qu'Ignace, surnommé *Théo-*
« *phore,* qui dit porter en lui-même le Crucifié,
« soit lié par les soldats, et conduit dans la grande
« Rome pour servir de pâture aux bêtes et d'a-
« musement au peuple. » Tel était l'ordre de Trajan, dont on admira les vertus. Et, en effet, il fut clément et juste pour un empereur de Rome. Ignace, débarqué le jour même à Ostie, est amené précipitamment, car les jeux allaient finir.

Dix mille hommes avaient paru sur l'arène, l'arène avait bu le sang de dix mille hommes. Les bêtes étaient repues, le peuple avait encore soif. Le saint évêque, Ignace Porte-Dieu, entre dans le cirque, passant sous le fouet des *venatores*. Il est salué par les huées de cent mille voix, chevaliers, sénateurs, matrones, prêtres, vestales, peuple, toute la grandeur romaine, qui venait de dévorer la chair de dix mille hommes, et qui n'était pas repue. Le vieillard se met à genoux.

Il dit : « Je suis le froment du Seigneur. Que « je sois donc moulu par les dents des bêtes et « que je devienne le pain du Christ ! » Et le pain du Christ, sans cesse renouvelé et prodigué sous cette forme, a tué la bête. La bête païenne a bu et mangé sa condamnation. Le sang des martyrs produisant des moissons toujours plus fécondes, a étouffé les tigres et les empereurs.

Les *jeux* romains sont une chose qui passe l'imagination. Champagny a raison de le dire : « Il faut que les témoignages soient sans nombre et unanimes, il faut que toutes ces horreurs nous soient racontées par ceux qui les voyaient tous les jours, pour que nous autres chrétiens nous puissions les croire et reconnaître dans le cœur de l'homme l'instinct hideux qui aime le sang pour le sang. »

Ce qui étonne davantage, ce n'est pas la monstruosité du fait. L'homme, sous la puissance du démon, n'a pas de sentiment plus durable que la haine de l'homme. Il aime à broyer l'homme, à l'humilier, à l'avilir, à le torturer longuement. Les sauvages les plus hébétés savent inventer des supplices; n'y eût-il pas d'autres signes de l'unité de la race humaine, on la pourrait constater à ce trait.

Que ces Romains donc, qui bâtissaient de si beaux édifices pour y prendre de tels ébats, et qui avaient ainsi perfectionné la volupté de voir mourir des hommes; que ces lettrés qui goûtaient Homère, et qui, dans les entr'actes des jeux, se récitaient Horace et Virgile; que ces guerriers, ces sages, ces politiques; que cette lèpre de conquérants, de vestales et d'empereurs aient fait cela mieux que les Caraïbes, mais par la même pente de nature, je le conçois. Tel est l'homme séparé de Dieu.

Je conçois encore que même un Jules, un Auguste, un Trajan, un Antonin, malgré quelque dégoût, peut-être, soient devenus les complaisants de la bête sanguinaire et l'aient fournie de cette pâtée. L'empire était à ce prix; la seule sagesse humaine est insuffisante pour marquer aux hommes le prix qu'ils ne peuvent pas mettre à l'Empire.

Le mystère formidable, c'est la stupidité de ces

troupeaux qu'on amenait pour être égorgés, et qui se laissaient égorger; à qui l'on commandait de s'entr'égorger dans un combat sans merci, et qui s'entr'égorgeaient sans merci; qui, ne pouvant pas sauver leur vie, ne songeaient pas à la vendre, ne tentaient pas de se venger.

On les rassemblait dix mille et plus qui devaient mourir. Un grand nombre étaient munis d'armes, forts, adroits en tout combat; ils avaient souvent affronté les cohortes romaines, parfois ils les avaient fait plier. Or, il n'est jamais arrivé que les gladiateurs ni les bestiaires aient essayé de bondir sur les spectateurs, de jeter dans le cirque prince, sénat, vestales et peuple, de se donner ce jeu à eux-mêmes.

Étrange effet de la peur, effrayante abjection de l'homme! Ces victimes ne pardonnaient pas, ne se résignaient pas, ne se défendaient pas. Bien plus, elles se pliaient au cérémonial des jeux, s'acquittant de mourir comme d'un office. Ceux qui allaient être dévorés sans combattre, pour mettre les bêtes en appétit, entraient les premiers. Nus, ils devaient passer entre deux files de *venatores* armés de fouets, qui frappaient chacun un coup, faire le tour de l'arène, s'arrêter devant l'empereur et lui adresser le fameux *Ave!* Ils accomplissaient ce cérémonial.

Les gladiateurs, entrant dans des chars peints

de couleurs brillantes, criaient le même salut à César. Ensuite, ils s'attaquaient. S'ils y allaient mollement, le peuple se fâchait, et alors les marchands de gladiateurs, s'élançant d'une extrémité de l'arène, les fouets en main, l'injure à la bouche, forçaient les malheureux à se faire des blessures plus profondes.

Mais il ne fallait pas que ces blessures, trop vite mortelles, abrégeassent le plaisir des Romains! Si un gladiateur cherchait à frapper à la tête et à se délivrer ainsi lui-même en expédiant son adversaire, le peuple se fâchait encore. Il ne fallait pas non plus que le blessé tombât sans grâce. Le gladiateur devait apprendre à tuer et à être tué : il apprenait! C'était une chance de salut.

Le combat a été prolongé, élégant, selon les règles. — L'un des deux gladiateurs tombe. Genou en terre, il demande la vie. Le vainqueur, promenant les yeux sur l'amphithéâtre, attend la sentence du peuple. Le peuple quelquefois veut conserver un artiste! Mais le peuple, aujourd'hui, veut voir comment l'artiste saura mourir, et le vaincu joue une dernière scène. Son honneur exige qu'il tende la gorge à l'épée, qu'il en pose lui-même la pointe; il observe ce programme, il flatte le peuple de ce dernier respect, et il reçoit sa récompense : les applaudissements du peuple romain saluent son dernier soupir.

Et cela dura plus de cinq siècles, empirant toujours; la lâche férocité qui demandait toujours du sang, trouvant toujours une férocité plus lâche à l'offrir et à le répandre ! Il y avait des cirques plein l'Empire; partout les esclaves fugitifs, les prisonniers de guerre, les chrétiens, hommes et femmes, enfants et vieillards, étaient dévorés par les bêtes. Et durant plus de cinq siècles, en présence de ces monstrueuses infamies, les politiques et les moralistes païens n'élevèrent que de rares réclamations, aussi froides qu'inutiles !

A regarder au fond du monde païen, c'est une infernale barbarie, un mensonge ignoble de civilisation, de morale, d'honneur. Mais deux vices y apparaissent plus puissants, passions dominantes poussées jusqu'au délire : la débauche et la peur. Rome est morte de débauche et de peur, surtout de peur. La peur avait été sa force et son art de gouverner, elle devint le plus actif agent de sa ruine. Tout fut cruel dans Rome, parce que tout avait peur. La peur tuait et se tuait. Ayant détruit Rome, la peur aurait détruit le monde. Le Christianisme sauva le monde en y apportant la chasteté, l'humanité et le courage.

Oui, le courage, même le courage matériel de regarder en face la douleur et la mort, est un don que le Christ nous a fait ! Malgré les gran-

des choses que nous savons de la valeur antique, je dis qu'il y a une plénitude de courage matériel où la moyenne de l'humanité n'a pu se hausser qu'après avoir reçu le christianisme.

Dans ces cirques toujours abreuvés de leur sang, les chrétiens seuls ne tremblaient pas. Ils n'étaient point gladiateurs; ils avaient leurs raisons pour abandonner leur vie et ne point essayer de la vendre; mais ils transgressaient le cérémonial, et ne craignaient de déplaire au peuple ni à l'empereur. Au peuple, ils montraient une contenance assurée; passant devant l'empereur, ils changeaient la formule du salut, lui annonçant qu'un jour les martyrs jugeraient les bourreaux, *Ave Cæsar, morituri te judicabunt!*

On forçait les gladiateurs à s'entr'égorger en les chargeant de coups. En les huant et en leur offrant une chance de salut, on les forçait à s'entr'égorger avec une savante lenteur. Par l'espoir d'un applaudissement, on les forçait à tomber avec grâce et à mourir avec élégance. En couvrant quelque malheureux d'une tunique soufrée que deux hommes se tenaient prêts à allumer, on le forçait à se brûler le poing, pour imiter Mucius Scævola.

Mais il n'y avait ni promesses, ni tortures, ni

lions, ni tourmenteurs expérimentés qui sussent contraindre les enfants et les femmes d'entre les chrétiens à brûler un grain d'encens devant les idoles. Ainsi se forma l'habitude du courage ; ainsi la peur fut en même temps vaincue. Par l'exemple et par les triomphes de ses martyrs, le Christ prit possession de l'humanité. L'humanité sans Dieu est une bête féroce et une bête lâche. Si le Christ quittait l'humanité, on reverrait la peur enfanter les bourreaux, et l'humanité se remettre à manger de la chair et à boire du sang. — Oh ! que ce Colisée, que cette grande tombe est un grand berceau !

A la croix du Colisée sont appendus tous nos titres de noblesse; elle est le signe de notre salut, le monument de notre honneur. Comme c'était pour affranchir le genre humain que l'on combattait ici, le Christ y appela de partout ses héros. Foule sainte, de tout âge, de toute condition, de tout pays ! Quel chrétien ne peut pas se dire qu'il eut là un ancêtre? Quand je me prosterne sur cette terre, j'y sens frémir mon propre sang.

VIII

SAINT-JEAN DE LATRAN.

Du Colisée à Saint-Jean de Latran, du grand théâtre de carnage à la grande église, c'est le chemin du bon Dieu. La rue large et directe qui unit ces deux points porte le nom de saint Jean-Baptiste, le précurseur du divin amour. Nous y saluons l'église de Saint-Clément, Pape, monument intact de l'antiquité chrétienne. Dans cette église, saint Grégoire le Grand a prêché, et l'on voit la chaire où il s'est assis. Parmi d'autres insignes reliques, on y vénère les seuls ossements de saint Ignace que les lions aient laissé.

Voici ce haut Latran, le don de Constantin et de l'empire convertis. Constantin, vainqueur du stupide Maxence, envoya chercher le Pape Sylvestre, fugitif. Le Pape se crut à l'heure du martyre; l'empereur victorieux l'établit dans sa propre demeure. Il y a encore ici un souvenir de Néron : Néron tua le consul Plantius Lateranus, fondateur de ce palais qui fit son nom immortel. Sur le même sol s'éleva rapidement une église, vaste et digne de l'empire. On la nomma la basilique d'or.

Premier séjour officiel des Papes, dernier séjour officiel des empereurs, c'est ici vraiment le lieu où Pierre, sortant des catacombes, prit sa royauté, le lieu où finit l'empire païen. Ici César, qui n'était plus César, partant pour Byzance, roula dans ses bagages le palladium désormais sans vertu. Ici Charlemagne viendra s'agenouiller avant de recevoir, de la main du successeur de Pierre, une autre couronne impériale qui sera comme le sacrement sans lequel désormais les empires n'auront plus ni force féconde, ni véritable gloire, ni durée.

Lieu auguste dans Rome et dans le monde ! Durant onze siècles le Latran fut la demeure des Vicaires du Christ. Ils y furent assiégés, ils en furent chassés, ils y sont revenus, ils en ont été éloignés encore pour subir la captivité et l'exil ; cette demeure leur appartient toujours. A tout ce qu'ils touchent, les Papes communiquent un caractère d'éternité. L'église de Latran a vu trente-trois conciles.

Elle a été dévastée, renversée, brûlée ; l'enfer s'est rué sur elle ; maintes fois de la basilique d'or il n'est resté que des cendres. Elle est debout, plus riche de son nom et de sa parure de siècles que de tous les trésors dont l'a ornée un amour vainqueur. Elle est l'église propre du Pape, mère et maîtresse de toutes les églises. Ses murs eux-mêmes proclament sa di-

gnité dans ce langage de règne qu'on ne parle nulle part comme ici : SACROSANCTA LATERANENSIS ECCLESIA, OMNIUM URBIS ET ORBIS, ECCLESIARUM MATER ET CAPUT. Et ces mots diraient la même chose, quand même ils seraient tracés à la craie sur une cabane de planches et de roseaux.

Nous entrâmes. Même solitude qu'à Saint-Pierre, même frémissement de nos cœurs. La splendeur des souvenirs élargit encore ces murs grandioses. Prés de l'autel, dans un coin plus retiré, deux prêtres français récitaient fraternellement leur office. Nous voulûmes savoir ce qu'ils disaient. C'était le 16 janvier, fête de saint Marcel, Pape et martyr, celui qui nous attendait hier au Corso, comme pour nous souhaiter la bienvenue. Nous relûmes sa glorieuse légende.

« Pour la loi de son Dieu, ce saint combattit jus-
« qu'à la mort; la voix des impies ne le fit point
« trembler, car il s'était assis sur la solidité de la
« pierre. — Et vous, ô Seigneur, vous l'avez cou-
« ronné de gloire et vous l'avez établi prince pour
« régner sur les ouvrages de vos mains! »

IX

LES GALLO-ROMAINS.

Nous baisâmes les marches de la *Scala Santa*, qui est tout près de saint Jean de Latran, et nos genoux touchèrent le pavé de Sainte-Croix-en-Jérusalem, très-auguste basilique, bâtie par sainte Hélène pour recevoir les reliques de la passion du Sauveur. Nous gagnâmes ensuite Sainte-Marie-Majeure, par où nous voulions terminer. Mais le moyen de ne pas entrer encore à Sainte-Praxède et à Sainte-Pudentienne ?

Nous étions sans pitié pour notre guide. Deux choses le soutenaient, son amour pour Rome, sa tendresse pour nous. Notre enthousiasme ranimait le sien, qui d'ailleurs ne baisse guère. Tu ne connais pas notre ami Enrico. C'est une figure de France qu'on ne trouve qu'à Rome, une figure romaine qui ne peut être peinte que sur fond français.

Il est venu à Rome en curieux, le curieux s'est transformé en pèlerin ; un jour, le pèlerin a reconnu

qu'il était à Rome dans sa vraie patrie, et ne l'a plus voulu quitter. Je ne conteste pas l'amour des Romains de naissance pour leur cité cent fois auguste; mais je n'ai jamais rencontré l'amour de Rome si ardent qu'il l'est au cœur de ces Romains de vocation, véritables Romains « par la grâce de Dieu. » Ils constituent une de ces mystérieuses forces de Rome que l'on ne voit nulle part, et que l'on sent partout.

Ils savent Rome par cœur, l'étudient sans cesse, la chérissent toujours plus. Conservant le caractère français, l'amour de Rome et le christianisme leur font dépouiller la morgue de supériorité que nous inspire volontiers la connaissance approfondie de nos mérites. Sans ignorer le côté faible des Romains, ils savent aussi ce qu'ils ont d'originalité, de grâce et de sérieux; ils en prennent quelque chose, et le tout forme un de ces composés humains qui animent l'esprit et reposent le cœur.

Quelle aimable journée! Après dîner, nous voulûmes faire encore une course. Nous revîmes le Forum et le Colisée. La nuit était sereine, le silence profond. Tout à coup, un vaillant chœur de voix italiennes s'éleva des ruines du temple de la Paix. Nous nous arrêtâmes sur la voie Sacrée, entre l'arc de Titus et l'église de Sainte-

Françoise-Romaine. Tout était doux et beau comme la douce et belle nuit.

Nulle autre ville ne peut être si belle. Ni le ciel, ni les monuments, ni les arts, fussent-ils les mêmes, ne sauraient ailleurs avoir le même accent. Cette terre a un arôme qui lui est propre. On y respire l'histoire telle que Dieu l'a écrite, avec ses conclusions applicables à chacun de nous. Il s'en élève des pensées qui ne sont que là.

Sa beauté n'est pas bourgeoise ; mais n'est-il de beauté que bourgeoise ? Laissez-nous une ville dont les rues ne soient point tirées au cordeau ; laissez-nous des masures, des places irrégulières et des maisons qui se plantent à leur fantaisie. Dans les grandes rues larges et droites, point d'abri pour les madones, point de retraite pour les oiseaux.

Il n'y a point de façade de cent fenêtres aussi aimable à contempler que le palmier qui ombrage le mur lézardé du couvent des Maronites à *San-Pietro in vincoli*. Le boulevard de Sébastopol est très-admirable, mais dans les environs de Monte-Cavallo, sur les rues tortueuses et solitaires, pendent les fruits d'or de l'oranger.

Comment croire que le monde laisse quelqu'un prendre Rome et souffre qu'elle ne soit plus à

tout le monde ? C'est le bien catholique, la terre de famille qui ne peut tomber dans les partages. Nos pères ont fourni leurs tributs aux monuments de Rome païenne ; nous l'avons rachetée du sang de nos martyrs ; de nouvelles offrandes ont élevé ses monuments nouveaux ; tout l'univers lui a donné des Papes, des défenseurs, des artistes ; elle est à nous.

LIVRE V.

LA QUESTION ROMAINE.

I

LA QUESTION DIVINE.

J'ai vu Fra Gaudenzio dans sa cellule, assis, les yeux sur son livre, comme s'il n'avait jamais bougé de là. J'admirais cette régularité que n'a pu déranger un voyage au bout du monde. — « Mais, me dit-il, rien de plus naturel : nous autres religieux, nous sommes *arrivés*.

« Nos affaires sont conclues, notre vie est fixée, notre fortune est faite. Un voyage, un changement de situation, une maladie, la mort, ne sont

plus que des épisodes insignifiants, comme il peut s'en rencontrer dans l'existence d'un rentier d'âge mûr qui a bien placé ses économies.

« Un voyage à Versailles n'est rien pour lui ; un voyage au Brésil, c'est moins pour moi. En réalité, je n'ai que ma besogne accoutumée, qui est de me tenir devant Dieu. Si le rentier entend ses intérêts, il n'a ni plus ni moins à faire. »

— Or, dis-je à Fra Gaudenzio, tirant de ma poche un vieux journal, je ne viens point, *Padre mio,* contester l'excellence de la vie monastique ; j'ai trop vu et trop pratiqué l'autre vie ! Je viens vous faire plaisir. J'ai apporté de France ce papier, comme si j'avais prévu que je vous le lirais. Ecoutez l'évêque de Tulle.

Il parle du Pape, « l'évêque par excellence, le « chef des pasteurs, la bouche qui suffit au monde, « *os orbi sufficiens.* »

Quelques-uns disent que le Pape n'est qu'un homme, puisque enfin les Papes meurent. Il répond :

« Pierre ne meurt point. Vous ne voyez que Simon, l'homme fragile ; mais le Christ lui a dit :

Tu es pierre. Non point seulement : Tu seras appelé, tu paraîtras; mais, *tu es* pierre. Il le crée, il le fabrique pierre.

« Sur cette pierre divinement solide, miraculeusement indestructible, le Christ a fondé son Église. Donc, que les portes de l'enfer s'ouvrent, et que les antres ténébreux vomissent contre elle tourbillons et tempêtes, le rocher reste. — Ayant créé cette pierre qui doit porter tout l'édifice, est-ce que le Christ ne lui assignera pas un lieu ?

« Est-ce qu'il lui dira : Va-t-en, pierre mobile, à travers le monde; un jour jetée là, un autre jour ici; va de çà, de là, rocher roulant, comme une pierre maudite, à la merci du pied qui te heurte et du flot qui te pousse ? Non, non ! le Christ a choisi un lieu, c'est Rome, Pierre y vient, et place là sa robuste épaule sur laquelle l'Église repose.

« Il y vient, il y restera toujours, pierre vivante, immortelle, pierre parlante et toujours éloquente; colonne de marbre, immobile, et pourtant qui vit. *Columna spirans*. Ferme à soutenir tous les chocs, elle sent les coups qui la frappent, et ne s'en venge que par des soupirs.

« Ils sont là, ces papes ; c'est l'obstination qui enseigne par son immutabilité seule, *Obstinatio magistra*. Ils restent, les divins obstinés, *Obstinatio divina*. Obstinés comme Dieu même. Quoi de plus obstiné que Dieu ? On veut lasser sa patience, on y emploie ses dons, on lui dit qu'il est de trop, qu'il s'en aille. L'obstiné divin reste ; il s'obstine à sauver. »

Voilà l'entrée du discours. Mais tout à coup, d'un de ces bonds de l'esprit qui franchissent les espaces et les temps, l'évêque, le docteur, je voudrais oser dire le poëte, arrive au mystère de l'élection de Rome, et nous montre l'immensité :

« Que s'il faut vous dire pourquoi Pierre s'attache à ce lieu de Rome plutôt qu'à un autre, j'en appellerai à d'antiques traditions. Je sais qu'on a nié cela : ils ont nié Homère. Pour moi, j'y crois, et j'aime à voir Noé, sauveur du genre humain, sa tige unique après le déluge, Noé, que l'antiquité chrétienne salue le meilleur affirmateur de l'image divine, affirmateur du Verbe, *Divinæ imaginis melior assertor ;*

« J'aime à voir Noé, père du monde renaissant, prenant possession de Rome pour Celui qui devait venir. Je le vois partageant comme

un hiérarque, d'après les plans divins, la terre à ses trois fils, puis, le monde distribué, il visite le domaine, touche aux lots de Sem, de Cham et de Japhet, et s'en vient déposer ses os là où doit être Rome.

« Ainsi Pierre, le batelier de Galilée, viendra en ce même lieu où vint ce grand et noble batelier qui fut Noé; et là où fut attachée la barque de Noé, Pierre fixera sa nef illustre, pour sauver le monde d'un autre déluge et lui assurer un meilleur salut.

« Noé planta la vigne dont le suc réjouit le cœur de l'homme; Pierre planta la croix, ce cep divin d'où pend le *botrus* sacré, la grappe féconde, le raisin d'où jaillit le vin qui fait germer les vierges. Il a aussi semé le froment des élus, et il dispense le pain vivant qui nourrit le monde.

« Et si Noé a été un excellent affirmateur du Verbe, image de Dieu qui l'a conservé juste au milieu des pécheurs et lui a confié des secrets inconnus des géants du siècle, Pierre a bien mieux encore affirmé la divine image, le secret caché à la chair et au sang, je veux dire, la divinité du Christ.

« Cette affirmation commença le jour même de la Pentecôte. Pierre se lève devant la foule, afin qu'on

le voie; il hausse la voix, afin qu'on l'entende au loin; il ouvre la bouche au milieu des onze, afin qu'après lui d'autres continuent. Il affirme l'image divine, le Seigneur Jésus-Christ.

« Il l'affirme à Jérusalem, à Antioche; il l'affirme à Athènes, la ville de nombreuses langues, *linguata civitas,* des tavernes bruyantes de toutes les sciences, *ubi caupones scientiæ.* Dans Rome, enfin, il l'affirme au monde et aux siècles futurs. *O divinæ imaginis melior assertor!*

« Les Juifs n'ignoraient pas ces choses. Leurs livres en parlent, et quand il est question, dans les psaumes, de la cité des Iduméens, la ville aux grandes tempêtes, les doctes savaient où elle était. Ils ont cru avoir découvert dans l'Orient l'antique lieu du paradis terrestre, mais ils n'y trouvèrent plus le chérubin.

« Et il leur fut dit : Ce chérubin est à Rome; allez, vous l'y verrez, resplendissant de science, étincelant de la pourpre des martyrs, labouré de plaies et de cicatrices. Il porte le glaive et il porte les clefs; seul il ouvre et seul il ferme les portes du vrai paradis terrestre.

« Quand César devint chrétien, il comprit que le même lieu ne pouvait contenir l'homme de la

force et le glorieux empereur de l'esprit Lui, un auguste, au lendemain d'une victoire, il emporte ses légions, son sénat, ses rostres, ses lois, et loin de l'Italie, il fonde une autre capitale de son empire.

« Rome est la ville de Pierre et ne peut se passer de Pierre. Je ne sais qui veut y venir à présent. S'ils y viennent, que diront-ils? A qui parleront-ils, et qui les écoutera? Il faut à Rome une bouche qu'entende le monde, *Os orbis sufficiens :* Pierre seul est cette bouche, et là seulement elle peut parler noblement, librement.

« Tertulien, parcourant les souvenirs que le paganisme a laissés dans Rome, parle de noms scellés dans la tombe, qu'on ne peut arracher à l'oubli : *Cadavera nominum.* Il en cite d'autres qui ramènent à la mémoire de telles infamies ou des puérilités si vides qu'on ne les peut entendre sans dégoût, *Nausea nominum.*

« Rome doit à Pierre d'être la ville qui ne vieillit point. Elle participe à ce privilége de l'invieillissable Eglise, *Ecclesia insenescibilis.* Otez Pierre, il n'y a plus dans Rome que des noms de cadavres et des cadavres de noms, des noms fétides, nauséabonds. Consentirons-nous jamais que Rome soit un cadavre de nom, un écho immonde?

« Non, Rome ne sera jamais un nom vulgaire; la nommer, c'est nommer une chose très-grande, très-noble et toute divine. Ce nom de Rome, pour nous tous, est une mélodie, un texte de cantiques, un son plein de merveilleux échos. Qu'en feront-ils? qu'y feraient-ils? Rome restera Rome, parce que Pierre y demeure. Tout succès contre Rome n'a qu'un jour.

« Certain petit roi goth, du nom d'Ataulph, s'empara de Rome et déclara qu'elle serait la capitale de la Gothie. Qui connaît les Etats, la dynastie des Ataulph? Nul n'a entrepris de telles choses sans en être promptement puni. Dieu est toujours le vengeur opportun de son Eglise, *Opportunus vindex.*

« On l'a vu pour le temple de Jérusalem, qui devait moins durer que celui de Rome. Héliodore entre dans le Temple, mais voici que la vengeance de Dieu se manifeste. Vous ne voulez pas connaître Dieu par la foi, ses ombres vous importunent, vous voulez un plus grand jour...

« Ah! ah! il vous faut l'évidence! Eh bien, vous l'aurez, vous la verrez, vous la sentirez comme Héliodore. Un cavalier brandissant des armes d'or se précipita sur lui et le renversa sous les sabots impétueux de son cheval; deux autres, armés de verges, le frappaient sans relâche à droite et à gauche : *Magnam fecit suæ ostensionis evidentiam.*

« Et le soldat flagellé revint dire à son maître : « Si vous avez un ennemi, envoyez-le à ce tem- « ple; le grand Dieu qui habite au ciel en est le « gardien. C'est lui, c'est son bras qui frappe et « perd tous ceux qui viennent là pour faire mal. »

« Cependant nous gémissons avec le grand prêtre. Il n'est pas un seul de nous qui ne doive dire : Je souffre à ma noble tête, *Caput meum doleo!* On nous a tous meurtris. Nous sommes les membres de Pierre, et l'on ne peut toucher à Pierre sans que la douleur parcoure tout le corps de l'Eglise, des pieds à son chef mystique.

« En même temps que nous, pas de créature qui ne souffre et ne pousse un gémissement; car toute la création se rapporte à nous, nous au Christ, et le Christ à Dieu. Or, de même que le Christ est le centre de tout, il y a un lien entre son Vicaire et le monde, entre Pierre et tous les êtres.

« Denys l'Aréopagite et son compagnon Apollophane étaient en Egypte au moment de la mort du Christ. Le soleil se voile. Ils consultent les livres et n'y trouvent pas l'explication de ce phénomène. Par un secret instinct, Denys s'écrie : — Ou Dieu souffre, ou il compatit à la souffrance!

« Jésus est un soleil qui éclaire l'univers. Jé-

sus est le centre et le résumé du monde. Quand il était cloué sur la croix, le monde y était aussi cloué. On ne pouvait briser la tête de l'univers sans que l'univers fût ému. Cette émotion devait se traduire par des gémissements, des secousses et des obscurcissements.

« Pierre, quoique non au même titre que le Christ, est centre aussi. En lui le Christ a mis toute lumière, toute vie, toute grâce, tout amour. Que si l'on crucifie Pierre, il se fera de grands ébranlements, il y aura des nuits hâtées, des ombres, des terreurs. C'est la loi des choses de s'émouvoir quand on viole le repos de leur centre, et cela suffit pour que Dieu soit le vengeur opportun de son Eglise.

« Adressons à Dieu la prière d'Esther : Seigneur, *ne tradas sceptrum tuum his qui non sunt*, ne livrez pas Rome, le sceptre de votre puissance, à ceux qui ne sont pas ! Que ces êtres de néant n'aient pas la joie de nous immoler sur leurs autels de dérision, et de substituer à vos temples leurs maisons vides ou pleines de larves ! Ne vous livrez pas à ceux qui, se donnant l'apparence de quelque chose, *quasi quis*, ne sont rien dans leur fond. »

II

NOÉ ET PIERRE.

Je pense, dit Fra Gaudenzio, que ces paroles n'ont pas eu l'honneur d'éveiller une contradiction ?

— Pas une, père ! J'imagine que certains modérateurs du bon parti, s'ils les ont lues, les ont trouvées étranges, exagérées, peu *pratiques*. De l'autre côté, quelle importance peuvent attacher à de telles pensées les prosateurs qui font l'opinion !

— C'est chose merveilleuse, reprit Fra Gaudenzio, que le peu de retentissement immédiat de toute parole vraiment maîtresse. Le monde semble incapable même d'apercevoir certaines idées, auxquelles cependant il obéit. Il faut que cela soit noyé mille fois dans la mare des commentaires.

A la millième dilution, quand l'essence première est devenue insaisissable et que l'analyse la plus subtile ne saurait la retrouver, alors elle agit. Ne

vous plaignez pas de ces vulgarisateurs qui administrent au public tant de bonnes platitudes !

En lui donnant la vérité telle qu'il la peuvent comprendre, ils la lui donnent telle qu'il la peut prendre. La parcelle divine qu'ils ont voulu exclure de leur grossier mélange y réside pourtant, et elle sauve tout. Telle est l'énergie que Dieu communique à la vérité.

—Mais, poursuivit le Père, reprenons l'idée de votre admirable évêque, touchant l'apparition de Noé sur le sol de Rome, à l'aurore du monde renaissant. Cette idée n'est pas nouvelle pour moi.

C'est une vieille tradition de l'Italie, que Janus est venu à Rome, où il a donné son nom au Janicule. De même, on lui attribue la fondation de Gênes, *Janua,* après une grande inondation.

Dès longtemps les chrétiens ont cru que ce Janus fabuleux n'est autre que Noé. Quel pourrait-il être? Pourquoi aurait-on inventé ce voyageur divin qui apparaît après le déluge des grandes eaux?

Que signifie ce double visage dont il regarde en

même temps l'avenir et le passé? Tous les traits de Janus s'appliquent à Noé, ne s'appliquent qu'à lui.

C'est lui, c'est Noé, le roi de la terre après le déluge, le prêtre, le connaisseur de Dieu, le meilleur affirmateur de la Divinité ;

C'est Noé qui voyait à la fois deux mondes, le passé jusqu'à Adam, l'avenir jusqu'à Jésus-Christ, dont il était la figure prophétique et qu'il attendait.

Sur le mont Janicule, au lieu où, depuis le treizième siècle, quelques-uns ont cru, sans fondement, que la croix de saint Pierre avait été dressée,

Bramante a construit un petit temple justement célèbre. En mémoire de la tradition expliquée par le Christianisme, il y a sculpté une figure de Noé.

Et Pierre est à la fois Janus et Noé. Il arrive à Rome lorsque le déluge de la puissance impériale, puissance de Satan, avait submergé le monde.

Pierre, « le fils de la colombe, » porte le rameau cueilli sur le Calvaire, qui annonce que cette

inondation de l'enfer va se retirer, et que déjà l'eau décroît.

Il est le batelier de l'arche nouvelle, de l'arche où seront sauvés non plus quelques hommes, mais tous les hommes; l'arche grande ouverte, qui court après les naufragés.

Il s'élève sur la limite de deux mondes, l'un naissant, l'autre qui va périr. Il a le regard tourné vers la loi accomplie, et la bouche qui l'explique.

Il a le regard tourné vers le ciel nouveau, et les lèvres qui annoncent et qui expliqueront la loi nouvelle.

Combien de choses que l'homme n'imagine, ne comprend, ne sait, ne croit, ne fait que parce qu'il a été créé à l'image de Dieu!

En l'homme, malgré le péché, demeure je ne sais quel reste de cette science que Dieu lui avait donnée. Il se souvient de choses qu'il n'a point apprises.

Il y a une réminiscence de l'Eden jusque dans l'âme qui n'a jamais entendu parler de l'Eden; et nos aspirations sont des souvenirs.

De là cet instinct de certaines convenances sublimes et divines, qui nous met sur la voie des choses cachées.

Nous ne voulons rien de brisé, nous ne comprenons rien de soudain; à travers nos contradictions, nous prétendons à l'unité de vie.

Car nous sommes créés à l'image de Dieu, qui fait tout avec suite, avec ordre et mesure, et dont aucune action ne s'égare.

Toute l'histoire de l'humanité a été complète dans l'esprit de Dieu dès avant la création de l'homme; à plus forte raison toute l'histoire de la religion.

Dieu a ses convenances en tout. Sans nous les révéler, ces grandes traditions nous les font pressentir.

Par qui auraient-elles été forgées? Par qui accréditées? Qui les maintient contre tant de contradictions et les relève toujours parmi tant de ruines?

Est-ce une imagination, cette tradition qui veut qu'Adam soit mort à Jérusalem et que ses os aient été ensevelis là où serait plantée la croix?

Pourquoi le lieu de la Croix s'appelait-il calvaire? Pourquoi devint-il le théâtre de la suprême réparation? L'étrange serait qu'il n'y eût rien.

Et je ne peux imaginer que le sol de Rome, antérieurement à Pierre, qui est encore Jésus-Christ, antérieurement à Romulus, si semblable à Caïn,

Non, je ne peux imaginer que ce sol n'ait pas été l'objet d'une prise de possession particulière, d'un acte qui préparât l'attente du monde.

Dans la ville naissante, un crâne humain apparut. L'esprit prophétique s'empara des hommes qui avaient trouvé ce débris.

Et s'éleva le Capitole, le Calvaire du genre humain, jusqu'au jour où l'arbre planté sur l'autre calvaire étendit ses rameaux et couvrit le monde.

III

LA PAROLE QUI PORTE LE MONDE.

Un bon curé de France nous disait la messe à l'autel de saint Léon Ier, dans Saint-Pierre. Quel-

ques Romains du petit peuple se trouvaient là, et quelques *contadini,* gens de la campagne.

Saint Léon est des premiers parmi ces grands Enseignants qui remplissent la grande église. Véritables docteurs du monde! Les siècles passent sur leurs tombeaux et n'y font qu'accumuler la vie.

Au-dessus de l'autel, une célèbre sculpture, ou plutôt un tableau de marbre, représente cet événement merveilleux qu'on appelle si à propos la *défaite* d'Attila. Raphaël l'a chanté au Vatican.

Attila se retire. Contre ce fléau, Dieu ne daigne point employer l'épée. Si saint Pierre lui apparut, qu'importe. Rome était sans défense; Léon pria : le barbare invincible recula comme l'invincible mer.

C'est l'histoire que le monde sait. Les documents ne lui en apprendront pas une autre. La conscience du genre humain sait que Dieu est le grand personnage de l'histoire humaine.

Il y a une histoire que la conscience humaine a écrite absolument, comme par révélation de Dieu. Qu'importe ce que les hommes ont vu? Il s'agit de ce que Dieu a fait. Et Léon est le vainqueur d'Attila.

Attila a péri tout entier; Léon a laissé des paroles immortelles. Ce qu'il disait à son peuple, nous l'entendons aujourd'hui, nous le croyons toujours. La parole de Léon est une des forces de Dieu.

Avec une simplicité douce et tranquille, sans efforts d'éloquence, comme le pasteur au milieu des brebis, Léon disait des choses qui sont entrées dans le trésor de l'humanité.

Il disait : « Nous avons l'assistance du Prêtre « éternel, lui qui, égal à son Père, abaissa pour- « tant sa divinité jusqu'à l'unir à notre humanité, « pour élever l'humanité jusqu'à la divinité. »

Il disait : « Encore que Jésus, le maître divin, « ait confié à plusieurs pasteurs le soin de son cher « troupeau, il n'en abandonne pas pour cela la « conduite. Pierre est là, qui ne perd pas des yeux « ses brebis.

« Pierre a éternellement cette foi ferme qui lui « a valu le choix de Jésus-Christ, et comme ce que « Pierre a cru de Jésus subsiste, ainsi ce que Jésus « a établi sur la foi de Pierre subsistera.

« Par cette confession qui le mit au-dessus de « l'incertitude des opinions humaines, Pierre a ac- « quis la solidité que nulle secousse ne peut ébran-

« ler. Tous les jours dans l'Église universelle, il « dit : *Tu es Christus.*

« Cette foi a vaincu le démon. Les portes de « l'enfer ne prévaudront point contre elle, l'hérétique ne pourra la renverser, le païen ne pourra la « corrompre. *Tu es Petrus!*

« Elevez-vous de mon néant, quelqu'indigne « que je sois, lorsque vous m'entendez, c'est « Pierre qui parle. Il m'inspire et je ne vous « annonce que les mêmes choses qu'il a enseignées. »

Un autre jour, Léon disait :

« Encore que l'Eglise de Dieu soit comme un corps composé de plusieurs membres, cependant *nous ne sommes qu'un en Jésus-Christ*. L'unité de la foi et du baptême est le lien de notre société, et cette gloire se répand sur tous. *Vous entrez*, dit l'Apôtre, *dans la construction de l'édifice, pierres vivantes, pour composer une maison spirituelle et un ordre de saints prêtres dont les sacrifices soient agréables à Dieu.*

« Et l'Apôtre ajoute : *Vous êtes la race élue, l'ordre de prêtres rois, la nation sainte, le peuple conquis.* Car le signe de la croix fait autant

de rois de ceux qui ont été régénérés en Jésus-Christ. L'onction de Jésus-Christ consacre les prêtres. Tous les chrétiens sont de race royale; tous participent à la dignité sacerdotale. Cet honneur n'est point attaché à la seule personne ni au seul ministère du pontife.

« Qu'y a-t-il de plus noble qu'un esprit parfaitement soumis à Dieu et qui règle tous les mouvements du corps? Qu'y a-t-il de plus sacerdotal et de plus saint que de conserver son innocence, et d'offrir à Dieu une conscience pure, et de faire de son cœur un autel où brûle l'holocauste d'une piété consommée? Tous ont cet avantage par la grâce de Dieu.

« Honorez Pierre par qui tant de grâces nous sont communiquées. Le Verbe avait été fait chair, il habitait déjà parmi nous, Jésus se sacrifiait à la réparation du genre humain. Rien n'échappait aux lumières de sa sagesse, il n'y avait rien d'impossible à sa toute-puissance. Les éléments lui étaient soumis, les Anges lui obéissaient, la Très-Sainte Trinité voulait et faisait ce grand ouvrage.

« C'est alors que Pierre est choisi seul entre les hommes pour être le chef des autres Apôtres, le chef de tous les Pères, l'instrument de

la sanctification des Gentils. Dieu le fait entrer en société de sa toute-puissance : — Tu es Pierre, à toi les clefs ! Comme je suis la principale pierre, la pierre de l'angle, cette pierre inviolable qui a rompu la muraille de séparation et qui des deux peuples n'en a fait qu'un, toi aussi tu es pierre!

« Sur cette pierre je bâtirai un temple éternel et tous les efforts de l'enfer ne pourront le renverser. L'Eglise s'affranchira des chaînes de la mort parce que la profession de foi de l'Apôtre est une voix qui donne la vie. Ceux qui croiront, elle les élèvera jusqu'au ciel ; ceux qui nieront ou abjureront, elle les précipitera jusqu'au fond de l'enfer. Lie et délie. Lie sur la terre pour le ciel, délie sur la terre pour le ciel, et tout ce que tu feras sera fait.

« Cela est dit à Pierre, et si les autres sont entrés en partage de cette puissance, ils la reçoivent par lui. Il est le modèle et la règle des autres.

« Le Sauveur du Monde, voyant approcher le temps de sa passion, lui dit encore : Voici que Satan a demandé à vous cribler comme on crible le froment ; mais j'ai prié pour TOI, afin que ta foi ne défaille point. Toi donc, AFFERMIS tes frères.

« Le péril les regardait tous; tous étaient également menacés de la tentation. Cependant les soins du Sauveur ont spécialement pour objet la conservation de Pierre. C'est pour fortifier la foi de Pierre que Jésus-Christ a prié. L'assurance du chef établira la sûreté des autres et suffira pour les mettre hors des atteintes de l'ennemi. La force de Pierre fait la force de tous.

« Rendons d'immortelles actions de grâces à Jésus-Christ notre Roi et notre Rédempteur, qui a communiqué un pouvoir si ample et si absolu à Pierre, établi chef de l'Eglise universelle. Et il lui a dit encore : *Pais mes brebis*, lorsque l'Apôtre lui eut attesté par trois fois son amour. Le vigilant pasteur accomplit exactement les ordres de son maître; il nous exhorte intérieurement, il nous guide, il ne cesse de prier pour nous.

« Le saint Apôtre est pénétré de cet amour que Dieu porte à tout le genre humain. Il n'a pas été effrayé des horreurs de la prison, du poids des chaînes, de la furie des peuples conjurés contre lui, de la puissance des tyrans. Cette foi indomptable qui n'a jamais cédé dans le combat ne s'est point affaiblie après la victoire.

« Si ses soins s'étendent sur tout le peuple de

Dieu, comme on doit le croire, quels secours ne devons-nous pas attendre de lui dans Rome, nous, ses enfants, ses élus; nous qui gardons le dépôt de ses reliques sacrées?... Il est là! Ce même corps qui a présidé dans cette chaire où je parle, repose parmi nous...(1). »

C'est ainsi que Léon parlait aux jours d'Attila, et sa parole était cette parole que Dieu fait assez forte pour porter le monde, *portansque omnia verbo virtutis suæ.*

Et la chaire de Pierre où monta Léon est là, et le corps de Pierre et le corps de Léon sont là!...

IV

DE DIVERSES APOLOGIES.

J'achève de lire divers écrits sur ce que l'on

(1) Ce chapitre est tiré des quatre sermons de saint Léon, Pape, aux anniversaires de son exaltation.

appelle *La question romaine*. Question de savoir si l'Eglise est de Jésus-Christ, et au fond, si Jésus-Christ est Dieu, et au fond encore, s'il y a un Dieu. Car les principes moteurs de cette guerre au temporel du Pape sont l'hérésie et le doute, et derrière, l'athéisme.

J'ai lu, et je suis humilié. Cette dispute rabaisse le bien comme le mal. Le genre humain est présentement engagé dans la voie d'une lâcheté et d'un abêtissement immenses. J'ai peur des foudres qui s'allumeront pour dissiper cette nuit.

La question romaine semble une affaire de police. On dirait que le point est de décider si la Papauté serait capable d'administrer deux à trois millions de sujets temporels. Saurait-elle entretenir des routes, balayer des villes, tirer du sol toutes ses richesses ? Ce gouvernement peut-il s'élever aux qualités qui distinguent le Badois, le Hanovrien et les autres ?

Cent brochuriers et bêtes d'encre, qui n'ont ni droiture ni lettres, proclament que leur France, où ils auraient peine à devenir sous-préfets, ne veut pas plus longtemps laisser une portion de l'humanité « sous la main stérile des cardinaux. »

Ils jurent que le sol romain n'est pas cultivé, pas administré, qu'il n'y a ni justice, ni écoles... Ici, au milieu des splendeurs de l'esprit de charité et de l'esprit de liberté, splendeurs anciennes, splendeurs vivantes, entendre ces stupides et voir le crédit qu'ils obtiennent, c'est une douleur malaisée à peindre!

Parmi les défenseurs du régime temporel, plusieurs aussi sont durs à subir. Il y en a qui s'attachent exclusivement à l'utilité politique, soutenant Rome par les mêmes raisons qu'ils soutiennent l'intégrité de l'empire turc. D'autres colligent des arguties triviales, des autorités de néant.

On se sent rougir en lisant ces misères. Faut-il donc ainsi parler aux politiques, aux savants, au monde? Pauvres politiques, pauvres savants, pauvre monde!

Grâce à Dieu, nos évêques nous donnent un enseignement. Dans le pouvoir temporel du Pape, ils nous montrent le droit, le miracle et le bienfait du Christ; droit qui ne périra pas, miracle qui sera renouvelé, bienfait qui sera maintenu.

Ils disent comment la Providence a établi ce grand ouvrage; comment tout l'univers y a été employé; comment il est l'arc-boutant de la ci-

vilisation, le phare que nous devons affermir contre toute tempête. Ils ne dédaignent pas, en passant, d'écraser de sots mensonges.

V

LA QUESTION MATÉRIELLE.

Quoi ! le bien le plus précieux des peuples et le plus difficile à leur procurer, c'est la paix : et le gouvernement qui donne à son peuple la paix, et qui est le gouvernement même de la paix, ne saurait pas procurer les autres biens ! Et l'on ne sait plus que Rome, ce pays de la paix, est aussi le pays de la science et des arts !

Et l'on ne sait plus que ce gouvernement de la paix, de la science et des arts, est davantage encore le gouvernement de la justice et de la miséricorde ! On nie la miséricorde à des hommes dont la principale fonction en ce monde est d'offrir la Victime qui ôte les péchés du monde !

En même temps qu'on leur nie la miséricorde, on leur reproche la faiblesse. Eh ! sans doute, ils sont faibles ; ils veulent l'être. Pourquoi seraient-

ils forts comme on l'est chez vous ? Ils demandent à n'avoir point d'armée, point de flotte, et aussi peu que possible de police. Ils voudraient, sans tous ces engins et sans tous ces fouets, conduire un peuple de laboureurs et d'artisans.

Ils demandent à ne point verser le sang, ni dans les guerres étrangères ni dans les guerres civiles; à se trouver désarmés même en face de la sédition, aimant mieux pacifier lentement par la raison que réduire immédiatement par le fer. Ils demandent à n'avoir que peu d'industrie, pour n'en venir pas aux corruptions et aux immolations qu'exige la production à bon marché.

Vous envieront-ils la gloire des manufactures, des mines, de ce que vous appelez les « armées industrielles? » Pour maintenir la discipline dans l'armée industrielle, il faut la discipline de l'armée permanente. Entre ces deux disciplines, la liberté râle, et elle mourra.

A l'entrée du paradis, désormais fermé, la colère de Dieu mit un ange, le glaive à la main, pour dire à l'homme coupable : Tu ne rentreras pas! Quand vous avez quelque part creusé une mine ou bâti une manufacture, un peuple s'y engouffre, et vous mettez à l'entrée un corps de garde pour dire à ce peuple : Tu n'en sortiras pas!

Le Pape ne veut point que son peuple perde la douce vue du jour. Il lui réserve le travail des champs, le travail des arts, le libre et pur atelier de la famille, où l'air pénètre, où les enfants jouent, où l'épouse et la jeune fille gardent leur pudeur. Cet atelier clément, la liberté vient le fermer tous les dimanches, de la part du bon Dieu.

Pourquoi le gouvernement du Pape condamnerait-il ses sujets au travail forcé de la mine et de la manufacture? Pourquoi les obligerait-il à déterrer le charbon et à respirer le coton pulvérisé, puisqu'il y a des Anglais et des Français, des protestants et des libres penseurs qui font cela, pour boire de l'eau-de-vie?

Et quand même les Romains aspireraient à ces belles choses, quand même ils détesteraient ce gouvernement soucieux des corps et des âmes; quand même ils voudraient un maître qui pût les sabrer, et qui leur ouvrît la mine, la manufacture, la caserne et le cabaret, au lieu de leur ouvrir l'Eglise :

Qu'importe au bon sens chrétien, ce vœu d'une folie qui ne peut avoir satisfaction qu'aux dépens de la paix et de la liberté du monde? La chrétienté ne doit s'en occuper que pour y mettre ordre par la force, dès que la folie entreprendra d'employer la force pour atteindre son but.

Si quelque peuple, unique possesseur d'une plante nécessaire au genre humain, voulait arracher cette plante, disant que le sol lui appartient et qu'il préfère y cultiver autre chose, c'est ce peuple lui-même qu'il faudrait arracher du sol. Et on l'arracherait plutôt que de le laisser commettre son parricide.

Le Pape, gardien de la vérité, est plus nécessaire au genre humain qu'aucun fruit de la terre et qu'aucune bénédiction du ciel. C'est lui qui est la grande bénédiction. Il est la lumière qui mène à Dieu, la lumière et la liberté. Otez Pierre, et la nuit se fait; et dans cette nuit Néron se forme, grandit et s'installe.

VI

LA DIPLOMATIE.

M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères en France, réfute officiellement une lettre Encyclique du Saint-Père. Il veut faire peser sur le Saint-Père la responsabilité des déprédations piémontaises. Le gouvernement de Pie IX est accusé de faiblesse, d'imprévoyance, d'obstination,

d'*ingratitude!* On l'accuse aussi d'ignorer les vœux des populations.

On le presse de se rendre à ce que réclament de lui « la raison et la religion elle-même » pour éviter « s'il en est temps » de « plus grands malheurs » et mériter certaines « protections qui pourront le sauver. » C'est le style de Byzance, le style des schismatiques de tous les siècles. Les dépêches des Choiseul et des Pombal étaient remplies de ces mots-là.

Les conditions du ministre Thouvenel sont les mêmes qui furent toujours proposées, que le Pape a toujours refusées. Il devrait céder ce qui n'est pas à lui, ce qu'il ne tient que sous le serment de le transmettre. Il devrait, en abandonnant ce qu'on lui a pris, compromettre ce qu'on lui laisse, et du même coup blesser irréparablement les droits des autres souverains.

Le Ministre n'attache nulle importance à ce point. Selon lui, c'est « mystique », c'est-à-dire niais. « Si, dit-il, le Saint-Siége se décidait enfin « à quitter les *régions mystiques,* où la question « n'est pas réellement placée, pour descendre sur « le terrain des intérêts temporels, seuls engagés « dans le débat; si, à l'*intelligence* de la situa- « tion, il joignait de la *modération* dans les pro-

« cédés, peut-être apporterait-il, *quoiqu'il soit* « *bien tard,* un changement favorable à *sa cause.* » Grand Dieu! c'est notre France qui parle ce français...

En conservant l'intégrité du domaine temporel, le Saint-Père défend la propriété du monde catholique, propriété instituée par le peuple chrétien pour la garantie d'une indépendance nécessaire à la religion du peuple chrétien. C'est dans ces hauteurs uniquement que réside l'intérêt matériel. Tel que le Ministre le considère, l'intérêt matériel ne mériterait pas d'être discuté.

Le Ministre regarde la sédition survenue dans l'Etat pontifical comme un mouvement spontané des populations. La vérité est que les révolutionnaires romains relèvent de l'étranger. Le génie de ce temps est à fausser même le faux. On érige un prétendu principe de « non-intervention », et à peine érigé on le viole. On l'a érigé contre le droit, on le viole au profit de l'injustice. La pauvre conscience humaine n'aura pas un moment l'illusion d'être respectée!

Cette théorie de la non-intervention est d'ailleurs contraire à l'intérêt général des peuples. Dans la famille chrétienne, le droit du souverain représente les lois, les traditions, les mœurs, la pro-

priété, l'ordre légitime. Les souverains ont des alliés pour défendre ces biens contre les ennemis du dedans et du dehors, et leurs alliés sont aussi ceux de la nation. La non-intervention réduirait les peuples à n'avoir point d'alliés ou à n'en avoir que contre eux-mêmes.

Le Pape ne veut pas avoir un Etat militaire qui plie les populations à l'obéissance craintive. Il gouverne par la raison, par la douceur, par la coutume plus encore que par la loi. Chez lui n'existent ni majorité, ni minorité, ni ambitions qui puissent prendre les armes; il n'a pas besoin d'armer les uns contre les autres ses sujets, ses enfants.

D'un autre côté, étant le père commun, les alliés qu'il appelle ne sont point des étrangers; ils n'entrent point pour lever des contributions, pour ôter au peuple son nom, ses foyers, ses autels, ses coutumes. Ils viennent au contraire maintenir la justice. Comme enfants de l'Eglise, ils assurent ainsi leur propre liberté.

L'indépendance du chef de l'Eglise catholique est le bien des nations baptisées. Lorsque le Saint-Père sollicite un peuple chrétien à le défendre, il demande à ce peuple de défendre ce qui est à lui. Le domaine de saint Pierre est la borne de tous

les héritages. Qu'elle soit arrachée : ni un roi n'est sûr de garder sa couronne, ni un propriétaire de conserver son champ, et les morts eux-mêmes n'auront plus la propriété de leurs tombeaux !

Pie IX voit parfaitement que son refus d'accepter le « fait accompli » ne peut rien aujourd'hui contre la violence, mais il sait parfaitement aussi que la violence ne consacre rien. L'adhésion qu'on lui demande consacrerait tout. Alors, véritablement, le fait serait « accompli. »

Telles sont les considérations que le gouvernement pontifical va puiser dans les « régions mystiques. »

Le Saint-Père, avant tout Vicaire de Jésus-Christ, et qui ne veut être souverain temporel qu'à ce titre, prend les règles de sa conduite politique à la source divine de ses droits et de ses devoirs. On ne lui persuadera pas de les chercher ailleurs.

De tout temps les politiques, ces parfaits modèles des fidélités du cœur, ont accusé l'Eglise d'ingratitude. C'était une des thèses de Frédéric II.

Quelle idée se font-ils de l'Eglise ? Ou elle est pour eux ce qu'elle est pour tous, l'œuvre

de Dieu, la mère des nations : — et ils sont des enfants qui accusent d'ingratitude leur mère, parce qu'elle se refuse à leur parricide.

Ou ils considèrent l'Eglise comme une institution purement humaine, faible, mais indépendante, et avec laquelle ils sont forcés de traiter : — et alors ce sont des relations d'affaires, en dehors des thèses de sentiments.

C'est une grande chose aux yeux de l'Eglise que la royauté ; c'est une grande dignité, un grand fardeau. Si l'Eglise pouvait croire qu'il y a des hommes tentés au delà de leurs forces, elle le croirait des rois. Elle est clémente à ces hommes fragiles et surchargés ; elle demande à Dieu de leur remettre beaucoup. Elle se souvient d'une bonne volonté, d'une simple tolérance, d'un bienfait retiré.

Le captif de Sainte-Hélène ne fut plaint que du captif de Fontainebleau. Il le trouva miséricordieux à son âme, miséricordieux à son sang. Pie VII ne pardonnait pas seulement, il se souvenait. Il voyait encore la main qui avait rouvert les églises, il ne voyait plus la main qui avait tiré les verrous sur le Pape.

Pie IX ne sera point ingrat. Mais il ne recevra

point de nos diplomates les règles de la reconnaissance.

Comment ! parce qu'un homme a été défendu contre les voleurs, la reconnaissance l'oblige à quitter sa maison, pour que le protecteur y installe de plein droit les voleurs qu'il avait chassés ?

VII

LE PLAN DE CONQUÊTE.

Ils se disent : — « Ne faisons rien de trop ! Ne nous donnons pas le mauvais genre de tuer le Pape, il ressuscite ; ni de l'enlever, il revient, ni de le mettre en prison, il y grandit. Réduisons-le à la condition de simple particulier.

« N'abjurons pas le christianisme : il faudrait faire un autre culte et cela finirait en farce tragique. Conservons « l'auguste religion de nos pères » ; ne lui ôtons rien que la tête. C'est-à-dire, retirons peu à peu le cerveau ; laissons la figure. Ce *caput mortuum* tombera ensuite tout doucement.

« Ayons les yeux sur la Russie. La *sainte* Russie ! Il y a là des prêtres, des évêques, des moines, des sacrements, des églises; on dit la messe, on chante, on prêche; et rien de gênant pour personne. C'est l'idéal. Un service pour le nettoyage des âmes, comme il y a un service pour le nettoyage des rues... Tous deux dans les attributions de la police !

« Il faut prendre Rome peu à peu. Rome en levée au Pape, plus de Papauté temporelle, et la Papauté spirituelle languira. Ce sera le battant de la cloche dans une robe de paille. Ainsi les catholiques ne resteront pas sans consolation. Ils attendront que le spirituel recompose le temporel.

« Cependant la voix de Rome se taira. Les catholiques se désaccoutumeront de l'entendre. Ils se désaccoutumeront aussi d'attendre. Discutons. Quand la Force discute, malheur aux principes qu'elle veut contester ! Ses adversaires biaisent, de peur qu'elle ne leur coupe la parole; les tiers partis surviennent, les principes se rouillent. La Force prononce lorsqu'elle voit les esprits assez préparés. Les uns sont amollis, les autres embrouillés; ils ont lentement deviné les œuvres de la Force, ils en ont d'avance épuisé l'horreur. »

Ce n'est pas mal raisonner, suivant les portées du temps. Mille questions du passé et de l'avenir demeurent sans réponse; mais quand on tient le présent, qu'importent les questions du passé et celles de l'avenir? Le passé est clos; l'avenir, on le fera; et le genre humain de l'avenir se tirera d'affaire comme il pourra! Le temps nouveau s'intéresse médiocrement à l'avenir. Ses héritiers seront bâtards : il craint moins la honte de leur laisser des dettes que le souci de leur préparer des demeures.

L'esprit moderne regorge d'emphases sur les droits de l'intelligence, sur les droits de la liberté, sur les droits de l'humanité. Dans la réalité, il est ignorant, destructeur et lâche. Son ignorance détruit le champ pour agrandir la ville, détruit le laboureur pour créer l'artisan, détruit l'artisan pour créer le mercenaire, détruit le mercenaire pour créer la machine, détruit la corporation pour créer l'individu, détruit l'individu pour créer l'armée, détruit l'église pour créer la caserne.

Jaloux d'atteindre le complément de ces destructions et de ces créations, l'esprit moderne s'efforce d'abattre la Papauté, dont la chute détruirait l'autorité et créerait la tyrannie.

VIII

LA QUESTION D'AVENIR.

La question est de savoir si la Providence, qui gouverne le monde par la justice et par la miséricorde, permettra au monde d'aller jusqu'au bout de sa folie ? Car de croire que le monde fait ce qu'il veut et va où il veut, c'est l'erreur du monde.

Il y a deux forces dans le monde, qui constituent deux mondes différents. Il y a la force ou le monde du Mal; il y a la force ou le monde du Bien. Elles sont en lutte perpétuelle, perpétuellement inégale, perpétuellement trompée. Le monde du Mal est fort, mais Dieu le contient; le monde du Bien est faible, mais Dieu le soutient. Le monde du Mal semble obtenir toutes les victoires, le monde du Bien est toujours victorieux.

Rien, en ce moment, ne paraît contre-peser la force du Mal. Ses œuvres comme ses desseins méritent assurément que la justice de Dieu lui laisse obtenir un de ces triomphes qui châtient l'ingratitude humaine! Cependant le monde du

Bien ne cesse d'invoquer la Miséricorde. La Miséricorde peut écarter la Justice; elle peut abréger l'épreuve, s'il faut que la Justice ait son cours. La Justice s'exercera sur les hommes en les abandonnant à la tyrannie; la Miséricorde les délivrera de la tyrannie en affermissant parmi eux l'autorité.

Etudié hors de Rome, le problème est désespérant ; il semble impossible que ce vieil édifice temporel de la Papauté résiste encore, et, détruit, se puisse jamais reconstruire. A Rome, le point de vue change.

Sans doute, contre ces remparts démunis, l'assaillant n'a pas besoin des inventions modernes; l'antique arbalète suffirait. Point d'armes, point de défenseurs! Mais la force de Dieu se sent. Il n'y a pas une pierre ici qui ne soit posée comme un fondement éternel. Après tout, on a vu l'ennemi aussi fort, le droit aussi méconnu, Dieu et l'humanité aussi endormis. Dieu s'est réveillé, des idées que l'on pensait mortes se sont remuées parmi les hommes : et le Pape, en pleine possession de son titre déjà déclaré caduc, a continué l'œuvre pour laquelle il est venu dans le monde.

Ni le Pape ni ceux qui l'entourent ne croient que les destins de la Papauté sont finis. L'Eu-

rope politique méprise fort ce qu'elle appelle « les congrégations romaines, » sans savoir bien au juste ce que c'est. Mais les étonnements de l'ignorance et les négations de l'orgueil n'empêchent pas la science de savoir, la piété d'espérer, la foi de persévérer.

Le Roi temporel de Rome et ses conseillers savent beaucoup de choses qu'ignore à peu près la multitude ennemie. Ils connaissent leur droit, ils connaissent leurs devoirs. Entre ces devoirs, l'un des principaux est de ne pas abjurer le droit, de souffrir plutôt la mort. Avec cela, on mène le monde très-loin! Le Pape n'est désarmé que comme toujours. La prière lui reste, Dieu lui reste. Si la justice et la raison peuvent suffire à le défendre, la raison et la justice parlent pour lui; s'il faut la force, le canon rayé n'a pas détrôné la foudre.

Attaché à ce trône de douleur qui s'élève comme une image vivante de la Croix, gardé par les reliques des saints, le Pape demeure tranquille, le front dans les orages du temps, les pieds sur le roc éternel.

IX

L'EMPEREUR CATHOLIQUE.

Dans une des chambres du Vatican j'ai vu la figure de Charlemagne : *Carolus Magnus, Romanæ Ecclesiæ ensis clypeusque.* Épée et bouclier de l'Eglise romaine, de l'Eglise de Jésus-Christ ! — Je peux dire que cette inscription à la détrempe, dans un recoin du Vatican, m'a fait comprendre la gloire.

Parlons encore de Charlemagne. A Rome, il est très-vivant. Les rapports de Charlemagne avec le Pape Adrien sont un épisode charmant de l'histoire. Ils donnent bien la stature de Charlemagne, parce que l'on y voit son humilité. Un héros, un conquérant, un empereur humble, voilà qui sort tout-à-fait des proportions humaines. Napoléon Ier, haute figure, se laissait traiter de Charlemagne moderne. Il avait le sens de la grandeur. Néanmoins, il rappelle davantage Frédéric, celui que Joseph de Maistre nommait « un grand Prussien. »

Entre Charlemagne et Napoléon, la différence éclate surtout dans la manière d'agir envers la

Papauté. Charlemagne, arrivant aux portes de Rome après avoir remis saint Pierre en possession de tout son territoire, demandait au Pape la permission d'entrer dans la Ville. La première dalle de porphyre que l'on rencontre dans la nef de Saint-Pierre est celle sur laquelle Charlemagne s'est agenouillé au seuil de Latran. Le traité de Tolentino n'est pas l'équivalent de ce début, et la suite de Napoléon ne correspond pas à la suite de Charlemagne.

Les lettres de Napoléon à Pie VII, si conciliant, si doux, si désarmé, sont dures, injurieuses même, et menaçantes. La menace ne resta pas sans effet.

Ce fut un terrible incident que le mariage du frère Jérôme avec une demoiselle d'Amérique. Napoléon en demande la rupture. Le Pape n'y voit aucun moyen. Napoléon passe outre, démarie et remarie son frère. Charlemagne, à vingt-huit ans, avait cru pouvoir légitimement répudier Himiltrude et s'unir Hermengarde. Le Pape, gardien des lois saintes, lui enjoint de renvoyer la concubine et de reprendre l'épouse : Charlemagne obéit.

Il est toujours beau d'obéir à la loi divine, et cela est très-beau lorsqu'on aurait assez de puissance humaine pour s'en dispenser. De plus, cela est très-sage : car l'obéissance à la loi dispense de l'obéissance à la force. Charlemagne eut l'humi-

lité d'obéir au Pape, il n'eut pas l'humiliation d'obéir aux Saxons.

Charlemagne n'est pas seulement plus pieux que Napoléon, plus éclairé dans sa foi, plus large dans ses vues et dans ses œuvres, il est incomparablement plus civilisé. Ses lettres au Pape sont d'une urbanité exquise. Il traçait lui-même le programme des formes dont ses ambassadeurs devaient user envers le Vicaire de Jésus-Christ :

Ayant premièrement salué le seigneur Pape au nom de son fils le roi Charles et au nom de sa fille la reine Fastrade, au nom des fils et des filles du Roi et de toute la maison royale, au nom des Evêques, des Abbés et des Religieux, et enfin pour l'universalité du peuple des Francs, ils lui diront : « Le Roi regarde comme joie, prospérité et sa-« lut d'avoir mérité de recevoir des nouvelles de « votre santé conservée de Dieu, et de la bonne « situation de votre peuple, *populi vestri.* »

Napoléon écrivait à Pie VII : « Votre Sainteté « est souveraine de Rome, *mais j'en suis l'empe-« reur.* » Il prétendait avoir hérité ce titre de Charlemagne !

Ordinairement, Charles demandait des prières pour son peuple et pour lui. Nous avons la réponse qui fut donnée à ses ambassadeurs :

« *Au très-excellent seigneur notre fils et com-*
« *père spirituel Charles, roi des Francs et des*
« *Lombards, patrice des Romains, Adrien,*
« *Pape.*

« Nous bénissons Dieu quand nous voyons les
« victoires qu'Il vous a fait remporter, et comment
« des peuples cruels et ennemis ont été par vous
« amenés à la vraie foi de l'Eglise catholique.
« Par la protection de Dieu et l'intervention des
« apôtres Pierre et Paul, voilà les têtes soumises,
« les chefs subjugués ; l'inspiration divine et Vo-
« tre Puissance conduisent toute la nation saxonne
« aux fontaines sacrées du baptême.

« De plus en plus, nous glorifions donc la di-
« vine Clémence, parce que, sous votre règne et
« le nôtre, des peuples païens sont élevés à la
« vraie religion et à la foi parfaite en même
« temps qu'assujettis à vous. Là est le soutien de
« Votre Puissance fondée de Dieu. Fidèle aux
« promesses que vous avez faites à votre protec-
« teur saint Pierre et à nous, et les accomplis-
« sant d'un cœur pur et dévoué, aidé d'en haut,
« vous avez subjugué les plus valeureuses de ces
« nations. Elles se rendent désormais; elles vien-
« nent d'elles-mêmes sous votre sceptre. Ainsi,
« par le salut de leurs âmes, au jour du jugement,
« devant le tribunal du Christ, vous présenterez

« de très-dignes offrandes, vous obtiendrez des « mérites infinis.

« Pour récompense de ces œuvres, victoires « de votre persévérance, vous désirez, Excellent « Seigneur, que nous rendions de publiques ac- « tions de grâces à Dieu, et qu'en une ou deux « féries nous chantions des litanies solennelles. « Un tel désir nous est parfaitement agréable. « En conséquence, donnant un ordre apostoli- « que en toutes les contrées qui sont soumises à « votre mère, la sainte Eglise Romaine, nous « avons décrété que l'on prie avec nous, sous « la protection de Dieu, en la vigile du bienheu- « reux Jean-Baptiste, en la fête des saints mar- « tyrs, et en la vigile du bienheureux Pierre. « Qu'en cette même forme, votre Puissance donne « ordres en toutes les contrées transmarines où « demeure une nation chrétienne, afin que ces « litanies de trois jours y soient célébrées. Nous « avons déterminé cette mesure de temps pour « les chrétientés lointaines placées hors de votre « domination.

« Quant à nous, non-seulement nous avons « réglé de célébrer ces jours de supplications, « mais selon notre usage, désirant prier sans in- « termission pour Votre Excellence, nous avons « résolu de composer des *louanges* au Rédemp-

« teur du monde, afin que les nations qui ont « été amenées à la foi par vos batailles y restent « toujours par votre soutien, et que Dieu écarte « de vos possesions et des nôtres les maladies et « la peste; de telle sorte qu'en vos jours et du- « rant les nôtres, le peuple qui nous est confié « vive en grande abondance, joie et prospérité, « et que vous-même, Roi, et votre reine et vos « nobles enfants, jouissant d'un long règne ici-bas, « vous méritiez un règne sans fin dans les célestes « demeures. Et puisse, par vos laborieux combats, « votre mère la sainte Eglise être de plus en plus « exaltée ! »

Ainsi s'écrivaient le grand Roi et le grand Pontife; et les victoires de la nation des Francs étaient un motif d'actions de grâces pour tout ce qu'il y avait de chrétiens sur la terre. Le Pape ordonnait de prier pour le roi Charles, même aux peuples qui n'étaient par de sa domination. C'est qu'en effet le héros de l'Eglise était le libérateur de tous. Ses lois, inspirées du Christ, soulageaient les corps du poids de la servitude, les âmes du poids de l'erreur; son épée, qui renversait les idoles, gardait au loin les nations qui ne lui appartenaient pas.

Lorsque le saint Pape Adrien passa à une meilleure vie, le roi Charles voulut écrire son

épitaphe. Il composa un petit poème en vers qui fut gravé sur la pierre et conservé dans la basilique du Prince des Apôtres.

La noble pierre ne fut pas enfouie dans les cryptes de la basilique rebâtie, avec d'autres débris de l'ancien édifice. Elle est encadrée sous le vestibule, à main gauche, non loin de la Porte-Majeure.

Lisons cette pièce, où respire un si grand et si tendre cœur, où l'humilité et la foi parlent le plus touchant langage, où l'amitié répand de vraies larmes :

« Ici repose Adrien, Pape bienheureux, le père de « l'Eglise, l'honneur de Rome, son auguste soutien.

« Dieu fut sa vie, la piété sa loi, le Christ sa « gloire ; pasteur apostolique, ardent à toute œuvre « de bien.

« Sorti de noble race, fils d'une longue suite d'aïeux, « plus noble en ses saintes actions.

« Son zèle religieux le portait à décorer en tou- « tes contrées les sanctuaires consacrés au Seigneur.

« Il combla de dons les Eglises, nourrit les peu- « ples par l'enseignement sacré, ouvrit à tous le « chemin du ciel.

« Prodigue envers les pauvres, le premier de tous « par la piété, il veillait la nuit dans la prière « pour son peuple.

« O cité, tête du monde, auguste Rome! il fut ta « sauvegarde par sa parole, par ses largesses, par les « remparts qu'il te donna.

« La mort, que le Christ a détruite par sa propre « mort, ne fut pas fatale au pontife Adrien; elle « fut pour lui la porte d'une vie meilleure.

« Moi, Charles, versant des pleurs sur le trépas de « mon père, j'ai composé ces vers. Tu étais, ô père! « ma plus douce affection, et je te pleure aujourd'hui.

« Garde souvenir de moi! Mon âme ne cesse de « te prier, maintenant que, dans la compagnie du « Christ, tu habites l'heureux royaume du ciel.

« Le clergé et le peuple t'aimèrent d'un même « amour. J'unis ici nos deux noms et nos titres : « Adrien, Charles; moi le roi, toi le père.

« Passant qui lis ces vers, je te supplie avec ten- « dresse, daigne dire : Dieu clément, ayez pitié des « deux!

« Que cette tombe conserve dans le repos tes mem- « bres, ô pontife chéri! Que ton âme auguste jouisse « de Dieu avec les saints.

« Jusqu'à ce que la dernière trompette fasse re-
« tentir à tes oreilles ces paroles : Lève-toi avec
« Pierre, ton prince, lève-toi pour voir Dieu !

Alors tu entendras, je le sais, la voix souveraine
« du Juge : *Entre maintenant dans la joie immense*
« *de ton Seigneur !*

« A ce moment, excellent père, daigne avoir sou-
« venir de ton fils. Pense à répondre : Qu'il vienne
« avec son père, celui-ci qui est mon fils !

« Monte donc, heureux père, au royaume céleste
« du Christ, et de là répands sur le troupeau le
« secours de tes prières.

« Aussi longtemps que le soleil éclairera le ciel
« de ses feux, ta gloire, ô père saint, demeurera vi-
« vante sur la terre ! »

L'empereur Charlemagne avait mandé à sa cour le bon duc Guillaume d'Aquitaine, petit-fils de Charles-Martel, l'un de ses vaillants et de ses pairs, qui dans son empire étaient presque des rois. Guillaume, en vingt rencontres, avait défait les Sarrasins. Riche, magnifique, orné de bonne gloire, il régnait à Toulouse, honoré des peuples, chéri de l'Empereur, aimé de Dieu. A son arrivée, l'Empereur le combla de caresses et de louanges ; et parce que l'on s'aimait dans la mai-

son de Charlemagne, tout le monde en éprouvait de la joie. Pourtant le duc Guillaume avait une angoisse au cœur. Un jour, tremblant, il dit à l'Empereur : « — Seigneur Charles, mon père, écoutez votre soldat :

« Vous savez, seigneur, combien je vous aime et comment je vous ai servi. Vous m'êtes plus cher que la vie et la lumière. J'étais à vos côtés dans les batailles, et partout, lorsque j'ai vu du péril pour votre personne, je vous ai fait un rempart de mon corps. Mais maintenant le temps des batailles est passé, et je vous demande la permission de servir désormais le Roi éternel. Donc, Sire, mon ami et mon père, laissez-moi aller ; car, depuis déjà longtemps, mon vœu est de quitter le monde et de m'enfermer au monastère que j'ai construit dans le désert pour l'amour de vous. »

Le bon Empereur, surpris, changea de couleur et fut quelques instants sans voix. Puis enfin, poussant un grand soupir : — « Duc Guillaume, vous me percez le cœur ! Certes, si vous m'aviez préféré un roi ou un empereur quelconque, je le prendrais à injure et je soulèverais contre lui l'univers. Mais vous empêcher de quitter ma milice pour devenir soldat du Roi des Anges, cela, je ne le peux pas. Je vous laisse donc aller et ne

vous demande qu'une chose : c'est que vous acceptiez quelque présent, pour souvenir de notre amitié. » Ayant dit ces paroles, il se jeta au cou du duc Guillaume et pleura amèrement. Et le duc Guillaume fondit en larmes, voyant pleurer son Roi.

Mais, ramassant ses forces, il dit : — « Que Votre Altesse ne pleure pas ainsi son serviteur. Si j'avais prévu ces larmes, je confesse ma faute, j'aurais pris la fuite sans consulter ni saluer Votre Majesté. Maintenant donc, seigneur, pour mon plus grand bien et le vôtre, commencez vous-même; congédiez-moi vers notre commun Maître, non avec tristesse, mais avec une joie chrétienne. Quant aux trésors que vous m'offrez, puisque pour la pauvreté de Notre-Seigneur je laisse tout ce qui est à moi, comment pourrais-je prendre ce qui est à vous? Et cependant, s'il vous plaît absolument d'offrir à Dieu quelque chose en ma personne, je vous demande ce morceau du bois très-saint de la Croix, que vous avez reçu de Jérusalem, un jour que j'étais près de Votre Majesté. »

Et le bon empereur Charles, quoiqu'il fût extrêmement attaché à cette insigne relique, la donna aussitôt au bon duc Guillaume, en témoignage de leur perpétuelle amitié, plus durable que la

vie, plus forte que la mort. Et ayant encore pleuré dans les bras l'un de l'autre, ils se séparèrent pour ne plus se revoir qu'au ciel. Le duc Guillaume, humble moine, couvert d'une pauvre bure, monté sur un âne, allait porter la nourriture aux ouvriers du monastère répandus dans les champs. Il est devenu saint Guilhem de Gellone.

Et si l'on peut imaginer une conversation entre Garibaldi, le conquérant de la Sicile, et son roi qui veut se faire donner Rome, on aura quelque idée de la différence des hommes et des temps!

J'ai dit que Charlemagne était l'antithèse parfaite de Néron. L'on peut les comparer dans la personne, dans les œuvres, dans la vie, dans la mort; partout le contraste éclate. Et l'empire de Charlemagne est aussi l'antithèse achevée de tout cet ordre de faits, d'idées et de choses que l'on appelle le césarisme, et qui fut l'empire de Néron. Charlemagne règne pour Dieu; il est le chef du peuple chrétien et s'applique à le conduire dans la lumière, la justice et la paix. C'est pour Dieu qu'il combat, qu'il punit, qu'il pardonne, qu'il étudie, qu'il bâtit, qu'il fait toutes choses. Il est pleinement, comme il s'intitulait lui-même, « Roi et gouverneur par la

« grâce de Dieu et le don de sa miséricorde, « dévot défenseur de l'Eglise de Dieu et son hum- « ble champion. »

Sa mémoire est restée en bénédiction parmi les peuples. Il fut enseveli dans la basilique d'Aix-la-Chapelle, — sa maison d'or, — qu'il avait bâtie « et diligemment enrichie des reliques des saints. » Les pèlerins y affluent de toutes les contrées avec une piété sans cesse entretenue par les faveurs que Dieu accorde à son intercession. Sa fête est célébrée dans la plupart des diocèses d'Allemagne, du consentement de l'Eglise, depuis le pontificat d'Alexandre III, comme celle du principal propagateur de la foi dans le Nord. Ainsi parlent les bréviaires cités dans l'*Année liturgique* du savant Abbé de Solesmes.

Et l'Eglise d'Aix-la-Chapelle chante en face de son tombeau glorieux :

« Charles est le fort soldat du Christ, le chef de l'invincible cohorte. Il renverse à lui seul dix mille combattants.

« Il purge la terre ; son glaive arrache l'ivraie et affranchit la moisson.

« Voilà le grand empereur, le bon semeur d'une bonne semence, l'agriculteur prudent.

« Il convertit les infidèles, il renverse temples et dieux ; sa main brise les idoles.

« Il dompte les superbes, il fait régner les saintes lois ; mais à la justice il donne pour compagne la miséricorde.

« O roi triomphateur du monde, toi qui règnes avec Jésus-Christ ; ô père saint, ô Charles, intercède pour nous ;

« Afin que purs de tout péché, dans le royaume de la lumière, nous, ton peuple, nous devenions habitants du ciel avec les bienheureux ! »

Tel était l'Empereur fait par le Pape, et que seul pouvait faire le Pape. S'il n'y avait plus de Pape indépendant, les peuples du Christ pourraient voir encore des Alexandres, des Césars et des Attilas, mais plus de Charlemagne. Et c'est un point à considérer dans l'étendue de la *question romaine*.

X

UN CATHOLIQUE LIBÉRAL.

Je n'ai pas encore parlé de mon ami Ercole, l'aigle des Romagnes. C'est un Coquelet italien et catholique. Il croit en Dieu et en l'Italie « une et libre. » Il confesse l'Eglise et le Piémont ; il attend tout du Pape et du roi Victor-Emmanuel.

Comme patriote, il veut absorber sa patrie dans l'Italie faite à la taille du Piémont. Comme catholique, il veut placer l'Eglise en l'air, afin qu'elle soit débarrassée du monde, et le monde d'Elle, et que tout aille bien.

Pourtant, chrétien et honnête homme, il ne laisse pas de trouver des difficultés au but qu'il se propose. Sa logique est gênée, sa conscience est gênée. Il est gêné par ses sentiments chrétiens, gêné par sa renommée de catholique libéral, glorieuse conquête de mille travaux.

Il vient fréquemment m'offrir la solution du problème, et chaque fois il se retire à peu près sûr de ne l'avoir pas trouvée. Mais il est con-

vaincu que s'il la rencontre enfin, le règne de Dieu sera réalisé la terre. Cela vaut la peine de chercher!

L'Italie *une* sera la reine du monde, ainsi qu'il est démontré dans la *Primato* de l'abbé Gioberti; et tout ce qui prouve le contraire ne prouve rien. Quant à la religion catholique, qu'elle soit délivrée de ses possessions temporelles, et aussitôt elle conquerra tous les cœurs. Ercole n'en veut pas douter.

Ercole exultait ce matin. — « Ah! ah! s'est-il écrié, me montrant un journal, *ecco!* Ce que je cherche depuis si longtemps, je le tiens donc! J'ai la formule de mes longs et pressants désirs. » Et il lut : *L'Eglise libre dans l'Etat libre!*

« Voilà, poursuivit-il, l'accord de la religion et de la liberté; le voilà! L'Etat libre devant l'Eglise, l'Eglise libre dans l'Etat; plus de rapports entre eux que par la liberté, plus de chocs ni de chaînes. Saluons la paix du monde! »

— Je vous honore, Ercole. Vous êtes un terrible mais honnête garçon. Vous voulez le bien, vous aimez sincèrement la liberté de l'Etat, sincèrement la liberté de l'Eglise. Le malheur est

que ces deux libertés ne sont pas la même liberté. Ainsi, la Vertu et Omphale, qui l'une et l'autre vous charmèrent, ne sont pas pourtant la même dame et la même beauté.

Au commencement, vous suivîtes la Vertu, qui seule vous paraissait belle. C'était la liberté de l'Eglise, s'il vous plaît. Mais un jour que la Vertu, refusant de s'asseoir sous je ne sais quel laurier, d'un visage plus sévère poursuivait sa route, quoique peut-être vous fussiez un peu las;

Sur une herbe molle, au bord d'un fleuve riant, vous rencontrâtes cette Omphale piquante. D'abord elle vous témoigna quelque dédain; puis elle se mit à sourire... Omphale est une grande reine, elle donne la gloire; enfin, votre massue, je ne sais comment, s'entoura d'une filasse; et dans la compagnie des forbans et des eunuques, on vit Hercule filer!... Omphale, c'est la liberté de l'Etat.

XI

L'ÉGLISE LIBRE DANS L'ÉTAT LIBRE.

Vous avez cru, *Ercole mio,* vous mettre d'accord avec la Vertu, parce que vous l'honorez toujours, et avec Omphale, parce que vous êtes toujours amoureux. Mais Omphale, la liberté de l'Etat, et la Vertu, la liberté de l'Eglise, sont-elles d'accord ?

Omphale tient des propos louches contre la Vertu; elle en autorise de trop clairs. Ecoutez le susurrement des eunuques et les cris endiablés des forbans : ils ne parlent que d'enchaîner cette pauvre Vertu, cette arrogante, cette importune.

« — Oui, disent-ils; qu'elle soit libre; mais que « sa liberté ne gêne plus la nôtre ! que son silence « ne nous condamne pas ! que son aspect même « ne nous chagrine pas ! que ses demeures froi- « des cessent d'attrister la physionomie de nos « villes !

« Quoi ! voir ses processions, entendre ses clo- « ches, rencontrer ses habits lugubres ? Bien plus,

« elle tiendrait de plein droit ses odieuses écoles « qui abusent la jeunesse et détournent tant de « belles filles d'entrer dans le corps de ballet?

« Quoi! elle aurait des lois que nous ne pour- « rions abroger? Elle élèverait ses insolents dis- « cours contre tout ce que nous aimons, et ses « évêques fanatiques et contrariants pourraient par- « ler aussi haut que nous?

« Quoi! sous prétexte de liberté, nous laisse- « rions agir, discourir, penser en liberté des hom- « mes qui n'aiment, ni n'entendent, ni ne prati- « quent comme nous la liberté? Non, non! Nous « connaissons la difficulté de répondre à ces gens- « là.

« *L'Eglise libre dans l'Etat libre,* certaine- « ment! Mais si l'Etat n'a pas la clef des éco- « les, l'inspection des sacristies; s'il ne peut pas « fermer la bouche de l'Eglise, — et même l'ou- « vrir, — alors l'Etat n'est plus libre; l'Eglise de- « vient un Etat dans l'Etat. »

Vous reconnaissez ce langage, Ercole, et vous savez qu'ils en disent bien d'autres. Vous savez que les plus impudents n'osent pas dire tout ce qu'ils osent penser, n'osent pas penser tout ce qu'ils oseraient faire. Ecoutez maintenant la Vertu :

« Mon fils, vous dit-elle, que me conseillez-
« vous et qu'espérez-vous ? Ne savez-vous point
« que je leur suis à charge, et que si je demeure
« encore sur la terre, c'est uniquement parce que
« Dieu m'a donné l'immortalité ?

« Ignorez-vous que je dois les contredire et
« qu'ils ne le veulent point ? Ignorez-vous que
« j'ai des paroles à prononcer et des œuvres à
« faire dont ils ont horreur ? Ignorez-vous que je
« suis l'autorité et qu'ils sont la révolte ?

« Quand même je pourrais consentir à me taire,
« ils ne me supporteraient pas. C'est peu que je
« taise la vérité, ils me demandent de proclamer
« l'erreur. Voulez-vous que je ne fasse pas ce que
« j'ai à faire, que je ne sois pas ce que je suis ?

« A cela je ne gagnerais rien, et le monde ne
« gagnerait rien. Le monde n'existe que pour moi,
« afin que je le remplisse des lumières de Dieu.
« Or, leur liberté est de se persuader et de per-
« suader au monde qu'il y a un autre Dieu que
« Dieu.

« Ma liberté est sainte et sans tache. Elle a
« constitué les sociétés sur les notions les plus
« douces de l'amour, sur les bases les plus claires
« du devoir. Par ma liberté j'ai créé et mainte-
« nu l'ordre entre les hommes ; par elle j'ai mené
« les âmes à Dieu.

« Je puis subir les fers, endurer les ignominies. « Dieu m'a formée pour ces épreuves, j'en sors « plus digne de ses regards. Mais je confesse la « vérité, et je ne reconnais aucune liberté légitime « contre ma liberté. »

Hercule très-cher, à quoi se peut réduire la liberté de l'Eglise devant les droits de l'Etat-Dieu? Votre formule est un de ces beaux lieux communs que charrient en abondance les fleuves du pays d'Utopie.

Dites plutôt : « l'Eglise libre dans un peuple « libre. » La liberté du peuple et la liberté de l'Eglise ne se séparent point. Eglise et peuple sont libres en même temps.

Ce bel adage d'Utopie, *l'Eglise libre dans l'Etat libre,* une voix très-honnête l'a très-innocemment proclamé en France; mais écoutez l'écho railleur et menteur du Piémont.

Le Subalpin sait bien ce qu'il veut, et veut bien qu'on le sache. Plus d'Eglise libre, plus de peuple libre : la seule divinité la seule liberté de l'Etat.

Le Subalpin, mentant pour l'honneur, suit à découvert son vrai chemin. Vous, Hercule, vous

avez votre but dans les nuages. Poursuivant d'une conciliation impossible, vous prenez des voies dont vous n'êtes pas sûr.

Ces voies sont bordées d'abîmes. Vous niez, vous évitez de sonder et même de regarder la route; les abîmes n'en existent pas moins ! Qu'une crainte puérile ne vous empêche plus de revenir sur vos pas.

Vous invoquez l'unité de votre vie, consacrée à concilier l'inconciliable. — Hercule, l'homme qui se prétend incapable d'erreur gardera en vain ce fier sentiment de lui-même : il ne mettra point d'unité dans sa vie !

Nulle vie humaine ne saurait offrir au ciel et à la terre une plus belle unité que d'avoir humblement voulu la vérité. Ne vous entêtez pas à perdre cette gloire, la seule qui durera.

Ercole dédaigna de me répondre, et me quitta plein de mépris. O bons anges des païens, éloignez de Coquelet ce serviteur de Dieu !

XI

LE SUBALPIN.

Soyons équitable : le Subalpin ne manque pas de certaines remarquables qualités.

Il a l'audace, l'audace, l'audace! Ce fut le vice des laquais; mais nous sommes démocratisés.

Démocratisés, déchristianisés, notre français s'est démoralisé. *Audace* sonne comme autrefois *courage*.

Le Subalpin est audacieux. L'homme de courage, l'homme de cœur, était celui qui bravait le péril;

Qui allait au feu des batailles, qui affrontait le feu des séditions, qui domptait le feu des tentations,

Qui méprisait tous les dangers, et les provoquait tous, et les surmontait tous, pour faire son devoir.

L'homme de cœur craignait le jugement des justes, le jugement de sa conscience, le jugement de Dieu.

L'audacieux ne connaît qu'un devoir : triompher du juste, de sa conscience, de Dieu même. Il craint la canaille.

Il la craint d'une crainte servile. Il l'adore tant qu'elle veut; il la trompe tant qu'il peut; il la flatte toujours.

On peut avoir beaucoup d'audace et pas un atome de cœur. — Nous disons que le Subalpin est audacieux.

Il est obstiné dans ses pensées perverses; rien ne l'en détourne. Cette vertu s'appelait l'entêtement.

L'homme persévérant, assuré de marcher avec la justice attaque fièrement l'obstacle.

Plutôt que de reculer, il se couche aux pieds de l'infranchissable; il y meurt.

Il servira de marchepied, d'autres viendront. Par un escalier de cadavres, l'obstacle sera franchi.

Ainsi les martyrs s'entassèrent. Ils comblèrent les abîmes, et le genre humain put aller à Dieu.

L'entêté fait mourir des hommes pour atteindre son but à lui, l'assouvissement de son orgueil :

« Par un escalier de cadavres, j'escaladerai la montagne, j'installerai ma gloire, et je dirai : C'est moi !

« Et je me suis tiré de l'ignoble foule, et j'ai fixé les regards du monde !... »

Oui, seigneur ! Et après tant de peines et de succès, vous n'êtes pourtant qu'un faquin.

Autre mérite du Subalpin : il a bien l'intelligence des perversités dominantes. Il dit aux hommes : — « Vous serez des dieux !

« Je vous donnerai les royaumes de la terre ; vous les gouvernerez et vous les mangerez, et toutes les vertus agréables y règneront naturellement. »

Il ne l'a pas inventé, mais il leur dit que ce sont des choses nouvelles, et dignes de la hauteur où l'esprit humain est enfin parvenu.

Tel est l'art des grands politiques. On prétend que leur maître est Machiavel. Du tout! le maître, c'est Pandarus de Troie.

Le Christianisme fait l'honneur aux hommes de leur proposer des vertus; le Subalpin, plus ingénieux, caresse leurs vices.

Pour résumer, je trouve au Subalpin un avantage éclatant, immense :

Il est essentiellement sans honneur; voilà ce qui fait de lui par excellence l'homme du temps nouveau.

Qu'il soit d'ailleurs, comme d'autres puissants, le simple jouet d'une situation donnée;

Un fétu qui surnage, trop faible pour s'arracher du courant, trop léger pour couler : je l'accorde.

Il y a de ces écumes que le flot porte loin, et qu'il finit par oublier dans un endroit tranquille et sale.

Peut-être que le Sulbapin a peur la nuit, se disant, dans l'intime, des choses qu'il n'avoue pas.

Mais pour ce qui est du vieil honneur, il s'en est défait !

S'il était mon héros, j'en aurais de l'ennui. Quelle sorte de mérite voulez-vous qui se cache sous cette sorte de figure?

Le pays qui l'a exalté sera bien forcé de porter sa statue. Quel œil, quel torse, quelle mine! O justice!

Voilà pourquoi le réalisme infecte la terre. Viens, viens, réaliste! Prends ta brosse brutale,

Trempe-la dans ta couleur livide, et sur d'immenses torchons, pourtrais ces visages!

Tu t'es élevé à ton heure, pour être l'Appelles de ces Alexandres.

XII

LA MOSAÏQUE DU TRICLINIUM.

Autour de Saint-Jean de Latran, c'est le désert, le beau désert de Rome. Une place vaste

et irrégulière, horreur de Coquelet; peu de passants, aucune boutique, quelques petits arbres, quelques grands palais abandonnés, quelques ruines. Nommez ces maisons et ces ruines, tout se remplit d'histoire; l'immortalité couronne ces murs croulants.

Là-bas, c'est la basilique de Sainte-Croix en Jérusalem, bâtie par sainte Hélène et par Constantin pour recevoir les reliques de la Passion du Sauveur, et elles y sont toujours. Plus près, cette construction abrite la *Scala santa,* l'escalier du prétoire que monta Jésus-Christ pour comparaître devant Pilate. Ici, ce pan de mur qui porte une mosaïque, c'est le reste du *Triclinium* où saint Léon III, Pape, reçut le bienheureux Charlemagne, Empereur.

Quelle escorte pour la Mère et la Maîtresse des Eglises, quelle garde autour de ces portes sacrées :

Pilate, Constantin, Charlemagne, le Calvaire et l'Empire!

Quid est veritas? O Pilate! tu le sais maintenant, et peut-être déjà tu le savais!

O César, tu regardes le vil troupeau des hommes prosternés devant toi, et lorsque du sein de cette foule misérable une voix s'élève parlant de liberté, tu dis : *Quid est libertas?*

O Brutus, tu vois que César prend pour lui seul toute la vie et tout l'honneur du monde, et considérant que César n'est qu'un homme faible et mortel, tu dis : *Quid est potestas?* et tu rêves un crime qui délivrerait le monde.

O César! la liberté est la chose sainte sans laquelle aucune société ne parvient à la vraie grandeur, sans laquelle aucune puissance ne conserve la vraie dignité. O Brutus! le pouvoir est la chose sainte sans laquelle aucune liberté ne subsiste, aucune faiblesse ne respire et aucune société ne vit!

O César et Brutus! vous pouvez tuer, mais vous ne pouvez vivre ni communiquer la vie. César, tu n'es pas le pouvoir; Brutus, tu n'es pas la liberté :

Vous n'êtes l'un et l'autre que la tyrannie, et les peuples vont par vous à la honte et à la mort.

Ce que c'est que la liberté, ce que c'est que le pouvoir, l'Eglise vous l'a dit et l'a dit au monde, de la part de Celui qui est la Vérité. Regardez cette mosaïque du *Triclinium* où Léon III et Charlemagne célébrèrent le banquet des fiançailles de la Papauté et de l'Empire : là sont figurées les

clauses de ce mariage qui donne aux rois l'autorité, aux peuples la liberté, et qui institua cette concorde à l'abri de laquelle, dit Bossuet, le genre humain se repose.

Au centre, Celui qui est l'origine de tout, le commencement et la fin, l'*alpha* et l'*omega*, le Christ notre seul maître, *unus magister vester*, est assis dans l'attitude de son universelle royauté. A ses pieds coulent quatre fleuves, les quatre Evangiles. Autour de lui, portant le pallium, symbole de l'enseignement, sont rangés les douze Apôtres, par lesquels se fait la diffusion de la bonne nouvelle du salut et de la liberté. Au bas est écrite la parole souveraine contre laquelle aucun ordre de la puissance humaine ne pourra prévaloir jamais : *Ite, docete.* Allez, enseignez à toute la race d'Adam qu'elle est rachetée, qu'elle est libre, que le sang du Christ a coulé pour l'affranchir ; qu'elle n'a plus qu'un maître, qui est Dieu; qu'elle ne doit adorer que Dieu, que toute loi qui s'écarte de cette loi est nulle radicalement, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes !

A droite et à gauche de cette image centrale qui définit la source éternelle du pouvoir, deux sujets marquent l'un la distinction du pouvoir, l'autre sa transmission légitime.

Il y a un pouvoir religieux et un pouvoir politique : *Vicarius Christi*, c'est le Pape ; *defensor Christi*, c'est l'Empereur. A droite, le Christ assis donne à saint Pierre à genoux les clefs, à Constantin à genoux le drapeau revêtu de la Croix : *In hoc signo vinces;* par ce signe tu vaincras la sédition qui s'élèvera contre le Christ et la sédition qui s'élèvera contre toi. A gauche, saint Pierre, assis et grandi à la taille du Christ, donne le pallium à Léon III, son successeur, et le drapeau à Charlemagne.

« Par la volonté de Dieu, une union nécessaire « relie l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. » Et c'est pourquoi il y a deux pouvoirs. L'ordre naturel ne peut se passer de l'ordre surnaturel, qui est son guide; l'ordre surnaturel ne peut se passer de la nature, qui est son aide. Il a plu à Dieu qu'il en fût ainsi, et jusqu'au dernier jour, en dehors de cette union nécessaire, il n'y aura que le chaos.

Quel est le but du pouvoir ? que doit-il vouloir ? L'exergue le dit, et il le dit en répétant la première parole qui fut entendue des hommes lorsque le Christ apparut dans la chair : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax homini bonæ voluntatis;* à Dieu la gloire, aux hommes de bonne volonté la paix !

Or, cette paix que le Dieu d'amour et de justice veut donner aux hommes, elle ne peut être ni la paix de Brutus ni la paix de César, qui n'ont ni la justice ni l'amour. Sans justice et sans amour, point de paix, point de liberté. Là où règne l'esprit de Dieu, répandu par son Eglise, là seulement règne la liberté : *Ubi est spiritus, ibi est libertas.*

Procurer la gloire de Dieu et la liberté des hommes par l'expansion de l'esprit de Dieu, telle est la loi du pouvoir. Elle était connue et généralement obéie

Quand Latran dominait sur les choses humaines (1).

Tant qu'elle sera transgressée, le monde cherchera en vain la liberté et la paix, le pouvoir essayera en vain d'affermir l'autorité.

Dieu l'a voulu ainsi. A asseoir les sociétés humaines, il a voulu ces deux mains, le Pape et l'Empereur. D'accord, ces mains peuvent tout bien; contraires, elles sont impuissantes contre tout mal.

(1) Quando Laterano
Alle cose mortale andò di sopra
(DANTE).

C'est pourquoi l'Eglise se montre toujours prête à donner son concours. Elle ne dispute pas devant ce fait de Dieu qui abat et qui élève. *Omnis potestas a Deo. Reddite Cæsari quæ sunt Cæsari.* Elle ne conspire pas, elle ne résiste pas sur les choses extérieures; elle n'entre pas dans les œuvres de parti; elle ne refuse point le tribut, l'honneur, la prière. Elle fait plus, elle demande la protection. Heureux le pouvoir qui l'écoute, qui a l'intelligence de respecter sa liberté! heureux le peuple à qui ce pouvoir commande, car la liberté de l'Eglise étant la liberté de l'esprit de Dieu, contient le germe de toute prospérité; elle est la base de tout ordre, l'élément et la garantie de toute liberté.

Sans l'Empereur, le Pape n'est qu'un martyr immortel; sans le Pape, l'Empereur n'est qu'un dieu de prétoriens, une idole souvent refondue.

Et le bois qui chauffe le creuset où les prétoriens refondent l'idole, c'est le corps mutilé de l'humanité.

XIII

IL Y EN A D'AUTRES.

J'aime cette place de Latran. — Outre les gardiens dont je viens de parler, le Latran a des témoins de toutes ses vicissitudes et de toutes ses splendeurs.

Les montagnes de la Sabine dressent dans le ciel bleu leurs crêtes étincelantes de neige et de soleil. J'ai beau ne rencontrer que sujets d'alarme, je ne peux me persuader que ce Latran si souvent rebâti, soit moins solide que ces montagnes qui le comtemplent depuis quinze cents ans. Il est leur vainqueur, elles sont ses sentinelles. La Croix s'est élancée du Latran, et elle a volé sur ces sommets orgueilleux.

Là haut, Dieu a pris sa demeure ; des églises se sont élevées ; la foi s'emparant des montagnes en a fait des ostensoirs d'où rayonne le saint Sacrement. Si cela tombe, d'autres choses tomberont.

Nous ne mourrons pas seuls et quelqu'un nous suivra !

Devant l'église, au pied du *triclinium*, quelques pelotons de soldats français faisaient l'exercice. Un groupe d'Italiens regardaient. Ils semblaient se dire qu'après tout ces Français ne sont pas grand'chose, et qu'*Italia*, si elle voulait bien, les avalerait aisément. Coquelet en eut l'idée.—« Mais, ajouta-t-il, Italiens, ne vous y fiez pas, il y en a d'autres ! »

—Poursuivons, Coquelet ! Ces petits pelotons de petits hommes, qui présenteraient une si petite figure de la France, à ne considérer qu'eux, me peignent la situation temporelle de l'Eglise. —Vous avez raison, dit Coquelet.—L'on voit, continuai-je, peu de fidèles; ils sont petits, et la facilité est extrême d'en venir à bout !—Certes ! reprit Coquelet.— Oui ; mais IL Y EN A D'AUTRES !

—Où donc ? — Je l'ignore, mon ami.— Je me fais fort de vous prouver, reprit Coquelet, qu'ils ne sont nulle part. — Inutile, Coquelet ; je vous accorde qu'on ne les voit pas, et même qu'ils n'existent pas. Seulement, cela n'y fait rien. Ils sont où Dieu sait, ils viendront quand Dieu les appellera.—Sur ce pied, dit Coquelet, je ne discute plus.— Rien de plus sage, Coquelet.

Lorsque Pierre, tirant l'épée coupa l'oreille de l'un des hommes qui venaient arrêter Jésus, No-

tre-Seigneur lui dit : « Remets l'épée au fourreau. » Mais il ajouta : « Ne puis-je prier mon « Père, et ne m'enverrait-il pas aussitôt plus de « douze légions d'anges? » Je ne crois pas que ces paroles aient été prononcées sans dessein, et sans dessein adressées à Pierre.

Pierre n'a pas oublié, nous ne devons pas oublier, quoi qu'il arrive, que déjà plus d'une fois les légions ont été envoyées; tardivement, sans doute, au gré des fidèles, et néanmoins toujours en temps opportun. Dieu n'est pas forcé de prendre nos heures! Ces légions, Maxence les a rencontrées près d'ici, lorsque ce fut l'heure de bâtir cette église : la veille elles ne se connaissaient pas. Ces mêmes légions, fraîchement formées, écrasant la puissance lombarde, ont amené Charlemagne à ce seuil du Latran.

Que d'autres fois on les a vues! Et elles n'existaient point, ou ne se connaissaient point. Si douze légions deviennent nécessaires, on les aura; s'il en faut douze fois douze, on les verra. Et si la dévorante *Italia* dévore tout, « il y en a d'autres! » Erreur de croire que ces armées devront savoir au moins faire le signe de la croix! Il peut plaire à Dieu d'employer des mercenaires. En bâtissant le Latran, plus d'un maçon, sans doute, a blasphémé.

Je connais toutes vos raisons, Coquelet; je sais par cœur tout Buloz et tout Havin. Dieu voit que je ne les méprise pas! Havin et Buloz sont deux forts béliers, capables, bien manœuvrés, de démolir beaucoup de murailles. Mais les murailles du Latran, les murailles de Dieu, elles sont faites de blocs qui durcissent quand on les frappe, et le sang qu'on y verse devient aussitôt ciment. C'est là le ciment *romain*, Coquelet!

Quels motifs sérieux ai-je de croire qu'enfin la parole soufflée à Buloz et le mécanisme qui meut la main de Havin l'emporteront sur la parole et sur la main de Jésus-Christ? Pourquoi me persuaderais-je que les promesses de Jésus-Christ sont enfin caduques, et que les prophéties de Buloz et de Havin seront tout à l'heure accomplies? Les garanties historiques sont pour l'œuvre de Jésus.

XIV

IDÉE D'UN BULOZIEN.

Suivant un penseur de la *Revue des Deux-Mondes*, « l'Eglise est l'une des plus puissantes ins- « titutions que présente l'histoire. » Cet aveu me fait plaisir!

Le penseur ajoute : « Aucune religion ne pos-
« sède un symbolisme plus riche et plus varié
« que le catholicisme ; aucun culte n'a fait à
« l'art et au sentiment du beau une plus large
« part que celui de l'Eglise romaine. » Et pour achever : « L'Eglise a poursuivi pendant *seize*
« *cents ans* (?) un idéal qui est le plus grand
« que puisse se proposer une institution *humaine :*
« elle a voulu enfermer la vie dans les profon-
« deurs de sa doctrine, et satisfaire à la fois et
« toujours aux besoins éternels de l'âme *et* à
« ceux de la raison. Elle n'a pu réussir, mais
« si l'Eglise a été vaincue enfin par le libre exa-
« men et la pensée humaine, elle a laissé dans
« l'histoire du monde une trace indélébile de sa
« grandeur et de sa puissante vitalité. »

Mon bon Coquelet, ne croyez-vous pas vous entendre? Et en vous entendant, ne sentez-vous au dedans rien qui vous réfute? Ces penseurs qui s'expliquent l'Eglise comme institution *humaine,* se donnent plus de miracles à porter que n'en propose la foi : Votre conscience s'enchaînera-t-elle à ces sages, qui admettent un désaccord entre « les besoins *éternels de l'âme* et ceux *de la raison,* » et qui demandent qu'on les serve à part?

Si vous prenez votre parti de vous attarder dans

cette vieille taverne de Babel, où les docteurs n'entendent point leur propre pathos et ne voient pas qu'ils sifflent eux-mêmes leur incrédulité, tant pis pour vous! Moi je crains peu d'y voir demeurer le genre humain. Le genre humain est devenu bien petit garçon; néanmoins il passera outre, car il a quelque chose à faire qu'il ne peut faire là. Son ivresse même l'emportera ailleurs; il lui sera imposé des besognes qui le dégriseront.

Plus d'une fois il s'est saoulé de ces breuvages, plus d'une fois il les a vomis. Comme les tavernes de fausse science sont nombreuses dans Paris, elles ont été nombreuses dans Athènes et dans Rome. Le genre humain y a dormi; il s'est réveillé. Il a cassé les vitres; les hôteliers ont interrompu leur commerce, par autorité de police; la police qui envoie les légions que vous savez. Nous reverrons cela.

Ce qui fait la force de l'Eglise, « sa puissante vi-« talité, » comme dit le bulozien, ce n'est pas seulement ce que le bulozien ne voit point, ni encore ce qu'il voit; c'est aussi ce qu'il voit mal. Il voit un culte dont rien n'égale la *variété*, la *pompe*, la *profondeur*. Ce culte sait *traduire*, même *aux yeux, par des rites magnifiques*, tous *les mystères de son dogme :* donc, il sait les rendre accessibles à toute intelligence. Ce culte sait *exprimer dans une lan-*

gue sublime les *états les plus changeants et les dispositions les plus diverses de l'âme :* donc il satisfait l'âme, toute âme, comme il satisfait l'esprit, tout esprit. Ce culte fait à l'art et au sentiment du beau une part *qu'ils n'ont reçue d'aucune autre religion :* donc, comme il a contenté isolément l'esprit et l'âme, il les contente et les comble dans leur union.

Tel a été ce culte depuis dix-huit cents ans. Pour traverser cette série de siècles, il a passé par où nous savons, il a rencontré les ennemis que nous connaissons : et le bulozien ne voit pas la divinité, et il appelle l'Eglise une institution *humaine,* et il imagine que le genre humain le croira, parce que le bon Buloz le croit; et il se flatte que ce culte sera mort, parce que Buloz l'aura dit à ses bons lecteurs !

Mort de quoi ? Pourquoi mort ? On a fait une mixture nouvelle des ingrédients fournis dans le cours des siècles par Héliogabale, par Porphyre, par Julien, par Arius, par Mahomet, par Luther : tout cela est entré dans la tête du bon Buloz, et de là se répand sur le genre humain; c'est déplorable et dangereux, mais je sens parfaitement que cela n'a pas noyé le Christianisme en moi ni en vous, ni en Buloz. Cette inondation passera, et les personnages qu'elle charrie resteront à sec, monuments

du déluge, monuments de la clémente victoire de Dieu.

Si l'Eglise n'est pas de Dieu, expliquez qu'elle se soit établie. Si elle est de Dieu, expliquez qu'elle tombe. Allez-vous nous proposer un Dieu nouveau, qui a fait une chose et qui se ravise; qui, ayant mal pris ses mesures, va construire un autre édifice sur d'autres fondements? Quelques embulozés ont bien cette impertinence. Ils prêtent à rire.

Ceux-là ne créeront jamais de « rites qui rendent compte de leurs dogmes, » bien que leurs dogmes ne soient point « profonds ». Ils n'exposeront pas « dans une langue sublime les états les plus chan- « geants et divers de l'âme »; ils ne feront pas « une « part satisfaisante au sentiment du beau; » ils ne créeront pas « une des plus puissantes institutions « que présente l'histoire »; ils ne soutiendront pas l'idéal glorieux « d'enfermer la vie dans les profon- « deurs de leur doctrine, » et de satisfaire à la fois et toujours aux besoins éternels de l'âme et à ceux de la raison — servis à part!

Ce qui a été de Dieu une fois est de Dieu toujours. Ce qui pendant dix-huit cents ans, à travers la mobilité perpétuelle de l'homme, a été la vérité, est à jamais la vérité. Pour faire un autre culte, ou une société sans culte, ce n'est pas l'institution catho-

lique que Dieu — ou Buloz — devrait changer, c'est l'homme même.

Adam, l'homme, voilà, Coquelet, la raison de l'Eglise. L'Eglise est une institution *surnaturelle* à laquelle Dieu a enchaîné les destinées de l'humanité. En ce sens le bulozien, quand il appelle l'Eglise « une institution humaine, » pourrait expliquer son mot. Qu'il dise l'*Institution humaine*, il parlera presque juste. Vous et moi et Buloz, et toute la race d'Adam, nous avons besoin de Dieu, nous engendrerons des fils qui auront besoin de Dieu : et nous irons à l'Eglise malgré nous, et nos enfants iront avant nous malgré nous, ou après nous malgré eux-mêmes, parce que l'Eglise est instituée de Dieu afin de donner Dieu à l'homme, créé de Dieu pour trouver Dieu.

C'est cette pente maîtresse de l'homme, c'est ce besoin intime, invincible, c'est ce miracle de nature, cette contradiction fondamentale de tant d'autres penchants, qui explique la « puissante vitalité » de l'Eglise, et qui sert de lumière naturelle pour nous faire comprendre le surnaturel de l'*Institution*. L'homme a besoin de Dieu, il veut posséder Dieu, l'Eglise lui donne Dieu; telle est l'*Institution*, par la volonté et la grâce de Dieu. Nous savons cela, nous catholiques, et n'avons nul besoin de savoir autre chose. Nous combattons quand nous ne som-

mes rien; nous mourons et nous ne sommes pas vaincus : *Il y en a d'autres!*

Il y en a d'autres, il y en aura tant qu'il faudra. Mais il n'en faut pas tant. Voyez ces petits pelotons de petits soldats. En somme, ils gardent très-bien Saint-Jean de Latran contre tous les fusils garibaldiens, contre tous les poignards mazziniens, contre tous les dires buloziens. J'y trouve du merveilleux. — Appelez-vous donc ceci une force, dit Coquelet, et la croyez-vous sûre?

— C'est la force nécessaire pour aujourd'hui, suffisante pour aujourd'hui, d'autant plus sûre enfin qu'elle est inexplicable. — Mais si enfin elle se retire, et n'est pas remplacée! — Eh bien! Dieu permettra que ce qu'il arrête actuellement, passe alors, et fasse son œuvre. Je dis l'œuvre de Dieu; les hommes n'en font pas d'autre. L'heure des écroulements sera venue, l'heure des reconstructions viendra. Nous attendrons. Parce que quelques bandits auront pillé une sacristie et quelques vandales abattu un édifice, croirai-je que les bandits vont emporter Dieu dans leur repaire, et que les vandales, qui ont tant rebâti, ne seront plus jamais tentés de rebâtir?...

Vous et moi, Coquelet, nous ignorons beaucoup de choses; mais nous n'ignorons rien tant

que la chose que Dieu fait aujourd'hui. Nous l'ignorons même quand il emploie nos mains. L'histoire n'est pas visible dans le moment qu'elle se fait, ni connue de ceux qui la font. Il y a dans le passé des éléments ignorés qu'on ne peut exclure du présent; le présent est plein de germes ignorés qu'on ne peut exclure de l'avenir. Dieu sait tout, dispose de tout; et l'homme reste impuissant devant les suites de son œuvre propre, avec la responsabilité d'avoir voulu le mal ou le mérite d'avoir voulu le bien.

Or, ces choses qui sont si peu dans la main de l'homme au moment que l'homme y travaille, et qui n'y sont plus du tout dès qu'il les a terminées, que deviendront-elles dans la main de Dieu ? Quelle issue leur donnera la toute-puissance ? Une issue que nous ne devons pas redouter, et que d'une certaine façon nous devons prévoir. L'avenir ne nous est pas caché comme le présent.

Les *désirs des méchants périront;* voilà l'avenir.

XV

LE PAPE ET LE MONDE.

Où en était le monde avant le Pape ? — Pourquoi et à quel titre le Pape est-il venu dans le monde ? — Quelles ont été les œuvres du Pape au milieu du monde ? — Comment le monde s'est-il séparé du Pape ? — Que sera le monde sans le Pape ? — Le Pape ressaisira-t-il le monde ?...

A ces questions, déjà l'histoire a répondu. Néanmoins, le grand nombre de ceux qui les agitent, et surtout de ceux qui prétendent les résoudre, ni n'en connaissent la simplicité ni n'en mesurent la profondeur. Signe effrayant de décadence, annonce de longues calamités !

Ce qu'était le monde avant le Pape? L'ignorance commence là. L'histoire n'est un enseignement que sur les lèvres de la foi.

Le monde avant le Pape, c'était l'empire de Néron. C'était l'humanité divisée en bêtes de somme et en bêtes de proie, la partie dévorante

sans remords, la partie dévorée sans révolte, et toute société s'acheminant à une destruction également certaine ou par la guerre ou par la paix. Esclave volontaire de celui qui fut « homicide dès le commencement, » le genre humain s'était affaissé sous sa tyrannie.

Alors, le troupeau étant à bout de voie, la miséricorde divine lui envoya un pasteur, une main pour le délier, une lumière pour l'introduire et le conduire dans le chemin qui mène à Dieu.

La vérité était niée du monde. *Quid est veritas?* Les sages et les puissants de la terre ne croyaient même plus qu'il y eût une vérité! *Pourquoi le Pape venait-il dans le monde?* Il y venait enseigner indéfectiblemeni la vérité.

De nobles esprits, chrétiens même, mais enveloppés d'une erreur originelle, publient que l'humanité est faite pour chercher librement la vérité; mais ils prétendent que l'homme peut refuser le guide. Le païen avait cherché la vérité ; plein de dégoût, il renonçait à la trouver.

Nous sommes faits pour chercher et CONNAITRE la vérité. Il est de la clémence et de la justice de Dieu de nous la donner, il est de notre devoir et de notre raison de prendre les jougs qu'elle impose. L'accepter, la communiquer, mourir pour

elle : grand effort, grand honneur ! Pour tenter l'effort et subir l'honneur, il nous est nécessaire de savoir que la vérité est de Dieu.

Donc, le Pape venait enseigner la vérité au monde pour la délivrance et le salut du monde. *A quel titre?* A titre de *vicaire* de Celui qui est la Vérité même : dans le ciel, Dieu, Fils unique et éternel de Dieu, égal et consubstantiel au Père incréé ; sur la terre, par un mystère ineffable, homme, fils d'Adam, chef et premier-né de la race humaine, doublement maître, doublement roi.

On a écrit de savants ouvrages sur l'origine du pouvoir temporel des Papes. Ce qu'ils prouvent bien, c'est que ce pouvoir n'a pas commencé. Saint Pierre exerça la plus haute attribution du principat civil. La cause d'Ananie et Saphire n'était pas une cause purement spirituelle, et ces coupables furent non-seulement exclus de l'Eglise, mais retranchés de la vie. Les chrétiens, donc, avaient en saint Pierre un pontife et un roi. Au milieu de la société païenne, dont ils observaient d'ailleurs les lois politiques, ils achetaient par le martyre le droit d'obéir à ce chef véritable qu'ils tenaient de Jésus-Christ, et qui était Jésus-Christ.

Jesus Christus, primogenitus mortuorum et princeps regum terræ, qui dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo. C'est en Lui, le premier-né, le prince des rois de la terre et le vainqueur du péché, que le pouvoir temporel de la Papauté prend son origine.

Zorobabel, aîné d'Adam au 53e degré et de David au 20e, fut l'ancêtre paternel de Joseph par Abiud, et celui de Marie par Reza. Lorsque Joseph épousa Marie, ces époux réunissaient les deux branches de la famille royale.

Jésus-Christ prend le nom de Fils de l'homme pour marquer son union avec la race humaine. Aîné des enfants d'Adam, chef de la race, héritier de l'autorité, roi naturel de toutes les nations, Roi et Prêtre éternel.

Ses droits ont été délégués à Pierre. Mille fois durant des siècles, le genre humain a solennellement proclamé et reconnu cette délégation. Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, est le chef de la famille humaine.

En constatant son haut domaine sur cette terre, dont il est le créateur, Dieu n'a voulu s'y réserver en propre qu'un petit espace, comme il n'exigeait pour offrandes qu'une figure des biens qu'il lui fait produire, et pour prêtres qu'un faible nombre des hommes qu'il y nourrit.

Pour sa part, il a choisi Rome, la forteresse de l'ennemi. Il l'a donnée à Pierre, pour la conquérir par le plus prolongé des miracles. Le voyage d'Israël dans le désert n'était qu'une image abrégée des travaux que le nouveau Moïse et le nouveau Peuple auraient à soutenir pour entrer dans la nouvelle Terre promise. De saint Pierre à Adrien Ier, de Néron à Charlemagne, que d'étapes formidables ! que de miracles !

Mais le miracle n'est pas la loi permanente de ce monde. Par le miracle même, Dieu ramène tout à l'ordre commun. Les merveilles de l'Exode cessèrent lorsque le Temple fut bâti. Après trois siècles de martyre et huit siècles de rudes combats, après les empereurs de Rome et ceux de Byzance et les Barbares ; après que Rome eut été vidée plusieurs fois, plusieurs fois ruinée, et plusieurs fois repeuplée et rebâtie de la main de ses pontifes, le grand ouvrage reçut sa perfection matérielle d'un héros suscité pour être la noble image du prince selon le cœur de Dieu. Le nouveau genre humain, élevé par les Papes, a mérité Charlemagne, comme le genre humain déformé par le paganisme avait mérité Néron. L'Autorité remplace la Tyrannie ; les rois reçoivent de l'Eglise une charte des droits de Dieu, qui sont les vrais droits de l'homme, et l'on voit sur la terre cette

double merveille : à Rome, un royaume de l'Esprit, établi par les seules conquêtes de l'esprit et dont les fondateurs n'ont versé d'autre sang que celui de leurs veines ; dans l'Occident, un nouvel empire dont le chef se proclame l'auxiliaire du Roi paternel des âmes, chargé de conduire les hommes à Dieu par les voies de la justice et de la paix.

Quelles ont été les œuvres du Pape dans le monde? En huit siècles, il avait mis Charlemagne à la place de Néron ; depuis dix siècles, il a empêché la Tyrannie de ressaisir l'empire. Où trouver la chose évidemment bonne, l'œuvre de bien, d'accroissement et de salut que les Papes n'ont pas proposée, protégée, accomplie ? Considérons un seul fait, l'institution et le maintien de l'Autorité.

C'est en l'an 58 ou 59 de Notre-Seigneur, sous Néron, que saint Paul, écrivant aux Fidèles qui habitaient Rome, leur recommande d'obéir aux princes. Les Juifs récemment baptisés, attendant toujours un peu le Messie de la Synagogue, étaient enclins à la rébellion. Avec une prescience divine, sous le coup des délires de la Tyrannie, l'Apôtre fonde la notion de l'Autorité.

L'Eglise accepte ces maîtres qu'élèvent tour à

tour le parjure, la vénalité, l'assassinat. Elle n'en fait aucun, n'en conteste aucun, n'en adore aucun. Elle commande d'obéir à l'Empereur, elle défend de l'adorer. C'est assez respecter le droit de la puissance. Un jour les tyrans tomberont comme les dieux, et le vrai Dieu fera de vrais rois.

L'Empereur demande l'impôt, on lui donne l'impôt; il demande le service, on lui donne le service. S'il demande l'encens, on lui dit : « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes; tu peux tuer le corps, nous craignons ce qui tuerait l'âme. » La tyrannie tue, et s'étonne de trouver toujours en face d'elle des âmes, et de voir que c'est elle-même qui périt.

Lorsque l'Eglise eut sacré les princes, alors commença l'attachement pour le sang royal. Une dynastie chrétienne, c'était un grand instrument de salut et une grande garantie de tous les droits. Le Roi était le protecteur armé de l'unité des esprits, le défenseur des opprimés, l'appui des faibles, l'évêque du dehors, engagé par les serments les plus saints à observer les lois divines.

Si le Roi se parjurait, le peuple n'était pas sans recours. Il y avait un juge pacifique, mais puissant sur la conscience humaine, parce que jamais magistrat n'eut de plus solennelles obligations en-

vers la justice, ne fut plus étroitement tenu d'être prudent. Ce juge marquait au Roi la borne qu'il ne pouvait franchir.

Des rois ainsi institués et surveillés, était-ce la même chose que les Caracalla, les Dèce, ou les successeurs si promptement dégénérés de Constantin ? On a vu quels étaient les devoirs acceptés et reconnus de la royauté carlovingienne. L'histoire n'a pas de fanal qui montre mieux ce que le Pape a fait dans le monde.

On reproche à l'Eglise tantôt son attachement, tantôt son indifférence pour les rois et pour les dynasties. L'Eglise a eu les sentiments qu'elle devait avoir, selon le caractère des pouvoirs sous lesquels elle a vécu. La puissance moderne n'est plus son œuvre.

En présence de cette force dédaigneuse qui la reconnaît à peine comme un fait, l'assimile aux « autres institutions religieuses, » et lui jette comme aux autres du pain et des injonctions de prier et d'obéir, l'Eglise reprend son indifférence. Elle obéit où elle doit obéir, prescrit l'obéissance due, refuse ce qu'elle doit refuser, réclame ce qui lui appartient. La puissance redevient un fait ; elle reste un fait que Dieu a voulu : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita est : non est enim potestas nisi a Deo.*

L'Eglise ne change rien au texte de saint Paul. Le fait passe, le fait l'écrase; elle regarde passer, elle se laisse écraser. En l'écrasant, le fait s'épuise et meurt; elle est féconde et immortelle. Ni la notion de l'Autorité, ni la notion de la Liberté ne périront dans les mains de l'Eglise.

Cependant *le monde s'est séparé du Pape!* Est-ce bien vrai? Cela se dit de toutes parts, et de toutes parts la ruse, le mensonge, la violence s'emploient frénétiquement pour ôter à la Papauté ce monde qui, dit-on, s'est détaché d'elle. Dans un siècle si funeste aux couronnes, cette couronne tient étrangement sur ce front insulté!

Quand les rois sont retranchés (nous savon par qui) de la communion des peuples, aussitôt les armées se dissolvent, les administrations trahissent, les grands pactisent. Il ne reste de fidèle que le clergé, que l'on emprisonne, et le peuple, que l'on tue. Enfin, le souverain excommunié est déposé « légalement » par le suffrage universel de ce peuple qui meurt pour lui. Tel est le caractère de l'époque.—Mais le Pape, plus excommunié que tout autre souverain, demeure dans sa ville et sur son trône.

On objecte qu'une « main puissante » le soutient. Pourquoi cette main puissante le soutient-

elle ? Apparemment, parce que le monde n'est pas détaché de lui. Dans tous les périls de la Papauté, il s'est trouvé un bras puissant pour opérer une intervention dont la politique n'a pas toujours très-bien rendu compte, sinon que l'opinion restait au Pape.

Cette opinion si savamment travaillée contre le Pape, cette opinion qui ne parle pas, qui remue à peine quelques généreuses faiblesses, voici qu'aujourd'hui comme toujours elle est pour le Pape une force avec qui la force doit compter ! Toutes les fois que la Papauté est menacée, le monde en même temps entre dans la voie des catastrophes et retombe sous la loi du miracle.

Mais, regardons en face. Oui, la partie bruyante du monde, s'est séparée du Pape. La politique, la science, la taverne parlent contre la Papauté. — « Elle n'a pas su marcher avec l'esprit moderne ! » Devant cette raison s'inclinent beaucoup de ceux qui trouvent que l'esprit moderne s'égare. Cette raison glorifie la Papauté.

La Papauté n'a pas su « marcher avec l'esprit moderne, » parce qu'elle ne sait pas suivre l'erreur. L'Eglise n'est pas sur la terre pour recevoir l'impulsion de l'esprit de l'homme ; mais pour régler l'esprit de l'homme suivant les enseignements stables de l'esprit de Dieu.

La misère de nos jours, c'est l'affaiblissement intellectuel des catholiques qui laissent dire que l'Eglise a failli en ne s'abandonnant pas à l'esprit moderne. Quelle vérité catholique est devenue erreur; ou quelle erreur est devenue vérité?

Dieu est l'unique vérité, l'Eglise catholique est l'unique Eglise de Dieu. Elle a proclamé toute la vérité en face de toutes les oppositions. Notre-Seigneur avait prévu que son Evangile serait une pierre d'achoppement pour plusieurs. Dès saint Paul on commençait à n'y trouver que folie; chaque siècle, chaque génération a voulu en ôter quelque chose. « Dieu, dit Faber, n'a pas jugé à propos de donner une nouvelle loi à chaque siècle et à chaque génération; il a méprisé ces cohues triviales qui se pavanent dans l'histoire sous le nom d'esprit moderne. »

Les mêmes qui demandent avec un accent de secret triomphe comment le monde s'est détaché du Pape, avouent, non sans terreur, que le monde s'est également détaché de l'Autorité; et l'on voit assez qu'ils n'y savent remède. Cependant l'autorité politique a « marché avec l'esprit moderne! » Elle a flatté le libre examen, elle a autorisé ses investigations, qui se pratiquaient la torche au poing. Elle en a recueilli les fruits : ils deviennent amers! Dans la fumée des incendies on verra vaciller la civilisation.

Selon toute apparence, les derniers apôtres du libre examen, héritiers de ses conquêtes, administreront de formidables narcotiques à l'esprit humain.

Ce sera *le monde sans le Pape,* situation comparable à celui du *monde avant le Pape,* lorsqu'un représentant de cette fière société romaine, réfugiée sous la dictature de Tibère, disait superbement : *Qu'est-ce que la vérité?* et, sans attendre la réponse, versait le sang du Juste. Aujourd'hui cette conséquence peut paraître extrême. Il y a encore trop d'esprit chrétien dans les peuples, sur les couronnes trop de reflets de l'ancienne royauté chrétienne. Attendez que ce reste s'évapore au souffle des histrions : le mépris de l'espèce humaine rouvrira le cirque.

Le *monde sans le Pape,* est-ce à dire que la Papauté disparaîtra complétement? Non; quand le Pape s'en ira, en d'autres termes, quand le Christianisme s'en ira, il n'emportera pas la civilisation seulement, il emportera le genre humain. L'humanité ne connaissant plus Jésus-Christ, ne lui donnant plus ni saints ni martyrs, ni sacrifices ni prières, n'aura plus de raison d'être.

Suivant de bons esprits, nous pourrions n'être

pas loin de là; le monde se précipite à cette apostasie où la tyrannie sera telle et la séduction si redoutable, que le Fils de l'homme devra en abréger la durée pour trouver encore de la foi sur la terre. On remarque beaucoup de signes annoncés. Les chrétiens aiment l'hérésie, les méchants foulent la justice, les esprits sont très-bas, les cœurs plus bas; et bientôt rapetissé en tous sens, le monde tiendra dans une seule main. Sous cette main de fer, où l'Eglise trouvera-t-elle un refuge? Où seront les catacombes?

Il faudrait savoir ce que nous avons encore de Christianisme dans les veines; il faudrait savoir surtout ce que pèse aux balances divines une seule goutte de sang répandu pour la vérité. La force qui s'organise, irrésistible d'une certaine façon, sera pourtant fragile. Il y a chance qu'elle périsse par apoplexie, précipitant tout dans une anarchie violente et destructive, mais par là même réparatrice.

Il répugne de croire que l'histoire évangélique est à sa fin, et que cette arrière-lignée de Luther, dont le Christianisme subit aujourd'hui les méfaits, arrachera le roc posé des mains du Christ. Dieu veut-il tant humilier la raison humaine? Avons-nous besoin de cet affront pour savoir quels misérables ennemis nous peuvent détruire?

Ceux-ci seraient pires que le moucheron et l'abjecte sauterelle, fléaux muets du moins! (1)

Attendons le châtiment, non la mort. Toutes les transgressions seront vengées, toutes les ingratitudes punies; le monde, ses erreurs au cou, baigné de sueur, de sang, de larmes, passera par d'épaisses ténèbres, implorant la lumière, l'autorité et la liberté.

Et c'est dans cette épreuve, dont ses gémissements demanderont à Dieu d'abréger le cours, que le Pape *ressaisira le monde,* ou plutôt que le monde ressaisira Dieu. Alors l'inépuisable fécondité de l'Eglise se manifestera : de ses vieilles vérités éclôront des forces et des merveilles nouvelles, et elle poursuivra son œuvre, qui est de mettre Jésus-Christ en possession de toute la terre, et toute la terre en possession de Jésus-Christ.

(1) Quoi qu'il arrive pour le temps présent, cependant, à la fin, l'Eglise sera écrasée par l'Antechrist : *Datum est illi facere cum sanctis,* ET VINCERE EOS. (Apoc., XII, 7.) Il est donc de foi que nous serons vaincus. C'est pourquoi le Christ reviendra, fera justice et en finira.

XVI

DROITS DE L'HOMME, DROITS DE DIEU.

La polémique contre le gouvernement pontifical est basse, honteuse pour l'esprit public; efforçons-nous de ne la pas laisser à ce misérable niveau. Regardons la question sous son vrai jour. Des insensés veulent détruire une œuvre de Dieu, et la plus nécessaire au monde. Rome est le royaume propre de Jésus-Christ, la part qu'il s'est réservée sur la terre dans le miséricordieux dessein d'y établir la source de la vie surnaturelle.

On a toujours vu dans le monde un parti pour refuser ce bienfait; parti si puissant qu'il semble parfois se composer du monde entier. Néanmoins, depuis dix-huit siècles, la force des choses a invinciblement maintenu parmi les hommes ce droit de domaine et d'habitation que daigne se réserver la clémence du Christ.

La *force des choses,* le besoin de l'humanité! Si l'on connaissait l'histoire de l'Eglise, qui est l'histoire de Dieu présent et vivant sur la terre;

si ceux qui disent aimer la liberté considéraient de près, tels que l'Eglise les expose et les défend, ces droits de Dieu auxquels leur aveuglement prétend opposer les droits de l'homme, ils verraient que les droits de l'homme n'ont d'existence et de sauvegarde que dans les droits de Dieu. Quand le vicaire du FILS DE L'HOMME n'occupera plus le Capitole, en vain l'insurgé de 1789 aura pris la Bastille!

Droits de l'homme, liberté humaine, existence distincte des nations, autant de pensées du Christ, voulues et accomplies par sa seule Eglise. Avant le Christ, l'état normal des sociétés était l'esclavage; le droit normal, le droit du plus fort, pour imposer l'esclavage; la politique normale, la conquête, pour vendre ou pour tuer les vaincus. *Humanum paucis vivit genus!*

« La liberté est une invention chrétienne : elle « suit le Christ où il va, elle disparaît d'où il se « retire. » Les peuples que le Christ n'a pas visités sont assis dans l'ombre de la mort; ceux qui l'ayant reçu l'ont banni, voient remonter les ténèbres : leur tête paraît encore lumineuse et libre, déjà les membres sont engloutis et engourdis. Dans ses Indes dorées par le soleil, dans les mines qu'elle appelle ses *Indes noires*, dans les vertes richesses de l'Irlande, regardez les su-

jets de cette grande Angleterre, si fière d'avoir subjugué sous ses propres lois la loi du Christ : *Humanum paucis vivit genus!*

Quel est et que devient le droit de l'homme sous des maîtres qui méprisent le droit du Christ ? « Dieu, dit saint Augustin, ne commande rien pour sa propre utilité, il commande tout pour l'utilité de ceux à qui il commande. » La conscience humaine ne permet pas que ce Maître divin soit remplacé par les dominateurs dont sa miséricorde avait brisé l'empire; elle ne souffre pas que le Capitole soit relevé au-dessus du Calvaire.

Demander aux adversaires de Jésus-Christ, de l'Eglise, de la Papauté, leur demander d'étudier un peu, c'est leur demander beaucoup, et plus que le grand nombre d'entre eux ne veulent faire. Mais, dussent-ils abjurer toute raison pour servir la passion qui les emporte, nous, du moins, nous aurons consolé et affermi la foi des chrétiens, laquelle est un grand élément de la *force des choses*.

Dieu a fait aux chrétiens d'immenses priviléges : ce n'est pas le moindre d'être au courant de la scène de ce monde, d'en comprendre les péripéties, d'y démêler l'action de la main divine. Par là ils s'enracinent dans l'amour de la justice et de la vérité, au milieu de ces terribles

passages du mal qui font ailleurs fléchir la conscience et jusqu'à la raison. Il y a des désastres horribles à contempler : l'âme y succomberait et se laisserait entraîner dans l'un des deux abîmes que creusent inévitablement les grandes catastrophes sociales : ou l'abîme du désespoir, ou l'abîme des avilissements.

Eclairée sur l'œuvre de Dieu, l'âme du chrétien ne voit plus le Mal établir son règne, mais la Justice exercer le sien ; et elle peut porter le poids d'un monde qui croule.

XVII

CONCLUSION.

Coquelet et Ercole, l'aigle des Romagnes, se sont joints. Ils ont de fréquentes conférences sur les affaires du monde, et ce que j'avais prévu est en train d'arriver. Ils se gâtent.

Coquelet, Coquelet, tout ce que peut vous dire Ercole et toutes les imaginations du catholicisme libéral n'y feront rien. C'est Jésus-Christ qu'il faut servir, et c'est le Pape qui enseigne à servir Jésus-Christ ; le Pape et nul autre.

Ercole, Ercole, quand même Coquelet irait se confesser aux aumôniers de Garibaldi, l'Italie ne sera pas une et libre pour cela. L'Italie sera *une* quand elle sera uniquement catholique; *libre* quand le Pape y sera libre.

Ercole et Coquelet, la question italienne n'est pas en Europe. La question italienne, la question humaine est de savoir si le genre humain obéira au diable ou à Dieu.

Votre besogne n'est pas de vous rendre libres, comme vous dites. Libres, vous l'étiez; vous l'êtes encore, quoique vous ayez beaucoup perdu. Vous pouvez perdre davantage; vous pouvez perdre tout.

Il n'y a de question qu'entre Jésus-Christ et Satan. Votre besogne, la besogne de l'Europe est de donner le monde à Jésus-Christ. Si vous ne faites pas cela, Satan gardera ce qu'il possède et prendra le reste.

LIVRE VI.

ROMA VEDUTA, FEDE PERDUTA.

LE BOURGEOIS.

ROMA *veduta, fede perduta :* J'ai vu Rome et j'ai perdu la foi. » Ainsi disent, d'un ton d'oracle, quantité d'honnêtes gens qui n'ont guère connu Rome, et pas du tout connu la foi.

Ce dicton est de ceux qui courent le monde pour servir de poids à l'ignorance et de brillant à la sottise. Nos honnêtes gens l'ont attrapé. Que leur faut-il davantage ?

Ils ont vu Rome, leur passe-port l'atteste, et même ils parlent italien ; les voilà donc bien éta-

blis dans une incrédulité raisonnée, mais surtout raisonnante : *Roma reduta, fede perduta.*

Ils se plaignent de la douane, des mendiants, des auberges, des facchini, des vetturini, des ciceroni : ne les connaissent-ils pas ? Pour le reste, ils savent cent histoires, apprises aux meilleures sources.

Comment conserver la foi quand on a vu les carosses des cardinaux, les sandales des capucins, les *monsignori* au spectacle, et les prédicateurs sur une estrade, faisant des gestes exagérés ?

Il faut pourtant des études pour perdre la foi. J'ai suivi de près deux étudiants, deux barbes grises. Il y a un âge qui n'est plus excusable et n'est pas respectable ; ils avaient cet âge-là.

L'un était lecteur du *Constitutionnel,* l'autre paroissien de Saint-Louis d'Antin. Ils passaient leur temps à bâiller parmi les ruines, les musées et les églises, pressés d'en avaler le plus possible en un jour.

Ils se scandalisaient de tout, et la piété du peuple les scandalisait particulièrement. Pour l'incrédule, c'était fanatisme ; pour le paroissien, superstition. Le paroissien était le plus furieux.

Lorsqu'il nous voyait baiser la main d'un prêtre, cette main qui porte et distribue le corps de Jésus-Christ, il ne pouvait contenir sa mauvaise humeur. — Nous avilissions la France !

Les prêtres romains ne lui semblaient pas assez roides ; des prêtres sans rabat ! Les offices étaient trop courts. Il blâmait la pompe des jours fériés et la simplicité des jours ordinaires.

Dans Saint-Pierre, il regrettait son prie-Dieu de velours jaune. Il lui déplaisait de s'agenouiller sur le pavé. En général, il trouvait qu'à Rome on fait trop pour Dieu, pas assez pour le paroissien.

Au Colisée, harangue contre le clergé romain : — Au lieu d'une croix de bois, ne faudrait-il pas là une belle croix en fonte dorée ? Ah ! ce clergé, que fait-il donc de ses immenses richesses ?

Le paroissien contestait partout l'authenticité des reliques. Lui parlait-on d'un miracle, il prenait la fièvre. Enfin, fatigué de nous répéter : *Rationabile obsequium vestrum,*

Il nous lâcha, donnant tout l'honneur de sa compagnie à l'incrédule. L'un et l'autre s'accrochèrent à ce qu'ils purent trouver de commis

voyageurs, d'Anglais, de mauvais drôles italiens.

Chaque soir, à l'auberge, ils nous racontaient cent platitudes sur la société romaine. C'était le butin du jour. Le mois fini, mes deux sires avaient vu Rome et perdu la foi.

Le sot de France, politique, religieux et littéraire, transporté sur cet auguste théâtre de Rome, y acquiert un fini où le sot d'aucune autre contrée ne peut prétendre.

Ce pauvre Blanchard, l'incrédule, c'était un bon homme! Il avait une jeune femme, Bichette, qu'il promenait en Italie pour l'amuser.

La digne créature ne s'amusait pas du tout. Elle prenait le torticolis à regarder les plafonds; elle avait peur. Elle disait : — « Blanchard!

« Quel plaisir y a-t-il à voir des ruines? C'est triste, et ça peut vous tomber dessus. Il y a toutes sortes de bêtes là dedans. »

Blanchard répondait : « — C'est beau, parce que c'est antique. Au retour, nous serons contents de pouvoir dire que nous l'avons vu. »

Elle reprenait : « — Ces pays sont trop chauds.

Tu pourrais tomber malade et mourir. Comme ça serait amusant pour moi ! Allons-nous-en. »

Blanchard répondait : « — Il est, en effet, singulier qu'on se dérange pour cela, et cette chaleur est vraiment incommode. Mais nous l'aurons toujours vu. »

Ils s'en allèrent pleins d'innocence, et ils vécurent heureux dans leur maison, si heureusement située au centre de Chignac.

En secret, Blanchard et Bichette s'étaient livrés à quelques superstitions. Ils avaient baisé le pied de saint Pierre : « Cela ne peut pas faire de mal ! »

Ils avaient emporté des médailles, des chapelets, une indulgence pour la bonne mort. Tous ces objets dormirent dans leurs tiroirs assez longtemps.

Vint un catarrhe. Alors Blanchard lui-même dit à Bichette : — Je ne serais pas fâché de voir M. le Curé. Bichette reprit : — Cela ne peut pas faire de mal.

Le catarrhe emporta Blanchard confessé. Madame veuve Blanchard passe avec raison pour une des bonnes chrétiennes de Chignac.

Quant au paroissien de Saint-Louis d'Antin, certainement il a retrouvé la foi sur son prie-Dieu de velours jaune.

On ne peut exiger qu'un lecteur du *Constitutionnel* et un paroissien de Saint-Louis d'Antin voient Rome des mêmes yeux que Charlemagne.

II

LE SOT MUNICIPAL.

Le sot municipal est d'une sottise plus tenace. Il se tait sur les dogmes, il ne s'en occupe pas; mais il conclut contre la foi, par cette raison que Rome est mal bâtie, mal alignée, mal soignée.

« — Quel gouvernement! Une seule place est régulière, une seule rue est pourvue de trottoirs, toutes sont mal balayées, plusieurs ne le sont pas du tout. Point d'arrosage; un éclairage défectueux!

« Rome!... Il lui faudrait l'esprit de notre édilité parisienne, esprit de conservation et de progrès. On démolit tout, voilà le progrès; on ramasse les curiosités dans les musées, c'est la conservation.

« Ces précieuses ruines, ne devraient-elles pas être chaussées d'asphalte, habillées de grilles, entourées de fleurs? Devait-on balancer à ouvrir de larges rues coupant la ville en lignes droites? »

L'on objecte qu'il faudrait abattre des églises, passer sur des couvents : « — Des églises, des couvents, il y en a trop ! C'est mal servir la religion que de l'ériger en obstacle au bien public.

« On rend la religion détestable, en l'opposant à tout progrès. Construisez des boutiques sur ce sol mort des églises et des couvents. Que le commerce puisse prendre ses aises dans la ville bien percée !

« Alors vous aurez du mouvement, des affaires. Rome, qui n'est qu'un lieu de curiosité, deviendra un centre d'industrie et de plaisir ; les étrangers afflueront, et le peuple bénira le gouvernement. »

Le sot municipal ne comprend la beauté qu'en ligne droite, la vie que dans les rues pleines de fiacres. Il veut des rues droites, des boulevards alignés ; des boutiques, des boutiques !

Il méprise le gouvernement des prêtres, qui méconnaît l'alignement et la boutique. Il répand un venin pernicieux. Il dit aux propriétaires que le mètre de terrain monterait à deux cents *lires*.

C'est lui, c'est le sot municipal qui détruira Rome. Il mettra la pioche sur les églises, grattera les sept collines, déplacera les obélisques. Dans

le Colisée, il plantera des cactus et des hortensias.

Le sot municipal s'applaudira s'il peut donner au Forum la physionomie d'un quartier du Palais de Cristal. Il y placera des tourniquets; l'on payera dix baïoques pour passer sous l'arc de Titus.

III

LE SOT PAIEN. — GIBBON.

Pire que le sot municipal, le sot païen s'enflamme d'amour à la vue des choses qui devraient le remplir de haine, s'enflamme de haine devant celles qui devraient le remplir d'amour.

L'Anglais Gibbon était de cette espèce. Un jour, Gibbon apporta dans Rome ce visage invraisemblable, cette fabuleuse laideur qui avait émerveillé Paris. Il se rendit au Capitole, il contempla le Forum.

Des vaches paissaient sur les débris des rostres; parmi les débris de la maison d'Or de Néron, des pâtres chantaient; les hymnes saints retentissaient dans le temple de Jupiter transformé en église; un joyeux son de cloche s'élevait des ruines du Palatin.

Quelques moines vinrent à passer, foulant les débris de la voie Sacrée, voie des triomphateurs, voie des martyrs. Ils bénissaient les pauvres femmes qui filaient leur quenouille et les enfants qui jouaient sous le péristyle du temple de Faustine en débris.

Si jamais spectacle a pu charmer les yeux et la raison d'un homme, c'est bien celui-là! Ce spectacle de la défaite de Rome, de la liberté des nations, le genre humain l'a désiré mille ans.

Le centre de la guerre universelle devenu un pâturage; l'allégresse de la prière catholique dans cette prison Mamertine, abattoir des peuples vaincus; les autels d'une Faustine enfin ruinés; des pâtres tranquilles dans les délices de Néron!

C'est la victoire de la justice, la victoire de Dieu, Dieu a broyé cet infâme empire, et les nations sont nées, et la liberté a lui sur le monde. Si tant de peuples que Rome fit périr avaient pu voir seulement ce que nous voyons, ils seraient morts consolés.

Dieu en a donné l'espérance aux martyrs. Combien de ces héros de Jésus rédempteur, combien d'entre eux allant au supplice, ont eu la vision

du Forum ruiné, devenu le *Campo Vaccino!* Car Rome était « la mère des abominations. »

Nous voyons ce qu'ont désiré les martyrs. Les ruines de Rome servent de piédestal à la Croix. Elles sont foulées aux pieds du vainqueur, les pieds cléments et beaux qui évangélisent le salut.

Et les marbres du hautain Capitole, et les colonnes des temples impurs, sont devenus les marches et les ornements de l'autel pacifique, où ne coule plus que le sang volontaire de l'amour.

On a dit ce qu'étaient l'homme et la société sous le règne des faux dieux, ce qu'ils sont sous la loi du Dieu véritable. Le contraste est saisissant de cette place où s'était assis Gibbon, au pied du Capitole.

Il éclate matériellement à l'aspect de ce Forum, le centre du monde avant la victoire de Jésus. Là, l'antique Rome a déposé le souvenir de ses crimes plus monstrueux encore que sa grandeur.

Vue à travers Rome chrétienne, l'antique Rome inspire le dégoût. Cruautés atroces, mœurs abjec-

tes et cyniques, culte stupide, et l'homme enfin devenu aussi infâme que ses dieux.

Quelle différence, même de forme, entre le fétiche et le dieu lare? Quelle différence entre le chef de horde qui mange son vaincu, et le patricien qui achète des vaincus pour qu'ils s'égorgent dans ses festins?

Cette alliance de la cruauté et de la débauche, signalée partout avant la Croix, qui reparaît surtout quand la Croix se retire, elle est surtout romaine. A l'amphithéâtre attenait le lupanar.

Un jour, César, ce politique, cet orateur, ce délicat; César, qui méprisait tant les autres Romains, fit largesse au peuple de plusieurs milliers de prisonniers à tuer dans le cirque. Oui, ce grand César!

Le peuple murmura, car César avait affecté de lire des lettres pendant les jeux. Voyez-vous ce peuple et ce César! Mais César est le plus horrible. Néron, du moins, buvait sa part du sang qu'il faisait couler.

César est un sauvage, la société païenne est une société sauvage. Rome étale un puissant génie, mais elle méprise la vérité, elle ignore la charité,

elle ne connaît pas la pudeur; elle est sauvage.

Le chrétien, considérant la société antique, songe moins à la maudire qu'à bénir Dieu d'avoir dissipé les ténèbres où l'âme humaine s'était souillée si profondément. C'est depuis l'Evangile, et contre ceux qui l'ont trahi, que l'humanité a su fulminer ces anathèmes devant lesquels recule la force méchante.

En tous ceux qui ont entrepris d'étouffer le Christianisme, a reparu l'esprit des anciens maîtres de Rome. Cependant aucun de ces monstres n'a essayé des atrocités par lesquelles les ambitieux Romains se rendaient populaires; leur mémoire est infâme pour des actions qui ne seraient pas même alléguées contre un Trajan et un Marc-Aurèle.

Ainsi l'Eglise du Christ, établie au centre de la tyrannie abattue, a su former dans le monde un esprit rebelle invinciblement porté à la tyrannie. Le monde ne souffre plus que comme une exception de courte durée ce qui jadis était la règle sans exception.

Sous ses pontifes, à travers les misères de l'humanité, Rome n'a cessé de réaliser en elle le type de la société chrétienne. Dans cette ville « où l'on « a trouvé tout le sang qui s'était répandu sur

« la terre, » l'homme est traité avec douceur comme un infirme, avec respect comme un enfant de Dieu.

Il est protégé, gouverné et honoré. On a pitié de ses défaillances, on travaille à le rendre meilleur. Sa terre est à lui, son sang est à lui, son âme est à lui. Quelles lois lui ont donné plus d'amis, plus de repos, plus de lumières? Ailleurs, l'homme est premièrement un outil ; à Rome il est premièrement une âme.

C'est à Rome que les mœurs publiques, suivant de plus près la direction de l'Eglise, ont plus approché l'idéal évangélique. Je sais que tout peuple se termine en bas par une populace ; mais à Rome cette populace même n'est pas sans foi, et de solides vertus ornent le foyer romain.

Jamais vingt ans ne se sont écoulés sans que Rome ait donné au monde un de ces héros qui se dévouent à l'amour de Dieu avec la triomphante énergie de la sainteté. — La conscience éclairée dédaigne les bouffées d'un ignorant orgueil ; elle assigne le premier rang parmi les peuples à celui qui a le mieux conservé la foi et qui produit le plus de saints.

Voilà donc ce qu'offrait à Gibbon ce terrible Forum, désormais rempli de prière et de paix,

abandonné au facile labeur des femmes et aux jeux des enfants. Mais Gibbon n'avait pas l'esprit moins difforme que le visage. Il était hideux, — et apostat.

Après avoir embrassé la foi catholique, il l'avait reniée par une crainte lâche. Il s'était fait persécuteur, comme pour reculer plus ignoblement devant la persécution. Ame vraiment misérable, adoratrice de la force jusqu'à la haine de la faiblesse et de l'amour !

Or, ce spectacle de la paix dans le Forum vexa ce lâche, et ces chants de la foi des martyrs sur le Capitole irritèrent cet apostat. Il s'écria : « Jadis des triomphateurs, aujourd'hui des moines ! » Et il résolut de venger Jupiter de Jésus, les Césars des Papes, les Triomphateurs des Martyrs. Il fit un livre.

Contre son dessein de venger le Paganisme, il prouva que, Rome eût-elle policé tous les barbares, le Paganisme par lui-même aboutissait à la destruction de Rome, de la civilisation, du genre humain. Et en même temps, plein de rage, il insulta le Christianisme ou plutôt Dieu, « qui abat-« tait aux pieds de son Eglise une puissance re-« doutée de tout l'univers. »

Voilà le livre de ce fameux Gibbon, et le résultat de l'inflammation qu'il prit au pied du Capitole, dans un sublime regret de n'être pas prêtre de Faustine. Car à quel autre emploi aurait-il pu prétendre? Il avait été sous les armes, et plus tard au Parlement.

Pauvre cervelle, digne de son temps ingrat et frivole! Près de l'endroit où Gibbon déplorait l'avénement des moines, s'élève le couvent de saint Grégoire Ier. A la voix de ce grand Pape, de là partirent les moines qui firent l'Angleterre.

Retiré à Lausanne, Gibbon jouissait de sa gloire. La révolution française éclata. Elle chassa les prêtres, chassa les moines, chassa aussi Gibbon et le força de se réfugier en Angleterre, pays de libre pensée, où ce libre penseur ne se pouvait souffrir.

A l'abri de tout chant d'église, protégé contre toute approche des moines, mais plein d'ennui et de peur, et craignant fort l'approche des républicains, il mourut amèrement, faisant l'apologie de l'Inquisition.

IV

FORBANS ET CUISTRES.

Les Gibbons n'ont jamais manqué dans Rome. En ce moment ils abondent. Ils viennent de partout; Rome elle-même en fournit. Ils demandent qu'on ôte le Pape et qu'on ramène l'Empereur; qu'on leur rende le lustre antique, sous les traits du roi turinois ou du dictateur niçard.

Parmi ces païens, il y a beaucoup de forbans, beaucoup de cuistres. Les forbans brusqueraient de grasses affaires avec les amateurs de curiosités; les cuistres diraient de belles choses dans le Sénat. D'ailleurs, Dieu et tout ordre et toute beauté sont toujours haïs des forbans et des cuistres.

Ils aiment la force brutale, avec la force morale ils ne peuvent rien, sans la force brutale ils ne sont rien. La force morale ne procure aucun lucre au forban, aucun lustre au cuistre. Quand la force morale règne, le cuistre doit garder son taudis, le forban doit vivre de privations; le cuistre est professeur, journaliste tout au plus; le forban petit employé.

Le cuistre et le forban se sont coalisés. Ils ont si bien ourdi que les voilà au point de prendre Rome. S'ils y parviennent, ces Césars dureront peu! Quelque barbare ne tardera pas d'accourir; et la victoire du cuistre et du forban sera dans la postérité, comme le livre de Gibbon, un argument pour l'Eglise.

V

LE VRAI INFAME.

Mais voici le vrai infâme, près de qui les autres semblent innocents; voici le monstre plus redoutable que le fou, pire que le païen.

C'est le prêtre ennemi de l'Eglise, le parricide; c'est Judas encore couvert de la robe des apôtres, la bouche encore pleine du mystère divin.

Il existe, je l'ai vu, je l'ai entendu. De la synagogue au prétoire, il promène l'impudence de sa trahison : — « A trente deniers le Juste!

« Qui me donne trente deniers, et je livrerai « le Vicaire de Jésus-Christ; je prêterai mon nom « de prêtre pour tromper l'ignorance des fidèles!

« Trente deniers! Je serai Caïphe, j'embrasse-
« rai Hérode et Pilate; je dirai que Pilate main-
« tient l'ordre et qu'Hérode garde la loi.

« Trente deniers! Je porterai contre lui des
« accusations que vous n'inventeriez pas : je dé-
« poserai qu'il a transgressé les commandements.

« Je l'accablerai d'injures plus meurtrières que
« les vôtres, de calomnies que l'on croira mieux;
« j'invoquerai l'intérêt du ciel. Trente deniers!

« J'irai à Rome, et je reviendrai dire, moi, de
« ma bouche sacerdotale, que la religion se meurt,
« que ce prêtre tue la foi;

« Que ce prêtre usurpe; que ce n'est pas à lui
« que Dieu a donné le trône, mais à vous; que
« le salut du peuple exige que ce prêtre périsse.

« Quand vous l'aurez détrôné, pour trente de-
« niers je chanterai le *Te Deum;* et si vous le
« crucifiez, pour trente deniers je bénirai les bour-
« reaux. »

Infâme! nous ne te raillerons pas, toi. Quelle que soit la misère de ton esprit, le crime est dans ton cœur, et ce crime est trop grand. Sois maudit pour le crime de ton cœur!

Sois maudit du peuple, sois maudit des prêtres! Que la femme qui t'a enfanté maudisse ses entrailles! Que l'évêque qui t'a sacré maudisse sa main! Sois maudit dans les cieux!

Sois maudit, parce que tu trahis la sainte Eglise qui t'a formé lentement et tendrement pour être un prêtre selon son cœur! et tu tournes contre elle ses propres soins et les puissances qu'elle t'a données!

Sois maudit, ostiaire qui ouvres à l'ennemi et qui sonnes la cloche de rébellion, lecteur qui fais mentir les saints Livres, exorciste qui invoques Béelzébuth, acolyte qui portes le flambeau devant Satan!

Sois maudit, diacre prévaricateur, toi qui as reçu l'esprit de Dieu, *ad robur,* pour défendre les biens de la sainte Eglise, et qui dis aux voleurs que le domaine sacré leur appartient!

Sois maudit, prêtre sacrilége, parricide abominable, profanateur de l'autel! Tout ce que tu trahis, tu le trahis dix fois. C'est de toi qu'il a été dit : Mieux lui vaudrait de n'être pas né!

Que Dieu compte tes pas dans la voie du mal, et qu'il n'en oublie aucun! Que Dieu accumule

sur toi l'infection des péchés que tu fais commettre et de ceux que tu aurais remis!

Que toutes les bénédictions que tu as reçues et que tu renies se retournent contre toi; qu'elles tombent sur toi, qu'elles t'écrasent comme un sacrement de Satan!

Que les onctions sacrées te brûlent; qu'elles brûlent tes mains tendues aux présents de l'impie; qu'elles brûlent ton front où devait rayonner l'Evangile et qui a conçu de scélérates pensées!

Que ton aube souillée devienne un cilice de flammes, et que Dieu te refuse une larme pour en tempérer l'ardeur! Que ton étole soit à ton cou la meule au cou de Babylone jetée dans l'étang de soufre!

VI

MOZART ET GOETHE A SAINT-PIERRE.

A Saint-Pierre, j'ai retrouvé deux illustres personnages, l'un que j'aime et que j'admire, l'autre que j'admire et que je voudrais aimer; l'un, un

charmant enfant qui était déjà un grand homme; l'autre, un grand homme qui n'a guère cessé d'être un terrible enfant. Ce dernier est Jean-Wolfgang Goëthe; l'autre, Jean-Chrysostome-Wolfgang Mozart.

Je les ai trouvés chacun à sa place : Mozart dans le temple, devant la statue de saint Pierre dont il baise le pied, en bon catholique; Goëthe à la porte, où il fait de la philosophie, en bon protestant. Cependant, sa philosophie n'est pas absolument protestante, pas absolument dehors. Il plonge dans l'intérieur son grand regard sympathique... Mais il n'entre pas.

Mozart avait quatorze ans; il faisait son tour d'Italie, donnant des concerts, exécutant, hélas! des tours de force, pour gagner ses frais de voyage. Il jouait des morceaux composés par lui; il improvisait sur le clavecin et sur le violon, il improvisait et chantait des airs avec accompagnement de clavecin, « sur des paroles *non vues d'avance.* » Mozart!!

Et cependant, c'était Mozart. Non-seulement son génie résistait à ce métier, mais sa gaieté et sa simplicité d'honnête enfant ne s'y perdaient point. Il étudiait, il riait, il priait, il obéissait. Son père le conduisait dans cette course à tra-

vers les orchestres de l'Italie. Brave figure de père, de chrétien et de musicien, ce Léopold, père de Wolfgang !

On les recevait bien. Peu d'argent, mais beaucoup de courtoisie et une intelligence du génie qui ne lésinait point sur la louange. Dans « le très-jeune et très-expert signor Amadeo, » comme parlaient ses programmes, l'aimable Italie devinait le grand Mozart. Il s'appelait *Amadeo* pour les Italiens : quel moyen de leur donner à prononcer Wolfgang ?

Ainsi, répandant les fugues, les motets, les symphonies, ébauchant des opéras, salué de sonnets, saluant de sonates, également satisfait du soleil, des oreilles et des voix, se sentant croître, un jour Mozart entra dans Rome. Il s'en fut tout droit à Saint-Pierre, où se faisait la fonction du Jeudi-Saint. Il arriva près du Pape, qui servait la table des pauvres.

« Wolfgang avait de si beaux habits, et il était si à son aise, dit Léopold, que les hallebardiers lui faisaient faire place, le prenant pour un gentilhomme allemand, même pour un prince, et moi pour son chambellan. » Wolfgang finit par se glisser entre deux cardinaux. L'un d'eux lui dit : « — Ne voudriez-vous pas, en confidence, m'apprendre qui vous êtes ? »

Il répondit : « — Le petit Mozart. — Quoi ! cet enfant célèbre dont on m'a tant écrit ! — Votre Eminence, dit à son tour Wolfgang, n'est-elle pas le cardinal Pallavicini ? — Et voilà l'Eminence et l'enfant en conversation. Le cardinal trouva que Wolfgang parlait bien l'italien ; lui-même avait un peu d'allemand ; il le dit en six mots, où il s'accorda cinq fautes.

Prenant congé, Wolfgang baisa la main du cardinal ; le cardinal ôta sa barrette. Tels étaient ces fiers cardinaux. Le bonhomme Mozart, charmé, raconte à sa femme cette petite scène tout imprégnée du parfum de Rome. Wolfgang ajoute : « J'ai baisé le pied de saint Pierre, et parce que « je suis trop petit, il a fallu me soulever. »

Ah ! cette auguste statue, quand je la verrai désormais, je verrai aussi dans le groupe, parmi ces riches, parmi ces pauvres, parmi ces enfants, je verrai le petit Mozart, posant sur le pied de bronze ses lèvres d'or, d'où tant de mélodies ont pris leur vol, douces comme la plainte, sereines comme la prière, pleines de désirs comme l'âme d'un exilé.

Le noble enfant est gai, on le sent heureux. Il s'amuse à voler le *Miserere* de la Sixtine ; il apprend des jeux pour les montrer à sa sœur ;

il écrit des billets en italien, il compose, il prend des leçons d'arithmétique, il demande des nouvelles de son canari. Mais tout autre chose que la musique l'occupe peu.

Un jour, après vêpres, il va au Capitole ; il y voit, dit-il, *varie belle cose,* et il passe. L'art, pour Wolfgang, c'est la musique. Il ne prend pas garde au reste, pas plus que l'abeille à la beauté des fleurs d'où elle tire son miel. Si nous entendions ce qu'il chanta sous l'impression du souvenir de Rome, alors nous saurions ce que son frère Raphaël lui a dit.

Seize ans après Mozart, en 1786, Goëthe habitait Rome. Nous le trouvons sur la place de Saint-Pierre, avec un ami qu'il nomme Tischbein. Tous deux se promènent en mangeant des raisins achetés dans le voisinage. Ils avaient le temps tranquille, le ciel pur, un soleil chaud. C'était le 22 novembre, *fête de Cécile,* dit Goëthe ; fête de *sainte* Cécile, aurait dit Mozart, qui n'eût pas manqué la messe ce jour-là.

Les deux amis se promenaient donc de long en large, mangeant leurs raisins. Mais le soleil devint brûlant. Alors, ne pouvant se résigner à quitter ce portique, plus beau que celui d'Athènes,

ils se réfugièrent à l'ombre de l'obélisque, et l'ombre se trouva juste assez large pour deux. O Goëthe, si tu l'avais voulu ! Dans la croix de bronze qui domine l'obélisque, Sixte a mis une parcelle de la vraie Croix.

Enfin, les deux philosophes se rendirent à la Sixtine. Mozart y avait été pour le Pape et pour Allegri; Goëthe y allait pour Michel-Ange. Les fresques étaient bien éclairées. « Je ne pouvais, « dit Goëthe, que regarder et m'étonner. La vi- « rilité intérieure de ce maître, sa *grandiosité* sur- « passe toute expression. » *Grandiosité!* Mozart eût préféré Raphaël; Goëthe devait aimer Michel-Ange, un Titan.

Après avoir « contemplé et contemplé de nouveau, » ils pénétrèrent dans la basilique, toute remplie de la plus belle lumière du ciel serein. « Sans se *laisser égarer* par un goût *trop raisonnable*, ils se réjouirent de ce qui les charmait. » Voilà le grand regard de Goëthe; le voilà simple comme Mozart. Il est simple lorsqu'il n'y songe pas.

« Ensuite, continue-t-il, nous montâmes sur le toit du noble édifice, où l'on voit l'image réduite d'une ville bien bâtie. Du haut de la coupole, nous contemplâmes le clair pays des Apennins, le

Soracte, Tivoli, Frascati et la plaine, et la mer. A nos pieds les immenses palais, les coupoles brillantes, les grandes ruines, Rome! Comme nous étions sur le fronton, le Pape passa en bas. Il ne nous manqua donc rien... »

Voilà ce que l'on pourrait lire sur le carnet de tout Allemand et de toute Anglaise; tout Français même, pourvu qu'il n'eût pas d'esprit à envoyer aux journaux, en saurait dire autant. On se demande pourquoi Goëthe, avant de jeter ces notes incolores, s'écrie : « Il faut que je garde vi-« vant le souvenir de ce jour heureux! »

C'est que ce jour-là, non pour la première fois, Goëthe avait respiré le parfum de Rome. Avant ce jour de la *fête de Cécile,* passé tout entier à considérer Saint-Pierre, la plus merveilleuse fleur du sol romain, — fleur qui exhale son parfum perceptible aux sens, comme une enveloppe matérielle des grâces spirituelles que l'âme y peut puiser, — avant ce jour,

Goëthe, sans la saisir encore tout entière, avait indiqué la raison de cette allégresse qui l'accompagnait à travers la ville de Dieu. Mozart y chantait comme un enfant dans la maison paternelle; il ne cherchait pas à se rendre compte d'un bon-

heur qui ne l'étonnait point. Goëthe est un exilé ; l'air de la patrie l'enivre d'une joie immense.

Seulement, Goëthe ne connaît pas la loi qui l'exile ; bien plus, il ignore qu'il respire l'air de la patrie, car il ne connaît pas non plus sa patrie ; ou, s'il comprend que Rome est la patrie de son génie, il ne sait pas qu'elle est davantage la patrie de son âme. Il cherche d'où lui vient sa joie. Ecoutez le mystère de Rome :

« Je vis ici dans une clarté et dans un repos dont « je n'avais plus le sentiment. La sage habitude « que j'ai prise de voir les choses telles qu'elles « sont, de faire de mes convictions la lumière de « mes yeux, d'abdiquer toute prétention contraire, « me rend aujourd'hui bienheureux en moi-même.

« Tous les jours quelque chose de nouveau et de « remarquable ; tous les jours des images fraîches, « grandes, merveilleuses, et un ensemble pensé et « rêvé depuis longtemps, mais qu'aucune imagina- « tion ne pourra jamais atteindre...

« Si maintenant je tourne mes regards vers moi- « même, alors je découvre un sentiment qui me ré- « jouit. Celui qui regarde autour de soi sérieuse- « ment et qui a des yeux pour voir, celui-là doit

« devenir fort; il doit arriver à une vivante com-
« préhension des choses solides et sérieuses.

« L'esprit se marque du cachet d'une capacité
« forte; il arrive au sérieux sans sécheresse, à la
« maturité avec joie. Pour moi, je n'ai jamais su
« apprécier les choses de ce monde d'une manière
« aussi juste que je fais à présent. Ce séjour exer-
« cera sur ma vie entière une influence bénie.

« Laissez-moi ramasser tout cela comme tout
« cela me vient. Plus tard l'ordre se fera. Je ne suis
« pas ici pour juger d'après mes idées reçues. Je
« veux m'efforcer de saisir la grandeur, et appren-
« dre à me former avant d'accomplir ma quaran-
« tième année. »

Et pourtant Goëthe est resté protestant, et même il a marché dans les conséquences du Protestantisme et il est devenu païen. Il a écrit d'indignes paroles contre cette foi catholique devant laquelle il avait tenté de *saisir la grandeur*... Hélas! oui, et ce n'est plus le mystère de Rome, c'est le mystère de son âme.

Quand il disait, après ce grand jour de Saint-Pierre, après ce jour heureux : *Nous avons vu passer le Pape, rien ne nous a manqué,* Goëthe trahissait la vérité, peut-être aperçue en ce moment-là.

L'ombre de la croix de Jésus-Christ avait porté sur lui le matin; quand le vicaire de Jésus-Christ passa près de lui le soir, il a *manqué* à Goëthe de se mettre à genoux.

S'il s'était mis à genoux, s'il avait adoré Celui qui passait sous une apparence mortelle; s'il lui avait demandé ce don de l'amour qui enfante la beauté, alors, pressé du désir et du besoin de se rendre pur, et bientôt lavé du sang de l'Agneau, il eût été délivré de ces souillures qui obscurcissent le génie, de ces poids qui lui alourdissent les ailes, de ces chutes qui les brisent, de ces aveuglements qui lui cachent ce qu'il a vu si haut et si loin.

Alors le parfum de Rome serait entré tout entier dans son âme et l'aurait embaumée pour toujours; il y serait devenu parole, comme dans l'âme chrétienne de Mozart; il n'eût pas laissé échapper des accents mêlés, incomplets, deshonorés souvent; ses plus beaux essors ne se seraient pas arrêtés à mi-chemin de la grandeur.

Jean-Wolfgang Goëthe, Jean-Wolfgang Mozart! En ces deux hommes, Rome a vu passer, avant qu'elles naquissent, deux des plus grandes œuvres de l'art moderne : *Don Juan* et *Faust;* et le parfum de Rome est sensible en toutes deux.

Dans *Don Juan,* le parfum de l'intérieur ; dans *Faust*, celui du dehors.

« A la conception de leur œuvre (ainsi me parlait un jour Marie Gjertz), Goëthe et Mozart se sont trouvés en face du même ennemi, et tous deux l'ont vaincu. Mozart, enfant docile de l'Eglise, l'avait rencontré au dehors de lui-même ; Goëthe, enfant rebelle, l'a vu surgir de son propre cœur.

« Mozart reçoit d'un plat librettiste un type d'ignominie relégué dans la fange, hors de portée de la miséricorde divine. Mais, écoutant les harmonies de la sainte Eglise, d'un regard de son œil de colombe, il transfigure cette chair réprouvée. Il y met une âme, il lui prête des accents qui désarment la colère ; et afin de garder entières les lois éternelles de la beauté, à côté de don Juan il place dona Elvire, qui souffre par lui et qui prie pour lui.

« Et lorsque la pierre même crie contre le misérable, à travers les mugissements du puissant de l'abîme prêt à dévorer sa proie, tous ceux qui comprennent le langage des âmes, entendent les supplications triomphantes d'Elvire devant le trône de Dieu.

« L'abject héros du librettiste, le libertin vul-

gaire retourne à la pourriture de laquelle il est né ; mais la vraie création du poëte, le don Juan de Mozart, dépouillant l'enveloppe de boue, s'élance vers la gloire du repentir sur les traces de l'amour outragé. Là, se rencontrent Mozart et Goëthe, dans l'harmonie du parfum de Rome.

« Goëthe n'était pas contraint de prendre son personnage des mains d'un vaudevilliste ; il avait la magnifique liberté de lui garder la noblesse, même dans ses égarements. Il en use. Avec quelle grandeur Faust écrase le principe de l'erreur moderne, le libre examen, ce jouet indigne de l'être pensant ! Comme il tressaille, comme il pleure au son des cloches de la Pâque catholique !

« C'est là vraiment Faust, le type de la pensée humaine abandonnée à ses forces merveilleuses et impuissantes ; c'est là ce beau débris, plein de fierté, plein d'ironie, plein de désirs plus grands que lui-même, portant au profond de son âme le germe de l'amour, c'est-à-dire de l'humilité. Mais Goëthe, fils du Protestantisme, s'est trouvé inférieur à cette glorieuse ébauche. Elle l'écrasait, il l'a déshonorée.

« Sur le front de Faust, il éteint l'étoile de la grandeur et le rend semblable, non pas au don Juan de Mozart, mais au don Juan du librettiste ; il le traîne au fond des gouffres infâmes, il le jette dans les bras du paganisme,

il le fait blasphémer en pensée, en paroles et en œuvres.

« On dirait que, forcé d'être catholique avec Marguerite par la loi de l'Art, qui le contraint de chercher la beauté, Goëthe veut que la haine protestante soit à son tour satisfaite, même aux dépens de l'Art. Pour se venger de l'importune beauté qui l'a fait frémir et pleurer, pour se venger des larmes de Marguerite, il souille à plaisir ces aspirations de Faust dont le seul terme logique est la foi, c'est-à-dire l'humilité, c'est-à-dire l'amour.

« Mais tout à coup, dans le cœur du poëte, l'instinct vainqueur de la beauté l'emporte sur la haine de la vérité. Il supprime le libertin, le blasphémateur ; ces ignominies disparaissent comme les monstruosités d'un rêve, et Goëthe, à la plendeur du jour, ne garde que le Faust pour qui Marguerite mourante a prié. Ce Faust est le même que le don Juan de Mozart.

« Qui sait ? Quand à la fin de ce jour dont il ne profita pas et qu'il ne devait pas oublier, Goëthe vit passer le Saint-Père et sentit qu'il ne manquait plus rien à la beauté de la Ville et du Temple ; qui sait si alors, sous ces voûtes, quelques-unes des mélodies conçues par l'enfant qui

serait Mozart ne vibrèrent point dans le cœur de l'homme qui créerait *Marguerite* et *Mignon*?

« Qui sait si ces mélodies qui deviendraient le dénoûment de *Don Juan,* n'arrachèrent pas à Goëthe le dénoûment de *Faust :* l'union de l'intelligence et de l'amour, portés au ciel sur les ailes de la pénitence et offerts à Dieu par les mains de Celle qui fut conçue sans péché? »

Jean-Wolfgang Goëthe, Jean-Wolfgang Mozart! Mais le génie de Mozart est plus clair et plus abondant que celui de Goëthe. Au baptême catholique, Mozart avait reçu encore le nom de *Chrysostôme.* Il l'a gardé; c'est lui qui est la bouche d'or.

LIVRE VII

PROMENADES ET CAUSERIES.

I

EN CARAVANE.

Monsignore *Pietro-Paolo* (1) est le doyen et l'exemple de ces Gallo-Romains qui, sans abjurer la France, se sont aperçus que Rome était leur vraie patrie. Depuis tout à l'heure quarante ans, il étudie Rome, la relit, l'explique. Il a l'œil

(1) Je puis aujourd'hui donner le nom de cet aimable et excellent homme. C'est M. Pierre-Paul la Croix, clerc national du Sacré-Collége et du Consistoire pour la France, décédé à Rome en 1869. Ou je me trompe fort, ou son nom, un jour, ne fera pas un médiocre honneur sur la liste des écrivains français.

qui comprend ces merveilles, le cœur qui les aime; il jouit du bonheur de les faire aimer.

Rome lui rend bien ce qu'il lui donne. Elle lui a conservé la vigueur, la jeunesse, l'enthousiasme. Chose plus étonnante, elle lui a conservé son français. Tout le monde en France n'a pas le don du français. Lui l'avait reçu d'une qualité forte et exquise; il n'en a rien perdu. Il goûte Corneille, Bossuet, Molière, La Fontaine, madame de Sévigné. Il cause avec ces maîtres, il se souvient de la conversation; ils lui ont dit telle chose hier, ce matin, l'autre jour.

Rome lui a donné le latin. Il sait faire une inscription. J'ai ouï dire que ce n'est pas peu de chose! Dans Rome même, les écrivains lapidaires sont comptés. Plus grand, sans être considérable, est le nombre des juges. Lorsque ces dégustateurs attrapent quelque latinage nouvellement confectionné en Gaule, par les mains ou sous les ailes de l'Institut, ils rient comme on riait dans l'Olympe.

Monsignore *Agostino* est un amant passionné de l'armée française. Cette élection de Dieu, qui crée le prêtre, l'a jeté dans le sacerdoce; il le fallait bien! Qu'aurait-il fait s'il n'eût été prêtre? Où aurait-il porté la simplesse et la charité de cœur,

l'ardeur de combattre et de ne pas blesser, le besoin de donner Dieu et de se donner lui-même, qui le poussent en avant, dans une joie perpétuelle? Comment aurait-il vécu sans joie, et que serait devenue au milieu du monde la source pure de sa joie? Il a donc été prêtre; il ne pouvait être autre chose.

Mais dans ce prêtre il y avait du soldat et un peu plus que la mesure commune. Il s'est arrangé pour être soldat. Il s'est précipité dans un hôpital militaire. Là, il a trouvé ce qu'il cherchait : les discussions, le combat, les conquêtes, le franc-parler. Que ses soldats sont mignons! Quelles bonnes petites âmes, ingénues, pacifiques, cordiales! Il en raffole. Et pourtant il place une chose au-dessus de l'armée française : c'est Rome. Pour contenter à la fois ses deux flammes, monsignore Agostino fait sa principale récréation d'enseigner Rome aux soldats.

Don *Luigi* était chasseur de Vincennes, sergent et protestant. La miséricorde divine lui envoya une bonne fièvre qui le mit dans l'hôpital de monsignore Agostino. Ils causèrent. Au bout de fort peu de jours, le prêtre dit au soldat : « —Nigaud, pourquoi es-tu chasseur de Vincennes, et surtout pourquoi es-tu protestant? Le bon Dieu te veut catholique et prêtre. » L'autre n'a-

vait jamais pensé que le bon Dieu s'occupât de la croyance des chasseurs de Vincennes. Dans tous les cas, il estimait que sa principale affaire était de passer officier.

On argumenta. Monsignore Agostino avait raison. C'était bien lui qui savait ce que le bon Dieu s'était proposé en créant ce bon garçon qui se croyait né pour être officier aux chasseurs de Vincennes. Le sergent, guéri de sa fièvre, passa de l'hôpital au séminaire. Il est prêtre : et même les épaulettes de capitaine, même le cheval de commandant, même la croix d'honneur n'éveillent en lui aucun regret. Quel jour pour Monsignore Agostino, que celui où d'un soldat de son armée française, il a fait un prêtre de sa Rome !

Tels sont nos compagnons et nos guides dans le voyage de Subiaco. Et c'est être né sous une étoile heureuse, d'avoir à faire pareil voyage en pareille compagnie.

Obéissant aux inspirations de l'hospitalité, les deux prélats ont pris chacun une charge. L'hospitalité ! un des anges de Dieu, que sa miséricorde a laissé ici-bas pour empêcher les hommes d'oublier tout à fait qu'ils sont frères.

Monsignore Pietro-Paolo s'est muni de livres,

comptant pour rien la bibliothèque de son cerveau, qui n'est pas une bibliothèque de volumes dépareillés, comme il y en a tant. Monsignore Agostino est guide; don Luigi, fourrier.

Nous, nous sommes les hôtes. Nous dirons où nous voulons aller, et l'on ira; nous questionnerons, et l'on répondra; nous nous mettrons à table, et l'on servira; et si nous en avons le désir, on nous lavera les pieds; et si nous roulons dans un précipice, on nous donnera l'absolution.

Nous voilà partis par le plus beau temps du monde. Soleil doux, campagnes vertes, horizons d'azur, quelque poussière pour achever l'illusion de l'été. Nous avons en outre la plénitude de cette joyeuse humeur qui baigne la pensée, quand l'amitié rit autour d'elle sous un ciel clément.

La campagne de Rome offre toujours trois plans, un lointain montagneux magnifique, et cet air qui dessine tout. Nous nous expliquons ainsi, me disait un peintre, sa beauté que tout le monde sent, sa beauté invincible. De tous les barbares elle a fait des Romains.

La beauté de la terre natale, ce mystère qui

donne un attrait à la Champagne pouilleuse, est ici sensible à tout le monde, parce que Rome est la terre natale de tout le monde.

Dieu l'a voulu.

II

TIVOLI.

Jusqu'à Tivoli ce fut une fête. A Tivoli la fête ne cessa point. On doit voir certaines choses. Nous les vîmes, et ce n'est pas la peine d'en parler. Il y a plusieurs beaux joujoux à Tivoli ; le temple de Vesta, les grands oliviers, les cascades, les cascatelles, la villa d'Este, et tout Tivoli.

On apprend à Tivoli, par des documents certains, que le style *rocaille* est un des styles de la nature. Le temps, rongeant la pierre avec la lime des eaux, a produit cet avorton. Je l'aurais cru fils de l'imagination humaine. L'imagination n'a fait que copier : il en est résulté la villa d'Este et beaucoup d'autres chinoiseries.

Quand nous étions sur les terrasses de la villa d'Este, le soleil se couchait. Nos guides l'a-

vaient bien prévu, ils savaient l'heure. A la vérité, la villa d'Este est une création baroque. Jamais ces magnificences ne furent belles, et je ne peux déguiser, qu'avec le temps, elles ont tourné en crapaudière. Mais le soleil se couchait.

Les princes d'Este, quoique protecteurs des arts, étaient de vrais princes *rocaille*. Cependant, s'ils ont eu l'idée d'établir les fastueuses terrasses de leur villa pour voir le coucher du soleil, il y eut de l'argent plus mal employé.

Il reste des pins très-sombres, des lauriers très-verts. Le soleil couchant remplit d'étranges splendeurs ce grand espace peuplé de souvenirs. Nous subissons le charme des noms sonores. C'est ici Tibur : là demeurait Horace, là Mécène, là Catulle. Tous vauriens... *Ma la glorio!* Où vous voyez cette chapelle, sur l'autre versant du ravin, ce sont les jardins de Varus : *Varus, rends-moi mes légions!*

Au fond, un dôme : c'est Saint-Pierre, c'est Rome! Cette ligne unie et lumineuse à l'extrême horizon, c'est la mer! Le soleil se couchait derrière un nuage de velours écarlate, les pins semblaient tout noirs, le ciel était tout bleu; un grand silence planait sur le mugissement sourd des cascades.

Une vieille, qui nous conduisait, signalant certaines dégradations, manifestes outrages du temps, s'avisa de les attribuer à la malice des soldats français. « *Dunque,* dit monsignore Agostino, ce sont les soldats français qui font toutes les ruines ? — *Si, Signore !* — Et toi, qui es toute *rovinata,* ce sont encore les soldats français qui t'ont ruinée ? »

La vieille devint aigre. En vain monsignore Agostino lui donna double bonne-main; elle lui garda rancune, et le salua pour adieu d'un *Accidente* très-serré. *Accidente,* c'est-à-dire : — Que tu meures sans sacrement !

Ce fut le seul malheur de ce beau jour. Le dîner de la Sybille se trouva bon. Le seigneur fourrier l'avait organisé en connaisseur de ressources locales. On ne saurait trop louer les délicats pigeons des cascatelles, les saucisses de *tre qualità,* et le feu doux du *vino aleatico.*

Après le dîner, monsignore Pietro-Paolo lut dans Chateaubriand la description de la campagne romaine. Il y a des beautés, des enflures et des chutes. Parfois Chateaubriand choppe d'une façon qui étonne.

A Tivoli, il parle d'un « pauvre homme qui

avait l'air très-malheureux. » Cet *air très-malheureux* fait l'effet d'un emplâtre sur un visage fardé. Mais aussitôt le poète se relève, jetant de belles fleurs à pleines mains.

Il cite quelques pages de Bossuet sur saint Paul. Nous les lûmes. Quelle différence entre cet homme de lettres qui ne veut rien dire que de beau, et cet évêque qui songe uniquement à ne rien dire que de vrai! *Rien n'est beau que le vrai.*

III

SAN-COSIMATO. — PAYS A RÉGÉNÉRER.

Nous partons de grand matin pour Subiaco. Le jour nous apparaît dans ces aimables montagnes, et chaque pas nous les montre sous des aspects plus charmants. L'Anio coule au pied des rochers que la main de l'homme a fertilisés par des travaux sans relâche. J'atteste que la campagne romaine est cultivée!

Déjà les cultivateurs besognent. J'atteste que ce peuple n'est pas dévoré par la paresse! Les crêtes sont couronnées de hardis villages dont les vieux remparts font encore bonne mine. L'homme a été longtemps sur le pied de guerre au milieu de ces

jardins. Mais heureux les peuples, lorsqu'ils faisaient la guerre et gardaient leurs murailles! On leur prépare une paix plus gênante.

L'air est tranquille. Malgré le givre qui couvre la terre partout où les rayons du soleil n'ont pas encore touché, il fait frais plutôt que froid. Dans quelques champs on brûle des herbes, la fumée s'élève droite et fine. Elle nous fait penser aux sacrifices du Patriarche dans la vallée de Mambré.

A San-Cosimato, nous rencontrons celui que nous allons voir et honorer, notre bienheureux père Benoît. Le monastère de San-Cosimato est bâti sur les premières grottes où saint Benoît s'est réfugié. Les Franciscains qui l'habitent n'y sont guère moins pauvres que lui.

Don Luigi nous dit la messe dans l'église du couvent. Après la *cioccolata,* cordialement offerte et cordialement acceptée, nous visitons les grottes ouvertes dans les flancs du roc, sur le bord de l'Anio, à une grande profondeur. Site violent et âpre, plus beau que le précipice soigné de Tivoli.

Et sans vouloir blesser en rien, ni les oreilles longues, ni les oreilles saintes, qui ne peuvent entendre déprécier Horace, — avec le plus grand respect pour les gens de bien qui goûtent la morale d'Horace,

J'oserai dire qu'autre chose est de voir les lieux où acheva de chanter Horace, et les lieux où commença de prier Benoît ! — C'est donc ici le premier berceau de l'ordre monastique en Occident.

Ici, déjà, des compagnons de saint Benoît, trouvant que la discipline à laquelle il les soumettait s'éloignait trop de « l'esprit moderne, » essayèrent de l'empoisonner. A présent on est plus expert : on compose des brochures. Puisse l'exorcisme faire sortir le venin de la brochure, comme il le fit sortir du vase, sous forme de reptile ! Et il ne restera qu'un breuvage très-plat.

Depuis Tivoli nous trouvons encore du costume. Ces paysans sont réfractaires au goût moderne. Culotte et veste bleues, veste jetée en manteau, chapeau mou, bas blanc ou bandelettes, souliers carrés et robustes; le tout de grand style.

L'allure est fière et forte, digne, parfois, jusqu'à la majesté. Donnez à ces paysans le pantalon, la casquette et la blouse, je réponds qu'ils ne tenteront plus les peintres. Le costume est un grand élément de dignité. Il doit dessiner la forme ou l'envelopper magnifiquement.

Nous nous sommes faits des habits qui n'enveloppent pas et qui ne dessinent pas, — com-

modes seulement pour le travail. Et le travail, qui en a réglé le dessin, en a encore imposé la matière, qui est vile, et la couleur, privée de joie. L'ignoble travail, le dieu de Voltaire !

Ces paysans ne connaissent encore que le travail imposé de Dieu, et ils ont encore des habits nobles et souriants. Tant que Dieu leur sera laissé, ils conserveront leur costume, coloré comme le ciel et comme les fleurs. Je m'attriste à penser qu'ils finiront par prendre aussi la livrée du travail « économiste, » les cotonnades couleur de terre ou couleur de fumée.

Le Piémont leur donnera cela, avec sa cocarde illustre ; il y joindra les journaux à un sou, qui leur apprendront que Dieu, s'il existe, ne s'occupe pas d'eux, et que c'est une chose entièrement inutile de prier les saints, et entièrement absurde de les vouloir imiter.

En ce temps-là, on leur mettra un fusil sur l'épaule, et on les enverra passer leurs belles années dans une caserne au loin, ou pourrir dans un camp, ou tuer et se faire tuer ils ne sauront pourquoi ; et ils payeront en impôts un peu plus qu'ils ne toucheront en pensions de retraite, s'ils reviennent.

Les femmes sont en robe courte de couleur

vive, la taille serrée dans un corset extérieur rouge ou vert égayé de rubans. Un voile blanc à plis et brisures est posé sur leurs cheveux lourds. Elles apprendront à vendre leurs cheveux ; — et si c'était tout !

IV

SUBIACO. — SAINT BENOIT.

Arrivés à Subiaco, tout de suite nous escaladons la montagne. Maintenant nous sommes chez saint Benoît. Il est présent, il est vivant. Je renvoie à l'*Histoire des moines d'Occident* (1) ceux qui voudront connaître la vie du patriarche européen. C'est un beau livre, les pages consacrées à saint Benoît sont particulièrnment belles.

Nous nous les rappelons en gravissant la montagne. Je les ai relues depuis, non sans pleurer. L'amitié de Benoît et de sa sœur Scolastique est peinte de couleur céleste. Quels adieux se firent sur la terre ces deux âmes saintes ! Elles s'aimaient tant que la certitude d'être réunies au ciel ne pouvait arrêter le cours de leurs larmes.

(1) Par M. le comte de Montalembert.

Scolastique, pour garder son frère quelques instants de plus, pria Dieu de faire un miracle qui contraignît Benoît d'enfreindre sa règle ; et Dieu, docile à l'amour, déchaîna soudain un tel orage que Benoît fut bien forcé de rester. Il gronda sa sœur, mais je me persuade qu'il ne reprocha rien au bon Maître. O Père qui êtes dans les cieux, que votre douceur est reconnaissable à ce trait !

Il y a deux monastères principaux sur la montagne. Le premier porte le nom de Sainte-Scolastique. Il est très-ample, très-noble et très-beau. Le second est le *Sacro-Speco*, la grotte sacrée. Benoît s'était réfugié dans ces hauts rochers ; il y avait trouvé un coin où il pouvait se blottir.

Benoît était un jeune patricien qui n'avait jamais rien fait d'éclatant en aucun genre. Il fuyait le monde, uniquement pour n'être pas pécheur. Il jeûnait, il priait, il veillait, il châtiait sa chair. Il ne se proposa ni d'instituer une école, ni de laisser sa mémoire parmi les hommes ; il se proposa seulement de vivre pur sous le regard de Dieu.

Mais ce qui sortit de là, par la grâce de Dieu, fut plus grand que le chêne sorti de la

graine qu'un enfant a jetée sur le bord du chemin; plus grand, plus durable que tout ce qu'ont ouvré le génie et l'épée. Après l'arbre de la Croix, qui est la sainte Eglise romaine, Dieu, ce me semble, n'a rien planté sur terre qui soit devenu plus magnifique et qui ait donné tant de fruit.

C'était au cinquième siècle. Dans le monde, il n'y avait plus que des forces destructives. Dieu jeta parmi ces rochers ce jeune homme, cet enfant nu, pour épouser la pauvreté et engendrer d'elle une race de héros qui résisteraient à tout, vaincraient tout, sauveraient ou reconstruiraient tout.

L'on pouvait se demander où serait l'abri de la civilisation, l'outil de l'Eglise? Tout était là, en germe, dans ces roches de Subiaco. Là s'était élevée une maison de plaisance de Néron. Là, avec Benoît, se formait le grand séminaire de Jésus-Christ; pépinière des évêques, des papes, des docteurs, des conquérants pacifiques, des invincibles martyrs, des civilisateurs du monde.

Voilà pourquoi, autour de la grotte de Benoît, l'amour a bâti, a suspendu ce monastère, sur la paroi du haut rocher, comme l'hirondelle plaque son nid au flanc d'un mur. Construction étrange et téméraire. Puisqu'elle existe, il faut bien comprendre qu'on l'ait faite. Ce qui demeure inexpli-

cable, c'est qu'on l'ait tentée. Il y fallait l'amour.

Tout a fleuri. On a apporté les marbres précieux, les métaux précieux ; on a revêtu de toutes les magnificences ces pierres qui ont été l'encensoir où l'âme de Benoît s'est consumée comme un parfum précieux. Voyez ce que peut la prière : elle a tout transformé, tout transfiguré ; et voilà que cette tanière est devenue l'une des brillantes demeures du Dieu vivant.

Partout où Benoît a reposé son corps meurtri par la pénitence, il y a une chapelle. On a conservé le lieu où il se roula dans les épines pour vaincre un assaut plus périlleux du démon. Les épines y sont ; les siècles n'ont pu arracher ces broussailles. Un jour François-d'Assise y vint prier ; il pleura, et les épines ont donné des roses.

Que l'âme se sent bien ici, et que Dieu la travaille d'une main forte et tendre ! En le remerciant des ses faveurs, il faut lui demander pardon d'en garder si peu le fruit. C'est l'occasion de savourer la miséricorde qui nous fait part des mérites infinis de Jésus et des mérites surabondants des saints. *Filii sanctorum sumus.* Nos pères nous ont laissé des trésors. Avec allégresse, nous puisâmes l'indulgence au large trésor de notre père Benoît.

Nous visitons l'intérieur du monastère. Je ne suis jamais entré dans un monastère sans avoir le cœur inondé de délices et de reconnaissance par la pensée du grand nombre d'âmes qui, à l'abri de ces murs, ont trouvé et goûté la paix, et reçu le don de répandre la paix. Le païen disait : *Homo sum,* je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'homme n'est indifférent à mon cœur.

C'était un de ces beaux vers comme les païens en savaient faire, et qu'ils se récitaient au cirque, dans les entr'actes. Un instant après, on baissait le pouce pour ordonner au gladiateur vivant de tuer le gladiateur blessé.

Assurément, je me sens homme lorsque je vois souffrir : mais, après tout, la souffrance est le juste lot de l'homme, et même elle est sa grande richesse. Je me sens plus touché quand je vois comment Dieu a su s'y prendre pour multiplier la paix dans cet abîme de contradictions qui est notre cœur, dans cet abîme de misères qui est la vie. Cette paix, ce bien si peu mérité, cette lumière qui crée l'ordre dans le chaos et la joie dans les ténèbres, il l'a mise ici, pour être goûtée et pour être répandue.

D'une cour intérieure, nous vîmes un quartier énorme de roche qui penche sur le monastère.

Le moindre choc le ferait crouler, et il écraserait tout. Les moines ont placé dans la cour une statue de saint Benoît, la main levée vers le péril. Sur le piédestal sont ces mots : « Arrête, rocher, garde-toi de nuire à mes enfants ! » Résumé de l'histoire monastique et de l'histoire de l'Eglise. Que d'écroulements imminents arrêtés par une parole désarmée !

Nous revînmes par ces beaux et doux chemins, toujours favorisés du même doux et beau ciel, causant de saint Benoît, remerciant Dieu qui nous avait donné saint Benoît et ces heureux jours. A Tivoli, nous tombâmes d'accord de supprimer la villa d'Adrien, et de ne point faire visite à cette maison morte d'un vieux tyran, lorsque nous venions de goûter la vie du *Sacro Speco*.

V

UTILITÉ DE LA THÉOLOGIE.

Si j'ai par hasard un lecteur qui craigne la société des prêtres, je lui dirai en passant qu'il a grand tort. Le prêtre est instruit, il est doux, il est gai. Il est gai indépendamment de son caractère propre, par la raison qu'il n'a point

d'affaires d'argent, ni d'affaires de ménage, ni d'affaires d'ambition; par la grande raison qu'il possède son âme.

Le prêtre est un homme qui ne craint point la banqueroute ni l'insuccès des œuvres de son esprit, ni le hasard. Ce monstre du hasard ne persécute pas la pensée du prêtre : il ne voit que la main de Dieu. Si elle se cache, il la sent. Le chemin où elle l'engage peut lui être inconnu, le but ne l'est pas; il marche dans la largeur; *ambulabam in latitudine, quia mandata tua exquisivi.* Quelle parole!

La conversation du prêtre est sereine. Tout ce que saint Paul conseille de bannir en est banni, et c'est pourquoi elle est joyeuse. Elle a ce charme fortifiant de l'air pur qui joue autour du visage dans la pesanteur d'un jour d'été; elle est un cordial comme la bonne senteur des champs. Elle ne tarde guère à se diriger vers Dieu; Dieu lui-même y intervient par quelque texte des saintes Ecritures, lumière de tout.

Je parle du commun. Chez les esprits distingués, incomparablement plus nombreux dans le clergé que dans toute autre classe, les mêmes vertus, plus douces et plus humbles, la même aménité joyeuse, accompagnent des clartés que n'ont point les intelligences du siècle.

ST. MICHAEL'S LIBRARY

Grâce à Dieu, j'ai pu voir dans le monde à loisir, des hommes non-seulement de grand esprit, mais encore de bon cœur, sans quoi nul esprit n'est vraiment grand. J'ai vu dans l'Eglise des hommes de même ordre : ils sont supérieurs. Tout ce que l'on sait dans le monde, les prêtres le savent aussi bien; ils savent mieux la vie humaine; ils savent seuls les choses de Dieu.

Un seul laïque, parmi ceux que j'ai connus, possédait cette vue complète et tranquille qui caractérise l'esprit sacerdotal. C'était Donoso Cortès; mais Donoso Cortès était théologien. Toutes ses aspirations le poussaient au sanctuaire, lorsque Dieu l'appela pour lui donner « ce que l'œil de « l'homme n'a point vu. »

Peu de personnes en France savent ce que c'est qu'un théologien, et ce que c'est que la religion catholique. La lumière nous est distribuée d'une main parcimonieuse. Nos catéchismes sont à peine le calque décoloré de quelques parties de la divine doctrine. Sans doute, dans cette réduction, la doctrine domine encore toute philosophie, et le moindre commentaire nous porte plus haut que le plus haut vol de l'esprit humain livré à lui-même.

Mais quand le théologien parle, quels horizons par dessus tous les horizons aperçus! quels tor-

rents ! Alors on se sent à l'abri de cette fatigue, pour ne pas dire de ce dégoût, où nous laisse souvent le vide de la parole humaine, même la plus sonore. Ce n'est pas seulement une couche d'or et de lumière qu'on emporte de ce bain de vie : le fluide divin a pénétré dans l'intérieur, allumant des foyers que l'on n'y connaissait pas.

Je ne nommerai point ici les vivants, mais je peux indiquer deux hommes qui ne sont plus, quoique immortels dans le souvenir de ceux qui les ont approchés. L'un était un politique célèbre, l'autre un prêtre beaucoup moins connu. Je veux parler du prince de Metternich et de M. de Salinis, archevêque d'Auch.

Ils avaient beaucoup de traits semblables. La sagacité, la patience, la connaissance des hommes, le goût des affaires, la bonne grâce étaient caractéristiques en tous deux. Tous deux savaient beaucoup; ils causaient avec un égal agrément. J'ajoute que M. de Metternich, qui ne fut jamais impie, à l'époque où je l'ai vu était bon catholique.

M. de Metternich a gouverné l'Autriche pendant quarante ans, et son influence a dominé en Europe. Il n'a rien créé, rien amélioré, rien con-

servé. Arrivé au terme, il en convenait. Il ne niait pas qu'il eût fait des fautes, et il en avouait plusieurs; mais il ajoutait que la grande faute était au temps, et sans remède. Il croyait sincèrement que rien ne pouvait être créé dans l'esprit délétère de ce siècle, rien amélioré, rien conservé.

Questionné sur ce vice du temps, il disait des choses ingénieuses, mais ce n'était point cela. Sur sa propre politique, il expliquait bien ce qu'il avait fait, les conseils qu'il avait pris, l'impossibilité de faire autrement. On ne savait quelle objection proposer : et ce n'était point cela. On s'en allait avec un malaise dans l'esprit. Etait-il possible de faire mieux que cet homme si habile, si puissant, si conciliant ? Et pourtant il n'avait pas fait ce qu'il fallait faire; car les nations sont guérissables, et pourtant leur maladie a empiré.

Je ne sais si M. de Salinis, laïque et ministre, aurait gouverné mieux que M. de Metternich; mais M. de Salinis, évêque et théologien, savait beaucoup mieux que M. de Metternich en quoi et pourquoi M. de Metternich et les autres régents de l'Europe avaient failli. Il rendait compte des causes du mal et de l'impuissance des remèdes, qui n'étaient souvent qu'un surcroît du mal.

M. de Metternich avait manqué de vue, parce qu'il avait manqué de foi; et quand il avait vu, alors la décision lui a manqué avec la foi. Il avait considéré ce que l'on *pouvait* ou l'on ne *pouvait pas* faire; il n'avait pas vu qu'il y a des choses qu'il *faut* et d'autres qu'il ne *faut pas* faire.

C'est à Rome que je racontais à M. de Salinis mes conversations avec M. de Metternich et avec quelques hommes d'une égale renommée qui, accusant un peu les autres, s'excusant un peu, exposaient enfin les mêmes doctrines, confessaient les mêmes impuissances, rendaient le même son d'absolu découragement. — « Et pourtant, disait M. de Salinis, ce sont des hommes de mérite, même des hommes de bien. Rarement l'Europe a vu dans les conseils des souverains un personnel de ministres si généralement réguliers. (C'était en 1853.)

« Tous ces gens-là, poursuivait-il, sont sages, modérés, pères de famille. Ils n'ont pas de violentes ambitions; ils parlent couramment et il y a parmi eux des orateurs. Ils savent beaucoup de choses, du grec, de la chimie, jusqu'à de l'histoire... Mais il leur faudrait de la théologie, et ils n'ont pas même de catéchisme; il faudrait, dans les conseils, des prêtres, et l'on y trouve

à peine des chrétiens. Voilà pourquoi les nations ne guérissent pas.

« *Rois, gouvernez hardiment!* Bossuet savait sa langue : il ne voulait pas dire : Gouvernez durement, gouvernez cyniquement; mais, gouvernez avec la vigueur du bon droit et de la bonne conscience, comme ministres de Dieu pour le bien. Or, l'unique source de cette mâle hardiesse, c'est la connaissance approfondie du droit, du devoir, du bien : et voilà où nos hellénistes, nos chimistes, nos historiens, ne sont plus si savants. Ce discernement entier du droit, du devoir et du bien, la seule théologie le procure. Faute de théologie, ils tâtonnent, hésitent, sont durs, sont tremblants; ils brutalisent, ils pactisent, ils succombent.

« Ici, à Rome, dans un état de faiblesse matérielle, incomparable et permanent, on s'est tiré d'affaire depuis dix-huit siècles avec majesté et avec habileté, parce qu'on est théologien. Les Papes ont franchi de terribles rencontres, par cela seul qu'ils ont toujours su ce qu'il ne fallait pas faire. *Non possumus, Non licet;* Nous ne pouvons pas. Il ne t'est pas permis! Deux formules bien brèves, avec lesquelles on enclou le canon adverse, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de mettre sa propre artillerie en ligne.

« Si M. de Metternich et quelques autres politiques honorables avaient su se dire à propos *Non possumus,* et dire aux autres *Non licet;* s'ils avaient su parler en théologiens et tenir en chrétiens résolus de n'être pas de craintifs serviteurs du bien, et encore moins de lâches complaisants du mal; s'ils avaient su cela, — certainement, ils auraient sauvé beaucoup de choses qui vont périr, et même ils en auraient créé qui eussent vécu. »

VI

LE CARDINAL.

A Rome, plus le rang s'élève, plus la liberté se restreint. Les prélats d'un certain ordre ne peuvent plus se loger à leur fantaisie; les évêques ne sortent plus qu'accompagnés; les cardinaux ne vont plus qu'en carrosse et n'ont le droit de mettre pied à terre que hors les murs.

Le cardinal a deux voitures, au moins deux chevaux, au moins trois domestiques d'apparat, au moins un secrétaire prêtre. Il doit habiter un palais et un appartement conformes à sa dignité, avec un minimum de chambres; il faut que ses meubles soient décents,

Il reçoit annuellement quatre mille écus, environ vingt-deux mille francs; et lorsqu'il est réduit à ce *piatto,* ce qui est le cas du grand nombre, il est littéralement pauvre, pour ne pas dire indigent. Le train réglementaire absorbe tout.

On parlait de la prison cardinalice. — Oh! dit Coquelet, prison dorée (Coquelet devient amer; j'en conclus qu'il se sent absurde. Puisse-t-il comprendre cette racine secrète de son amertume! Malheureusement Coquelet est sujet à ne pas comprendre tout, et à ne pas se rendre même lorsqu'il comprend!)

— Oui, Coquelet; prison dorée,..... légèrement dorée! Mais ce qui compense l'or, c'est que, pour parler français, l'on y meurt de faim, dans cette prison dorée. La cuisine d'un cardinal est rude, et le travail d'un cardinal est plus rude.

Tous les cardinaux sont membres de plusieurs congrégations, et ces congrégations se partagent le gouvernement de l'Eglise universelle. Ils ont de grandes affaires à étudier, de sérieuses consultations à donner. Je connais plus d'un cardinal dont la lampe est allumée avant le jour et ne s'éteint que tard dans la nuit.

Il est ordinaire d'entendre parler de l'orgueil, du

faste, de l'oisiveté des cardinaux. On entend même parler de leur cruauté et de leur stupidité. « La main stupide et cruelle des cardinaux; » j'ai lu cela dans plus d'un journal.

Si l'on offrait, je ne dis pas à nos sénateurs, à nos conseillers d'Etat, à nos préfets, mais à n'importe quel de nos grands employés le faste et les charges cardinalices, il n'accepterait pas. Nos journalistes non plus n'accepteraient pas, et ils auraient grandement raison.

Dans la prison où la règle enferme sa vieillesse, dans la pauvreté qu'il subit, dans le travail qu'il s'impose, dans ces orages d'angoisses qui traversent les régions supérieures, parce que les proportions colossales de l'erreur y sont mieux connues, le Prince de l'Eglise possède une force qui manquerait à d'autres.

Il n'est pas fâché que cette pourpre si vénérée soit une gêne et un fardeau. Gêne plus âpre, fardeau plus lourd que la bure du *Frate* qui marche pieds nus, mais libre, sous le ciel inclément. Il n'est point fâché d'être pauvre. L'or, les tapis, la majesté des spacieuses demeures, cela pourrait trop plaire.

Assise parmi ces magnificences, la pauvreté y retient la compagne que Dieu lui a donnée pour être

avec elle la vraie maîtresse et régente des choses humaines : et cette compagne est la paix; la paix de la cellule et de la bure, l'humble et grande et triomphante paix !

La paix de l'homme à qui ces jouets et ces hochets du monde n'appartiennent pas et pour qui ils ne sont pas, qui n'a là-dedans rien à défendre et rien à prétendre, qu'on ne peut appauvrir et qui ne veut pas s'enrichir; cette victorieuse paix de la sainte pauvreté !

Le monde apporte ses séductions, elle dédaigne; il rugit ses menaces, elle ne craint pas. Ainsi la sainte pauvreté se rend maîtresse du monde, et tôt ou tard le force à subir les décrets de la vérité. Le gouvernement de l'Eglise demeure invincible, parce qu'il est un gouvernement de pauvres.

Le Pape est un roi pauvre, élu par un sénat de pauvres. La terreur d'être dépouillé ne le fait pas faiblir, l'ambition d'être riche ne le fait pas gauchir; et le monde, malgré de passagers triomphes, demeure impuissant.

L'Eglise a passé par la tentation des richesses; les conseils de l'esprit de pauvreté ont prévalu. Il fut un temps où les cardinaux étaient riches; ils se dépouillaient eux-mêmes. Rome en étale

partout les magnifiques témoignages. Ces splendides églises, ces hôpitaux, ces bibliothèques, ces villas si généreusement ouvertes, sont des libéralités de riches cardinaux.

Et alors même, le Sénat sacré, tout plein de grands noms et de grandes fortunes, appelait au trône, plus fréquemment qu'à notre époque, ceux d'entre ses rangs qui avaient fait vœu de pauvreté. Rome, encore aujourd'hui, est toute parée et brillante des dons du pauvre qui devint Sixte-Quint.

VII

CHEZ MONSIGNORE FRANCESCO...

Assurément la rue où demeure Monsignore Francesco, prélat de haut rang, est une rue qui n'a pas le sens commun !

Rue tortueuse, étroite, pavée Dieu sait ! En cinquante toises, elle fait deux coudes. Elle a deux descentes et deux montées.

Des masures et des murailles mal rapiécées.

de ces horribles murailles où courent les lézards, où poussent les herbes. Pas une boutique !

La maison qu'habite le prélat ne se distingue guère des autres. Une vieille petite porte bâtarde, lourde, délabrée. On frappe :

Quelque tête de servante paraît et demande ce que l'on veut. — Monseigneur est-il à la maison ? — *Favorisca!* On entre. Quel aspect !

Un corridor au carrelage usé, sans ornement, fermé d'une grille. Après la grille, un jardin, il est vrai ; et l'on est sur le Quirinal, je l'avoue.

Vous voyez un dôme ; au-dessus du dôme, des collines vertes ; au-dessus des collines vertes, le ciel bleu. Mais tirer parti de cela, nul n'y a songé !

Un oranger coupe la vue, on le laisse ; l'herbe envahit les allées, on ne l'arrache pas. On a placé des treillis sans seulement les peindre !

La vieille servante s'empresse comme si vous étiez de l'intimité. Elle est négligée en sa tenue. Chez un Monsignore de haut rang !...

Escalier roide, étroit, branlant ; chambres sans symétrie ; logis aussi barbare en sa disposition qu'en son aspect. Pas le sens commun !

Une grande chambre de livres. Oui, ils sont de taille et en nombre ! Mais misérablement reliés, posés sur des rayons de bois blanc.

Ni parquet, ni tapis. Pour meuble, quelques chaises badigeonnées en gros bleu; point de lustres, point de porcelaines. Des livres, des livres !

Dans le cabinet, encore des livres, encore du bois blanc ! Point de curiosités, rien ! Il est vrai que les fenêtres donnent sur la campagne sabine.

Le prélat vous sourit. Le Pape l'a appelé, et personne ne s'y attendait; lui s'occupait de la gloire des Saints.

Il connaît la vie ; il aime Dieu et les Saints ; il écrit le plus beau latin du monde. Quel sourire d'homme affermi, désabusé de la joie et de la douleur !

Quel entretien de sage patient aux choses humaines, mais inébranlablement épris de la vérité ! Rome est le lieu des conversations incomparables.

Comme l'on y a des spectacles que le reste du monde n'offre point, l'on y tient des discours que le reste du monde n'inspire point.

A Rome, on voit tout de la grande hauteur. Les choses n'ont que leur place bornée dans ce vaste horizon; l'horizon embrasse tout.

L'un de nous : — « Monseigneur, quand prenez-vous le beau logement affecté à votre emploi ? — Je ne le prendrai point.

« Ce logement est vaste et magnifique; ma maison est petite et incommode. Mais quoi ? je suis né ici.

« Ici j'ai été baptisé, ici j'ai vu mourir mon père, ici j'ai grandi, ici j'ai vieilli : je veux mourir ici. »

Très-bien, observa Coquelet, point d'ambition !.. Mais sans ambition, point de progrès. Ces hommes-là n'ont pas le sens commun !

VIII

VILLA MADAMA.

La villa *Madama,* à Monte-Mario, fut, nous dit-on, bâtie par Raphaël. Je n'en sais rien. Mais ce nom de Raphaël est toujours agréable à écrire.

Ouvrez un *guide*, et vous saurez l'histoire à moins pourtant que le guide ne soit, comme moi, de ceux qui se bornent à répéter ce qu'on dit. Plusieurs ne s'en gênent point !

En tout cas, il était artiste, celui qui a choisi le site, à mi-côte, dominant l'espace où Raphaël a trouvé bon de placer le champ de bataille de Constantin. On voit le Tibre, coupé d'une manière charmante par le pont Milvius, tel absolument que nous le montre la fresque du Vatican. Le Tibre est là fort bas, mais Dieu prit soin d'y laisser assez d'eau pour noyer ce qui restait de César.

D'une terrasse intérieure, l'œil parcourt cette grande campagne, et le Tibre sinueux, et les collines. Rome est cachée. C'est la pleine solitude. Du balcon de la grande salle, Rome apparaît. Il semble qu'on ait calculé de se donner la volupté particulière du repos à côté du mouvement.

Tout cela fut très-orné de stucs et de peintures dans le goût des tombeaux antiques; et comme si la mort païenne avait été sollicitée par cette demeure, elle y est venue avant même que la demeure fût achevée. Rien n'a été fini, tout dénonce la main impatiente de la mort. Des fondations à peine creusées, elle a fait une fosse; elle y a jeté

le squelette de splendeur, il s'est rompu, et la fosse n'a pas été comblée.

Nous frappions, l'on ne venait pas. Par les fentes de la porte délabrée, nous regardions quelques poules béqueter le pavé de mosaïque, sous ce péristyle digne de Raphaël. Aucun bruit; pas même un chien. Enfin, une femme aux yeux tristes, indigente, portant un enfant pâle et sérieux, nous ouvrit. Femme et palais offraient le même aspect de jeunesse morte et de beauté rongée avant le temps.

Mosaïques éteintes, arabesques brisées, stucs éraillés, vasques en débris, tous les haillons de la magnificence. Attachée au torse d'une statue gigantesque de héros, une vache maigre broutait dans le dallage de marbre brisé. Partout un soleil puissant; çà et là des roses, des acanthes, des lierres. Mais cette pompe de vie végétale n'ôtait rien à la tristesse de cette mort.

Malgré le soleil, le ciel avait je ne sais quel sombre qui s'accordait à tout le tableau. Sous nos pieds, en plaine, des soldats français s'exerçaient à la cible. Un roulement de tambour saluait les coups qui touchaient le but, et caressait le cœur du tireur perdu dans la foule. Railleuse image de la gloire humaine, bien asso-

ciée à l'état présent de cette maison rêvée si brillante !

C'était une maison des Farnèse. On y voit partout leur fleur de lis. Elle est en bien des lieux dans Rome, cette fleur de lis de Farnèse, et souvent sans honneur ! Elle décore cent magnificences qui n'ont rien de pur. Les Farnèse ont multiplié des témoignages de leur hauteur qui font comprendre leur chute. Passez, justice de Dieu !

Le deuil planait sur nous. Ces bruits français ne l'écartaient pas. Les Français font un étrange bruit dans Rome. Sans cesse on entend leur tambour. Que dit ce bruit militaire ? Annonce-t-il que l'ennemi est aux portes ? Annonce-t-il que la cité lui appartient déjà ? O angoisse d'un cœur catholique et français !

La justice de Dieu passe sur toute force infidèle. Elle passe et l'anéantit et n'en laisse plus trace ; ou dédaigneusement elle en emporte la vigueur et la fleur, et laisse ces fragments insultés, ces squelettes rompus que nous voyons moisir.

IX

CIMETIÈRE DES CAPUCINS.

Le palais Barberini est une masure royale, un manteau de grande pourpre, mais percé, orné de verroteries. Pierre de Cortone a dessiné les escaliers et peint le plafond. Il y a un cabinet de tableaux, ou plutôt de chefs-d'œuvre, accrochés sur des murs blanchis à la chaux.

Une des choses que j'admire à Rome, c'est la dignité de certaines décadences de la fortune. Que le nom se garde fier, on tient médiocrement au reste. On ne se croit pas forcé d'être riche, ni de le paraître ne l'étant pas, ni d'étaler le faste sur la gloire.

Près du palais est le couvent des Capucins. Dans l'Eglise, les autels sont de bois, mais sur chaque autel il y a un crucifix de grand prix et des tableaux dont quelques-uns sont sans prix. Le Christ de l'autel principal fut fait par Michel-Ange.

Pavé de pierres tumulaires, épitaphes souvent sublimes. — *Hic jacet pulvis, cinis et nihil.* C'est

un cardinal Barberini. — « Général des Frères « Mineurs, Evêque d'Ostie et de Velletri, Doyen « du Sacré Collége, et poussière. » C'est Micara.

Point de lieu où la mort soit aussi éloquente qu'à Rome, où les vivants la fassent plus volontiers parler, où elle soit autant honorée, et je dirais volontiers fêtée. Point de lieu où elle apparaisse aussi vaincue.

Il y a là un cimetière célèbre. La terre, apportée de Palestine, dévore presque instantanément les chairs et laisse intacts les ossements.

Un bandit s'était réfugié dans l'église. Ayant réfléchi sur ses œuvres passées, il ne vit pas de meilleur parti à prendre que de rester pénitent. Pour occuper ses loisirs, il s'installa dans le cimetière, avec le dessein de le transformer en lieu de plaisance.

De ces ossements il composa une décoration effroyable. Rosaces, lampes, lustres, pyramides, arabesques de tibias, de crânes, d'omoplates, d'épines dorsales. Parmi ces agréments, debout, couchés ou agenouillés, des squelettes entiers, revêtus de la robe de capucin. Quelques enfants des Barberini sont, par privilége, collés en ronde-bosse au plafond des chapelles.

Il faut beaucoup de simplicité pour prendre la chose comme elle est dans l'esprit de ceux qui l'ont laissé faire. Remarquons que les corps des religieux morts en odeur de sainteté ont été soustraits au décorateur et enfermés dans des urnes scellées.

Ce décorateur a fini, dit-on, par se sanctifier dans son travail étrange, et il est mort de manière à ne pas rester en décoration. A coup sûr il avait un certain sentiment de l'horrible ; mais ce qu'il a prouvé surtout, c'est que le squelette est fait pour être enterré.

J'accorde que le cimetière des Capucins et ses épouvantables enjolivements ne seraient pas un argument décisif en faveur du droit d'asile.

X

DU DROIT D'ASILE.

N'importe, et vous direz ce que vous voudrez, mon cher Coquelet : c'était une belle et bonne institution, ce droit d'asile ! On le regrettera.

Pour un peu de coupables que la justice voyait parfois échapper, mais qui la dédomma-

geaient en se condamnant eux-mêmes à la pénitence, combien de mauvais coups la politique pouvait manquer!

Contraindre la force, toute force, à s'arrêter devant l'homme qui embrassait les autels; la contraindre à lâcher même le criminel réfugié sous leur garde sacrée, cela était légitime et noble, — et sage.

Ainsi la force confessait qu'elle croyait en Dieu. La force ne peut rien faire à quoi elle gagne autant! Il lui est bon de donner cette opinion d'elle-même; il lui est bon de perdre quelques occasions de sévir.

Prédication très-efficace, accroissement de foi qui diminuait d'autant les besognes du bourreau. Souvent le criminel réfugié se convertissait, le réfugié politique pardonnait.

A Byzance, l'eunuque Eutrope fit rendre une loi qui lui permit de violer l'église où son ennemi s'était réfugié. Du pied de l'autel il l'envoya à l'échafaud. C'est l'origine de la légalité contre le droit d'asile.

Vos libéraux, Coquelet, se ressemblent partout. Grands amis de la mitigation des peines,

grands partisans de l'abolition des supplices, demandant que l'on fasse des prisons douces et même charmantes; ennemis furieux de la charité.

XI

LE MENTEUR.

Ils sont menteurs, dit Fra Gaudenzio, menteurs et fils du Menteur. Leur généalogie est authentique : *Vos estis a patre Diabolo*. Lignée cruelle de celui qui a menti et qui mentira contre le ciel et contre la terre, contre Dieu et contre l'homme.

Il a dit à l'homme : Tu seras Dieu, tu sauras tout, tu pourras tout, tu jouiras de tout. Et l'homme a perdu le Paradis. Déchu de sa science, de sa force, de sa joie, l'homme est devenu le sujet de l'erreur, de la douleur et de la mort.

Dieu s'est incarné pour racheter l'homme, et lui rendre, jusque dans l'épreuve, quelque chose des sérénités de l'Eden. Il a établi son Eglise pour distribuer à l'homme une nourriture d'immortalité que l'Eden même ne produisait pas!

Le Menteur a encore séduit le fragile esprit de l'homme. Il lui a dit : « Fuis ces lumières, elles te trompent; refuse cette nourriture, elle t'amollit; brise ces liens, ils t'enchaînent. C'est moi qui te remplirai de clartés et de délices, moi qui t'affranchirai. »

Le Menteur n'invente rien. La Vérité a tout dit, et il ne peut que contredire. Si vous voulez savoir son fond, il est le contraire de Celui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie; » Il est l'Abîme, le Mensonge et la Mort.

Le contraire de ses affirmations, c'est la vérité sur lui-même et sur ses œuvres. Il promet la liberté, ce sera l'esclavage; les jouissances, ce sera le travail servile; l'abondance, vous aurez faim; la concorde, comptez sur les guerres fratricides.

XII

LES CLOÎTRES.

Quelque galant homme, voulant protéger les monastères, a dit : — « Laissons des refuges ouverts aux grands repentirs et aux grandes douleurs. » Cette sottise a fort bien pris.

Une procession passait. Dans ses rangs nombreux et magnifiques, il y avait des capucins chargés de leur lourde bure, pieds nus et tête nue sous le soleil ardent.

Deux graves Français regardaient; l'un voyageur du vin de Bourgogne, l'autre voyageur du vin de Bordeaux; tous deux envoyés des caves de Cette. M. Rapet dit à M. Maréchal :

« — Ces capucins, pour prendre une pareille vie, ils doivent en avoir fait! » M. Maréchal répondit à M. Rapet : « — Il n'y a pas, peut-être, parmi ces hommes, autant de scélérats que nous le croirions.

« J'ai visité quelques couvents : ma parole! on y voit d'honnêtes figures. » M. Rapet reprit : « — Ce sont des fainéants. » M. Maréchal continua : « — J'avoue qu'ils ne servent à rien. Mais

« J'estimerais qu'on les doit laisser vivre selon leur goût. S'ils se punissent, cela ne nous fait aucun mal; s'ils se consolent, nous n'en sommes pas plus à plaindre. Voyez-vous Rapet :

« Le monde parle quelquefois sans réflexion! On a des *tics* contre ceci et contre cela. Planons sur les préjugés! Ces lieux de la pénitence, ces

couvents, ces monastères (on les appelle aussi de ce nom) :

« Nous trouvons, nous autres, que ce sont des absurdités. Nous ne voudrions pas vivre là-dedans. Il nous faut l'action. Notre sang généreux nous porte aux entreprises et aux plaisirs.

« Nous sentons le besoin de nous rendre utiles à nos semblables, de les gouverner, de les exploiter, de percer, de primer dans les sciences et dans les affaires, de parler, d'écrire, de penser.

« Tout cela est bon pour nous. Notre conscience est en paix ; nous savons ne nous rien reprocher outre mesure. Si un *sinistre* arrive, eh bien, que diable ! nous remontons sur notre bête

« Mais, avouons-le : tous les hommes ne nous ressemblent pas. Combien de poules mouillées que l'on voit s'abattre pour avoir fait des atrocités, ou compromis leur fortune, ou perdu une femme !

« Que deviendront ces gens-là ? Doivent-ils se tuer ? Non ; soyons justes ! Ça va dans un couvent. *Il faut des refuges aux grands repentirs et aux grandes douleurs !* » Rapet acquiesça.

J'ai, grâce à Dieu, connu et pratiqué quantité de religieux, moines, *frati,* clercs de tous les habits et de toutes les vocations. Quelques haltes dans les monastères sont les meilleurs instants de ma vie.

J'ai vu le Moine sous ses nobles cloîtres, solitaire, savant, ouvrier de la terre ; j'ai vu le Mendiant, fils de saint Dominique ou de saint François, dans son couvent semblable à une ruche ;

J'ai vu le Clerc Régulier, Jésuite, Théatin, Barnabite, dans sa petite chambre encombrée de livres, assiégée de pénitents; j'ai vu le Missionnaire arrivant des antipodes.

Je les ai vu de près, j'en ai vu beaucoup. Il est vrai que ces gens-là mènent une vie laborieuse, mortifiée, sacrifiée. Mais aucun ne l'avait embrassée sous la pression d'un grand repentir ou d'une grande douleur.

Ils ont choisi le cloître, non pour avoir commis des crimes, mais parce qu'ils craignaient l'ombre du péché; non pour avoir subi des grandes douleurs, mais parce qu'ils ressentaient un grand amour.

Par crainte du péché, ils se sont mis à l'abri; par amour de Dieu, ils ont voué leur existence

pour faire des œuvres de victimes qui les associent à l'œuvre de la Rédemption.

Ils ont voulu vivre sans tache, dans le travail, dans l'humilité, dans la charité; vivre pour Dieu. Je ne suis pas étonné que M. Maréchal leur ait trouvé d'honnêtes figures!

Sans doute, les cloîtres ont vu de grands repentirs. Didier, roi des Lombards, cloîtré par la clémence de Charlemagne, se fit volontairement moine. J'en souhaite autant à d'autres rois!

Et l'on peut citer aussi de grandes douleurs, sans ériger en exemples la grosse Héloïse et son chafouin d'Abélard, seule religieuse et seul moine que respecte Coquelet.

Mais s'il n'y avait à peupler les monastères que les grands repentirs (repentirs de grands crimes) et les grandes douleurs, les monastères seraient vides. Ils n'auraient jamais été pleins.

Les vrais grands crimes sont fils des grandes ambitions; ils ont pour objet les grandes fortunes et les grandes jouissances : c'est le contraire de la vocation monastique.

Les grandes douleurs, les douleurs qui poussent des cris et s'arrachent des cheveux, sont

le fait d'une âme mal tenue et d'une foi incertaine : c'est le contraire de la vocation monastique.

Les grands crimes parviennent à fleurir dans le grand monde, à moins qu'ils n'aillent au bagne. Les grandes douleurs à grands cris finissent à la cuisine, ou à l'opéra, ou aux secondes noces.

Le grand crime qui prend le chemin du monastère est déjà pardonné : il a fait les réparations légitimes. La grande douleur qui court au cloître est déjà consolée : elle accepte la volonté de Dieu.

M. Maréchal et M. Rapet seraient surpris des vrais grands repentirs et des vraies grandes douleurs du cloître. Quoi ! se repentir de ne pas assez se repentir ? Pleurer de ne pas avoir assez pleuré ?

Les résultats de cette vie pénitente et mortifiée étonneraient bien davantage nos deux honnêtes marchands de faux vins. Comment ! point de meubles, point de cuisine, — et néanmoins la joie !

Cela est ainsi pourtant, et la joie habite les

cloîtres. Et la vérité est qu'il faut conserver les cloîtres, pour laisser en ce monde un asile aux grandes vertus et une source aux grandes joies.

Je reviens à la pensée du fier Rousseau, qui ne veut pas que les hommes se mettent à genoux. Les religieux sont les hommes les plus incapables d'une bassesse.

Ils passent leur vie à genoux !

Ils ne font rien sans prendre à genoux la permission du supérieur. Ils s'inclinent devant lui le matin, le soir, s'ils sortent, s'ils rentrent, au moment du travail, au moment du repos.

Ils l'ont élu, mais leur choix a été confirmé par une autorité sacrée. Il a reçu l'investiture du Pape, le Pape est investi de Jésus-Christ. C'est devant Jésus que l'on s'agenouille ; c'est Jésus qui bénit.

Ainsi le religieux ne fait rien de bas, ni de nul. La moindre de ses actions, ainsi bénie, est grande, sainte, surnaturelle. Il agit au nom de Jésus, pour Jésus, avec la grâce de Jésus, roi des cieux.

Ainsi le portier ouvre, et le cuisinier besogne, et le moindre frère accomplit ses moindres offices. Ainsi tout est grand dans ces hommes à genoux, et leur vie agenouillée est déjà dans le ciel.

XIII

CONVERSATION DANS UNE VILLA.

La maison est entourée d'un parterre. Les orangers, les citronniers, les camélias fleurissent en plein sol, à l'ombre des chênes verts et des cèdres.

Les belles antiquités sont mêlées parmi ces fleurs toujours jeunes. A travers l'éternelle verdure, on voit le Colisée, Sainte-Marie-Majeure et le Latran.

Le propriétaire passe pour un homme qui s'occupe. Il donne tous les jours une heure aux intendants qui lui rendent des comptes.

« — Je ne ferai pas le fier, dit le Peintre; je ne ferai pas le fier, bien que je n'aie pas le sou.

Le gueux modeste a sa beauté. Mais, certainement,

« Si j'avais cette maison de campagne, et un palais dans la ville, et des champs, et des pâturages, et des rentes, — je ne daignerais pas écouter mon intendant.

« Je lui dirais : Pille, mais que je n'entende parler d'aucune affaire ! — Et je ferais peindre à fresque toute ma maison... par moi ! »

« — Sérieusement, dit don Agostino, si cette villa, le palais, les pâturages, les rentes vous tombaient sur les bras, mon bel ami, que feriez-vous ?

« — Sérieusement ? demanda le Peintre. — Oui, répondit le prélat. — Manger deux cent mille livres par an ? — Deux cent mille et plus. »

— « Eh bien, sérieusement, reprit le Peintre, je pourrais me trouver embarrassé. Manger deux cent mille livres !... Je n'ai jamais essayé.

« Commander à mon intendant de me voler, peut-être que ce ne serait pas nécessaire. Colliger des curiosités, la maison en regorge.

« Acheter des livres, à quoi bon, si on ne les lit pas ? Mais les lit-on, comment alors en acheter beaucoup ? Acheter des tableaux semblerait plus sage.

« Cependant, déjà je possède ici vingt galeries magnifiques. Est-ce la peine d'avoir deux cent mille francs de rente pour déplacer quelques peintures ?

« Une jolie chose serait de tenir table ouverte. Tous les matins, le couvert pour vingt personnes ! Viendrait déjeuner qui voudrait. »

« — Qui voudrait ? dit le Prélat. — Oh ! reprit le Peintre, vous entendez bien que je n'inviterais pas les correspondants de l'*Indépendance belge* ni ceux des *Débats*.

« Qui voudrait d'entre la bonne compagnie. Les savants, les artistes..... — Enfin, reprit le Prélat, des gens qui travaillent ?

« — Voilà, dit le Peintre. — Oui, continua le Prélat, les gens qui déjeunent d'une croûte et d'un œuf, en un instant. Ceux-là vous importuneront peu !

«— De sorte, dit le Peintre, qu'il faut tout bètement *faire du bien?* — A Rome, dit le Prélat, nul autre moyen de manger spirituellement ses rentes. »

Le Prélat, continuant, vint à parler de *Monsieur Chose,* l'ennemi des grands de Rome, j'entends de ceux qui ne sont pas traîtres :

« — J'aime à voir dans la Rome de notre Christ quelque reste du grand état des patriciens de la Rome des Césars. J'aime les vieilles et nobles fortunes.

« J'aime ces maisons où la grandeur et la générosité et un certain dédain de la richesse sont des habitudes de nature, des qualités du sang.

« Vous me direz que le possesseur d'un grand nom et d'une grande fortune n'est souvent qu'un sot. Je ne le blâme que s'il est un ladre.

« Il a le droit d'être sot, comme vous et moi et beaucoup de nos parents et amis. A-t-on décrété que les sots ne posséderont pas de chemise ?

« Un beau nom sur la tête d'un sot garde encore sa beauté, conserve encore à la grande for-

tune sa grande utilité. Le pommier peut traiter de sot le chêne.

« Aux yeux du pommier, le chêne ne produit que du gland. Aux yeux de l'homme, le chêne est beau; il brise le vent qui briserait le pommier.

« Par ses fortes racines, le chêne empêche la pluie d'emporter la terre végétale d'où le pommier tire sa séve; il fournit le bois de charpente.

« Quelles pensées règnent dans cette villa ? Il n'y a peut-être que des habitudes : l'habitude de la dignité, l'habitude de la prière, l'habitude de la charité ;

« L'habitude de ne point chercher la basse gloire, l'habitude de ne point laisser tomber un lieu saint, de ne point rebuter un malheureux.

« Ce sont de bonnes habitudes! Il y en a d'autres : les femmes d'ici ont l'habitude d'aller visiter les pauvres et de les panser de leurs mains.

« Ces femmes ont vendu leurs parures pour payer les remèdes qu'elles appliquaient sur des plaies que les mercenaires ne voulaient pas toucher.

« Ces femmes ont l'habitude d'être de fières et fidèles épouses. — Je ne dis pas qu'elles distingueraient entre un vers de Ponsard et un vers de Musset.

« Entre un commandement de Dieu et une suggestion de madame Sand, elles distinguent, et leur seul regard éloigne tout ce qui lèserait l'honneur.

« Certain faquin de ce temps, le fameux monsieur *Chose,* — un garçon capable de conseiller Claude et d'amuser Domitien, —

« S'est donné le régal d'insulter ces patriciens et ces matrones. Il les a déclarés nuls, illettrés. Les applaudisseurs ne manquent pas à monsieur *Chose*.

« Supposez monsieur *Chose* à la place de ces pauvres gens : vous voyez le profit, et comme les biens de ce monde paraîtront mieux partagés !

« Il n'est pas invraisemblable que Monsieur *Chose* fasse cette fortune. Quand de certaines éventualités absurdes se posent, on peut les dire accomplies.

« Monsieur *Chose* cessera-t-il d'être un faquin? Je vous laisse à répondre. J'ajoute que *Chose* trouvera ici des âmes plus hautes que son triomphe.

« Ces grands perdront leurs richesses avec moins d'angoisses que *Chose* ne les ramassera. Je ne prétends pas que *Chose* saura rougir, mais il aura peur.

« Ses victimes feront paraître le vieil esprit romain, adouci par la majesté chrétienne. Si l'on est sans littérature dans ces belles maisons;

« Si l'on ne connaît pas les livres nouveaux de Monsieur *Chose*, pas même ceux qu'il a écrits pour outrager Rome et les Romains :

« On sait du moins que la figure de ce monde passe, que ses biens sont contemptibles; que l'épreuve purifie le juste, que le succès tue le méchant.

« Que l'injuste ne peut rien contre le salut de ses victimes; que plutôt il ôte une pierre de leur chemin, une pierre qu'il se met au cou.

« On sait cela ici, et l'on regarde en face la

destinée. Monsieur *Chose* n'aura pas cet œil affermi devant les rumeurs que soulèvera sa fortune.

« Et quand la tempête viendra au seuil du seigneur *Chose*, on le trouvera, balbutiant il ne saura quelle prière, blotti dans quelque sordide coin. »

XIV

L'INTOLÉRANCE A ROME.

« — Eh bien, j'en apprends de belles ! En vérité, c'est trop fort ! — Contez-moi le cas, Coquelet. Ce n'est pas, peut-être, aussi fort que vous croyez,

« — Vous riez ! L'intolérance qui avilit, l'inquisition qui tue, cela vous fait rire !... Vous ne rirez pas toujours ! — Coquelet, contez-moi le cas.

« — Oui, et je le conterai à d'autres ! Un malheureux fonctionnaire affiché, — af-fi-ché ! — pour n'avoir pas fait ses Pâques, et destitué ! !

« Sa famille... — Y a-t-il une famille ? — Qu'importe ! Sa famille sans pain, parce qu'il s'est

abstenu d'un acte d'hypocrisie, d'un sacrilége !... Ah ! vos prêtres !... »

Ce n'était plus Coquelet, c'était le Vésuve. Je le laissais souffler, mais il avait hâte de me confondre : « — Dites, dites ce que vous pensez de cela !

— Moi, je trouve cela très-bien. — Ah ! reprit-il, très-bien ? — Tout à fait bien. — Par système ? — Non, par raison. — Une raison que vous pourriez dire ?

— Oui, et une raison universelle. Partout elle fait agir de même les gouvernements et les particuliers, dans une foule de cas moins importants.

Partout on affiche les noms des condamnés, ceux des contumaces, ceux des faillis ; on révoque les fonctionnaires dissidents ; on fusille les déserteurs.

Osez dire que vous n'avez jamais révoqué, que vous ne révoquerez jamais aucun agent de votre gouvernement, tels que cuisinières, valets, commis.

Osez dire que par influences et votes, jamais vous n'avez demandé la destitution d'aucun em-

ployé, tels que commissaires, ministres, princes, etc.

Vous n'osez ! Ah ! ah ! j'en apprends de belles ! Vous avez ôté leur pain à des pères de famille : et pourquoi ? pour des dissidences d'opinion !

Or, je vous défie, Coquelet, d'établir votre droit et de justifier votre sévérité, sans justifier aussitôt le droit et la sévérité du gouvernement pontifical envers l'employé dont vous plaignez le sort.

Pour avoir un emploi public en France, la condition première est d'être Français. On demande ensuite la capacité et l'honnêteté... Une honnêteté quelconque, sous forme de cautionnement.

Avant d'admettre un domestique, tout bourgeois s'enquiert. Au risque de provoquer l'hypocrisie, il exige des certificats de bonnes mœurs. Il ne veut pas introduire la corruption sous son toit. S'il est trompé ;

Si l'employé est joueur, si la cuisinière fait danser l'anse du panier, si la bonne d'enfants est mormonne, il avisera. Mais d'abord il doit chercher l'honnêteté. Je pense que vous n'y manquez pas ?

A Rome, le certificat nécessaire de nationalité et la garantie nécessaire de probité, c'est la pratique de la religion catholique, seule religion vraie, seule religion du pays.

Quoi de plus large, de plus beau, de plus légitime? Quoi de plus respectueux envers l'individu et envers le pays? Tout catholique est citoyen de Rome, tout citoyen de Rome doit être catholique.

Que vos fonctionnaires soient protestants, juifs, athées, peu vous chaut. Mais s'ils étaient étrangers, méprisant tout ce qui est encore votre foi?... L'étranger, à Rome, c'est le non-catholique.

Vous souffririez qu'un fonctionnaire s'abstînt de la messe le jour de saint Empereur. Mais le Gouvernement le destituerait, et vous pardonneriez au Gouvernement. A Rome, l'empereur, c'est Dieu.

Un employé s'abstient de la communion pascale. Ici, cette abstention signifie qu'il n'observe plus les Commandements de l'Eglise. Donc, il brise avec la constitution du pays.

Il brise avec la nationalité, il outrage la foi du peuple, il parle au peuple une langue étrangère. Il se met au-dessus de la loi qui astreint le souverain et les sujets, et qui est le salut de tous.

Cette loi, il la connaissait et il la confessait. Elle était son titre indispensable aux fonctions qu'il a reçues. Ou il a été hypocrite, ou il s'est mis en état d'incapacité : qu'il en subisse les conséquences.

S'il n'a pas trompé lorsqu'il s'est donné pour bon catholique, et s'il a sincèrement cessé de l'être, pourquoi, en se retirant de l'Eglise, ne s'est-il pas retiré aussi de son emploi?

Vous direz qu'il avait besoin de sa place. Et si un serviteur que vous voudriez casser pour cause d'infidélité, d'incapacité, de scandale, vous disait qu'il a besoin de rester chez vous?...

Vous répondriez que c'est votre droit de ne pas laisser vos clefs dans des mains peu sûres; que c'est votre devoir de ne pas garder chez vous le mensonge, l'incrédulité et l'immoralité.

Ces raisons seraient bonnes chez vous ; elles sont excellentes ici. Sauriez-vous me dire pour-

quoi le Pape devrait insulter son peuple en le faisant administrer par des mécréants?

Je ne trouve aucune sécurité, je n'éprouve aucune allégresse, je ne ressens aucune fierté quand je viens à penser que moi, catholique, citoyen d'un pays catholique, enfant de l'Eglise catholique,

Je suis gouverné, administré, jugé par des hommes qui n'ont pas ma foi, qui méprisent les droits qu'elle me donne et les devoirs qu'elle leur impose, qui peuvent l'insulter impunément.

Quand j'entre dans nos vieilles églises, vrais berceaux de la France, et que je n'y vois aucun de ces fonctionnaires qui tiennent par tant de bouts mes intérêts, ma liberté et ma vie,

Je sens que je suis conquis, que je suis méprisé, qu'une doctrine étrangère est venue, s'est implantée, me domine, et que le sol de la patrie n'appartient plus sans partage à la véritable race de la patrie.

« — Laissez-moi, cria Coquelet, roulant des yeux allumés. Vous déraisonnez, et je me sens plein d'indignation ! »

XV

CE QUI SE DIT DANS LES CELLULES.

— Qui sait? dit Fra Gaudenzio, Dieu quelquefois se contente de les tourner en dérision! S'Il veut rire, nous pouvons entrevoir le dénoûment.

Pour perdre ces fiers-à-bras, Il n'a qu'à les laisser aller. Pour les tourner en dérision, c'est assez qu'il les suive : son ombre fera fleurir leurs chemins.

Alors les pierres éparses se rassembleront et formeront des édifices; ce qui a été semé pour produire du poison produira des fruits délicieux.

Depuis dix-huit siècles, que font-ils? Ils creusent des fosses. Dieu passe : dans ces fosses, Il jette les fondements des églises, palais de la vie.

Si j'étais l'ennemi de ceux qui nous haïssent, et que Dieu me demandât conseil pour les punir, je répondrais : « Seigneur, comblez-les de pros-« périté!

« Que leur volonté soit faite ; que le miracle « de Vos œuvres ne les arrête plus ; qu'ils voient « le dernier chrétien et le dernier juste !

« Ils vous ont dit : Retire-toi ! Eh bien, re- « tirez-vous, et cependant commandez à la na- « ture de leur obéir. »

Oui, que seulement Dieu se retire, et qu'il fasse couler le lait et le miel ! Ce ne sera pas long.

Quand la police atteindra sa perfection, quand la science aura enfanté ses merveilles, quand partout les tables ploieront sous les viandes exquises,

Alors on mangera de la viande humaine. On ne la trouvera pas meilleure qu'une autre, peut-être ; mais ne faudra-t-il pas raffiner un peu ?

En Chine, pays de grande égalité, où un simple gouverneur peut faire décapiter qui bon lui semble, j'ai vu passer le plat favori du vice-roi :

C'était un ver monstrueux, une chose infecte, infâme. On avait fait pourrir plusieurs animaux

afin de former ce ver. Le vice-roi seul en mangeait.

Dans les charcuteries de Canton, j'ai vu vendre du cœur humain fumé. Le vice-roi s'est donné la distinction de manger le cœur d'un missionnaire.

Nous savons quelle sera la dernière scène du monde. Le Christ apparaîtra : d'un souffle, il tuera Bélial, plus puissant que jamais, non pas vainqueur.

Donc, jusqu'au dernier moment, Dieu se gardera des fidèles ; jusqu'au dernier moment, Bélial, triomphant, rugira de la victoire de Dieu.

Il régnera, il opprimera, il égorgera, il insultera ; mais il n'aura pas la joie de se dire qu'il est vraiment le maître, qu'il a enfin chassé Dieu.

Il sera percé de cette flèche qui a tourmenté tous les antechrists : il saura qu'il reste sur terre des hommes qui ne l'adorent pas.

Ses espions lui diront qu'il est encore des antres, des lieux inaccessibles où l'on entend murmurer la prière, où l'on célèbre les mystères de Jésus.

Traversant les foules prosternées, il tremblera de voir un esclave se lever de la poussière, et lui jeter à la face, comme un soufflet, le nom de Jésus.

Il craindra la lumière du jour et il fuira les sérénités de la nuit, car le soleil et les étoiles parlent de Dieu. Le nom de Jésus tintera dans ses rêves.

Il s'éveillera baigné de sueurs, et il enviera les martyrs de Jésus, noyés dans les eaux bouillantes ou étouffés dans la pourpre de leur sang.

Tel sera le triomphe de ces triomphateurs, de ces incarnations de Bélial, têtes couronnées d'un corps difforme et rongé de lèpre.

Mais que Jésus ne les tourmente plus; qu'ils éteignent la race des chrétiens, qu'ils restent livrés au seul supplice de leurs prospérités :

Je dis que rien ne saurait exprimer la décomposition, l'épouvante et le désespoir de cette humanité, désormais privée du sel de la douleur.

N'eût-elle plus de guerres, plus de sacrifices sanglants, elle s'ouvrirait deux gouffres et s'y précipiterait : la volupté et le suicide.

Il n'y aurait que deux hommes sur la terre, l'un serait le maître, l'autre l'esclave : et tous deux se craindraient et se haïraient.

Et l'un d'eux un jour, probablement l'esclave, tuerait l'autre pendant son sommeil et le mangerait, et ensuite mourrait de faim.

Ainsi Dieu se vengerait du monde, en l'abandonnant à lui-même. Mais de la folie du monde, Dieu tirera une gloire plus conforme à sa clémence.

L'Enfer fait la nuit. Dans la nuit, Dieu travaille. Quand Il a suffisamment travaillé, Il ordonne au jour de paraître, et l'on voit son œuvre.

L'Enfer déchaîne la tempête, la tempête souffle où Dieu veut. L'Enfer allume un incendie, c'est un phare. L'Enfer fait le chaos, c'est un monde.

Il y a, dans vos Pyrénées, ce théâtre farouche qu'on appelle *le grand chaos*. J'en ai vu de plus sinistres, pleins de lions, de tigres et de reptiles géants.

Satan semble avoir brisé l'œuvre de Dieu. Il a secoué les montagnes et les a jetées en morceaux dans des abîmes qu'elles n'ont pu combler.

Des blocs noirs et stériles s'entassent jusqu'aux nues ; d'autres semblent rouler encore ; d'autres penchent sur des gouffres toujours béants.

Il y a des pics d'où bondissent d'inépuisables cataractes ; d'autres brûlent, et leur fumée roule sur des neiges que le soleil ne dissipe jamais.

Ce que j'ai admiré dans ces bouleversements, c'est la force inviolable de l'ordre, la fidélité de la nature aux lois que Dieu lui a données.

Dans aucun chaos les lois de la matière ne sont enfreintes : les torrents suivent leur pente, les blocs roulants descendent et ne remontent pas.

Il y fait jour et il y fait nuit, et l'on y voit le partage des saisons. Les plantes y croissent suivant leur loi ; les animaux y vivent suivant leur loi.

Et l'homme, suivant la loi de sa nature royale, l'homme nu règne dans ces déserts où la bête fauve rugit comme les grandes eaux.

Et moi, qui avais à combattre aussi l'homme, mais qui portais l'Évangile, j'y ai passé sans armes, j'y ai tracé des sentiers ; d'autres y feront des chemins.

Le chaos ! ainsi notre langue misérable désigne ce qui est pour nous la confusion et l'impossible. Devant Dieu, point de confusion, point d'impossible, point de chaos.

Il a fait des lois qui seront observées jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'Il exécute la loi par laquelle Il est maître de toutes les lois. Mais le démon, l'homme et l'ange ont reçu une loi éternelle.

Cette loi ne sera pas enfreinte, et toute intelligence est à jamais soumise à la loi de Dieu. Quand l'intelligence aura choisi entre le bien et le mal, la loi suivra son cours et Dieu sera glorifié.

Le chaos humain ne s'accomplira pas en dehors des lois de la nature humaine. Dieu ne se retirera pas de sa création, et sa création gardera ses lois.

Or, la loi première de la création, c'est de connaître Jésus-Christ, et Jésus-Christ ne peut être connu que par son Église; donc l'Église ne sera pas écrasée dans le chaos.

Elle domptera le chaos, elle y fera son chemin, elle y ramènera l'ordre visible et sensible. J'ai vu des moissons jaunissantes, des peuples qui attendent l'apôtre.

Les Amériques, l'immense Orient, les terres encore vierges et les terres abandonnées attendent la voix du Christ : la tempête leur jettera des prêtres.

L'émigration future sera catholique; elle s'ouvrira des thébaïdes et fondera des sociétés ; elle créera un monde, pendant que l'Europe s'engouffrera dans la nuit.

Et après le troisième jour — ou après le troisième siècle, — le Roi que l'on croyait avoir banni rentrera dans son royaume, une branche d'olivier à la main.

Il ramassera les ossements de ceux qui l'ont rejeté et leur donnera la sépulture; et les fils de ses ennemis, à genoux, crieront : — Hosanna !

Et les longs triomphes des destructeurs de l'Eglise rempliront un demi-feuillet dans l'histoire de ses destinées immortelles.

XVI

LES MADONES.

J'ai contemplé longtemps la noble image que l'on appelle la madone de Sainte-Marie-Majeure. De toutes les représentations par lesquelles l'Art a essayé d'exprimer cette grande idée de Marie Mère de Dieu, c'est, je crois, celle qui me plaît davantage.

Quantités de madones célèbres sont certainement de nobles dames, et plus souvent d'aimables femmes. Il y en a de tout à fait jolies. J'avoue que la plupart me causent un véritable déplaisir. Je ne feindrai pas de dire que quelques-unes me font horreur.

Je déteste véritablement le type dédaigneux adopté par le pauvre Andrea del Sarto. Je n'ai pas été surpris d'apprendre que ce grand peintre a eu le tort de nous donner, sous le nom de la sainte Vierge, les traits d'une femme qui ne méritait pas son amour.

J'ai horreur des belles brunes du Titien, des belles blondes du Véronèse. Les rustaudes de Ru-

bens, les gracieuses du Guide, de Sassoferrato, de Mignard et de leurs imitateurs sans nombre, je consentirais qu'elles fussent toutes vendues aux Amériques.

Je mets à part l'*Immaculée Conception* de Murillo. Il a peint cette pensée de Dieu qui sera Marie, cette attente des prophètes et des saints dont rien encore ne pouvait exprimer l'inexprimable beauté, l'inexprimable perfection, l'inexprimable emploi sur la terre et dans les cieux.

L'œuvre de Murillo est une des grandes notes du génie humain. Dans les profondeurs de l'avenir, Isaïe dut voir ainsi la Vierge qui enfanterait. Ainsi elle lui apparut, descendant sur la terre les yeux tournés vers le ciel, rayonnante d'amour et d'humilité.

Voilà cette âme parfaite, envoyée à la terre par ce Dieu *qui a tant aimé le monde,* pour être unie à un corps parfait et que nulle tache n'atteindra. Dans cette double perfection et dans cette double pureté, elle sera l'instrument du mystère de notre salut.

Elle a toute la candeur de l'éternelle innocence, toute la splendeur de l'éternelle virginité. Ses pieds

sont nus, ses cheveux dénoués flottent dans l'air que n'ont pas traversé les haleines humaines, son vêtement n'est qu'un voile; les misères de la nature mortelle lui sont inconnues.

Elle descend portée sur les anges, à travers la lumière divine. Le Ciel pressent un grand dessein de miséricorde sur la race d'en bas. L'Ambassadrice du Créateur remontera pour attirer des légions de saints. Ouvrez-vous, portes éternelles!

Ces anges enfants qui l'entourent, prophétisent les moissons de fleurs pures que la terre, désormais arrosée par les eaux du baptême, germera pour les cieux. Désormais la terre donnera au ciel non-seulement des fruits, mais des fleurs.

Tel est le tableau du grand Espagnol, véritable fils de cette nation théologique qui a produit tant de docteurs profonds. Murillo vivait au milieu d'un peuple qui, pour formule de salut cordial, avait adopté une profession de foi à l'immaculée conception de Marie.

Néanmoins le tableau de Murillo est l'idée de Marie, ce n'est pas encore Marie; c'est la Vierge attendue pour donner le jour au Désiré des nations, ce n'est pas la Mère incomparable, riche de tous

les dons, comblée de toutes les grâces, abreuvée de toutes les douleurs.

Mère de Dieu, mère de douleurs! Protectrice des hommes, ennemie victorieuse de Satan! Mère de miséricorde, miroir de justice! Lis de toute candeur, océan de toute science! La Vierge de la Crèche, la Mère du Golgotha, la Reine du Cénacle!

Celle qui a vécu parmi nous dans ce corps où la vie ni la mort ne purent rien détruire : si saint que son attouchement remplit de fleurs le gouffre du tombeau; si parfait et réalisant si pleinement la conception divine de la beauté, que Dieu ne le voulut point laisser à la terre!

Le réunissant de nouveau à son âme, Dieu le revêtit d'immortalité sans rien changer à sa forme mortelle; et telle que les hommes l'ont vue, l'enveloppe virginale de Marie demeure parfaite devant les regards qui découvrent des taches dans les séraphins!

Cet idéal, Murillo ne l'a pas atteint, aucune main d'homme ne l'atteindra. Les madones les plus pures des époques les plus ferventes, celles du *Beato* lui-même, ne présentent que quelques traits fugitifs du rêve qui se forme dans le cœur.

Je n'ose parler de Raphaël. Il a commencé par la Vierge du *Sposalizio,* il a fini par la madone de Saint-Sixte; mais dans l'intervalle, s'écartant du type entrevu, il a pris la voie de la beauté charnelle. Par cette voie, l'Art est descendu. Que nous donne l'Art, maintenant ?

Des figures mélancoliques, pâles, maladives, des figures à la mode, souvent des figures tout à fait viles. On rencontre de ces dernières jusque dans les églises. Œuvres de peintres impies, qu'acceptent des juges trop peu vigilants.

Beaucoup d'artistes croient avoir atteint le but lorsqu'ils ont composé quelque doucereuse figure de jeune fille, dans les bras de laquelle ils placent un doucereux enfant. C'est une vierge quelconque; ce n'est pas la VIERGE, encore moins la MÈRE.

Le mauvais goût encourage ces fades ouvrages, comme il fait triompher la sotte littérature des « Mois de Marie », et toute cette mesquine dévotion qui célèbre la sainte Vierge avec une fausse théologie, de fausses fleurs, des mélodies fausses et des vers faux.

De la très-auguste Reine du Ciel, on fait, — que Dieu nous pardonne, — on fait une « petite maman », pareille d'ailleurs à beaucoup de mères

soi-disant chrétiennes; une petite maman qui n'exige ni travail ni vertu, et qui pardonne tout, pourvu qu'on la caresse.

Oui, Marie est une mère, mère très-clémente à ses enfants d'adoption. Devant le trône de Dieu, elle élève sa toute-puissante prière en faveur du pécheur contrit : mais elle n'est pas cette femmelette qui, par un lâche amour, trahit la gloire du Père et l'âme des enfants.

Artistes chrétiens ! pour l'honneur de votre art et pour remplir les desseins de Dieu, recourez à l'Eglise, écoutez ce qu'elle vous dit de Marie, sortez de vos misérables conceptions. Car, en vérité, vous vous égarez et vous égarez les autres.

Marie « est l'ouvrage d'un dessein éternel. » Si Dieu avait, comme nous, besoin de temps, il n'aurait pu se former l'idée d'une créature si parfaite, à moins d'y employer une éternité. Saint Jean de Damas appelle Marie « la bonne grâce de la nature humaine. »

Rien que par sa naissance, elle a été la plus illustre dame qui se soit vue sur la terre, fille d'une longue génération de saints et de rois. A l'éclat de son visage, saint Denys l'Aréopagite l'eût prise

pour la Divinité même, s'il n'avait appris de saint Paul le nom du seul Dieu.

D'après saint Epiphane, excepté Dieu, elle surpassa en beauté tout le reste ; mais cette beauté était un mélange de douceur et de majesté qui la faisait aimer et *craindre ;* et elle portait ce caractère particulier d'élever à Dieu, d'inspirer de saintes pensées, de faire naître le saint amour.

Ainsi chante le Dante, dépeignant Béatrice, les yeux fixés sur l'image glorieuse de Marie : « L'a-
« mour qui la précède glace les cœurs vulgaires
« et détruit les perverses pensées. Quiconque s'ar-
« rêterait pour la voir deviendrait une noble créa-
« ture ou mourrait à ses pieds.

« Et si elle rencontre un homme digne de la
« contempler, elle lui fait éprouver son doux pou-
« voir ; car son regard donne la paix, humilie
« l'orgueil, fait oublier les offenses. Enfin, pour
« comble de grâces, Dieu lui a départi un dernier
« privilége : celui qui s'entretient avec elle, celui-là
« ne saurait faire une mauvaise fin. »

N'oubliez pas, artistes, qu'il est dit qu'Elle se tint debout au pied de la croix ; n'oubliez pas qu'Elle présidait au Cénacle et qu'Elle est la mère de la science sacrée ; n'oubliez pas que son pied

écrase le serpent, et qu'en Elle réside la force qui vaincra toutes les hérésies.

Elle est la Vierge très-fidèle, la gardienne très-jalouse de la gloire de Jésus ; ses yeux ont horreur de toute souillure sur laquelle n'ont point coulé les larmes du repentir. Elle prend toute main qui lui est tendue; mais encore faut-il laver et tendre la main.

Donc il convient d'abandonner ce style efféminé qui trahit la sévère beauté de Marie. Il faut remonter aux sources, étudier ces belles vieilles images que l'antiquité nous a laissées et dont la Vierge de Sainte-Marie-Majeure est le type à la fois doux, attirant et imposant.

XVII

LE COUVENT ET LA CASERNE.

Le beau couvent dominicain de la *Minerve* est en partie occupé par un bataillon français, en partie par les religieux. On y peut étudier, toute vive, la différence du couvent et de la caserne.

Dans les grandes salles, on voit des fusils au râtelier; dans les vastes corridors, on entend les propos du corps de garde; dans les cellules, les murements remplacent la prière; dans la classe de philosophie, il y a des maîtres d'escrime.

A cela près, c'est la même chose. Les soldats et les religieux sont une force dévouée, une force militante. Seulement l'obéissance du moine est volontaire et raisonnée, celle du soldat imposée et aveugle.

Le dominicain est essentiellement prêcheur. Avant de prêcher, il étudie, il prie longtemps. Il se munit de textes, il prépare ses preuves, il leur donne une forme polie. Il s'adresse à la raison des hommes, il s'adresse à leur cœur : il a bien écouté ce que leur raison peut objecter et ce que leur cœur demande.

Le soldat aussi est prêcheur, fait pour persuader. Ses procédés aussi requièrent de l'étude. Il apprend à manier le sabre, à manœuvrer la baïonnette, à faire feu dans toutes les positions. Quand il sait cela, on lui donne des cartouches : le voilà en état de résoudre toutes les objections de l'esprit et du cœur.

Le religieux va seul. Le soldat sort par bandes. C'est une belle chose qu'un régiment. Cela est plus

beau que le lion et le grand serpent de mer; plus beau que Léviathan et tout ce que l'on a pu voir ou imaginer de monstres vigoureux et redoutables.

Il a des trompettes, des aigrettes, des pompons. Son corps souple et rapide est hérisssé d'écailles aiguës, faites d'acier fin et qui luisent au soleil; et de chacune de ces écailles, la mort peut s'élancer vingt fois en un instant avec le bruit et la rapidité de la foudre.

Ce corps a la faculté de se diviser, de se rejoindre, de faire face partout, de s'éparpiller, de poursuivre l'ennemi qui fuit, d'envelopper l'ennemi qui résiste, de le couper. Il se ramasse, se serre, frappe, écrase. Il a autant de têtes que de membres, et ces têtes ne se contrarient jamais.

Mais une plus curieuse merveille, c'est la conviction où sont aujourd'hui les hommes, que la liberté de leurs opinions est plus menacée d'un seul religieux que de cent régiments; — et cela dit assez quelles opinions les hommes d'aujourd'hui se font de la liberté.

La *Minerve* a une bibliothèque et une église. L'église renferme le tombeau de la dominicaine sainte Catherine et le tombeau du dominicain Angelico de Fiesole, avec l'épitaphe composée par

le grand Pape Nicolas V. La bibliothèque est pleine de livres et de manuscrits.

Je ne nie pas la gloire des armes, et les régiments sont des objets respectables et utiles, malgré la facilité d'en abuser ; mais il faut de tout. Jamais régiment n'a laissé ni beau tableau, ni bon livre ; et les moines sont aussi très-utiles pour empêcher l'usage illimité des régiments.

Si les moines étaient tout à fait chassés ; si les fusils envahissaient aussi la bibliothèque ; si les livres servaient à confectionner les cartouches, les manuscrits à allumer les pipes ; si le tambour et la pipe venaient à remplacer la cloche et l'encens jusque dans l'église, je doute que ce fût grand profit pour la liberté des opinions.

Qu'est-ce qu'un moine ? Un homme qui laisse sa part aux autres et qui se donne pour servir les autres. Il vit de peu ; sa vie est employée *à bénir et à pardonner*. C'est le rôle que l'on voudrait assigner au Pape. Et ceux qui remplissent ce rôle, on aspire à les expulser pour transformer les monastères en prisons ou en casernes !

Inutiles raisonnements. *Andremo al fondo.* Nous détestons le moine, nous tâterons du soldat.

XVIII

LE *LAMENTO* DU PEINTRE.

Joseph, le peintre, est un ouvrier généreux, élevé dans les vieilles coutumes, attaché à tout ce qui est ancien. Il a mieux aimé l'Art et le soleil à Rome que la fortune à Paris. Très-monarchiste, très-aristocrate, très-méprisant des fadaises et des bassesses modernes.

« — Mais, me dit-il, nous pouvons nous réjouir d'aimer le Vrai pour le Vrai, à meilleur titre que les butors qui se targuent d'aimer l'Art pour l'Art. Nous n'arriverons à rien et nous ne sauverons rien. Que peut devenir une société où la hiérarchie n'est plus guère aimée que de pauvres diables comme nous ?

« Rome était notre planche dans le naufrage d'un monde où nous avons manqué de cent ans notre entrée. La planche enfonce sous nos pieds. Que Rome était belle au temps de Grégoire ! Quel peuple fier et joyeux ! En certains jours, vous n'auriez pu trouver un commissionnaire. On chantait, on dansait, et l'on envoyait pro-

mener vos baïoques. « Que votre Excellence elle-même se serve ! » Mais voici qu'ils deviennent arrogants et serviles.

« Depuis vingt ans, la Révolution a détruit jour à jour la meilleure ville et la meilleure vie qui fussent au monde. Vous voyez Rome mourir. Le luxe a pénétré partout ; il a corrompu es mœurs, il a ravagé la magnificence.

« Les Romains se trempent de bourgeoisisme. La liberté vraie n'en a pas moins souffert que a belle vieille simplicité. L'esprit municipal chasse des rues les ouvriers et les petits marchands ; on impose des patentes pour se donner les trottoirs. Encore un peu, ils défendront aux arbres des jardins de pencher sur la rue !

« Mais le mal est plus grand ! Sans mauvaise intention, Consalvi a perdu l'État en le jetant dans le système moderne. Le gouvernement ecclésiastique est devenu séculier. Ce mérite que l'on prétend vouloir lui donner, il l'a ; c'est précisément son défaut.

« Le Pape régnait, il ne gouvernait pas, et l'on ignorait la plaie bureaucratique. Le pays s'administrait sous des légats. Le prélat qu'on faisait ministre prenait un secrétaire, c'était tout

le bureau. Maintenant chaque ministère entretient son bataillon d'employés, fort entendus à vexer le contribuable qui les nourrit.

« Ils s'entêtent de la science matérielle ; cette science jadis si justement méprisée, qui machinise tout ! Dites-moi en quoi ses adeptes se distinguent du castor, du ver à soie et de l'épinoche ? Toutes les bêtes sont très-avancées en civilisation utilitaire ! Et elles ont sur le matérialiste une grande supériorité : elles ne troublent point les lois constitutives de leur espèce.

« Ah ! les barbares imbéciles, qui donnent le pas à la matière sur l'esprit, et qui croient qu'ils vivront et que même ils grandiront !

« Et nous, pauvres artistes, quel sera notre sort ? Il nous faudra devenir employés, photographes, dessinateurs de prospectus.

« Si le bon Dieu, pour mes péchés, me laisse vivre encore quelques années, je serai chassé de la campagne de Rome. Cette belle campagne était à moi : ils la couperont de murailles ; déjà l'horrible locomotive y jette ses fumées infectes et ses hurlements.

« Avez-vous remarqué comme cette machine déplante les populations ? Elle les jette dans la ville, les y laisse pourrir, ou les ramène pourries ! Elle arrache les tombeaux, elle arrache les autels ; l'homme est déraciné.

« La campagne se hérisse de barrières. Nous serons dépossédés ; dépossédés de l'espace, de la solitude de l'air vivant. Je vous dis qu'il faudra croupir dans un bureau !

« Les belles villas tomberont, les beaux arbres seront coupés. Les riches étaient des gens qui faisaient de belles choses pour nous, et par nous ! »

XIX

FRASCATI.

Tandis que le Peintre se lamente, nous arrivons à Frascati, non en wagon, mais aristocratiquement... presque à pied.

Nous vîmes à Frascati, comme appendice du *débarcadère,* un café-chantant en forme de châlet. Le goût moderne, frère consaguin de l'esprit moderne, a fait cette construction et l'a embellie

de ces petits arbres qui poussent vite. Un bosquet de bouleaux et un châlet à l'huile, sous les beautés grandioses de la villa Aldobrandini !

On avait de ces villas par centaines, ouvertes libéralement aux petits voisins. Les propriétaires commencent à s'enclore. L'égoïsme de la propriété se manifeste quand la propriété disparaît. Grands chênes verts, cascades, magnificences de l'art mêlées aux magnificences de la nature, adieu ! Le Code moderne va dépecer le sol, arracher les arbres, abattre les châteaux, semer des pommes de terre et des cafés-chantants.

Nous pénétrâmes dans la ville par les murs crevés. Que de choses cette brèche a laissé sortir ! La première chose sortie et qui rentrera la dernière, si elle rentre, c'est la liberté. Frascati qui a tant lutté pour rester une ville à côté de Rome, la voilà faubourg.

Les Frascatanes arborent la crinoline. Les hommes pourtant n'ont pas encore la casquette. Cela ne tardera guère, et alors on verra dans l'État romain ce qui ne se voyait qu'ailleurs : la figure canaille.

Au café, tapissé de papier peint français fort ignoble, nous trouvâmes un journal, le *Filodram-*

matico, consacré à la gloire des acteurs du monde entier. Une correspondance de Paris décrivait avec enthousiasme les mérites variés de la troupe de l'Odéon.

Le débarcadère, la locomotive, le café-châlet suisse, la crinoline, le *Filodrammatico!* Si ce n'est point le progrès, qu'est-ce que le progrès ?

« — Et, ajoutait le Peintre, moi, j'ai vu la bibliothèque d'une grande maison : toute la *Revue des Deux Mondes,* tout Scribe, et rien qui ne fût de même famille. On s'en va, on s'en va ; je vous dis qu'on s'en va ! »

Nous baissons la tête, pleins de tristesse. Et cependant les sureaux fleurissent, la neige brille sur les montagnes, le printemps sourit dans les vergers.

O charme de Frascati, qui te saura dépeindre ! Ton immense campagne, avec Rome au fond, tes arbres verts en plein décembre, ton soleil doux en plein été, et qui rit sur la tête, et plus encore dans le cœur !

On arrête au couvent des Camaldules, si stable sur sa pointe de colline et si souriant dans son grave silence. Point d'enivrement de la vie qui empêche de souhaiter un peu de rester là.

On traverse les splendeurs sévères des jardins Aldobrandini ; on gravit le *Tusculum* de Cicéron, mais qu'il est peu question des *Tusculanes !* On redescend par *Grotta-Ferrata,* et harassé de merveilles, on admire encore les peintures du Dominiquin.

Rien ne s'oublie : ces images ne s'effacent point, ces parfums demeurent. Je sais où j'ai cueilli cette fleur de chèvrefeuille ; je sais sur quel tronc de chêne vert jouait ce rayon de soleil quand je rencontrai ce regard plus clair qui illumine encore mon cœur.

XX

UN TRIOMPHE.

« Que mes yeux aient la joie de contempler un peuple fraîchement affranchi ! » Et je suis venu voir à Livourne la joyeuse entrée du prince de Carignan, représentant du roi Vittorio. Ce roi ne se donne pas de peine ! Il se procure les villes par ses alliés ou par ses sequins, il les épouse par procureur.

Livourne donc est en fête, et en fièvre. Cent affiches crient sur les murs ; elles commandent des

drapeaux, des fleurs, de la joie. Le général de la garde nationale, signore Bel'uomo, prie ses concitoyens de faire en sorte que certains *traviati* qui se sont mal comportés la veille, ne puissent contaminer cet heureux jour.

« — Chose triste, ajoute signore Bel'uomo, qu'il se trouve des gredins *(traviati)* dans un peuple de frères! »

La consigne d'allégresse est obéie. La voie est pavoisée, jonchée de feuilles. Feuilles de laurier, s'il vous plaît!... un peu gâtées par le crottin de cheval. — Au milieu, un arc de verdure. Des faisceaux de fusils et des tas de boulets servent de bornes. Excellentes bornes!... Et ce sont les boulets qui n'ont pas servi pour prendre la ville, tombée au seul aspect du conquérant.

Nouvelles affiches pour chauffer l'enthousiasme des *Livornesi*. Ils vont être très-heureux et très-grands! Ils vont voir le cousin de leur bien-aimé Prince, « accompagné des preux de Magenta », sous les ordres du « grandissime Durando! » Durando en lettres grandissimes, comme les grandissimes acteurs.

Les bataillons toscans étalent des barbes incomparables. C'est une impression pénible de voir une

troupe qui a tourné. L'on s'y fera. — Bourgeois en demi-toilette, peuple en grand négligé; haie de garde nationale, la même que partout.

Une file de petites voitures bourgeoises, bientôt terminée en misérables fiacres; c'est le cortége. Les chefs crient *Viva!* On répète *Viva!* — Le Carignan, en habit noir, n'a pas l'air d'un héros. Les princes ont tort de se couler dans l'habit noir.

Durando, en collet d'or, fait plus d'effet. Franche mine de vieux reître. Il y a plus de cris pour le collet d'or de Durando que pour l'habit noir de Carignan. Un jour, j'ai entendu les acclamations qui saluent Léotard. Voilà un triomphe !

On nous distribue des sonnets imprimés en encre bleue. — Un Livornais se tourne vers moi : — Monsieur, comment cela finira-t-il? — Vous voyez, signor, comment cela commence. Vous avez payé? — *Molto! — Dunque, pagarete molto. — Lo credo!*

Le batelier, patron du *Dante,* qui me promène dans le port, est ami des Français. A son avis les seuls Français et Italiens, bien unis, donneraient

des lois au monde, et c'est le devoir de ces deux grands peuples de se soumettre tous les peuples.

Devoir qu'ils accompliraient, s'ils n'étaient trahis par leurs souverains!... Pour lui, patron du *Dante,* il ne fait pas la guerre, parce qu'il a cinq enfants.

Tout sent le mensonge, l'horrible mensonge qui ne trompe personne ni lui-même. L'air est plein de courants de mépris. Ce peuple n'aime point son nouveau prince, ce prince n'a aucun amour pour son nouveau peuple. Peuple et prince font une opération louche en se suspectant réciproquement.

Livourne me rappelle un croquis du Dante, qu'il n'est pas possible de citer en italien et qui perdrait trop de sa couleur en français. C'est à la fin du chant XVIIIe de l'*Enfer,* où le poète fait apparaître Thaïs la courtisane et son vainqueur...

E quinci sien le nostre viste sazie (1).

(1) Et maintenant nos yeux, je pense, en ont assez.

XXI

VIA APPIA.

Agnès et Luce, mes chères petites filles, je reviens d'une promenade dans la campagne de Rome; j'ai parcouru l'ancienne route que l'on nomme la voie Appia.

Là sont les tombeaux des païens. C'était la coutume romaine d'enterrer sur les voies publiques. Ces tombeaux se touchent presque.

Plusieurs étaient si grands que de leurs débris on a pu bâtir des maisons. L'un d'eux porte une ferme, son champ et un bouquet d'arbres.

Sous quelques monuments il y avait des chambres; les murs étaient revêtus de stucs, ornés de peintures représentant des fruits, des fleurs et des oiseaux.

Les païens ne connaissant pas Dieu et ne pouvant croire à la résurrection, avaient horreur de la mort. Ils la voulaient farder de ces images agréables.

Nous, heureux enfants de l'Église, nous attendons la vie éternelle, et nous ne disputons pas à la mort sa victoire d'un moment.

Nous ne craignons pas de placer sur les tombeaux des images tristes, et d'y laisser parler la douleur. La mort est la peine du péché, elle doit exciter nos larmes.

Mais nos larmes sont des prières. Montant vers le trône de Dieu, elles ouvrent le ciel aux défunts. Nous chantons : « O mort ! où est ta victoire ? »

Nous bâtissons des tombeaux vivants : ce sont nos saintes églises, élevées sur les corps des saints. Nous les ornons d'or, de marbres et de fleurs.

Là, l'encens brûle, la prière chante. Ce ne sont pas des souterrains cachés, mais des lieux ouverts d'où l'on sort avec joie, car on y a puisé la vie.

Je me suis donc promené sur ce vieux pavé de deux mille ans, entre ces ruines deux fois solennelles, squelettes de tombeaux !

Le sol est jonché de marbres brisés, de statues mutilées, d'inscriptions effacées. A travers la campagne immense et nue, se dressent d'autres ruines :

Ce sont les restes des aqueducs qui alimentaient d'eau la grande Rome. Ponts sur la terre pour l'eau, comme on jette des ponts sur l'eau pour la terre.

Les aqueducs sont rompus. Tant de travaux n'étalent que le rien de l'homme, comme ces tombeaux morts, qui ne disent plus les noms de leurs habitants.

Par delà les aqueducs, loin, loin, s'échelonnent des montagnes couvertes de verdure et de neige. Rien n'est si grand. Je vous en apporterai quelques dessins; malheureusement le soleil n'y sera pas.

Le soleil n'a point vieilli comme les ouvrages des hommes. Il est jeune et joyeux. Il rit sur ces montagnes, sur ces neiges et sur ces sépulcres; il y fait pousser des fleurs.

J'ai pensé à vous. J'ai prié Dieu de vous donner la jeunesse éternelle sous le soleil de son éternité; et j'ai cueilli ces violettes au pied du tombeau de Cécilia Métella.

Cécilia Métella était une très-riche dame païenne. On lui fit un de ces grands tombeaux. Le tombeau

est resté debout, et le nom de Cécilia demeure sur la terre ; il y vivra longtemps.

Mais un jour, secoués de la terre renouvelée, les tombeaux disparaîtront, emportant tout vestige de ce qui n'aura pas été à Dieu. Et les fleurs du baptême resteront aux fronts de vos sœurs, mortes dans la grâce du baptême.

Il ne sera plus question de Cécilia Métella, ni de César, ni de tant d'autres noms : les noms de notre Marie, de notre Gertrude, de notre Térèse et de notre Magdeleine vivront éternellement.

Et puisque nous sommes les enfants du Maître de la vie, si nous lui restons fidèles, nos noms aussi vivront ; et, triomphants dans le sein de la vie, nous perdrons jusqu'à l'idée de la mort.

XXII

LE PÈRE CHARLES.

Tous les vendredis de mars, le Saint-Père vient prier dans la basilique Vaticane. Il est sans pompe, escorté seulement des prélats de sa maison. A

cause des manifestations révolutionnaires, les Romains fidèles y accourent. De tous les quartiers de la ville on s'est rendu à Saint-Pierre par groupes nombreux.

Les petites filles des écoles pauvres se rangeaient au bas de l'escalier du Vatican. Combien j'y aurais voulu voir Agnès et Luce ! J'allai me placer de ce côté. Je m'attends toujours à retrouver parmi ces frais visages des traits que je ne reverrai plus sur la terre. Dans l'église, il y avait beaucoup de peuple.

Le Pape passa. On recevait à genoux la bénédiction qui tombait de son cœur, et on le suivait en silence. A la *Confession,* je le vis bien en face. C'est la douceur et la majesté d'un ange, mais d'un ange qui est sur la terre et qui en subit les fardeaux.

Tout le temps que le Saint-Père resta dans l'église, la foule y resta. En se retirant, il la vit prosternée. Il passa et bénit. Pas un cri, mais des larmes.

Je me sentais triste. Dans cette foule attendrie, il y avait aussi des visages ironiques et un plus grand nombre de fronts soucieux. La manifestation devait inspirer aux uns peu d'effroi, aux autres peu de confiance :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.
Des femmes, des enfants !...

Je rencontrai le père Charles, Polonais, vaillant insurgé de 1830, vaillant prêtre aujourd'hui, joyeux toujours. — « Nous sommes malades, me dit-il. Mais qu'est-ce que c'est qu'une maladie pour notre bon Médecin.

« Une maladie est une occasion, une excellente occasion de sonder le mal, de nous bien résoudre à commencer une nouvelle vie. Notre bon Médecin nous guérira ou nous ressuscitera. Il connaît tous le remèdes ; la mort elle-même est remède en ses mains. Il se sert de la mort pour refaire la vie.

« Quand le pêre Jérôme et moi, nous nous sommes vus couchés sur le champ de bataille, sanglants, vaincus, ça n'allait pas bien. Bah ! le bon Médecin envoya ses aides. Quels aides ? Les Cosaques qui venaient de nous fouler aux pieds de leurs chevaux :

« Allons, allons, Cosaques, relevez-moi ces garçons-là ; je veux qu'ils fassent quelque chose ! » Les Cosaques nous relevèrent, nous pansèrent. Ils m'ont recousu ; ils ont remis l'œil du père Jérôme, qui pendait sur la joue ; et voilà que nous sommes prêtres, — et ça va bien ! »

XXIII

UN RELIGIEUX ET COQUELET.

— Je suis né juif, nous dit ce Religieux et j'ai été élevé dans la science des Égyptiens. J'ai commencé par haïr le Christ, j'ai appris à le mépriser. Le mépris raisonné, le mépris savant m'a poussé plus loin ; je me suis enfoncé dans l'indifférence.

J'ai lu les impies, j'ai lu les cyniques, j'ai lu les railleurs ; j'ai vécu parmi les générations qu'ils ont formées. J'ai contracté les goûts de ces foules sans Dieu ; bien plus, j'ai contracté leur orgueil. J'ai cru que Dieu n'était pas, — et je me suis cru Dieu.

Je me suis loué d'être né en ce temps de grandeur, ce temps de la lumière et de la reconstruction ; ou plutôt, ce temps qui verrait l'humanité, employant les matériaux amassés par la série des siècles, construire enfin l'édifice de son repos triomphant.

J'ai dit, j'ai écrit, j'ai même un peu cru que je verrais le dernier jour du Christ, que je verrais à

l'œuvre les ouvriers qui arracheront les fondements du dernier temple. J'étais un homme de quarante ans, un lettré, un savant, un homme formé et installé.

Je n'étais point de l'Institut, mais j'avais fait fortune et je ne voyais pas que l'Institut me fût inaccessible : franchement, il ne l'était pas. J'avais hanté force académiciens, force orateurs, même des ministres. Ils ne m'avaient point étonné... en un sens.

C'est à cet âge que je suis devenu chrétien, et prêtre, et religieux. Comment ? il n'importe. Sachez seulement, excellent Coquelet, que ce fut sans catastrophe dans ma vie ni dans mon cœur. Je n'ai pas été ruiné, je n'ai assassiné personne, enterré personne.

Je n'ai pas été renversé sur le chemin de Damas. Aucune voix inconnue ne m'a parlé en plein jour ni en pleine nuit. Tout ce qui m'a été dit, m'a été dit en français, même en assez médiocre français, par des hommes de chair, — et qui n'étaient pas éblouissants.

Nul miracle sensible dans cette conversion, sauf un seul. — Lequel ? dit Coquelet. — L'absence, reprit le Religieux, de tout miracle. — Hallucination ! dit Coquelet. — Oui, dit en souriant le Religieux ; alors, voilà le miracle que je n'ai pas vu.

J'eus donc, vers quarante ans, cette « hallucination » qui me persuada de lire le catéchisme et de vouloir enfin saisir le dernier mot de l'Institut, malgré les fuites et le silence de l'Institut. Et je devins chrétien, puis prêtre, puis moine. Il y a dix ans.

Et le mot ? demanda Coquelet. — Le mot, reprit le Religieux, c'est Jésus-Christ ; il y a un second mot, qui est le même, c'est Pierre ; et toute la science est écrite ici près, livrée à tous les yeux : Tu es Petrus, et à la suite. — Nous savons cela, dit Coquelet.

— Hélas ! nous dit le moine. Or, dussiez-vous, pour savoir ce mot, donner votre vie, vous feriez un bon marché. Et moi, volontiers je donnerais ma vie pour vous l'apprendre. — Il vous serait difficile, dit Coquelet.

— Difficile de donner ma vie ? Elle est déjà donnée. Difficile que vous appreniez ? Non, si Dieu le veut. Mais il ne s'agit pas uniquement de vous. Il y a d'autres hommes. Il y en a qui ne refusent pas Dieu, il y en a que Dieu ne refuse pas.

Qui m'a valu « l'hallucination » dont vous parliez, ce que nous appelons, nous autres, la grâce de la conversion ? Pourquoi moi plutôt que vous ? Quelque bonne âme aura conjuré Dieu de me

prendre, et telle a été la force de cette prière que, Dieu a obéi.

Nous prierons pour vous. Souhaitez à nos prières cette force victorieuse ; alors vous offrirez peu de difficultés. Quant à vos objections en elles-mêmes et à l'assurance qu'elles vous donnent de voir les ouvriers qui arracheront les pierres du dernier temple ;

Quant à la puissance de vos esprits, quant à la foule de vos adhérents, quant aux arguments que vous fournissent et le télescope et le microscope, et le compas et l'alambic ; quant aux serments que vous avez jurés et aux précautions que vous avez prises :

Je vous plains fort de tant de soins pour vous mettre à l'abri de Jésus-Christ : j'espère qu'ils seront superflus. Mais, en ce qui me regarde, qu'est-ce que cela me fait ? Je sais que Jésus-Christ est Dieu, je sais qu'il règne, qu'il commande et qu'il est vainqueur.

XXIV

CONSULTATION POUR UN MÉDECIN ET POUR UN AVOCAT.

Que veux-tu que nous disions, docteur qui nous demandes des nouveautés, et qui nous presses d'ar-

ranger enfin l'édifice chrétien de telle sorte que tu puisses l'habiter à ton aise ?

Quelle réponse ferons-nous à tes requêtes, sinon que nous les connaissons mieux, peut-être, que toi-même, qui n'as pas bien sondé ton cœur ? Tu exiges de nous ce qui n'est pas à nous.

Ces préceptes que tu veux ôter du Christianisme pour ta commodité, nous en avons été effrayés comme toi avant d'entrer, et gênés après. Avant d'entrer, nous avions demandé qu'on les ôtât.

Entrés pourtant, nous connûmes qu'il nous était bon d'être gênés, que cette gêne était nécessaire ; puis, la gêne a diminué, et enfin nous avons éprouvé qu'elle est douce et féconde.

Nous avons souhaité qu'on nous éclaircît les mystères. A la clarté qu'ils fournissent eux-mêmes, nous les avons scrutés et sondés, et il a fallu confesser qu'ils sont inscrutables et insondables.

Mais nous avons vu que leur obscurité est très-lumineuse, et que ces choses incompréhensibles expliquent tout. L'insondable et l'inscrutable sont la claire révélation de l'Infini.

Toi-même, concevrais-tu Dieu sans mystère ?

Voudrais-tu d'un Dieu qui tiendrait tout entier dans ton entendement ? C'est ton entendement qui doit tenir tout en Dieu, qui doit partout le sentir.

Dans le mystère, Dieu est évident. Nous le possédons, nous le goûtons. Le mystère illumine partout notre esprit, fortifie partout notre âme, console partout notre cœur.

Nous sommes ravis de la merveille de ces préceptes qui répondent sans cesse au vœu profond de la nature lorsqu'ils lui semblent contraires ; qui l'élèvent par ce poids qui semble l'écraser.

Et enfin, nous ne pouvons rien changer à ce qui est œuvre divine, rien concéder de ce qui n'est pas à nous. La foi n'est point notre conception, la religion n'est point notre ouvrage.

Tu voudrais être chrétien ? Écoute donc la parole du Christ ; écoute ce qu'il répondait lui-même aux questions que tu nous adresses et aux requêtes que tu nous fais :

« Jésus s'écria et dit : Je suis venu dans le monde, moi qui suis la lumière, afin qu'aucun de ceux qui croient en moi ne demeure dans les ténèbres.

« Celui qui me rejette et qui ne reçoit point mes « paroles, il a déjà son juge. La parole que je lui « ai annoncée le jugera au dernier jour.

« Car mes paroles ne sont pas de moi-même : « mais le Père, qui m'a envoyé, m'a prescrit ce « que je dois dire et de quoi je dois parler.

« Et je sais que ce qui est ordonné de Lui est « la vie éternelle. Les choses donc que je dis, « comme le Père me les a dites, ainsi je les dis. »

Ainsi parla le Maître, ainsi crurent ceux qui furent sauvés, ainsi se perdirent ceux qui ne crurent point. Nous ne vous apportons pas notre parole, mais celle du Père.

Si nous y changions quelque chose, ce ne serait plus cette parole sainte, mais la nôtre. A quoi vous servirait-elle alors ? Vous la rejetteriez, elle nous serait méprisable à nous-mêmes.

Il y a d'autres paroles de Jésus. Écoute ce que tu comprendras quand tu seras pur :

Jésus ayant consommé le mystère de la Cène, avertit les Apôtres qu'il allait les quitter, afin de

préparer leurs demeures dans la maison de son Père.

Il ajouta : « Vous savez où je vais et vous savez la voie. » Il leur dit que déjà ils avaient vu le Père. Thomas répondit qu'ils ne savaient point la voie ; Philippe, qu'ils ne connaissaient point le Père.

Jésus dit à Thomas : « Je suis la Voie, la Vérité « et la Vie. » Et à Philippe : « Qui me voit, voit « aussi le Père ; car je suis en mon Père, et le Père « est en moi. » En témoignage il donna ses miracles.

Tu rejettes les miracles, docteur ; et vous aussi, Coquelet ; et il est des chrétiens qui voilent les miracles, afin de vous plaire. Mais Jésus a multiplié les miracles ; il a dit qu'ils auraient converti Gomorrhe.

Jésus poursuit : « Celui qui a reçu mes com- « mandements et qui les garde, c'est celui-là qui « m'aime. Et celui qui m'aime sera aimé de « mon Père ; et je l'aimerai, et je me découvrirai « à lui. »

A une question de Jude, il répond qu'il vient à celui qui l'aime, car celui-là garde sa parole. Celui

qui n'aime point Jésus ne garde point sa parole; Jésus ne vient pas à lui.

Et toi, docteur, tu ne vas point à celui qui ne t'appelle pas. — Et s'il t'appelle sans croire, s'il méprise tes ordonnances, en vain il t'appelle : tu n'y vas pas.

Néanmoins, dans tes meilleurs jours, quand tu te trouves aussi excellent homme qu'excellent médecin, c'est-à-dire quand Jésus veut te faire du bien en faisant à quelqu'un du bien par toi :

Si tu rencontres un malade qui ne te demande rien, mais que tu pourrais guérir, tu l'abordes, tu cherches à éveiller sa confiance. Tu lui dis : — Voulez-vous être guéri ?

C'est la parole de Jésus; c'est l'œuvre fréquente de sa vie mortelle; c'est l'œuvre permanente de sa clémence infinie. Il va au malade, il le provoque à demander secours.

Il frappe à la porte, il attend qu'on ouvre. Sans doute, il s'éloigne de qui le repousse absolument; mais pour celui qui garde sa parole, Jésus est avec lui, Jésus est en lui.

Comme nous connaissons que Jésus est en son

Père par l'unité d'une même nature, nous le sentons en nous par l'unité d'un même esprit, nous sommes en lui par l'unité d'un même corps.

Notre titre à nous, notre qualité, notre nom, ce n'est pas le titre, la qualité, le nom d'homme. Nous sommes les « Membres de Jésus-Christ. » Pour nous acquérir cette gloire, le Verbe s'est fait chair.

Nous avons le Consolateur, le Saint-Esprit que Dieu nous envoie dans cet exil. Il nous fait souvenir de Jésus, il nous suggère les œuvres que veut le Père et qui sont la vie éternelle.

Nous avons l'Eucharistie, Dieu parmi nous pour se donner à nous, pour être notre nourriture; et il se donne et nous nourrit. Quelle raison as-tu de ne le pas croire? Aucune, sinon que tu ne crois pas.

Membres du Fils, ayant reçu le Saint-Esprit pour nous conduire au Père, soutenus dans le voyage par l'Eucharistie, que pouvons-nous demander de plus? La sainte Trinité n'est occupée que de nous.

Et que veux-tu que nous changions à cela, docteur, s'il te plaît? Où serait le gain pour nous,

l'avantage pour toi et pour Coquelet, qui exige aussi des modifications, il ne sait quelles ?

Voyons, honnêtes gens, réclamez-vous de Dieu la permission de pécher, et n'est-ce pas assez qu'il vous remette vos péchés ? Dans vos rapports avec les pécheurs, faites-vous plus ? Faites-vous autant ?

Toi, médecin, tu imposes à ton malade toutes les vertus d'un moine : tempérance, patience, abstinence. Vous, avocat, vous plaidez que votre criminel est excusable ; vous n'excusez pas le crime.

Tu trouves, médecin, que ton malade, pour l'ordinaire, a bien mérité sa maladie et qu'il a fait ce qu'il fallait pour mourir. Vous, avocat, chargé de juger votre client, vous l'enverriez au bagne.

Il est un point où l'homme n'a plus de miséricorde où Dieu même ne peut plus pardonner : c'est quand non-seulement le coupable ne demande pas le pardon, mais le refuse et se proclame innocent.

Vous vous égarez quand vous vous mettez en tête d'être plus grands, plus sages, plus cléments que Dieu. Efforcez-vous plutôt de connaître et de garder la loi de votre Rédempteur.

Laissez dire ceux qui la trouvent dure, elle ne l'est pas ; ceux qui la prétendent obscure, elle ne l'est pas ; ceux qui la déclarent caduque, elle ne l'est pas. Devenez purs, gardez les commandements.

Le Saint-Esprit vous illuminera. Les mystères sont des obscurités, non pas des ténèbres. A présent, oui, vous êtes dans les ténèbres, vous n'aimez pas, vous ne voyez pas.

Abaissez un peu votre orgueil ; servez-vous un peu de votre raison dont vous faites si grand état : elle vous dit que vous êtes créés et que la créature doit quelque chose au Créateur.

Toi, médecin, fais l'acte de foi que tu exiges de tes malades; prends le remède qui t'est offert dans les conditions indiquées par l'expérience. Vous, avocat, observez la loi. Alors, vous verrez.

Et vous serez débarrassés de ce souci, un peu ridicule, de vouloir refaire l'œuvre de Dieu. Vouloir

refaire le Christianisme, c'est une chose ridicule partout, plus ridicule à Rome.

Ridicule inexprimable dans le médecin, dans l'avocat. Comment, médecin, parce que l'Église reçoit une insulte, tu crois qu'elle est atteinte d'une maladie organique et qu'elle va mourir ?

Comment, avocat, parce que les repris de justice protestent contre la justice, tu crois qu'il ne faut plus de justice, qu'il convient d'abolir lois et tribunaux ? Vous êtes absurdes, mes amis.

Écoutez encore un instant. J'atteste que vous avez besoin d'entendre ce qui me reste à dire.

XXV

POUR QUI EST FAIT LE MONDE.

Comparez votre situation en ce monde, et celle de ces pauvres catholiques dont les mesquines pensées excitent votre dédain.

Vous nous avez bien ravalés, n'est-ce pas ? Vous avez pris la richesse, la puissance, la gloire. Déjà nous vous laissions les plaisirs ; il ne nous reste que

l'entêtement de chanter notre Dieu crucifié. Encore devons-nous chanter à voix basse !

Et avec cela, nous sommes vos maîtres ; et ce monde que vous nous avez pris ne laisse pas d'être à nous. Seuls nous en connaissons la beauté ; seuls nous savons ce qui s'y passe. Vous n'y faites rien qui ne soit pour nous et contre vous.

Que vous offre ce monde ? Un théâtre bruyant, en réalité vide, où des fantômes jouent une scène atroce et grotesque dont ils ne savent ni le commencement, ni le but. Cela sort du néant, s'agite, crie, souffre, se souille, avorte, rentre dans le néant.

Nous autres, nous comprenons le drame et nous connaissons les personnages, surtout Celui qui gouverne tout. Nous avons mis nos destinées dans ses mains victorieuses. Fortifiés par lui, combattant sous lui, nous triompherons avec lui.

Vous ne le connaissez pas, mais vous savez qu'il existe et que nous sommes siens. Un instinct de haine vous fait détester Dieu en nous. Pourquoi cette haine, sinon que Dieu a fait le monde pour nous et que nous sommes vos maîtres ?

Dieu nous donne le meilleur des choses humaines. Vous vous repaissez de la contrefaçon de nos

délices. Nous connaîtrons le dernier frère, la dernière épouse, le dernier amour, et notre espérance ne périra pas.

Nous mépriserons vos couronnes. Nous aurons horreur de cette fange et de ce néant. A nous les immolations radieuses, les fécondes douleurs, les conquêtes éternelles! Jusque dans la mort, étreignant vos âmes, nous les conquerrons à la vie.

Vous ne pouvez étouffer la nature jusqu'à ne plus nous envier. Vous soupirez du désir d'être chrétiens, vous hurlez la joie de ne l'être pas, vous vous forgez des dieux, vous vous prétendez athées... Poids du doute, angoisse de l'erreur!

Nous, nous avons l'assurance d'être avec Dieu. Par les miracles : vous les pouvez nier, nous les voyons! Par la conscience : vous avez beau changer la morale et le droit, le bien est le bien, le mal est le mal!

Nous savons que l'Eglise seule a gardé la justice, seule a aimé les pauvres, seule a protégé, honoré, consacré la liberté.

Plus le mal triomphe en ce moment, plus il ronge la chair du pauvre, plus il proscrit la liberté, plus aussi nous sommes convaincus que la forteresse de

Dieu, la sainte Eglise catholique, est l'abri de tout bien; plus nous sommes catholiques.

Le mensonge est toujours ignoble, l'argument de la force toujours fragile. Contraignez-moi de fuir, je garde mon droit, et je reviendrai. Et ceux qui ont déchaîné le tigre pour me chasser, ceux-là se joindront à moi pour se délivrer eux-mêmes.

Vous avez évoqué les forbans, et vous trouvez bon qu'ils appliquent un « droit nouveau. » Ils saccagent, ils oppriment, ils tuent. Applaudissez; j'attends. Un jour il faudra reconstruire. J'attends ce jour.

Du mensonge vous ne tirerez que le mensonge. Vous parlez d'installer la liberté : pas de liberté sans nous! La liberté est le don du Christ. Vous ne serez pas libres si vous n'êtes chrétiens; pas chrétiens si vous n'êtes catholiques.

En dehors de nous, vous ne pouvez que détruire; et vous ne pouvez rien contre nous, car vous ne pouvez pas nous détruire. Parce que vous nous tueriez, vous ne nous détruiriez pas : notre mort fait éclater la divinité de notre foi. Qui nous tue sème la vie.

Si votre crime provoque le déluge, nous sommes

dans l'arche; non plus l'arche de Noé, mais la barque de Pierre, dont le pilote est Jésus-Christ. De là, nous vous tendrons la main.

Imaginez que vous fassiez sombrer l'arche. Ce serait la fin. Nous savons que ce monde doit finir; nous savons que le mal est homicide; mais homicide de lui-même et de ceux qui sont à lui, non pas de Dieu et de ceux qui sont à Dieu.

XXVI

ENTRE LA *SCALA-SANTA* ET *SANTA-CROCE-IN-GERUSALEMME*.

Profondeur de l'humaine misère, poids écrasant du cœur, terreur de l'âme! Nous sentons que nous n'aimons pas Jésus-Christ.

Nous ne l'aimons pas, non, non! Prendre sa loi, porter sa bannière, persévérer jusqu'à la mort, ce n'est pas l'aimer.

Il y a des tristesses en nous et des fatigues et des craintes; il y a des regards jetés sur le monde et sur nous. Nous n'avons pas l'amour.

Comment en sommes-nous là, que le seul nom de Jésus-Christ ne fasse pas fondre nos cœurs, que la seule vue de sa croix ne nous convertisse pas.

Lorsqu'il a monté cet escalier du prétoire, il avait déjà subi l'agonie de nos péchés : et nous avons pu toucher ces pierres sans mourir d'amour !

Lorsque les épines ont percé son front, elles l'ont moins déchiré que la frivolité de nos pensées : et toutes nos pensées ne sont pas pour lui !

Lorsqu'il pendit à la croix, le poids fut moins lourd à ses mains clouées que les œuvres de nos mains : et nos mains font encore des œuvres mauvaises !

Il avait compté mes pas, et les clous qui percent ses pieds sont les pas que je fais dans le mal : et tous mes pas ne sont point dirigés vers lui !

Pilate, Pilate, de quel droit t'avons-nous méprisé ? Tu l'as livré ; ne le livrons-nous pas ? Ne lui avons-nous pas préféré le pervers ?

Pierre, Pierre, faible un instant, donne-nous tes larmes intarissables ; obtiens-nous ce regard qui te fit pleurer toujours et aimer toujours !

Jésus, Jésus libérateur, délivrez-nous de nous-mêmes, de l'amour envers nous, de l'indifférence envers vous ; faites que nous vous aimions !

Que l'amour nous éclaire, nous emporte et nous consume ! Qu'il nous éclaire de la Croix, qu'il nous emporte à la Croix, qu'il nous consume sur la Croix !

Alors nous ne tremblerons ni de crainte ni de colère, et nous aurons des paroles victorieuses. Alors, au lieu d'un bruit inutile, nos lèvres jetteront la vie.

XXVII

LA PRIÈRE.

Il faut prier, dit Fra Gaudenzio, et prier, et prier encore. La prière peut tout.

Dieu veut être prié. Qui l'ignore ne sait rien ; rien de l'histoire, rien de la vie.

Pourquoi Dieu veut-il être prié, sinon pour faire grâce ? Que notre prière ne cesse point.

Zacharie est inspiré pour tourner au repentir et à l'espérance Israël captif : « Seigneur, jusques à quand ?

« Seigneur, quand ferez-vous miséricorde à Jé-
« rusalem contre qui votre colère s'est émue ?

« Seigneur, nous sommes châtiés, nous sommes
« captifs, et voici déjà la soixante-dixième an-
« née ! »

Alors le Seigneur fit entendre au Prophète de bonnes paroles ; *verba bona, verba consolatoria.*

Paroles du Seigneur :« Je suis plein de zèle, j'ai
« un zèle de grand amour pour Jérusalem ;

« Et je suis courroucé contre les nations qui l'ont
« affligée au-delà de ma colère.

« Et je reviendrai à Jérusalem dans ma misé-
« ricorde, et ma maison y sera bâtie de nou-
« veau.

« Et Jérusalem, si réduite et opprimée mainte-
« nant, se relèvera et grandira. »

Lisez, continua Fra Gaudenzio, lisez la suite de cette dictée redoutable et consolante.

Toute force qui s'est levée contre Dieu, a heurté Dieu et a péri.

Nous, quand nous sommes châtiés, quand nous prions, quand nous pleurons ;

Quand les ennemis suscités pour nous punir nous affligent par delà les colères et les justices de Dieu ;

Alors nous sommes forts. Que nos voix s'élèvent ; répétons la prière de Zacharie :

Seigneur, voici déjà la soixante-dixième année, *Domine exercituum, iste jam septuagesimus annus est !*

Quelle force enchaînera notre prière ? Qui peut nous arracher cette arme invincible ?

Qui peut empêcher que chaque jour et sans cesse nos cœurs crient vers Dieu ?

XXVIII

ALEXANDRINE DE LA FERRONNAYS.

J'ai lu le plus beau des romans, un roman que Dieu lui-même a fait et que seul il pouvait faire. Quel auteur oserait écrire une histoire de Paul et Virginie, ou de Werther et Charlotte mariés ? Dieu a composé cette histoire. Il a choisi deux êtres dignes de son amour ; ils se sont aimés, il les a unis. Il a voulu qu'on les pût voir dans cette région de la vie humaine où il semble que la poésie expire et dont l'art n'ose plus franchir le seuil. L'époux et l'épouse ont écrit ce qui débordait de leurs cœurs, une main pieuse a recueilli ces baumes aussi salutaires que charmants.

Je retrouve dans Rome je ne sais quels vestiges de ces âmes aimables et grandes. Je ne les ai point rencontrées sur la terre, mais je les connais et je peux dire que j'ai vécu avec elles, tant leur parole sincère m'a laissé de durables échos. Rome les a vues ; là leurs destinées se sont jointes. Il semble qu'un si beau nœud, qui les lia pour l'éternité, ne se pouvait former ailleurs. Rome n'est ni trop grande, ni trop sainte pour avoir été le

lieu natal d'un pareil amour, et cet amour fut une leçon de Dieu : la miséricorde l'a voulu donner en exemple aux cœurs abaissés qui nient ou méconnaissent ou déshonorent l'amour.

Albert de la Ferronnays vit à Rome Alexandrine d'Alopéus, qui était protestante. Avant de lui avoir parlé, sentant qu'il l'aimait et qu'il aimait son âme, il fit un vœu. Il demanda à Dieu de la lui donner, et en même temps il offrit sa vie pour qu'elle connût la vérité. Afin d'être exaucé, avec une foi humble et profonde, il fit pieds nus, sous l'ardeur du soleil, le pèlerinage des Sept Basiliques. Il avait vingt ans ; déjà son esprit s'élevait bien au-dessus de la mesure commune, plein et brûlant de tous les grands désirs.

Si Alexandrine d'Alopéus était belle, je l'ignore. Un portrait qui la représente déjà vieillie, en robe de veuve, n'a que l'expression d'une douleur calmée sur un front pur. Ceux qui l'ont vue dans la splendeur de la jeunesse, lorsqu'elle apparut à celui qui devait l'aimer uniquement, disent qu'elle charmait et qu'on ne l'oubliait pas ; ils ne savent pas si elle était belle. Elle avait l'inexprimable grâce de l'esprit, de la candeur et de la bonté ; elle était un sourire, une prière, une harmonie. L'on m'a dit : « Imaginez que vous voyez passer une mélodie de Mozart, la plus douce et la plus

inspirée ; et telle était encore Alexandrine, lorsque pâle et étouffée de larmes dévorées, pauvre volontaire, servante des pauvres, vêtue d'une bure de deuil, elle allait mourir. »

En ce temps-là, elle vivait aux sommets de la richesse et de l'élégance ; elle portait un diadème de bonheur ingénu. Mais au fond de son cœur, une angoisse s'éveillait souvent. Chrétienne et pieuse, elle s'interrogeait sur sa foi. Le Christ que le protestantisme lui donnait n'était pas celui que cherchait son âme, le Christ de l'amour. Elle ne se contentait pas de ce Dieu qui se contente d'être prié debout ; elle se demandait comment ce Dieu, qui n'aime pas sa mère, peut assez aimer ses enfants. Elle priait à genoux dans les églises, elle se tournait vers les autels de la Vierge, elle se sentait catholique et elle en avait peur. Elle avait peur aussi de manquer de courage, et secrètement elle offrait à Dieu tout son bonheur pour qu'il lui fît connaître la vérité.

Lorsqu'Albert lui dit qu'il l'aimait, elle le savait déjà, et lorsqu'elle regarda dans son propre cœur, elle sut qu'elle l'avait déjà donné. Cependant il y eut des obstacles au mariage. Ils furent longs, ils parurent invincibles. Durant cette épreuve, leur amour se sentit plus fort que tout obstacle humain. On leur montra qu'ils seraient pauvres :

que leur importait ? On avertit Alexandrine qu'Albert était malade. Elle répondit : J'aurai donc le bonheur de le servir ! Enfin on les unit. Ils eurent huit jours de félicité. Le soir du huitième jour, à Castellamare, sous le ciel brillant, parmi les orangers en fleurs, Albert eut une violente atteinte de toux et porta vivement son mouchoir à sa bouche. Le mouchoir se teignit de sang. C'était la mort qui s'avançait, inexorable et prochaine.

Elle ne cessa plus d'apparaître, d'approcher à pas sûrs. Ils tentèrent de la fuir, elle avança. Toute lueur d'espérance était promptement dissipée. Sous tous les climats, sous tous les soleils, parmi toutes les fleurs, le noir fantôme se montrait. Mais Dieu aussi faisait son chemin. La mort n'eut pas le privilége d'éloigner l'amour ni d'amener le désespoir ; et tout au contraire, comme un ange de Dieu, elle apportait le jour. A cette lumière, Alexandrine commençait à voir enfin le ciel ; Albert déjà voyait Dieu.

Ce bonheur et cette agonie durèrent trois ans. L'heure de Dieu sonna, l'heure de la fin, l'heure du commencement ; heure suprême et auguste. Albert mourait, Alexandrine allait naître. Dans la chambre du mourant, on célébrait les saints mystères. Le prêtre rompit l'hostie et en fit deux parts : il donna l'une à Albert qui allait expirer, l'autre à

Alexandrine qui faisait sa première communion. Albert avait voué sa vie pour qu'Alexandrine connût la vérité ; pour connaître la vérité, Alexandrine avait offert son bonheur en ce monde : ils étaient exaucés tous deux, et Dieu daignait recevoir le prix que l'un et l'autre avaient mis à sa grâce. Mais en même temps il donnait à Albert la vraie vie, à Alexandrine la meilleure félicité.

Elle resta veuve, épanchant sur ce tombeau sacré ses pleurs, ses prières, son amour que la mort n'avait pas vaincu. Elle pleurait et elle était consolée ; elle voyait par-delà la vie. Elle attendait et elle savait qu'elle n'attendrait pas longtemps. Elle se donna au service des pauvres, jetant à larges mains sur eux ses parures, sa fortune, ses vêtements mêmes, enfin son temps, le temps qu'elle avait d'abord réservé à la prière et à la chère méditation de ses souvenirs. Epouse de Jésus crucifié, elle pansa et baisa ses plaies. Un jour sa sœur lui dit : — Si Dieu voulait te rendre Albert et les ivresses de ton amour ? Elle répondit : — Immortelle, je serai rendue à mon époux immortel. Lorsque j'ai été dépouillée de tout, c'est alors que mon bonheur et mes délices et mon amour ont commencé.

Qui lira ce poëme de l'amour vrai, connaîtra quelques-unes des profondeurs de l'âme chrétienne, entendra quelques accords des grandes poésies du

cœur, possédera une peinture des puissances de la passion sous la main de Dieu; et les âmes faites pour ces majestés de la souffrance, du désir, du sacrifice et de la joie, prendront en pitié les mensonges et les trivialités de l'imagination littéraire, savante seulement à enfler et à rabaisser la nature humaine.

Dieu, qui a fait ce poème, a travaillé en artiste; car l'artiste véritable est un envoyé qui porte un message de Dieu. Ici l'artiste divin a groupé les beautés du cœur de l'homme. Autour de ces jeunes gens si purs, il a rassemblé des types augustes et charmants de père, de mère, de sœurs et d'amis. Il y a des descriptions enchantées des plus beaux lieux du monde, vus par des cœurs heureux; la vie d'affection s'y développe avec une abondance merveilleuse, la vie intellectuelle y coule dans sa plénitude; les aspirations, les doutes, les illusions y parlent leur vrai langage.

Albert, si grand déjà, si homme à vingt-trois ans, épuisé de bonheur, prêt pour le sacrifice, mûr pour la mort, c'est Werther, mais Werther catholique et qui veut être saint. Que la conception de Gœthe est petite, vaine et fausse, à côté de ce caractère à la fois plein de jeunesse et de sérénité! Le roman de Gœthe se dénoue misérablement par le suicide, Werther sort du vague pour retomber dans le

néant. Albert, par l'élan de l'amour, entre dans la lumière ; et, laissant derrière lui la lumière, sans disparaître lui-même, s'enfonce majestueusement dans l'éternité.

Ces deux amants sont des êtres réels. Ils ont de l'esprit, du cœur, de la raison ; ils aspirent à un idéal immense, mais vrai, qu'ils atteignent par le secours de Dieu. Leur passion invincible ne cesse de porter le frein divin et ne songe pas un instant à le rompre. Ils n'auraient vraiment plus rien à faire dans le monde. On ne comprendrait pas Albert vieilli. Pour qu'il pût être quelque chose parmi les hommes, il faudrait que la plus belle partie de sa vie, la partie enseignante, fût effacée. Prêtre même, il ne pourrait pas l'être. Solitaire, à quoi bon ? Il a fini ; il a fait son œuvre et sa conquête le jour qu'Alexandrine est catholique. Et cette lumière que voit enfin Alexandrine et qui la conduit à Dieu, c'est le cierge que tient la main d'Albert mourant.

Les poètes sentent cela instinctivement. Tel est le prix de l'amour, même égaré sur les créatures : l'être qui a éprouvé et inspiré l'amour n'a plus à prolonger sa vie. Ce serait déchoir, et même la récompense de l'amour est de trop. C'est pourquoi, lorsqu'ils ont créé un être auquel ils ont donné ce privilége d'aimer et d'être aimé, les poètes ne lui laissent pas la vie ; il n'a plus rien à donner, plus

rien à recevoir; il a tout reçu et tout donné : qu'il soit donc enseveli dans cette clarté et dans ce parfum de l'amour !

Cependant Alexandrine demeure, afin qu'en elle s'accomplisse la perfection de l'amour, qui est de donner sa vie. Albert avait fait ce sacrifice dès le premier moment ; Alexandrine n'avait offert que son bonheur. Gœthe fait disparaître Charlotte qui n'est qu'une idole vulgaire ; il fait mourir Mignon, qui n'est qu'un rêve de poète ; Bernardin de Saint-Pierre noie dans les mêmes flots Paul et Virginie. Le poète divin, si j'ose employer ce terme, n'est pas embarrassé du caractère qu'il a formé. Il prolonge quelques années la vie d'Alexandrine ; il lui impose le travail de la sainteté, et lui montre le prix de cette vérité qu'elle a désirée sans la connaître. La vérité tient lieu de tout ; elle élève, purifie et accomplit l'amour, et le bonheur qu'elle donne est meilleur que celui dont elle fut achetée.

O le beau spectacle ! ô la divine histoire ! histoire sans fard, belle et divine dans la splendeur du vrai ! Ces deux amants se disent des choses d'une éloquence incomparable. Albert dit que son amour « remplit son âme d'une abondance de vie qui le tue. » Il dit, appréhendant de vivre : « Que sera le monde pour moi, maintenant que les joies si pleines de la vie intérieure m'ont été révélées ! » et

ailleurs, parlant d'Alexandrine : « Le crépuscule de ma lampe éclairant sa tête chérie, n'est-ce pas préférable à tout au monde ?... »

Alexandrine n'est d'abord qu'une enfant. Elle aime, elle veut aimer ; il n'y a pas, ce semble, autre chose en son âme. Elle a bien oublié cette offre, pourtant sincère, de sacrifier son bonheur pour connaître la vérité. Que lui importe à présent la vérité ? La vérité, c'est son amour, et là-dedans il y a toute lumière, et toute joie, et tout repos. Lorsqu'elle connaît l'état d'Albert, elle perd sa gaieté enfantine, la gravité lui vient, l'amante se transfigure en épouse. Albert mort, il semble, ou plutôt il apparaît manifestement que ce grand esprit a passé en elle.

J'admire avec tout le monde la « Chanson de Mignon. » Cependant la beauté de cette poésie est toute sensuelle. Gœthe n'a vu en Italie que le soleil et les parfums. Dans les brumes du nord, orpheline, mourante, Mignon exhale son amour pour la belle patrie où elle ne retournera pas et où elle croit qu'elle eût été aimée. Cette plainte est douce et en même temps déchirante ; mais il n'y a là, enfin, que le soupir d'une Italienne pour l'Italie. Écoutez ces pensées d'Alexandrine, ô poètes ! Comparez-les à celles de Mignon, et comprenez toute la distance qui existe entre une âme chré-

tienne et l'être gracieux et rabaissé que vous nommez une femme :

« Et maintenant, après tant de douleurs, tant de « morts, ma passion pour l'Italie n'est pas éteinte, « elle est même plus forte. Maintenant je sais pour- « quoi j'aime cette terre charmante, je sais de « quelle source s'échappe ce parfum délicieux qu « se répand sur l'Italie.

« Là, le peuple croit à une vie éternelle ; il est « entouré d'âmes invisibles qu'il entretient de ses « peines et de ses joies. Là, presque chaque ville « voit son Dieu réellement présent, exposé con- « tinuellement aux yeux d'une foule qui adore !

« J'aime ce pays qui vit naître François d'Assise, « et l'autre doux François, et tant d'autres au cœur « brûlant ! Ce pays où toutes les fêtes sont reli- « gieuses, où l'on rencontre par les chemins l'habit « de saint Benoît, et celui de saint Dominique, et « celui de saint Ignace, et combien d'autres vête- « ments de bonté, de gloire et de miracles, laissés « au monde par les hommes dont les noms sont « écrits au livre de vie !

« Doux pays, où tant d'existences saintes et « obscures s'achèvent au fond des villages comme « au fond des cloîtres, par une sainte mort !

« J'aime ce pays qui contient la ville du Christ
« victorieux, la ville sainte, la cité des vertus su-
« prêmes, où sont venus se fortifier tous les grands
« bienfaiteurs de l'humanité.

« O terre incomparable, où le blé et la vigne
« croissent pour servir au plus sacré des mystères!
« Pays doux à l'âme, pays enchanteur aux yeux;
« l'on te contemple et l'on se réjouit de mourir,
« parce que l'on verra mieux que l'Italie ! »

Ainsi chantait cette âme déjà céleste au moment de quitter le paradis d'exil dont elle avait connu la beauté. Pour moi quelque chose d'Alexandrine et d'Albert est resté dans la clarté de cet azur, dans ces ombres des sanctuaires, dans ces souffles profonds qui courent avec le vent. Je crois les entendre au milieu du divin silence de la campagne, je crois les voir dans le rayon d'or qui vient baiser le marbre des basiliques, dans la vapeur d'encens qui monte de l'autel. Ils ne gémissent pas comme les âmes adultères dont le poète florentin nous fait entendre les soupirs; leurs mains unies par le véritable amour restent unies devant Dieu, et de leurs lèvres s'élance, joyeux et doux, l'*Alleluia* éternel.

XXIX

L'ADMIRATION ET L'AMOUR.

Pour moi, Coquelet, j'ai connu deux choses difficiles en ce monde : la première est d'aimer, la seconde est d'admirer ; et il y a une troisième chose plus difficile : c'est de joindre l'admiration et l'amour.

Et pourtant il y faut arriver, il le faut ! Beaucoup d'âmes sont ainsi faites, qu'elles ne pourraient supporter la vie sans admiration et sans amour.

On aime donc, on admire. On donne à droite et à gauche son esprit et son cœur. Mais se trouver tout à fait sûr de cette admiration, tout à fait content de cet amour, c'est la difficulté !

Remarquez-vous comme l'on change ? Vous dites que « l'homme est changeant. » J'ai des doutes sur cette vérité reçue. — Vous, Coquelet, vous recevez aisément les vérités reçues : moi pas.

L'homme est changeant. Quel homme ? l'admirateur ou l'admiré ? Si c'est l'admiré, il n'est donc pas admirable ! Si c'est l'admirateur, il n'admirait donc pas pour tout de bon !

Je vous le dis, c'est difficile ! Qui change, ne fait, au fond, que chercher ; qui cherche, évidemment n'a pas trouvé. Insatiables chercheurs d'admiration et d'amour ! Et tous ces chercheurs ont aimé et admiré.

Quand vous les questionnez, ils donnent leurs raisons ; raisons de s'éprendre, raisons de se déprendre. Et qui se questionne soi-même a eu toutes ces raisons. Certes, elles ne sont pas frivoles !

Nous avons reconnu que les objets de nos admirations et les objets de nos amours, — rarement les mêmes, — subissaient tôt ou tard un grand déchet. Il y avait de l'étoupe, du fard, de l'alliage.

Ainsi, je m'étais trouvé fort longtemps empêché d'admirer et d'aimer comme je le souhaitais et comme je le voulais, et comme sans cesse je l'essayais. Source d'extrême ennui !

Eh bien ! ne vous étonnez plus que je me plaise

tant à Rome. Ce que je cherchais, je l'ai rencontré. Ici j'ai résolu le problème ; ici j'ai connu l'admiration et l'amour, je m'en suis assouvi.

Toute admiration, tout amour, et tout dans le même foyer ! Ce foyer est si puissant qu'il a rayonné sur le monde et sur ma vie. Ici je me suis fait l'œil qui sait admirer, le cœur qui sait aimer.

La beauté matérielle m'est apparue ; la beauté morale s'est levée comme une aurore, et elle a mis dans mon cœur un feu qui brûle les difformités devant lesquelles autrefois reculait l'amour.

La brutale ligne droite, forme suprême, forme démocratique de la laideur, opprimait en moi le sens du beau. Je ne pouvais comprendre cette souffrance irritée qui me poursuivait dans notre sublime Paris.

Nos rues alignées, pomponnées de noms de victoires ; nos monuments raides et orgueilleux, nos musées pleins de plâtras, nos balayeurs, nos institutions, nos philanthropes ;

Notre gaz méphytique, nos sergents si bien tenus, notre arc-de-triomphe si fanfaron et si lourd,

notre Génie de la liberté sur une seule patte, nos orangers en sabots ;

L'abondance de nos muses, la multitude de nos vaudevillistes, les troupeaux sans fin de nos grands hommes, le vacarme insolent de nos mille renommées munies chacune de mille trompettes :

Mon Dieu ! que tout cela, où j'avais cherché ma pâture d'admiration et d'amour, me parut sot ! Et que j'en compris bien le ridicule hideux, lorsque je vis cette sévérité et cette liberté de Rome ;

Ces rues où les masures s'appuient aux palais, ce fleuve libre dans son vieux lit, ces monuments qui n'insultent personne, ces ruines dans l'herbe, ces indigences magnifiques, ces monastères d'humbles savants !...

Je sais, Coquelet, que vous n'aimez pas les rues tortueuses. Vous les trouvez contraires à l'ordre ; elles empêchent l'*acclimatation* des omnibus, sans quoi un peuple ne saurait vous paraître heureux :

A Rome, l'alignement ne méprise ni le souvenir, ni le droit. Il épargne l'œuvre d'un artiste, le sou-

venir d'un saint, tel débris parce qu'il appartient à l'histoire, telle maison parce que le propriétaire ne veut pas déloger.

C'est barbare, mais c'est respectable ; de plus, c'est beau. Un cyprès, un campanile, un obélisque, un portique, un dôme, un sommet vert, partout quelque chose d'aimable, d'illustre et de grand.

J'avoue que l'ivresse de ce spectacle, grand pour les yeux, grand pour l'esprit, grand pour le cœur, et qui n'existe qu'ici, j'avoue que cette ivresse me console de l'absence des omnibus.

J'aime les églises de marbre remplies de belles œuvres. J'aime les musées restreints peu garnis de « scènes familières », purgés des ignominies que la corruption des Mécènes commande à la corruption des artistes.

Mais la beauté intérieure de Rome, la beauté morale, présente partout, voilà l'enchantement de mon cœur. Je vois ici un peuple qui n'est point gouverné par la force, un roi qui ne porte point l'épée.

Rome est la ville des Apôtres. Pierre tient les clefs du ciel ; Paul s'appuie sur une épée, mais

c'est l'épée de la doctrine, qui déchire les ténèbres et qui fait entrer le jour.

Rome est la ville de Marie. Elle lui a dédié vingt églises, consacré cent oratoires, décerné mille hommages ; elle la chante et l'honore avec l'enthousiasme d'un perpétuel amour.

Rome est la ville du Saint-Sacrement. Le Roi d'Amour est son maître adoré ; elle n'en veut point d'autre. La force et l'ensorcellement du monde ne sauront pas séparer Rome de Jésus-Christ.

Quoi qu'il arrive, cette ville se gardera cœur et âme au roi Christ. Il faudra le lui rendre. Personne, personne ne gouvernera Rome avec un autre sceptre que la houlette de Pierre, vicaire de Jésus-Christ.

Ici un roi en casquette, avec qui l'on fume ?... Allons donc ! On verra la fierté de ce peuple. Force sera de lui rendre le Roi couronné de la Tiare, devant qui le monde plie le genou.

Ici la prépotence des hommes de police ?..... Non ! non ! Dieu a trop honoré ce peuple, l'a trop aimé, lui a donné en garde une trop grande chose ! Dieu trouve dans ce peuple trop de cœurs fidèles !

Dieu peut châtier ce peuple ; il l'aime et lui pardonnera. Il le remettra dans les mains douces qui ont pour fonction en ce monde d'élever l'hostie et de répandre le pardon.

Pour l'honneur de l'espèce humaine, Dieu voudra qu'il reste encore sur la terre au moins un peuple qui n'ait pas absolument besoin du bâton, et qui puisse être régi par la douceur de son prêtre.

S'il en est autrement, si la Force, seule reine du monde, apporte ici pour toujours sa police et ses bureaux, alors, Coquelet, il n'y aura plus d'admiration, plus d'amour sur la terre...

Et l'air vital manquera au genre humain.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

LE PARFUM DE ROME. 1

LIVRE I. — LE CHEMIN.

I. — La Machine et l'Esprit..... 15
II. — L'Omniarque..... 24
III. — Une autre Télégraphie..... 29
IV. — Des Papes d'Avignon et de Pétrarque..... 34
V. — La Raison du Temps..... 39
VI. — Avignon..... 41
VII. — Les derniers Troubadours..... 43
VIII. — Marseille. — Destruction..... 46
IX. — Poussière..... 51
X. — Coquelet et son Paradis..... 55
XI. — La Patronne..... 58

XII. — Disgrâces en mer..... 60
XIII. — Du Navire à vapeur..... 62
XIV. — Civita-Vecchia. — Trio de Sergents..... 67
XV. — Palo..... 70
XVI. — Les Légats du Pape..... 73

LIVRE II. — ENTRÉE A ROME.

I. — Porta Cavallegieri..... 79
II. — A genoux..... 81
III. — Les Fenêtres du Pape..... 84
IV. — L'Obélisque du Vatican..... 86
V. — De diverses Prisons..... 90
VI. — Les Sentinelles..... 93
VII. — Paul, prisonnier du Christ..... 95
VIII. — Un Pape avili..... 99
IX. — Deux Colonnes..... 102

LIVRE III. — PAPES ET EMPEREURS.

I. — Néron et Pierre..... 107
II. — Saint Grégoire Ier, saint Grégoire II, Léon l'Isaurien..... 115
III. — Le nouvel Empire et le nouvel Empereur.... 120
IV. — La Paix à Rome..... 128
V. — Rome sécularisée..... 135
VI. — Saint Grégoire VII. — Les Césars allemands.. 139
VII. — Frédéric II..... 143

III. — L'Italie sans Pape..... 148
IX. — Le Problème..... 153

LIVRE IV. — SAINT-PIERRE ET LE COLISÉE.

M. EUGÈNE VEUILLOT..... 159
I. — Vue de Rome..... 160
II. — Le Corbeau..... 162
III. — La Colombe 164
IV. — Saint-Pierre.... 166
V. — Le Capitole..... 172
VI. — Le Forum 175
VII. — Le Colisée..... 179
VIII. — Saint-Jean de Latran..... 187
IX. — Les Gallo-Romains..... 190

LIVRE V. — LA QUESTION ROMAINE.

I. — La Question divine..... 195
II. — Noé et Pierre..... 205
III. — La Parole qui porte le monde 210
IV. — De Diverses apologies..... 217
V. — La Question matérielle..... 220
VI. — La Diplomatie.. 223
VII. — Le Plan de conquête..... 229
VIII. — La Question d'avenir..... 232
IX. — L'Empereur catholique. 235
X. — Un Catholique libéral.. 249
XI — Le Subalpin..... 257

XII. — La Mosaïque du Triclinium..... 261
XIII. — *Il y en a d'autres!*..... 268
XIV. — Idées d'un Bulozien..... 271
XV. — Le Pape et le Monde..... 279
XVI. — Droits de l'homme, Droits de Dieu..... 293
XVII. — Conclusion..... 296

LIVRE VI. — ROMA VEDUTA, FEDE PERDUTA.

I. — Le Bourgeois..... 299
II. — Le Sot municipal..... 304
III. — Le Sot païen. — Gibbon..... 306
IV. — Forbans et Cuistres..... 314
V. — Le Vrai infâme..... 315
VI. — Mozart et Gœthe à Saint-Pierre..... 318

LIVRE VII. — PROMENADES ET CAUSERIES.

I. — En Caravane..... 333
II. — Tivoli..... 338
III. — San-Cosimato. — Pays à régénérer..... 341
IV. — Subiaco. — Saint Benoît..... 345
V. — Utilité de la théologie..... 350
VI. — Le Cardinal..... 357
VII. — Chez Monsignore Francesco..... 361
VIII. — Villa Madama..... 364
IX. — Cimetière des Capucins..... 368
X — Du Droit d'asile..... 370

XI. — Le Menteur..... 372
XII. — Les Cloîtres..... 373
XIII. — Conversation dans une Villa..... 380
XIV. — L'Intolérance à Rome..... 387
XV. — Ce qui se dit dans les cellules..... 393
XVI. — Les Madones 401
XVII. — Le Couvent et la Caserne 408
XVIII. — Le *Lamento* du peintre..... 412
XIX. — Frascati..... 415
XX. — Un triomphe..... 418
XXI. — Via Appia 422
XXII. — Le Père Charles..... 425
XXIII. — Un Religieux et Coquelet..... 428
XXIV. — Consultation pour un médecin et pour un avocat..... 431
XXV. — Pour qui est fait le monde..... 440
XXVI. — Entre la *Scala-Santa* et *Santa-Croce-in-Gerusalemme*..... 444
XXVII. — La Prière 446
XXVIII. — Alexandrine de La Ferronnays..... 449
XXIX. — L'Admiration et l'Amour..... 460

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou.

LE PARFUM

DE ROME

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU.

LE PARFUM
DE ROME

PAR

LOUIS VEUILLOT

SEPTIÈME ÉDITION

Favus distillans labia tua, sponsa, et odor vestimentorum tuorum sicut odor thuris.
(*Cant.*, IV, 11.)

II

PARIS
LIBRAIRIE DE VICTOR PALMÉ
ÉDITEUR DES BOLLANDISTES
25, Rue de Grenelle-Saint-Germain, 25

1871

LIVRE VIII.

L'AUTEL.

I

COQUELET AU COLISÉE.

A travers une brèche, j'avais aperçu Coquelet, herborisant dans les hautes galeries du Colisée. Je suis entré néanmoins.

Je ne crus pas que la crainte de scandaliser Coquelet dût m'empêcher de dire *Pater* et *Ave* au pied de la croix. Il arriva promptement.

— Je comprends, me dit-il, que les chrétiens viennent prier ici ; le lieu est émouvant. Néan-

moins, vos martyrs ont détruit une belle civilisation !

Que ces Romains furent grands ! quels artistes ! Qu'ils nous laissent loin en arrière ! Je comprends que vous les haïssiez ; moi, je les admire !

— Coquelet, pourquoi me persécutez-vous ? Vous n'êtes pas né persécuteur ; vous n'êtes pas de force à persécuter.

Si la question de civilisation est une question de bâtisse, j'oppose aux cirques nos cathédrales, et je tiens tête pour le bâtiment.

S'agit-il de ce que l'on fait dans l'édifice, parlez-vous du peuple que l'on y forme ? Le christianisme peut encore affronter la comparaison.

Vous seriez indigné de voir une sœur de charité regarder les marionnettes, et vous me proposez de vénérer les vestales !

On voyait de vos Romains tremper leurs doigts au sang du gladiateur et boire ce sang, le boire !... Je croirai que vous admirez cela ?

Non, Coquelet ! Vous êtes né bourgeois de France, par la grâce de Dieu ; vous n'avez point le fond féroce du vieux Romain.

Quoi ! des lions, des panthères, des hommes dévorés, cinq ou six mille paires de gladiateurs pour réjouir vos yeux de la couleur du sang ?...

Vous auriez un accès de fièvre chaude, mon ami. Avant la fin du premier divertissement, vous bondiriez dans l'arène, vous proclamant chrétien.

Tant il est vrai que le christianisme a fait l'humanité meilleure, cher Coquelet ! Il y en a d'autres preuves, même en vous. Je m'en réjouis pour vous.

Ce qui m'affligerait, serait qu'un brave homme de votre espèce, incapable de se tenir aux seules vertus du plus honnête idolâtre ;

Un homme doux, ami sûr, mari correct, père tendre, presque un chrétien ; car, Coquelet, vous êtes un tiercelet de chrétien...

Ce serait qu'un tel homme, dans ce théâtre auguste, fermât ses yeux, fermât son cœur ; voulût tout méconnaître... Et pourquoi ?

Vous n'avez rien de beau qui ne vienne du Christ. Ce froment qui fut ici broyé sous la dent des lions et qui a transformé les lions, vous en vivez.

Rome l'a si bien gardé, elle l'a tant distribué, que sa force est venue jusqu'en vous, elle est ce qui vous reste de joie et d'honneur.

Donc, vous auriez vu les monuments de ce grand travail que Dieu a fait pour vous ; vous auriez vu les martyrs et les Papes ;

Vous auriez touché de si près la Croix toujours humiliée et toujours triomphante ; vous auriez été prévenu de tant de clarté :

Et vous secoueriez cela comme une poussière, afin de garder l'accoutrement d'esprit qu'exige la communion de M. Havin !... Ce serait bête.

II

HISTOIRE DES PERSÉCUTIONS.

Il en faut faire l'aveu, Coquelet : vos destructeurs du christianisme, ces maîtres que vous suivez, ne brillent pas par l'invention. Je laisse les tueurs, ce lieu raconte leur défaite. Parlons de ceux qui prétendent raisonner et qui raillent.

On s'est toujours moqué des pauvres chrétiens. Du temps même qu'on les tuait, la dérision ne chômait pas. Il y a une épigramme dans l'édit du bon Trajan contre saint Ignace : *Ignatium in seipso dicentem circumferre Crucifixum*. C'est l'invention des *soi-disant* jésuites. Voltaire nous appelait *Christicoles*.

Les plaisants de Rome disaient *gens à sarments, gens à poteaux*. Sobriquets fort justes, puisque les chrétiens étaient attachés à des poteaux, brûlés à feu de sarments. Néanmoins, quelques païens observaient que brûler n'est pas répondre. Véritablement, cela dépend de ce que l'on brûle !

Il ne suffisait pas de brûler, puisque les sarments brûlés ne cessaient de porter fruit. Les païens entreprirent de répondre. — Nous brûlerons mieux ces chrétiens, disaient-ils, leur ayant répondu. L'on se mit en quête de réponses.

Les miracles du Christ, renouvelés par ses disciples, embarrassaient. Il parut urgent de trouver un païen à miracles. On le trouva. Ce fut Apollonius de Tyane, pythagoricien. Apollonius faisait des prodiges, lisait dans l'avenir, etc. Mort, il reçut les honneurs divins. Mais cela ne tint pas.

Vespasien aussi fit le thaumaturge. Il était en

situation : il allait prendre possession de l'empire ! Dans le temple d'Alexandrie, par la puissance de Sérapis, il guérit un estropié. Vous imaginez la fête ! Pourtant Vespasien ne continua pas ; et je doute qu'Adolphe Guéroult lui-même croie aux miracles du Vespasien.

Un point tourmentait les empereurs. Des lueurs de dignité, d'équité, de charité pénétraient dans le palais impérial : en face de ces sentiments nouveaux, l'opinion prenait des pentes inquiétantes pour les dieux. Vespasien et Titus avaient voulu débarrasser le trône du spectre de Néron ; Trajan résolut d'être juste.

Pline lui posa ce cas d'administration : La loi proscrit les chrétiens, la justice ne trouve en eux aucun crime. Que faut-il faire ? Punit-on les crimes, ou seulement le nom ? Pline ajoute : « Ceux « qui ont avoué, je les ai menacés ; quand ils ont « persisté, je les ai envoyés au supplice ; car cri- « minels ou non, *j'ai cru juste de punir en eux* « *leur désobéissance.* » Modèle d'un libéral qui aime la loi !

Et Trajan : « *Mon cher Pline,* c'est très-bien fait. En général, ne recherchez point ces sectaires. Accusés et convaincus, *il faut les punir ;* s'ils invoquent les dieux, pardonnez. » La puissance im-

périale s'appliquait à prendre les chrétiens par la douceur. Elle ne les prit pas.

Adrien rêva d'admettre le Christ au nombre des dieux ; il lui prépara même des temples. Averti qu'on ne verrait plus d'adorateurs que dans ces temples, il tua grand nombre de fidèles. Antonin le Pieux, d'abord loua les chrétiens, puis, les persécuta. Pourquoi l'empereur changeait-il ? Parce que les chrétiens ne changeaient pas. Tantôt la violence, tantôt la douceur leur demandaient ce qu'ils ne voulaient accorder ni à la violence ni à la douceur.

Alors intervinrent les hommes de lettres. Celse est le premier de cette lignée de drôles qui n'ont cessé de s'offrir en aide aux bourreaux, et qui se sont chargés de la besogne que les bourreaux ne font pas. Car les bourreaux tuent, mais les écrivains diffament.

Celse avait lu les saintes Écritures, comme fait le joli Renan. S'il reçut quelques leçons de la charité des prêtres chrétiens, je l'ignore, et je le crois. Cette espèce est volontiers ingrate ! Celse crut que ce ne serait rien pour lui de détruire la Bible. Il disserta, calomnia, persiffla ; son livre eut la vogue.

Les chrétiens naissaient sous la main des bourreaux ; de même, les critiques enfantèrent les docteurs. Le sang coula toujours, la vérité brilla de plus en plus, la politique impériale fut de plus en plus embarrassée.

Le sage Marc-Aurèle, continuant comme avait fini le pieux Antonin, tue les chrétiens et les accuse de recevoir la mort avec trop de mépris. La loi ne voulait point que la mort fût accueillie d'un cœur joyeux. Le sage Marc-Aurèle reprend ces insensés. Des hommes raisonnables, leur dit-il, craindraient la mort. Mais ils ne la craignaient point.

Ils ne la craignirent point sous Commode, fils du sage Marc-Aurèle ; ils ne la craignirent point sous Sévère. Sévère, ayant défait trois compétiteurs, voulut se défaire aussi du Christ. Il tua beaucoup : ce fut une semence pour exercer la faulx de Caracalla. Caracalla lâcha sur les fidèles le fameux orateur Fronton, qui leur imputait l'athéisme, l'inceste, tous les crimes romains, et l'anthropophagie.

Héliogabale eut une idée. Ce polisson asiatique imagina de pacifier les religions en les réunissant. Il voulut que dans le temple de son dieu l'on transférât les symboles des Romains, et qu'on y

admît encore ceux des Juifs, des Samaritains et des Chrétiens. Tous les mystères soumis au sacerdoce du même dieu ; centralisation et fusion ! C'est, je crois, une de vos grandes pensées.

Héliogabale fit une mauvaise fin. Alexandre Sévère lui succéda. « Chaque jour, dit Lampride, il « adorait dans un temple où il avait mis les statues « des meilleurs empereurs, des plus gens de bien, « des âmes les plus saintes, Apollonius, *Christ,* « *Abraham,* Orphée, qu'il honorait comme des « dieux. » La conclusion de ceux qui versaient le sang, de ceux qui le buvaient, de ceux qui raillaient, était déjà qu'il faudrait s'arranger avec le Christ !

Sous ce large Alexandre Sévère, le sang chrétien coula dans les provinces. La paix dépendait de l'humeur des proconsuls. Les gens de loi tenaient pour la persécution. Les gens de loi veulent qu'on exécute la loi, parce qu'elle est leur chose. Ulpien, préfet de Rome, grand avocat, fit un traité *du Proconsul*. Il y recueillit les édits contre les chrétiens, pour que le proconsul ne négligeât pas de punir ces monstres. Alexandre Sévère fut massacré par Maximin.

Maximin, Dèce, Valérien ! Le recueil d'Ulpien dirige la magistrature. On tue, on tue, on tue. Valérien fait un nouvel édit : Contre les évêques et

les diacres, la mort; contre les sénateurs, les titrés, les chevaliers, radiation, confiscation, mort; contre les dames de condition, confiscation et exil; contre les affranchis de l'empereur, réintégration sur le rôle des esclaves. C'est l'an 258. Voilà que déjà il faut faire apostasier tout l'empire, et que même les affranchis de l'empereur suivent le Crucifié !

Valérien s'en va guerroyer les Perses. Il est pris, écorché et, pour la première fois, on tanne la peau d'un empereur romain. Gallien, son fils, restitue aux chrétiens plusieurs églises. L'empire veut plier. Les philosophes s'indignent. Quoi ! cette secte odieuse, cette secte des humbles l'emporterait ! On voit apparaître deux gens de lettres, Plotin plein de vertu, Porphyre plein de talent.

Plotin était chéri des dieux et des hommes. On le disait inspiré d'un dieu; il avait pour amis l'empereur Gallien et l'impératrice Salonine. Les chrétiens niant que Platon eût pénétré la profondeur de l'essence intelligible, Plotin lui prêta des lumières qu'il ne tenait lui-même que des chrétiens. Ainsi Platon commença d'être l'inventeur du Christianisme. Déclaré saint par l'oracle d'Apollon, Plotin eut des autels.

Porphyre reprit la voie de Celse. Il expliqua les prophéties, nia celles qu'il ne put expliquer. Cela

se fait encore. Il mit au compte de la magie les miracles de Jésus, des Apôtres et des Saints. Il demanda pourquoi le Messie, sauveur de tous les hommes, a laissé écouler tant de siècles avant de paraître ? Nos doctes exploitent toujours ces arguments.

Porphyre ne laisse pas d'argumenter contre lui-même. Un païen, dit-il, avait questionné l'oracle d'Apollon pour guérir l'esprit de sa femme devenue chrétienne. Apollon répondit : « Essayez plutôt « d'écrire sur l'eau ou de voler dans les airs. » Voilà ce que le savant Porphyre savait bien qu'il gagnerait.

Plotin et Porphyre ont fait leur gain et nous ont donné le nôtre. Ils nous tirèrent du sang, ce sang augmenta de fécondité. On s'habituait à raisonner, on se convertissait de plus en plus. Et les miracles du divin Plotin ne paraissaient pas moins ridicules que les arguments du sage Porphyre ; et les dieux s'en allaient, déconfits par les apologies mêmes de Porphyre et de Plotin.

Dioclétien-*Jupiter*, Maximien-*Hercule* résolurent d'en finir, et travaillèrent de telle sorte qu'ils crurent avoir fini. Ils gravèrent sur des colonnes triomphales qu'il n'y avait plus de chrétiens. Ensuite, ils eurent des disgrâces. Constance et

Galère sont déclarés Augustes. Constance était déjà chrétien de cœur. Galère voulut que les chrétiens fussent savamment tourmentés, et qu'après les tortures on les brulât, mais à petit feu.

Il périt lui-même de cette mort, sur le trône. Il tombait en lambeaux, comme si d'invisibles tourmenteurs avaient détaché ses chairs; un feu lent dévorait ses entrailles. Il appelait à son secours le Dieu des chrétiens. — Quelle faiblesse, Coquelet! — Enfin, Galère s'en alla, et Maxence s'empara de Rome, tandis que Constance, mourant tranquillement à York, déposait sa part d'empire sur la tête de son fils Constantin. Le labarum apparut : *In hoc signo vinces!*

Lorsque Constantin lut cette promesse dans le ciel, trois siècles s'étaient écoulés depuis que le sang de Pierre l'avait écrite dans le cirque de Néron. L'histoire en est fatigante à force d'être connue. Elle prouve doublement la divinité du Christianisme ; je dis, Coquelet, la *divinité*. Durant ces trois siècles, le Christianisme n'a pas seulement résisté aux supplices, mais aussi à la faveur. S'il avait consenti à n'être qu'une philosophie, il montait sur le trône avec Marc-Aurèle ou avec Adrien.

Les ingénieux du dernier siècle expliquaient la folie de la croix par la folie des Abdéritains. Du

temps de Lysimaque, les gens d'Abdère furent tourmentés d'une fièvre chaude qui les portait à déclamer avec la dernière véhémence divers passages de l'*Andromède* d'Euripide. Les premiers avaient imité un acteur célèbre, et leur passion s'était communiquée à la foule. Ainsi, disaient les ingénieux du dernier siècle, le monde a pris cette rage du martyre, qui dura trois cents ans.

C'est parfait, et l'argument du martyre est caduc ! Mais comment le Christianisme a-t-il vaincu la faveur ? Comment a-t-il résisté à ces bons princes qui lui ouvraient la cour et les temples ? Vous expliquerez cela comme vous pourrez, Coquelet, ou vous le ferez expliquer par d'autres. En vérité, le fin Renan ne serait pas de trop !

Il restait une épreuve à subir. On avait passé par la prospérité sous Constantin, par des difficultés nouvelles sous ses fils hérétiques. Un homme apparaît avec le dehors d'un philosophe, dissimulé comme Tibère, sanguinaire comme Néron, fou comme Héliogabale, plus redoutable qu'eux tous, car il est apostat, et il a l'orgueil et la rage de l'homme de lettres. Dans ce seul homme, le Christianisme voit sur le trône tous les adversaires qu'il a successivement rencontrés.

Que fera Julien ? Une sottise. Pour mieux abat-

tre le Christianisme, il recommande aux païens les vertus chrétiennes. Alexandre Sévère et Gallien avaient donné ce conseil. Or, le paganisme n'était plus le mystère, ni la poésie, ni la force : si on lui ôtait encore le vice, autant valait se faire baptiser! Julien en persuada même ses prêtres. Le paganisme lui dut un dernier vernis de ridicule, l'Eglise une arrière-floraison de martyrs, la littérature des pages pleines d'ennui. Ce brillant résumé de tous les adversaires du Christ passa vite et fut sifflé.

Voilà, mon Coquelet, les princes de l'antichristianisme; voilà tout l'art du monde contre la Croix. L'histoire ne vous offrira partout que l'une ou l'autre de ces premières figures, souvent amoindrie. Néron, Héliogabale, Adrien, Plotin, Porphyre, Julien; férocité, ruse, orgueil, mensonge, mêmes caractères, mêmes moyens, même résultat. La férocité rencontre les martyrs, la ruse et le mensonge suscitent les docteurs, la force est vaincue, l'orgueil est sifflé.

Pour conclure, cher Coquelet, vous êtes en mauvaise compagnie. Il n'y a pas que des tigres dans vos quartiers, il y a aussi des renards, et ce n'est pas le pire : la sottise abonde. O chevaliers de l'esprit humain, quel carnaval d'infirmités que toute votre politique et toute votre littérature!

Assurément vous êtes les plus forts. Tous ceux que je viens de nommer, et Néron et Porphyre et Julien ont été les plus forts, et tous ceux qui les ont imités ont été les plus forts. Luther a été le plus fort, Voltaire a été le plus fort ; Fourier, Enfantin sont forts, très-forts. Je ne connais, à l'heure qu'il est, rien de fort comme le bonhomme Havin.

Voulez-vous que j'aie peur de cette force-là? Craindrai-je qu'elle fasse enfin ce qu'elle n'a jamais pu faire, et que le bonhomme Havin, avec son équipe de cacographes, réussisse là où Héliogabale et Porphyre ont échoué? Ma foi, non ! Et quand même le bonhomme Havin, maître du monde, présiderait ici pour me voir manger, je lui dirais : — *Ave*, bonhomme ! demain tu n'auras plus de pourpre et tu seras sifflé.

III

LES DÉVOTES DE SAINT-PIERRE.

Si l'humble vieille en habit de veuve que j'ai vue aujourd'hui à Saint-Pierre, assise sur le pavé, dans

un coin, entre l'autel de l'abside et l'autel principal, m'avait confié les pensées qui luisaient dans son regard fixé au Crucifix, j'aurais entendu des paroles du ciel.

Cette femme est de celles qu'on nomme les « dévotes de Saint-Pierre. » Elles passent leur vie dans la basilique, tantôt en prière, tantôt en contemplation; et leur repos est encore une contemplation et une prière. Ailleurs j'ai rencontré de ces visages regardés de Dieu.

Je voyais cette femme, et ma pensée se portait sur le monde. Le monde fait tant d'efforts contre saint Pierre, il est si puissant, il a tant de soldats, tant d'écrivains : j'admire que ce soit pour le monde une si grosse affaire de jeter hors d'ici cette femme!

Un jour, dans un de nos villages, je visitais une vaste église monastique, rebâtie par l'Etat, au prix de quelques millions. Devant l'autel priait une paysanne. Le curé me la montra : elle formait, à elle seule, la partie vraiment fidèle de la paroisse.

L'Etat a rebâti pour une raison ou pour une autre. Mais la raison de Dieu, qui m'assure que ce n'est pas la foi de cette indigente? Le seigneur Cavour et le seigneur Mazzini veulent prendre Rome,

et ils n'en finissent point : qui m'assure que la foi de la veuve assise sur le pavé de Saint-Pierre ne compte pas pour beaucoup dans les embarras de ces forts seigneurs ?

Serait-il indigne de Dieu de garder Rome, afin que cette pauvre femme ne soit pas dérangée dans Saint-Pierre ? Serait-il indigne de Dieu de lui faire connaître à elle-même, directement, que les efforts du monde sont ridicules, et que tant qu'elle voudra prier près du tombeau des Apôtres, elle y priera en paix ?

Nous ne connaissons pas la force de la prière, cette puissance de l'homme sur la toute-puissance de Dieu. La prière se forme dans un humble cœur, elle monte au ciel, et les orages s'éloignent. Par la prière, les plus justes alarmes des fidèles et les plus sages machinations des impies sont également trompées.

Une femme de Byzance quêtait pour la construction de la basilique. Lorsque la grande église fut achevée, on lut au fronton ces mots, écrits de la main d'un ange : *Sophie m'a bâtie.* Au fronton de la basilique vaticane, les Anges écrivent, et Dieu rendra visibles un jour les noms de quelques obscurs fidèles qui l'ont préservée.

Quand la rumeur du monde accuse insolemment Dieu de vieillir dans son éternité et de n'avoir plus la main à sa gloire qui croule partout, ceci est pourtant vrai, que l'on voit relever les églises abattues et jaillir des églises nouvelles. Le miracle s'opère là même où il ne reste à Dieu qu'un petit troupeau, parfois qu'une seule brebis.

Pour ces fidèles méprisés, pour cette pauvresse inconnue dont la vie ou la mort n'ont pas plus d'importance que l'éclosion ou la chute d'une feuille dans la forêt; pour que l'enfant d'un ouvrier incrédule reçoive le baptême et fasse sa première communion, vous rebâtissez, vous ornez des églises.

Nous ne le faisons pas nous-mêmes; vous le faites à vos frais, de vos mains. Vous y consacrez l'argent levé sur des contribuables qui ne croient pas; vous y employez vos bureaux, vos architectes, vos peintres qui ne croient pas; vos ouvriers y travaillent le dimanche en sifflant des blasphèmes.

Et quand l'église est bâtie, vous trouvez bon que mille voix injurieuses s'élèvent pour conseiller à la foule de n'y entrer pas, et en effet la foule n'y entre pas : mais l'église est bâtie, Dieu y descend ; quelques pauvres femmes viennent le recevoir, les enfants sont amenés au baptême.

En vérité, Dieu ne sert pas si mal ceux qui l'aiment ! Des millions pour qu'une pauvre femme prie à couvert dans son village mécréant; le prêtre pour lui dire la messe ; l'évêque pour que son petit-fils reçoive la confirmation; le Pape pour que son évêque soit légitime ! — Toute la force du monde est en arrêt devant cette vieille qui sert Dieu.

Expliquez cela comme vous l'entendrez, voilà le fait. Et si vous voulez vous affranchir du fait, abattre l'église ou seulement la laisser tomber, alors le problème est d'empêcher que l'église en tombant n'écrase les maisons voisines, et le village, et la ville, n'écrase l'art, la science, la société, la civilisation, n'écrase le monde.

IV

RÊVE D'UN PATRIOTE ITALIEN.

Un révolutionnaire italien de 1848, un de ceux qui se crurent maîtres de Rome, eut l'idée de prendre les grands moyens et de délivrer enfin l'humanité. Il le dit avec cette belle ingénuité que chacun

met en ce temps-ci à proclamer ce qu'il estime avoir fait de bien :

« Qu'ai-je vu à Rome ? J'ai vu qu'au-dessus des ca-
« tacombes, au milieu des basiliques, à côté du Vati-
« can, il n'y avait pas place pour les tribuns, encore
« moins pour un roi.

« Révolté contre ces prodiges de l'art qui avaient
« fait de Rome la ville des Pontifes, désespéré de pa-
« triotisme, une pensée de Vandale me traversa l'es-
« prit : Miner Saint-Pierre, faire crouler cette coupole
« qui abrite la Papauté, imiter les chrétiens, détruire
« pour édifier. Je voulais Rome.

« Depuis ce jour, les années et la réflexion m'ont
« dévoilé de cruelles réalités. J'ai appris que tant que
« les deux grands empires, dont les Alpes seules nous
« séparent, se proclameront catholiques, ils refuseront
« Rome à l'Italie.

« Dans le milieu monarchique qui l'entoure, l'É-
« glise est encore puissante. Romaine, elle veut rester
« romaine ; elle ne veut pas émigrer. Elle était faible
« pour conserver ses provinces ; renfermée dans Rome,
« elle est défendue par les baïonnettes de la politique
« catholique. »

Ce père conscrit de l'ancienne Rome est intéressant ! Il s'abuse, s'il croit à l'existence d'une politique catholique munie de baïonnettes. Il n'y a

dans le monde, en ce moment, ni baïonnettes, ni politique catholiques.

Et s'il croit que la politique qui entretient aujourd'hui des baïonnettes à Rome fait ce qu'elle veut, et sait ce qu'elle fait, cela ne m'est pas démontré. Je croirais plus volontiers que cette politique fait ce que veut la dévote assise sur le pavé de Saint-Pierre.

Rêver de faire sauter la coupole « pour imiter les chrétiens, » c'est donner une juste idée de la manière dont le Capitole peut imiter le Vatican. Néanmoins le patriote qui fit ce beau rêve ne manque pas de bon sens, puisqu'il voit que le Vatican est encore solide.

S'il peut reconnaître un jour que Dieu aussi est solide, son patriotisme aussi sera solide, — et son bon sens aussi.

Au pied de cette coupole à faire sauter, mais qui ne saute pas ; à la base de ce diadème, comme un cercle de diamants, éclatent ces mots en lettres de deux coudées : *Tu es Petrus,* et toute la divine promesse.

Il faut un commentaire perpétuel à ces mots qui doivent traverser le temps. Ce commentaire est fait par toutes les langues que pût jamais entendre l'oreille humaine; langues hostiles, langues amies, langues du diable, langues de Dieu. Elles parlent à la fois, elles parlent tour à tour.

Pour nos oreilles, en ce moment, c'est la politique de Moab qui commente. Dieu parle aussi cependant. Tous ne l'entendent pas, mais les âmes saintes l'entendent. Elles savent qu'il aura le dernier mot.

C'est pourquoi tant de quiétude sourit sur le visage de cette humble femme assise entre l'autel et la chaire, les yeux tournés vers le Crucifix. Le commentaire de Moab ne trouble point sa paix, et ne lui fait que mieux comprendre le commentaire de Dieu.

C'est pourquoi tant de sérénité éclaire le visage du Pontife assis sur cette chaire stable au milieu des orages. De son trône, trois mots de l'impérissable inscription lui apparaissent : *Super hanc Petram.* Il lit ces mots malgré les nuages qui couvrent le ciel; il les entend malgré la tempête qui mugit.

Rois, peuples, princes de la science, princes du mal, princes du monde, possesseurs de la force,

docteurs du crime, prêtres de l'enfer, un seul cadavre à l'entrée du Vatican forme un obstacle que vos armées ne peuvent franchir; Pimodan mort garde encore le Pontife et le temple. Dieu seul est fort, Dieu seul est grand!

V

L'AUTEL.

L'autel de l'abside, placé sous la chaire de l'Apôtre, avait vieilli. Pie IX l'a fait refaire en plus beaux marbres, et l'a voulu consacrer lui-même, comme évêque de Rome. J'ai suivi la cérémonie, le *Pontificale romanum* à la main. C'est un livre que peu de catholiques connaissent. On le croit spécial aux évêques, sans intérêt pour les simples fidèles. Cette erreur nous dérobe des lumières qui nous rempliraient de joie et d'amour. Combien de catholiques savent-ils ce que c'est qu'un autel catholique?

J'ai vu dérouler un magnifique tissu des choses de la terre et des choses du ciel, trame divine, faite de matière et d'esprit, qui enveloppait mon enten-

dement d'un vêtement de Dieu. J'ai vu le Pontife, évoquant la création matérielle, la purifier, la délivrer du pouvoir du démon et, l'ayant ainsi rétablie dans sa dignité première, l'associer au travail qu'il faisait pour la gloire de la clémence du Christ. Par la même autorité qui chasse le démon, appelant les Anges de Dieu, il les a commis à l'accomplissement de l'œuvre; et les Anges allaient et venaient du ciel à lui et de lui au ciel. — Interrogeant et pressant Dieu lui-même, il lui demandait de consommer le miracle, et il savait que Dieu daignait obéir.

La consécration de l'autel se peut voir partout. C'est néanmoins ce que j'ai vu de plus grand dans Rome. Je voudrais en fixer une ombre, saisir un accent de cette poésie de la liturgie, égale à la poésie des Livres Saints. Car l'Eglise du Christ a absorbé et accompli la poésie de la Synagogue, comme la loi du Christ a accompli et absorbé la loi de Jéhovah. Pierre est Moïse, et de plus il est Pierre. Tout le temple de Jérusalem est dans l'Eglise de Rome, plus Jésus-Christ, vivant, enseignant et régnant.

Mais ce que j'entreprends de peindre, je l'ai contemplé dans la splendeur de la basilique remplie du Pape, et plus rayonnante de cette présence que de tout l'or et le soleil qui ruissellent sur ses

marbres; ce que je veux redire, mon oreille l'a reçu de la double harmonie de la langue sacrée et du chant sacré. C'était la voix de Pie IX, douce et sonore, qui me transmettait ces paroles, vivantes du feu de son cœur. Je ne prétends pas donner une traduction; je crois même qu'une traduction est impossible. J'espère dérober pourtant quelque rayon de cette poésie incomparable, et surtout je dirai ce que c'est qu'un autel.

Les cierges sont allumés. On a préparé le saint-chrême, l'huile sainte, l'encens, l'eau, le feu, la cendre, le sel, le vin, la cire, la chaux et le sable, toutes les matières et tous les instruments qui serviront à la consécration. On a chanté les psaumes. Le Pontife invoque l'assistance divine :

« Soyez présent ici, Dieu un et tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit. Seigneur, inspirez nos actions, aidez-nous à les accomplir. Que notre prière et toute œuvre de nous ait toujours par vous son commencement, et par vous aussi s'achève. »

Le Chœur entonne le chant des litanies, où sont invoqués deux fois le Saint en l'honneur de qui l'autel est dédié et ceux dont les reliques y seront incluses. Or, le Pape replaçait dans cet autel les reliques des saints Clément et Félicissime, martyrs,

que le Pape Benoît XIII avait déposées dans l'autel ancien; et il le consacrait à la Vierge Marie, à l'Apôtre Pierre et à tous les Saints qui ont été Souverains Pontifes.

Les litanies sont une supplication de toute la terre à tout le ciel. Le caractère en est particulièrement auguste, dans cette basilique peuplée et comme bâtie d'ossements sacrés. Nous invoquons les saints Apôtres : plusieurs sont là; les saints Pontifes confesseurs : vingt-quatre Papes saints reposent sous les dalles; les saints Docteurs : leurs images réjouissent nos yeux, les restes de beaucoup d'entre eux nous entourent; les saints Martyrs : Etienne, Laurent, Vincent, Fabien et Sébastien, Jean et Paul, Cosme et Damien, Agnès et Cécile habitent le temple ou la cité.

O Jésus vainqueur, entendez-nous ! — O Pontifes, ô Docteurs, ô Martyrs, unissez-vous à nos prières, et qu'elles triomphent auprès de Dieu ! — Afin que tu gouvernes et que tu conserves ton Eglise sainte, nous te prions, Seigneur, exauce-nous ! — Afin que les ennemis de ton Eglise soient humiliés et confondus, nous te prions, Seigneur, exauce-nous ! Afin que la concorde règne entre les nations et que tout le peuple chrétien jouisse de la paix dans ta lumière, nous te prions, Seigneur, exauce-nous ! Afin que nos esprits s'élèvent aux

célestes désirs, afin que nos âmes et celles de nos proches et de celles qui nous ont aimés soient préservées de la damnation éternelle, nous te prions, Seigneur, exauce-nous! — Afin que tu daignes donner l'éternel repos aux fidèles défunts, nous te prions, Seigneur, exauce-nous! — Afin qu'en ton honneur cet autel soit béni, soit sanctifié, soit consacré, nous te prions, Seigneur, exauce-nous!

Le Pontife procède à l'exorcisme et à la bénédiction du sel, de l'eau, de la cendre et du vin :

« Sel, créature, je t'exorcise au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a dit à ses Apôtres : *Vous êtes le sel de la terre,* et qui par l'Apôtre nous dit : *Que votre parole soit toujours imprégnée du sel de la grâce.* Je t'exorcise afin que, sanctifié pour la consécration de cet autel, tu serves à chasser le démon, et qu'à tous ceux qui te prendront tu sois pour l'âme et pour le corps une guérison, un secours et la confirmation du salut. Qu'il en soit ainsi, Dieu tout-puissant, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, votre Fils, qui viendra juger les vivants et les morts et le monde par le feu.

« Eau, créature, je t'exorcise au nom de Dieu Père, Fils et Saint-Esprit; et que par toi le diable soit repoussé d'auprès des justes, et contraint de fuir l'ombre de cette église et de cet autel. Et vous, Seigneur Jésus,

mettez l'Esprit saint dans cette église et dans cet autel, afin qu'il donne la santé du corps et de l'âmé à ceux qui vous adorent, et que votre nom soit glorifié parmi les nations, et que les incrédules se tournent de cœur vers vous et n'aient point d'autre Dieu que vous seul, Seigneur, qui viendrez juger les vivants et les morts et le monde par le feu.

« Dieu tout-puissant et éternel, pardonnez aux pénitents, soyez propice aux suppliants, et daignez envoyer du ciel votre Ange pour qu'il bénisse et sanctifie ces cendres, afin qu'elles deviennent un remède à tous ceux qui s'accusent et pleurent devant vous, invoquant votre miséricorde parce qu'ils ont péché; et que par votre nom très-saint, ces cendres qu'ils répandront sur eux-mêmes pour le rachat de leurs prévarications, procurent à leur corps la santé et à leur âme votre grâce. »

Le Pontife, invoquant la très-sainte Trinité, fait le mélange du sel, de la cendre et de l'eau. Il bénit ensuite le vin :

« Seigneur Jésus qui, à Cana de Galilée, avez transformé l'eau en vin et qui êtes la vigne véritable, multipliez sur nous votre miséricorde et daignez bénir et sanctifier cette créature, le vin, afin qu'en tout lieu où il sera répandu, là se répande l'abondance de votre bénédiction et de votre sanctification. Dieu qui, avec le Père et l'Esprit saint, vivez et régnez dans tous les siècles des siècles, qu'ainsi soit !

« Que le vin, le sel, la cendre et l'eau soient mêlés ensemble au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! »

La consécration de l'autel commence. Une sublime prière exprime le sens de l'œuvre sainte :

« Au nom de la Victime unique de propitiation offerte pour nous racheter sur cet autel de la Croix qui fut préfiguré par le patriarche Jacob, lorsqu'il érigea une pierre en autel de sacrifice et que d'en haut s'ouvrit l'oracle de la porte du ciel; suppliants devant vous, Seigneur, nous vous prions de commander que la matière polie de cette pierre, où s'offriront les célestes sacrifices, soit enrichie de l'abondance de votre sanctification, Vous qui autrefois avez écrit la loi sur des tables de pierre.

« Dieu, créateur de toutes choses visibles et invisibles, et consécrateur de toutes les sanctifications, daignez être présent à la dédicace de cette table d'autel. Elle va être bénie et marquée par nous, indigne, avec l'huile sacrée et le saint-chrême : mettez en elle la vertu de votre consécration ; sanctifiez-la, Seigneur, et que tous ceux qui l'approcheront pour vous prier ressentent votre secours. »

Le Pontife, prenant l'eau bénite, la chaux et le sable, compose un ciment, et ensuite, précédé de la croix, se rend processionnellement au lieu où, dès la veille, ont été déposées avec révé-

rence les reliques qui doivent être incluses dans l'autel. Avant d'entrer, il s'adresse à Dieu :

« Faites-nous dignes, Seigneur, de toucher les membres de vos Saints ! »

Il reçoit les reliques et les porte à l'autel qu'il doit consacrer. Le Chœur chante :

« Vous sortirez avec joie, vous serez escortés avec joie, et les montagnes et les collines vous attendent et tressaillent de joie. *Alleluia!*

« Saints de Dieu, levez-vous de vos demeures, sanctifiez ces lieux, bénissez ce peuple; et nous, hommes pécheurs, gardez-nous dans la paix !

« Saints de Dieu, allez au lieu prédestiné qui a été préparé pour vous; et nous, hommes pécheurs, gardez-nous dans la paix ! »

En présence des reliques, déposées avec honneur au milieu des lumières, le Chœur dit le psaume *Cantate Domino canticum novum,* et le psaume *Laudate Dominum in sanctis ejus,* deux chants de triomphe. En même temps, le Pontife oint avec le chrême les cavités qui ont été préparées dans l'autel.

Le Chœur :

« Saints de Dieu, vous avez reçu un siége sous l'autel de Dieu : intercédez pour nous auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Sous l'autel de Dieu, j'ai entendu la voix de ceux qui ont été tués. Ils disaient : Pourquoi ne défendez-vous pas notre sang ? Et ils ont reçu cette réponse divine : Attendez encore un peu, jusqu'à ce que soit complet le nombre de vos frères.

« Les corps des Saints sont ensevelis dans la paix ; les noms des Saints vivront éternellement. »

Le Pontife a fermé le tombeau. Il prend l'encensoir.

Le Chœur :

« Un Ange était debout près de l'Autel du Temple : dans sa main il tenait un encensoir d'or, et on lui donna des parfums en grand nombre, et la fumée des aromates monta devant Dieu. *Alleluia !* »

Le Pontife :

« Qu'en votre présence, Seigneur, notre prière s'élève comme l'encens. Que ceux qui auront offert avec dévotion sur cet autel le saint sacrifice, ou qui en

auront reçu l'aliment sacré, obtiennent et le secours pour la vie présente, et la rémission de leurs péchés, et la grâce de l'éternelle rédemption. »

Une voix rappelle de nouveau la pierre de Jacob, préfiguration de l'autel véritable, et le Chœur entonne le psaume *Quam dilecta tabernacula tua,* ce soupir que David, dans la nuit de l'attente, au pied de l'autel périssable, poussait vers le tabernacle éternel :

« Mon âme soupire ; elle est dans la défaillance, elle aspire aux parvis du Seigneur.

« Jacob érigea une pierre en autel, il y répandit l'huile et offrit un sacrifice au Seigneur.

« Mon cœur et ma chair éclatent de joie et d'amour dans le Dieu vivant.

« Jacob érigea une pierre en autel...

« Car le passereau trouve une maison pour s'y retirer et la tourterelle un nid pour y placer ses petits ;

« Jacob érigea une pierre en autel...

« Et moi j'ai vos autels, Seigneur des Puissances, mon Roi et mon Dieu ! »

Parmi tant de sublimes inspirations qui tiennent la liturgie au niveau de la parole de Dieu, il n'y en a point d'où jaillissent plus de lumières, que l'emploi qu'elle fait des textes de l'Ancien Testament. La liturgie est un commentaire divin de l'Ecriture ; elle en explique tous les sens, elle en étale toutes les beautés, elle montre l'accomplissement de toutes les prophéties et la certitude de toutes les promesses.

Le Pontife, employant l'huile des catéchumènes et l'eau bénite, fait de nouveau le signe de la croix sur la pierre sacrée, appelle de nouveau les largesses de la bonté divine, en faveur de quiconque aura prié à cet autel. Le souvenir de l'autel de Jacob revient durant le chant du psaume *Bonum est confiteri Domino,* destiné à célébrer la justice de Dieu :

« L'homme insensé ne pourra connaître les pensées du Seigneur et le fou n'en aura point l'intelligence.

« Jacob se leva dès l'aurore...

« Après que les pécheurs auront poussé comme l'herbe, et que tous ceux qui commettent l'iniquité auront jeté leur éclat, ils périront éternellement.

« Et vous, Seigneur, vous êtes le Très-Haut éternellement.

« Et voici que vos ennemis, Seigneur, vont périr ; et tous ceux qui commettent l'iniquité vont être dispersés.

« Et mon œil a méprisé mes ennemis, et mon oreille entendra parler du malheur des méchants.

« Le juste fleurira comme le palmier, et se multipliera comme le cèdre du Liban.

« Jacob se leva dès l'aurore... »

On dit le psaume XLIV, qui s'adresse au Messie et à son Eglise, et le psaume XLV, qui peint la sécurité de l'Eglise de Dieu :

« Dieu est notre refuge et notre force ; il nous assiste dans la grandeur de nos afflictions.

« Le Seigneur est au milieu de la cité sainte, elle ne sera point ébranlée : Dieu la protégera dès le grand matin.

« Les nations ont été remplies de trouble et les royaumes ont été abaissés. Dieu a parlé et la terre a été secouée...

« Soyez en repos, c'est moi qui suis Dieu : je serai élevé au milieu des nations, je serai élevé dans toute la terre. »

Le Pontife mêle l'huile sainte et le saint-chrême sur la pierre, et le Chœur chante le psaume *Fundamenta ejus in montibus sanctis,* glorification prophétique de la nouvelle Jérusalem, également applicable à Rome et à l'Eglise :

« Glorieuses sont les choses que l'on dit de toi, cité de Dieu !

« Ne dira-t-on pas de Sion : Un grand nombre d'hommes sont nés dans elle, et le Très-Haut lui-même l'a fondée ? »

Cependant le Pontife, d'une façon plus pressante et plus tendre, invite encore le peuple à prier. Le Chœur rappelle l'autel de Moïse, comme il a rappelé l'autel de Jacob :

« Moïse éleva un autel et il y offrit un sacrifice du soir qui s'éleva en odeur de suavité devant le Seigneur Dieu, en présence des fils d'Israël. »

Mais avant que le sacrifice soit offert sur la pierre sacrée, elle devra porter quelque figure des sacrifices de l'ancienne loi. Le Pontife y a disposé cinq

croix, chacune formée de cinq grains d'encens qu'il vient de bénir, « afin que par son odeur les embû-« ches du démon soient éloignées de l'homme, œu-« vre des mains de Dieu, racheté du sang précieux « de Jésus-Christ, et qu'ainsi l'homme puisse échap-« per à la morsure du serpent d'iniquité. » L'encens brûle; le Chœur invoque l'Esprit saint. Le Saint-Père était debout à l'angle de l'autel, grave et doux, plein de la présence de Dieu. On chantait :

« L'Ange se tenait près de l'autel du Temple, il avait à la main un encensoir d'or; on lui donna des parfums en grand nombre, et la fumée des aromates monta en présence de Dieu. »

Et je me suis dit : — J'ai vu l'Ange du Seigneur; je l'ai vu debout près de l'autel du Temple; il avait à la main un encensoir d'or, et son cœur brûlait, et il portait vers Dieu toutes les prières du peuple de Dieu.

Le Pontife :

« En haut les cœurs, et rendons grâces au Seigneur notre Dieu.

« Il est véritablement digne et juste, équitable et salutaire que toujours et partout nous vous rendions

grâces, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu clément et éternel, qui n'avez point commencé et qui serez toujours; Dieu qui avez voulu être tout ce que vous êtes; Dieu saint et admirable dont les éléments ne sauraient contenir la majesté. Nous vous bénissons, nous vous supplions : que cet autel soit à vous, Seigneur, comme celui que notre père Abraham, qui mérita de vous voir, érigea et consacra en invoquant votre nom, et sur lequel le prêtre Melchisédech exprima la force du sacrifice triomphal. — Que cet autel soit à vous, Seigneur, comme celui sur lequel Abraham, croyant de tout son cœur en vous, de tout son cœur offrit son fils Isaac, source de notre foi, et où fut manifesté le sacrement du mystère de salut, la passion du Seigneur, lorsque, le fils étant offert, l'agneau fut immolé. — Que cet autel soit à vous, Seigneur, comme celui qu'Isaac, ayant trouvé un puits d'une eau profonde et pure, auquel il donna le nom d'abondance, consacra à votre majesté. — Que cet autel soit à vous, Seigneur, comme cette pierre que Jacob avait placée sous sa tête lorsque, dans son sommeil révélateur, il vit l'échelle mystérieuse par où les Anges montaient et descendaient. — Que cet autel soit à vous, Seigneur, comme celui que Moïse, ayant reçu vos ordres, et figurant le collége apostolique, forma de douze pierres. — Que cet autel soit à vous, Seigneur, comme celui que Moïse purifia par une purification de sept jours, et qu'après un entretien céleste avec vous il appela le Saint des Saints, parce que vous lui aviez dit : Que celui qui touchera cet autel soit sanctifié. — Que sur cet autel donc soit le culte d'innocence; que la superbe y soit

immolée, la colère anéantie, la luxure et toute mauvaise passion blessée à mort ; que sans cesse y soit offert le sacrifice de chasteté figuré par les tourterelles, et le sacrifice d'innocence figuré par les petits des colombes. »

Après ce résumé des saintetés de l'autel, éclate le psaume *Exurgat Deus,* prophétie de la victoire totale et de l'ascension de Notre-Seigneur :

« Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient dissipés; que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face!

« Comme la fumée disparaît, qu'ils disparaissent; comme la cire fond devant la face du feu, que les pécheurs périssent devant la face de Dieu!

« Il est le père des orphelins et le juge des veuves, le Dieu qui réside dans son lieu saint!

« Notre Dieu est le Dieu qui sauve. Il délivre de la mort.

« Il brisera les têtes de ses ennemis, des superbes qui marchent dans le péché! »

Une dernière onction est donnée à la pierre qui désormais portera le corps de Jésus-Christ vivant. Le Pontife demande encore que tous ceux qui vien-

dront prier à cet autel obtiennent la bienheureuse éternité.

VI

RESTAURATION DE LA NATURE.

Il est des intelligences que le besoin de l'harmonie tourmente noblement. Victimes de cette rupture qui a produit le désaccord et la nuit, elles sentent que l'harmonie a existé et que l'harmonie est la même chose que la lumière. Elles cherchent partout la lumière et l'harmonie, sauf dans l'Eglise, croyant qu'il n'y a pas même à chercher par là! Qu'elles regardent pourtant!

Le Dieu Un n'a fait qu'une chose, et la variété de la création, sans limite pour nous, ne constitue qu'une seule création. Toutes les choses créées, visibles et invisibles, sont parfaitement distinctes et se tiennent parfaitement. Rien ne manque, il n'y a rien de trop, tout est dans la mesure voulue par la perfection d'un ensemble auquel nul détail ne reste étranger. Pas une étoile de trop dans le firma-

ment, pas un atome de moins dans les parties qui composent un atome. D'une parcelle du limon de la terre qu'il avait créée, Dieu a formé l'homme, cet atome; d'une parcelle de ce limon de la terre devenu l'homme, Dieu a tiré l'humanité sacrée de son Fils unique et éternel, le Christ, Notre-Seigneur.

L'Eglise, qui fait l'œuvre de Dieu, ramasse toute la nature en cette unité et cette concorde premières, par l'emploi qu'elle lui donne dans la matière du culte et dans la forme sensible des sacrements. Le Protestantisme rejette la nature, le Paganisme la souillait; l'Eglise la consacre, catholique encore en ce point. Remettant l'homme en union avec Dieu, pur esprit, elle le remet aussi en communication légitime avec la nature inférieure. Tout inférieure qu'elle est, la nature matérielle est pourtant la sœur de l'homme.

On sait le rôle auguste que l'Eglise assigne au blé et au vin : ils sont les moyens du sacrifice suprême. L'Eglise prend le sel de la mer, la liqueur que donne le fruit de l'olivier, la séve parfumée que laisse échapper l'arbre résineux, la tige de l'hysope, les fibres du lin, la cire des abeilles, la toison des agneaux, l'or, l'argent, les pierres précieuses, et ils deviennent dans ses mains autant de ministres secondaires et d'ins-

truments du culte divin. Elle les emploie pour conférer ses sacrements, par lesquels l'homme est sauvé et Dieu glorifié ; elle place des fleurs sur ses autels ; elle reçoit dans ses symboles jusqu'à la figure des animaux. Tout lui appartient ; elle use de tout en souveraine, avec une sagesse qui ne craint pas d'ouvrir la porte à l'idolâtrie. L'attouchement qu'elle donne aux choses les rend pures et saintes.

Avant de dire que ce n'est rien, il faut considérer ce que le Paganisme faisait de la nature en la consacrant au démon, et ce que la nature à son tour faisait de l'homme. Souvenons-nous du Cirque, et souvenons-nous que ces jeux horribles avaient un caractère religieux. Toute la nature y était convoquée au supplice de l'homme ; la chair humaine était pétrie dans le sang sous le pied de l'homicide et sous le pied de la bête, comme pour devenir un sacrement du démon. Souvenons-nous des voluptés romaines et des voluptés asiatiques, et regardons encore aujourd'hui les voluptueux.

Ceux qui savent quelque chose des rites de la magie ont déjà reconnu qu'en cela, comme en tout, le démon se rend parodiste des choses de Dieu. Shakspeare, dans *Macbeth*, a donné une esquisse de ce culte infernal. Pour composer l'*Œu-*

vre sans nom, qu'elles destinent à enfanter le crime et la mort, les sorcières rassemblent des poisons, des reptiles, des pourritures, tout ce que la matière fournit de plus hideux. Ainsi faisaient les magiciens de l'antiquité. Le culte public, qui n'était lui-même qu'une grande sorcellerie, ajoutait le sang. Dieu, la nature et l'homme étaient insultés à la fois, dans le but de perdre à la fois les corps et les âmes.

L'Eglise veut tout relever, tout sauver, tout unir. Le péché a détruit l'harmonie entre Dieu et l'homme, entre l'homme et les autres créatures de Dieu : l'Eglise veut réconcilier l'homme, non-seulement avec Dieu, non-seulement avec l'homme, mais avec la nature. Les Apôtres disaient que Dieu leur avait donné « une parole de réconciliation. » L'Eglise prend donc ce que la nature a de plus innocent et de plus bienfaisant, elle le purifie encore par ses exorcismes, elle y surajoute une bonté supérieure par ses bénédictions, elle en fait un agent qui porte à l'homme la grâce de Dieu.

Un protestant illustre, contraint par le seul spectacle de l'histoire, s'écrie que « l'Eglise est la plus grande école de respect qu'ait vue le monde. » La plus grande, et la seule ! Et elle aussi, par là même, l'unique école de l'amour. Avant

l'Eglise, il y avait eu des écoles de crainte et de terreur, point d'école de respect, point d'école d'amour. Et l'on peut prévoir aujourd'hui ce que deviendrait le monde si cette école était fermée.

L'Eglise a enseigné à l'homme le respect; le respect de tout, même de la matière, traitée par elle en œuvre de Dieu; et l'homme se respecte lui-même devant cette matière respectée et qui ne lui doit plus que le service.

VII

LE JUSTE.

— Oui, oui, dit Fra Gaudenzio, les forces ne manquent pas à l'Ennemi. Il a des diplomates, des docteurs, des journalistes, du canon rayé.

Il est adroit, subtil, audacieux. Il ne craint point de mentir, et il sait mentir. Il ne craint point d'opprimer, il ne craint point de corrompre.

Il s'entend merveilleusement à toute œuvre mauvaise ; il est passé maître en toute fourberie, en toute iniquité, en toute hypocrisie.

Il sait des prières et il les récite. Il se fait bénir. Il prend à son service beaucoup de traîtres qui persuadent beaucoup de sots.

Il est captieux et il nous embarrasse. Il verse tant d'encre, il soulève tant de poussière, il prodigue tant de serments !

Que penser, que faire ? On craint de manquer de charité, de manquer de prudence... Et puis du sang de tous les côtés ; de tous côtés des abîmes !

Où est la voie ? Nous supplions Dieu de nous la montrer ; Dieu ne répond pas. Ciel voilé, nuit profonde ! C'est l'épreuve.

On sent venir la défaillance. On est près d'interroger la fausse sagesse humaine, près de lui céder : l'épreuve va jusque-là !

Mais nous avons souvent l'occasion de dire la messe des *Confesseurs*. Nous lisons l'Epître et l'Evangile. Ah ! pour avoir raison de nous,

Il faudrait nous ôter le missel et le bréviaire ; c'est difficile. L'imprimerie les a multipliés, Dieu merci ! Et puis, nous les savons par cœur.

Avez-vous quelquefois fait attention à l'Epître de la messe pour un Confesseur ? Je viens de la relire. Ecoutez ceci :

« Le Seigneur a conduit le juste par les voies « droites ; il lui a montré le royaume de Dieu, « et il lui a donné la science des Saints ;

« Il l'a gardé et défendu ; il lui a préparé un « rude combat, afin qu'il vainquît et qu'il con- « nût que la sagesse est plus puissante que toute « chose.

« La divine Sagesse ne délaissa point le juste « lorsqu'il fut vendu : elle le délivra des pé- « cheurs et descendit avec lui dans la fosse.

« Et dans les chaînes elle ne le délaissa point, « jusqu'à ce qu'elle lui eût apporté le sceptre « royal et la puissance contre ceux qui le per- « sécutaient.

« Elle convainquit de mensonges ceux qui « l'avaient calomnié ; et le Seigneur notre Dieu « lui a donné une gloire éternelle. »

Et l'Eglise chante : « Ne portez point envie « au méchant et ne soyez point jaloux de ceux « qui commettent l'iniquité. »

Et elle chante encore : « Le juste fleurira « comme le palmier ; il croîtra dans la maison « du Seigneur comme le cèdre du Liban. »

Et elle chante toujours : « Heureux l'homme « qui souffre ; après avoir été éprouvé, il rece- « vra la couronne de vie ! »

VIII

LA MARSEILLAISE DE FRA GAUDENZIO.

Or, ils sont sans nombre, par la grâce de Dieu, ceux que nous honorons parce qu'ils ont vaincu le monde, appuyés sur la sagesse de Dieu.

Le monde les a persécutés, diffamés, immolés, ne pouvant les séduire. Ils ont vaincu le monde, ils ont reçu la couronne de vie.

Ils ont vaincu le monde; et les autels aux pieds

desquels ils ont sacrifié leur vie, les saints autels sont debout.

Ils ont reçu la couronne de vie au ciel; ils portent sur la terre la couronne de gloire. Les autels sont debout. Les Saints ont vaincu le monde.

Ce qu'ils ont pu faire, pourquoi nele ferions-nous pas? Dieu donnera sa force et sa lumière; nous donnerons notre sang.

Ourdissez vos ruses, aiguisez vos glaives : nous avons du sang à donner! Vous ne savez pas ce que pèse une goutte de sang.

Si vous ne clouez pas nos lèvres, nous parlerons; si vous nous emprisonnez, nous avons la prière, et les barreaux parleront.

Que notre sang coule, Dieu le ramasse et le suspend sur vous. Il en laissera tomber une goutte, elle noiera vos armées.

Le reste, il le gardera dans le trésor de ses indulgences, et l'Eglise y puisera pour détourner la colère divine et sauver vos enfants.

IX

DEUX JEUNES FILLES.

« *Vita della giovinetta* ALBINA GELOSI, *cui si*
« *aggiunge una memoria della privilegiata morte*
« *della giovinetta* CARLOTTINA OLIVIERI, *entrambi*
« *educande nella pia casa delle Suore Maestre di*
« *S. Dorotea in Roma.* »

Cette petite histoire de deux écolières est une vraie fleur romaine. En l'analysant, je garderai la couleur de ces sortes d'écrits, et nous aurons une idée de l'éducation des couvents.

Dans la noble cité de Iesi, la pure et aimable Albine eut son berceau. Elle naquit le 1er décembre de l'an de grâce 1836. Son père Antonio, et sa mère Maria, chrétiens de ce petit nombre qui dans le temps présent sont encore à l'image des temps anciens, voulurent qu'elle fût régénérée par le saint baptême le même jour.

Avec un soin tendre, ils commencèrent d'élever leur très-chère fillette, s'étudiant à la faire grandir en bonté et à lui inspirer la crainte de Dieu. Ils voulaient que, par une affection sucée avec le lait, elle aimât déjà la vertu, lorsqu'elle arriverait à l'âge de raison.

Heureux les parents qui savent diligemment remplir le devoir que leur a commis le Seigneur ! Car, nous dit saint Basile, la vertu est ce chemin qui gravit vers le sommet de la montagne. Au commencement, étroit, rude, embarrassé d'épines ; à mesure qu'il monte, plus facile ; et enfin mille odeurs suaves de plantes et de fleurs le rendent délicieux.

Tel fut le sort gracieux de notre Albine : entre les bras de ses pieux parents, elle se trouva quasi portée sur ce chemin de la vertu, où, joyeuse et enflammée, on la vit courir toujours plus avant.

Cette âme fut tout de suite charmante. Albine possédait les plus aimables dons que l'on puisse désirer à un noble enfant ; prompte, ingénue, modeste, causante, incroyablement attentive à procurer le bien d'autrui.

Elle rendait siens tous les intérêts de ses compagnes. Si quelqu'une s'attirait des réprimandes,

elle s'interposait, pressant la maîtresse de pardonner, et l'élève de promettre qu'elle essayerait de ne plus faillir. Souvent elle prit à son compte le châtiment qu'une autre avait mérité.

Elle voulait se rendre agréable à toutes, les plaignait, les aidait, les récréait. S'il arrivait qu'elle en blessât une par quelque parole piquante, elle entendait l'avertissement de l'Esprit saint, et ne laissait point coucher le soleil qu'elle ne fût réconciliée.

En son obéissance amoureuse et parfaite, elle agissait par un principe de foi; car le naturel la portait plutôt à résister. — Elle demandait spécialement le don de l'obéissance, qui introduit et maintient dans l'âme humaine toutes les autres vertus. Albine voulait faire promptement tout ce qui lui serait commandé.

Ainsi elle s'élevait chaque jour! Mais pour dire quelle force opérait en elle ces vertus toujours grandissantes, c'était le fruit de l'oraison. L'on peut dire que l'oraison de cette enfant ne cessait pas. Sa prière commençait avec le jour, et les occupations du jour ne l'interrompaient point.

A son réveil elle saluait le Père céleste. En qualité de fille et servante, elle lui offrait d'avance les

travaux de la journée, implorant sa grâce pour qu'ils fussent moins indignes d'un si bon père et d'un si grand roi. Autant de fois qu'elle changeait d'occupation, elle renouvelait l'offrande.

On la voyait suspendre de temps en temps son travail et lever son clair regard sur quelque sainte image, pour lui envoyer des traits enflammés de son amour. Elle disait : « Entre Marie et Jésus, je ne redoute rien de l'ennemi. »

Dans la prière, une teinte de majesté angélique se répandait sur ce visage gracieux. Droite, à genoux, les mains jointes, vivante image de modestie et de ferveur, son âme était devant Dieu ; elle contemplait sa beauté infinie, elle brûlait de très-pur amour.

Et cette flamme de dévotion croissait tellement que plusieurs commencèrent à penser qu'Albine, couverte du vêtement royal de son innocence, entrerait jeune aux noces de l'Agneau. Déjà elle avait mis en son cœur de se détacher pleinement des choses terrestres, de s'unir tout entière par l'oraison à son divin Epoux.

Elle accomplissait à peine sa neuvième année lorsqu'on la fit admettre à la table eucharistique, pensant bien que l'Agneau qui paît parmi les lis

aimerait de venir à cette candeur. Albine reçut donc le pain des Anges. Avec quels sentiments, c'est ce qu'il est plus facile d'imaginer que de dire. A Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, elle donnait le nom familier d'Ami.

Ce très-doux ami de son âme innocente, elle allait, aussi souvent que possible, lui rendre visite. Ses plus chères délices étaient de se tenir à ses pieds devant le saint autel. Quand elle ne pouvait entrer à l'église, ses pensées au moins s'y portaient. Elle disait alors : « Allons à l'Ami, — Adressons une parole à l'Ami. »

Qui aime Jésus sans aimer Marie? Qui sert le Fils sans honorer et servir la Mère? Albine était donc tendrement dévote à la Reine des Anges, mais non de cette dévotion molle et de pratiques minutieuses qui se conforme peu aux exemples que Marie très-sainte nous a elle-même donnés.

Par amour de Marie, elle avait résolu de bien obéir à son père spirituel et de suivre courageusement les avis qu'il lui donnerait. En l'honneur de Marie, elle s'appliquait à remplir exactement tous ses devoirs, même les plus légers. « Car, disait-« elle, ne convient-il pas que tout ce qui est offert « à une si auguste Reine soit autant que possible « parfait? »

Elle prenait des engagements. « Marie, ma mère, je dirai tous les jours de ma vie les cinq psaumes qui composent votre nom, afin que vous me fassiez la grâce de me délivrer de l'enfer. O Mère ! accepte ce pacte. Ne considère pas la pauvreté de mon offrande, mais tes bontés, et accorde-moi ta bénédiction, unie à celle de ton Jésus. »

Ses bons propos étaient suivis d'actions vigoureuses; elle s'élevait de vertu en vertu, montait à de plus hauts degrés en chaque vertu. Alors elle eut une vue plus nette des choses humaines et des choses de Dieu : aux choses humaines elle donna tout son mépris, aux choses de Dieu tout son amour. Elle fit vœu de virginité :

« O Dieu tout-puissant et éternel ! moi, Albine, « très-indigne de vos regards, confiante néanmoins « dans votre miséricorde, et animée de vous servir « davantage; en présence de Marie bienheureuse « et de toute la cour céleste, je fais vœu de n'être « qu'à vous. » Dès ce moment, quelque chose de la sainte gravité de l'épouse vint épaissir encore le beau voile de sa pudeur.

La virginité est un lis. A s'élever odorant et magnifique, il ne se contente pas des eaux fécondes de l'oraison et des sacrements, il veut encore s'entourer des épines de la pénitence. Aussi notre chaste Albine voulut-elle affliger son corps innocent.

Empêchée de ceindre les chaînes de fer, de vêtir le rude cilice, de prendre de sanglantes disciplines, à la place de ces austérités elle en trouva mille que la prudence des supérieurs ne pouvait lui interdire. Ce fut de souffrir avec patience les fatigues, les langueurs, surtout d'accomplir strictement les observances de la vie commune; et la plus âpre pénitence possible, c'est celle-là.

Ainsi, et résolue de se lier bientôt par les vœux sacrés, Albine atteignit dix-neuf ans et se trouva mûre pour le ciel. Un peu de fièvre la prit dans le mois de Marie 1855. Ce n'était rien en apparence; mais elle se sentait attristée. Etonnée de cette tristesse, elle l'attribuait à son peu de vertu.

Interrogée sur sa pâleur, elle répondait souriante : « Ce n'est rien ; mais voyez cette pauvrette « qui au lieu d'avancer recule ! Recommandez-la « bien à Notre-Seigneur ; car autrement, oh ! com- « bien je crains que le divin Epoux se retire d'elle « et lui fasse perdre la grâce de sa vocation ! »

Se plaignant d'elle-même et redoublant de volonté, pourtant elle continuait d'affaiblir. Le 18 août mourut sa condisciple, Carlottina, dont nous parlerons ci-après. Or, Carlottina, mourante, dit qu'elle voulait une compagne pour entrer au paradis. Elle nomma Albine.

Et presque subitement, Albine, de cette langueur passa à l'agonie. Ses parents l'entouraient, déchirés d'une douleur profonde. Elle, au milieu des assauts de la mort, consolait ceux qu'elle voyait pleurer. Elle disait : « Je m'en vais au paradis ! »

Son frère sanglottait. Elle s'éveilla comme du sein de la mort : « Pourquoi pleures-tu, mon bon « frère ? Donc, tu ne me veux pas de bien, puisque « tu pleures de ce qui est mon bien ? Je m'en vais « aux joies éternelles. Dans le paradis de Dieu, là « je prierai pour toi la Madone ; je la prierai « qu'elle te fasse toujours meilleur, et qu'elle « t'appelle, toi aussi. »

On lui apporta l'Extrême-Onction ; elle la reçut cordialement, répondant d'une voix sereine. Et il parut que Dieu n'attendait que de lui avoir fait cette dernière grâce ; car aussitôt Albine perdit la voix. Pressant ses lèvres sur les plaies du Crucifix, lorsque le jour commençait à tomber, Albine remit son âme entre les mains du Créateur.

Or, je m'adresse à toi maintenant, qui que tu sois qui écoutes. Voici donc que la chère jeune fille est morte en si suave paix et si sûre espérance du salut. Mets en présence une grande princesse, née sur le trône et qui a toujours vécu parmi les pompes du monde; contemple-la comme Albine au lit de mort.

Laquelle des deux voudrais-tu être ? Prononce : et que tel soit le jugement que tu fasses toujours des choses d'ici-bas !

La Carlottina, comme notre Albine, avait un esprit aimable, un cœur ardent et charmant, une beauté rare. Elle aimait Jésus et Marie de l'amour d'un ange.

La veille de l'Assomption, son père vint la voir. C'était un homme pieux. Plein de ferveur, il peignit les sentiments que lui suggérait la fête de Marie, reine du Ciel.

Elle écoutait, et une flamme s'allumait dans son cœur. Revenue parmi ses compagnes, elle en prit deux à part : — « Priez pour moi, dit-elle, priez ardemment. Je demande une grâce à la Madone.

« La grâce que je veux, c'est que Marie me prenne en l'octave de sa fête, afin que tout de suite s'unisse ma voix à celles qui chantent Marie éternellement. Je veux voir cette Assomption dans le paradis. »

Et toutes deux lui promirent de prier ; car la pureté de l'âme est une lumière plus sûre que l'expérience de la vie. Et quel vœu est sage, sinon

d'arriver jeune à cette patrie céleste dont le chemin sera si laborieux ?

Le lendemain, à la sainte table, Carlottina demanda de mourir et se sentit exaucée. La joie éclatait dans ses yeux, dans son langage, dans toute sa personne. Tous en étaient émerveillés.

Le jour suivant, il lui vint un peu de fièvre. Joyeuse, elle dit à ses compagnes étonnées qu'elle entrait au lit pour mourir. La fièvre augmenta, sa joie redoubla. Elle demanda le saint Viatique.

Joyeuse, elle reçut l'Epoux de son âme. Sur son visage il y avait déjà ce mélange de joie et de respect qui est le rayonnement des esprits glorifiés. Elle ne voulait entendre parler que de Jésus et de Marie et de la mort ; l'heureux moment de la mort qui lui donnerait Jésus et Marie.

Un peu de délire fit croire qu'elle était effrayée : « Vous pensez que la mort me fait peur ? Elle est « la chose qui me console ! » Le médecin lui annonça qu'elle guérirait. — « Non ; je meurs par « grâce de la Madone. Elle m'a fait cette grâce, « elle me l'a dit. Je m'en vais au Ciel. »

Une autre fois : « Tout de suite en Paradis, non, « à cause du péché. J'irai en Purgatoire ; mais

« j'espère que la Madone ne m'y laissera qu'un « peu. » Elle dit encore : « J'emmènerai une de « mes petites sœurs, et une de mes compagnes « d'ici : et cette compagne, c'est Albine.

« J'emmènerai ma sœur pour qu'elle ne devienne « pas mauvaise en grandissant ; Albine, parce que « j'ai compassion de son infirmité. » Une religieuse lui dit : « Et moi ? » — « Non pas vous, mère, car « vous êtes nécessaire ici. »

La chère mourante donnait un spectacle céleste. Patiente, avenante à la douleur et à la mort, toujours pleine de joie. Elle consola sa mère : — « Adieu, maman, c'est pour demain. Demain je « m'en vais à ma maison. Je prierai pour vous la « Madone. Dites-le bien au père et à tout le « monde chez nous. »

Enfin, le soir du troisième jour, on vit qu'elle allait passer. On lui donna l'Extrême-Onction. En attendant la mort, elle répétait : « Je m'en vais « au Paradis ; je vais baiser les pieds de la Ma- « done. »

Pendant la recommandation de l'âme, elle expira tranquillement, comme elle avait demandé et comme elle avait prédit.

Par la véhémence du saint désir, l'âme s'était arrachée de sa prison.

X

ANNA-MARIA, SERVANTE DE DIEU.

A *Santa-Maria-della-Vittoria,* se font chaque année de solennelles actions de grâces pour la délivrance de Vienne par les armes de Jean Sobieski. L'église est de marbre et d'or. On y voit appendus les étendards pris sur les Musulmans.

Dans cette belle et gracieuse église, je voudrais une chose de moins et une chose de plus. Je voudrais expulser le chef-d'œuvre du Bernini, qui frétille au-dessus de l'un des autels, ce fameux groupe de sainte Thérèse et du prétendu Amour Divin. Qu'on le vende à quelque Russe ! Il serait mieux d'en faire de la chaux.

Je souhaiterais ensuite qu'une inscription marquât le confessionnal où, durant trente années, se confessa la vénérable Anna-Maria. Ce confes-

sionnal, c'est l'enclume sur quoi Dieu forgea une âme sainte, un acier plus victorieux que la noble épée de Jean Sobieski !

Dans le décret qui introduit le procès de béatification d'Anna-Maria, il est dit qu'elle fut choisie de Dieu pour lui attirer des âmes, pour être une victime d'expiation, pour détourner de grands malheurs par la vertu de ses prières :

« De nos jours, quand la conjuration de l'or-
« gueil de l'homme et des puissances infernales
« s'est élevée contre les fondements de l'Eglise et
« contre ceux mêmes de la société civile, Dieu a
« opposé une simple femme aux flots débordants
« de l'impiété. Il a employé à cette œuvre Anna-
« Maria-Antonia-Gesualda Taïgi. »

Celle dont le nom inconnu fut ainsi annoncé au monde, vingt-cinq ans après sa mort, était, par sa condition sociale, un peu moins qu'une « simple « femme. » C'était une indigente, mariée à un serviteur inférieur du palais Chigi.

On la voyait par les rues, vieille, infirme, allant visiter Notre-Seigneur dans une église ou sur un lit de souffrance. Sa pauvreté correcte, un certain éclat de majesté, un certain regard des passants excitaient l'attention. L'étranger entendait dire avec respect, parfois avec dérision : c'est la Sainte !

A Rome comme partout, les Saints rencontrent la double épreuve de l'admiration et du mépris. Ils redoutent la première, ils aiment la seconde ; ils franchissent l'une et l'autre, radieux d'humilité. La pauvre Anna-Maria n'avait pu faire qu'elle ne devînt un des grands personnages de Rome.

Elle possédait le don des miracles. Elle répandait magnifiquement autour d'elle la guérison, la consolation, la lumière. Elle ne demandait pour elle que d'obéir, d'aimer, de souffrir. Elle vivait du travail de ses mains.

De nombreux témoins ont attesté les splendeurs de cette noble vie. La vie des Saints ! Dieu présent, visible, agissant ; la nature partout vaincue. Et en même temps, ici, les vulgarités de la plus chétive existence populaire !

C'était une Thérèse, une contemplative, une vraie amante. Mais point de cellule. Un mari à servir, grossier quoique honnête homme ; beaucoup d'enfants, mille soucis, des maladies fréquentes, des ennemis, des calomniateurs.

Elle gouvernait sa lourde maison dans l'ordre, et dans la sainte joie. L'indigence y demeura, la misère n'y entra point. Anna-Maria convertissait

ses ennemis, pardonnait à ses calomniateurs, savait être toute et toujours avec Dieu.

Elle avait été belle et brillante. Elle n'attendit point que cette fleur tombât. Appelée, elle se rendit. Dieu l'emporta aussitôt à l'amour, à la lumière, à l'extase. Il lui donna la soif du sacrifice, l'intelligence de la douleur, la contemplation de la vérité.

Il satisfit sa charité, qui lui demandait la guérison des malades ; il ajouta la science de la religion, et la connaissance du passé, du présent et de l'avenir, pour favoriser cette charité qui lui demandait encore et surtout la conversion des pécheurs.

Les dons intellectuels lui étaient départis par un miracle sans exemple. Peu de temps après qu'elle fut entrée dans la vie parfaite, elle vit apparaître un globe d'or mat qui devint un soleil incomparablement lumineux, où elle voyait toutes choses.

Elle savait avec assurance le sort des défunts. Son regard allait aux extrémités du monde, y connaissait des personnes qu'elle n'avait jamais vues, et les pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Les choses accomplies, les choses futures se ré-

vélaient à son regard avec leurs circonstances les plus étendues.

Il suffisait d'un coup d'œil : l'objet qu'appelait sa pensée se montrait et elle savait. Elle voyait le monde entier comme nous voyons la façade d'un édifice. Aussi bien que les individus, les nations lui apparaissaient ; elle discernait les causes de leurs maux, les remèdes qui pouvaient les guérir.

Par ce miracle permanent et sans limites, la pauvre compagne de Domenico Taïgi devenait un théologien, un docteur, un prophète. Le miracle dura quarante-sept ans. Jusqu'à sa mort, l'humble femme put lire dans le mystérieux soleil, toujours présent.

Jusqu'à la mort, elle n'y porta le regard que pour la gloire de Dieu, quand la charité le voulait, quand l'obéissance l'exigeait. S'il apparaissait une chose qu'elle n'eût point cherchée et qu'elle ne comprît point, elle s'abstenait d'en demander l'explication.

Des pauvres, des grands du monde, des princes de l'Eglise venaient lui demander conseil ou secours. Ils la trouvaient aux humbles soins de son ménage, souvent malade. Elle ne refusait

ni son dernier morceau de pain, ni l'heure la plus précieuse de son temps, et n'acceptait ni présents ni louanges.

Les plus puissants patrons ne purent la décider à faire sortir ses enfants de la condition où ils étaient nés. A bout de ressources, elle avertissait Dieu; Dieu envoyait alors le nécessaire. « Souvent nous avons vu la misère de près, disait son mari, mais rien n'a manqué. »

Elle trouvait bon de vivre ainsi au jour le jour, comme les oiseaux, et de n'avoir d'autre grenier que celui du Père céleste. Une reine réfugiée à Rome la pressait d'accepter de l'or. — Madame, lui dit-elle, je sers un maître plus riche que vous.

Elle touchait les malades, et ils étaient guéris; d'autres guérissaient par ses prières; d'autres, avertis de leur fin prochaine, mouraient saintement. Elle faisait de grandes austérités pour les Ames du Purgatoire, et ces Ames délivrées venaient la remercier.

Elle souffrait dans son corps et dans son âme. Sans cesse attirée au ciel par la véhémence du désir, sans cesse ramenée et clouée sur la terre par les mille poids de la vie, perpétuel déchire-

ment ! Mais elle savait qu'ainsi le voulait Dieu.

Elle savait qu'elle expiait pour les autres, que Jésus l'associait à son sacrifice, qu'elle était victime avec lui. Les douleurs de l'amour divin sont d'ineffables ivresses. Après la communion, parfois elle tombait comme foudroyée, toujours elle entrait dans un long ravissement.

A vrai dire le ravissement ne cessait pas, car la présence de Dieu ne cessait pas... Délaissée, elle le savait là pourtant ; et toute souffrance lui était douce parce qu'elle venait de lui et conduisait à lui. Don de l'amour, don éternel !

Elle allait ! les pieds en sang, la tête rayonnante, elle suivait sa voie royale. Elle ne se détourna pas, ne se reposa pas, ne se ralentit pas, et, tout au contraire, la rigueur de sa pénitence croissait en même temps que déclinait sa vie. Le monde ne verra rien de comparable à la beauté des Saints.

Rien ne sera plus haut que ce détachement souverain de toutes les choses terrestres, plus généreux que cette acceptation constante de la douleur au profit d'autrui, plus sublime que ce travail pour approcher de la ressemblance de Dieu, non dans sa gloire, mais dans ses oppro-

bres. Et, en courant aux opprobres, ils atteignent la gloire, ils remportent des victoires divines, ils distribuent des grâces de salut.

Les Saints vivent d'une vie entièrement supérieure. Ils sont libres. La terre et le monde n'ayant plus de séductions qui les attirent, n'ont plus de chaînes qui les lient. Ils contemplent des merveilles que nos yeux ne voient pas, ils entendent des harmonies qui ne descendent pas à nos oreilles. Que peuvent être nos voluptés, comparées aux délices de ces âmes dont la conversation est avec Dieu ?

En vérité, Dieu nous a placés dans un exil magnifique; et la terre, quoique punie à cause du péché de l'homme, est encore pleine de splendeur et de joie; mais le trésor sans prix, l'ornement incomparable de la terre, c'est la sainteté. Jésus y a laissé cette plante arrosée de son sang divin.

Justus ut palma florebit. Le Saint s'élève comme un arbre qui donne de l'ombre, des fleurs et des fruits; et le sol qui le porte se pare de beauté et se remplit de douceur. La bouche du Saint annonce la sagesse, et sa langue publie la justice. Le Saint bâtit sur le roc, et il n'est plus de torrents qui puissent emporter ce qu'il a édifié.

Voilà ce que Dieu fit voir dans Rome, durant cette longue période de tempêtes qui a commencé lorsque l'humble Anna-Maria prenait la voie des Saints. Pie VI mourait à Valence, Pie VII était captif à Fontainebleau ; devant Grégoire XVI la Révolution reparaissait, armée à la fois du poignard des sicaires, de la plume des diplomates et du sceptre des rois.

On disait que le règne des Papes était fini; que la loi du Christ et le Christ lui-même expiraient; que la science aurait bientôt fait de reléguer parmi les fantômes ce prétendu Fils de Dieu, et de déchirer ses dictées injurieuses à la raison humaine; qu'il n'aurait plus de pontife et ne ferait plus de miracles.

Pendant ce temps, Dieu suscitait cette femme qui guérissait les malades en les touchant de la main ou qui les soulevait de leur lit par la seule vertu de la prière. Il lui donnait la connaissance du passé, du présent et de l'avenir; elle affirmait le retour de Pie VII, elle annonçait l'élévation de Grégoire XVI, elle voyait au-delà de Pie IX.

Elle était la réponse de Dieu à tous les victorieux de la politique, des champs de bataille et des académies. Réponse faite tout bas, en confidence, pour consoler quelques amis effrayés, pour affermir ou ramener quelques âmes. Qu'importe à Dieu la

force de la multitude? Il désarme une main dans la foule, et tout est fait.

Il a suscité Anna-Maria, il ne daigne pas la montrer. Il la laisse dans la poussière de Rome. Elle existe pour ceux à qui il veut la donner actuellement, c'est assez. Elle ne sortira de l'obscurité que par la mort, et longtemps après sa mort. Qu'importe la mort? La leçon d'une telle vie ne mourra pas, le miracle est vivant.

Les Saints vivent deux fois en ce monde. Ils ont l'existence ordinaire; ils en ont une seconde qui est une image de l'éternité et qui atteste leur vie bienheureuse. Entrés dans le tombeau par la croix, ils en sortent par la gloire. Le temps est plus long ou plus court. Qu'importe le temps? Dieu est le maître du temps; il le donne ou le retire. Il sait ce qu'il plante, et à quelle heure mûrira le fruit.

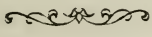
Voici que cette seconde vie d'Anna-Maria Taïgi commence. A présent, la leçon de la vie héroïque et le miracle de la vie surnaturelle vont répondre comme Dieu l'a voulu. Lorsque le Pape introduit une cause de béatification, il prend en main la trompette qui ressuscitera des morts.

Hommes de bonne volonté, dont les yeux ne sont pas ouverts, mais qui voudriez voir, remarquez la

foi, la dignité et la sincérité de l'Eglise. Elle reconnaît ici une sainte vie, elle y pressent le miracle, elle n'est pas assurée encore. Elle ouvre une enquête et la poursuit publiquement, avec un calme que rien ne peut ébranler.

Les dérisions ne l'arrêteront pas, l'erreur ne la pourra surprendre. Si le miracle n'est pas prouvé jusqu'à la dernière évidence, elle ne le recevra point ; s'il est démontré par la certitude des autres témoignages et par l'éclat des miracles nouveaux, elle le proclamera en vous exhortant à le croire.

O hommes qui ne voulez rien croire et rien admirer des Saints de Dieu, considérez les choses que vous croyez et admirez des autres hommes, et les fondements sur lesquels votre foi et votre admiration reposent, et les actes où cette foi et cette admiration vous engagent !



LIVRE IX

NOTES

I

OSTERIA DI PORTA MAGGIORE.

Avec monsignore Agostino et le très-cher Enrico, longue course sous les murs de Rome, sans autre vue d'archéologie que de déjeuner *alla rustica,* suivant l'ancienne mode, dans l'hôtellerie de Porta-Maggiore.

Il est observé que certaines parties de ces vieux murs sont de la façon de Bélisaire. — Très-bien.

Je ne suis pas ennemi de Bélisaire. Ce pauvre héros avait le don de gagner des batailles, et cela

le jeta dans la politique, pour laquelle il n'était point fait. Sauf la politique, il fut un bonhomme de brave soldat.

Quelle misère que cet empire de Byzance, quand Bélisaire, après avoir sauvé la patrie, croyait utile à sa fortune d'épouser une Antonine ! quand il était forcé, lui bon catholique, d'exiler le Pape, pour obéir à une Théodora !

Justinien, le grand législateur, époux de Théodora ; Bélisaire, le grand général, époux d'Antonine : et ces deux grands personnages menés par ces deux pecques !... Enfin, ce triste Bélisaire, si vaillant chef d'armée, si bonne créature au fond, et si odieusement lâche, -- il a pour lui d'avoir été malheureux et de s'être repenti.

Lorsque le Pape saint Sylvère, qu'il avait relégué dans l'île de Palmaria, y fut mort de faim, Bélisaire bâtit une église. Il y mit cet *ex-voto :* « Le « patrice Bélisaire a fondé cette église pour obtenir « le pardon de sa faute. Vous qui visitez ce lieu « saint, demandez à Dieu d'avoir pitié de Béli- « saire. »

Seigneur, ayez pitié de Bélisaire ! Ayez pitié de tous les malheureux qui se trouvent placés sur la

voie d'une grande fortune sans être munis d'un grand cœur !

Dans votre miséricorde, Seigneur, brisez ceux qui, poussés par le vent de la prospérité, plus tremblants à mesure qu'ils s'élèvent, perdraient le courage de se refuser au crime, et arriveraient du même coup au comble de leur ambition et au comble de l'ignominie !

Ces solitaires chemins, le long des murs de Bélisaire, sont tapissés d'herbe, ornés de débris. Image de ces décadences propices qui font monter le cœur dans la proportion où la fortune décroît ! Nous n'aurions pas été surpris d'y rencontrer le Patrice, dépouillé de tout, plus content de lui-même qu'à l'époque où sa fortune privée lui permettait d'entretenir sept mille hommes.

A l'*osteria,* le déjeuner coûta dix-sept sous. C'est une des grâces de Rome, de pouvoir déjeuner où l'on veut, au prix que l'on veut. Toute porte est ouverte à tout honnête homme. On a le droit d'être pauvre, la pauvreté est de bonne humeur.

Le droit d'être pauvre, la bonne humeur de la pauvreté ! Le monde finira par n'avoir même plus

l'idée de ces deux grands biens ; et alors il y aura des pleurs et des grincements de dents. Rome, Rome, doux pays de la pauvreté honorée et contente !

Le docteur B**, excellent prêtre, partit de Paris son bréviaire sous le bras, il entra dans Rome sans autre fortune qu'un sac de nuit... qui contenait un plan d'études.

A vingt sous par jour, l'honoraire de sa messe, il est logé, nourri, libre, content ; il est entouré de considération, et il fait un beau livre.

II

MARDI GRAS.

Le carnaval de Rome était célèbre par sa décence et par sa gaieté. Il n'y en a plus. Les révolutionnaires ont décrété que le peuple romain, en deuil de la liberté et de la gloire, ne s'amuserait pas cette année.

Sous la Restauration, un fanatique remuait la France avec une pétition pour des villageois que leur curé, disait-il, empêchait de danser. D'honnêtes Gaulois, qui trouvent que le curé devrait ouvrir la danse, se scandalisent à Rome, parce que le carnaval est ouvert par un prélat.

Le carnaval, renfermé dans le Corso, se produisait en déguisements joyeux. Riches et pauvres se divertissaient également. De la rue et des fenêtres on se jetait des fleurs et des *confetti*. Les prêtres se mêlaient dans cette foule honnêtement amusée. Au signal de la retraite, tout s'écoulait en un instant.

J'ai rencontré une bande de jeunes filles qui n'avaient pas craint de désobéir aux décrets des libérateurs. Elles étaient voilées. L'une d'elles, un tambour de basque à la main, conduisait la danse. C'était la danse populaire, vive et robuste. Aucun mauvais propos ne leur était adressé; et quand un voile s'écartait, on apercevait de fraîches couleurs et des yeux innocents.

Les *Libérateurs* aussi s'amusent. Au lieu de bouquets, ils jettent des pierres ou même des bombes.

III

LA PAPESSE JEANNE.

La statue de Mathilde, l'amie de Grégoire VII, placée dans Saint-Pierre sur ses restes vénérables, sert de preuve authentique de la papesse Jeanne. Elle tient la tiare et la clef! *Habemus confitentem reum!*

Cependant l'épitaphe commence à gêner; mais la papesse Jeanne n'est point perdue pour cela. Il y en a une autre : c'est la statue de la Religion, dans l'un des carrés du péristyle. Elle porte la tiare, elle a les clefs; la preuve est faite.

Cette « papesse Jeanne » montre si bien à quel point le mensonge peut tabler sur la sottise humaine, que ce serait dommage qu'on ne l'eût point inventée. Cela permet d'apprécier le don que Dieu nous fait lorsqu'il nous place dans cette lumière de la vérité qui garantit notre bon sens.

Mon ancien ami Blanchard croyait à la papesse Jeanne, parce qu'il en avait lu l'histoire imprimée en Hollande. Une gravure représente la papesse : elle fait ses couches, la tiare en tête, entourée des cardinaux.

Blanchard n'avait pu résister à cette démonstration. — La gravure est là, disait-il, je l'ai vue !

IV

LA VOIE APPIENNE.

A Via Appia, jusqu'à moitié chemin d'Albano, par un temps parfaitement en harmonie avec ce long spectacle de tombeaux ruinés. L'air tiède, le ciel pâle. De légers nuages se résolvent en brouillards emportés par un vent chargé de plaintes.

Le seul désert de Rome peut donner place à ce musée de plusieurs lieues. Et quels décors ! D'un côté, les montagnes des Sabins, noires sous une couronne de neiges ; de l'autre, la mer. Entre de telles limites, ces grands espaces, ces écrins de

grandes ruines, aqueducs, cirques, temples vidés et ravagés comme les tombeaux.

Il faut que Rome soit la capitale intellectuelle du monde pour prodiguer ainsi le terrain à la seule beauté. Simple capitale de l'Italie, elle ne serait plus assez riche. On bouleverserait le sol pour trouver du charbon de terre, on bâtirait des fours à chaux pour utiliser les vieux marbres.

Quels aspects capables d'occuper toute la vie d'une légion de peintres! quels lieux pour la pensée! Le spectacle explique bien la pompe et l'emphase de tous ceux qui l'ont voulu décrire. On est poussé au grandiose. Voilà l'excuse de Chateaubriand.

Il a fait des phrases. Comment n'en aurait-il pas fait, puisque, hélas! il les savait faire, et qu'on lui en demandait, et que le vent les souffle ici quasi toutes faites? Bossuet seul aurait pu se contenir. Quelques coups de pinceau lui auraient suffi. Il ne voulait de beauté qu'utile. C'est là le comble de l'art, et l'art tout seul n'y peut atteindre.

Plus de beauté qu'il ne faut à l'utile est superflu : l'utile sans assez de beauté n'est plus suffisamment utile. Les grands artistes connaissent cette mesure ; ou plutôt ils produisent dans cette mesure par un

don de Dieu. Dieu sait ce qu'il faut de feuilles à la rose; il fait le vase pour le parfum.

Les fouilles de la voie Appienne sont l'ouvrage de Pie IX. Il les dirigeait durant les angoisses de 1848, quand un nommé Sterbini était son ministre et s'appliquait à le trahir. Il venait fréquemment visiter les travaux. Laissant ce Sterbini chercher les moyens d'enterrer la tiare, le Pape faisait déterrer l'histoire, et il attendait l'avenir.

Que le parfum des ruines est puissant ! C'est peu de chose en soi qu'un débris, un informe monceau de tuiles, de pierres et de mortier. Les ruines *fabriquées* sont hideuses. Mais quand cela a vécu, quand il y a une histoire, c'est-à-dire une parcelle de l'homme, alors les briques rompues se transfigurent en diamants.

Preuve inscrite en nous de l'unité de la race humaine. Tout tombeau est pour tout homme un tombeau de famille. Je parle de l'homme, non de la brute. Il y a des hommes qui semblent se retirer de l'humanité.

Rome reçoit trop de tels visiteurs. Ils mutilent ces pierres vénérables, déjà si insultées des barbares et du temps. La voie Appienne, livrée à la probité publique, sans gardiens, est le théâtre favori de leurs déprédations. Les Anglais y excellent.

Ils arrachent quelques lettres d'une inscription, le doigt, la main, la tête d'une statue. Ils emportent ces trophées dans leur pays, ils les montrent et ils déclament contre « l'incivilisation » du gouvernement et du peuple romains.

V

A SAINT-CHRYSOGONE.

A Saint-Chrysogone, église des Religieux trinitaires, fête de saint Jean de Matha. — Eglise tendue de tapisseries brillantes, autel étincelant, office en grande musique; pour auditoire, quelques groupes de *minuta gente*. Dans le fond de l'église, une demi-douzaine de tout petits enfants jouaient avec les rameaux de myrte et de buis répandus sur le beau pavé de mosaïque : d'autres dansaient comme chez un grand-papa, observant pourtant de ne pas faire trop de bruit.

VI

CHAMBRE DE SAINT STANISLAS.

Comme la chambre de saint Louis de Gonzague au collége Romain, celle de saint Ignace au *Gesù,* celle de saint Philippe Néri à l'Oratoire, et quantité d'autres cellules habitées par des Saints, la chambre de saint Stanislas, au noviciat des Jésuites, est devenue une chapelle très-ornée.

Le maître-autel est orné d'une belle copie de la Madone de Sainte-Marie-Majeure. Devant cette image, saint Ignace et saint François de Borgia ont dit la messe. Rapprochée des mignardises modernes, elle fait comprendre la différence du beau et du joli. Et le joli n'est pas beau!

Les chambres voisines sont un musée du plus grand intérêt. Portrait authentique de saint Stanislas, charmant enfant. Portrait contemporain du bienheureux Léonard de Port-Maurice, remarquable par l'expression de vigueur et de pé-

nitence et l'énergie de caractère. Ce vieillard, appuyé sur son bâton, aurait eu, ce semble, beaucoup d'éloignement à être doux. Il était devenu le plus miséricordieux des hommes.

Saint Ignace montre une excellente figure, très-énergique aussi, mais bénigne, avec un reste de jovialité militaire; *uomo di garbo.* Saint Ignace ne donne pas encore le type du jésuite. Le masque de saint François de Borgia, conservé au *Gesù,* offre mieux la physionomie de l'ordre entier. Tous les portraits ont cet air de famille, et les visages vivants plus encore : la nature domptée.

Saint Louis de Gonzague, mort si jeune, porte déjà le cachet. Le caractère de pénitence y est aussi marqué et plus sévère même que dans l'austère figure du bienheureux Léonard. C'est une tête magnifique. Le front est vaste, baigné d'une lumière qu'on ne peut attribuer à l'artifice du pinceau ; l'œil regarde au-delà du monde.

Antique portrait de saint François d'Assise, des plus saisissants. Le visage, quoique jeune, est noir, creusé de rides profondes. D'épaisses plaques de sang caillé couvrent les mains amaigries; les yeux sont bien ceux de l'homme charmant et tendre qui perdit presque la vue à force de pleurer.

Cette chapelle intérieure de Saint-Stanislas, attenante à l'église de Saint-André, l'une des plus aimables de Rome, est un de ces lieux où la prière naît spontanément dans le cœur et s'en échappe comme par un cours naturel.

VII

LE STATUAIRE.

Le Statuaire polonais possède en Ukraine un château plein de royales curiosités — et plus de quatre mille sujets. Il a tout laissé pour faire des statues à Rome; et le soin de faire des statues le détourne encore de soigner sa gloire. Un statuaire, en France, qui jouirait du revenu que représentent quatre mille sujets en Ukraine, quelle renommée il pourrait se sculpter !

Celui-ci, sous une sorte de hangar qui lui sert d'atelier, s'est ménagé une sorte de cabine. L'ébauchoir à la main, sans cesser de travailler, il mange un morceau de pain et parfois quelque ragoût apporté d'un *spaccio di cucina* du

voisinage. (*Spaccio di cucina,* en français, *gargotte.*) Il se cache lorsque l'on vient visiter ses ouvrages. Je l'ai vu pourtant. Bonne figure polonaise, placide, innocente, avec une vie étrange dans les yeux.

Ses conceptions révèlent une âme vigoureuse et douce, toute pleine des aspirations de la patrie. J'ai vu un groupe de *sainte Hedwige et Jagellon,* mariage de la Pologne et de la Lithuanie. La Sainte et le héros se prennent la main pour une union éternelle.

Il a donné à Varsovie un *Christ au tombeau,* tranquille, auguste, immortel. J'ai admiré les mêmes qualités dans l'*Ange de la résurrection* et le *Christ ressuscité,* autres symboles, autres consolations de la Pologne. C'est une chose touchante de retrouver partout chez les Polonais cette foi à la résurrection.

Son œuvre la plus parfaite est une statue colossale de la *Vierge immaculée,* candide, majestueuse et merveilleusement belle. Un noble polonais a demandé au Statuaire quel prix il en voudrait. Le Statuaire a demandé à l'acheteur quel marbre il désirait. Il a supputé le prix du marbre, les journées des praticiens; voilà le marché fait.

Le Statuaire n'a pas plus songé à se marier qu'à jouir de ses domaines. Pour toute licence de grand seigneur, qui n'est pas tenu de caresser les bourgeois, il s'est accordé de ne faire aucune figure païenne.

Mais, dans sa *Vierge immaculée,* quelle conception de la beauté, et quel amour !

VIII

LE CAPITAINE.

Le capitaine X., émigré polonais, passe depuis quinze ou vingt ans une partie de sa vie à courir d'église en église, partout où il sait que se gagnent des indulgences ; et nul ne le sait si bien que lui.

Il applique toutes ces indulgences aux âmes du Purgatoire, et lorsqu'il croit en avoir délivré une (il le croit probablement sur de bonnes raisons), il lui confie une âme de ce monde : ami, adversaire, inconnu, quelqu'un qu'il aura vu prier à côté de lui ou dont il aura lu le nom dans un journal ; quel-

qu'un qu'il voit dans une grande peine ou dans une grande joie : il demande à cette âme qu'il a délivrée d'assister cette âme en souffrance ou en péril.

Ses nuits, il en écoule d'abord une partie en adoration devant le Saint-Sacrement, et ensuite il va se mettre au service d'un malade, ami ou autre. Il ne donne pas ses soins, il croit ne pas s'y entendre; il reste dans l'antichambre. Il prie ou il dort. Il est là si l'on a besoin d'aller chercher le médecin ou le remède. Il a ainsi passé six mois, lui Polonais, dans l'antichambre d'une dame russe.

Tout son petit revenu va aux pauvres. Il se nourrit d'un morceau de pain, par vertu autant que par la glorieuse nécessité de ses aumônes. S'il se trouve chez un ami au moment de dîner, et qu'il ait le temps de dîner, il dîne; mais il paye aux pauvres ce repas qu'on lui a donné.

Il est le cicerone des pèlerins pauvres. Il leur montre Rome, que nul ne connaît mieux; il leur trouve un gîte et un repas lorsqu'il ne peut suffire par lui-même.

Et quand il veut se donner un régal, il parle de l'artillerie; car il était capitaine d'artillerie dans

l'armée de l'indépendance, en 1831, et il devint capitaine pour s'être distingué dans une opération qu'en général l'artillerie ne fait pas. Ils étaient en petit nombre, avec quelques petites pièces, devant un gros corps russe. Ils eurent l'idée de charger, et le gros corps, stupéfait, ne comprenant rien à cette manœuvre, se fit battre.

Ce n'est pas le Capitaine qui raconte cette folie de jeunesse, et je ne sais s'il s'en souvient; mais manifestement l'artillerie lui a laissé un souvenir aimable.

IX

LA COMTESSE.

La comtesse est malade, veuve; elle a deux fils chétifs et charmants. Elle est triste. Il ne lui semble pas, dit-elle, qu'elle pût vivre ailleurs qu'à Rome. Il y a des existences qui doivent s'achever dans le tombeau, et Rome est le tombeau où l'on peut vivre.

Un jeune prêtre, savant et doux, élève les deux petits garçons, dont il semble le frère aîné. C'est une gravité, une candeur et un sourire de plus dans cet intérieur paisible où la mort plane sur des fleurs.

X

UN ATELIER DE PEINTRE.

Mademoiselle S... de B..., étant jeune, est tombée amoureuse du soleil d'Italie. Elle a passé sa vie à le poursuivre : elle l'a atteint et le tient enfermé dans ses cartons.

C'est une vaillante femme et un vaillant artiste, et ce noble amour qu'elle a conçu lui a fait une destinée des plus dignes d'envie. Elle a vécu en tête-à-tête perpétuel avec ce qu'elle aimait.

Trente années et plus, sans jamais sentir trembler sa main ni tomber sa flamme, enivrée de délices austères, elle a fait le portrait de ce beau visage de l'Italie, doré de son cher soleil.

Un jour, en Sicile, une enfant lui donna son cœur, et voulut la suivre. Elle l'a emmenée, et cette enfant est devenue une femme de grande âme, qui l'a aimée et ne l'a plus quittée.

Et ainsi, aux joies de l'art se sont ajoutées les joies de la tendresse fraternelle. Et à présent que la fatigue commence et que l'on ne peut plus courir après le soleil comme autrefois,

Dieu, donnant plus qu'on ne lui demandait, peut-être, sur le soir de cette vie consacrée au culte de ses œuvres extérieures, a fait lever un soleil plus brillant : le soleil de la foi qui mène au jour éternel.

Et la noble artiste, environnée de beaux ouvrages, appuyée sur sa fidèle amie, tranquille et honorée, entend l'espérance chanter dans ces images où elle n'avait mis que le souvenir.

XI

SAINT-MARTIN ET SAINT-SYLVESTRE.

Au dehors, c'est une masure; à l'intérieur, la peinture, les marbres, l'or éclatent dans la magnificence d'une architecture grandiose et légère. Plus magnifiques encore sont les souvenirs. L'autel prin-

cipal s'élève sur une crypte pleine de corps saints. Il y a là des martyrs et des confesseurs, papes et évêques dont on sait les noms, et *grand nombre d'autres qui sont connus de Dieu.*

De la crypte, on va aux thermes de je ne sais quel empereur. Ils servirent d'église; deux conciles y ont siégé. On y vénère des reliques du bienheureux Tommasi, cardinal. Pour répondre aux exigences de son rang, ce cardinal avait composé sa maison d'un ramas d'estropiés et d'infirmes, et il les servait.

Des chants venaient à nous. C'était les litanies de la sainte Vierge, chantées dans l'église d'en haut par une congrégation de jeunes filles : *Regina martyrum*, *Regina confessorum, Regina virginum!...*

Il y avait une autre réunion, formée de bambins. Un carme leur donnait en riant des instructions qu'ils écoutaient en riant. — Certes la tenue générale était familière. Un bon chrétien de France aurait eu de quoi se choquer. — Plus naturellement nous admirâmes le bonheur de ces enfants, ainsi enseignés dans une telle salle d'école.

XII

UNE FLEUR DU COLISÉE.

Depuis quelques jours je n'avais pas vu le Colisée ; depuis quelques jours le printemps est venu à tire-d'aile.

Quand le printemps arrive, il se pose d'abord au Colisée. Là où le martyre a premièrement fleuri, là naissent les premières fleurs.

Ce matin j'y suis entré par un clair soleil. J'avais laissé la pierre nue, j'ai trouvé une corbeille de verdure embaumée.

Mille oiseaux chantaient, mille fleurs s'épanouissaient; fleurs d'or, fleurs d'azur, fleurs de pourpre.

Quel hosanna disaient les oiseaux! quels parfums répandaient les fleurs! que le soleil était doux! que mon cœur était jôyeux!

Un oiseau chantait sur la Croix. Au pied de la Croix, je vis une marguerite blanche tachetée de rouge.

Il y avait des violettes à l'entrée de ces gueules d'enfer par où s'élançaient les tigres et les lions.

J'eus une pensée ou plutôt une vision qui enivra mon âme. Je regardais au pied de la loge de César :

Au milieu d'une touffe d'herbe vigoureuse, j'y voyais briller comme une goutte de sang.

Et près de cette touffe d'herbe, je croyais voir un homme étendu, nu, pâle, blessé à mort.

Il me regardait; ses lèvres blanchissantes s'entr'ouvraient pour un sourire qui n'a point la vie.

Et sur son visage, je trouvais à la fois les traits de mon père et ceux de mon frère, et ceux de nos enfants.

Il me disait : « J'ai été amené captif du fond « des Gaules, pour être livré aux bêtes et au peuple « romain.

« La clémence du Christ m'a visité dans ma « prison : il m'a envoyé son Pontife; j'ai reçu le « baptême.

« César m'a offert la vie si je voulais abjurer le « Christ. Préférant le don du Christ, j'ai choisi de « mourir.

« Je suis mort pour le Christ, je suis mort pour « le Christ ! Que le Christ soit béni ! qu'il règne « à jamais !

« J'ai laissé des fils dans ma pauvre cabane des « Gaules. O Christ ! que ton baptême descende « sur eux !

« O Christ ! je suis mort pour toi. O Christ ! que « ta foi ne s'éteigne pas dans la race de tes mar- « tyrs ! »

Et ce corps, ou cette forme, comme un reflet de lumière qui se déplace, monta vers la loge de César et disparut.

Il ne resta que la touffe d'herbe, au milieu de laquelle brillait cette chose qui semblait une goutte de sang.

Je m'approchai pour baiser la place où était tombé le martyr amené des Gaules, aux pieds de César.

Ce que j'avais vu comme une goutte de sang

était une fleur de l'herbe ; je l'emportai sur mon cœur.

Pierre, fils de mon frère, cette fleur est pour toi.

XIII

LES GERMANIQUES.

La petite église du collége Germanique, non loin de la colonne Antonine, est un des sanctuaires où l'on exécute mieux le chant romain.

Les *Germaniques* sont jeunes. Le souffle de ces poitrines vigoureuses et pures donne au chant de la prière je ne sais quoi d'ardent et d'ingénu.

L'église est étroite ; elle n'a ni marbres, ni fresques, ni tableaux ; elle n'a pas même d'histoire ; mais elle a le chant sacré.

J'ai reconnu l'accent de la prière. Certes ! j'aime Rome, et ce n'est pas pour décrier les Romains que je compose ce livre.

Mais avec leur musique, ils m'ont souvent défiguré la messe. Ces fugues, ces roulades, ces trilles bouleversent les paroles inspirées.

La prière ne parle ni ne marche : elle vole et elle chante. Cette malheureuse musique fait gambader et déclamer la prière.

Elle en fait un mime qui force ses gestes ; un orateur qui cherche à surprendre le juge par des larmes violentes et par des emphases de voix.

Pour revenir aux *Germaniques,* il est consolant de penser qu'ils sont venus ici du pays de Luther. — Hélas ! Luther était du pays de Jésus-Christ.

Ce Luther, ce renégat, il a chanté ces prières divines sur ces rhythmes divins : il a tout abjuré. Prières et rhythmes, il a tout remplacé par sa parole.

Non-seulement la foi, mais le seul instinct de l'Art condamne Luther et lui redemande la poésie qu'il a détournée du cœur humain.

Les *Germaniques* chantent d'une vaillante voix ; ils ont de loyales têtes blondes, resplendissantes de simplicité.

On y retrouve les types dont les artistes anciens faisaient ces Anges ingénus qui chantent, pleins d'innocence et d'amour, devant le trône de la Madone.

Nobles enfants, vous retournerez dans cette belle Allemagne, encore enveloppée des filets du Menteur. Dieu veuille par vous délivrer la captive !

Ici, il y a douze siècles, en des jours troublés, vint un jeune moine anglais qui fuyait les honneurs de son monastère. On le nommait Winfrid.

Il se prosterna devant le Pape, demandant ce qu'il devait faire. Le Pape était saint Grégoire II ; il luttait contre ce stupide Léon, l'Iconoclaste.

Cent ans auparavant, saint Grégoire Ier, celui qui envoya des missionnaires en Angleterre, avait réglé le chant d'Eglise, il avait sacré la musique.

En combattant l'Iconoclaste, Grégoire II sacrait la peinture. — « Oh ! disait-il, plût à Dieu que la peinture pût raconter toutes les œuvres de Dieu ! »

Grégoire bénit Winfrid, et lui dit d'aller conquérir à Jésus-Christ le nord de l'Allemagne encore païen. Winfrid devint saint Boniface.

Allemands ! Allemands ! demandez la bénédiction que reçut Boniface ; cette bénédiction que le Pape donne plus puissante quand ses mains sont enchaînées.

Votre Allemagne chante, mais non plus les louanges de Dieu : « Saint, Saint, Saint ! Et les cieux et la terre sont pleins de ta gloire ! »

Oh ! Allemands, si vous aviez su ce cantique ! si ces grands esprits renversés, si les Gœthe, les Hégel, les Fichte l'avaient su !

S'ils avaient su, s'ils avaient redit ces paroles de l'éternité qu'Isaïe entendit dans son extase, lorsqu'il vit la gloire de Dieu remplir le temple ;

S'ils avaient rendu à l'Allemagne cette lumière que saint Boniface lui porta de la source de la lumière et que l'épaisse haleine de Luther éteignit :

De quel éclat resplendirait aujourd'hui le front de la grande Allemagne, et quelle moisson de vraie gloire emplirait ses mains !

Depuis un tiers de siècle, quelques fils de l'Allemagne ont respiré le parfum de Rome, et déjà la gloire de l'Art leur appartient.

Ils sont les maîtres de la peinture catholique, de la peinture qui s'inspire des œuvres de Dieu, qui parle aux petits et aux grands de son peuple.

Quel maître, depuis Raphaël, a pénétré plus qu'Overbeck dans l'intelligence des choses sacrées, a vu d'un regard plus clair les scènes de l'Evangile ?

Sur l'Esquilin, près de Sainte-Marie-Majeure, j'ai contemplé, chez Overbeck, les sept poëmes où il a peint et décrit les sept Sacrements.

Le vénérable artiste explique ces pages où la grâce de l'Art éclaire la profondeur de la doctrine. Il se propose d'instruire, non de faire admirer son génie.

Ainsi, doux et modeste, Justin, dans ce même quartier de Rome, il y a seize siècles, enseignait la doctrine aux hommes de toutes les nations.

L'école allemande n'a pas la perfection du métier ; elle est plus mystique qu'anatomique. Je pardonne à Overbeck d'être moins ouvrier que Rubens.

Combien de compositions d'Overbeck, dont saint Grégoire II pourrait dire ce qu'il disait des images que l'Iconoclaste voulait abolir :

« Le Christ m'est témoin : lorsque je contemple « son image, je suis saisi de componction, et mes « larmes coulent comme la pluie du ciel. »

Il semble que dans les bénédictions données à Boniface pour les peuples qu'il allait baptiser, Grégoire, le protecteur des saintes images, ait enfermé le don de l'art chrétien.

Et vous, *Germaniques,* chantez. Chantez comme votre Overbeck sait peindre ; chantez la prière romaine comme la chantaient saint Grégoire II, votre père, et saint Boniface, votre apôtre.

Chantez ; les docteurs viendront entendre. Et plus d'un sentira les mêmes mouvements que les mélodies sacrées éveillent dans le cœur du fils de Monique :

« Que de larmes j'ai versées, que de larmes, Sei- « gneur, à la suavité de vos cantiques, à la douce « émotion des ondes sonores échappées des lèvres « de votre Eglise et retombées sur mon cœur !

« Ces voix se coulaient en mes oreilles, et la vé- « rité gagnait mon âme. Les flots de la vérité « montaient en mon cœur, y suscitaient la piété,

« amassaient des larmes, et c'était mon bonheur de « pleurer. »

XIV

GALERIE DU VATICAN.

Il y a quelques tableaux au Vatican. Un tact exquis a présidé au choix et limité le nombre. Certaine sobriété est sécheresse ; la vraie sobriété est la vertu du goût.

En France, nous suivons une autre méthode. Nous faisons de vastes salles repliées sur elles-mêmes, et notre gloire est de les pousser à des dimensions qui ne permettent pas de les parcourir en un jour.

Nous y entassons pêle-mêle tout ce qui nous tombe sous la main ; le sacré, le profane et l'immonde. Regarde qui ose, verra qui pourra.

Parfois c'est une infection, souvent c'est un blasphème, habituellement c'est un dégoût. On sort

ahuri de ces greniers de chefs-d'œuvre. Ils expliquent le triomphe du bric-à-brac.

Il y a un canton du Louvre que j'aurais voulu montrer à mes enfants. Pour arriver là, j'ai en vain cherché un chemin qui ne fût pas trop sali. Tout est bordé, obstrué de nudités cyniques.

Ils en usent ainsi comme par calcul. Des monuments bibliques rapportés de Terre-Sainte, intéressants pour la religion, sont enfouis dans des salles basses qu'ils suffiraient à meubler. On y a mêlé des ouvrages plus dignes d'un musée secret.

De ces caves sombres, ils ont fait des cavernes où ils égorgent la pudeur. Vous savez comme la pudeur est traitée dans les jardins publics. Ils y étalent des statues dont la police devrait saisir la reproduction dans les boutiques de photographie.

Ils parlent de la malpropreté des rues de Rome! Cette boue de leurs musées et de leurs jardins est étrangement plus inhospitalière et plus salissante. On peut affronter les boues de Rome, point celles-là. — Entrons sans crainte dans la galerie du Vatican.

XV

LA COMMUNION DE SAINT JÉROME.

Impossible de se figurer saint Jérôme communiant et mourant, autrement que ne l'a fait le Dominiquin. La foi et l'amour soutiennent le vieil athlète ; il voit celui qu'il aime, il va le posséder.

Toute la composition est admirablement entendue. Le Saint ne voit que le Dieu qu'il adore ; il le voit plus encore des yeux de son âme que des yeux de sa chair, où la flamme s'éteint.

Les autres personnages, et le prêtre lui-même, regardent moins Dieu que le Saint. Tous, à différents degrés, sont remplis de respect.

Dans le prêtre ce sentiment est mêlé de condescendance; le respect du diacre est plus humble; celui des autres est absolu. La femme pieuse qui baise la main de saint Jérôme est la figure même de la vénération.

La couleur est pleine, lumineuse, vraie; elle ne tient que sa place, ne fait aucun écart qui dérange la majesté de cette scène calme, attendrie et sublime.

Ce pauvre grand Dominiquin peignit le monastère de Grotta-Ferrata à raison de vingt-quatre sous par jour; il reçut pour son *Saint Jérôme,* cinq cents francs.

Un peintre étranger copiait ce tableau déjà célèbre. La sueur au front, il s'escrimait pour rendre la poitrine du Saint, où bat et brûle le cœur.

Il effaçait, recommençait, effaçait de nouveau, reprenait encore, n'arrivait à rien. Vaincu, il abandonnait ses pinceaux et demeurait haletant.

Un inconnu regardait. — « Je crois, dit-il, qu'on en viendrait à bout. — Vous croyez, bonhomme? — Mais oui. Je peins aussi. Il y a moyen de s'y prendre.

« Pardieu, puisque vous peignez, essayez donc! » Le copiste offre sa palette au téméraire que n'effraye pas le génie du Dominiquin!

L'inconnu attaque ce terrible ouvrage, et la poitrine commence de respirer, de battre, de brûler.

La copie se trouve presque plus belle que l'original.

Le copiste stupéfait regarde en face le vaillant qui va si vite à pareille besogne. — « Ou c'est le diable, ou c'est le Dominiquin! »

L'autre répond : — « L'un des deux. Or, compère, combien te paye-t-on ce morceau ? »

Le copiste répond qu'il aura cinq cents écus. — « Bien! » s'écria le Maître. Il donne du pied dans son tableau et se retire.

Je comprends le dépit de l'artiste; mais réflexion faite, mieux valait n'avoir que quatre-vingt-dix écus et être le Dominiquin.

XVI

AU PINCIO.

Ils ont voulu faire au Pincio une sorte de panthéon italien. Les massifs sont entourés de bustes dédiés aux hommes célèbres des Lettres, des Scien-

ces, des Arts. J'y ai remarqué le buste de *Lagrangia*. Qui est ce Lagrangia? Il a pour voisin *C. Tacito*. Tacite et Lagrangia? sur la même file! Ainsi d'honnêtes amateurs se piquent d'honorer les grandeurs intellectuelles, et ils vous campent tranquillement, en pleine Rome, leur Lagrangia côte à côte avec notre Tacite. Et Dante et Virgile n'ont que leur piédouche comme Lagrangia. O gloire! ô municipalités!

J'ai vu de ces rapprochements, et encore plus incorrects, dans la villa Torlonia. Le grand banquier Torlonia, un jour, a voulu se mêler aussi de décerner des palmes. Il a bousculé dans un boudoir Dante, Homère, Alfieri, Monti, Michel-Ange, Carlo Dolce, et d'autres. Il a fait la même chose dans son théâtre : Voltaire a la place d'honneur, Corneille et Gœthe beaucoup plus loin.

Nous avons imité et outré. Dans notre cour du Louvre, saint Bernard figure à côté, je crois, de Buffon; saint Grégoire de Tours à côté de Rabelais; Bourdaloue et Bossuet à côté de Voltaire.

Il est ennuyeux de rencontrer à Rome le modèle de cette sottise, sauf que les Saints n'y sont pas insultés comme chez nous.

XVII

UN HISTORIEN. — UN POÈTE.

L'honnête mais pauvre J.-J. Ampère, dans son *Histoire romaine à Rome,* fait cette remarque profonde à l'occasion de la bataille de Constantin et de Maxence, qu'il nomme l'avenir et le passé :

« L'avenir, *comme toujours,* triompha. L'élu « *de l'avenir* battit le défenseur du passé; la cava- « lerie de Constantin, emportée *par un élan irré-* « *sistible,* culbuta les troupes de Maxence; elles « s'enfuirent, vaincues *par cette impétuosité.* »

O Coquelet, ramassez cela, gardez-le bien sur vos calepins! Vous le citerez à ceux qui osent parler du *Labarum :* et votre éloquence, emportée par un élan irrésistible, culbutera les défenseurs du passé; ils s'enfuiront, vaincus par cette impétuosité.

Le sieur Jacques Grevin, de Clermont en Beauvoisis, protestant, poète et médecin, fournit un par-

fait modèle des païens de notre temps, qui déplorent l'avénement du christianisme. Etant venu à Rome dans la seconde moitié du seizième siècle, Grevin se mit à rimer furieusement sur ce grand spectacle de ruines; car de voir la Rome vivante, il s'en garda bien. Vingt-quatre sonnets furent par lui destinés à peindre son étonnement aux races futures. Il y en a un qui va au fond des choses. Grevin, devançant Gibbon, trouve que l'état présent de Rome est très-consolant... pour Cléopâtre.

Tu te dois contenter, ô grand royne d'Egypte,
Cléopâtre, excellente en richesse et beauté,
Tu te dois contenter de voir cette cité
Du chef au fondement piteusement détruite.

Tu la vois aujourd'huy, et chétive et réduitte
En un malheur si grand, que sa principauté
Se couvre du manteau de froide pauvreté
Qui a quitté le ciel et la terre séduitte.

Or, contente-toi donc, bien qu'Auguste jadis
T'aye arraché des mains le sceptre que perdis
Pour avoir trop aymé le valeureux Antoine.
Car le temps plus puissant que ne sont les humains,
Afin de te venger, te fait voir les Romains
Réduits piteusement sous le pouvoir d'un moyne.

Telles étaient à Rome les pensées du sieur Gre-

vin, de Clermont en Beauvoisis. Il trouvait les Romains trop malheureux de n'obéir plus au valeureux Antoine, aimé de la belle Cléopâtre, et d'être réduits sous le pouvoir d'un moine. Beaucoup aujourd'hui pensent de même; Grevin est un ancêtre. C'est chose bien merveilleuse que l'appétit de certaine espèce pour le bâton...; pas le bâton pastoral, bien entendu!

XVIII

SOUS NÉRON.

Néron, artiste universel, protégea fort le théâtre. Assidu aux pièces nouvelles, il donnait le signal des applaudissements. On ne produisait plus de comédies ni de tragédies, mais l'art du machiniste fit un grand pas; l'histrion devint un personnage, en dépit des préjugés. Ainsi furent compensées la décadence de la poésie et celle du patriciat.

Grand progrès de la cuisine. Il devint possible de dépenser six cent mille francs en un seul repas

On conserva d'ailleurs la loi somptuaire qui défendait au citoyen romain de mettre plus de quarante sous à son dîner.

Pacuvius avait mangé la Syrie. Quand ses esclaves l'emportaient de table, ivre, les convives chantaient : *Il a vécu!* C'est-à-dire, il a connu les joies de ce monde. Et du plafond tombaient des ondées odoriférantes, pour masquer l'odeur du sang répandu par les gladiateurs qui s'étaient chargés d'amuser le banquet.

Liberté de mœurs parfaite. Chez César, les matrones coudoyaient les prostituées. Les arts aussi étaient libres. Le grand Mécène les avait efféminés, c'est ce que font très-volontiers les grands Mécènes; ensuite, les Mécènes affranchis les avaient débridés et avilis. Les arts se permettaient tout, et même des chefs-d'œuvre.

Le stoïcisme était la philosophie florissante. Il est vrai que le stoïcisme est une révolte de l'orgueil plutôt qu'une philosophie; une révolte contre Dieu, bien entendu! L'orgueil humain ne se révolte pas contre César. Les Stoïciens se disaient plus forts que la douleur. L'un d'eux, Sénèque, je crois, pour consoler une mère pleurant son enfant, la prie de considérer que la vache à qui l'on a pris son veau ne mugit pas plus de deux jours.

Avec tout cela, avec ces jeux, cette cuisine, ces curiosités, ces arts charmants, cette facilité de relations et cette philosophie, la mort était le plus invoqué des dieux : *Toties invocata morte, ut nullum frequentius sit votum;* et le poète plaignait les dieux de ne pouvoir mourir. Pour couronnement de ses délices, cette civilisation brillante avait le suicide. Beaucoup se tuaient, par seul besoin de ne plus vivre.

Ils ne voulaient pas vivre parce qu'ils n'avaient rien à faire, parce qu'ils n'aimaient rien ; et s'ils aimaient, ils souffraient sans que rien les consolât. Le Christ nous a apporté le travail et l'amour ; et alors, la douleur, revêtue de l'onction du Christ, s'est transfigurée : devenue à la fois le comble du travail et le comble de l'amour, elle verse des sueurs et des larmes qui seront des étoiles dans l'éternité.

On nous fait apprendre le latin et le grec. Les Romains savaient ces langues. Ils savaient mieux que nous ce que nous apprenons et n'ignoraient que ce que la trahison moderne nous oblige d'ignorer : la seule, l'unique chose que nous possédions de plus que les Anciens, le Christ.

Nous chassons le Christ, tout le paganisme renaît. Il ramène ses histrions, ses cuisiniers, ses cu-

riosités misérables, tout l'attirail de ses mœurs et de son art avilis. Et le stoïcisme, relevant sa tête inepte, nous insulte de ses infâmes consolations ; et l'ennui et le suicide redeviennent les derniers mots du plaisir et de la douleur.

Au Vatican, Raphaël, à l'aurore du Paganisme renaissant, a fait ces deux incomparables fresques, l'*Ecole d'Athènes* et la *Dispute du Saint-Sacrement*, qu'il faudrait nommer l'*Ecole de Rome,* c'est-à-dire l'école du Christ.

Il a mis en regard le Paganisme et le Christianisme. Il a donné au Paganisme toute sa beauté ; il a dissimulé ses infections, caché ses laideurs; il ne montre que ses sages et ne les montre que dans un temple. Néanmoins, il proclame que cette splendeur est ignorance et cette force mensonge, et que tout cela va périr.

Mais nous ne comprenons plus ces choses. Nous sommes devenus si savants ! En face de l'irrémédiable division des écoles de la sagesse humaine, d'où n'émerge que la nuit, d'où ne peut naître que la mort, Raphaël a montré le ciel et la terre unis autour de l'Eucharistie, unis dans la lumière, unis dans la vérité, unis par l'amour.

Expliquant cette scène sublime, un docteur ès-

beaux-arts, et qui doit bien avoir touché quelques gages de quelque gouvernement, finit par découvrir que le peintre a voulu représenter le concile de... Plaisance! — O docteur Coquelet, que vous êtes parfois plaisant!

XIX

CHEZ CARACALLA.

Les Thermes de Caracalla sont un beau débris. En les parcourant, il faut convenir que ce Caracalla sut se montrer magnifique pour ses Romains!

Salles immenses, magnifiques mosaïques partout, théâtres, bibliothèques, vaste bassin d'eau froide, vaste bassin d'eau chaude, marbres rares, merveilleuses statues.

Quelques-uns des plus beaux morceaux de sculpture qui existent ont été trouvés là, longtemps après que les barbares y eurent passé.

On prenait là toutes sortes de divertissements. On s'exerçait à la natation, à la palestre, on étudiait, on causait politique.

Un *cicerone* nous veut rendre compte de toutes choses. Il parle français, anglais, allemand. Il est sceptique au besoin. La science pourrait l'avoir gâté !

Nous nous obstinons à lui parler italien, il s'obstine à nous parler français. La merveille est que nous nous entendons... à peu près.

Il nous montre deux endroits où les *philousophes facevaient la discoussionne. — Ma, signor, dove pigliavano il caffè? — Sopra; au primier étaze!*

Qu'ils prissent le café ou autre chose, assurément ces Romains de Caracalla jouissaient d'un café chantant du premier ordre. Car enfin c'est ici un café chantant.

A la vérité, les Romains s'y divertissaient un peu comme les poissons dans un vivier. L'empereur n'avait pas même besoin de jeter le filet.

Il prenait à la main le poisson qu'il trouvait assez gras ou qu'il estimait trop robuste. Point de difficulté. Le Romain mourait, César héritait.

Le monde ne reverra plus de tels cafés chantants. Il n'y aura plus ces marbres, ces mosaïques, ces

chefs-d'œuvre. — Les poissons s'ébattront dans un baquet.

XX

LA VILLE.

Un citoyen romain m'écrit pour me remercier, non pas d'un service que je lui aie rendu, mais tout simplement d'un *ringraziamento* que je lui devais moi-même.

Il a été très-sensible à une telle attention de Mon Excellence ; il ne croit pas mériter les paroles trop aimables dont je veux l'honorer.

Il bénit mille fois cette fortunée circonstance qui le met en relation avec un homme dont tout le monde confesse le rare mérite ; il prie Mon Excellence de lui conserver sa bonté, si glorieuse pour lui.

Que Mon Excellence lui permette de m'offrir ses sincères services pour toutes les choses dont je pourrais avoir besoin dans la Ville Eternelle, « *nella*

Città Eterna. » En attendant que je lui fasse cette grâce,

Il professe qu'il est avec la plus singulière estime, de Mon Excellence, le très-humble et très-obéissant serviteur, cavaliere Marco-Antonio. Ces emphases et ces protocoles me semblent charmants.

J'aime cette grande politesse. Elle sent tout à la fois le Romain et le Chrétien ; elle est plus agréable et plus fière que « l'hommage » ou « l'assurance » de « la considération distinguée. »

J'aime ce respect avec lequel les Romains ne cessent de parler de Rome : la ville éternelle, la ville sainte, la VILLE. Ils se donnent la distinction d'être citoyens de Rome.

Regardez bien : trouveriez-vous aussi naturel que l'on se proclamât fièrement citoyen de Berlin, de Londres ou même de Paris ?

Et dites si vous passeriez à un citoyen de ces lieux-là de traiter sondit lieu de ville sainte, de ville éternelle, d'appeler Londres, Berlin, Paris : LA VILLE !

XXI

SAINT-PIERRE D'ALCANTARA.

Les franciscains réformés, qu'on appelle *Ritiri* de saint Bonaventure, sont établis admirablement sur le mont Palatin. Ils gardent le corps du bienheureux Léonard de Port-Maurice, son crucifix et sa Madone.

Leur monastère est le *refugium peccatorum* de la ville. Dans le parloir, les livres à l'usage des pénitents sont enchaînés : le vieil homme pourrait se réveiller et s'en aller relaps au lieu de s'en aller contrit !

Je tairai cette circonstance à Coquelet. Il serait capable de penser que l'on a grand tort de confesser de tels pécheurs. — Mais, dites-moi, Coquelet, non confessés, en vaudraient-ils mieux ? se convertiraient-ils plus vite ?

Plusieurs voleraient les sandales de leur confesseur, s'ils en pouvaient tirer quelque profit ; d'au-

tres retombent; beaucoup restituent ce qu'ils ont volé.

Hélas ! pauvres gens, en toute leur vie de rapines, ils n'ont pas fait le gain d'un jour de Bourse, gain qui ne sera jamais confessé ni restitué.

XXII

VUE DU FORUM ROMAIN.

De la fenêtre où je suis, sur le Forum, je vois l'arc de Sévère et le temple de Saturne. De cette fenêtre je jette des miettes aux moineaux qui sautillent dans les antres où nichaient les trésors de la République. Antres béants, cercueils vides.

Là dormirent, monnayés, la sueur et le sang de l'humanité. L'humanité mourait pour remplir ces coffres. Catilina voulut en prendre la clef; Cicéron le fit occire. Qu'il était affairé ce jour-là, le digne Cicéron; et de quel air, assuré qu'enfin Catilina et ses complices avaient la corde au cou bien serrée, il dut dire : *Vixerunt !*

Mais César demeurait; il regardait faire, il étudiait la serrure. Il eut enfin la permission de la réparer. Pauvre Cicéron, si fort en rhétorique, et qui croyait si bien avoir sauvé Rome!

Le Capitole est assurément tragique et auguste; néanmoins l'élément comique, inséparable de l'humanité, même sanglante, n'y manque pas. Ici l'élément comique est fourni par cette grosse mouche de Cicéron, développant ses périodes et faisant sonner ses périphrases comme deux grandes ailes qui ne peuvent l'empêcher de toucher terre du ventre.

Oui, je l'avoue, Cicéron m'amuse, — amèrement toutefois. Joseph de Maistre le défend d'avoir rien écrit de plat; j'en suis étonné.

La voie Sacrée, dallée de lave, rampe comme un monstrueux serpent aux écailles sombres. Longtemps avant l'époque historique, un volcan des pays albains vomit une coulée de verre qui s'étendit en large et haute chaussée dans la campagne, et s'allongea jusqu'aux sept collines. Rome est pavée de ce feu refroidi.

Dans les corniches du temple de Saturne, les pigeons font leur nid; *Et turtur invenit nidum*

suum. Depuis quand sont établies là ces tribus volantes? S'il est vrai que Noé vint creuser ici son tombeau précurseur et attacha sa barque sur ces bords où Pierre devait jeter l'ancre, pourquoi la colombe de l'arche ne l'aurait-elle pas suivi, présage d'une réconciliation meilleure? Ah, Rome! toute chose y suggère une pensée qui s'agrandit, qui veut remonter à une origine et contempler une fin.

Les murs du Capitole se parent de touffes fleuries; il y a des buissons verts sur les arceaux du temple de la Paix, le Colisée est une corbeille de riante verdure. Je connais une pierre plus auguste, où le genre humain puise une séve plus abondante. Nous vivons par cette pierre, nous vivons de cette pierre : *Petra autem, Petrus est.*

J'entends des sons de cloche et des bruits de tambours, voix de la prière et de la paix, voix du commandement et de la guerre, les deux voix de Rome qui parlent en même temps. Je vois aller et venir des soldats et des prêtres. Ces deux forces du monde ne sont pas dans la même main. Se combattront-elles? Qui l'emportera, je ne dis pas à la fin des siècles, mais tout à l'heure?

XXIII

LES VUES DE DON JOSÉ.

Coquelet acheva d'exposer ses idées, absolument comme s'il n'avait jamais rencontré la moindre contestation. Il s'animait fort, dans l'espoir de séduire le révérend don José, curé d'une paroisse à demi sauvage du Brésil; prêtre qu'il trouvait d'ailleurs intelligent.

Il expliqua comme quoi le Catholicisme touche à sa fin, va se transformer, s'élargir, devenir une morale aisée et parfaite où tous les cœurs entreront, car les obscurités du dogme n'en obstrueront plus le portique. — Ainsi, dit enfin don José, vous détruirez l'Eglise? — Il le faut bien, répondit Coquelet avec un peu d'honnête tristesse.

— Savez-vous, reprit don José, que vous pourriez réussir, à force d'essayer? — A mon avis, continua Coquelet, c'est pour bientôt. L'édifice est vieux. Sous l'effort persévérant de tout ce qui pense, l'Eglise disparaîtra. — Oh! dit don José,

bornez-vous à croire qu'elle déménagera ; c'est déjà grave !

« Je vous plains fort, vous autres gens d'Europe, ajouta don José ; mais enfin, si vous avez la rage de tenter cette expérience, tant pis pour vous. Nous profiterons de votre folie.

« Ma paroisse a vingt lieues d'étendue ; j'y suis seul, et il faudrait vingt prêtres. Toute l'Amérique méridionale a de semblables besoins. Quant à l'Amérique anglaise, elle est civilisée : là, les besoins sont immenses.

« Ces vastes contrées, peuplées par des sectaires protestants, n'ont offert aucune résistance à l'envahissement de l'incrédulité, de l'impiété, de l'inhumanité révolutionnaires. On tue le nègre et le sauvage, les sectes pullulent : le mormonisme n'est pas la plus hideuse.

« L'Amérique de langue anglaise commence à n'être plus chrétienne. On y compte par millions les non-baptisés. Là, l'Eglise catholique existe à titre de *fantaisie* de la liberté humaine ; et c'est la fantaisie pour laquelle la liberté d'Amérique a le moins de goût.

« Le catholicisme américain est américain comme

tout le reste. Il donne peu à l'Eglise. Les prêtres viennent d'Europe. S'il n'en venait plus, si le sacerdoce se recrutait uniquement dans cette race aventureuse, je craindrais le résultat.

« Les révolutions jetteront en Amérique un renfort de prêtres et un corps d'émigrants véritablement chrétiens. Ce ne seront plus les coureurs d'aventures et les ignorants qui voudront brusquer fortune ; il viendra des hommes de cœur, les hommes qui se font des foyers.

« Dans l'ancienne Amérique espagnole, ils remettront l'ordre. Dans l'Amérique anglaise, ils importeront la foi. Ma pauvre paroisse aura enfin des prêtres. Je vous assure que ma paroisse ne refusera pas le don de Dieu !

« Moi qui vois ces Amériques se prolonger dans une enfance maladive au midi, turbulente au nord, parce qu'elles manquent d'instituteurs sacrés, je sais quelle folie veut faire l'Europe. Encore une fois, nous en profiterons. Nous monterons et vous baisserez. »

Don José se retira ; les courts moments qu'il donne à la récréation étaient écoulés. Il rentra au séminaire, où il est venu, déjà mûr, se remettre aux études comme un petit enfant, afin de remporter dans son pays la science romaine.

Quelle irréflexion, Coquelet,de vouloir pervertir un curé brésilien âgé de quarante ans, qui a laissé sa paroisse et fait un si long voyage uniquement pour mieux servir l'Eglise !

Mais vous n'avez pas tout a fait perdu votre temps; vous voilà orné d'une vue nouvelle sur la manière dont le bon Dieu pourra se tirer des révolutions que vous lui ménagez.

XXIV

LE PIÉMONTISTE.

L'on m'a montré le Piémontiste important. Il a un grand nom et une figure basse qu'il couvre d'un chapeau crasseux.

Il est riche. Toutes les boues de Rome souillent le pantalon frippé de ce *chiarissime*. Ladre comme un patricien de Genève, mais moins digne, il trottine du Quirinal au Vatican pour économiser dix baïoques.

Voilà le lustre, le diamant, l'étoile des Romains qui aspirent au roi Vittorio. Il n'aime pas le roi Vittorio; il aime uniquement ce que le Vittorio lui pourrait prendre, son cher argent.

Il est traître par la même raison que malpropre, par économie. S'il pouvait se persuader que le Pape lui garantira mieux son coffre, il serait papalin.

Il ne voit pas cela; il voit seulement que le Pape ne prend rien, et que le Piémont pourrait prendre. Plein d'angoisses, il se saigne pour le Piémont.

En gémissant, il achète l'opprobre, plus cher que ne lui coûterait l'honneur.

XXV

LA BOURGEOISIE ROMAINE.

La bourgeoisie romaine est peu connue des étrangers, ou plutôt elle en est inconnue tout-à-fait. Cette classe ne produit ni romanciers ni auteurs dramatiques pour la peindre et la corrom-

pre; les artistes qui naissent d'elle ne descendent pas au tableau de genre.

Le Romain lettré est prêtre, avocat, médecin; l'artiste fait du grand art, le musicien compose gravement. C'est bon ou c'est mauvais, mais c'est sérieux. L'espèce agile des amuseurs, si multipliée en Europe, ne se trouve point ici.

Sérieuse d'esprit et de mœurs, en grande majorité chrétienne, la bourgeoisie de Rome s'occupe sérieusement et chrétiennement. Les grâces ne lui manquent point. De là jaillissent les pasquinades aiguës. Mais le bourgeois de Rome le plus entamé par l'esprit moderne rougirait d'être pasquin de profession.

Je visitais l'autre jour dans son cabinet un légiste considéré. J'ai jeté les yeux sur les livres. Outre les Grecs et les Latins, outre la jurisprudence, la théologie et le droit canon, il y avait des Français, des Allemands, des Anglais, et tous bien choisis. J'admirais. En France aussi j'ai vu des bibliothèques d'avocat !

La maison du citoyen romain est murée. Non-seulement l'étranger ne la fréquente pas, mais la vérité est qu'il n'y entre pas. Il ne franchit pas le

vestibule. Même l'étranger qui loge chez l'habitant, celui-là est encore à l'auberge.

Envahis par le flot perpétuel de l'Europe, les Romains lui ont fait une certaine place et restent chez eux. L'aristocratie seule a l'air d'ouvrir ses salons ; en réalité, elle n'ouvre que des parloirs.

Quant aux « peintres de mœurs, » ces gens de mérite ne sont pas invités, même au parloir. On se soucie peu de les voir, ils craindraient de se montrer.

La foule et même l'élite des parnassiens ne brille pas par la tenue. Il faut entendre très-bien leur jargon, et qu'ils le parlent très-bien, pour les trouver un peu amusants. Devant des yeux que cette sorte de génie ne peut éblouir, l'aigle fait mine d'oison.

Nos aigles en ont l'instinct. Ils se sentent empêtrés, ils tremblent d'être moqués, ils se tiennent à distance. Cela ne les empêche pas de peindre, et tout au contraire ! Ils peignent ce qu'on leur a conté et ce qu'ils imaginent ; c'est bien plus gai que s'ils avaient vu.

Seulement leur imagination, volontiers indécente, s'écarte fort de la vérité et s'interdit scrupuleuse-

ment la nouveauté. Jeunes filles, grandes dames, nobles cavaliers, tout prend sous leur main une tournure de vaudeville, exhale une odeur de *casino*. Inventer, c'est se souvenir ; tout livre se ressent des lieux que fréquente l'auteur.

Au-dessous de la bourgeoisie, au-dessus du peuple proprement dit, il y a une classe intermédiaire où le Pape compte ses plus solides amis. Les habitudes religieuses s'y conservent ; on y fait la prière en commun ; c'est la pépinière des vocations sacerdotales.

L'incomparable clergé de Rome est fils de cette race. « Rien nulle part, me disait le P. Ventura, n'égale le clergé romain. L'instruction, la modestie, la droiture, la foi y brillent au même degré. Le clergé romain n'occupe guère que d'humbles postes. On ne le compte pas. Dans ses rangs, lorsque le moment viendra, l'ennemi trouvera des âmes invincibles. »

XXVI

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Une jeune fille de Rome a fait profession chez les sœurs *del Bambin' Gesù,* qui prennent soin des enfants. La cérémonie est touchante. La nouvelle religieuse, modeste et assurée, était charmante sous la couronne de fleurs. Sa voix douce sonnait le plus gracieux italien que j'ai entendu : *bocca romana.*

La fête était présidée par le cardinal sous-doyen du Sacré-Collége ; deux autres cardinaux y assistaient. Il y avait grand et noble auditoire de Français et de Romains, car la jeune religieuse appartient aux deux nations. On va croire qu'elle est au moins princesse. Oui, à présent, très-grande princesse, épouse d'un très-grand Roi. Mais, ce matin, elle était simplement mademoiselle Sauve, fille du propriétaire de la *Minerve.*

Après la cérémonie, *collazione* générale, présidée par les trois cardinaux. Jusqu'à midi, le mo-

nastère a tenu table ouverte de chocolat, café, glaces et bonbons. La prise d'habit est un baptême, la profession un mariage, le monastère une maison d'hospitalité. Pendant la collation, grande distribution de sonnets et autres poésies. A Rome, il est facile de se procurer des sonnets. Ceux-ci exprimaient des pensées délicates en vers fort bien tournés.

L'évêque de Tulle jette ses paroles au vent et ne les retire point à lui, après qu'il les a jetées. Elles sont recueillies ou elles ne le sont pas, peu lui importe. Un jour, expliquant le sens de la profession religieuse, il laissa tomber cet hymne enflammé :

« La grâce du baptême est un premier degré de vie supérieure. Quand une première fois l'enfant traverse les champs de la terre pour venir à l'église, sa nourrice porte un noble fardeau. Cependant une faute flétrit cette créature privilégiée.

« Ramené de l'église dans les bras de sa mère, l'enfant n'a pas cessé d'être son fils, mais, de plus, il est devenu le fils de Dieu ; il a grandi, il est anobli et cette noblesse lui était nécessaire.

« Nous connaissons une chose plus excellente encore, une vie plus haute et plus noble, un second

baptême. L'Eglise le propose, mais ne l'impose pas; c'est un conseil, non un ordre. Aux plus généreux elle offre ce but; nul n'est contraint.

« Un jeune solitaire allait entrer dans cette forte milice. Il voit qu'on fait les apprêts d'un baptême, qu'on prépare un habit angélique; il s'étonne et dit à un vieillard : « Mon père, on ignore peut-être que je ne suis pas catéchumène. »

— « Non, mon fils, répond le vieillard. C'est un « second baptême auquel on te convie. Ceux qui « n'ont reçu que le premier sont grands sans doute, « mais ils ne sont qu'au premier degré; ils sont « moindres, ils sont inférieurs, ils sont dans la vie « vulgaire et commune. »

« Je sais qu'il est possible, qu'il est facile même, en restant dans le siècle, de monter au ciel. Je connais la dignité des préceptes; toutefois ce sont des préceptes. Aussi l'Eglise commande, presse, insiste; au besoin elle forcera : *Compelle intrare.*

« Mais le champ des conseils est libre, on y entre avec transport, on se présente avec des chants, des acclamations, des lumières. Cependant l'Eglise reste calme. Elle prend même un ton sévère. L'Evêque adjure qu'on lui dise vrai : — Est-ce Dieu qui vous amène ? Etes-vous digne ? Etes-vous en volonté de persévérer ?

« — Oui, en me confiant à la miséricorde de Dieu ! Et l'Evêque, à son tour, s'écrie : *Deo gratias,* Grâces à Dieu ! Et les chants recommencent. Avez-vous entendu cette voix forte d'un enfant ? Avez-vous entendu ?

« — J'ai vu, disait-elle, ce palais du monde, et « sa pompe ne m'a pas éblouie ; j'ai vu ce royaume, « j'ai vu son sceptre, sa pourpre, ses parures, et je « les ai méprisés, *contempsi.* » Et pourquoi ce mépris, dis-nous, mon enfant ? pourquoi ce dédain ?

« — C'est que Jésus-Christ est le vrai Roi et « Seigneur. A lui désormais tous mes regards, « toute ma tendresse, toute ma foi, tout mon « amour : *Quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi.* »

« Donnez-lui donc le vêtement du nouvel homme, la ceinture des forts, la robe d'immortalité ; mettez sur ses épaules le joug du Christ, suave et léger, et couronnez son front du voile. Ce voile, ont dit les anciens, c'est la mitre de liberté, le signe de l'affranchissement, le casque du salut : Allez ainsi parée, ainsi armée, à votre Roi.

« Et maintenant, voyez battre cette poitrine, et ce cœur surabonder de joie. Les paroles échappent de ses lèvres. Douces et bonnes paroles : *Eructavit*

cor meum verbum bonum! Elle veut parler au Maître, au Roi, et pourquoi? Elle a des œuvres à lui raconter, de grandes choses à lui dire : *Dico ego opera mea Regi.*

« Et quelles sont vos œuvres, ma fille? vous êtes à l'écart, dans l'ombre, inutile. Les actifs sont ailleurs, les utiles sont dans le monde. L'un mènera ses troupeaux dans les herbes et remplira ses étables; l'autre fourbira son épée; un autre montera sur les rostres de l'éloquence. Mais vous, que serez-vous?

« Soyez du moins la femme forte; elle a choisi la laine et le lin, elle donne du butin à ses esclaves, des mets à ses servantes; elle mesure le champ et l'achète; elle tisse des étoffes et vend des ceintures aux Chananéens. Mais vous, que faites-vous et où allez-vous?

« — Je vais au Calvaire; une secrète harmonie m'y pousse, un écho m'y appelle; je cours au Christ harmonieux, *Christus musicus*. Le luth est dressé, les cordes sont tendues, clouez, fixez-les : cordes vives sur un bois sanglant! Frappez, frappez, bourreaux! Quel son, quelle divine harmonie! »

Ce sont les sept paroles d'abord, puis les gé-

missements de l'Eglise, les voix de la solitude, les chants de la terre qui vont se mêler aux cantiques des cieux. J'ai entendu, j'ai vu, j'ai cru, j'ai aimé ! Et c'est pourquoi j'ai choisi d'être inutile et oubliée dans la maison de mon Seigneur Jésus-Christ ; *Elegi abjecta esse in domo Domini mei Jesu Christi.*

« Non, vous ne serez pas inutile, ma fille ; mais vous serez un supplément au monde, comme l'a dit un de vos pères, *orbis supplementum.* Le monde a de grandes défaillances, le péché y fait des brèches, le mal y creuse des vides, et c'est pourquoi les jours s'abrégent, les nuits ont moins de repos, les pluies tombent en torrents intempestifs, et des fléaux brûlent les sillons. C'est vous qui suppléerez à ces défaillances.

« De plus, vous êtes un complément de la création, et par vous le Ciel sera plus bénin, la rosée plus fraîche, la moisson plus abondante.

« Mais j'oubliais ce monde moral qui a bien plus besoin que vous lui veniez en aide pour le suppléer et le compléter. Car là surtout sont les grandes défaillances ; là sont des jours sans lumière, des nuits sans sommeil. Voyez tous ces vides, n'oubliez aucune souffrance, n'oubliez ni le monde, ni l'Eglise, ni les pasteurs, ni les

pasteurs, ni les troupeaux ; répandez sur tous le trésor de vos prières... »

XXVII

LE PEUPLE A SAINT-PIERRE.

Les paysans et le peuple romain aiment tendrement cette merveilleuse église de Saint-Pierre : ils y viennent avec joie. Autour des autels où l'on célébrait la messe, leur foule se pressait.

Peuple et paysans, ils sont beaux dans ces splendeurs de Dieu et de l'homme. Cela a été bâti pour honorer leur Christ, et leur Christ l'a ainsi voulu. Ici, ils sont grands. Chacun d'eux a toute la stature humaine.

Qu'on ne leur reproche pas une certaine nonchalance. Ils sont chez eux, chez le Fils du Charpentier, chez le Batelier de Galilée, chez l'Ouvrier de Tarse. Ils sont les premiers appelés, les bienheureux pauvres.

Vous qui portez les noms de maîtres et de seigneurs ; vous qui, sortant d'ici, trouverez chez vous des aises et des magnificences, vous êtes dans le lieu terrible, en présence du juge redoutable ; inclinez-vous et tremblez.

On assiégeait la statue de saint Pierre. Je ne me lasse pas de voir ces figures souvent majestueuses dans leur dévote simplicité. Je reconnais ceux qui obéissent à l'habitude, ceux qui demandent, ceux qui remercient, ceux qui accomplissent un vœu, ceux qu'amène l'amour.

Les yeux laissent deviner la prière du cœur. C'est là que j'ai *vu* des prières éloquentes ! Après avoir baisé le pied de l'Apôtre, ils s'inclinent et le touchent de leur front, les prêtres de leur tonsure.

Une fillette se haussait pour approcher sa bouche, mais il s'en fallait de quelque chose. Elle ne se découragea point. Sa sœur, plus petite encore, lui donnait assistance. Toutes deux s'y reprirent à plusieurs fois.

Enfin elle se suspendit des deux mains, et ses èvres effleurèrent le pied du Pêcheur. Satisfaite,

elle aida à son tour la petite sœur qui l'avait aidée. Un rayon de la main bénissante venait sourire sur ces fronts charmants.

Ce tableau a souvent tenté les peintres. C'est ainsi que le bon Léopold Mozart souleva son petit Wolfgang, et que nous sommes tous soulevés de quelque façon. Frère et sœurs, et enfants et neveux, je pensai à vous.

Ne nous sommes-nous pas tous aidés, ne nous aidons-nous pas les uns les autres pour nous hisser jusque-là? Lorsqu'à mon tour je baisai le pied de saint Pierre, je vous sentis derrière moi.

XXVIII

L'ACADÉMIE DE FRANCE.

Sur le Pincio, au sommet de cette élégante et grandiose *Scalinata,* présent d'un Français, il y a deux grands témoins de la France.

A la Trinité des Monts sont établies les Dames

du Sacré-Cœur, qui viennent de chez nous. Ces nobles femmes travaillent à former des chrétiennes.

C'était un des vœux de César Balbo et de ces honnêtes esprits qui rêvaient pour l'Italie un progrès si différent des écroulements où elle se précipite.

Balbo trouvait que l'Italie n'avait plus assez cet objet de respect et d'amour : la femme cultivée dans la lumière catholique. Il espérait que les religieuses de France feraient à l'Italie cet incomparable présent.

Pauvre Balbo ! A la place de la chrétienne qu'il attendait et qui commençait à fleurir, l'esprit moderne donne à l'Italie la garibaldienne. Ce n'est pas la même chose !

L'autre établissement s'appelle l'*Académie de France*. Notre Institut essaye à Paris des jeunes gens, peintres, statuaires, graveurs, musiciens. Il envoie à Rome les plus vaillants pour être perfectionnés. Perfectionnements en petit nombre, et petits, petits, petits !

Les élèves de l'Académie de France habitent un palais magnifique sur ce beau site baigné de soleil. Ils sont entourés de chefs-d'œuvre vivants et de ruines éloquentes ; ils savent le métier. Mais

ce n'est pas tout de savoir le métier : il faut être né pour la chose

Ce n'est pas tout d'être entouré de chefs-d'œuvre, il faut les voir; ce n'est pas tout d'être entré à l'école, il faut en sortir; ce n'est pas tout d'habiter Rome, il faut cesser de regarder Paris. Rares sont les élèves de l'Académie de France qui peuvent perdre l'accent de Paris et faire autre chose que « l'article Paris. »

XXIX

LE *RÉALISME.*

Parcourant ces merveilles de la peinture et de la sculpture étalées partout dans Rome, je me disais : — Hélas! hélas! que je vais mépriser les chefs-d'œuvre de la prochaine exposition !

Il faut bien l'avouer, je ne peux faire ici un pas qui ne me hausse d'un degré, souvent de plusieurs, dans le mépris des idées modernes, des chefs-d'œuvre modernes, des temps modernes.

Je méprise immensément, je sens que je méprise jamais cet orgueilleux vulgaire qui nous inonde e l'abondance de ses produits moulés, coulés, narqués au même coin de bassesse et de laideur.

Coquelet me dit sans cesse qu'il est de son emps, qu'il faut être de son temps, que je ne suis as de mon temps. Il ajoute que la religion devrait e rendre de son temps. — O Coquelet! si tu te oyais de mes yeux!

Coquelet ne veut pas avoir d'ancêtres. 89 l'ennuie ar son antiquité. 1830, voilà sa date. En 1830, le nonde est devenu sage. 1830 « a vaincu le despoisme sans tomber dans l'anarchie. »

1830 a fait la politique comme il faut, la religion omme il faut, l'art et la littérature comme il faut. Toutes choses ont été faites, refaites, établies en 830 comme il faut. — Non, rien n'égale l'orgueil le cet imbécile!

Au fond de l'âme, Coquelet préfère Monsieur Courbet à Raphaël. « C'est plus vivant, » dit-il. — Effroyable niais, sais-tu seulement ce que c'est que la vie!

Il est réaliste, Coquelet! Réaliste et fantaisiste. Il aime qu'on lui peigne des casseurs de pierres, des

croque-morts, de vils ivrognes dans un sale cabaret. Il dit : « Comme c'est cela ! »

Il goûte aussi les sujets tirés de Faust. Méphistophélès le charme particulièrement. Jusqu'ici, j'ai volontiers un peu admiré le poème de Gœthe; mais il y a quelque fond de sottise là dedans.

Coquelet sent le style d'une certaine manière qui est à lui, qui est de son temps : il en a horreur. Il est gêné, il souffre, il s'éloigne quand le style apparaît; il demande autre chose, et il a fabriqué un mot pour cette chose.

Un jour, il m'a dit : — « Enfin, tous vos grands peintres, à commencer par Raphaël, ils manquent de *cachet !*

« C'est beau, si vous voulez; mais c'est trop beau. Vous avouerez bien que nous ne sommes pas si beaux que cela ! Nous n'avons point ces poses pompeuses, ces gestes nobles, cette manière de marcher sans toucher terre.

« Toujours du beau et rien de joli ! On ne trouve pas dans tout Raphaël un minois de femme un peu piquant. Pour moi, je me sens incapable d'aimer une femme de Raphaël. »

Il appelle cela *aimer!* Il dit tranquillement ces brutalités énormes. — Au fond, Coquelet, ce que vous reprochez à ces grands peintres, c'est qu'ils ne vous débauchent pas.

— Voilà de vos exagérations! Mais ne convenez-vous pas que l'art doit parler aux sens, et qu'il se trompe lorsqu'il ennuie? — Allez voir la Farnésine. Là, Raphaël vous pourra contenter.

— Je l'ai vue. Ce n'est pas encore assez amusant. Il n'y pas de bacchanale; le vin de Champagne n'a point passé par là. Cet Olympe n'a jamais dansé un galop.

Telles sont les idées de Coquelet. J'en ai pris croquis avec répugnance, au profit des modernes qui seraient tentés d'orgueil en considérant leur popularité.

Noble terre romaine! Le réalisme n'y a pu prendre. Plusieurs peintres, non des moindres, ont essayé d'implanter cette infection. Le Dominiquin, en ai regret, a fait une tentative particulièrement malheureuse.

C'est à Saint-Louis des Français, dans la chapelle de Sainte-Cécile. La scène de la Mort est ma-

jestueuse; celle du Jugement faiblit; la troisième, Cécile distribuant ses biens aux pauvres, est néfaste.

Le réalisme y coule à plein, et, comme toujours, le réalisme est ici le contraire de la vérité. Au lieu de pauvres, le peintre nous montre des gueux qui s'injurient, se narguent, se volent et se houspillent.

La haine du pauvre respire dans cette scène. Difficilement on pourrait imaginer quelque chose de plus inintelligent, et, vu le lieu et le principal personnage, de plus indécent.

Certes, tels ne furent point les pauvres dans l'primitive Eglise, les premiers-nés du Christ, l'avant-garde des martyrs, ceux qui veillaient sur le Pape fugitif, ceux que Cécile appelait ses frères.

Jamais, aux époques antérieures, un peintre n'eût ainsi avili et la sainte pauvreté et le lieu saint. Dans la chapelle de Fra Angelico, au Vatican, les pauvres qu'assiste saint Laurent sont des membres souffrants du Christ.

Je ne comprends pas comment le Dominiquin a fait une telle faute, ni comment les donateurs de la chapelle et le clergé ont pu l'accepter. Tou

es soleils ont leurs éclipses; celle-ci a été totale t cruelle.

Il en est peu d'autres exemples anciens. Les eintres romains les plus faibles ont lutté contre ette misérable nature. Ils ont cherché le style.

Pourtant, si le peintre de la « définition de 'Immaculée-Conception, » qui couvre en ce mo- nent plusieurs arpents de murailles dans le voi- inage de Raphaël; si ce peintre cherche le style, hélas! qu'il a mal réussi!

Voilà une solennelle et formidable preuve du péril de s'attacher à la plate vérité historique. Ces mmenses fresques sont pleines de portraits dont ucun n'est flatté, au contraire!

Le Cardinal qui lit la bulle est orné de lunettes l'or. Quel besoin aura la postérité de ces lunettes l'or?

Mais enfin l'art romain n'est pas réaliste, ni insolemment charnel et frivole, ni démocrate, comme l'art du temps de Coquelet. Les Romains n'ont pas encore aimé la laideur.

S'ils viennent à cette dépravation, l'on peu croire que les artistes essaieront de les satisfaire Ce peuple des desservants de l'art, sans être hum ble, ne brille pas par la sainte fierté.

Mais alors les Romains honoreront moins les artistes. La conscience a toujours son droit. Un peuple qui veut être corrompu méprise ceux qui le corrompent.

Quels beaux honneurs cette Rome a su rendre au génie et même au simple talent! Elle garde les œuvres dans ses églises et dans ses musées; elle donne à l'artiste une sépulture à l'ombre des autels.

Raphaël est à Sainte-Marie des Martyrs, le Fiésole à la Minerve, Salvator à Notre-Dame-des-Anges; à Sainte-Martine, Pierre de Cortone s'est fait un tombeau papal; aux Saints-Anges. un monument dit la place où Michel-Ange reposa.

Mais je n'ai guère remarqué que les peintres modernes, quoique très-amoureux de la gloire, à qui je faisais cette observation, en fussent sensiblement touchés. Foin de la gloire qui ne rapporte qu'un tombeau !

Ils sont du temps de Coquelet.

XXX

LA BRUTE.

Quels cris ils poussent ! Quelle langue ils parlent ! Quels blasphèmes ils hurlent sans fin ! Comme cette meute est affamée de déchirer le Christ !

Non pas tous, pourtant. Il y a de ces hurleurs qui hurleraient volontiers autre chose ; il y en a qui se tairaient s'ils n'étaient payés pour hurler.

Il y en a d'ignorants, blasphémateurs de ce qu'ils ignorent, et c'est même le grand nombre. Ils dévoreront ce qu'on leur fait blasphémer.

Il y en a de pervers, qui secrètement honorent ce qu'ils consentent d'insulter. Ils ont en poche les trente deniers du traître. Quelques-uns se pendront.

Il y a la brute ignorante et perverse à la fois,

qui ne sait pas et ne veut pas savoir, qui est tourmentée de haine et qui veut haïr.

Les chrétiens aux bêtes! La brute crie pour son compte. Il y a longtemps que le Christianisme projette sur elle une clarté qui l'humilie.

Si le Christianisme était enfin étouffé, si cette lumière pouvait disparaître, la brute n'aurait plus conscience de sa bassesse et de sa laideur.

La brute serait tranquille dans sa fange, car il n'y aurait plus d'être sans tache; tout le genre humain serait plus près du niveau de la brute.

La brute, incapable de construire, prendrait une pioche et elle démolirait. La brute, incapable de raisonner, prendrait un couperet et réfuterait les docteurs.

Quel autre instinct peut avoir la brute, et comment se rendre compte autrement de sa furie? Le Christianisme ne lui fait aucun mal matériellement.

Elle est libre de s'écarter de lui, de vivre en dehors de ses maximes, de croire ce qu'elle veut, d'adorer ce qu'elle veut.

Mais le Christianisme entretient dans le monde une certaine moyenne de décence, une certaine estime de la probité qui chagrine la brute.

Le Christianisme crée des préjugés contre le vice, il élève des remparts contre l'absurde et contre l'infâme : il fait tort à la brute.

Devant les problèmes de l'ordre social, il propose des solutions qui excluent la brute et qui ont toujours chance d'être acceptées : il opprime la brute.

Dans une société chrétienne, la brute perd les trois quarts de ses moyens de succès et l'espérance de gouverner le monde.

Imaginez les écrivains que je viens de lire, non pas sous saint Louis, mais seulement sous Louis XIV : plus de ressources !

En voilà un qui m'étalait ses principes pieux et qui m'offrait sa plume, mais l'orthographe manquait : il éclate de décorations et il juge le Pape.

Cet autre, idéal de cuistre, qui même en ce temps n'a pu faire avaler du public ni poésie,

ni roman, ni critique, il juge le Pape et il boit du vin couché.

Et toi, front de vipère, ta tête insolente s'est retirée aplatie de dessous le talon de la justice. L'Eglise n'est pas assez pure pour toi !

Mélanges difformes du délateur, de l'histrion et du Trissotin : cela n'a pas le premier instinct du français, ni de l'histoire, ni de la probité ;

Cela s'est caché sous tous les masques ; cela s'est donné vingt ans pour champions de la liberté, de l'humanité, de la justice ;

Cela salue avec une ignoble joie tous les abus de la force ; cela dénonce, cela demande que l'on bâillonne, que l'on rançonne, que l'on emprisonne ;

Cela ne demande pas tout-à-fait que l'on tue, mais cela est tout-à-fait ennemi des victimes et tout-à-fait ami des meurtriers ;

Cela insulte, — d'une insulte scélérate et basse, et abjecte, et cafarde, — au droit violé, à la justice qui succombe, à l'innocence qui meurt.

Ils n'auraient pas besoin d'insulter, puisque

enfin la besogne est en train; — mais insulter, c'est ce qu'ils savent faire. Ils veulent servir.

Non serviam; ils ne le disent qu'à Dieu. Pour tout le reste du service contraire, quoi que ce soit : *Serviam! serviam!* Ils sont là.

Ils veulent servir, ils s'empressent. Ils étoufferont les cris de la victime sous les huées, ils la déshonoreront parmi le peuple.

Ils espèrent que leur encre sera un fiel dans la blessure. C'est leur contentement particulier, leur pourboire. Ils feraient cela pour rien.

Et ils servent en effet! Le poignard le plus aigu, le poison le plus actif et le plus durable, c'est la plume dans des mains sales.

Avec cela on gâte un peuple, on gâte un siècle. Il s'écrit aujourd'hui des choses qui lèveront longtemps en semence de crimes.

Une seule main, un seul fouet : et on les verrait à plat tout de suite, demandant grâce, promettant de travailler honnêtement!...

XXXI

IDÉES D'UNE BOURGEOISE.

L'an passé, l'Europe civilisée regardait avec enthousiasme un petit garçon qui tirait la langue au Vatican. Deux ou trois éditions, trois ou quatre traductions, quatre ou cinq semaines de vogue.

Tout est tombé dans l'ombre et même dans la crotte. Mais quel éclair! Durant quinze jours, le petit garçon s'est vu le seul insulteur du Pape que le monde civilisé voulût écouter.

Madame veuve Dudevant n'a pas eu pareille fortune. Avant le petit garçon, cette dame expérimentée avait écrit le même livre et plus mauvais, tiré au Vatican la même langue malhonnête.

Et personne au monde n'en a rien dit; et moi qui devais savoir ces choses, je n'en ai rien su.

Aujourd'hui seulement j'apprends que madame Dudevant, dès 1857, a fait le sac de Rome !

C'est mêlé d'une histoire d'amour, — le même amour que la dame a tant conté. — Il ne sera pas dit qu'elle a une fois touché la plume sans remuer, remuer l'infection des amours.

Mais elle veut principalement démontrer que le gouvernement du Pape déprave l'Italie, et tel est tout juste le plan du petit garçon. La dame met l'amour par-dessus le marché.

Voilà le malheur d'avoir tant fréquenté les cuistres et tant hanté les forbans : cette veuve, qui sait écrire, a pris contre Rome la haine basse du cuistre, la haine féroce du forban.

Le premier châtiment de cette passion est de faire de sots livres ; sots et ennuyeux, ennuyeux et dédaignés. Le petit garçon n'a pas été maladroit : il s'est fait donner un coup de main par la police.

La haine antilittéraire de madame Dudevant contre l'Eglise s'étend jusqu'au peuple romain, jusqu'à cette auguste Rome. Elle semble avoir

parcouru Rome en compagnie de quelque prêtre marié.

L'on remarque dans Rome l'absence absolue du type *canaille,* si visible à Londres et à Paris. A Rome, les figures et les attitudes sont pleines de fierté, même de noblesse.

Point de ces faces dégradées et abjectes, *jaunes comme un vieux sou,* sur lesquelles siégent les sept péchés capitaux. Le haillon même est fier ou touchant.

Point de ces esclaves du travail, lourds, souillés, qui, les épaules écrasées et les yeux éteints, traînant des savates sordides, apparaissent parmi nos splendeurs, redoutables machines qui les broieront.

L'ouvrier de Rome est un chrétien. On devine un cerveau dans sa tête, un cœur dans sa poitrine. On ne lui impose pas ce que l'on veut. Ce n'est pas lui que l'on attellerait, le dimanche, à de vils fardeaux.

Il prend d'autres joies et d'autre repos que l'ivresse. Il a des habits de fête qu'il revêt les jours de fête, et il va entendre la messe à Saint-

Pierre, à Saint-Jean de Latran, à Sainte-Marie-Majeure.

Il voit Dieu passer dans les rues, il le reçoit dans sa demeure; il est membre d'une confrérie; il prie, entouré de sa femme et de ses enfants; il demande à Dieu son pain de chaque jour.

Il est baptisé, marié, enterré; on ne le dédaigne ni vivant, ni mort, ni en lui-même, ni en son père, ni en ses enfants. Et s'il reçoit quelque offense, il sait pardonner; il sait que Dieu le vengera.

Madame Dudevant ne perd point son temps précieux à courir les mansardes. Elle n'a pas vu à Paris le ménage de l'ouvrier philosophe qui travaille le dimanche, et qui boit le lundi.

Elle n'a pas vu ce chef-d'œuvre de la civilisation, lorsqu'il rentre ivre, déchiré, volé, furieux, dans le taudis où sa femme et ses enfants attendent un morceau de pain qu'il a laissé au cabaret.

Elle n'a pas vu à Rome le crucifix honoré dans la demeure indigente, la détresse acceptée en union aux douleurs de l'Homme-Dieu; la

charité accourant soulager des fardeaux allégés déjà par la foi.

Elle croit voir la plèbe romaine livrée à toutes les abjections : paresse, fourberie, malpropreté, nudité cynique, haine sans fierté, superstition sans foi, hypocrisie.

« Les mendiants, dit-elle, se battent ou se volent « les uns les autres, de la même main qui égrène « le chapelet bénit, et mêlent à leurs litanies plain- « tives de grotesques ordures, quand ils croient « qu'on ne les comprend pas. »

Qu'elle ait vu tout cela, j'en doute; mais j'avoue qu'une ville de deux cent mille habitants ne saurait être absolument purgée de libres penseurs, même dans la plèbe, même parmi les mendiants.

On voit à Paris des paresseux, des fourbes, des malpropres, des cyniques vêtus et non vêtus, des gens sans foi qui consultent les somnambules, des auteurs, des acteurs, des seigneurs pleins de haine sans aucune fierté.

On y voit des mendiants de toutes sortes, mendiants de sous, mendiants de gloire, mendiants de force, qui se battent et se volent les uns les autres, de la même main qui écrit ou colporte les évangiles du droit nouveau.

Et je crains que plus d'une dame de Paris n'ait fait hypocritement de grands accrocs à la foi jurée, et ne se soit rendue malpropre, de la même main qui avait tourné les feuillets de *Lélia*.

Et c'est mon avis que *Lélia* et d'autres chefs-d'œuvre, plaintives litanies d'âmes affamées de corruption, sont plus remplis d'ordures, même grotesques, que le langage d'aucun mendiant de Rome.

Je ne comprends pas madame Dudevant! Est-elle pour la vieille morale, qui est celle de Rome, ou pour la morale « indépendante » si ressassée dans ses livres? Les coquins de Rome appartiennent à la morale nouvelle.

Il est évident que les paresseux, les fourbes, les malpropres, les haineux, les superstitieux, les hypocrites, les voleurs, les cyniques, ont parfaitement abrogé en eux-mêmes la morale de Jésus-Christ.

Ce ne sont pas ces espèces qui soutiendront le gouvernement pontifical, qui exposeront leur vie ou leur liberté pour le défendre, qui lui resteront fidèles s'il est renversé, qui travailleront à le rétablir.

Au contraire, ils pilleront les églises, donneront la *coltellata,* seront les mains du droit nouveau. Et si madame Dudevant visite Rome « régénérée, » ils la charrieront au Capitole dans leurs bras.

Après cette injustice très-hypocrite envers le peuple du droit nouveau, la veuve se lâche contre Rome. Elle parle comme Coquelet et je ne m'en étonne pas. Au fond, l'illustre veuve est bourgeoise.

« Rome, dit-elle, n'est qu'une laide, triste et sale grande ville, prosaïque, sans caractère. La Rome moderne ne sert qu'à avilir l'ancienne. Ne s'est-on pas avisé de gâter le Colisée par un *chemin de Croix!* »

Les Franciscains prêchent le *chemin de la Croix* dans le Colisée : « Des bouffons, dit la veuve! Leur burlesque fait rire le haut clergé, qui le tolère pour ne pas mécontenter le peuple. »

Enfin, cette Rome moderne fait un si déplaisant contraste avec l'ancienne qu'il faudrait la transporter ailleurs. Alors on aurait « un beau temple *dédié au génie des siècles.* » Voilà une idée!

Dans cette Rome « assainie » au moral et au physique, dans « ce musée de l'univers », l'excellente bourgeoise retrouverait « la véritable Rome de ses rêves d'enfant. » Madame veut ses rêves d'enfant !

Certainement, Madame est un maître écrivain. Dans un âge avancé, elle conserve quelque fleur. — Mais elle a trop fréquenté la mauvaise compagnie. Les cuistres ont déteint sur elle.

XXXII

PAROLES D'UNE PAYSANNE.

Le Très-Révérend Abbé de Solesmes et un moine de Saint-Paul, visitant le tombeau des Scipions, furent surpris par la pluie. Ils s'arrêtèrent sous un auvent et, attendant que l'averse fût passée, ils dirent le bréviaire.

Une vieille contadine, pauvre et portant un petit fagot, vint au même abri. Elle se tint discrètement auprès des religieux pendant qu'ils priaient.

Ils arrivèrent à la fin du *Te Deum : In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Là, ils firent une pause, regardant si la pluie allait cesser. La bonne vieille alors ouvrit la bouche :

— *Signori*, dit-elle aux deux religieux, *che bella parola : Domine, in te speravi; non confundar in æternum!* Elle les salua noblement, remit son fagot sur sa tête et s'éloigna.

XXXIII

GODARD ET BIDARD.

Sur la pente rapide de l'Aventin, j'étais suivi du caporal Godard, et le fusilier Bidard suivait le caporal Godard. Nous nous connaissons de vue.

Je les rencontre souvent. Le fusilier a quelque sou de poche, le caporal ne dédaigne pas de promener le fusilier. Ils boivent à la coupe de la civilisation.

Soit désir de me vexer, soit dessein de m'éblouir, dès qu'ils furent très-près de moi, ils se mirent à

parler très-haut. Le fusilier Bidard dit au caporal Godard :

« — Voilà donc ce fameux *Avant-train!* Ils ont mis là haut des églises comme partout, je le parie. Chez nous, ce serait la place d'un fort détaché.

« Autour du fort détaché, pousseraient naturellement des guinguettes. Le soldat pourrait s'y reposer et divertir. Il y viendrait des dames.

« On ouvrirait des boutiques, on établirait un omnibus. Peu à peu ça ferait une population. On aurait un quartier agréable, *au lieur* d'un sale désert. »

Le caporal répondit : « — Tu es bon, toi! Tu crois qu'ici l'on songe à l'utilité et à l'agrément. Ici, les curés gouvernent. Ils ont abruti le peuple.

« Cherche. Tu ne vois pas de bastringue chantant ni dansant, pas de casernes, pas même de sergents de ville. Ici, ils sont en retard de deux siècles au moins.

« — Vous dites deux siècles, cap'ral ? je dis deux siècles *au moins*. » Il y eut un silence. Bidard reprit :

« — Deux siècles, qu'est-ce que ça pourrait bien faire, cap'ral..., sans vous commander ? » Godard réfléchit à son tour.

« Nous disons deux siècles ? — Oui, cap'ral ; vous l'avez dit. — Et je ne m'en dédis pas. Ils sont en retard de deux siècles au moins. — Et ça fait ?

« — Ah ! dame ! ce que ça fait ?..... Ça fait pas mal de temps ! Et oblige-moi de ne pas questionner ton supérieur ! »

XXXIV

COQUELET AUX CATACOMBES.

Coquelet a visité les catacombes. Il fait ses grâces là-dessus.

— C'est, dit-il, un lieu triste. Néanmoins on y prend une forte idée du fanatisme qui résistait à pareille épreuve. Certes, dans ces tannières, les chrétiens, surtout les riches, durent regretter l'abondance de la vie antique !

— Croyez-vous, Coquelet? Pour ma part, j'ai une autre pensée. — Je serais étonné, dit Coquelet, que vous consentissiez à penser un instant comme tout le monde. Oh! catholique, songez-y. Le goût du paradoxe est un des caractères de l'orgueil!

— Croyez-vous, Coquelet? Suivant moi, ce ne fut pas le goût du paradoxe qui poussa les chrétiens à sacrifier leur fortune et leur vie. Je crois que l'on se trouvait bien dans les catacombes. Je crois que si vous consentez d'y réfléchir un peu, vous en jugerez tout comme moi.

Imaginez que nous vivons en ce temps-là et que Dieu nous montre par mille exemples le fond des âmes; que nous lisons dans l'âme du convive de César, que nous lisons dans l'âme du convive du Christ, participant au banquet eucharistique, offert sur les reliques des martyrs.

Voyez d'un côté les ignominies, de l'autre les gloires; d'un côté les terreurs, de l'autre les espérances; entendez le beau gémissement de l'inextinguible dignité humaine, écoutez les conseils persévérants de la raison :

Je dis que, tels que nous sommes, vous et moi, simples honnêtes gens, pourvus de quelque

fierté, de quelque droiture, de quelque humanité, considérant la réalité du bonheur, nous serions tentés de plonger dans les catacombes. Et, avec un peu d'aide, nous le ferions, par une sorte de sensualité.

Songez-y donc ! La joie de n'être plus de cette infâme troupe de courtisans, la joie de posséder notre âme, la joie d'avoir à nous un bien que César ne pourra jamais ravir ; la joie de rompre avec les souillures, avec la haine, avec le mépris ; la joie d'aimer ! Or cette joie était dans les catacombes et ne se trouvait que là !

En vérité, Coquelet, vous sacrifiez trop au paradoxe ! Une vaine satisfaction de ne point penser comme le monde chrétien, c'est-à-dire comme tout le monde, vous porte constamment à des excès d'injure et d'iniquité contre la nature humaine. Vous méconnaissez ce beau débris où s'attache la complaisance de Dieu.

XXXV

UN ROI AU PALAIS DES CÉSARS.

La voie publique longe les ruines du Palatin. Une porte bâtarde s'ouvre au milieu d'un misérable mur. On y lit cette inscription : *Ingresso al palazzo dei Cesari ;* entrée du palais des Césars.

La porte s'ouvrit ; nous vîmes descendre ou plutôt dégringoler du palais des Césars un vieillard chétif. Il gagna lentement sa modeste voiture arrêtée sur le chemin.

Enrico me dit : — « Voilà plus qu'il ne semble. Vous voyez Sa Majesté Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Naguère, on voulait le faire empereur d'Allemagne ; il pouvait s'en passer la fantaisie. »

Ce roi nous fit songer. Il a régné, il règne encore nominalement sur une nation de seize millions d'hommes, qui se proclame essentiellement militaire et savante, et qui est assez ces deux choses-là.

L'armée prussienne se laisse dire, comme une autre, qu'elle est « l'armée la plus brave du monde ; » les académies prussiennes ne se croient pas les moins illuminées.

Le roi que voilà est général de cette armée, président de ces académies ; il est, en outre, pape de son Eglise. Mais il a une maladie fâcheuse : il se croit sous-lieutenant.

Il a été fort savant, fort éloquent, fort érudit, vraiment fait d'une bonne pâte, excellent particulier prussien. Mais, pauvre homme, — protestant et pape, — il est tombé en enfance.

Il se promène dans Rome, environné partout d'une compassion respectueuse. Ailleurs on le tiendrait prisonnier. Les rois devraient encore protéger Rome, pour avoir une retraite en cas d'accident.

Quand il passait pour sain d'esprit, ce roi avait acheté un palais sur le Capitole. Il y voulait établir un temple et un prêtre de sa religion. Il a eu toujours de certaines idées !

Néanmoins, dans la question de l'empire, il vit qu'on ne lui proposait rien de sérieux ni d'honorable. Il dit une loyale parole, bien forte pour un protestant.

C'était son « cher Arndt » qui lui offrait la couronne impériale, au nom du parlement de Francfort. Quel était ce cher Arndt, je l'ignore tout-à-fait. On savait cela en 1848, mais il y a longtemps.

Il répondit : » Mon cher Arndt, vous êtes mon vieil ami, et vos amis de Francfort, qui se disent assemblée nationale, sont tout ce qu'il y a de plus estimable en Allemagne. Je les considère beaucoup.

« De concert avec eux, vous me faites une proposition malhonnête. Quel mandat les autorise à mettre un roi au-dessus des autorités légitimes auxquelles ils ont prêté serment ?

« Notifiez-leur cela doucement. Ils m'inspirent de l'orgueil et de la reconnaissance comme à toute l'Allemagne, et je serais désolé de leur faire de la peine. La vérité est qu'ils ne savent ce qu'ils disent.

« Que m'offrent-ils ? Cet enfantement des révolutions de 1848 est-il une couronne ? Il ne porte pas la croix sainte, il n'imprime pas sur le front le sceau de la *grâce de Dieu*. Ce n'est pas une couronne.

« C'est le collier de fer qui réduirait au rôle d'esclave de la Révolution le fils de vingt-quatre prin-

ces, le chef de seize millions d'hommes et de l'armée la plus brave et la plus dévouée du monde.

« Pour prix de ce bijou, je devrais violer la parole que j'ai donnée, d'essayer de m'entendre avec les autres princes et avec l'assemblée sur la constitution de l'Allemagne. Je ne violerai ni cette promesse, ni aucune autre.

« Vous semblez croire que la Révolution n'est que la démagogie et le communisme. La Révolution est l'abolition de l'ordre divin, le renversement du droit et de la justice. Elle soufflera la mort tant que l'ordre divin ne sera pas rétabli. »

Voilà qui est noblement pensé, noblement dit. Le roi ajoute : « Le Parlement n'a rien à offrir que des mains pures puissent toucher. » Il termine par ces mots solennels : *Dixi, et salvavi animam meam.*

Mais, en même temps, pour rétablir « l'ordre divin » il propose un congrès des puissances allemandes et de l'assemblée de Francfort, afin de constituer l'Allemagne.

Il croit que les puissances allemandes, les unes catholiques, les autres protestantes de divers lainages, d'accord avec le Parlement qui renferme tous les filaments d'antichristianisme, ourdiront l'unité !

Et alors la fabrication d'une couronne impériale sera l'opération la plus simple du monde ; et cette couronne recevra naturellement de toutes ces mains divisées « la croix sainte qui confère la grâce de Dieu ! »

Ou, peut-être, la couronne allemande pourra se passer de la croix et de la grâce de Dieu, puisque « l'ordre divin » sera rétabli...

Merveilleuse déraison de ces bonnes têtes ! L'archevêque Salinis disait bien : « Ce qui manque, c'est la théologie ! » Quoique érudit, le roi de Prusse n'a pas connu les conditions de l'empire. Il y a une érudition où parviennent difficilement les rois modernes.

L'Empire était institué pour être le bras de l'Eglise et la garantie des royaumes chrétiens. Ainsi les Electeurs l'ont eux-mêmes défini, lorsque Rodolphe de Habsbourg fit confirmer les actes de Pepin et de Charlemagne touchant l'inviolabilité des Etats du Saint-Siége.

Ecoutons le langage de l'esprit qui fait les choses grandes et durables :

« La mère Eglise de Rome, embrassant depuis « longtemps l'Allemagne d'un amour quasi pa-

« ternel, l'a honorée d'une dignité terrestre dont le « nom est au-dessus de tout nom parmi les pou- « voirs temporels.

« Elle y a établi des princes comme des arbres « choisis, elle a répandu sur eux des grâces parti- « culières, afin que, soutenus par l'autorité de cette « Eglise, ils fissent germer par leur élection, comme « une semence précieuse, celui qui devait tenir les « rênes de l'empire romain.

« C'est lui qui, *comme l'astre secondaire* à la « voûte de l'Eglise militante, *reçoit sa lumière de « l'astre suprême,* le Vicaire du Christ. C'est lui « qui, *à la volonté de ce dernier, prend et dépose « le glaive matériel,* afin que, aidé par son se- « cours, le Pasteur des pasteurs donne la paix et « la vie aux brebis, en les protégeant de son glaive « spirituel, et qu'avec le glaive temporel il réprime « et corrige, *punissant les coupables,* honorant les « bons *et les croyants.*

« Afin donc que toute cause de dissension ou « même toute occasion de froideur disparaisse entre « cette Eglise et l'Empire, et que ces deux glaives « établis dans la maison du Seigneur, *unis par « une juste alliance,* puissent concourir à l'utile « direction du gouvernement du monde, et afin « que notre volonté et nos actes montrent que nous

« sommes des fils dévoués et pacifiques, nous qui « sommes tenus à défendre ensemble dans notre « amour l'Eglise et l'Empire, etc. »

Tel était donc l'esprit de l'ancien Empire, l'esprit qui l'avait fondé, qui l'animait; l'esprit qui le ramenait dans la voie lorsque l'ambition des empereurs l'en avait écarté. L'Empire, éclairé de la lumière apostolique, devait maintenir la paix, c'est-à-dire le droit et la justice dans le peuple de Jésus-Christ.

Si le roi de Prusse avait su cela, s'il avait eu ce qu'il faut de jour théologique pour voir clair dans l'histoire, il aurait compris que le pape prussien ne pouvait pas être empereur d'Allemagne, même avec l'adhésion des autres princes, même avec l'adhésion du Parlement.

Il aurait compris qu'il n'y a plus d'empereur ni d'Empire d'Allemagne possible, ni même d'Allemagne vivante d'où puisse « germer comme une se- « mence précieuse celui qui doit tenir les rênes de « l'Empire romain. » L'esprit qui faisait ces grandes choses n'est plus, et ces grandes choses ne sont plus que des noms sans vie, *cadavera nominum*.

Et quand même on décréterait des résurrections et l'on simulerait des couronnements, on ne par-

viendrait qu'à organiser de vaines pompes, tout au plus à évoquer des fantômes. Ces fantômes apparaîtraient comme des messagers funèbres, pour signifier que les sépulcres sont rouverts et demandent une grande proie.

Allemagne, Allemagne, à qui le ciel avait tant donné ! quand tu verras reparaître un fantôme d'empereur qui ne sera ni l'élu de tes princes, ni l'oint du Christ, et qui ne tiendra pas le glaive pour protéger la justice et défendre le vieux droit, mais qui se dira l'empereur du peuple et le glaive du droit nouveau,

Alors, ce sera l'heure de la grande expiation (1).

XXXVI

BUSTES ANTIQUES.

Les portraits antiques sont un charme instructif et singulier des musées de Rome. Certaines de ces

(1) Je crois devoir rappeler que ce chapitre a été écrit en 1859.

figures surprennent, tant elles paraissent peu s'accorder avec la renommée ; mais, en regardant plus près, on retrouve son personnage.

Il y a des ressemblances amusantes avec les hommes du temps présent dans le même ordre de caractères, d'aptitudes et de vocations. Cicéron ressemble à quantité de nos avocats politiques ; et ce n'est pas une physionomie de héros.

Le buste de Brutus, l'assassin, est le portrait d'un conspirateur de 1848. Le conspirateur s'arrange pour compléter la nature; il se tond à la Brutus. Sans doute, d'un gueux moderne qui conspire dans les échoppes et médite dans les prisons, à un seigneur comme Brutus, il y a loin; et il y a loin aussi du ciseau antique à l'objectif du photographe. Néanmoins, c'est plus que la même espèce d'homme, c'est presque le même homme. Face pâle, crâne étroit.

Un buste qui déroute, c'est celui de César. Ce visage maigre, fatigué, attristé, ne laisse pas deviner l'officier brillant, le téméraire, l'orateur, l'écrivain, le rusé, le maître, le galant si parfaitement destiné à triompher partout. Où est le railleur qui soumettait ses soldats, encore soldats de la République, rien qu'en les appelant *bourgeois?* Où est l'homme d'exquise aménité qui mangeait bra-

vement des asperges à l'huile rance, de peur d'affliger son hôte, et qui prenait un vomitif avant d'aller dîner chez Cicéron, pour faire honneur au festin de ce vieux traître? Où est le cynique qui affectait de lire des lettres pendant que s'égorgeaient devant lui les gladiateurs dont il avait fait présent au peuple? Où est l'homme de cœur qui rendait si noblement à Brutus son coup de poignard en lui disant : « Et toi aussi! »

Le type césarien est davantage marqué dans les empereurs qui suivent. Les artistes officiels en ont rapproché le type napoléonien. La belle tête du César moderne n'était pas si romaine, surtout au commencement.

Quant à Caligula, c'est bien l'homme qui disait à ses amis étonnés : « — J'ai pourtant une qualité. — Et laquelle? — L'impudence! » Mot très-profond et très-politique de ce fou.

Claude, le grammairien, semble assez bonhomme. Un chef de bureau pourrait avoir cette figure. On y trouve pourtant quelque chose de malheureux. Claude offrait aux Romains des fêtes incomparables; il y faisait tuer beaucoup de monde; mais la pluie tombait à verse ces jours-là.

Les bustes de Néron ne donnent guère l'idée de

cette bête féroce. Jeune, il était charmant. Il devient gros et massif, et il prend quelque chose de dur et d'hébété, avec une teinte marquée d'impudence; mais on se figurerait autrement Néron. Il n'était pas né ce qu'il est devenu. C'est la toute-puissance, c'est la constitution de Rome qui a créé Néron.

A dire vrai, je n'éprouve rien qui ressemble à la sympathie ni au respect, devant le buste de Marc-Aurèle. Même il m'est désagréable. Je sais combien était sage et doux le meilleur des Antonins, et j'ai lu ses belles sentences. Si sa statue le représente au vrai, il se tenait bien à cheval, il avait une belle attitude d'empereur philanthrope. Néanmoins, dans les traits de son visage, que ne démentent point ses livres, il y a du membre de la cinquième classe de l'Institut. Ce bonhomme faisait tuer les chrétiens qu'il savait innocents; ce sage se pliait à tous les rites du paganisme dont il méprisait la fausseté; cet humble voulait réduire l'Evangile à ses vues bornées et, confessant les ténèbres de sa raison, bâtissait des murs contre le jour; ce bienfaisant associait à l'empire son fils, l'abominable Commode; il mourait tranquille en léguant à cette bête féroce Rome et le genre humain.

O empereur, qui grâciais si noblement les com-

plices d'Avidius Cassius et qui ne permettais aux gladiateurs que des armes émoussées, que t'avait fait le monde pour le livrer à Commode, si bien connu de toi? — Et pour finir, Coquelet ressemble beaucoup, mais beaucoup à Marc-Aurèle!

Sous la tête savamment ébouriffée et frisée de Lucius Verus, premier associé de Marc-Aurèle, mettez un col cassé; revêtez d'un frac son buste présomptueux, vous avez un membre distingué du Jockey-Club. Pendant que ses lieutenants battaient les Parthes, Lucius Verus s'exerçait aux jeux de la gladiature. La campagne finie, il commandait à l'historiographe Fronton de lui en assurer tout l'honneur. Il offrait même de faire les principaux articles : « Si tu veux que je te rédige « quelques notes, je les écrirai. Ne néglige pas « non plus mes discours au Sénat, ou mes allo- « cutions à l'armée. Je t'enverrai aussi mes con- « férences avec les barbares. Insiste longtemps « sur les désastres éprouvés en mon absence. Il « est nécessaire de faire ressortir toute la supé- « riorité des Parthes avant mon arrivée. » Les bustes de Lucius Verus abondent : aucun statuaire ne l'a manqué, et tout ce caractère d'histrion est écrit sur la mine fière du faquin.

Commode était âgé de seize ans, lorsque son

sage et vénérable père trouva bon de l'associer à l'Empire. A douze ans, il avait fallu lui faire croire que l'on brûlait vif un étuviste coupable de lui avoir préparé un bain trop chaud. Du vivant de son père, il avait combattu, comme gladiateur, trois cent soixante fois; il combattit sept cent trente-cinq fois encore, et il tuait fort bien ses adversaires, dans ces combats où Marc-Aurèle ordonnait de n'employer que des armes émoussées. Il rassembla un jour quantité d'estropiés, les fit lier, les assomma à coups de massue et prit le nom d'Hercule. Ses débauches étaient immondes et publiques. Il se fit décerner la divinité de son vivant, en forme, et on lui rendit les honneurs divins. Il donna son nom au siècle, aux mois de l'année, au sénat, à l'armée, à Rome, qui s'appela *Colonia Commodiana*. Il mourut assassiné par une prostituée et par des esclaves favoris qu'il menaçait de proscrire, et le Sénat, qui l'avait applaudi jusque dans le cirque, ordonna de le dépecer dans le spoliaire, lieu où l'on traînait avec un croc les gladiateurs tués ou blessés à mort. — Sa figure longue, molle, hébétée et lâche, est celle de ces jeunes drôles qui se font ruiner par les aigrefins et les filles; et tel est aussi le type d'Héliogabale.

En somme, dans ces figures d'empereurs, il y a plus de vulgarité que de monstruosité; pour-

tant ils étaient des monstres. Voilà l'épouvante et aussi la lumière. Ces hommes ne vivaient pas dans l'effroi de leurs crimes. Ils faisaient ce que l'on avait toujours fait, plus ou moins : ils tuaient, ils couraient la chance d'être tués; ils gouvernaient comme ils croyaient qu'on avait le droit et qu'on était dans la nécessité de gouverner.

On dit que Charles IX mourant voyait autour de son lit les fantômes des protestants de la Saint-Barthélemy. Le souvenir d'une pareille exécution dut en effet troubler un prince né chrétien et élevé chrétiennement, quelque raison qu'il ait eue de l'ordonner ou d'y consentir. Mais les *penseurs* qui veulent mettre la Saint-Barthélemy au compte de la religion catholique, sauraient-ils dire d'où venaient à Charles IX ses remords et ses terreurs ? Tibère, Néron et les autres, qui ordonnèrent tant de massacres, avaient peur d'être assassinés; ils ne voyaient pas de fantômes, ils n'éprouvaient point de remords. Après avoir signé un édit de persécution, ils dormaient, pourvu qu'ils se crussent bien gardés. Fouquier-Tainville était troublé comme Charles IX : la Seine lui semblait rouler du sang.

L'impératrice Salonine, femme de Galien, patrone de Plotin, représente bien le tout petit

objet d'importance, la petite femme d'Etat ointe de littérature, la petite brebis de faux pasteur qui s'est fait inoculer des idées et qui jette avec une grande persistance son petit glapissement dans la dispute des doctrines. Oh! le petit être, et qu'il tiendra ferme à faire dominer son docteur!

Si j'étais introduit dans certains cénacles où j'espère ne mettre jamais le pied, je chercherais le type de Salonine : et je parierais bien que c'est cette maigrotte qui a fait, sans se montrer, ce mauvais petit bon livre, honnête et faux, que trois académiciens, dont deux de la cinquième classe, estiment l'un des sages programmes de la réconciliation de l'Eglise avec l'esprit moderne.

Que Sénèque serait bien Népomucène Lemercier, et qu'aisément Népomucène eût été Sénèque!

Cet ingénieur, sorti *premier* de son école, qui fut saint-simonien, qui fut phalanstérien, qui fut républicain, représentant du peuple et membre du comité de Constitution; qui écrivit dans la *Revue des Deux-Mondes;* qui est dans les affaires; qui ne croit pas en Dieu, qui tâchera l'insulter le Galiléen en mourant, — à moins

qu'il ne meure ministre, et alors il aura un entretien confidentiel avec son curé ; — cette médiocrité, cette fatuité, cette insolence, que c'est bien Julien l'apostat !

Marius : figure renfrognée, gourmée et fermée de vieux soldat ; proprement ce que nous appelons la « culotte de peau. » Sylla, qui faisait des vaudevilles, devait jouer et occire Marius.

Trois bustes de Socrate et un d'Aristide suggèrent des doutes sur ces grands hommes.

Le premier Socrate, c'est véritablement Silène, mais Silène fétiche et non pas dieu ; Silène ébauché et débauché, en pleine abjection, confinant au crétinisme. Le second présente une physionomie dégrossie, mais encore étrangement engagée dans la matière. Le troisième arrive à la beauté socratique. En le comparant au premier, on est en plein idéal. Lequel de ces trois bustes est le vrai Socrate ? Je parierais pour le premier.

Alors le Socrate historique serait de l'invention de Platon et des autres penseurs prudents

qui l'ont passé à la postérité, après avoir provoqué la réaction qui le consacra demi-dieu ?

A simple vue, on se prend à penser que le maître des sages était tout simplement un disciple, un bourgeois d'Athènes, très-sot et vaniteux, à qui de plus fins faisaient des *mots* pour appuyer leurs doctrines, dont ils ne voulaient pas eux-mêmes porter la responsabilité. On a vu de tout temps, on verra toujours de ces éditeurs responsables, qui finissent par se persuader qu'ils publient leurs propres conceptions, et qui le soutiennent jusqu'à la ciguë et jusqu'à l'enfer.

Le buste d'Aristide nous offre la physionomie toute moderne d'un homme *arrivé;* un viveur déjà mûr et encore élégant, demi-jeune, demi-chauve, demi-coquin, tout-à-fait fat. Ou ce n'est pas le portrait d'Aristide, ou Aristide était le juste d'Athènes, exactement comme Dupont « le vertueux » fut trente ans le juste des Français. Cependant l'ostracisme dépose en faveur d'Aristide.

Les statues officielles sont pleines de majesté. L'Agrippine allongée sur sa chaise est bien la première dame du monde. Ces Romains enten-

daient l'attitude ! La dignité, la majesté de l'attitude est indépendante de certaines lumières d'esprit, de certaines règles de cœur. Fenimore Cooper nous fait admirer l'élégance et les belles poses des Mohicans.

Une chose à remarquer parmi tous ces monuments de la société antique, c'est que l'Art, comme le monde, n'avait pas l'idée de la sainteté. L'Art antique a connu et formulé toutes les expressions de la beauté humaine, sauf celle-là. Il n'y a pas, dans toutes les œuvres de l'antiquité, une tête de Saint, comme par exemple le saint Bruno qui est à Sainte-Marie des Anges, et « qui parlerait, a-t-on dit, si sa règle ne lui prescrivait le silence. »

XXXVII

LE CHEMIN DE LA CROIX.

« Le Colisée est devenu presque un temple ; « il est tout entier à la Croix. Il en a les pro- « cessions et les cantiques ; le vendredi il en a

« les stations ; il l'a au centre de son arène, il « l'a au cœur. Les stations de douleurs, disposées de distance en distance sur ce même terrain où tant de chrétiens ont été traînés devant le préteur, dépouillés de leurs vêtements, « flagellés, livrés aux dérisions du peuple, abreuvés d'ignominie, attachés à des poteaux, sont, « de tous les chemins de la Croix établis dans « les différentes parties du monde catholique, « celui qui reproduit le mieux la voie douloureuse du prétoire au Calvaire (1). »

J'ai voulu assister à cet exercice du chemin de la Croix dans le Colisée. Il avait plu, le temps menaçait : néanmoins l'assistance était assez nombreuse. On y voyait des étrangers, du peuple, une douzaine de pénitents sous la cagoule, un gros noyau de bourgeoisie.

Un religieux prêchait, ou plutôt exhortait l'assistance, sans faire aucun effort de voix, ni de gestes. Il n'en avait pas besoin dans ce lieu, avec de tels auditeurs. La Croix parlait, les cœurs répondaient. Personne ne craignit de se mettre à genoux sur la terre mouillée ; tout était sérieux et pathétique.

(1) *Esquisse de Rome chrétienne.*

Les écrivains qui rapportent que l'on donne là des scènes extravagantes, n'ont pas eu le courage d'en affronter le spectacle. Ils parlent sur la foi de leurs amis, lesquels, je pense, n'y vont guère eux-mêmes. C'est leur excuse, s'ils peuvent être excusés de calomnier ce qu'ils ignorent. La perversité serait plus grande de mentir contre le témoignage de leurs yeux, je dirai même de leur cœur.

Je doute que l'on puisse assister à cet exercice pieux, entendre évoquer ces souvenirs, contempler ces visages, voir couler ces larmes et ne pas sentir en son âme quelque mouvement de respect. Je doute que l'on puisse avoir assez d'encre, ou de boue, dans les veines, pour échapper à un frémissement d'amour.

Fra Gaudenzio avait mené là un honnête incrédule; il ne put l'y ramener. — « Non, disait-il; puisque je n'en suis pas, je n'irai pas. Je ne veux point aller là où je suis étranger, où je me sens de trop; je ne veux pas m'exposer encore à revenir tête basse, mécontent de moi-même, tourmenté. »

Mais quelle impudence pourtant, quelle méchanceté vile, de venir diffamer cette chose sincère! Quelle audace de prétendre que le « haut clergé » tolère que le chemin de la Croix soit l'occasion, et

le Colisée le théâtre de parades indécentes, et, ne les pouvant empêcher, se contente d'en rire !

Et en même temps, quelle trahison du diffamateur envers son propre talent. Il a tant de moyens de faire, sinon une noble guerre, du moins une guerre moins indigne. Il peut exciter la passion, exaspérer l'orgueil, les mettre en révolte contre Dieu. Cela devrait suffire. Non ! il faut prendre la bricole et s'atteler au tombereau qui charrie l'impiété vulgaire dans les bas quartiers !

Il y a de certaines habitudes de pensée qui créent dans les âmes un besoin d'ignominie. Ah ! mère Eglise, comme ces parricides eux-mêmes te vengent d'eux-mêmes ! Comme ils prouvent l'impossibilité de te haïr noblement ! Comme il leur faut arriver vite à hurler, à descendre, à se vautrer !

XXXVIII

LES DERNIERS VAINQUEURS AU COLISÉE.

Entre tant de héros qui ont combattu et vaincu dans le Colisée, il en est deux qui méritent une

mémoire spéciale. Mgr Gerbet, dans l'*Esquisse de Rome chrétienne,* a écrit l'histoire du premier :

« En vain Constantin et, après lui, Constance avaient prohibé les jeux des gladiateurs. Les lois de l'empire, les lois de l'humanité restaient impuissantes contre la fascination que ces spectacles exerçaient toujours sur la société romaine, qui était encore en partie païenne. Ils furent à la fois défendus et tolérés. Quel était le coup de grâce que Dieu tenait en réserve pour opérer la conversion de l'amphithéâtre ?

« Du fond de l'Asie, un pieux anachorète, Almachius, était venu à Rome pour visiter les lieux saints ; il s'y trouvait aux calendes de janvier, époque des spectacles. Le peuple était rassemblé dans l'amphithéâtre : voilà qu'Almachius a l'idée de le sermonner.

« Mais que fera-t-il, lui pauvre moine, lui inconnu ? Sera-t-il plus puissant que la puissance des empereurs ? Sera-t-il plus éloquent que tous les docteurs chrétiens qui ont tonné contre ces spectacles ? Peut-il espérer de toucher le cœur de ce peuple, au moment où il est dans l'ivresse de ses cruels plaisirs ? Sera-t-il même écouté ? Gagnera-t-il autre chose que d'être honni et chassé ?

« Une voix intérieure lui parle plus haut que toute cette prudence. Poussé par une sainte folie, il pénètre dans l'amphithéâtre, il monte sur les gradins, il s'en fait une chaire, il prêche le peuple, il lui reproche le crime de ses fêtes.

« Cette étrange apparition excite quelque tumulte. Le préfet Alypius, qui est présent, ordonne qu'on le mette à mort sur-le-champ, comme coupable de sédition. Il y avait eu jusqu'alors des martyrs dans le Colisée, il y eut à ce moment un martyr du Colisée même.

« Almachius tomba, mais les gladiateurs ne se relevèrent plus. L'indignation qu'excita cette mort provoqua une loi implacable. Les flots de sang qu'avaient répandus dans l'amphithéâtre les martyrs de la foi n'avaient pas encore comblé la mesure, il lui manquait quelques gouttes de sang que devait y ajouter un martyr de la charité. »

L'autre martyr que je retrouve au Colisée, le dernier de tous, martyr volontaire comme Almachius, n'a pas eu à vaincre des ennemis de chair. Seul, obscur, inconnu, il s'est levé contre l'esprit du monde ; il a embrassé la Croix sous sa forme la plus repoussante.

C'était un paysan de l'Artois. Il se nommait Benoît-Joseph Labre; il vivait du temps de Voltaire. L'impiété, le luxe, la mollesse, l'orgueil de l'esprit et l'orgueil du corps triomphaient dans le siècle; la décadence atteignait tout. Ce paysan quitta l'heureuse maison de son père, et ne voulut être assuré ni de son gîte, ni de son pain.

Il s'en alla couvert de haillons, souvent rongé de vermine, visiter successivement les lieux saints de France, d'Espagne et d'Italie. Vagabond aux regards du monde, pénitent sous les yeux des Anges, chargé du rayonnant fardeau des abjections de la Croix.

Ayant vu Saint-Jacques de Compostelle et Lorette, et quantité d'autres sanctuaires, il vint à Rome. Ses voyages étaient finis, sa pénitence continua, ou plutôt commença. Il embrassa l'extrême pauvreté, distribuant aux pauvres les aumônes qu'on lui donnait, et se nourrissant de débris ramassés dans les rues.

Or, ce victorieux, qui dans un siècle d'absolue convoitise s'était armé pour conquérir l'absolue pauvreté, un instinct sublime l'avait amené à chercher son asile dans quelque recoin de cette arène où combattirent ceux qui ont vaincu le monde. Il y venait dormir sur la terre nue.

Rome le comprenait et l'admirait. Celui qu'on appelait le PAUVRE était devenu l'un de ses ornements sacrés; elle considérait comme une de ses protections auprès de Dieu ce juste assidu à la prière constante. Car la prière du juste est puissante devant Dieu : *Multum valet deprecatio justi assidua.*

Elle lui fit de triomphales funérailles, elle vint prier à son tombeau glorifié par les miracles; et en attendant le décret qui devait placer Benoît Labre sur les autels, Pie IX avait déjà voulu consacrer son souvenir dans le Colisée.

L'arcade où se réfugiait le héros martyr de la pauvreté et de l'humilité chrétienne, l'indigent riche en aumônes et plus riche encore par les bénédictions qu'attirait sa prière, cette arcade est devenue une chapelle, un sanctuaire dans le sanctuaire.

Au milieu des injures que lui adresse l'esprit moderne, ennemi furieux de la pauvreté, Rome n'a pas craint de tant honorer l'homme de rien, le vagabond qui sut être cette chose si grande sur la terre : un pauvre de Jésus-Christ !

XXXIX

VILLA PAMPHILI.

La villa Pamphili appartient aux Doria. Comme le beau musée du palais Doria, elle est la propriété du public autant que du prince qui en a la garde et l'entretien.

Les pins de la villa Pamphili sont célèbres dans le monde. Tous les voyageurs les ont admirés, tous les narrateurs les ont racontés. Ils s'étalent en triomphants panaches dans les descriptions outrées de Chateaubriand ; outrées, et à cause de cela plus vraies que d'autres. Les beaux arbres ! et que leur ombre est douce !

Le casino de la villa, très-simple d'apparence, contient une rare collection d'antiques. Que veut cette Vieille qui demande que Rome devienne « le musée de l'univers, » et qui nous donne ses radotages de pythonisse insufflée, pour des « rêves d'enfant ? » Rien d'un musée ne manque à Rome, et il y a du superflu.

Rome moderne n'a que trop de respect pour Rome antique ! J'ose dire que plusieurs statues de la villa Pamphili seraient mieux placées dans le salon d'un banquier que dans celui du noble Doria. On est bien large à Rome pour ces choses, et la fréquentation des anciens est doublement funeste aux modernes : elle les gâte et les humilie.

Il y a des statues modernes, façon antique, qui sont à peu près ce que l'on peut voir de plus laid. Si le soulèvement païen triomphe, nul ne peut prévoir le degré d'ignoble où nous arriverons. On se précipitera dans l'infâme pour échapper à l'inepte.

Quant à la nature, elle est d'une beauté indestructible. Quels gazons semés de fleurs ! quelles eaux joyeuses de refléter l'azur ! quelles grandes herbes balancées par la gaieté sereine du vent ! En janvier nous y avons cueilli des violettes. O parfum immortel ! ô jours d'or que l'on s'étonne d'avoir vécus !

Et la voûte des chênes verts ! Nous l'avons nommée la *Galerie des candélabres*. Ces vieux troncs étendent horizontalement la mêlée de leurs bras noueux et noirs, formant des candélabres de la plus merveilleuse fantaisie. Là-dessus se plantent les branches nouvelles, élancées et lisses comme

des cierges. Le soleil allume cette verdure sombre et fait en plein jour une nuit étoilée.

Ici fut l'effort de la bataille qui termina le siége soutenu par les garibaldiens. Il y périt beaucoup d'hommes, grand nombre de soldats français y sont enterrés. La charité de Doria leur a fait un monument.

Tout près est l'église de Saint-Pancrace. Un gros de garibaldiens s'y étaient retranchés. Ils se firent une omelette d'hosties trouvées dans le tabernacle, ils violèrent et souillèrent la tombe du martyr. Les Français les prirent vivants; aucun ne sortit vivant. Les reliques n'ont pas été retrouvées, mais il suffit que l'église reste. Que d'autres viennent et abattent l'église, le nom du martyr restera et suffira.

Nous longeons les murs réparés par Pie IX. Le travail de restauration est paisible et magnifique. Vrai travail de propriétaire. Il ne trahit pas la hâte de l'occupant passager, comme l'abbé Aulanier nous le faisait voir dans une autre partie, où la main de Bélisaire a bouché les brèches de Totila. Grande et curieuse histoire, celle de ces murs toujours croulants sous la force, toujours refaits par la faiblesse plus forte !

XL

I PIZZICAROLI.

La Bienheureuse Rita di Cascia, veuve et religieuse, morte au quinzième siècle, est patronne d'une petite église située au pied du Capitole. Le jour de la fête patronale, à la messe, communient les jeunes filles dotées par la corporation des *pizzicaroli,* charcutiers.

Les visiteurs reçoivent des boutons de roses bénits, en souvenir d'une floraison de roses que Dieu accorda miraculeusement en hiver aux prières de la Sainte.

Voilà de ces fleurs de Rome que ne rencontrent pas et ne voient pas les Vieilles qui voudraient retrouver dans Rome leurs rêves d'enfant... et les neiges d'antan.

Je ne peux digérer le mauvais propos de cette Vieille. Cette Vieille qui insulte Dieu pour amu-

ser les cabinets de lecture, est un objet impatientant !

Et les Charcutiers de Rome, dotant de jeunes filles et distribuant des boutons de roses bénits, me semblent avoir plus d'inspirations poétiques qu'il n'en éclora jamais sous le crâne chauve de la Vieille.

XLI

CONFESSION MURALE.

Dans un quartier désert, sur les murs d'une église, Enrico a copié et traduit pour moi les inscriptions suivantes, tracées au crayon, d'une main ferme et exercée :

Le 14 septembre.

Je me trouve en mauvaise santé par ma faute, par inquiétude et désobéissance.

De ce moment, 11 h. avant midi, j'ai décidé, avec l'aide de Dieu et de Marie très-sainte, de ne plus me tourmenter et de regagner la véritable paix.

Saint Joseph, priez pour moi.

---

14 octobre.

Jusqu'ici je n'ai pas maintenu ce que j'ai écrit le 14 septembre ; mais maintenant j'ai décidé de tout exécuter.

---

15 novembre.

J'ai renouvelé ce que j'ai promis, afin de l'exécuter.

---

23 novembre.

J'ai failli, mais je me suis proposé de tout cœur de m'exécuter.

Aujourd'hui 28 décembre

J'ai décidé d'être bon.

Aujourd'hui 31 décembre.

Je veux toujours obéir, pour plaire à Marie très-sainte jusqu'à la mort.

---

28 janvier.

Plus d'inquiétude, par amour de Marie très-sainte. Et je le renouvelle aujourd'hui, 1er février.

---

12 mars.

Non, plus d'inquiétude.

---

29 mars.

Ne plus me tourmenter, ne plus pécher véritablement.

Aux deux dernières dates, l'inscription est entourée d'un dessin représentant deux palmes formant couronne.

L'avouerai-je, cette confession naïve d'une âme éprouvée et enfin victorieuse, ne m'a guère moins touché que si je l'avais lue dans les catacombes, et il me semble qu'elle en a le parfum.

XLII

SÉPULTURES.

A Sainte-Cécile et dans quantité d'autres églises, le pavé est pauvre, mais couvert d'armoiries.

Sous ce carreau, foulées aux pieds, sont toutes les grandeurs du monde.

Sainte-Marie du Peuple est l'église des belles tombes. Elles parlent doucement et tendrement. Que la voix des tombeaux est consolante dans les églises !

Des inscriptions, vieilles de plusieurs siècles, invoquent encore la prière, attestent encore l'amour qui les a tracées. Ici le temps ne tarit point les larmes et n'emporte point les souvenirs.

Chez nous, la fangeuse égalité, non contente d'avoir brisé les beaux sépulcres, en a traîné les débris dans ses musées, charniers de voluptés insolentes. Elle fait triompher la mort. Ici l'amour peut lutter contre la mort. Dans les demeures de la Vie, il bâtit des tombeaux vivants.

L'art éternise les traits du défunt; la langue universelle dit solennellement ses œuvres; l'amour pleure, la foi chante son espérance immortelle; les saintes images protégent celui qui dort en attendant la Résurrection.

Assurément, toutes choses humaines, et aussi la pompe du tombeau, méritent tout dédain. Mais un tombeau dans la plus humble église de

Rome !.. Entre les choses que l'on peut désirer, je n'en vois guère de plus digne d'envie.

XLIII

LES GUIDES DANS ROME.

Voici des livres que j'ai lus avec plaisir et profit :

L'*Histoire des Etats du Pape,* par le R. John Miley ; *Rome chrétienne,* par M. de La Gournerie; *Les Trois Rome,* par Mgr Gaume, protonotaire apostolique; les agréables *Lettres d'un pèlerin,* par M. Edmond Lafond. Ces ouvrages sont remplis du sentiment catholique; ils font connaître Rome d'une manière aussi facile que sérieuse. Le plan heureux de M. de la Gournerie lui a permis de donner une histoire de Rome moderne par les monuments; on y voit quels ouvriers, quels architectes sont les Papes. L'ouvrage de Mgr Gaume, fruit d'un voyage intelligent et d'une vaste lecture, est un vrai guide religieux dans Rome et dans l'Italie.

Les Césars et les Antonins, par le comte Franz de Champagny, sont le résultat d'une profonde étude de l'antiquité romaine, éclairée par une foi vive et par un sens politique parfait. On y apprend plus que l'histoire de Rome, et ces livres si sérieux sont écrits avec toute la vivacité qu'un homme de mérite pourrait apporter dans la discussion des questions modernes.

Les *Sept Basiliques,* par Th. de Bussière, racontent les richesses accumulées dans ces temples illustres. Le modeste savant n'a voulu que dresser un catalogue; mais son travail volontairement aride laisse deviner une main pieuse et un cœur ému.

Le meilleur livre sur Rome est aussi l'un des moins connus. Je veux parler de l'*Esquisse de Rome chrétienne,* par M. l'abbé Gerbet, évêque de Perpignan. Publiés sans bruit, à longs intervalles, les deux volumes de l'*Esquisse de Rome chrétienne* sont à peine moins ignorés des catholiques eux-mêmes que du grand et épais vulgaire qui a dévoré en quelques mois les éditions de certain pamphlet lancé pour frayer la route à Garibaldi. Cet empressement autour d'une fangeuse pasquinade et cette indifférence pour un noble chef-d'œuvre caractérisent l'époque. L'époque ne veut pas admirer, ne veut pas aimer, ne veut pas

voir : *noluit intelligere ut bene ageret.* Et les pasquins et les faquins sont ce qu'il lui faut. Mauvais signe !

La postérité, s'il y en a une pour cette époque, mettra les choses à leur place. Le livre de Mgr Gerbet brillera dans la glorieuse élite des modèles de l'érudition littéraire, également honoré des savants, des poètes et des sages. Sous ce modeste titre d'*Esquisse,* on reconnaîtra le plus noble et le plus vivant tableau de Rome chrétienne.

Rome, notre Rome, est vivante dans ces pages toutes vibrantes de ses profondes et majestueuses harmonies. L'auteur ne possède pas seulement les connaissances variées de l'historien et les sûres lumières du docteur catholique; il a encore, au degré le plus éminent, le don de l'artiste, ce sens exquis et rare qui pénètre les choses, qui en saisit les secrètes beautés et qui les livre à nos regards. Il nous rend compte du charme mystérieux de Rome, il l'accroît en le divulguant. Sa langue est digne des majestueuses douceurs de la ville sainte : c'est une langue sereine, mélodieuse, admirablement pure, dont le caractère fondamental est la grâce, mais qui atteint sans effort et comme naturellement à toutes les hauteurs. Nous n'avons point aujourd'hui d'écrivain plus parfait que Mgr l'évêque de Perpignan, et jamais la poésie de

Rome n'a eu d'interprète qu'on lui puisse comparer.

XLIV

ÉTUDE AU COLISÉE.

Dans le Colisée, assis à l'une des *stations,* j'observais l'attitude des passants. Je m'attachais à deviner ceux qui étaient chrétiens et ceux qui ne l'étaient pas. J'en jugeais lorsqu'ils passaient devant la croix.

Il passa un petit bourgeois, de ceux qui ont une boutique et qui font leurs affaires : il ôta son chapeau et fit le signe de la croix; la foi est vivante. — Un bourgeois plus riche : il se contenta de saluer; la foi n'est pas morte. — Un orfèvre du *Corso :* nul signe. Je m'y attendais; l'orfèvre parle plusieurs langues.

Un Anglais, deux Anglais, trois Anglais, une bande d'Anglais avec leurs Anglaises en jupes retroussées, mornes et les yeux sur le *guide :* ils ne virent ni la croix, ni le monument, ni rien;

ils lurent l'article du Colisée, donnèrent un coup de crayon sur la page, cueillirent un brin d'herbe qu'ils annotèrent, et s'en allèrent, mornes comme ils étaient venus. Je les avais vus la veille à Sainte-Marie du Peuple, aussi mornes; le matin à Saint-Pierre, toujours mornes; je les verrai demain ailleurs. On les voit partout, mornes partout.

Un homme de la campagne : il se découvrit et baisa la croix. — Une femme du peuple et deux petites filles : elles fléchirent le genou et baisèrent la croix. — Deux jeunes filles romaines : elles babillaient avec tant de chaleur qu'elles dépassèrent la croix sans la voir, mais elles revinrent sur leurs pas, montèrent les degrés et posèrent leurs lèvres sur le bois, sans cesser de discourir.

Un vieillard, pauvre et infirme, mais non pas mendiant : il tira péniblement son chapeau, monta les degrés, non sans effort, se mit avec peine à genoux, dit *Pater* et *Ave*, et baisa la croix. Comme il prenait ses précautions pour descendre, une dame, une Française, le soutint respectueusement. Ensuite elle s'agenouilla où le pauvre s'était mis à genoux, pria comme il avait prié, toucha de son front la place qu'avaient touchée ses lèvres. Auprès d'elle priait son mari. Mais ceux-ci, quand je les vis entrer, ne m'avaient rien laissé à deviner.

D'autres regardaient la scène, d'autres Français. Leurs regards exprimaient un certain étonnement ; ils ne se défendirent point un certain sourire, bientôt réprimé quand ces chrétiens passèrent près d'eux. Ils saluèrent les chrétiens, mais ne saluèrent pas la croix.

Je vis passer une femme du peuple, accompagnée d'un grand jeune garçon d'assez mauvaise mine. Elle s'agenouilla et baisa la croix. Le grand garçon s'arrêta nonchalamment, ne se mit point à genoux, ne se signa point, ne se découvrit point. Au regard désolé que cette femme jeta sur lui, je vis qu'elle était sa mère. Elle reprit son chemin en silence, il la suivit. *Que pensez-vous que deviendra cet enfant ?*

XLV

LES CATACOMBES.

O pèlerins de Rome, Dieu vous préserve de descendre aux catacombes et de les parcourir, comme il m'est arrivé plusieurs fois, en compagnie de diverses dames de diverses nations ! Il y en a

qui ont peur, et d'autres qui font semblant, et d'autres qui posent cent questions pour s'instruire. Dieu vous préserve de cela, fussiez-vous d'ailleurs conduits par M. de Rossi. En ces caravanes, toute émotion s'éteint, toute poésie succombe.

M. de Rossi est un des plus vrais, des plus grands et des plus aimables savants qui aient existé. Il est venu à son heure, par un dessein de Dieu, pour désenfouir, dérouler et lire cet immense volume de l'histoire primitive du Christianisme, quasi perdu. Il a reçu des dons à part. J'approche toujours M. de Rossi avec respect, comme un de ces hommes rares qui veulent être ce que Dieu a voulu qu'ils fussent, et qui cultivent selon les intentions de Dieu les dons que Dieu leur a faits.

Sa science est du génie. Elle sait d'avance ce qu'elle découvrira, elle connaît ce qu'elle découvre. Encore qu'elle ait des ailes, néanmoins elle ne dédaigne point de marcher, lorsqu'il le faut, à pas lents, demandant aux procédés les plus minutieux de l'érudition la confirmation des choses qu'elle a devinées. M. de Rossi a une parole claire, élégante et forte, qui illumine ces labyrinthes. Les catacombes ne gardent plus de mystères que pour lui. Mais il sait où sont leurs derniers secrets, et il sait aussi qu'il les arrachera.

Il a mis à nu les racines de l'Eglise catholique. Il les montre plongeant directement dans l'Evangile. Entre l'Evangile et cet arbre merveilleux, que nous voyons au dehors, il n'y a pas de solution de continuité. L'hérésie ni l'incrédulité ne peuvent plus prétendre à dresser l'acte de naissance d'un dogme, pour le convaincre de bâtardise par ce fait même. Tout remonte aux Apôtres. Le Nouveau Testament est le grand guide dans les catacombes ; ensuite, les premiers Pères. Les fidèles du premier siècle ont cru tout ce que nous croyons, nous croyons tout ce qu'ils ont cru. Voilà ce que démontre de plus en plus ce beau travail souterrain. M. de Rossi aura la gloire d'être d'une certaine manière le plus ancien comme il est le plus récent des apologistes.

On voit grandir la société chrétienne. Elle grandit sous l'influence de ses croyances qui ne commencent pas, qui ne se forment pas, qui lui sont données toutes faites et que l'on reconnaît entières dans les symboles où elle les cachait aux païens. Cette histoire, l'archéologue a pu, grâce à Pie IX, la tirer des catacombes et la transporter au jour avec tous ses monuments. Pie IX, *Vindex Antiquitatis*, libérateur de l'antiquité chrétienne, a donné le vaste Latran, pour en faire le plus émouvant musée et le plus noble livre qui soient au monde.

Dans ces murs illustres sont incrustées des

pierres plus précieuses que le diamant. Ce sont les inscriptions des catacombes, restituées avec une science sans égale, rangées par dates et par catégories. L'histoire dogmatique et civile de l'Eglise romaine est là ; elle confesse sa foi par la voix de ceux qui ont enseveli les martyrs et se sont fait enterrer eux-mêmes autour de leurs tombeaux. Là on voit l'esclavage disparaître, ou plutôt il a déjà disparu. Dans les catacombes, aucune pierre sépulcrale n'indique la condition d'esclave ni celle d'affranchi : il y a des *alumni*, des *élèves*, des enfants adoptifs.

Malgré l'importunité de certains curieux que l'on aimerait mieux rencontrer deux fois ailleurs, — et qu'il serait encore plus agréable de ne rencontrer jamais, — c'est un charme d'écouter M. de Rossi au Latran, de le suivre dans les catacombes. Oui, un charme, puisque là surtout l'empire et l'enfer furent vaincus. Ces noirs et interminables corridors, garnis à droite et à gauche de plusieurs rangs de sépultures, ces profondeurs où saint Jérôme sentait la terreur du silence, ils sont nos berceaux, nos arsenaux et nos champs de bataille. Là, notre race est née et s'est allaitée de sang immortel, là, elle s'est formée à la lutte, là, elle a triomphé.

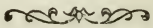
Ils venaient ici ensevelir leurs morts et ils apprenaient à ne craindre que la vie. Ils venaient

se cacher, mais pour se munir d'armes plus sûres. Ils étaient privés de la clarté du jour, mais ils allumaient les flambeaux de l'autel dont la clarté illuminait le chemin des cieux. Ils ne voulaient vaincre qu'eux-mêmes; mais parce qu'ils vainquaient en eux-mêmes toutes les concupiscences, Dieu leur donnait la victoire sur le monde. Les pioches furtives qui creusaient les catacombes et qui les agrandissaient sans cesse pour faire place à la multitude des martyrs, sapaient le Capitole et le Palatin.

Ils emplirent ces lieux de sang, de larmes, de prières. Ils y déposèrent, avec leurs corps mutilés, toutes les iniquités de Rome dont ils avaient souffert le poids et l'injure, et dont ils ne tiraient vengeance qu'en les pardonnant. O vengeance terrible et inexorable ! Quand la mine fut chargée, Dieu l'alluma d'un coup de tonnerre, et l'Eglise sortit des catacombes pour rebâtir Rome qui croulait. Mais les débris de Rome ne cessèrent de crouler jusqu'à ce qu'ils eussent écrasé et le Sénat et le Peuple, et les bêtes et César.

Lorsque, remontant au jour, du sol extérieur des catacombes, on contemple Rome, ses ruines et ses dômes, et l'imposante masse de Saint-Pierre que couronne la croix, on songe aux hypothèses des géologues sur les effets du feu central. Ce volcan

des catacombes, ce feu divin a produit des affaissements et des soulèvements ; les fiertés du Capitole et du Palatin se sont affaissées et enfoncées sous l'herbe, et cette montagne éternelle du Vatican a surgi, portant dans le ciel la croix qui domine le monde.



LIVRE X

LES VIERGES ROMAINES.

I

SAINTE BIBIANE.

PARMI tant de noms d'un lustre si pur, toujours vivants dans Rome, Agnès, Cécile, Praxède, Pudentienne, Martine et Bibiane, vierges martyres, jettent un plus charmant éclat. Romaines, elles sont les perles choisies de cette auréole dont rayonne la grande cité des martyrs.

Elles ont épuisé la rage des persécuteurs et déconcerté l'art des bourreaux. Les menaces n'ont pu les faire trembler, les coups ne peuvent les faire mourir. La miséricorde divine, voulant vaincre par elles, prodigue les miracles. Lorsqu'enfin elles tombent, ce n'est pas que la vie leur échappe, c'est que la couronne leur est donnée.

Le miracle continue. Qui dira que ces victorieuses sont mortes ? Les bourreaux ne leur ont point fait subir la mort, l'effort des siècles n'a pu emporter leur poussière et détruire leur nom. Couronnées de respect, elles vivent dans leur ville bien-aimée, elles en sont la gloire, la force et l'amour.

Elles vivent, et leur demeure est visitée à genoux. L'on sait où Agnès a combattu, où Cécile chantait en son âme ses cantiques aimés de la Trinité divine, où Pudentienne et Praxède ensevelirent les héros de Dieu, où Martine a conquis la palme ; et nous, venus des lointains, nous nous sommes aujourd'hui prosternés au seuil de Bibiane, orné de trophées et de fleurs.

« Sous le règne de Julien l'Apostat, tyran très-impie, Bibiane, vierge romaine, d'une illus-

tre naissance, se rendit plus illustre encore par la foi.

« Son père, Flavien, qui avait été préfet, marqué de la flétrissure des esclaves, fut relégué aux Eaux-Taurines et mourut martyr. Sa mère, Dafrosa, eut la tête tranchée.

« Alors Bibiane et sa sœur Démétria, persécutées par le préteur de la ville, Apronianus, qui convoitait leurs trésors, furent emprisonnées, dénuées de tout secours ; mais Dieu, qui donne l'aliment à ceux qui ont faim, entretint leur vie et leur santé.

« Etonné de cette merveille, le Préteur essaya de les porter à honorer les idoles. Il leur promit la faveur impériale, la restitution de leurs richesses, de brillantes alliances ; il les menaça en même temps des tortures et de la mort.

« Préférant mourir, elles résistèrent aux suggestions d'Apronianus. C'est pourquoi Démétria, frappée sous les yeux de Bibiane, mourut et s'endormit dans le Seigneur. Bibiane fut livrée à une femme perverse, nommée Rufine, habile à corrompre les vierges.

« Mais vainement celle-ci employa les caresses et

les cruautés ; la vierge, instruite dès l'enfance, garda la loi chrétienne, triompha des artifices de Rufine et déjoua l'astuce du Préteur.

« Le tyran commanda à ses licteurs de dépouiller Bibiane, et de la frapper jusqu'à ce qu'elle expirât. Son corps demeura deux jours sur la place du Taureau, abandonné aux chiens. Divinement préservé, ce corps virginal ne reçut aucun outrage.

« Un prêtre, nommé Jean, ensevelit Bibiane, pendant la nuit, entre sa mère et sa sœur, près du palais de Licinius. Là est encore une église consacrée à Dieu sous le nom de la Sainte. Urbain VIII, y ayant découvert les corps de Bibiane, Démétria et Dafrosa, répara l'église et plaça les reliques sous l'autel. »

L'église de Sainte-Bibiane s'élève dans le beau désert de l'Esquilin, non loin de Sainte-Marie-Majeure. Le chemin d'herbe et de murailles qui mène à ce sanctuaire n'est jamais abandonné. C'est une des promenades de la méditation et de la prière, une des routes fréquentées par la douleur en quête d'espérance et de secours.

Aujourd'hui, c'était un chemin d'allégresse, animé et saintement joyeux de la foule des pèlerins. Prêtres de tout rang, laïques de tout âge et de toute condition, princes, prélats, et pauvres allaient et revenaient, mêlés aux graves et charmantes files des écoles monastiques, si pittoresques dans leurs costumes amples et variés.

L'humble église, humble, non indigente, tendue d'étoffes à franges d'or, jonchée de rameaux odorants, riante de la lumière des cierges et de la lumière du jour, étalait ses richesses sur les autels parés de fleurs. O tombeaux embaumés! O Rome, terre des vivants!

Les voilà, ces restes offerts à la dent des chiens; la voilà, cette enfant qui a vu périr son père et sa mère et sa sœur et qui n'a pas été vaincue; cette vaillante qui a été plus forte que l'empereur et que l'enfer!

L'Apostat n'ayant pu flétrir cette fleur, posa sur elle son pied brutal et crut l'avoir écrasée : la voilà fraîche et odorante dans le quinzième siècle de sa floraison! Et toi, l'Apostat, où es-tu?

Où es-tu, et qu'as-tu emporté de l'empire? Où est ta pourpre ignominieuse? Où sont tes osse-

ments que la mort et la vie ont également souillés ? Si l'on découvrait ta tombe, quel hommage lui serait rendu, et que penserait le monde des hommes qui oseraient y répandre l'infection de leur encens ?

Je promenai mes yeux sur cette foule prosternée autour de Bibiane. Il y avait des Français, des Anglais, des Espagnols, des Allemands, des Polonais. Comme nous sortions, entraient les élèves de la Propagande, enfants de races inconnues des Romains. Nazaréen, tu es vainqueur !

Sainte Bibiane est célébrée le 2 décembre, au temps de l'Avent, où l'Eglise se réjouit du prochain avénement du Sauveur. Quatre autres vierges sont honorées durant cette période. Fleurs très-pures, placées sur le seuil de Bethléem, à dessein choisies de différentes nations.

Bibiane, la fleur romaine ; Barbe, la fleur d'Orient ; Eulalie, le parfum des Espagnes ; Luce, la bonne odeur de la Sicile ; et ces quatre sont empourprées de leur sang. Odile est le lis donné par la France. Vierges prudentes, dit l'Abbé de Solesmes, elles ont allumé leurs lampes et veillé en attendant l'Epoux.

II

LA MAISON DE PUDENS.

Lorsque Pierre vint à Rome, il reçut asile chez le sénateur Pudens, dont la maison était située entre l'Esquilin et le Viminal. Pudens et toute sa famille avaient déjà renversé les idoles. C'était vers l'an 41 du salut.

Dès lors, la maison de Pudens, florissante de sainteté, resta ouverte aux *Frères;* ainsi se nommaient les disciples du Christ. *Chrétiens* est leur nom de dérision, qu'ils acceptèrent comme l'infamie de la croix.

Du petit-fils de Pudens naquirent Praxède et Pudentienne. Le petit-fils de Pudens transforma sa maison en église; Praxède et Pudentienne distribuèrent leurs biens aux pauvres et vouèrent leur virginité à Jésus-Christ.

Elles firent construire un baptistère, et réunissant leurs esclaves, elles affranchirent ceux qui

étaient chrétiens ; elles appelèrent au baptême les autres, afin qu'ils fussent deux fois délivrés.

A Pâques, quatre-vingt-seize néophytes furent baptisés là, quatre-vingt-seize esclaves reçurent la liberté. Le chant des hymnes retentissait jour et nuit en ces lieux, et beaucoup de païens y venaient chercher le baptême.

L'empereur Antonin fit un édit pour réprimer ce désordre. Il défendit aux chrétiens de se mêler au reste du peuple. Praxède et Pudentienne gardèrent et nourrirent ceux qu'elles avaient amenés à la foi.

Lorsqu'il y avait des martyrs, les deux vierges allaient la nuit enlever les corps glorifiés. Elles en ensevelirent beaucoup dans leur maison. Elles prenaient soin aussi de recueillir le sang des athlètes de Jésus-Christ.

Or Pudentienne, n'ayant que seize ans, s'en alla au Seigneur. Sa sœur l'enveloppa de parfums et la tint cachée jusqu'à ce que l'on pût la porter au cimetière. Restée seule, Praxède continua d'assister le Christ.

De la grande salle des thermes que Novatus, son frère, avait établis dans la maison pater-

elle, elle fit une église, dédiée sous le nom de bienheureuse Pudentienne. Non loin, dans la ue de Latran, une autre église porta le nom e Praxède, qui l'avait donnée.

Alors une violente persécution s'alluma et beaupup de chrétiens reçurent la couronne. Praxède n cacha un grand nombre, et elle les nourrissait à fois du pain de la terre et de la parole de Dieu.

L'empereur Antonin ordonna d'investir l'oraoire de Praxède et de faire périr, sans les enendre, ceux que l'on y trouverait. Vingt-deux furent tués ce jour-là, et avec eux le prêtre imétrius.

« La bienheureuse Praxède ensevelit leurs orps. Après quoi, accablée d'afflictions, elle ouhaita de mourir. Ses larmes montèrent au el; cinquante-quatre jours après la passion de s frères, elle s'en alla à Dieu. Et moi, Pasur, prêtre, j'ai enseveli son corps près de son ère Pudens. »

Saint Justin tenait son école dans les dépenances de cette même maison de Pudens. Tranit devant le préfet, il dit : J'ai habité, au

bain *Timiotinum.* » Timothée était un autre petit-fils de Pudens, frère de Novatus, de Pudentienne et de Praxède.

Sous ces voûtes témoins du courage des vierges, sur ce pavé de martyrs, le philosophe Justin donnait un enseignement encore nouveau.

« Recevez une doctrine toute divine, qui ne « forme pas des poètes et des orateurs, mais des « hommes ; qui divinise en quelque sorte l'homme, « guérit les passions, réforme le cœur, détache de « la terre, élève vers le ciel, procure l'immorta- « lité. »

Il disait aux empereurs : « Nous n'adorons que « Dieul seul ; mais nous sommes disposés à vous « obéir en tout le reste, vous reconnaissant pour « nos souverains. Nous demandons constamment « à Dieu qu'avec la puissance vous ayez aussi un « esprit droit et une conduite sage. Que si vous « dédaignez nos remontrances, nous n'y perdrons « rien. Nous savons que chacun souffrira dans les « flammes éternelles la peine due à ses crimes. « Oui, Dieu demandera compte à chacun de tout « le pouvoir qu'il lui aura donné. »

L'empereur — c'était Marc-Aurèle — fit tuer Justin, à l'âge de soixante-quatre ans. Mais, ces

choses étaient dites, et le monde n'ignorait plus que l'empereur avait un juge.

Telles sont les origines de l'église de Sainte-Pudentienne qui s'élève entre le Viminal et l'Esquilin, au pied de Sainte-Marie-Majeure.

« Ici, dit La Gournerie, l'on vit réunis pour la première fois dans un palais romain, le courage, la prière, la chasteté, l'humilité, la charité. Ici ont été affranchis les premiers esclaves. Ici, à côté des jardins de Sénèque trop riche, *Senecæ prædivitis,* les trésors des consuls et des sénateurs devinrent le patrimoine des pauvres. De cette maison est sortie toute une civilisation nouvelle pour Rome et pour le monde. »

III

SAINTE AGNÈS.

A *piazza Navona,* l'ancien cirque Agonal s'élève, magnifique, l'église consacrée à Dieu sous le nom d'Agnès, vierge et martyre. Là, s'ouvrait

l'antre d'infamie où les bourreaux traînèrent cette enfant qui venait de vaincre les supplices.

O haine de l'enfer contre le Christ ! O science de l'enfer à nous séparer du Christ ! O témoignage de l'enfer contre lui-même en faveur des enfants du Christ ! Les bourreaux se dirent entre eux : « Cette vierge ne craint pas la mort, mais elle craindra les souillures ; souillée, elle abandonnera son Christ. »

Ils la jetèrent nue dans cette fange, Dieu lui fit un voile. Un malheureux voulut insulter la vierge, il tomba mourant à ses pieds. C'était là, c'est le même emplacement, c'est le lieu même ; le sol et les murs de l'autre forment la crypte du temple gracieux, dédié par excellence à la virginité.

Sous ces voûtes purifiées et sanctifiées, on se souvient des beaux vers qu'y trouva Prudence : « Agnès dit au juge : Le Christ n'est pas si ou-
« blieux des siens qu'il souffre de perdre le trésor
« de leur pureté. Que ton glaive se rougisse de
« mon sang ; tu ne profaneras pas mon corps !

« Et lorsque, sortie sans tache, elle vit avan-
« cer le bourreau, elle s'écria : Voici celui que
« j'aime ! frappe, que ce glaive déchire ma poi-
« trine !

« Alors, épouse du Christ, franchissant ces té-
« nèbres, j'entrerai au plus haut des cieux. Roi
« éternel, ouvre tes portes ! Mon Christ, appelle
« à toi cette âme qui n'aspire qu'à toi ! »

Rome, toujours couronnée, dispose de tout en souveraine. Elle voit accourir tous les hommages, elle puise à tous les trésors. Les reliques des Saints remplissent ses lieux sacrés; les uns sont nés de ses entrailles, les autres sont venus de tous les points du monde.

Pour les glorifier, elle prend dans les Ecritures, elle complète, elle éclaire, elle ajoute; ou le Saint-Esprit l'inspire, ou il lui donne de reconnaître son inspiration dans toute voix par laquelle il a parlé.

En l'office de sainte Agnès, Rome chante le doux panégyrique, écrit par saint Ambroise au livre de la *Virginité*. Quelles fleurs plus sereines lui eussent pu fournir un miel plus pur?

« Agnès avait treize ans quand elle souffrit le
« martyre. La tyrannie n'épargne pas un âge
« si tendre, la foi trouve de tels témoins.

« A cet âge, la jeune fille tremble au regard
« irrité de sa mère; une piqûre d'aiguille la fait

« pleurer. Intrépide, Agnès affronte le glaive.
« Elle n'est pas mûre pour le combat, et déjà
« elle est capable de la couronne.

« On veut la contraindre d'allumer la torche
« aux autels d'un dieu sacrilége; elle répond :
« Ce ne sont point ces flambeaux que portent les
« vierges du Christ. Votre feu éteint la foi, votre
« flamme éteint la lumière. Que mon sang étei-
« gne vos brasiers ! »

« Avant de recevoir le coup, elle s'enferme de
« ses vêtements. Elle est morte et la pudeur
« veille encore; elle est tombée à genoux et sa
« main voile son visage. »

Après saint Ambroise, écoutons encore Prudence :

« L'âme brillante s'élance libre à travers les
« airs; un groupe d'Anges l'accompagne sur le
« sentier lumineux.

« En bas, elle voit la terre environnée de té-
« nèbres; elle dédaigne tout ce qui s'agite au
« sein du noir tourbillon, tout ce qu'emporte la
« mobilité du temps.

« Elle regarde en bas les empires, les dignités,

« les honneurs, tout ce qui enfle les mortels in-
« sensés ; elle sait ce que vaut la puissance dont
« leur soif veut s'emparer par tant de crimes ;
« elle sait ce que vaut la splendeur des palais,
« la vanité des parures.

« Elle domine la colère, les craintes, les désirs,
« les dangers renaissants ; elle est préservée des
« joies rapides, des chagrins si longs, des tor-
« ches de l'envie qui souillent de leurs fumées
« nos espérances et nos succès ; elle est à l'abri
« du plus affreux des maux, l'idolâtrie, honteux
« nuage planant sur le monde.

« Le Dieu du ciel vient au-devant de la mar-
« tyre, et ceint de deux couronnes son chaste
« front ; sur l'une et sur l'autre, un chiffre de
« lumière exprime mystérieusement la perfection
« des mérites qu'Agnès a conquis.

« O Vierge heureuse, ô nouvelle gloire, noble
« habitante des cieux, incline vers nous ta tête
« ornée du double diadème. Le Dieu suprême te
« donna de rendre chaste un jour le lieu même
« de l'impureté.

« Inondant mon cœur de lumière, un regard
« de ta bonté le rendra pur. Ce que ton œil
« effleure, comme autrefois ce que ton noble

« pied toucha, participe aussitôt à la pureté qui « réside en toi. »

Tel est l'enseignement de la bienheureuse Agnès, vierge et martyre. Nous avons visité la crypte du cirque Agonal; nous y avons trouvé la foule, nous la reverrons sur la voie Nomentane, où l'aimable vierge a son tombeau, merveilleuse fleur au milieu d'une catacombe.

Sainte Bibiane est connue et vénérée, mais sainte Agnès est populaire et chérie. Toute la journée, l'église et les cryptes ont regorgé de fidèles. Quelles prières s'épanchent sur ce sol transfiguré par le miracle !

Il en jaillit comme une source qui brûle, qui délivre et qui rafraîchit; et un involontaire mouvement vous fait offrir le front et la poitrine au choc de ces ondes salutaires. J'avais là mes filles...

O Saints de Dieu, qui dira les conseils dont vous fortifiez les âmes, et les clartés, et les sérénités, et l'amour qu'on emporte d'auprès de vos poussières vivantes !

Lorsque Agnès eut reçu la couronne, ses parents relevèrent son corps et l'emportèrent, disent

les Actes, *cum omni gaudio*, en toute joie, dans un de leurs domaines sur la voie Nomentane. Là, ils l'ensevelirent.

En ce même lieu, Emérentienne, sœur de lait d'Agnès, non encore baptisée, reçut le martyre. Emérentienne priait sur le tombeau. Les païens la surprirent, et ne pouvant lui faire renier Dieu, ils la tuèrent là.

Le huitième jour après le martyre, revenus à ce tombeau deux fois saint, où l'on pouvait rencontrer la mort, mais cette mort qui est la porte assurée de la vraie vie, les parents d'Agnès priaient et pleuraient.

Agnès leur apparut, revêtue de lumière, entourée de vierges éblouissantes comme elle. A sa droite était un agneau d'une blancheur éclatante. Elle leur dit : Ne pleurez plus. Celui que j'ai uniquement aimé sur la terre, je vis auprès de lui dans le ciel.

C'est pourquoi l'Eglise fait une seconde fête d'Agnès. Elle chante : « A sa droite, l'agneau « plus blanc que la neige, le Christ, la consacrait « son épouse et sa martyre. — Dans ton éclat, « ô vierge ! et dans ta beauté parfaite, — avance, « marche et saisis la couronne ! »

La basilique de Sainte-Agnès fut élevée par Constantin, à la prière de sa fille Constance, qui reçut le baptême près de là. Une vingtaine d'années s'étaient écoulées depuis qu'Agnès avait été condamnée à l'infamie et à la mort, lorsque la fille de l'empereur voulut être baptisée sous sa protection.

Les révolutions, les pillages, les incendies ont respecté la basilique Nomentane. Il semble que la main de Satan ne peut toucher à ce que le nom d'Agnès protége ; les siècles n'y savent point laisser leur trace aussitôt effacée. La frêle fleur a plus résisté que les chênes, l'agneau a repoussé les lions.

Autour de l'église s'étend une glorieuse catacombe. Les reliques d'Agnès sont sous l'autel resplendissant, sa statue le couronne. Partout les marbres, les mosaïques et l'or fleurissent et sourient.

Tout est joie, amour, beauté, splendeur ; grâce de l'enfant, gravité de la vierge, allégresse de la martyre, richesse et majesté de l'épouse du Christ.

Tous les ans, au jour de la fête, deux agneaux sont bénits sur l'autel, et confiés à des vierges consacrées qui en prennent soin.

De leur laine, on tisse les palliums que le Souverain Pontife envoie comme signe de juridiction à tous les patriarches et métropolitains du monde catholique.

Cet ornement sera sur leurs épaules un symbole de la brebis du bon pasteur ; don du Pontife romain, il figure en même temps la force de Pierre et la douceur d'Agnès.

IV

SAINTE MARTINE.

Sous l'empire d'Alexandre Sévère, Martine, ierge romaine, orpheline et possédant de grands iens qu'elle distribuait aux pauvres du Christ, çut l'ordre d'adorer les faux dieux.

Ayant refusé, elle fut frappée de verges, déchirée ec des ongles de fer, puis enduite de graisse uillante et exposée aux bêtes ; mais les bêtes pprochèrent point de la vierge du Christ.

Jetée sur un bûcher, elle sortit vivante des flammes. Quelques-uns de ses bourreaux, touchés de la grâce de Dieu, confessèrent le Christ et moururent fidèles dans les tourments.

Tantôt le corps sanglant de la martyre répandait une splendeur très-brillante et une odeur très-suave, tantôt elle apparaissait élevée sur un trône, chantant les louanges de Dieu.

Le juge lui fit trancher la tête. Aussitôt l'on entendit une voix d'en haut qui appelait la vierge triomphante. Toute la ville trembla ; plusieurs adorateurs des idoles se convertirent au Seigneur.

Urbain VIII trouva le corps de la martyre dans une antique église sur le penchant du mont Capitolin. Ce Pape ayant restauré l'édifice, les reliques y furent solennellement replacées.

A cette occasion, Urbain VIII composa les hymnes que l'on chante au jour de sainte Martine et qui font partie des prières annuelles pour la délivrance de Jérusalem. — C'est le dernier cri de la croisade.

Lorsque l'Europe s'endormit devant le péril, l'Eglise ne cessa pas de veiller. Non loin de l'Arc de Titus, à deux pas de la prison où Pierre fut enchaîné, l'Eglise pousse encore son cri vigilant :

« O Martine, de tels autels sur lesquels l'encens
« s'élève, montent vers toi nos prières assidues.

« Rassemble tous les rois avec leurs hommes de
« guerre sous l'étendard de la croix, délivre Jéru-
« salem et arrache à jamais le rempart de
« l'ennemi. »

« Et Toi, éloigne de nous les joies mauvaises,
« Toi dont le bras soutient les martyrs, Dieu Un,
« Trinité ! Qu'il te plaise donner à tes serviteurs
« cette lumière par laquelle, clément, tu fais le
« bonheur des âmes ! »

Comme chez Bibiane et chez Agnès, nous avons rencontré chez Martine cette foule grave qui se rend au jour de réception des Saints. Même recueillement, même amour vivant, plus fort que la mort.

Mais pourquoi ici le nom de la mort? Ici, il n'y a point de mort. Ces tombeaux sont des foyers d'où s'élance l'indestructible vie. Ici deux choses éclatent : l'amour immortel, la virginité féconde.

La crypte de Sainte-Martine est des premières entre les merveilles souterraines de Rome. Pierre de Cortone, artiste abondant et magnifique, en a été l'architecte, le décorateur et le donateur.

Dans ce travail somptueux, on sent l'amour qui croit n'avoir jamais fait assez. Pierre avait été nourri par l'aumône. Il s'éprit d'amour pour cette vierge martyre dont Dieu faisait reparaître les ossements.

Il prodigua les marbres, l'or et les pierres précieuses sur les restes qui lui inspiraient ce noble amour ; et il prit là son tombeau, à l'entrée de la crypte, comme un serviteur à la porte de son maître.

Du seuil de Sainte-Martine, quelle scène pour la pensée ! Les murs du Capitole, la prison Mamertine, l'arc de Sévère, le temple de Faustine, les hauteurs du Palatin, tout le Forum !

Le mouvement était plus grand et plus recueilli qu'à l'ordinaire. Dans les conversations, les choses du moment éveillaient celles du passé. Appuyé au souvenir des Saints, on regarde avec plus de fermeté l'avenir, et celui qu'un incident ramène en lui-même voit mieux dans son cœur.

Quelques arrivants nous donnèrent des nouvelles de Paris. Elles n'étaient pas bonnes. Hélas ! peu de bonnes nouvelles viennent à Rome de Paris. Mais quoi ! voici l'arc de Septime Sévère, et il est

moins vivant que l'église de Martine. L'Empereur dit : *Omnia fui et nihil expedit;* la martyre dit : *Gloria in excelsis Deo.*

Des Polonais nous serrèrent la main. Les dernières lettres leur apportaient des édits de proscription et des relations de supplices. Parmi eux était une veuve, une mère : à son visage, nous devinons ce que ces lettres lui ont appris. Des blessures des mères et des vierges, jadis, maintes fois, on vit couler le lait avec le sang. Ce lait miraculeux, les bourreaux s'en sont abreuvés, et ils ont été enfantés au Christ par ces vierges martyres, et ils sont devenus les fils de ces mères dont ils avaient égorgé les fils.

Nous vîmes des Anglais, non pas de ceux dont la piété ingénue et profonde édifie les plus chrétiens, mais de ceux qui promènent dans Rome, avee un surcroît d'orgueil, l'insolence de leur curiosité. Attendons, et regardons le Forum en ruine, et souvenons-nous de Tyr et de Babylone qui n'ont plus de lieu sur la terre.

Fra Gaudenzio me dit : « Pierre est captif pour la mort, et l'heure en est fixée : et qui se lèvera dans le monde afin de délivrer Pierre? » Il ajouta : « Mais l'Eglise prie comme elle priait aux jours d'Hérode. Sous le Capitole, voici la

prison Mamertine ; au sommet du Capitole, voici la croix ; là-bas, à l'extrémité du Forum, joignant le Colisée, nous voyons l'arc de Constantin. »

Sur la rampe du Capitole montaient et descendaient des groupes de moines et d'écoliers. Nous distinguâmes les prêtres polonais de la Résurrection. Fra Gaudenzio poursuivit : « Ceux-ci vivent et les martyrs ne sont pas morts. En vérité, j'aime à voir quelles ressources Dieu se ménage pour rompre les glaives de Satan ! En vérité, si vous cherchez où est la vie, n'allez pas plus loin ! Ici est le grain de sable qui borne l'océan de la mort ! Ici a pris naissance et s'est enracinée la vie. »

J'aperçus un homme que je croyais loin, dans une retraite où de grands chagrins l'avaient jeté. Son visage portait l'empreinte de la douleur vaincue ; on sentait qne ses yeux n'auraient plus de larmes et cette lèvre plus de sourire.

Il m'embrassa. — « Oui, me dit-il, c'est moi, et tu me revois victorieux. Mais, ce que je n'avais osé espérer même après avoir reconquis la force, j'ai rencontré ici la consolation et la paix.

« J'avais tout perdu, même ce qui d'ordinaire reste à l'abri des coups du sort, même la bonne renommée. J'étais ruiné, trahi, calomnié, sans secours au dehors, sans espérance en moi.

« J'ai tout retrouvé ici. Il n'y a point de malheureux ici. J'ai trouvé Dieu, l'art, l'histoire, Tout m'a parlé, m'a consolé. J'ai revu la terre souriante et le ciel serein.

« Que de désastres pour m'adoucir mes désastres ! Que de ruines devant lesquelles ma ruine disparaissait ! Mais surtout que de grandes victimes de l'iniquité humaine, longtemps accablées, maintenant triomphantes !

« Courbé sur cette terre incomparable, j'ai respiré la miséricorde et la justice. En étudiant les œuvres des puissants, j'ai entendu le perpétuel soupir qui venge le faible.

« Aux vastes désirs les attentes trompées. Le conquérant a senti ses bornes ; l'empereur a tremblé et s'est ménagé des cachettes inutiles ; l'artiste a vu le nuage s'épaissir entre lui et l'idéal un instant aperçu.

« Le grand partage du bonheur, la vie heureuse a été le lot des petits. L'ouvrier qui déblaye le

palais impérial, rit en mangeant son pain noir dans la salle de festin où César a craint le poison.

« Viens là-haut : tu n'y verras plus les aigles romaines; mais la postérité des moineaux du Palatin chante encore sur ces sommets où tant de générations d'empereurs n'ont pu enfoncer leurs racines arrosées de tant de sang. Ni les rois, ni la république, ni l'empire, ni les barbares n'ont pu déposséder les passereaux.

« Partout nous admirons des œuvres que l'artiste lui-même a trouvées imparfaites et qui n'ont laissé à son génie que l'intime amertume de se sentir vaincu. Virgile a voulu brûler l'*Énéide;* Raphaël, au comble de la gloire, cherchait encore; je doute que Michel-Ange ait admiré sa *sixtine* autant que je fais.

« Le Saint lui-même, dans les entraves de son corps, expérimentant sa faiblesse, a gémi et pleuré, et il aurait perdu courage si Dieu l'avait permis. Mais c'est lorsqu'il pleure, qu'il se sent fort de la force de Dieu. Il exalte sa misère, il sourit aux tortures, et son espérance triomphe quand la mort lui apparaît.

« L'homme séparé de Dieu voit sous ses pieds le néant; néant des œuvres, néant du triomphe,

néant de la vie, véritable néant. Pour l'âme chrétienne, l'abîme est en haut, le bel abîme d'azur, l'infini plein de Dieu : elle se réjouit et s'élance dans cette lumière.

« Et c'est là, c'est là que sont mes regards; c'est de ce côté que Dieu les a tournés par ce coup violent qui est venu m'arracher de mes travaux, détruire ma fortune et, comme je le crus, anéantir ma vie.

« Loué soit Dieu, bénie soit sa Rome très-belle et très-sainte, où quand je croyais avoir tout perdu, j'ai retrouvé plus que tout; car je n'avais perdu que la tranquillité, et j'ai trouvé la paix. »

En ce moment, passait, gravissant le Capitole, une longue file de ces pénitents mystérieux que l'on appelle *sacconi*. Les sacconi appartiennent aux sommités de la population romaine; il y a parmi eux des prélats et des princes; mais on ne les connaît qu'au moment où leurs confrères viennent les mettre au cercueil.

Nous eûmes la pensée de visiter l'église de la confrérie, située au pied du Palatin. C'est une rotonde d'aspect rigide, sans ornements et sans pauvreté. On y sent le dépouillement plutôt que

le dénûment; ce caractère particulier de cette association , formée de riches qui veulent rendre compte, et d'heureux suivant le monde, qui n'oublient pas la mort.

La chapelle et la cour sont pavées de pierres tombales toutes pareilles. Elles disent le nom et les qualités du confrère enterré là, son nom de religion, la date de sa mort. Il y a des noms illustres. Nous lûmes celui d'un prince de la maison de Savoie; *optimam partem eligit.*

Dans la salle du chapitre, devant le siége humble du prieur, la dalle porte un emblème de mort et deux mots; *Umbra, Lumen.* Voilà le grand secret; heureux qui le possède! Ombre ici, lumière de l'autre côté. Nous commençons par l'ombre et par la mort, nous pouvons finir par la lumière et par la vie.

V

SAINTE CÉCILE.

Dans la glorieuse multitude des Elus, une partie, qui est elle-même une multitude, porte les noms que le monde connaît ; dans cette seconde multitude, il y a des premiers rangs ; dans ces premiers rangs, il y a des places premières. Là est assise Cécile, honorée de la terre et du ciel, vierge, épouse, martyre, apôtre, brillante parmi ces êtres grands et purs que le Christ a prévenus d'une particulière dilection et de qui l'on peut répéter ce que saint Ephrem a dit par excellence de la Vierge Marie, qu'ils sont « la bonne grâce de la nature humaine. »

Entre ces immortalités dont Rome est le trône terrestre, Cécile, à côté de Pierre et de Paul, rayonne de sa victoire sur la mort. Entourée d'une garde de vierges, ayant auprès d'elle ceux qu'elle aima, elle habite sa maison vivante, où elle reçoit les hommages des vivants. Sous des marbres plus précieux que l'or, elle repose dans

le premier cercueil qui lui fut donné, dans sa chair embaumée des seuls arômes de la virginité et du martyre, dans la robe magnifique qu'elle revêtait comme un suaire et qu'elle a de ses propres mains serrée autour de son corps sacré.

Dieu a voulu que ce même nom de Cécile brillât dès les temps antiques et décorât d'un rayon de pureté le frontispice de l'histoire romaine. La grande famille des Cæcilius, si élevée dans le patriciat, se glorifiait d'avoir pour aïeule la femme du premier Tarquin, cette Caïa Cæcilia Tanaquil, type de la pudicité conjugale, matrone honorée du peuple-roi. Les Romains lui avaient érigé une statue au Capitole; ils gardaient dans les temples sa quenouille garnie de laine, son fuseau et une robe tissée de ses mains.

Tous les honneurs de la République, toutes les grandes magistratures, tous les triomphes avaient illustré les Cæcilius. Parmi les filles même, plusieurs ont laissé un nom : Cæcilia, fille de Metellus le *Baléarique,* citée par Cicéron; Cæcilia, fille de Metellus le *Dalmatique,* épouse d'Æmilius Scaurus et ensuite de Sylla; Cæcilia, fille de Metellus le *Crétique,* si célèbre par le tombeau que la magnificence de son époux lui éleva sur la voie Appienne.

Or, dans les temps d'Alexandre Sévère, empereur clément, qui « souffrit, dit Lampride, qu'il y eût des chrétiens, » le successeur de saint Pierre, Urbain Ier, habitait une grotte creusée sous un temple des idoles, aux portes de Rome, non loin du tombeau de Cæcilia Metella. C'est là que les fidèles, décimés et multipliés par la récente persécution nouvelle, venaient aux exhortations du Pontife et amenaient les néophytes pressés de recevoir le baptême. Des pauvres de Jésus-Christ, mendiants en apparence, se tenaient sur la voie, autant pour guider l'étranger que pour avertir si quelque péril s'annonçait.

Dans le nombre des fidèles que ces pauvres étaient accoutumés de voir et dont ils transmettaient fréquemment les messages au pontife errant ou caché, ils admiraient une jeune fille, presque encore une enfant, dont la foi et la charité brillaient même en ces jours illustres du martyre. Elle était leur humble sœur et elle portait le grand nom de Cæcilius, si fier et si retentissant. Seule chrétienne de sa famille, elle sortait de son palais plein de trophées et de couronnes et elle venait dans les cryptes sanglantes où les mystères du Crucifié se célébraient sur les restes des confesseurs.

Alors le martyre était la fin probable et imminente de toute vie chrétienne. Cécile le savait et elle y trouvait la joie de son cœur. En attendant l'appel du Christ, elle vivait d'avance avec lui, et sa prière ne cessait pas. Le livre des saints Évangiles reposait caché sur sa poitrine. Comme pour se créer une assurance de plus qu'elle répandrait son sang, elle voua au Christ sa virginité. Le Christ, répondant à son amour, lui rendit visible l'Ange qui veillait sur elle, et elle vit que l'Epoux divin l'agréait et la garderait.

Cependant les parents de Cécile l'engagèrent à Valérien, qui était jeune, noble et bon, et qui l'aimait ardemment, mais qui portait le joug des idoles. Cécile avait pour Valérien l'affection d'une sœur; elle chérissait son âme, espérant l'amener à Dieu. Tremblante et confiante, elle se prépara pour le combat. Sous sa robe tissée de soie et d'or, elle cacha un cilice ; elle multiplia ses jeûnes et ses prières, et, remplie de force intérieure, elle abandonna sa main.

Les noces furent célébrées suivant le rite païen, où demeurait plus d'un reste de l'antique gravité des mœurs, jadis tout imprégnées du souvenir et de l'attente des dignités de l'âme humaine. L'épouse portait la robe de laine blanche unie dont la simplicité devait rappeler celles que tisssait la

oyale matrone Caïa Cæcilia ; ses cheveux, parta-
és en six tresses, imitaient la coiffure des vesta-
es, privilége des jeunes épouses au jour du ma-
age, dernier hommage à la virginité ; elle avait
ur la tête le *flammeum*, symbole de la stabilité
ans le lien conjugal, car ce voile couleur de flamme
istinguait les femmes des flamines, lesquelles ne
ouvaient divorcer. Ainsi le Paganisme lui-même
rotestait contre ses propres corruptions.

A la chute du jour, la mariée fut conduite à sa
ouvelle demeure. Les torches nuptiales précé-
aient le cortége, la foule applaudissait, la vierge
onversait en son cœur avec le Dieu des martyrs.
Elle entra dans la maison où elle apportait la mort
t la vie, la ruine absolue et l'immortelle gloire.
ous le portique, orné de tentures blanches et de
eurs, Valérien l'attendait. Suivant l'usage, il lui
emanda : « Qui es-tu ? » Elle répondit par la
ormule consacrée : « Là où tu seras Caïus, je se-
ai Caïa. » Autre souvenir de la première Cæci-
a, plus auguste dans cette bouche chrétienne !
Ainsi l'Eglise belle, jeune, aimante et pure, entrait
ans le monde païen pour l'échauffer de son amour
t le laver de son sang.

Quelques rites superstitieux lui furent sans doute
pargnés ; d'autres purent s'accomplir. On lui pré-
enta l'eau, signe de la pureté qui doit orner l'épouse;

on lui remit une clef, symbole de l'administration intérieure confiée à sa vigilance ; on la fit un instant asseoir sur une toison de laine, mémorial des travaux domestiques. Durant le souper des noces, elle entendit chanter l'épithalame, et les musiciens remplirent la salle du son de leurs instruments. Au milieu de ce concert profane, Cécile aussi chantait, mais dans le secret de son cœur et pour Dieu seul. Elle chantait avec les Anges, et elle disait au Seigneur : « Gardez sans tache mon cœur et mon corps et faites, Seigneur, que je n'aie point à rougir ! »

Et lorsque les époux se trouvèrent seuls, dans la chambre nuptiale, Cécile, forte de la vertu d'en haut, s'adressa doucement à Valérien : « Ami très-cher, lui dit-elle, j'ai un secret qu'il faut que je te confie, mais peux-tu me promettre de ne le point livrer ? » Ayant reçu le serment du jeune homme, elle reprit : « Écoute. Un Ange de Dieu veille sur moi. Car j'appartiens à Dieu. S'il voit que tu m'aimes d'un mauvais amour, il me défendra et tu mourras ; mais si tu respectes ma virginité, alors il t'aimera comme il m'aime et sa grâce s'étendra aussi sur toi. »

Troublé, Valérien répondit : « Cécile, pour que je puisse croire à ta parole, fais-moi voir cet Ange.

Quand je l'aurai vu, et si je reconnais qu'il est l'Ange de Dieu, alors ce à quoi tu m'exhortes, je le ferai. Mais si c'est un autre homme que tu aimes, sache que je vous frapperai de mon glaive, et toi et lui. » Cécile reprit : « Si tu consens d'être purifié dans la fontaine qui jaillit éternellement, si tu veux croire au Dieu unique, vivant et véritable qui règne dans les cieux, tu pourras voir l'Ange qui veille sur moi. » Valérien dit : « Et qui me purifiera afin que je vois l'Ange ? »

Cécile répondit : « Il est un vieillard qui purifie les hommes afin qu'ils méritent de voir l'Ange de Dieu. Va par la voie Appienne jusqu'au troisième milliaire. Là tu trouveras des pauvres qui demandent l'aumône aux passants. J'eus toujours soin de ces pauvres et mon secret leur est connu. Tu les salueras de ma part et leur diras : *Cécile m'envoie vers le saint vieillard Urbain. J'ai un message secret à lui transmettre.* Arrivé en présence du vieillard, tu lui rendras mes paroles. Il te purifiera et te revêtira d'habits nouveaux. A ton retour, dans ce lieu où nous sommes, tu verras l'Ange saint, devenu aussi ton ami, et tout ce que tu auras demandé, il te le donnera. »

Valérien courut au Pontife, et celui-ci l'ayant écouté, s'écria : « Seigneur Jésus-Christ, semeur

des chastes résolutions, recevez le fruit de la semence que vous avez déposée au cœur de Cécile. Seigneur Jésus-Christ, bon Pasteur, Cécile, votre brebis éloquente, vous a bien servi. Cet époux qu'elle avait reçu semblable à un lion impétueux, en un instant, elle en a fait un agneau très-doux. Le voici déjà ! Déjà il croit, puisqu'il est venu. Ouvrez donc, Seigneur, la porte de son cœur à vos paroles ; qu'il reconnaisse que vous êtes son Créateur et qu'il renonce au démon ! »

Tandis qu'Urbain prolongeait sa prière, un second vieillard, d'aspect auguste, couvert de vêtements blancs comme la neige, apparut, tenant un livre en lettres d'or. Ce vieillard était Paul, l'apôtre des Gentils, la seconde colonne de l'Eglise romaine. Présentant le livre, il dit à Valérien : « Lis, crois, mérite de contempler l'Ange dont la vierge Cécile t'a promis la vue. » Valérien lut ces paroles : « *Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu, Père de toutes choses, qui est au-dessus de tout et en nous tous.* » Le vieillard dit : « Crois-tu qu'il en est ainsi ? » Valérien s'écria : « Rien de plus vrai sous le ciel ! »

Cécile était restée en prière dans la chambre nuptiale. Lorsqu'elle vit entrer Valérien, elle connut aussitôt que le Christ et elle avaient triomphé. Valérien portait la tunique blanche des néo-

hytes. Et lui, au même instant, connut que le Christ et Cécile étaient fidèles en leurs promesses : près de l'épouse vierge, il vit debout l'Ange au visage de flamme, aux ailes splendides, tenant dans ses mains deux couronnes de roses et de lis.

L'Esprit bienheureux posa l'une des couronnes sur la tête de Cécile, l'autre sur la tête de Valérien, et leur dit : « Des jardins du ciel je vous apporte ces fleurs. Conservez-les par votre pureté, elles ne se faneront jamais et jamais ne perdront leur parfum ; mais ceux-là seuls les verront qui seront purs comme vous. Et maintenant, ô Valérien, parce que tu as acquiescé au vœu de la chasteté de Cécile, le Christ, Fils de Dieu, m'a envoyé vers toi pour recevoir toute demande que tu aurais à lui adresser. »

Valérien répondit à l'Ange : « La grande douleur de ma vie, c'est l'amitié de Tiburce, mon frère unique. Maintenant je suis affranchi du péril, je me trouverais cruel d'y abandonner ce frère bien-aimé. Je réduirai donc toutes mes demandes à une seule : je supplie le Christ de délivrer mon frère Tiburce, comme il m'a délivré moi-même, et de nous rendre tous deux parfaits dans la confession de son nom. » L'Ange radieux lui dit : « Parce que tu as demandé au

Christ cette grâce qu'il est encore plus empressé de t'accorder que tu ne l'es à l'obtenir, de même qu'il a gagné ton cœur par Cécile, ainsi par toi il gagnera le cœur de ton frère; et Tiburce et toi, vous conquerrez la palme du matyre. » L'Ange disparut, les époux continuèrent de s'entretenir comme s'ils le voyaient encore, et le véritable amour inondait leurs âmes de ses clartés qui ouvrent déjà le ciel.

Au jour, Tiburce entra. S'approchant de Cécile, devenue sa sœur, il la salua par un baiser. — Mais, dit-il, d'où vient, ma sœur, cette senteur de roses et de lis en cette saison? Elle m'énivre, et il me semble que tout mon être en est soudain renouvelé. — O Tiburce, dit Valérien, Cécile et moi nous portons des couronnes que tu ne peux voir encore. Si tu veux croire, tu verras. Tu verras l'éclat de la pourpre et la pureté de la neige!

Avec l'ardeur du néophyte, Valérien commença d'instruire son frère. Il le pressa d'abjurer les idoles et de se rendre au vrai Dieu. Mais Tiburce ne comprenait pas bien. Il avait suivi le culte public par coutume, sans plus chercher à connaître ses dieux qu'il ne connaissait le Christ.

Cécile intervint. Prenant le langage des prophètes, si souvent répété par les martyrs, elle montra la honte des idoles. — Oui, s'écria Tiburce, il en est ainsi ! Cécile, ravie de sa sincérité, l'embrassa : — C'est maintenant, lui dit-elle, que je te connais pour mon frère. Comme l'amour du Seigneur a fait de ton frère mon véritable époux, ainsi ton mépris des idoles fait de moi ta véritable sœur. Va donc recevoir la régénération. Alors tu verras les Anges et tes fautes seront pardonnées.

Cependant Tiburce apprenant qu'il fallait aller au chef des chrétiens, se souvint d'avoir entendu parler de lui. — N'a-t-il pas, dit-il, été condamné déjà deux fois? S'il est découvert, il sera livré aux flammes et nous pourrons partager son sort. Ainsi, pour avoir voulu trouver une divinité qui se cache dans les cieux, nous rencontrerons sur la terre un supplice cruel. — Ne redoutons pas, dit Cécile, de perdre la vie qui passe, pour nous assurer celle qui durera toujours. — Quoi, reprit Tiburce, une autre vie après celle-ci? — La vie de ce monde, répondit Cécile, pouvons-nous l'appeler vie? Elle est livrée à toutes les douleurs, elle aboutit à la mort, elle finit et elle n'a pas même été; car ce qui n'est plus est comme rien. Quant à la vie qui succède, elle a des joies sans fin pour les justes

et des supplices éternels pour les pécheurs. — Qui est allé dans cette vie, répliqua Tiburce, et qui en est revenu ?

Cécile reprit avec une grande majesté : « Le Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent a engendré un Fils de sa propre substance avant tous les êtres, et il a produit par sa vertu divine l'Esprit saint; le Fils, afin de créer par lui toutes choses, l'Esprit saint pour les vivifier. Tout ce qui existe, le Fils de Dieu, engendré du Père, l'a créé; tout ce qui est créé, l'Esprit saint, qui procède du Père, l'a animé. » — Comment! s'écria Tiburce, tout à l'heure, tu disais que l'on ne doit croire qu'un seul Dieu, et maintenant tu parles de trois Dieux ?... Cécile lui exposa le dogme de la Trinité; ensuite, provoquant ses questions, elle déroula le mystère du Christ mort sur la croix pour le salut des âmes, enseveli, descendu aux enfers, victorieux de la mort, du sépulcre et du péché.

« Maintenant, ajouta-t-elle, ô Tiburce, vois s'il n'est pas expédient de mépriser cette vie présente et de rechercher celle qui doit suivre. Quiconque a foi dans le Fils de Dieu et observe ses commandements, celui-là, quand il déposera ce corps périssable, ne sera pas même touché par

la mort. Les saints Anges le conduiront dans le paradis. Mais la mort s'unit au démon pour lier les hommes. Elle les préoccupe d'une foule de prétendues nécessités. Un malheur à venir les intimide, un gain à saisir les captive, la beauté sensuelle les éblouit, l'intempérance les entraîne; par tous genres de séduction, la mort fait que les âmes à la sortie des corps soient trouvées entièrement nues, et n'ayant sur elles que le poids de leurs péchés. »

Tiburce pleura, son âme appelait Dieu. « Frère, dit-il à Valérien, prends pitié de moi; conduis-moi sans retard devant l'homme qui purifie. » Ils se rendirent aussitôt près du Pontife. Urbain lui donna le baptême, et, après sept jours, par l'onction de l'Esprit saint, il le consacra soldat du Christ. Or, plein de la joie et de l'amour de Jésus, et plongé dans la plénitude de la vie chrétienne, Tiburce voyait continuellement les Anges du Seigneur, et il conversait avec eux. Cécile et Valérien se réjouirent de ces merveilles, et tous trois ils remplissaient l'Eglise de l'éclat de leur foi et de l'abondance de leur charité.

Dans cette paix, ils ne négligeaient point de se préparer à la lutte. Brillante des parures qui convenaient à son rang, Cécile n'imitait en rien ces

dames chrétiennes qui s'attiraient les réprimandes du prêtre Tertullien : « Je ne sais si des mains « accoutumées aux bracelets pourront supporter « le poids des chaînes ; si des pieds ornés de ban- « delettes s'accoutumeront à la pression des en- « traves. Je crains bien qu'une tête couverte de « réseaux de perles et de pierreries ne laisse pas « de place à l'épée ! » Cécile continuait de servir avec amour les pauvres du Christ, et sous sa robe éclatante, l'âpre cilice mordait sa chair.

Il advint que l'empereur Alexandre Sévère, s'étant mis à la tête de ses troupes, laissa la ville au gouvernement de ses conseillers, dont plusieurs haïssaient les chrétiens ; et l'un des plus furieux était Turcius Almachius, préfet de Rome. Redoutant peu le caractère faible d'Alexandre, d'ailleurs facile à tromper, Almachius commença de persécuter les fidèles dans la classe du peuple. Il en fit mourir un grand nombre et poussa même la cruauté jusqu'à défendre de les ensevelir. Valérien et Tiburce, ainsi qu'avaient toujours fait les chrétiens, désobéirent à cette volonté infâme de la tyrannie. Ils rachetèrent les corps immolés de leurs frères ; et voulant témoigner davantage combien ils les respectaient, ils les enveloppèrent de parfums précieux. En même temps ils prodiguaient les aumônes aux veuves et aux orphelins.

Almachius les fit amener devant lui, non qu'il voulût encore sévir contre ces deux patriciens, car leur mort pouvait faire trop d'éclat. Il comptait les intimider et obtenir quelque satisfaction. Il leur demanda s'ils étaient complices de ces misérables dont il punissait les crimes. Tiburce répondit : — « Plût à Dieu qu'ils daignassent nous admettre au nombre de leurs serviteurs, ceux que tu appelles nos complices. Puissions-nous imiter leur vie sainte et marcher un jour sur leurs traces ! » Déconcerté par cette fermeté, le Préfet voulut détourner les idées de l'ardent jeune homme. — Allons, lui dit-il, tu ne parles pas selon ton esprit. — Il est vrai, reprit Tiburce, je ne parle pas selon l'esprit que j'avais, mais selon l'esprit de Celui que j'ai reçu au plus intime de l'âme, le Seigneur Jésus-Christ.

C'était une profession de foi. Le Préfet s'écria : — Sais-tu ce que tu dis ? Tiburce accentua davantage son amour de Jésus et son mépris de la mort. Almachius s'adressa à Valérien : « — La tête de ton frère n'est pas saine ; toi, tu pourras me donner une réponse sensée. » Valérien répondit : — Il est un médecin unique, qui a daigné prendre soin de la tête de mon frère et de la mienne : c'est le Christ, fils du Dieu vivant. — Parle-moi sagement, dit Almachius. — Ton oreille est faussée, répondit Valérien ; tu ne saurais entendre.

Refusant encore la confession spontanée des deux frères, le Préfet crut qu'il pourrait leur montrer la folie de renoncer aux délices du monde. Valérien répondit avec une gravité douce, mais toute pleine du dédain que cette tentative pouvait lui inspirer. « L'heure viendra, dit-il en terminant, où nous recueillerons le fruit de nos travaux. Le temps présent nous est donné pour semer ; or, ceux qui sèment dans la joie en cette vie, recueilleront dans l'autre le deuil et les gémissements, tandis que ceux qui sèment aujourd'hui des larmes passagères, moissonneront dans l'avenir une allégresse sans fin. »

— Ainsi, répliqua le Préfet, nous et nos invincibles princes, nous aurons pour partage un deuil éternel, tandis que vous, vous posséderez à jamais la vraie félicité ? — Vous et vos princes, dit Valérien, vous n'êtes que des hommes, nés au jour marqué, pour mourir à l'heure marquée. Mais il vous faudra rendre compte à Dieu de la souveraine puissance qu'il a placée dans vos mains.

Almachius voulut en finir. L'interrogatoire le menait trop loin. Il se réduisit à demander aux deux frères la moindre satisfaction qu'il pût exiger. — Offrez des libations aux dieux, leur dit-il, et vous vous retirerez. Valérien et Tiburce répondirent : — Tous les jours, nous offrons nos

sacrifices à Dieu, mais non pas aux dieux. — A quel Dieu ? demanda le Préfet. — Le nom de Dieu, dit Valérien, tu ne le saurais découvrir, eusses-tu des ailes. — Ainsi, dit le Préfet, Jupiter, ce n'est pas le nom d'un Dieu ? — C'est le nom d'un corrupteur, dit Valérien. Le nom de Dieu ne saurait convenir qu'à l'être qui n'a rien de commun avec le péché. — Donc, dit Almachius, l'univers est dans l'erreur ; ton frère et toi vous êtes les seuls à connaître le vrai Dieu ! — O Almachius, reprit fièrement Valérien, ne te fais pas illusion : les chrétiens ne peuvent déjà plus se compter dans l'empire. C'est vous qui formez bientôt la minorité. Vous êtes ces planches qui flottent après un naufrage et qui n'ont plus d'autre destination que d'être mises au feu.

Almachius ordonna qu'il fût battu de verges. Valérien, dépouillé par les licteurs, s'écria : — Voici donc arrivée l'heure que j'attendais : voici le jour qui m'est plus doux que toutes les fêtes du monde ! Et, en même temps que les coups tombaient sur lui, il disait à la multitude : — Citoyens de Rome, confessez la vérité, croyez au Seigneur qui seul est saint. Détruisez les dieux de bois et de pierre auxquels Almachius brûle son encens ; réduisez-les en poudre, et sachez que ceux qui les adorent se vouent aux supplices éternels !

Alors l'Assesseur, nommé Tarquinius, voyant le Préfet encore hésitant, lui dit tout bas : « — Condamnez-les à mort. Si vous tardez, ils continueront de distribuer leurs richesses aux pauvres, et quand ils auront été enfin punis de la peine capitale, vous ne trouverez plus rien. » Almachius goûta ce conseil. Il prononça que les deux chrétiens seraient conduits au *Pagus Triopius,* sur la voie Appienne. A l'entrée de ce village, au bord de la route, s'élevait un temple de Jupiter. Là Tiburce et Valérien seraient invités à brûler de l'encens devant l'idole, et s'ils refusaient, ils auraient la tête tranchée. Maxime, greffier d'Almachius, fut commis pour constater l'exécution de la sentence.

Les martyrs allaient d'un pas léger, s'entretenant avec une joie tranquille. Maxime ne put retenir ses larmes. — O noble fleur de la jeunesse romaine, leur dit-il, ô frères unis par un amour si tendre! vous vous obstinez dans le mépris des dieux, et, au moment de perdre toutes choses, vous courez à la mort comme à un festin ! Tiburce répondit : — Nous allons à la vie qui durera toujours.

— Et quelle peut être, dit Maxime, cette autre vie ? Tiburce reprit : — Comme le corps est cou-

vert par les vêtements, ainsi l'âme est revêtue du corps, et de même que l'on dépouille le corps de ses vêtements, ainsi l'âme sera-t-elle dépouillée du corps. Le corps, tiré de la terre, sera rendu à la terre; il sera réduit en poussière, pour ressusciter comme le phénix à la lumière qui doit se lever. Quant à l'âme, si elle est pure, elle sera transportée en paradis, et là, dans les délices célestes, elle attendra la résurrection de son corps. Maxime dit : — Si j'avais la certitude de la vie future, Tiburce, moi aussi je serais disposé à mépriser la vie présente.

Valérien prit la parole. — Maxime, dit-il, reçois la promesse que je te fais en ce moment. A l'heure prochaine où, par la grâce du Seigneur, nous déposerons le vêtement de notre corps, pour la confession de son nom, Dieu daignera t'ouvrir les yeux, afin que tu nous voies entrer dans la gloire. La seule condition est que tu te repentes de tes erreurs passées. — Qu'il en soit ainsi, dit Maxime, et que les foudres du ciel me consument si je ne confesse aussitôt le Dieu unique qui rend la vie!

Les deux frères, voyant la générosité de cette âme, souhaitèrent de ne point quitter la terre avant que Maxime n'eût obtenu sous leurs yeux le bienfait de la régénération. — Ecoute, lui di-

rent-ils encore, persuade à ces soldats de nous conduire à ta maison. Ce n'est que le retard d'un jour. Nous ferons venir celui qui doit te purifier, et cette nuit même tu verras déjà ce que nous t'avons promis.

Maxime ne balança pas. Dédaignant les considérations de la vie présente, il conduisit à sa maison les martyrs et l'escorte qui les gardait. Valérien et Tiburce commencèrent aussitôt à lui expliquer la doctrine chrétienne. La famille du greffier, les soldats eux-mêmes écoutaient les deux apôtres, et tous, divinement frappés de leur langage, voulurent croire en Jésus-Christ. Mais, à la nuit, la scène devint plus auguste. Cécile entra, suivie de plusieurs prêtres. La moisson était déjà mûre. Maxime, sa famille, les soldats, professèrent la foi chrétienne et reçurent le baptême des prêtres que Cécile avait amenés.

Le jour reparaissait. Il se fit un solennel silence dans cette maison, tout à l'heure païenne, soudain transformée en un temple où avaient chanté les espérances de la foi. Le cœur de Cécile fut assez fort pour donner le signal du départ. Elle redit les paroles de l'Apôtre : « Soldats du Christ, revêtez-vous des armes de la lumière. Vons avez dignement combattu, vous

avez achevé votre course, vous avez conservé la foi. Marchez à la couronne de vie. »

Les martyrs, accompagnés de Maxime et des soldats nouvellement baptisés, s'acheminèrent vers la voie Appienne. Ils traversèrent le lieu où Pierre fugitif vit apparaître le Sauveur chargé de sa croix, et revint sur ses pas; ils gagnèrent la région des catacombes, où bientôt leurs corps mutilés reposeraient à côté des autres témoins du Christ; ils saluèrent de loin la retraite d'Urbain, où ils avaient laissé le poids des attaches humaines; ils virent le somptueux monument de Cæcilia Metella, et Valérien dut penser à la tombe où descendrait bientôt sa chère Cécile. Mais cette tombe sans faste serait connue des Anges, et les roses et les lis immarcessibles y répandraient l'odeur de l'éternelle vie.

On arriva au temple, les prêtres de Jupiter attendaient. Tiburce et Valérien furent invités à brûler l'encens devant l'idole. Pour toute réponse, s'étant mis à genoux, ils tendirent la tête au glaive et reçurent du même coup la mort et l'éternelle joie. Leurs corps, soustraits aux bourreaux par la piété des fidèles, furent rendus à Cécile qui les ensevelit de ses mains.

Les témoins de ces grands martyrs étaient

rentrés dans Rome, animés de la même ardeur, aspirant à les suivre. Maxime surtout brûlait d'un feu divin. — « J'ai vu, disait-il, les Anges de Dieu resplendissants comme des soleils. Lorsque le glaive frappait, j'ai vu l'âme de Valérien et celle de Tiburce sortir de leurs corps semblables à de jeunes épouses parées pour la fête nuptiale. Les Anges les recevaient et les emportaient au ciel. » Par ce langage et par son exemple, Maxime convertissait beaucoup de païens. Almachius le condamna à mourir sous le fouet. Cécile recueillit son corps et l'ensevelit de ses mains près de Valérien et de Tiburce. Sur la pierre, elle fit graver l'emblème du phénix, dont Tiburce s'était servi pour éclaircir à Maxime l'idée de la résurrection de nos corps.

Le préfet Almachius ne tarda pas à prendre ses mesures pour s'emparer des biens de Valérien et de Tiburce. Il ne trouva rien. Déjà Cécile avait tout mis à l'abri dans le sein des pauvres. En même temps, elle déclarait hautement sa foi proscrite, et l'éclat de sa situation attirait trop les regards pour que le Préfet pût paraître l'ignorer. Il se décida donc à sévir aussi contre elle. Mais, craignant l'intérêt qu'elle devait inspirer, il ne la cita pas à son tribunal. Il lui envoya des agents pour lui proposer simplement

de sacrifier aux idoles, sans démonstration publique.

Ils se présentèrent, honteux de leur mission, touchés de respect et de douleur. Cécile leur dit : « Mes concitoyens et mes frères, au fond de vos cœurs vous détestez l'impiété de votre magistrat. Pour moi, il m'est glorieux et désirable de souffrir tous les tourments et de confesser Jésus-Christ; mais je vous plains, vous qui servez de ministres à l'injustice. » A ces mots, ils pleurèrent de voir qu'une dame si noble, si vertueuse et si brillante voulait mourir. Ils la supplièrent de soustraire à un supplice cruel tant de jeunesse, de gloire et de beauté.

Elle leur dit : « Mourir pour le Christ, ce n'est pas sacrifier sa jeunesse, mais la renouveler. C'est donner un peu de boue pour recevoir de l'or, échanger une demeure étroite et vile contre un palais. Ce qu'on offre à Jésus-Christ notre Dieu, il le rend au centuple et il ajoute la vie éternelle. » Voyant leur émotion, elle s'écria : « Ne croyez-vous point ce que vous venez d'entendre? » Ils répondirent : « Nous croyons que le Fils de Dieu, qui possède une telle servante, est le Dieu véritable. — Allez, reprit Cécile. Dites au Préfet que je lui demande de retarder un peu mon martyre. Vous reviendrez,

et vous trouverez ici celui qui vous rendra participants de la vie éternelle. »

Aussitôt, Cécile fit avertir Urbain qu'elle allait prochainement confesser Jésus-Christ, et qu'un grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, touchées de la grâce divine, aspiraient au baptême. Urbain voulut venir lui-même, pour bénir une dernière fois Cécile et recevoir de ses mains virginales cette belle multitude que son sang prêt à couler gagnait par avance au Seigneur Jésus. Le baptême fut donné à quatre cents néophytes. L'un deux était Gordien, noble personnage, à qui Cécile céda sa maison, afin que, soustraite au fisc, elle servît désormais pour les assemblées chrétiennes. Ainsi, le palais de Valérien devint une des églises de Rome.

Quelques jours s'étaient passés. Par une volonté de Dieu, Almachius avait accordé ce délai. Il appela enfin Cécile. Elle parut devant lui avec la modestie d'une fille de l'Eglise, avec la fierté d'une patricienne, avec la majesté d'une épouse du Christ. Il lui demanda son nom et sa condition. Elle répondit qu'elle se nommait Cécile devant les hommes, mais que *chrétienne* était son plus beau nom; quant à sa condition,

qu'elle était citoyenne de Rome, de race noble et illustre. Il s'étonna de son assurance; elle répondit que cette assurance lui venait de sa foi. Il l'avertit de prendre garde; elle répondit qu'elle était fiancée à Jésus-Christ. Il parla de sa puissance. « La puissance de l'homme, dit Cécile, est une outre gonflée de vent. Qu'une aiguille vienne à percer l'outre, elle s'affaisse, et tout ce qu'elle avait de consistance a disparu. » Le Préfet changea de discours.

Il rappela la loi décrétée par les Empereurs au sujet des chrétiens : loi de mort pour les confesseurs du Christ, loi de grâce pour les apostats. — Cette loi, répondit Cécile, prouve que vous êtes cruels et nous innocents. Si le nom de chrétien était un crime, ce serait à nous de le nier, à vous de nous obliger à le confesser. Vous employez les tortures pour faire avouer aux malfaiteurs la qualité de leurs délits; s'agit-il de nous, tout crime est dans notre nom, et il suffit de l'abjurer pour trouver grâce. Mais nous connaissons la grandeur de ce nom sacré et nous ne le renions pas. Quand vous exigez de nous un mensonge, nous proclamons la vérité, et par là, nous vous infligeons une plus cruelle torture que celle que vous nous faites subir.

— Choisis cependant, dit Almachius : ou sacrifie, ou nie que tu sois chrétienne, et tu te retireras en paix. Cécile se prit à sourire : — Le magistrat, dit-elle, veut que je renie le titre de mon innocence ! Si tu admets l'accusation, pourquoi veux-tu me contraindre à nier ? Si ton intention est de m'absoudre, que n'ordonnes-tu l'enquête ? — Les accusateurs, reprit le juge, déposent que tu es chrétienne. Nie-le, et l'accusation est mise à néant. Si tu persévères, tu connaîtras ta folie. — Le supplice, dit Cécile, sera ma victoire. N'accuse de folie que toi-même qui as pu croire que tu me ferais renier le Christ. — Malheureuse femme, s'écria le Préfet, ignores-tu donc que le pouvoir de vie et de mort est déposé entre mes mains par l'autorité des invincibles princes ? — Le pouvoir de vie et de mort, répliqua tranquillement Cécile, non ! Tes princes ne t'ont conféré que le seul pouvoir de mort. Tu peux ôter la vie à ceux qui en jouissent, tu ne la peux rendre à ceux qui sont morts. Dis donc que tes empereurs ont fait de toi un ministre de mort. Si tu dis davantage, tu mens sans aucun profit. Almachius, désignant à Cécile les statues qui s'élevaient dans le prétoire, lui dit : — Sacrifie aux dieux.

La patricienne répondit : — Où as-tu la vue ? Ces choses que tu prétends être des dieux, moi

et tous ceux qui ont la vue saine, nous n'y voyons que des pierres, de l'airain ou du plomb. — Prends garde, s'écria le Préfet; j'ai méprisé tes injures quand elles ne s'adressaient qu'à moi, mais l'injure contre les dieux, je ne la supporterai pas! — Préfet, reprit Cécile, tu n'as pas dit une parole dont je n'aie montré l'injustice ou la déraison, et maintenant te voilà convaincu de n'y plus voir. Tu t'exposes fâcheusement à la risée du peuple, Almachius! Tout le monde sait que Dieu est au ciel. Ces simulacres feraient plus de service, convertis en chaux. Ils s'usent dans leur oisiveté et ne sauraient se défendre des flammes. Sache qu'ils réussiraient moins encore à t'en retirer toi-même! Le Christ seul peut sauver de la mort et délivrer du feu.

Cécile se tut. Elle avait vengé dans ses réponses la dignité humaine que l'idolâtrie et la tyrannie païenne violaient si indignement, elle avait flétri le matérialisme grossier qui asservissait encore ce monde racheté du sang d'un Dieu; elle avait conquis la palme, il ne lui restait plus qu'à la cueillir. Almachius, de son côté, avait à venger ses dieux et sa justice et la majesté de l'empire, et surtout lui-même. Il prononça une sentence de mort. Toutefois, il n'osa pas ordonner l'exécution publique d'une femme si élevée par son rang, si respectée et si éloquente.

Contraint de donner à sa justice les couleurs de l'assassinat, il commanda que Cécile fût reconduite chez elle et qu'on la fît mourir sans bruit, sans appareil de licteurs, sans effusion de sang, étouffée par la vapeur embrasée, dans la salle de bains de son palais.

Le miracle déjoua ce lâche expédient. Une rosée céleste, semblable à celle qui rafraîchit la fournaise où furent jetés les trois enfants de Babylone, ne cessa de tempérer la vapeur brûlante. Après de longues heures, les bourreaux, lassés d'alimenter le feu toujours impuissant, vinrent dire au Préfet que Cécile vivait encore. Il envoya un licteur. Cécile, penchant la tête, s'offrit à l'épée. Le licteur frappa; mais en trois coups, il ne put abattre cette tête toujours sereine, et ne réussit qu'à faire jaillir le sang. Il s'enfuit. Une loi défendait au bourreau de frapper davantage la victime que trois coups n'avaient pas achevée.

Les chrétiens attendaient au dehors. Ils entrèrent en foule, pleins de pitié, de vénération et d'amour. Cécile expirante reconnut ses pauvres, ses néophytes, ses frères; elle leur sourit. Ils s'empressèrent autour d'elle, se recommandant à ses prières, et recueillant sur des linges le sang

de ses blessures. D'un moment à l'autre, il semblait que cette âme pure dût rompre ses derniers liens. Mais bientôt, ceux qui l'environnaient comprirent qu'elle vivait par un nouveau miracle. Cécile, en effet, attendait quelque chose qu'elle avait demandé à Dieu. Il se passa ainsi trois jours. Durant ces trois jours, elle exhorta ces chrétiens à demeurer fermes dans la foi. De temps en temps, faisant approcher les plus pauvres, elle leur marquait sa tendresse et veillait à leur faire distribuer ce qui pouvait rester dans la maison.

Le troisième jour, le saint pontife Urbain, à qui la prudence n'avait pas encore permis d'approcher, entra près de la martyre. C'était lui que Cécile attendait. Tournant vers le Père des fidèles ses regards consolés, elle lui dit : « Père, j'ai demandé au Seigneur le délai de trois jours pour remettre aux mains de Votre Béatitude les pauvres que je nourrissais, et je vous lègue aussi cette maison, afin que, consacrée par vous, elle soit pour toujours une église. » Après ces paroles, son œil mourant vit les cieux s'ouvrir. Elle était couchée sur le côté droit, les genoux réunis. Ses bras s'affaissèrent l'un sur l'autre ; elle tourna contre terre sa tête sillonnée par le glaive, et son âme s'envola doucement.

Urbain présida aux funérailles de Cécile. On

ne toucha pas à ses vêtements, on respecta jusqu'à l'attitude de son corps. Telle qu'elle l'avait laissé, tel on le confia à ce cercueil, et l'on plaça aux pieds les linges imbibés de son sang. La nuit venue, on le porta au cimetière de Calixte, sur la voie Appienne. Valérien, Tiburce et Maxime reposaient à peu de distance au cimetière de Prétextat. Urbain ne mit pas Cécile auprès d'eux. L'honorant comme apôtre, il voulut qu'elle eût sa sépulture dans l'enceinte que Calixte avait préparée pour les Pontifes. Lui-même n'était pas loin de la mort.

Les agents d'Almachius, furieux de ne point trouver dans la maison de Cécile les trésors sur lesquels ils comptaient, accusèrent Urbain de les avoir dérobés au fisc. Le Pontife, activement recherché, fut saisi avec deux prêtres et trois diacres et amené au Préfet. — Est-ce là, dit Almachius, cet Urbain, ce séducteur déjà deux fois condamné, dont les chrétiens ont fait leur pape? — Oui, répondit Urbain, c'est moi qui séduis les hommes pour leur faire abandonner la voie de l'iniquité et les conduire dans la voie de la vérité. — Etrange voie de la vérité, reprit Almachius, où ni les dieux ne sont honorés ni les princes obéis! — Il est vrai, dit Urbain, ni je n'honore

tes dieux, ni je ne crains tes princes. Ce que tu as à faire, fais-le.

Le Préfet voulut imputer au Pape le sang que lui-même avait versé. — Tu es responsable, lui dit-il, de ceux qui ont péri. Le Pape répondit : — Ils sont au ciel. — Oui, reprit Almachius, c'est ce vain espoir qui a si tristement séduit Cécile, son mari et son beau-frère. Dans cet espoir, ils ont sacrifié l'existence la plus brillante et t'ont légué d'immenses trésors, qu'il faut maintenant que tu restitues. — Insensé, répondit Urbain, connais plutôt le Créateur pour lequel ils ont donné leur vie, après avoir donné aux pauvres tous leurs biens. Almachius s'écria : — Sois moins audacieux si tu veux vivre. — Ceux qui par leur foi ou par leurs œuvres déplaisent au Créateur, dit Urbain, ce sont ceux-là qui veulent périr.

Almachius interrogea les deux prêtres, leur demandant s'ils pensaient comme Urbain. Ils répondirent : — Tous les conseils de notre père sont salutaires. — Vous êtes pire que lui, dit Almachius furieux. N'avez-vous pas honte, misérables, de persévérer dans votre impudence après tant de condamnations? Il les fit battre de fouets plombés. Pendant qu'on les frappait, tous deux répétaient : Seigneur, nous vous rendons grâces! Le juge, s'agitant sur son siége, disait : Il faut

qu'ils soient protégés par des enchantements ! — C'est toi-même, lui dit Urbain, qui es ensorcelé et devenu semblable à tes dieux : tu as des oreilles et tu n'entends pas, tu as des yeux et tu ne vois pas. — Voilà que tu injuries jusqu'aux dieux, s'écria le Préfet, tu le payeras de ta tête ! — L'histoire même de tes dieux, répliqua le Pontife, t'apprendra le respect qu'ils méritent. Quant à notre Dieu, créateur de toutes choses, il nous a dit : Ne craignez pas ceux qui ne tuent que le corps.

— Parce que tu es vieux, dit Almachius, tu aspires au repos de la mort ; mais jaloux de ces jeunes gens, tu les endoctrines à sacrifier leur vie, quand la tienne t'échappe !... L'un des prêtres, indigné de ce vil outrage aux cheveux blancs du Pontife, interrompit le Préfet : Tu mens, lui dit-il. Dès sa jeunesse, notre Père a toujours regardé la mort comme un gain. Plus d'une fois il a confessé le Christ et offert ses jours pour le salut de ses brebis. Almachius les fit reconduire en prison. Ils y furent visités par les chrétiens. Le geôlier Anolinus, voyant le Pontife environné de tant d'hommages, se convertit. Urbain le baptisa, et bientôt il mourut martyr.

Almachius ordonna qu'Urbain et ses compagnons sacrifieraient aux dieux ou seraient mis à

mort. Sur la route, Urbain disait à ses compagnons : C'est le Seigneur qui nous appelle, lui qui a dit : *Venez à moi*. Jusqu'ici, nous n'avions vu le Seigneur que dans un miroir et comme en énigme; voici que nous allons le voir face à face. Les bourreaux leur tranchèrent la tête. Marmenia, femme du vicaire d'Almachius, s'étant convertie après la mort d'Urbain, recueillit leurs dépouilles sacrées et leur fit un sépulcre revêtu de marbres précieux, dans la villa, située sur le côté gauche de la voie Appienne.

Le retour de l'Empereur rendit la tranquillité à l'Eglise. Pontien monta sur le siége de Pierre, à la place de saint Urbain, martyr. Il gouverna en paix durant quelques années, après quoi, la misérable politique d'Alexandre le fit exiler dans une île de Sardaigne, où le martyre vint le couronner sous le règne sanglant de Maximin. Il sembla que l'exil de Pontien eût lassé la patience de Dieu envers ce chétif Alexandre, comme envers d'autres princes, qui, personnellement favorables à l'Eglise et reconnaissant son innocence, non-seulement ne travaillèrent pas à l'affranchir, mais la laissèrent persécuter. A peine âgé de vingt-six ans, l'empereur Alexandre Sévère fut tué au millieu de son armée par ses propres soldats. L'empire appartint à Julius Verus Maximin, soupçonné d'avoir conduit la main des séditieux.

Le trône de César passait d'un meurtrier à un autre meurtrier, comme la chaire de Pierre d'un martyr à un autre martyr. Mais la dynastie des martyrs brisa la succession des assassins.

VI

LES *ACTA MARTYRUM.*

Nous allions visiter le palais de Valérien, martyr, légué par Cécile, martyre, au pape Urbain, martyr. Depuis seize siècles, l'Eglise romaine est en possession de cet héritage qui tentait le préfet Almachius.

— Accompagnez-nous là, Coquelet. Venez voir un grand lieu de Rome, l'un de ceux où l'on apprend l'histoire. — L'histoire! dit Coquelet, toujours crispé; j'ai lu votre chapitre. Comme légende, c'est bien imaginé. Comme histoire, je voudrais savoir d'où cela vient.

— Cela vient, mon ami, des *Actes* authentiques du martyre, recueillis par l'Eglise romaine. —

Authentiques, il vous plait de le croire ! La critique de notre Tillemont a passé par là; elle n'y a pas laissé grand'chose. Tous ces miracles sont bien extraordinaires ; votre Sainte montre peu de respect envers l'autorité.

Tillemont estime que vos Actes authentiques sentent la fabrication. Vous n'ignorez pas que Tillemont était pieux. Avez-vous lu Tillemont ? -- Récemment, Coquelet. C'est un savant homme. Vous n'ignorez pas qu'il fut janséniste, sectaire ardent ? — Soit ! Qu'est-ce que cela fait ? — Cela fait broncher, mon ami.

Cela pousse à écarter les miracles pour cause d'*extraordinaire*. Avez-vous scruté ce mot ? Si l'on objectait contre un miracle qu'il n'offre rien d'extraordinaire , je concevrais l'objection. Et quand « notre » Tillemont accuse les martyrs de peu de respect pour « l'autorité, » il exhale un peu l'odeur que je trouve à notre Guéroult.

Les martyrs ne préparaient point ce qu'ils diraient devant les juges, sachant que Jésus-Christ leur inspirerait ce qui serait à dire. Sonvent il leur inspira de venger la conscience humaine , insultée par ces juges aussi cruels que serviles, et qui versaient le sang chrétien plus pour satisfaire leur soif que pour obéir à leurs lois.

« Oui, dit à son juge le martyr Andronic, je « maudis ces puissances enivrées de sang qui « bouleversent le monde. Que Dieu les arrache « de toute la force de son bras, qu'il les écrase, « qu'il verse sur elles toute sa colère, afin qu'elles « comprennent ce qu'elles font en persécutant « les serviteurs de Dieu. » Ni Tillemont ni Guéroult ne me feront rougir de ce martyr.

L'extraordinaire des actes de sainte Cécile n'est que l'extraordinaire de l'établissement du Christianisme. C'est un grand extraordinaire, j'en conviens. Mais est-ce que le Christianisme ne s'est pas établi ? Où s'est-il établi sans miracles ? Comment se convertissaient sans miracles tous ces bourreaux, martyrs à leur tour ? Niez-vous le serment des martyrs attestant le miracle ?

Voudriez-vous qu'il n'y eût à se convertir que les gens de cabinet ? Vous dédaignez bien la pauvre multitude ! Jésus n'en fait pas ce mépris. Il appelle la multitude par la grande voix du miracle, et il vous retire la funeste ressource de pouvoir croire que l'univers a été pris par quelques savants. Quand les savants sont venus, les douze pécheurs avaient jeté le filet sur le monde.

Et aux savants comme aux autres, le miracle a été proposé; comme les autres, ils en avaient besoin. Les difficultés mêmes que vous faites vous en doivent convaincre. Le grand nombre ne voulurent courber la tête que terrassés par le témoignage de leurs sens autant que vaincus par l'adhésion de leur esprit.

Vous et les vôtres, ami Coquelet, vous me semblez naïfs, présomptueux et prodigieusement humbles. Naïfs de nier le miracle devant le Christianisme; présomptueux d'opposer vos dénégations vaines à tel ou tel fait particulier gardé par l'Eglise; humbles de vous cacher toujours derrière quelque savant, pourvu qu'il nie ce que l'Eglise affirme; c'est-à-dire pourvu qu'il ne sache pas.

Vous voilà derrière Tillemont. Donc, si Tillemont croyait, vous croiriez, et c'est la raison de Tillemont qui vous arrête sur le seuil de la foi? Eh bien, lisez Tillemont; il vous accablera d'*extraordinaire*. Par probité de chrétien et par droiture de savant, il réfute lui-même les doutes qu'il a élevés contre les actes de sainte Cécile par mauvaise humeur de sectaire et par vanité de savant.

Mais alors vous abandonnerez Tillemont; vous

vous fournirez ailleurs. Que cela est petit, Coquelet, et le contraire de toute fierté autant que de toute raison! J'agirais autrement. Je ne simulerais pas le désir de croire, je ne me cramponnerais pas à des objections mille fois renversées; je m'affranchirais de ce mensonge, et je dirais simplement à Dieu et aux hommes : Je ne veux pas!

Ce serait ebsurde. Hors de la foi, partout s'ouvre l'absurde. Il est absurde absolument de n'être pas catholique. Absurdité contre nature! Cette misérable recherche d'autorités contre la foi, cette bassesse infatigable à les accepter, cette avidité à engloutir toutes les niaiseries de la négation, c'est un aveu : l'aveu que vous sentez en vous le *devoir* de croire, que vous êtes fait pour cela.

Mais enfin, l'absurdité carrée de refuser Dieu, c'est du moins une absurdité fière. Je l'estime plus que ce cauteleux souci d'arriver au même but par les prétendues voies de la science et de la raison, à la suite de maîtres ridicules, et qui se mentent on le sait très-bien; cafards de science qui faussent les textes, cafards de raison toujours appliqués à forger des syllogismes faux.

Maître pour maître, j'aimerais mieux l'Eglise

que ce dragon d'incroyance à têtes d'académiciens et à queue de journalistes, qui dégoise tous les jours tant de sottises par la bouche de tant de cuistres incorrects et plats. L'Eglise fait davantage honneur à l'espèce humaine, lui parle en meilleur style, lui offre plus de sécurité.

Soumise à une contradiction perpétuelle, l'Eglise n'a d'arme et de rempart que le vrai. Tout ce qu'elle enseigne, la vérité l'a édifié, la discussion l'a fortifié, le temps l'a vivifié. Dès que l'on sonde la question d'authenticité, il apparaît que l'Eglise y a regardé la première et la dernière, et plus attentivement que tout le monde. — Quant aux Actes de sainte Cécile, l'étude en a été particulièrement scrupuleuse; ils ont résisté sur tous les points.

Ce drame si beau, si vivant, qui rend si bien compte des rapides progrès du Christianisme, et qui fait, passez-moi l'expression, tant d'honneur à Dieu et à l'homme; ce poème où l'on voit Dieu offrant avec tant de grâce la vérité, et l'homme acceptant la vérité avec tant d'amour; cette glorieuse peinture du triomphe de l'innocence, de l'impuissance absolue de la tyrannie et de la mort :

Savez-vous ce que c'est dans l'original? Une

narration de notaire sans littérature; l'œuvre d'un homme évidemment incapable d'une si haute invention, et qui tout simplement rédige son rapport. Vous n'ignorez pas que les anciens étaient habiles sténographes, et que les notaires de l'Eglise, institués par saint Clément pour recueillir les actes des martyrs, écrivaient sous la surveillance des diacres.

Le rédacteur des Actes de sainte Cécile n'y a mis du sien que l'embarras d'un esprit peu ou mal cultivé. Il n'a pu créer ces caractères si beaux et si différents d'Urbain, de Valérien, de Tiburce, de Maxime; encore moins cette âme ardente de la vierge, si ferme et si prévoyante en tout ce qu'elle fait, si éloquente en tout ce qu'elle dit, et qui domine également les grandeurs des Saints et la bassesse du persécuteur.

Le notaire n'a pu, et les diacres ne l'auraient pas permis, inventer le miracle charmant des deux couronnes, la scène touchante de la chambre nuptiale, les scènes augustes du baptême dans la maison de Maxime et dans la maison de Cécile, les scènes sublimes du martyre; faits extraordinaires, mais d'ailleurs renouvelés par milliers durant les premiers siècles. Et il faut bien que les choses se soient passées ainsi, puisque enfin les martyrs ont triomphé.

Vous ne direz pas que la noblesse de l'âme ıumaine a tout fait, toute seule. Certes, Valé-ıien, Tiburce, et Maxime demandent des preu-ves. A côté de ceux qui voient le miracle, il y ı ceux qui ne le voient pas ou qui ne se ren-dent pas. A côté des martyrs, il y a les bour-reaux, fidèles persévérants des empereurs et des dieux.

Il y a ceux qui ne cessent de tuer les chré-iens, ne cessent non plus de les diffamer, les raitant d'athées, de magiciens, d'imposteurs, de barbares, de suicides, de fous, de brutes, d'enté-hébrés, d'ennemis du genre humain, de gueux adorateurs d'une tête d'âne, d'incestueux, d'homi-cides, et enfin de gens inutiles dans les affaires, *infructuosi in negotiis.*

Est-ce la *beauté de l'âme humaine* qui trouve es arguments pour répondre aux apologistes, et ui pendant quatre siècles les fait valoir par 'appoint des tortures? La résistance du Paga-nisme est un miracle comme sa défaite. Elle at-este à quel degré de cruauté et d'infamie 'homme peut descendre, à quel point il peut se onjurer contre l'innocence, la justice et l'huma-nité.

Oui, oui, les Actes des martyrs nous appren-

nent l'histoire! Sans ces précieux documents, nous ne connaîtrions pas véritablement l'antiquité païenne, nous ne saurions pas de quelle bête implacable et insatiable Dieu a délivré le genre humain. Nous ne saurions pas, d'un autre côté, comment Dieu se fait obéissant à ceux qui l'aiment.

Comme ces martyrs sont puissants! Avec quelle assurance ils disposent du miracle, commandant à Dieu même de leur donner les âmes pour lesquelles ils l'ont prié! Cécile a prié pour Valérien, Valérien est converti; Valérien a prié pour Tiburce, Tiburce est converti; ces deux frères veulent sauver l'âme généreuse de Maxime, et Maxime est converti avant même d'avoir vu le miracle qu'ils lui ont annoncé, le miracle de leur sainte mort. Ils jettent la semence et récoltent dans le même instant.

Lorsque, suivant la promesse de Cécile, l'Ange se montre à Valérien purifié et lui demande quelle grâce il veut obtenir, Valérien, à qui la foi vient d'imposer un si grand sacrifice, ne souhaite autre chose que la délivrance, c'est-à-dire la conversion de son frère... Est-ce là que vous trouvez une invention de littérature, Coquelet? Moi, j'ai un frère, et je vous atteste que Valérien a parlé ainsi.

Les traits de ce genre sont nombreux dans les Actes de sainte Cécile, et ils en démontrent intimement l'authenticité. « Notre » Tillemont n'y attache aucune importance. Sa critique touche des points plus dignes des savants. On l'y a suivi. C'est ici, Coquelet, qu'il faut faire un pénible aveu : en vous donnant à lire le chapitre sur sainte Cécile, je vous ai tendu un piége, et vous y êtes tombé.

Par ce privilége d'immortalité, même terrestre, que Dieu fait à un grand nombre de ses Saints, Cécile toujours vivante n'a pas cessé d'avoir des amis. L'Eglise l'a vénérée et chantée, elle a gardée sa maison, y a placé sa tombe. Sur cette tombe, toujours connue des pauvres, la richesse a prodigué ses dons, les arts sont venus s'inspirer ; la science n'est pas restée en retard.

Un grand savant de notre époque, un grand et doux esprit tout baigné de belle lumière, aussi pieux que docte, aussi hardi que pieux, qui n'a jamais cru que le mensonge fût nécessaire à la vérité, dom Guéranger, abbé de Solesmes, vint un jour prier au tombeau de Cécilie. Il médita cette noble page d'un poème divin, le poème de l'amour de Dieu.

Il avait entendu Tillemont et ses pareils; il les a tous écoutés, il sait ce qu'ils disent tous, et pourquoi ils le disent. Par amour de Dieu, par vénération pour sainte Cécile, par pitié pour vous autres, qui vous laissez misérablement écarter de la beauté de Dieu, et qui languissez loin des clartés fécondes au milieu desquelles nous vivons, il résolut d'écrire une histoire de sainte Cécile.

Cette histoire existe. Dom Guéranger l'a écrite avec toute la flamme de son cœur, avec toute la gravité de sa science et de sa profession. Il n'a pas voulu que le moindre doute pût rester sur la sincérité de ses *Actes*, contestés en haine du culte des Saints et de l'Eglise romaine. Aucun doute n'est plus possible en effet.

Si j'avais cité dom Guéranger, vous n'auriez pas osé produire vos objections, car ce nom impose le respect; mais j'aime que vous disiez ce que vous avez dans le cœur. A présent, lisez l'*Histoire de sainte Cécile*. Elle vous apprendra beaucoup sur l'histoire chrétienne et sur l'histoire païenne; elle vous fera connaître aussi le génie de Tillemont.

Nous voici chez la grande Romaine, entrons avec son historien. Vous ne connaissez pas en-

core toute cette vie; elle n'a pas fini au martyre, il y a une suite, c'est l'histoire du tombeau. Vous allez voir d'autres miracles; vous allez entendre la tombe attestant que Dieu est admirable en ses Saints.

VII

LA VIE DANS LE TOMBEAU.

Au neuvième siècle, le pape Paschal se rendit célèbre par sa piété envers les restes des martyrs. Il en retira une grande quantité des cimetières souterrains, et leur donna dans les sanctuaires de Rome une sépulture en même temps plus accessible et plus assurée. La seule église de Sainte-Praxède en reçut deux mille trois cents. On y réunit quatorze papes et quelques-unes des plus illustres Romaines, entre autres Praxède elle-même, sa sœur Pudentienne, Symphorose, Felicula, Zoé, Darie, Émérentienne. Paschal chercha longtemps Cécile, mais cette tombe préciense ne se trouva point. L'on crut ou que les Goths l'avaient ravagée, ou qu'elle

avait été vidée par les Lombards. Cependant Paschal, faisant réparer la basilique de Sainte-Cécile, souhaitait d'y deposer ses reliques. Il tenta un dernier effort, descendit en personne dans les cryptes et ne fut pas plus heureux.

Peu de temps après, un matin, assistant à l'office divin dans la basilique de Saint-Pierre, il s'assoupit et il vit apparaître une jeune femme très-belle et d'aspect virginal, vêtue magnifiquement. C'est lui-même qui le raconte. L'apparition lui dit : « — Nous devons te rendre grâces ! Sur les simples récits du vulgaire, as-tu donc abandonné les recherches que tu faisais pour me retrouver ? Un instant tu t'es rencontré si près de moi que nous aurions pu discourir ensemble. » Paschal répliqua : « Et qui es-tu, qui me parles de la sorte ? « Elle répondit : « Cécile, servante du Christ. » Paschal objecta le bruit depuis longtemps répandu que le corps de la sainte martyre avait été enlevé par les Lombards. La vierge reprit qu'en effet les Lombards l'avaient cherchée, mais que, par la protection de la Mère de Dieu, son corps était où il avait toujours reposé : « Continue tes recherches, ajouta-t-elle ; il a plu au Dieu tout-puissant pour l'amour de qui j'ai souffert, de me révéler à toi. Tu enlèveras donc mon corps avec les autres corps saints qui sont près de moi, et

tu nous déposeras dans l'église que tu as fait restaurer. »

Paschal retourna aux Catacombes. Au point d'intersection de deux sentiers, un tombeau encore inexploré, simple, mais de forme particulière, attira ses regards. Le marbre enlevé laissa voir un cercueil de cyprès. Dans cette arche, Cécile dormait telle qu'Urbain l'y avait déposée, encore revêtue de sa robe tissue d'or. Les linges, imbibés de son sang, étaient roulés à ses pieds. On retrouva aussi, à peu de distance, les restes de Valérien, de Tiburce et de Maxime. Par une inspiration de tendresse, Paschal reprit à l'église de Sainte-Praxède le corps du pape saint Urbain, et le réunit à ses enfants spirituels pour lui faire partager leur triomphe. Comme Urbain, il laissa la vierge dans l'attitude où elle était morte. Il se contenta de garnir d'une étoffe de soie le cercueil de cyprès, et d'étendre sur tout le corps un tissu léger. Cécile fut placée seule dans un sarcophage en marbre blanc ; un autre reçut Valérien, Tiburce et Maxime ; un troisième le pape Urbain et l'un de ses successeurs, Lucius, aussi martyr. Les trois sarcophages, entourés d'un mur épais, devinrent les piliers de l'autel principal.

Dans l'église rebâtie et magnifiquement ornée,

une immense mosaïque, représentant le Christ entouré de Saints parmi lesquels on reconnait Valérien et Cécile, couvrit le fond de l'abside. Nous en pouvons lire encore l'inscription : « Ici, plein « d'allégresse, Paschal a réuni, pour l'amour du « Seigneur, les corps sacrés de Cécile et de ses « compagnons. Cette famille brillante de jeunesse, « dont l'heureuse dépouille fut si longtemps ca- « chée sous l'ombre des cryptes, repose mainte- « nant ici. Rome en tressaille de joie, et la gloire « qui en rejaillit sur elle l'embellit à jamais. » *Roma resultat ovans semper ornata per œvum!* O terre des âmes, où les murailles elles-mêmes chantent ces choses douces et grandes!

En 1599, Paul-Emile Sfondrate, neveu de Grégoire XIV, et cardinal du titre de Sainte-Cécile, ayant dessein de placer d'autres reliques sous l'autel principal de sa basilique, fut amené à rouvrir les sarcophages : le premier contenait une arche de cyprès, fermée simplement d'une planche mobile très-mince, retenue au moyen d'une coulisse. Sfondrate lui-même fit glisser l'obstacle, et le corps de la vierge apparut tel que le pape saint Paschal, huit siècles auparavant, l'avait trouvé au fond des catacombes et l'avait confié à son sépulcre nouveau. A travers la gaze de soie, présent de Paschal, l'or des vêtements sctintillait aux yeux des spectateurs. On ôta ce voile. Sur

la robe brochée d'or on put distinguer les glorieuses taches de sang. Etendue sur le côté droit, les bras affaissés en avant du corps, Cécile semblait dormir, la tête retournée vers le fond du cercueil. Le cou portait les cicatrices du glaive; le corps se trouvait dans une complète intégrité.

Le second sarcophage contenait trois corps étendus côte à côte, enveloppés séparément d'un linceul. On reconnut Tirburce, Valérien et Maxime. La tête de Tirbuce avait été enlevée par saint Paschal ; celle de Valérien était détachée du tronc ; celle de Maxime adhérente. Le crâne de Maxime, tué à coup de lanières plombées, était fracturé en plusieurs endroits ; il portait tout entière sa chevelure brune collée de sang.

Baronius, envoyé par Clement VIII, vit et attesta ces choses qui eurent quantité d'autres témoins. Rome se remplit d'un parfum de miracle. *Vidimus, cognovimus et adoravimus,* dit le grand Annaliste. Il ajoute : « On voyait avec admira-
« tion que ce corps n'était pas étendu comme
« ceux des morts dans leurs tombeaux, mais la
« très-chaste vierge, couchée sur le côté droit,
« offrait plutôt l'aspect d'une personne endormie,
« inspirant à tous un tel respect que, malgré l'at-
« trait d'une pieuse curiosité, nul n'osa soulever
« les vêtements pour découvrir ce corps virginal.

« Chacun se sentait ému d'une ineffable vénéra-
« tion, comme si l'Epoux céleste, veillant sur le
« sommeil de son épouse, eût proféré cet ordre
« et cette menace : *Ne reveillez ma bien-aimée*
« *jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même.* » Un autre grand témoin, Bosio, cet homme admirable qui, dans ce temps-là, par des prodiges de zèle, de courage et de science, retrouvait les Catacombes abandonnées et quasi obliées, alaissé une relation complète de l'événement. Il marque cette circonstance, que l'on s'abstint de brûler des parfums près du saint corps, « parce qu'une suave odeur de roses et de lis émanait sans cesse du cercueil de la vierge, embaumait le sanctuaire où il était déposé. »

Le Pape vint à son tour. Clément VIII était ce ferme pontife qui avait refusé deux ans l'absolution à Henri IV victorieux. Devant les restes de Cécile, l'austère vieillard pleura. « Il ne
« voulut point, dit Bosio, soulever les tissus, ni
« considérer le corps dans l'état où la mort et
« tant de siècles l'avaient réduit. Le sang, épan-
« ché dans ce tombeau, rappelait trop cette chaste
« rougeur gardienne de la modestie virginale. » Sfondrate craignit moins, et acquit une preuve nouvelle de la sincérité des *Actes*. Au moment de remettre Cécile dans le tombeau, il voulut retenir quelque chose de ses vêtements. Sans tou-

cher à la tunique de soie qui recouvrait immédiatement le corps, il détacha un morceau de la robe. Alors, dit dom Guéranger, il osa, avec un respect profond, interroger Cécile elle-même sur les secrets de sa pénitence, et il sentit, à travers les vêtements, les nœuds du cilice qui, comme une forte armure, avait protégé les combats de a vierge martyre.

Telle était la merveille, que les témoins voulurent transmettre leur admiration à la postérité. Sfondrate en demanda une représentation au statuaire Etienne Maderno, encore très-jeune et déjà célèbre. Le dessin fut levé avec une religieuse exactitude, et l'artiste fit la belle statue couchée que nous voyons au pted de l'autel. « Voici, dit l'inscription, l'image de la très-sainte vierge Cécile que moi, Paul, du titre de Sainte-Cécile, j'ai vue ainsi étendue dans son sépulcre. J'ai voulu que ce marbre exprimât ce qu'il m'a été donné de voir. » Un détail significatif, que artiste eut soin de rendre sensible, peut n'être as compris aujourd'hui de tous les spectateurs : es trois premiers doigts de la main droite taient étendus ; ceux de la gauche fermés, sauf index. Unité de la substance divine, trinité des ersonnes : c'est la foi de l'Eglise et le sens du este symbolique qui attestait, après tant de siècles, la croyance pour laquelle Cécile avait versé on sang.

Les cérémonies de la translation s'accomplirent au milieu de l'allégresse publique, avec une pompe toute royale. Le Sacré-Collége chantait : « Heureuse Cécile ! Vous avez triomphé d'Almachius ; c'est vous qui avez appelé Tiburce et Valérien à la couronne du martyre. » Prosterné sur le seuil du tombeau, Clément, priant avec larmes, fit à Cécile les adieux de l'Eglise, et le grand sépulcre, repeuplé de ses hôtes saints, fut fermé encore une fois.

VIII

LA GRACE DU MARTYRE.

Boniface était le chef des soixante-quatorze intendants qui gouvernaient les domaines d'Aglaé, fille de proconsul ; *mulier magna,* disent les *Actes,* grande dame, et grande dame dans Rome, situation dont nous avons peu l'idée. Aglaé était chrétienne de nom, païenne en effet.

Jeune, belle, hardie, elle jetait ses richesses et son âme. Elle avait donné trois fois des jeux pu

blics. Elle cherchait toutes les voluptés de la vie et toute la pompe des voluptés. Boniface était son complice ; chrétien comme elle, et comme elle oubliant Dieu.

Du moins, elle et lui voulaient oublier, mais Dieu ne le voulait pas. Il ne leur permettait pas de l'enfouir dans l'oubli. C'était au temps d'Agnès, vers 307. La persécution sévissait en Orient. A Rome, elle avait cessé, mais le sang des martyrs rougissait encore le pavé de la ville.

Quelques gouttes de ce sang avaient rejailli sur les cœurs les plus endurcis par les délices du monde et les rouvraient à Jésus-Christ exilé. Qui n'a senti cette pointe vengeresse et miséricordieuse, cette blessure triomphante ?

Qui heurtera les seuils d'Agnès, de Cécile, de Bibiane, de Martine, qui suivra la voie Sacrée, qui franchira l'entrée de l'Amphithéâtre et pourra n'être point réveillé, ne point pousser un soupir, ne point demander que Dieu l'arrache tout-à-fait du sommeil?

Qui n'a gémi de profaner par les oublis du monde, et ce sol que les martyrs ont foulé, et cet air encore plein de leur souffle, et cette liberté

que leur sang généreux a conquise pour nous aider à servir Jésus-Christ? Qui n'a senti la meurtrissure et la morsure des liens de fleurs?

Qui, même enivré et vaincu, n'a pourtant rendu cet hommage au Crucifié, ce témoignage à ses témoins? Le sang des martyrs ravive la grâce du baptême; la grâce du baptême crie en nous. O Dieu des vierges, secourez-nous! O vierges de Dieu, priez pour nous! O Christ, fais triompher ton sang répandu pour nous!

Captif de la volupté, troublé en son âme, Boniface essayait de se racheter par des œuvres de compassion. Il assistait l'étranger, il allait la nuit à la recherche des pauvres et leur donnait secours. Au milieu de ses splendeurs souillées et devenues pesantes, Aglaé pleurait.

Dieu voulait davantage, et sa miséricorde persécutait ces âmes dont il voyait encore la beauté contaminée et quasi perdue. Aglaé dit à Boniface : « — Nous sommes pécheurs, nous vivons dans le crime et il faudra rendre compte à Dieu. Ami, j'ai peur du jugement de Dieu!

« Or, j'ai ouï dire que si quelqu'un honore ceux qui souffrent pour le nom de Jésus-Christ, il aura part à leur gloire; et je sais que les ser-

viteurs du Christ combattent en Orient, subissant les tortures et la mort pour rester fidèles au Seigneur.

« Va donc, et apporte-nous les reliques de ces Saints, afin que les honorant, nous puissions être sauvés par la vertu de leurs prières, nous qui n'avons point servi Dieu, mais plutôt le démon. »

Boniface se munit d'argent pour racheter les corps saints et pour assister les pauvres. Quittant Aglaé, il lui dit : « Madame, s'il est possible de se procurer des reliques, j'en aurai. » Il ajouta : « Si c'était mon corps que l'on vous apportât pour celui d'un martyr, le recevriez-vous? »

Aglaé ne l'entendit point et le reprit de plaisanter sur un pareil sujet. Cependant Boniface s'éloignait tout autre qu'il n'avait été. Pour se rendre digne de toucher les membres des martyrs, il fit le voyage en pénitent, joignant aux jeûnes la prière et les larmes.

Il vint à Tarse en Cilicie, où Simplicius, flattant la furie des empereurs, persécutait les serviteurs de Dieu. Sans arrêter, envoyant ses équipages à l'hôtellerie, Boniface se rendit seul

au palais. Simplicius, occupant son tribunal, faisait cruellement tourmenter une troupe de chrétiens.

Ils étaient au nombre de vingt, souffrant divers genres de supplices. Le peuple regardait plein d'épouvante; les martyrs resplendissaient de sérénité. Boniface marcha dtoit à eux, les embrassa et s'écria : « Qu'il est grand, le Dieu des saints martyrs! » Le gouverneur, irrité, lui demanda qui il était? Il répondit : « Je suis chrétien. »

Aussitôt il fut soumis aux tortures les plus savantes. Lui, après avoir imploré le secours du Christ, demandait les prières des autres martyrs expirants. Le peuple, admirant sa constance, s'indigna contre les bourreaux, et s'écria : « Qu'il est grand, le Dieu des chrétiens! »

Le lendemain, le gouverneur, voyant que les tourments ne pouvaient vaincre ce saint martyr, lui fit trancher la tête. Boniface pria pour la rémission de ses fautes et pour la conversion de ses persécuteurs. Sa prière finie, il reçut le coup de la mort.

Cependant ses gens le cherchaient par la ville, lorsqu'ils apprirent qu'un étranger avait été dé-

capité pour le nom du Christ. Ils reconnurent son tronc et sa tête et les achetèrent au prix de cinq cents pièces d'or. Puis, emportant ces précieux restes et rendant gloire à Dieu, ils reprirent le chemin de Rome.

Aglaé, instruite de tout, bénit en pleurant le Christ victorieux. Avec la sainte audace d'une amie et même d'une épouse, elle rassembla en grand nombre des fidèles et des prêtres, et portant des flambeaux et des parfums, ils allèrent ensemble au-devant du corps sanctifié. Ils le rencontrèrent à quelque distance des murs, sur la voie Latine.

En ce même lieu, la patricienne déposa les reliques de Boniface, et elle y éleva un oratoire digne de l'amour nouveau dont son cœur l'honorait. Glorifiant le nom de Jésus-Christ, elle affranchit ses esclaves, distribua ses biens aux pauvres et se condamna au joug de l'humilité. Après quinze années de pénitence, elle mourut dans la grâce divine et fut ensevelie auprès du martyr.

Par la suite, les reliques de saint Boniface furent transportées au mont Aventin, dans l'église qui porte le nom de Saint-Alexis. Les deux Saints sont placés sous le même autel, le héros

de la virginité angélique à côté du héros de la pénitence, redevenu ange par le baptême du sang, *angelicatus homo.*

Sur l'Aventin fleurissent d'autres églises très-antiques. Sainte-Sabine, avec son illustre couvent de Frères-Prêcheurs, en est le joyau. Par la vertu de sa servante Séraphie, la patricienne Sabine fut amenée au culte du vrai Dieu, et la servante et la maîtresse obtinrent le martyre. Un prêtre de l'Illyrie leur éleva cette belle église.

Là, saint Grégoire-le-Grand a prononcé plusieurs de ses homélies dictées par la colombe; là, vécut saint Dominique; là, saint François, saint Thomas Beckett, saint Pie V ont habité; là, pria sainte Catherine de Sienne, cette Jeanne d'Arc plus lumineuse, triomphante par le glaive de la parole. Comme un manteau d'or semé de diamants, l'histoire chrétienne couvre partout la vieille infamie du sol païen.

L'Aventin était une montagne de honte. Non loin du bois obscène qui entourait la fontaine des Faunes, on y célébrait les mystères ignominieux de la bonne déesse. Le sang des martyrs et les larmes des vierges ont emporté ces souillures.

O sang, ô larmes, ô prières, vous délivrez l'âme captive dans une prison de boue, vous lui rendez la vue du ciel, vous lui en ouvrez le chemin! Que cette histoire du martyr Boniface est profonde! Comme on y sent cette divine nostalgie de l'âme qui a exilé mais qui veut revenir! Et quelle que soit sa faiblesse, quoi que fasse l'ennemi, armée seulement de son bon désir, elle reviendra.

Ecoutez l'humble et forte réponse d'un pécheur. Par faiblesse, transgressant la loi de Dieu dans ses œuvres, il ne voulait pas du moins l'abjurer.

On lui disait : « Vous et la plupart des vôtres, vous êtes vaincus. Cette loi austère du Christ, elle est trop dure aussi pour vous, et vous ne l'observez pas. Au fond, vous aimez nos délices, elles vous ont enlacés, elles vous ont désarmés. Vous êtes pêcheurs. »

« — Oui, dit-il, mais nous en gémissons, et nous condamnons, et nous obtiendrons de Dieu cette grâce, de ne point nous laisser ignorer que nous avons besoin du martyre.

LIVRE XI

LES MARTYRS

I

DEUX AMBITIONS.

J'ai vu ce matin un personnage plus sérieux que mon ami Coquelet et que son compère Ercole; personnage nouveau dans le monde chrétien, né pour me rendre clair le mystère de la décomposition du corps social une fois que l'âme est partie.

Il est jeune, officier dans une armée impériale. Le vieil ami qui me l'adresse le signale comme aussi capable de comprendre la vérité qu'éloigné de la suivre.

Son langage et toute sa physionomie annoncent un homme bien résolu à ne pas se contenter de peu de chose ici-bas. — Causons franchement, lui dis-je. Vous venez me voir plus par curiosité que par sympathie ?

Il répondit que sa curiosité n'était pas sans une sorte de sympathie ; mais qu'enfin, ayant peu l'occasion de rencontrer des hommes de mon opinion, le désir de s'instruire comptait pour beaucoup dans sa démarche. Je le louai de ne pas mépriser tout-à-fait les idées, de n'être pas absolument voué à la pipe et à l'absinthe.

— Vous voilà, continuai-je, officier tout jeune, à une époque où les montagnes danseront. Vous songez à ce que vous pourrez faire de votre épée.

L'épée sera une très-grande ou une très-misérable chose : la force du droit, ou le droit de la force. Vous êtes-vous demandé s'il y a un droit, et avez-vous cherché à savoir ce que c'est que le droit ? — Oui, dit-il, et pour ne vous rien cacher, je crois que le droit est là, dans ce fourreau ; le droit de l'épée.

— Je vois, repris-je, que vous êtes sceptique. Si vous tenez à parler français, ne dites pas le

droit de l'épée. Ce que vous avez là au côté n'est pas une épée, c'est un sabre. La langue fait une différence entre ces deux objets : l'épée crée et protége, le sabre abat et opprime ; l'épée est un agent du cœur, le sabre n'est que le prolongement brutal du bras.

Quelques hommes encore tiennent qu'il y a une vérité indépendante des circonstances contraires, et que cette vérité a droit d'exiger tout leur sang. Ceux-là, s'ils peuvent combattre, sont les hommes de l'épée.

D'autres pensent que la vérité est simplement le décret de la force humaine : c'est-à-dire qu'il n'y a point de vérité, qu'il n'y a que la force, et que cette force a droit de proie sur le monde. Voilà les hommes du sabre. Vous appartenez à ce vulgaire.

Or, puisque vous n'êtes point la force, votre parti est pris de servir la force, sans broncher, comme elle l'entendra, pour le salaire qu'elle donnera. Vous choisissez un hideux maître !

— Soit ! reprit l'officier. Je suis de ce temps, je le prends tel qu'il est, avec le maître que j'y trouve. Je tâcherai de plier à me servir la force qui se servira de moi.

— Oui, vous vivrez en bons termes avec la force, pour être vous-même la force. Vous n'ignorez pas, je présume, qu'en ce siècle la force est premièrement la ruse, et qu'un des noms de la ruse est *trahison?*

Vous êtes jeune, vous devez trouver cela suffisamment laid! Remarquez la figure que prend la force. Le cuistre et le forban, partout soudés et mêlés, rencontrent leur perfection dans l'alliance intime de Mazzini et de Garibaldi. Ce centaure n'est beau ni comme homme, ni comme cheval, ni comme monstre. Il élève un peuple, le peuple souverain, lequel boira beaucoup de sang et recevra force coups de bâton.

— Je le sais, dit l'officier; et le centaure en question m'inspire autant de mépris que la foule qui l'admire. Le cuistre et le forban détruisent certaines images que je m'étais formées. Le cuistre me gâte le prophète, le forban me gâte le héros. La qualité d'homme perd de son lustre à mes yeux!

Et cette misérable humanité, à qui de tels histrions peuvent demander tout ce qu'elle a de sang et d'honneur! ce troupeau d'Abels bélants que l'on peut tondre et manger tant que l'on veut! ces bandes de Caïns hurlants qu'on lâche à volonté sur les frères!

Et ces rois!... Je m'étais fait une idée du roi. J'imaginais une incarnation du courage, de la justice, de la fierté; un victorieux sans fureur, un vaincu sans faiblesse, qui combat de son dernier tronçon d'épée, qui, captif et blessé, dit à son vainqueur : Ou la mort, ou qu'on me traite en roi!

J'ai perdu de vue ces beaux fantômes; je crois que tout cela peut-être n'exista jamais, n'a été qu'une poésie. J'ai perdu toute idée de la justice et d'un triomphe de la justice, toute idée de la grandeur.

Je crois que le monde est livré au mal, qu'il est la proie des forts, et que les forts eux-mêmes sont l'instrument et le jouet des faquins.

Entre ces deux espèces, je ne vois d'un peu distingués que les martyrs... Mais, vous le dirai-je? quand je m'interroge, vos martyrs me semblent de nobles sots.

Je ne veux pas être martyr. Je veux être fort, et s'il se peut, poser le pied sur le cou des faquins, ne fût-ce qu'un instant.

Dans le monde tel qu'il se présente à mes yeux, je ne vois plus de rôle agréable et même

beau que pour la force. Oui, oui, la force a de beaux rôles!

La puissance! l'empire! Pourquoi ne pas aspirer à l'empire? César est grand, il est seul, il ne subit point l'insulte cent fois amère de l'égalité!...

Le jeune homme se tut. Je gardai moi-même un instant le silence, non pas étonné, mais ému, comme au signal d'une catastrophe prévue dès longtemps.

Je n'étais pas étonné de voir l'ambition commune s'élancer à ce faîte. Quand le chemin du ciel est fermé, beaucoup d'âmes ne peuvent vouloir moins que la première place sur la terre.

Tant qu'il est resté quelque débris de la hiérarchie sociale, l'ambition s'est donné des bornes. On voyait de grandes places, on y aspirait. Maintenant il n'y a plus qu'une place. Elle est sans limite, elle est sans rempart : on y aspire.

Je m'étais dit qu'il en serait ainsi; et c'est pourquoi j'avais tant souhaité au pouvoir suprême le sacre suprême. Le sacre était une limite et un rempart. Sacré, le pouvoir devait sacrer et limiter plusieurs choses autour de lui.

Au contraire, les destructions se sont accumulées. Tout droit a succombé sous la force; toute impudence a trouvé la conscience humaine docile. On a vu les forbans prendre des royaumes.

Voici que l'on s'attaque à Dieu même : on lui ôte sa couronne temporelle. Si le coup n'est pas fait, cela tient, non à des principes que l'on veuille maintenir, mais à des convenances qu'il paraît bon d'observer. Dieu obtient des délais!

Et l'on trouve dans les poussières de l'Europe des prétendants, non à une couronne, ce serait trop peu, mais à l'empire. Et lorsqu'on s'interroge sur ces ambitions, il faut se répondre : « Pourquoi pas ? »

Je demandai à mon interlocuteur combien ils étaient de sous-lieutenants aspirant à l'empire ? — Assez, me répondit-il, pour entretenir l'émulation et multiplier les chances.

Quantité de gens mettent à la loterie; c'est ce qui fait la beauté du gros lot, tout en permettant de rapprocher les tirages. Ceux qui sauront « nourrir le *quine* » peuvent tout espérer.

J'entends vos objections et je connais mes devoirs. J'ai fait un serment; aucun exemple ne me détournera de le garder. Je ne trahirai pas ; c'est ignoble, et cela gêne. Mais je n'ai pas juré pour autrui.

Le garibaldisme est dans les mœurs. De là des commotions fréquentes; de là d'effroyables besoins de sécurité. L'on ne marchande plus sur le prix de l'ordre : il montera encore.

Tout esprit un peu ferme sait ce que l'on peut oser dans le monde. Avec ce fer au flanc, — nommez-le comme il vous plaira, — il y a de belles parties à jouer; — et en homme d'honneur,

— D'autant, observai-je, que la qualité d'homme d'honneur est démocratisée! Et dites-moi, lieutenant, avez-vous réfléchi sur ce que vous ferez de la force? — Certainement, répondit-il.

Je ferai ma volonté. N'exigez pas que je dise davantage. Je sais certainement que je ferai ma volonté. Quelle sera ma volonté? je l'ignore. J'ignore ce qu'il y aura sur la terre.

Mais, puisque le maître possédera la force, et puisque les fiertés seront encore plus matées qu'aujourd'hui, il y aura sur la terre, avant tout,

une extrême résolution de commander et une extrême résolution d'obéir.

Le maître voudra régner tranquille, le monde voudra vivre tranquillement. Ces deux volontés s'uniront pour donner le plus possible de bon sommeil à tout le genre humain.

— Très-bien! Vous établirez la mort, mais vous décreterez que c'est la paix. Voilà ce que vous pouvez comprendre et entreprendre. Vous ne connaissez pas encore le tigre et le fou qui sommeille en vous-même.

Avant que le monstre s'éveille, je vous souhaite quelque grâce de Dieu, qui lie la bête et qui forme le sage. Alors vous connaîtrez une ambition plus grande que d'imposer au monde la paix de la mort.

C'est l'ambition de savoir ce que Dieu veut de vous, et de le faire; de lier votre âme à Dieu en dépit de la force humaine; d'être en cela victorieux de vous, victorieux du monde, victorieux de César.

La divine ambition de travailler humblement à rétablir la sainte Eglise, qui ne tue pas, mais qui fait vivre; qui n'endort pas, mais qui réveille;

qui fait régner la paix, non dans la mort, mais dans la vie.

Vos vues, d'ailleurs, sont justes. Oui, le monde va où vous dites. Tant pis pour lui! Tant pis pour vous! Vous estimez peu les martyrs. Les martyrs seront plus sensés et même plus fiers que vous.

Ceux qui sont morts martyrs, il y a quinze et dix-huit cents ans, seraient morts tout de même. Sanglants, ils ont paru dans le ciel : après quinze et dix-huit siècles, ils n'ont pas épuisé la première ivresse de voir Dieu.

Ils ont vaincu! pesez ce point, vous qui comptez pour honneur de vaincre. Ils ont démoli l'empire; ils démoliront toute construction semblable, et ils diront la dernière parole du monde : *Veni, Domine Jesu!*

Et enfin, quand les promesses de Dieu seraient vaines et l'espérance des martyrs un rêve, le monde étant ce qu'il est, en proie aux maîtres dont nous trouvons ici le prophétique souvenir :

Pardonnez-moi un sentiment si contraire au vôtre; mais je trouverais plus de contentement à braver ces maîtres qu'à tenir leur place, plus

d'honneur à mépriser ce monde qu'à lui commander.

Folie étrange, d'être ambitieux à Rome, au milieu de ces débris, en présence de cette grandeur, dans ces poussières de fortunes et de gloire qui tourbillonnent autour de l'indestructible PIERRE!

Ambitieux, la Tiare vous ferait honte, c'est la faiblesse; vous rougiriez d'être Charlemagne, c'est l'humilité. La main tendue vers le beau sceptre de Claude, vous dites : Empereur! voilà une généreuse ambition!

Les ambitions les plus flagellées qui traînent dans la poudre des voies romaines sont les ambitions impériales; les cadavres qui infectent davantage sur ces gémonies sont les cadavres des empereurs.

Au revoir, lieutenant.

II

ECCO LA FIERA.
(Inferno ; c. XVII.)

Depuis le Capitole, je n'avais pas rencontré un être vivant. La nuit était noire. Le vent gémissait. Le Colisée m'apparut comme une masse opaque ; l'arcade d'entrée semblait la gueule d'un gouffre de ténèbres.

Le factionnaire me jeta un *Qui-vive?* strident, et je l'entendis armer son fusil. Je me hâtai de lui adresser la parole. Le soldat n'aime point cette faction au Colisée, quand il fait nuit noire et grand vent.

Il reconnut ma voix. C'était un bon garçon, pénitent de monsignore Agostino, chez qui je l'avais souvent vu. Je ne fus pas fâché de le rencontrer ; il n'était pas fâché de trouver à causer un peu.

« — Vous venez ici pour votre plaisir, me

dit-il; moi je n'y suis pas pour le mien. C'est un mauvais poste, ici !

« S'il y a là-dedans des bandits, ou des revenants, ou rien, je l'ignore... Mais ce n'est pas le vent tout seul qui parle là-dedans!

« Quelques-uns de mes camarades ont vu. Ils ont vu du blanc et du noir qui volait... Des figures qu'on n'oublie pas..., qui reparaissent la nuit.

« Quant à moi, je ne dirai pas que j'aie vu. Je n'ai pas besoin de voir. C'est assez d'entendre. J'entends des voix... »

— Quelles voix? Que disent-elles? — « Des voix, reprit le soldat, qui semblent être du vent... On peut soutenir que c'est du vent.

« Mais c'est ce vent qui ne souffle que dans les cimetières et les lieux hantés, là où les chemins se croisent.

« Dans les guérets où les sorciers conjurent, près des mares où les assassins ont lavé leurs mains, au plus épais des nuits noires, on entend ces voix.

« Ce qu'elles disent? Elles disent des choses qui se sentent dans tout l'être, comme si l'on était frôlé par la mort. Il faut croire que c'est le vent!

« Les païens ont tué et massacré ici : peut-être qu'il est bien des âmes en souffrance, pour n'avoir pas pris la mort comme il fallait.

« Croyez-vous que ces damnés ne peuvent pas revenir pour hurler contre la croix de Notre-Seigneur et préparer encore des mauvais coups?

« Quand ce vent-là souffle, le diable est dehors; il rôde; il guide au mal ceux qui cherchent le mal. Ma mère me l'a toujours dit.

« C'est le vent qui éteint la lanterne du bon chrétien et qui nourrit le feu de l'incendiaire; c'est le vent qui rouvre les tombeaux des maudits.

« Tout ce qui est mauvais sur terre et sous terre aime ce temps-là. C'est le bon temps pour ceux qui jouent du couteau.

« Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas vous écarter dans ces galeries. Restez à portée de moi... Tenez! tenez! Ecoutez!... »

Je n'entendis que le vent. Mais certainement le vent soufflait d'une façon lugubre, et la nuit et le lieu étaient sinistres !

La nuit épaississait de plus en plus; il semblait que le vent déchirât les murs et qu'ils dussent tomber ; je croyais entendre gémir sous terre.

J'avançai lentement, sans voir à deux pas autour de moi, pénétré d'une secrète horreur. Il me tardait d'arriver à la Croix.

Je la joignis enfin; je l'embrassai et je priai, mais sans parvenir à dissiper cette horreur ; et plutôt l'horreur augmentait.

J'avais peur. Je fis quelque mouvement pour me retirer, ma volonté résista. Je ne me rendais compte ni de mon épouvante ni de ma volonté.

Je m'assis au pied de la Croix, ne pouvant me tenir plus longtemps à genoux. Mon cœur haletait, serré d'une angoisse indicible.

C'était cette sorte d'agonie qui nous étreint et nous mord quand une lumière soudaine vient éclairer à plein les choses d'ici-bas;

Quand nous voyons la justiee trahie, la faiblesse bafouée; quand nous nous sentons vaincus;

Quand nous connaissons qu'un désastre irréparable va s'accomplir, qu'une beauté va disparaître, qu'une demeure va crouler;

Quand nous disons que tout est fini; quand la brutalité victorieuse trépigne de joie sur les œuvres de la pensée qu'elle écrase;

Quand il faut boire le calice et mourir.

Ayez pitié de nous, Seigneur! En ces moments nous oublions les promesses de la vie; nous ne sentons que les insolences de la mort.

Par votre agonie, ô Christ, ayez pitié de nous!

Au milieu de cette nuit qui m'entourait, peu à peu se faisait dans mon esprit un jour plus affreux que cette nuit même.

A travers le tumulte du vent, mon oreille distinguait des bruits et des voix. Bruits de chaînes et de fouets, hurlements de bêtes, hurlements humains.

Le cirque se repeuplait. La multitude vomissait les injures contre le Christ, des adulations pour César. Une fange de blasphèmes venait battre la Croix !

Dans les couloirs, les bêtes rugissaient ; les gladiateurs s'exerçaient à donner et à recevoir la mort pour mériter un applaudissement.

Les visages étaient hideux, d'autant plus horribles à voir qu'il y restait la trace d'une ancienne beauté, comme des marques d'origine royale.

Le trait de la race chrétienne, le reste de la couronne lumineuse du baptême s'éteignait sur ces fronts que la lèpre dévorait.

Tout à coup éclata une huée immense, suivie d'un silence profond. Ma chair frémit. Je vis entrer les martyrs — ou plutôt les victimes.

Elles arrivaient lentement, par groupes, et chaque groupe représentait un peuple. Mais mon cœur fut percé et ressentit une douleur inexprimable : la lèpre païenne, quoique moins profonde, attaquait aussi ces fronts que je m'attendais à voir rayonnants.

Dans ces groupes qui représentaient chacun une nation et que je reconnaissais à la lueur de la Croix, je remarquai des figures qui ne semblaient pas appartenir au même peuple. Hélas ! peuples du Christ, maintenant divisés contre vous-mêmes !

Une figure principale personnifiait davantage la nation et conservait mieux la beauté chrétienne. Mais ceux qui entouraient ces figures augustes s'appliquaient à les dépouiller des nobles vestiges qu'ils avaient eux-mêmes perdus : et les grandes figures se défendaient sans énergie ; et d'instant en instant le caractère sacré s'éteignait et la lèpre gagnait.

Et alors, du fond du cirque, du lieu où jadis se tenaient les marchands de gladiateurs, je vis surgir le monstre qu'a dépeint le Dante, la Fraude qui se joue des misérables humains. Il nageait dans l'air épais et sombre, semblable au plongeur qui a dégagé l'ancre et qui livre le navire aux écueils :

« Voici la bête, la bête à la queue aiguë, qui « franchit les monts, renverse les murailles et « brise les armures ; voici la bête qui infecte le

« monde entier. Elle a la face d'un honnête « homme, bénigne à fleur de peau; mais le « reste du corps est d'un serpent. »

Et le monstre regardait d'un air tranquille. Sur sa bouche entr'ouverte pour mentir avec sérénité, à peine pouvait-on deviner le rire qui trahissait la perverse joie de son cœur. Jadis il avait traîné les hommes au martyre; maintenant, plus savant et plus glorieux, il amenait les peuples à l'apostasie.

Les nations, donc, étaient là, divisées, séduites, fascinées. Elles jetaient sur la Croix des regards où se peignaient des sentiments contraires. On voyait dominer tantôt l'effroi, tantôt la honte; tantôt de généreux éclairs de courage, de repentir et d'amour; tantôt ce feu sombre de haine qui s'allume au cœur des renégats.

L'une d'elles, la première, et qui semblait reine parmi ces royautés, semblait plus combattue en son âme. Sur son front, le diadème catholique tantôt jetait plus de flamme, tantôt paraissait plus voilé. Elle avait au flanc une épée, incomparable parure! et elle souffrait que des nains insolents, portant sur cette épée leurs mains

souillées d'encre, essayassent de la tirer du fourreau pour abattre la Croix. Et cependant elle courbait la tête devant la Croix.

Par moments, d'un geste de dégoût, elle écartait les nains hideux ; mais aussitôt elle les laissait revenir. Par moments, se redressant de toute sa hauteur, irritée contre elle-même, elle portait la main à sa tête comme pour en arracher le signe sacré, et aussitôt sa main retombait immobile. Et la Fraude lui disait : — « Allons ! » Et elle répondait : « Je ne puis ! » Oh ! Nation de l'épée ! Jadis tu disais non, ou tu disais oui, et l'épée flamboyait dans ta main, et il faisait jour.

Et du groupe qui entourait cette nation, deux personnages se détachèrent. L'un d'eux, étendant la main vers la Croix, dit : « Tu es vain-« cue, et tu vas tomber. Tu n'as plus de peu-« ple qui t'appartienne, tu n'es plus la force, tu « n'es plus la lumière, nous t'abandonnons ! » L'autre se prosterna et dit : « Tu es le trône « du Dieu vivant ! S'il plaît à Dieu que tu tom-« bes, nous t'adorerons encore ; si ta chute nous « écrase, nous mourrons en t'adorant ; si nous « ne mourons pas, nous te relèverons. Que la « volonté de Dieu soit faite sur la terre comme « au ciel ! »

Celui qui avait parlé le premier, suivi d'un grand nombre d'autres, alla s'asseoir sur les gradins du cirque, malgré la Fraude qui feignait de les retenir. Celui qui avait parlé ensuite, et quelques-uns avec lui, se rangèrent autour de la figure à la grande épée, toujours indécise. Et la Fraude leur dit : « Je suis avec vous; sauvons l'Eglise! » Mais ils ne lui répondirent point et ne la regardèrent point.

Je vis une autre nation dans l'appareil de la richesse et de la puissance. Elle était vêtue d'une robe d'or, et entourée de cent peuples différents, et tous ces peuples lui apportaient de l'or; mais tous offraient un aspect bas et sordide, et la lèpre les rongeait tous. Les uns avaient complètement perdu la lumière, les autres ne l'avaient jamais reçue. La flétrissure du travail servile déformait leurs membres recouverts de sordides lambeaux.

Et cette grande nation elle-même, vue de plus près, faisait pitié. Son visage si brillant portait une épaisse couche de fard; à travers sa robe d'or transpirait l'infection des ulcères dont elle était dévorée. Elle n'avait pas d'épée dans la main, mais des fouets, des chaînes, et de l'or. Avec les fouets elle se faisait apporter de l'or,

avec l'or, elle achetait des glaives mercenaires qui se tournaient contre qui elle voulait.

Cependant, cette nation-là aussi, comme la première, était fille du Christ, et sous son fard d'orgueil luisait encore quelque chose du baptême. « O Christ! dit-elle, les yeux tournés vers la Croix, je ne suis pas ton ennemie. En délivrant les hommes de la superstition, je veux rester chrétienne. Un jour, chez tous les peuples qui m'obéissent, je proclamerai ton nom! » Disant ces mots, elle hésitait et elle regardait la Fraude; et la Fraude l'applaudit d'une voix haute et assurée.

Alors, du groupe ignoble qui entourait la figure vêtue d'or, et qui continuait de lui apporter de l'or sans rien voir ni sans rien comprendre, une figure se dressa. O piété! ô splendeur! A contempler sa pâleur et ses haillons, c'était le pauvre Lazare qui demande une miette pour sa faim et qui ne l'obtient pas; à contempler ses liens qui entraient dans la chair, c'était le captif tombé aux mains du sauvage savant dans l'art des tortures; à contempler son front étincelant de foi et d'amour, c'était l'Ange que les saintes femmes virent à la porte du sépulcre et qui leur dit : Celui que vous croyez mort est vivant!

Et cette pâle figure, promenant également son fier regard sur la Fraude et sur la figure vêtue d'or, adressa la parole à celle-ci. Elle lui dit :

« Tu n'es plus chrétienne et tu ne le seras « plus. Malgré toi, peut-être, tu fus infidèle au « Christ : mais à présent la trahison est devenue « la moëlle de tes os. Tu trahiras le Christ, tu « le renieras et tu mourras.

« Cette séve qui t'a gonflée depuis que tu t'es « détachée du tronc, cette séve formée de la sueur, « des larmes et du sang des autres peuples.

« Cette séve est un poison, il te tue. En vain « tu voudrais le rejeter ou le combattre, ou t'abs- « tenir.

» Bois des larmes, bois de la sueur, bois du « sang : tu bois la mort. Bois ton héresie qui t'a « faite si grande : c'est la mort. Comme les Asia- « tiques à qui tu verses l'opium, tu boiras le men- « songe, sachant qu'il te tue, jusqu'à ce que tu « meures.

« Mon Christ ne te fera pas miséricorde, à toi « qui jadis par sa grâce enfantais des apôtres, « et qui es devenue la nourrice des apostats. Mon

« Christ broiera tes fabriques d'idoles, et le feu
« du ciel videra tes cavernes où l'on falsifie Dieu.

« Je peux attendre, mon Christ ne meurt pas.
« Tu le sais, toi ! Depuis de si longs siècles tu
« t'appliques à le tuer dans mon cœur, et tu le
« sens vivre toujours, et tu vois mon cœur tou-
« jours vivant par Lui et pour Lui.

« Avec tous les peuples que tu devais conduire
« à la lumière, et que tu as laissés ou replongés
« dans la nuit de la mort, je t'assigne au tribunal
« du Christ.

« Là, je te demanderai compte de mon sang
« répandu, de mes enfants morts de faim , de
« ma chair que tu as dévorée pour m'arracher le
« Christ : et tu me rendras compte, et tu mour-
« ras ! »

La figure vêtue d'or fit signe à quelques esclaves; ils bâillonnèrent le martyr; et en même temps ils élevaient contre lui des huées capables de couvrir toute voix humaine.

Mais le martyr, tenant les yeux sur la Croix, dit ces mots qui dominèrent la brutale clameur :

« O mon Christ! qu'il te plaise de hâter ta
« justice; mais surtout je te prie de fortifier ton

témoin! Et jusqu'à présent je ne suis point lassé! »

Je vis d'autres spectacles de douleur; je vis armi les peuples d'autres figures humiliées et in-écises, et plus encore de figures avilies. Les istrions, les proxénètes, les vendeurs de paroles bondaient. Le caractère général de la foule était ı stupidité. On voyait cette foule prête à tout e qu'ordonneraient ses meneurs, prête à renver-er servilement la Croix, prête à l'honorer ser-ilement. Serviles eux-mêmes sous des airs d'ar-ogance, les meneurs attendaient ce que feraient ı Nation vêtue d'or et surtout la Nation de l'épée. Mais celle-ci hésitait toujours.

Je vis un tableau tragique et grotesque; une ohue de misérables tremblants sous le sabre le quelques fanfarons blêmes de peur. Ils en-ouraient une femme noble et belle et une sorte le mime, demi-rustre et demi-matamore, qu'ils vaient coiffé d'une couronne de cuivre. Trop arge pour le front du personnage, la couronne ui couvrait les yeux comme un bandeau et, nalgré ses risibles moustaches, glissait à son cou comme un carcan.

Les fanfarons disaient à la noble femme qu'elle

voulait épouser ce mime, et au mime qu'il avait délivré cette femme et qu'elle se donnait à lui, et qu'une race naîtrait d'eux qui dominerait le monde. Et tous attendaient ce que déciderait la Nation de l'épée. Et les fanfarons osaient presser la Nation de l'épée; ils osaient lui montrer leurs poignards, plus redoutables que les armes de guerre dont ils s'étaient surchargés.

Un mugissement de blasphème s'élevait de cette cohue; et nulle part dans le cirque ni sur l'arène, on ne voyait autant de faces de réprouvés. Tous les types de la dégradation, toutes les nuances de l'ignominie, et de tout à foison : lâches à foison, traîtres à foison, apostats et voleurs à foison, et sous tous les costumes, princes, soldats, prêtres. Ils criaient : Otez le Christ! Et les lâches, faisant le signe de la croix sous leurs vêtements, criaient plus que les traîtres et les apostats.

La noble femme, que ces hurleurs violentaient en criant qu'ils l'avaient délivrée, levait tour à tour ses yeux vers la Croix et vers la Nation de l'épée : —

« O Christ! j'ai été ingrate et tu m'as aban-
« donnée aux hommes de rapine et de sang. Ils
« ont mis la haine entre mes fils.

« Ils ont corrompu les uns pour les disposer à trahir les autres. Ceux qui ont été trahis, ils les assassinent; ceux qu'ils ont corrompus, ils les font apostasier.

« O Christ ! Ecoute ta clémence. Soutiens ceux « qui refusent la honte; pour tous, fais couler « le breuvage salutaire dans la coupe du châti- « ment ! »

Elle disait à la Nation de l'épée : —

« Tu prétendais m'affranchir : que dis-tu des « libérateurs que tu m'as donnés ? Que dis-tu de « ce sang et de ces incendies ?

« Dieu t'avait sacrée et armée pour être le « bras de la justice, et tu dis qu'une arme « ne peut se lever dans le monde sans ta per- « mission. Est-ce avec ta permission que ces as- « sassins ont des armes? »

Mais la Nation de l'épée ne répondait pas.

Or, la Fraude, caressant cette cohue, proclamait que c'était une nation naissante. Elle éleva

la voix et dit : « — Les douleurs du monde vont finir.

« Le monde subissait le joug de l'erreur, et « l'erreur maintenait l'esclavage et la division; « mais l'erreur est vaincue, la nuit se dissipe; « voici que la liberté et la fraternité des peuples « naissent enfin.

« Otons du monde le dernier signe de l'erreur. « Otons du monde la Croix qui est un monu- « ment de colère et de bassesse; remplaçons-la « par l'aigle, fier et généreux emblème du Peu- « ple-Roi.

« Ceux qui disent que nous voulons abjurer le « Christ nous diffament. Le châtiment atteindra « ces traîtres et ces menteurs. Nous gardons le « Christ, nous n'ôtons que la Croix.

« Nous détachons le Christ de la Croix. Dix-huit « cents ans, la superstition a laissé le Christ sur « la Croix, afin d'y clouer l'esprit humain. Nous « affranchissons le Christ et l'esprit humain.

« Que le Christ soit libre! que l'homme déli- « vré délivre Dieu! Plus de souvenir d'esclavage, « de mort et de supplice; plus de tyran dans « le ciel lorsqu'il n'y en a plus sur la terre!

« La raison a triomphé ; elle fait triompher la liberté et l'amour sur les débris odieux de la Croix. O Christ, nous t'adorons, assiste-nous ! »

Et, comme si toute l'Humanité n'eût été qu'une ande d'histrions, cette foule qui remplissait le irque et l'arène, obéissant au signal donné, sa- ıa d'une bruyante acclamation les paroles de la raude. Ils crièrent : « Nous adorons le Christ ! A bas la Croix ! »

Cependant, parmi les groupes des nations, lusieurs voix restaient muettes. Aussitôt la me- ıace éclata de toutes parts contre le petit nom- re de ceux qui n'avaient pas acclamé le discours le la Fraude, et je vis les poignards étinceler aux nains des partisans de la nouvelle religion de iberté et d'amour. Mais la Nation de l'épée, un noment ébranlée et qui avait paru sur le point le crier : *Otons la Croix !* s'était néanmoins tue. Elle fit un geste qui imposa le silence, et elle retomba dans son indécision.

La Fraude alors, de son air bénin et de sa voix d'honnête homme, reprit : « — Point de « sang, point de contrainte. C'est à la Croix de « faire couler le sang !

« La tyrannie a planté la Croix dans le sang;
« que la seule liberté la déplante par la main
« du monde régénéré. Consultons le peuple.

« On ose dire que le genre humain veut gar-
« der la Croix. La raison ne reculera pas de-
« vant ce défi. Faisons voter le genre humain
« entre la raison et la Croix. »

Une acclamation plus formidable s'éleva. L'assurance de la victoire parut sur une quantité de fronts où le signe du baptême s'éteignit en ce moment tout-à-fait; — et pas un poignard ne rentra dans le fourreau.

Telle fut en ce moment l'angoisse de mon cœur, que je m'étonnais de ne pas mourir. Je compris la douleur des morts irréparables, cette douleur que je n'avais rencontrée sur aucun tombeau. Car, lorsque nous clouons un cercueil, nous sentons pourtant que la mort n'a rien pris qu'elle ne doive rendre un jour. Mais je n'avais pas vu le cadavre du suicidé pendre à la corde qu'il s'est mise au cou.

Je regardais, plein d'horreur, et je n'apercevais partout qu'une ivresse de joie abominable

ou qu'une infâme épouvante. Je n'osais jeter les yeux sur la Nation de l'épée, de peur de la voir enfin gagnée par la Fraude. Je m'attendais que les murs allaient crouler; je demandais à Dieu d'envoyer son tonnerre. Mais Dieu dédaigne de renverser des murailles et de faire tomber la foudre. J'allais voir une plus grande force de Dieu.

Du fond de l'arène et du milieu d'un groupe tumultueux et arrogant, formé de barbares païens et d'autres barbares fardés de christianisme, tous rongés de lèpre, tous portant le mensonge sur le visage, tous chargés de larcins, tous marqués des stigmates ignobles du fouet;

Du sein de cette cohue, comme de la prison la plus infâme et la plus cruelle qu'ait su inventer l'enfer, une captive s'élança. Suivie de ses geôliers qui s'efforçaient inutilement de la dérober aux regards, la captive parut devant la Croix. O puissance du Christ immortel!

Elle parut devant la Croix et garda le silence, et tout se tut. Son sang vermeil coulait de mille blessures, faisant de sa robe trouée une pourpre devant laquelle pâlissait l'éclat des vêtements

impériaux. Sa couronne baptismale effaçait les plus brillantes : elle n'était pas d'or et de feu comme les autres : et j'ai vu la couleur du sang du Christ et la splendeur du soleil qui éclaire l'éternité.

La captive se tenait debout. Silencieuse, elle adora la Croix ; puis, sans rompre le silence, elle regarda les Nations. La Nation de l'épée se couvrit le front de ses deux mains ; les autres baissèrent la tête ; et même les forbans et même les geôliers ne purent se défendre de rougir. Mais le martyr qui avait précédemment parlé, le martyr lié par la Nation vêtue d'or se dressa et vint à la captive sanglante.

Et la Pologne et l'Irlande, s'approchant ensemble de l'impérissable Croix, se donnèrent le baiser fraternel : et dans cette foule composée de tout le genre humain, il n'y avait que ces deux fronts levés, et seuls ils portaient des couronnes. Et des flots de larmes s'échappant de mes yeux rompirent enfin l'angoisse de mon cœur.

Alors je sentis que je n'étais plus cloué à terre. Je me levai et je me mis à genoux. Et, continuant de pleurer, j'embrassai la Croix avec cet amour qui peut braver les séductions et la mort.

Je sentis la vertu de la Croix. Du moins, une goutte de ce breuvage, une étincelle de ce feu, un rayon de cette lumière, un atome de ce parfum traversa mon âme, et toute mon âme fut consolée.

Une voix me dit au cœur la parole qui défie à jamais la Fraude et la Force, et ne leur laisse que la joie de boire du sang : AYEZ CONFIANCE, J'AI VAINCU LE MONDE.

La nuit était noire et sinistre, le vent soufflait lugubre et véhément; mais de la vision qui m'avait terrifié, il ne restait dans mes yeux que les têtes des deux nations martyres, vivantes et lumineuses.

A la porte du Colisée, je retrouvai mon jeune soldat. — Vous êtes resté longtemps, me dit-il; avez-vous vu quelque chose? — Ami, j'ai vu que le moment est bon pour ceux qui veulent faire de mauvais coups.

Mais ceux qui préparent de mauvais coups se creusent une fosse, et ils y tombent, et ils n'en sortent pas. Et qui voudra rester avec Jésus-Christ, celui-là, poussé dans le tombeau du Christ, ressuscitera pour ne plus mourir.

III

LE SECRET DE ROME.

Voulez-vous savoir, bien au fond, ce que l'Eglise pense d'elle-même? Voulez-vous l'intime pensée du Pape sur les périls du moment, sur les menaces de l'avenir? Ces secrets me sont connus.

Je les ai trouvés dans un livre peu rare, mais que les politiques ne lisent guère et comprennent moins encore. Ce livre, c'est « l'office divin pour les dimanches et les fêtes de l'année. »

Beaucoup de livres exposent la pensée de l'Eglise. Celui-ci est le plus certain. On y voit tout ce que l'Eglise demande à Dieu depuis qu'elle existe, tout ce qu'elle lui demandera toujours. Je l'ouvre à la fête des apôtres Pierre et Paul.

Saint Pierre et saint Paul sont les fondateurs de l'Eglise romaine; elle est née de leur sang, établie sur leurs tombeaux; elle les invoque dans le

ciel. Que nous restera-t-il à deviner des secrets de l'Eglise, quand nous connaîtrons sa prière ?

La fête des saints Apôtres et la commémoration de leur triomphe, c'est-à-dire leur martyre. Martyre et triomphe pour l'Eglise, c'est le même mot, et cette première clarté pourrait suffire. Mais, puisque voici la pleine lumière, regardons.

La fête dure deux jours. Saint Pierre a davantage le premier, saint Paul a davantage le second. Saint Pierre est le pontife universel, l'homme de Jésus-Christ, choisi pour être le fondement de l'édifice. Arrêtons-nous à lui.....

Toute fête de l'Eglise est un poème, à la fois grave et plein de sereine allégresse. La Foi, l'Espérance et l'Amour y prennent tour à tour la parole. Toute fête de Saint raconte la vie du héros, ses souffrances et sa gloire..

Le plus beau de ces drames consacrés aux héros du christianisme est la fête du pêcheur de Galilée. Simon Pierre, formé à la sainteté par Jésus lui-même, souverain pontife après Jésus, vicaire de Jésus, apôtre de Jésus, martyr de Jésus.

L'exposition nous présente l'Eglise au moment

de la première persécution, qui suivit de près le sacrifice du Calvaire : « Pierre et Jean mon-« taient au Temple pour se trouver à la prière « de la neuvième heure. »

Nous voyons Pierre dans sa fonction encore nouvelle de chef de l'Eglise. Sous le péristyle du Temple, un infirme lui demande l'aumône. Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que « j'ai, je le donne. »

Ce qu'il a, ce serviteur du Christ qui ne possède ni or ni argent, c'est la puissance des miracles par le nom de son Maître crucifié. Au nom de Jésus, il commande à l'infirme de marcher, et l'infirme est guéri.

Alors, la foule se presse autour du disciple qui commence à faire les mêmes œuvres que le Maître, et Pierre, en présence de la foule, proclame son Dieu vivant. Ce n'est plus le timide disciple, c'est le Pape, l'affirmateur du Christ.

Les Pharisiens s'émeuvent. La race des vipères ne veut point qu'il y ait d'autre sermon des béatitudes, ni encore des lépreux guéris, des morts ressuscités, des pains multipliés.

Pierre est devant les juges. On lui enjoint de

ne plus prononcer le nom du Crucifié, et on le laisse aller. Il va prêcher Jésus crucifié. On le reprend, on le fait battre de verges : il va prêcher, baptiser, fonder des églises.

Quelques années ont passé, la haine des Juifs a grandi. Ils demandent à Hérode de leur ôter Pierre, comme Pilate leur a ôté Jésus. Hérode veut plaire aux Juifs. Déjà il a tué Jacques. Il fait arrêter Pierre, dans le dessein de le mettre à mort.

Pierre est en prison, gardé par quatre bandes, chacune de quatre soldats. Toute l'Eglise prie pour lui, et ne cesse de prier. Cependant on est à la veille du jour marqué pour son supplice. Quant à lui, qu'a-t-il à faire ?

Tout ce qui était de son devoir, il l'a fait. Il a confessé le nom de Jésus, guéri les corps, sauvé les âmes. A cause de cela, les Juifs ont demandé sa mort. Hérode l'a condamné. Il veut bien mourir.

Mourir n'est pas un péché. Il n'est pas chargé de se tirer des mains d'Hérode. En attendant le supplice, il a ôté ses souliers, dénoué sa ceinture. Couché par terre, lié de deux chaînes, il dort.

Mais voici que l'Ange du Seigneur apparaît dans la prison. Poussant Pierre, il l'éveille et lui dit : « Lève-toi promptement. » Et le prisonnier voit les chaînes tomber de ses mains. Néanmoins, il ne songe pas à fuir.

L'Ange lui dit : « Ceins tes reins, mets tes souliers. » Il obéit. L'Ange ajoute : « Suis-moi. » Ils traversent un premier et un second corps de garde; ils arrivent à la porte de fer, elle s'ouvre.

Ils sont hors de la prison; l'Ange disparaît. Pierre avait cru rêver. — « Maintenant, dit-il, je connais que le Seigneur a envoyé son Ange, et il m'a délivré de la main d'Hérode et de l'attente des Juifs. »

Or, en même temps que cette histoire est rappelée, le Chœur tantôt chante les divins psaumes où s'expriment la foi et l'amour qui remplissent l'âme des Apôtres, tantôt redit les promesses de Jésus-Christ.

Aux désirs meurtriers des Juifs, aux cruels desseins de la puissance humaine, il oppose la prophétie de David : « Vous les établirez princes « sur toute la terre, et ils s'appliqueront, Sei- « gneur, à faire connaître votre nom ! »

Qu'importe que Pierre soit en prison, lié de deux chaînes, gardé par quatre bandes de soldats? C'est lui qui a dit à Jésus : « Seigneur, vous sa-« vez que je vous aime! »

Et c'est à lui que Jésus a dit : « Tu es Pierre, « et les portes de l'enfer ne prévaudront point; et « tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans « les cieux. »

Ce qui avait été dit à Pierre avant les entreprises d'Hérode, l'Eglise le rappelle en rappelant les entreprises d'Hérode; elle le redit avec une assurance prophétique après Néron et les successeurs de Néron.

L'homme qui s'est appelé Simon a trouvé la mort. Néron la lui a donnée. Néron possède l'or et l'argent, et la mort; et ce qu'il a, il le donne. Mais celui que Jésus-Christ a nommé PIERRE, celui-là n'est pas soumis aux atteintes de Néron.

Simon attendait la mort; et il l'a saluée parce qu'elle était le triomphe. L'Eglise ne parlera de cette mort qu'en faisant éclater son allégresse.

« O Dieu qui avez consacré ce jour par le « martyre de vos apôtres Pierre et Paul, accordez

« à votre Eglise la grâce de suivre en tout les « préceptes de ces hommes saints. »

Et à la fin, l'Eglise jette cette dernière parole : « Aujourd'hui, Simon Pierre est monté au gi- « bet de la croix : *Alleluia!* Aujourd'hui celui « qui tient les clefs du ciel est allé plein de joie « à Jésus-Christ! — Aujourd'hui l'apôtre Paul, « la lumière de l'univers, a baissé sa tête sous « l'épée, et il est couronné du martyre : *Alle-* « *luia!* »

Le secret de l'Eglise, l'intime pensée du Pape au milieu des vicissitudes du temps, les voilà! Je parle de demain comme d'aujourd'hui, du Pape régnant et des Papes futurs comme des Papes passés.

Que ceux qui veulent connaître les secrets politiques de l'Eglise prennent un livre d'église; dès longtemps tous ses secrets y sont déposés. Que ses adversaires, comme ses enfants, lisent et s'efforcent de comprendre!

Le Pape n'ignore jamais ce que les Juifs désirent, ni ce que veut Hérode, ni ce que peut Néron. Il a eu le temps de l'apprendre! Com-

bien de fois ne s'est-il pas vu captif? Combien de fois au gibet ?

Il n'a ni or ni argent pour acheter ses geôliers, ni fer pour les combattre. Mais : *Tu es Petrus!* Il a cela; il a les prières de l'Eglise; il a l'Ange du Seigneur devant qui les chaînes tombent, devant qui les portes de fer tournent d'elles-mêmes sur leurs gonds.

Simon peut mourir, peut monter au gibet : *Hodie Simon Petrus ascendit crucis patibulum. Alleluia!* La tête de Paul peut tomber sous le glaive : *Hodie Paulus Apostolus inclinato capite pro Christi nomine martyrio coronatus est. Alleluia!*

Mais Pierre et Paul sont établis princes sur toute la terre pour enseigner à toutes les générations le nom du Seigneur; et ils ont annoncé les œuvres de Dieu et leur voix s'est fait entendre à toute la terre; *in omnem terram exivit sonus eorum!*

Et vous êtes le Pasteur, ô Prince des Apôtres! et les clefs du ciel vous ont été données; et vous ouvrez et vous fermez; et ce que vous liez sur la terre est lié dans le ciel, et ce que vous déliez sur la terre est délié dans les cieux. *Amen! Alleluia!*

IV

DERNIÈRE SOIRÉE A ROME.

La lune s'était levée; sa douce lumière se ouait sur la majestueuse colonnade, à laquelle jelle donnait un aspect encore plus imposant. Un profond silence nous entourait; mais c'était ce silence vivant de Rome, qui laisse entendre les pensées dont l'air est toujours plein.

« — Vous savez, dit Fra Gaudenzio, que nous sommes sur le cirque de Néron. Ici ont retenti les aboiements des chiens de Néron, poursuivant les chrétiens couverts de peaux de bêtes; ici Néron a guidé son char à la lueur que projetaient les martyrs brûlés vivants. Ainsi Néron amusait son peuple et servait ses dieux.

« Ce pavé recouvre une terre aussi sainte que les autels. Un jour, notre Pie V ramassa une poignée de cette poussière et la remit à un ambassadeur qui lui demandait des reliques. Lors-

que l'ambassadeur ouvrit le linge où il croyait n'avoir apporté que de la poussière, il y trouva du sang.

« Troublé de joie, il vint en informer le Pape. Le Saint, dont la foi avait ressuscité ce sang desséché depuis quinze siècles, répondit qu'il savait que le sol du Vatican était saturé du sang des martys. A cause de cela, il en avait banni les jeux publics.

« Pierre a été crucifié dans le cirque de Néron, non loin du lieu où les fidèles ont creusé sa tombe. Je le crois par des raisons qui ne relèvent pas des archéologues. Le bourreau qui a planté le gibet de l'Apôtre a posé la première pierre du Vatican.

« Oh ! que cette terre est précieuse ! Oh ! que d'ardentes prières d'ici se sont envolées vers Dieu ! — Il a vécu là, notre Pie V, cet homme fait à la taille de la Croix royale, ce dernier de la race des géants.

« D'une fenêtre de ce palais, dans cet espace de l'azur, Pie V lut le bulletin de Lépante. Ses conseillers étudiaient les chances menaçantes de la guerre; il regardait le ciel. — « Dieu, dit-il, nous a donné la victoire. » En ce moment la

flotte catholique dispersait la flotte ennemie, et l'islamisme perdait la mer.

« Dans ce palais furent réglées les destinées de la France, lorsque notre Sixte-Quint, exigeant l'abjuration de Henri IV, empêcha que la France ne devînt protestante ou espagnole. Et si Henri avait été digne de Sixte, il n'y aurait plus d'Angleterre.

« Ici notre Innocent XI lutta contre Louis XIV et mourut victorieux. Sans lui, l'hérésie royale vous envahissait ; le but de la Révolution était atteint de la main de vos rois, du consentement de vos évêques. Vous glissiez dans le schisme ; vous deveniez je ne sais quoi, mais vous n'étiez plus la France.

« De ce seuil fut enlevé Pie VI, et il ne revint pas ; mais Pie VII revint trois fois sur les bras de la force incrédule. Il vit Dieu appliquer le talion : pour les cinq années de Fontainebleau, les cinq années de Sainte-Hélène. Or, Fontainebleau n'était qu'une prison, mais Sainte-Hélène fut une tombe.

« Ici est revenu Pie IX. Nous voyons quelles conjurations se nouent pour l'enlever de nouveau. Il restera, ou il reviendra, ou le Vatican

croulera et broiera le monde. Les pierres du Vatican détruit rouleront par le monde renversant les trônes, les maisons et les tombeaux. De ces débris, Dieu lapidera la race humaine.

« Quand cette demeure périra, il n'y aura plus de demeures. Il restera des casernes, des prisons, des bouges pompeux; mais plus de foyers, plus de lieu où l'homme possède une couche honorée et puisse abriter un berceau : et bientôt les asiles immondes où se sera réfugiée une humanité avilie s'affaisseront sur elle.

« C'est alors que les hommes se disputeront l'abri des rochers et s'entre-tueront à l'entrée des tanières; mais les rochers tomberont pour les écraser, et les tanières les vomiront dehors; et ceux qui auront trouvé une sépulture seront vomis du sépulcre. La terre est la créature de Dieu : elle ne voudra plus abriter cette race qui aura rejeté le Fils de Dieu.

« Quoi! Celui qui a racheté l'humanité au prix de la Croix, le Maître de toutes choses sera banni de ce monde qu'il a créé! Quoi! pas un coin de terre qui soit à lui, pas une pierre où reposer sa tête! Ils auront fait cela; ils lui auront dit : — Va-t'en de notre domaine! va-t'en dans ton ciel, si tu es Dieu!

« Et ils croient qu'ils posséderont des palais, des jardins, des espaces? Ils croient que le soleil leur donnera sa chaleur, et la lune sa clarté, et que les étoiles souriront encore dans l'horreur de la nuit?... Déjà toutes les créatures gémissent du péché de l'homme qui a détruit leur beauté première : elles élèveront le voix vers Dieu unanimement.

« Elles lui diront : — Seigneur, c'est assez! mettez fin à notre honte. Car nous sommes les œuvres de vos mains, et nous avons été créées pour vous rendre témoignage, et vous nous avez donné une voix qui publie vos grandeurs, et que l'espèce humaine a entendue longtemps; mais voici que notre langage n'est plus écouté.

« Nous sommes vos œuvres, qui racontent votre puissance; vous nous avez associées à vos prodiges les plus parfaits et vous avez daigné vous servir de nous pour des miracles plus grands que nous-mêmes. Vous avez suspendu les lois qui nous régissent, vous avez arrêté le soleil dans sa marche et interrompu le cours des eaux.

« Vous avez donné un nom aux étoiles, et plus d'une a été dérangée de sa place et de sa route en témoignage de votre volonté. Une étoile a dirigé les premiers pas des hommes vers le Fils

de Celle qui est couronnée d'étoiles et revêtue du soleil, et qui a la lune sous ses pieds.

« Du limon de la terre vous avez formé l'homme, et de l'homme est née Marie, de laquelle est né Jésus. De ce même limon, pétri de vos mains pour fournir un jour la chair du Verbe, naissent aussi l'épi d'or et la grappe pourprée qui, mûris par le soleil et enrichis des arômes que versent les astres, se changent au corps et au sang de Jésus-Christ.

« Seigneur, pourquoi le pain et le vin sur cette terre où désormais vous n'avez plus de sacrifices? Pourquoi l'huile, lorsqu'il n'y a plus d'onctions? Pourquoi l'encens et la cire, quand les feux du sanctuaire sont éteints? Pourquoi des fleurs, quand Marie n'a plus de fêtes? Pourquoi la terre, quand vous n'y habitez plus? Pourquoi des hommes, quand le ciel ne recueille plus de Saints?

« Maintenant que la prière légitime ne traverse plus en chantant les sphères inférieures pour monter jusqu'à vous, toute cette vaste machine du monde, que vous aviez créée si parfaite, n'est plus consolée du désordre qu'y a jeté l'ennemi. Elle souffre et se lamente et crie vers vous. Seigneur, vos créatures sont fatiguées et vous demandent leur repos!

« C'est maintenant qu'il faut ordonner au blé de ne plus s'élever du sillon, et à la vigne de ne plus fleurir, et à l'abeille de ne plus travailler, et à l'olivier de ne plus porter de fruits. C'est maintenant que les vents et la mer peuvent enfin dormir, et le soleil et les étoiles monter plus haut et remporter toute leur lumière dans le ciel des cieux, et la terre se dissoudre. Vos créatures sont fatiguées et vous demandent leur repos!

« Ecoutez vos Anges désolés et qui reviennent les mains vides; écoutez vos Saints indignés qui ont jugé le monde; écoutez Marie qui demande à écraser la tête du serpent; écoutez le peu de justes tremblants qui restent encore dans ce creux d'infâmes misères et qui demandent à mourir! »

La voix contenue et frémissante de Fra Gaudenzio nous tenait attentifs comme un tonnerre lointain. Lorsqu'il se tut, nous gardâmes le silence. Il s'aperçut alors de notre émotion et de la sienne. Souriant, mais avec un reste d'éclair dans les yeux et de pourpre sur le visage, il nous dit : « J'ai fait un discours, pardonnez-moi.

« J'arrive d'une longue course à travers le monde civilisé et barbare. Je reviens du Midi et du Nord, du Levant et du Couchant. Je crois savoir ce qu'il y a dans le monde à l'heure qu'il est. Ici tout m'est apparu. Ici est le nœud de tout.

« Ils ourdissent bien des complots, par là-bas. Il y a des têtes infernales, auxquelles obéissent des masses dégradées. Ce que les chefs se proposent, je le sais. Tous leurs efforts convergent ici. Ce qu'ils obtiendront, Dieu le sait ; mais c'est ici qu'est Dieu.

« Il est ici, il n'est qu'ici ; et j'atteste que, s'il se laisse chasser d'ici, il pourra consentir à passer, mais non à s'établir ailleurs. Il a choisi ce lieu ; il n'acceptera pas plus une autre demeure que ses adversaires ne réussiront à créer un autre Dieu. Il y aura vacance, interruption du règne visible de Dieu.

« Et ce que je veux dire, — car je ne prétends rien savoir de la durée ou de la fin du monde, et l'on peut voir un jour descendre de cheval, sur cette place, un Charlemagne aussi bien qu'un Attila ; — ce que je veux dire, c'est qu'il faudra rebâtir à cette place le Vatican démoli, ou périr. »

V

PIUS PP. IX.

A M. EUGÈNE VEUILLOT

Le Saint-Père a daigné m'accorder une dernière audience. Aujourd'hui donc, j'ai encore eu une fois le bonheur de baiser ses pieds, d'entendre sa voix, de recevoir sa bénédiction. Je l'ai demandée et reçue pour moi, pour toi, pour nos sœurs, pour nos enfants, pour nos frères de l'*Univers*, dont il sait les noms.

C'était dans cet humble cabinet où Pie IX passe en quelque sorte sa vie, occupé de si grandes affaires et se donnant par bienveillance la surcharge d'en écouter de si petites. Pie IX se fait tout à tous, ne refuse personne, admet qui lui demande justice, qui lui demande secours, qui lui demande conseil, qui veut seulement emporter la consolation de l'avoir vu.

Avant de m'introduire, le camérier me fit attendre un moment. La cloche venait de sonner, et c'était le signal d'une prière qui se fait tous les jours pour tous les morts de la chrétienté. Le Pape priait. J'entrai lorsqu'il eut terminé sa prière.

Il m'a reçu avec ce sourire qui luit habituellement sur la sérénité de son visage. Il s'est un peu renversé dans son fauteuil, comme pour me dire de parler à mon aise. Il semblait qu'il n'eût autre chose à faire que de m'écouter.

Tu l'as vu ; tu te rappelles cette expression de mansuétude et de patience, ces yeux fins et francs, ce caractère de majesté paternelle. Les années et les angoisses ont plus profondément empreint le cachet de la force intérieure sur ce visage clément.

J'éprouvais la même émotion que toujours ; une émotion qui vient de mon cœur et qui n'est pas de la timidité. Il me semble que, pour être timide devant Pie IX, il faudrait avoir besoin de mentir : et alors, même sans penser à Dieu, on aurait peur et honte de mentir, parce que son regard voit au fond de l'âme. Il écoutait et répondait bénignement.

Tu sais quelles paroles j'ai entendu de lui en

diverses occasions. Elles ont été notre règle. Si nous n'avons pas su, autant qu'il l'aurait désiré, garder le calme dans la polémique ; s'il nous est arrivé de manquer en cela, tantôt sans le vouloir et sous le coup de l'indignation, tantôt par nécessité, jamais nous n'avons pris une voie qu'il eût désapprouvée.

Dieu merci, les deux choses que certaines personnes nous reprochent le plus, Lui ne nous les reproche pas. Il ne condamne ni nos rébellions contre les thèses d'accommodement entre Jésus-Christ et Bélial, ni notre acceptation sincère de l'établissement politique de 1851 et le grand désir que nous avons eu de voir régner la concorde entre les deux puissances.

Tu sais comme il m'a jadis recommandé non-seulement de n'être point hostile sans motif et dans la seule vue de mériter de misérables applaudissements, faiblesse contraire à la loyauté chrétienne ; mais encore d'avoir soin de ne pas taire le bien et de chercher plutôt l'occasion de louer.

Aujoud'hui il a parlé des périls de l'Eglise. Il a dit qu'il se sentait calme et sans crainte, mais qu'il ne pouvait pas ne point voir que tous les coups se dirigent sur lui, d'Angleterre, d'Italie,

l'Allemagne, même de Russie. — La Russie, ce gouvernement de fraude et de tyrannie, attaquer e gouvernement pontifical et lui reprocher de vouoir ramener le monde en arrière !

« Oui, a repris le Saint-Père, nous sommes lans un siècle audacieux : le siècle des chemins le fer. On se presse, on marche vite... et l'on narche mal ! » Ces derniers mots ont été dits avec ıne grande expression de tristesse, mais qui pourant n'a pas effacé l'angélique et victorieux sourire lu Saint. Il a continué :

« Le Saint-Siége tâche de contenir cet élan désordonné et de rester dans la droite voie. Le temps est mauvais. Les esprits s'égarent facilement ; les meilleurs sont atteints, disposés à se précipiter vers des compromis chimériques ou funestes. C'est une disposition quasi générale à changer ce que Dieu a établi par la main des siècles. On prétend faire mieux, mais on ne fera pas mieux, et Dieu sait si l'on désire faire mieux !

« Le Pape, ou doit être dans les Catacombes ou doit règner : je ne tiens pas pour moi à l'éclat du pouvoir temporel. Je crois savoir que je ne suis pas Pape pour être entouré de ma pauvre cour et me promener à quatre chevaux.

« Quel prix puis-je attacher à cela ? Ce dehors est « une place assignée au chef de l'Eglise, comme « les yeux ont leur place dans le corps humain. « Il en doit être ainsi, parce qu'ainsi le veut « l'ordre ; et ceux qui prétendraient ne vouloir « que changer les yeux de place voudraient en « réalité arracher les yeux.

« Je maintiens le pouvoir temporel et je le dé- « fendrai au péril de ma vie, parce que le pou- « voir temporel est nécessaire à la pleine liberté « de l'Eglise, et la pleine liberté de l'Eglise né- « cessaire à la société catholique et à tout le « genre humain. Si le Vicaire de Jésus-Christ « doit redescendre dans les Catacombes, ce sera « par l'impiété de la force, pour le malheur des « hommes. Alors Jésus-Christ aussi descendra « dans les Catacombes, et avec lui la liberté. Dieu « ni la liberté ne seront plus sur la terre. Sans « doute, un jour, l'ordre sera rétabli ; mais au « bout de combien de temps, et au prix de quel- « les catastrophes ! »

Un incident de la conversation y amena le souvenir de ce fameux enfant juif, baptisé en péril de mort par une servante chrétienne, et à cause de cela retiré des mains de ses parents pour être élevé aux frais du Saint-Père dans la connaissance de Dieu.

Le Saint-Père daigna me dire qu'à travers le bruit que firent à cette occasion les libres penseurs, disciples de Rousseau et de Malthus, nous avions bien soutenu la cause et le droit de l'Eglise. Il s'étendit sur la déplorable ignorance qui s'était révélée en beaucoup de chrétiens, comme s'ils ne connaissaient plus le caractère, les obligations et les priviléges divins du baptême.

« On a, dit-il, mis en avant beaucoup de men-
« songes, de faits inexacts et de doctrines erro-
« nées. Les ministres de diverses puissances n'ont
« guère différé des journalistes. Il y a eu nom-
« bre de propositions inutiles et qui trahissaient
« l'ignorance de ceux qui les faisaient, sans par-
« ler des démarches qui n'avaient pour objet que
« d'ameuter l'opinion.

« La force n'a pu se procurer le triste avan-
« tage qu'elle prend souvent dans les affaires de
« ce monde. Si un souverain très-puissant ve-
« nait dire au Pape : Payez-moi plusieurs mil-
« lions! le Pape, pour éviter de plus grands
« malheurs, se laisserait dépouiller, demandant
« à Dieu de n'exiger pas plus tard du spolia-
« teur un compte trop sévère.

« Mais quand on dit au Pape : Livrez-moi
« une âme! toute la force du monde ne saurait

« obtenir son consentement, et il n'y a point de « péril qui le fasse céder, parce que le Vicaire « de Jésus-Christ n'a rien de plus précieux que « les âmes qui appartiennent à Jésus-Christ. »

Je cherchais quelque consolation, le Saint-Père me l'a donnée. Elle était dans la sérénité invincible de son regard autant que dans ses paroles.

« Je vois le péril, je vois les canons braqués, « je vois l'aveuglement des hommes, plus déso- « lant que la méchanceté de quelques-uns, et « ces méchants aussi ne savent ce qu'ils font; « je vois l'hypocrisie, et c'est là ma douleur.

« Mais, en même temps, je vois que Dieu, qui « ne dissipe rien, répand à profusion dans l'E- « glise la force de la prière. La force de la prière « aura son effet, et quel peut en être l'effet, si- « non la splendeur de l'Eglise! »

Le Saint-Père croit à une catastrophe signalée, et cette catastrophe sera dans l'histoire une démonstration de la divinité de l'Eglise. Il s'attend à tout du côté de ses adversaires, il ne compte sur rien du côté de ses amis; il ne doute pas de l'assistance de Dieu.

Le Saint-Père se sent atteint, si je puis parler ainsi, de la maladie des Papes, la maladie des Catacombes. Il sait que les Papes n'en meurent pas. La splendeur de la croix égale la splendeur du trône.

Captif d'Hérode, condamné, à la veille du jour fixé pour l'exécution, Pierre a dénoué sa ceinture, et il dort, ou plutôt il veille, lié entre deux soldats. Combien durera la veille? Cela regarde Dieu. Quand le moment sera venu, apparaîtra le messager qui passe à travers les portes des prisons : *Surge!* Alors Pierre se lèvera, il fera ce qui lui sera commandé.

Rien n'est beau, rien n'est grand sur la terre comme ce seul homme désarmé contre qui tant de puissances s'élèvent, qui les tient en échec et qui ne sera pas vaincu. Rien n'est beau comme ce spectacle de la foi dans le désastre des choses humaines; rien, si ce n'est le spectacle de l'humilité dans cette assurance de la foi : « Si je m'appuyais en moi-même, dit le Saint-Père, je tomberais; mais c'est en Dieu que je m'appuie. »

Voilà le grand spectacle de Rome, ce sépulcre plus brillant qu'aucun lieu éclairé du soleil,

ce sépulcre d'où jaillit la vie. C'est ici, c'est ici que l'homme se connaît fils de Dieu et vainqueur de la mort.

Dans cette *ville du pardon,* ainsi que Notre-Seigneur nommait Rome en parlant à sainte Brigitte; dans cette ville du pardon, sous cette main qui délie du péché, là nous voyons bien la rage et nous sentons bien l'impuissance de Satan. Satan n'établira rien de durable et n'emportera que ce qui veut être à lui.

Qu'ils enferment le Pape et Jésus-Christ et la liberté dans les Catacombes, et qu'ils bâtissent sur ce volcan : le volcan éclatera, quand même ils l'auraient chargé du poids du monde.

Quelle grâce pour nous, mon frère, étant fils de cette époque, nés dans ses ténèbres, poussés en ses chemins mauvais, quelle grâce et quel sujet de joie éternelle, de nous trouver pourtant du côté où nous sommes; d'être enfants de la sainte Eglise, de la connaître, de l'aimer, de partager ses douleurs, de vivre de ses espérances!

Quel privilége d'avoir pour chef Pie IX, d'être entièrement et uniquement avec lui qui est

avec l'assemblée des Saints de tous les temps, et comme eux avec Jésus-Christ lui-même; d'y être à ce point d'espérer que nul coup ne l'atteindra dont nous ne recevions notre part !

Pour moi, je persiste à croire que tout ceci est le début tumultueux d'une grande ère de la Papauté. Je crois que le monde ne pouvant vivre sans autorité, il viendra chercher l'autorité à sa source ici-bas, qui est le Saint-Siége.

Quoi que fasse la ruse, et la force, et la sagesse mondaine, l'ordre ne sera jamais que le respect de tous les droits ; et, pour établir l'ordre, il faudra commencer par une affirmation solennelle de la Papauté, qui est le droit de Dieu. Il faudra reconnaître que Pierre, Vicaire de Jésus-Christ, aîné et chef de la famille humaine, est le vrai consécrateur du pouvoir humain.

Quand tous les essais auront été tentés, et quand ces essais auront tout broyé et que le genre humain sera devenu le jouet sanglant et déchiré de la force, c'est à Pierre qu'il demandera de lui rendre l'Autorité. Le Pape restaurera la monarchie ou il organisera la démocratie, et de toute manière la Papauté sera ce qu'elle est, la tête du monde, — ou le monde décapité périra.

Mais, dût le monde s'acheminer au dernier terme et en être déjà voisin, et n'avoir plus un moment de répit; et quand les horribles péripéties de la catastrophe finale devraient remplir ce qui nous reste de jours :

Bénissons Dieu plus tendrement de n'être pas ceux qui triompheront dans cette agonie des choses saintes; d'être, au contraire, ceux qui les pleureront et les honoreront jusqu'à la mort. Ainsi nous aurons le meilleur lot de la mort, après avoir eu le meilleur lot de la vie.

Ainsi nos yeux seront consolés et ravis par le beau visage des Saints, et leurs regards amis se tourneront vers nous comme un rayon du soleil éternel; et quand ils seront dans leur royaume, ils se souviendront de nous.

Nous aurons souffert pour la justice, mais nous aurons cru, nous aurons admiré, nous aurons espéré, nous aurons aimé.

« Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice, parce qu'ils auront le royaume des cieux. » — O Vérité éternelle, vous donnez plus que vous n'avez promis : car déjà ceux qui aiment la justice et souffrent pour elle, possèdent ici-bas l'amour !

ALLELUIA.

LIVRE XII.

ROME EN 1862.

A M. EUGÈNE VEUILLOT.

LE CHEMIN DE FER. — FIGURES DE PÈLERINS.

8 mai 1862.

SUPER *hanc Petram!* M'y voilà encore une fois ; a cinquième, Dieu soit béni !

Ce n'est plus notre ancienne entrée, si lente et i solennelle. On arrive « en gare, » une gare inahevée. C'est laid, un chemin de fer dans ses langes !

Je m'en suis tiré vite. Et avec quelle joie j'ai retrouvé la beauté connue, ce mélange de palais et de pauvres maisons, ces fortes ombres, cette puissante lumière, ces avenues de l'histoire dans lesquelles circule paisiblement la vie, Rome enfin, l'unique Rome !

Coquelet ne m'est pas encore apparu. Je l'ai regretté à Civita-Vecchia. Il aurait vu un chemin de fer complet, avec employés en casquette, télégraphe électrique, wagons de première, seconde et troisième classe, odeur de houille, de cuir et de caoutchouc; tout cela, j'espère, eût relevé à ses yeux le gouvernement temporel du Vicaire de Jésus-Christ. Traversant les plantureux herbages de cette campagne romaine, dont l'ancienne route ne montrait que la lisière aride, peut-être encore eût-il avoué que les bestiaux n'y manquent pas, et que ces bestiaux ont tout-à-fait une physionomie de belle viande. Véritablement ce chemin de fer enlève à Coquelet deux arguments capitaux. Le parcours en est délicieux. L'horizon de mer ou de collines, la lumière, l'immense prairie diaprée d'immenses familles de fleurs, *flores apparuerunt in terra nostra,* tout est vaste, opulent, magnifique. Nous n'apercevions ni arbres alignés, ni route, ni maisons; point de terre nue, et cependant, sauf les palissades qui, de loin en loin, divisent les pâturages, aucune

trace de la main de l'homme. Nous traversions l'espace entre ciel et terre, sur l'aile d'un oiseau. Mais quel ciel, quelle terre, quel espace! Melchior, qui ne connaissait pas l'Italie, disait : « Enfin, je vois le jour. A présent, quand je lirai que Dieu a fait la lumière, je saurai ce qu'il a fait! » Melchior découvrait, je retrouvais, et mon âme n'était pas moins ravie que ses yeux. La compagnie ajoutait quelque chose à la joie de chacun de nous, et beaucoup à la mienne. Tous catholiques, tous amoureux de Rome et en parfait accord de sentiment et de pensées. Nous brûlions ensemble, comme les tisons d'un même foyer, donnant une même flamme qui montait en haut sans aucun vent contraire.

J'avais là trois sources particulièrement chères de ma vie chrétienne et intellectuelle. D'abord, Adolphe et sa femme Elisabeth, les guides vigilants et doux de mon premier voyage, les parrains de mon second baptême ; cet Adolphe qui priait pour moi avec une ardeur si patiente, et dont les yeux se remplirent de larmes, un jour que je lui dis : « Vous seriez donc bien content si je devenais chrétien? » Cette Elisabeth silencieuse et d'autant plus éloquente, alors jeune, timide, forte pourtant, révélation ingénue de la chrétienne et de l'épouse, et de qui je peux dire, quand je la rencontre, que je vois ma première

communion (1). Nous venions de nous rencontrer sans nous y attendre. La bonté de Dieu se manifeste dans ces petits arrangements des choses, imprévus et comme ordonnés uniquement pour nous faire plaisir. *Nemo tam pater !* s'écriait Tertullien, pliant la vieille langue de Rome à des accents qu'elle ne se connaissait pas.

Auprès d'Adolphe et d'Elisabeth, je voyais notre frère Melchior, l'un de ceux qui me sont le plus frères après toi. Melchior ! vingt-quatre ans de sympathie parfaite, de confiance absolue, d'entière amitié, vieille dès le premier jour. Lorsque, sortant de Rome absolument dépouillé de mon passé, neuf au seuil d'une vie nouvelle, je rêvais à ce qu'il fallait faire, ce fut surtout Melchior que Dieu plaça pour me montrer l'œuvre. Il était dans le sillon, l'outil à la main. Par lui, ma pensée, incertaine devant les problèmes du temps, reçut une décisive réponse aux questions qu'elle s'adressait. Melchior me fit comprendre que l'Eglise est la cause universelle, seule vraie ennemie de tout mal, seule vraie source de tout bien, par qui seule toute justice, tout ordre, toute liberté pouvaient renaître, Alors, je connus mon labeur; je me mis au travail à côté de cet ouvrier robuste, aussi désintéressé

(1) *Rome et Lorette.*

que résolu. Bientôt tu vins t'offrir; quelques autres se joignirent à nous, et nous avons ainsi passé vingt années largement semées d'heures amères, mais pleines de féconde fatigue, surabondantes de bonne joie. Remercions Dieu de sa grande miséricorde. Dans aucune carrière nous n'eussions été payés d'un pareil contentement. L'unique fortune de la destinée humaine est d'aimer l'œuvre à laquelle on se voue et ceux avec qui on la fait. Cette grâce nous a été donnée, elle nous demeure. Mais quel délice de surcroît, de me trouver aux portes de Rome avec Melchior et de le conduire aux pieds du Pape, lui qui le premier m'a fait si bien voir la Papauté !

Nous avions aussi l'abbé Henri, connaissance nouvelle, mais du nombre de ces créatures du bon Dieu et de la sainte Eglise que l'on sait par cœur en un instant. Instruit, simple, affectueux, incapable de déguiser sa pensée, incapable de blesser qui que ce soit, fait pour déconcerter la haine. Oui, quelque furieux, un de ceux qui écrivent, pourrait détester la soutane de l'abbé Henri; le haïr personnellement, j'en défierais Proudhon. A ce point de candeur, l'homme ne peut plus être haï. Tu devines qu'il ne s'agit point d'une bonté lâche. Notre abbé aurait l'audace ingénue d'un martyr. Mais tels sont ces hommes, que la bru-

talité même qui les tue ne les hait pas; et c'est leur sang qui brise le cœur du bourreau. Ce prêtre ne se trouverait pas en tête-à-tête dix minutes avec un garibaldien, n'importe de quelle étoffe, sans l'exhorter tout naïvement à se confesser. Et si l'autre, pour réfuter ses arguments, le faisait mettre devant un peloton de fusiliers libérateurs, l'abbé lui dirait très-sincèrement : « Vous avez tort, mais enfin j'offre mon sang pour votre salut et pour celui de ces pauvres gens par qui vous m'assassinez. » Et il le ferait, et Dieu lui accorderait au moins la conversion de quelqu'un du peloton. Avec cela, homme d'esprit, d'un esprit innocent et charmant comme son âme, très-éveillé sur les choses de l'art, poète sensible à la beauté merveilleuse des livres saints. Après avoir dit son office, il nous en cite ordinairement quelque trait, applicable aux circonstances ou aux spectacles du moment.

Admirable prévoyance de l'Eglise, qui veut que ses prêtres aient toujours en main la divine Ecriture pour se remplir sans cesse de sa force; et nous recevons perpétuellement en rosée de sagesse cet enseignement du ciel ! J'ai moins peur de la multitude des gens qui écrivent. Je me dis que Dieu a prévu ce débordement. Il a fait son livre, son Eglise le commente, la vérité triomphera des bibliothèques, des académies et des journaux.

Cœlum et terra transibunt : verba autem mea non transibunt.

Ajoute, aux personnages que je viens de nommer, deux amis d'Adolphe et d'Elisabeth, c'est assez les décrire, et tu auras un type général des pèlerins de 1862. Ce sont des dévots, et, quelque chose de plus, des amants. Le nombre n'est pas considérable. En dehors du clergé, on ne signale aucun nom illustre, aucun n'est annoncé. Les illustres du monde restent à Paris, à Vienne, à Berlin ; ils vont à Londres, où l'industrie fait ses déballages. Les forces de la mort dépassent de beaucoup celles de l'amour. Cependant l'amour vaincra la mort.

II

AUTRES FIGURES DE PÈLERINS. — CINQ ÉVÊQUES.

A MADEMOISELLE ÉLISE VEUILLOT

---

8 mai.

Malgré son nom païen, le *Céphise,* qui nous a amenés, était une église flottante où régnaient la joie et la paix. On y parlait toutes les langues, sauf celles de Babel. Dans la foule des passagers, cinq évêques représentaient de grands faits du pontificat de Pie IX.

Il y a trente ans, les évêques venaient peu à Rome. M. de Quelen, archevêque de Paris, fut, après une longue interruption, le premier de France qui hasarda ce voyage obligatoire. Pour plus de sécurité, il n'en avoua pas le motif.

C'était sous la Restauration, cependant; mais la Restauration ne se proposait pas de restaurer la liberté de l'Eglise. Elle eut tort! Louis-Philippe voulut maintenir la barrière monarchique entre l'épiscopat et le Pape. Journellement franchie, la barrière finit par tomber le 23 février 1848. M. Rouland, présentement ministre des cultes, entreprend de la relever. Il insinue que les évêques qui voudront se rendre à Rome sans y être « appelés par les besoins de leur diocèse, » devront en solliciter l'autorisation par-devant son bureau. Les gouvernements n'apprennent pas vite! Le nôtre se vante d'aimer l'étude, mais il néglige de s'instruire dans la religion de la majorité des Français. L'évêque reçoit de Pierre l'abondance de la vie surnaturelle, pour la répandre dans les âmes que Jesus-Christ lui a confiées; donc, qu'il n'y ait point d'entraves entre l'évêque et Pierre, à qui furent données les clefs des cieux. Tel est le grand et permanent « besoin du diocèse. »

Ce que l'esprit gouvernemental veut ignorer, l'esprit catholique le veut savoir. Voilà pourquoi nous voyons de toutes parts les évêques se rendre auprès du Pape. Ce n'est pas l'obéissance qui les pousse, le seul amour les attire. Le Pape n'a point donné d'ordre, il n'a exprimé qu'un vœu; ils accourent, tous les obstacles doivent céder. Le monde s'en étonne, et je conçois l'étonnement du

monde. Le monde n'obéit plus qu'à la force. Mais nous qui ne sommes pas du monde et qui vivons dans les anciennes merveilles, nous pouvons nous étonner aussi. Quel chemin parcouru en trente années, et à travers quels abîmes!

Il y avait donc cinq évêques à bord du *Céphise*, un Anglais, deux Hollandais, un Polonais, sujet russe, un Français.

L'evêque anglais, déjà précédé par plusieurs de ses frères, c'est la hiérarchie anglaise rétablie par Pie IX, malgré le Parlement, malgré l'Eglise officielle, malgré les dissidents, malgré la presse, malgré la populace de Londres, malgré enfin ce qu'il y a de plus fort et de plus sot dans le monde. Or, la hiérarchie anglaise, ainsi rétablie, subsiste, s'enracine, se développe, triomphe de ce qu'il y a de plus fort et de ce qu'il y a de plus sot.

Les deux évêques hollandais, c'est la hiérarchie hollandaise établie par Pie IX, malgré un grand parti dans les Chambres et dans la presse, malgré le protestantisme officiel toujours acerbe, malgré le jansénisme encore vivant. Or, la hiérarchie hollandaise ainsi rétablie après trois siècles d'interruption, dont deux siècles et demi de persécution sauvage, subsiste, s'enracine, triom-

phe des libres penseurs, des protestants, des jansénistes.

L'évêque de Zytomir, dans la Pologne russe, est arraché au czar par l'ascendant pontifical, et cela est plus extraordinaire peut-être que l'établissement de la hiérarchie en Angleterre et en Hollande, pays après tout libres et civilisés. L'évêque de Zytomir est le premier qui vient à Rome, je devrais dire en Europe, depuis le partage de la Pologne. Un autre est annoncé. Le czar s'en est laissé arracher deux. Lorsque Nicolas Ier emprisonnait l'Eglise catholique de Pologne dans cet étau de fer qui la déchire et l'étouffe encore, aurait-il pensé que son successeur donnerait un passeport à deux évêques catholiques pour se rendre à Rome dans un pareil moment? Nicolas ne permettait qu'à lui-même d'aller à Rome. Il s'y montra dur, hautain, assuré de l'avenir. Rome lui semblait arrivée au terme, prête à disparaître devant Constantinople, prête elle-même à tomber dans sa main. Serait-ce la France qui soutiendrait Rome, et se mettrait entre Constantinople et lui! Bientôt il a vu la France en décomposition et Rome au pouvoir de Mazzini, et il s'est dit que l'heure était venue. C'était son heure à lui qui allait sonner. Il voit quatre nations s'armer pour chasser Mazzini et remettre le Pape dans Rome, et c'est la France qui finit l'œuvre.

Il voit, sans pouvoir presque le croire, une trombe de fer et de feu s'élever de France, rouler sur lui, broyer ses vaisseaux, disperser ses camps et lui déraciner deux villes fortes. Il le voit et il meurt, prévoyant que son successeur demandera la paix. Tout cela s'est précipité en moins de dix ans. Je sais que le czar reprend ses avantages et qu'ils paraissent aujourd'hui plus grands. Attendons dix années encore. Le monde est chargé de beaucoup de constructions imposantes hérissées de canon; mais il n'y a qu'un roc, et tout le reste est poussière.

J'ai eu l'honneur de causer avec ces divers Prélats. On ne peut imaginer une physionomie plus épiscopale et plus monastique en même temps que celle de l'évêque anglais. Il est moine bénédictin, et il a bien cet air tranquille et fort de grand vieux livre solidement fait de toutes façons.

Les deux Hollandais aussi ont un caractère marqué de bénignité robuste. On voit en eux cette belle transfiguration du flegme qui s'elève à la grandeur, s'illumine d'intelligence, se fleurit d'émotion et devient la gravité; mais une gravité impertubable, assise en plein dans la nature. Ils me faisaient penser à la galiote insubmersible qui roule patiente sous les vagues, laissant la tempête épuiser sa furie. Premiers évêques

reconnus depuis l'invasion du Protestantisme et le naufrage de la Hollande catholique, ils ont pris d'une main prudente le gouvernail de ce navire si battu du vent. Ils réparent les avaries, remettent l'ordre, reconstituent l'équipage, et avisent aux coups de mer qui viennent les assaillir encore. Pour le moment, ils se louent de leur situation. Ils sont libres dans la loi qui leur est faite. Cette loi est souvent un obstacle, mais elle est aussi un rempart. L'évêque élu signifie son élection, et tout est dit; qu'il vive suivant les lois de l'Etat, on le laisse gouverner son diocèse suivant les lois de l'Eglise. C'est vraiment « l'Eglise libre dans l'Etat libre, » et il n'y a rien de mieux..., en dehors du bien. Car pour moi, je ne comprendrai jamais nos amis qui trouvent bon et même désirable que l'Etat demeure incrédule au milieu d'un peuple en majorité fidèle, de telle sorte que les dépositaires du pouvoir soient ou dissidents, ou forcés d'agir comme s'ils l'étaient. Le fin de cette combinaison m'échappe. Je cherche en vain à découvrir comment il importe à la famille humaine que ses chefs ne puissent jamais être saints ni seulement orthodoxes. On me cite des rois orthodoxes qui ont été très-dangereux et même funestes. J'en pourrais citer beaucoup d'autres, dont l'orthodoxie n'est aucunement le défaut, et qui n'ont pas laissé de gâter étrangement les af-

faires et les âmes. La société a vécu des œuvres des saints rois; elle a vécu, elle vit de l'orthodoxie et de la sainteté des Papes, et tous les catholiques défendent le Pape contre ce dualisme politique dont on veut lui faire présent. Lui-même le repousse à tout risque; il préfère l'invasion, la spoliation, l'exil, la mort. Et ses ennemis, connaissant aussi bien que lui ce qu'ils lui proposent, crient : L'Eglise libre dans l'Etat libre!

Mais enfin, lorsqu'un gouvernement se donne ce lustre de ne pas vouvoir ou de ne savoir pas distinguer entre la vérité et l'erreur, et vise à ce beau dessein d'éterniser la discorde au lieu de procurer l'union, ce qu'il peut faire de plus sage, c'est d'imiter le Hollandais.

On ne peut imaginer l'expression de cordialité, d'intelligence et de contentement attendri qui régnait sur le visage vénérable du Prélat polonais. Il était visiblement heureux. Aller à Rome! Il l'avait rêvé peut-être, mais non pas espéré. Ses yeux se portaient à l'avant du navire; il avait hâte de voir la terre romaine, comme s'il craignait que ce voyage ne fût qu'une caressante illusion. C'est un homme de soixante ans passés, fort instruit, parlant bien français. On le dit très-éloquent dans sa langue maternelle et en latin.

On entendait beaucoup parler latin sur le *Céphise*. Les Espagnols, dont nous avions un certain nombre, n'y sont pas moins experts que les Slaves, et la conversation entre eux courait comme entre Français. En France, on ne sait pas ainsi plier le latin aux nécessités familières : le latin, chez nous, est une langue morte ; ailleurs, on l'entretient à l'état de langue vivante. C'est encore la seule langue vivante universelle. Les hommes qui causent dans une langue étrangère traitent d'affaires, se donnent des nouvelles, mais n'échangent point d'idées. L'étude des langues est en train de former un jargon européen qui sera longtemps l'un des plus pauvres idiomes que l'on ait jamais parlés sur la terre ; et si l'Eglise ne restait point là avec son latin, le genre humain tomberait dans l'abêtissement encore par ce progrès.

III

L'AMOUR DE ROME.

Gœthe aimait à parler de son séjour à Rome. Vieux, assis dans le monde, et se regardant lui-même comme un habitant de l'Olympe, il disait

aux familiers de son temple : « C'est à Rome « seulement que j'ai senti ce que c'est que d'être « un homme dans le vrai sens du mot. Cette élé- « vation de sentiments, cette félicité que j'é- « prouvais alors, je n'y ai pu atteindre par la « suite. Lorsque je compare mon état actuel à « celui dans lequel je vivais à Rome, j'affirme « que mon bonheur a été perdu à tout jamais. »

Ce que Gœthe exprimait si fortement est resté un mystère pour lui-même. J'ai essayé d'expliquer le mystère, et pourquoi Gœthe n'est pas devenu catholique. Mon explication est bonne ou mauvaise, mais j'ai bien le même sentiment que l'auteur de *Werther*. Attaché ailleurs par tant de liens dont la rupture me serait pire que la mort, j'éprouve ici un bonheur particulier supérieur à tout. Je comprends que, tombé de tous les faîtes, ayant épuisé toutes les fortunes, l'on puisse encore vivre ici. Il y à tant de silence et de mouvement, tant de soleil et d'ombre, et le lieu où l'on est, quel qu'il soit, vous dit tant de choses, toujours ! Je me plais même dans la rue. Ces églises, ces madones, ces débris, ces aspects si variés, ces grandeurs sans insolence, tout cela est auguste et bon. L'on se sent en pays ami. Je n'ai plus sous les yeux, je dirais volontiers sur les épaules, ce perpétuel bâton de l'alignement et de l'uniformité qui nous fait en plein air respirer

encore une aigreur de bureau. Je rencontre bien quelques Parisiens nouveaux arrivés, qui disent que Rome aurait besoin du cordeau et de la pioche de M. Haussmann ; mais ils se convertissent promptement. C'est si beau, la vraie beauté ! et c'est si bon, la bonne liberté ! Coquelet, le fier Coquelet lui-même ne veut pas se rendre, mais il est revenu. D'autres s'éprennent franchement et laissent voir leur amour, qui ne cessera de croître. Oh ! que cet amour de Rome se peint par des traits touchants et honorables ! Mgr Lacroix, qui est ici depuis quarante ans, Mgr Bastide, qu-compte vingt ans de séjour, sont toujours enivrés. Ils s'arrêtent ravis devant des choses qu'ils ont mille et mille fois vues, et des paroles ardentes leur échappent. Mgr Lacroix, malade, n'a pas su résister à la tentation de venir avec moi pour une visite au Vatican, où il a passé sa vie. Quand nous y fûmes, il fallait l'arracher des fenêtres qui donnent sur la campagne. Je dis que cela est honorable et touchant. Est-ce que tout le monde sait voir et sait aimer !

Mgr Bastide, à son tour, m'a fait visiter Saint-Dominique, très-noble couvent de religieuses domicaines, dans le beau quartier qui descend de Monte-Cavallo, à mi-pente entre le Quirinal et l'inoubliable place Trajane. C'est un carré d'où l'on voit une grande partie de la ville, et au loin

l'immense campagne. Il semble que le désir de demeurer là suffirait pour inspirer une vocation à la retraite. Tout ce que l'on voit est aussi beau que sonore, aussi sonore de couleur que d'histoire. Quelle histoire illustrée! Et comme ce livre, si vieux, si plein et si vivant, vous est lu par ces hommes intelligents que Dieu a placés là pour le commenter!

Ils ont un bel auditoire en ce moment, un auditoire digne d'eux et du spectacle dont ils déroulent les merveilles. Rome est le centre intellectuel le plus animé qui soit au monde. Je sais que les spécialistes, les chimistes, mathématiciens, physiciens, écrivains et autres grands artisans de la matière se tiennent ailleurs, près des grands industriels en tous genres qui les emploient. S'il s'agit d'organiser une fabrique, de rédiger un prospectus, de lancer une affaire, de monter un opéra, d'étourdir la conquête ou le rapt d'un territoire, certainement les hommes ne sont pas ici. Mais autres sont les hommes qui mènent les affaires et autres les hommes qui mènent les idées. Ces derniers sont ici, ou sont d'ici, ou viennent ici. Le personnel intellectuel européen qui voit Rome dans le cours d'une année, dépasse en nombre et en valeur tout ce qui traverse n'importe quelle autre capitale. Cette valeur ne se mesure pas au bruit que l'on peut faire et aux titres que l'on peut traî-

ner. Un évêque, même inconnu, met aux choses de ce monde une main plus forte et plus intelligente que la langue et la plume de plusieurs orateurs académiciens, même connus. — Car il en est que l'on ne connaît point ; et nous autres, Français, nous ne sommes pas toujours en état de dire qui est M. *Un tel* de l'Institut. — J'ajoute qu'en dehors de toutes les catégories officielles, le chrétien est d'ordinaire incomparablement plus intellectuel que le non-chrétien. Représente-toi le nourrisson de Buloz, en face de notre grande Rome : il y a au moins une moitié de l'histoire qu'il ignore invinciblement, une moitié des choses qui lui restent voilées; et quel désordre et quelle obscurité cette lacune jettera sur tout le reste qu'il croit voir et savoir! Quand nous causons avec ces *embulozés,* nous nous apercevons qu'ils ne comprennent pas. Ils n'entendent pas notre langue, ils ne voient pas ce que nous leur mettons sous les yeux. Leurs naïvetés et leurs scurrilités se racontent et font l'amusement des compagnies.

Nos *ciceroni* catholiques ont donc toujours à qui parler, et en ce moment surtout. Les vrais chrétiens, les prêtres, les évêques, affluent de toutes les parties de l'Europe et du monde. C'est plaisir de voir leur ravissement; et les Romains, qui se connaissent en piété, sont grandement édi-

fiés des sentiments de ces pèlerins. Nos prêtres français, plus nombreux à eux seuls que tous les autres, ont particulièrement conquis cette bonne popularité. Ce sont d'intrépides piétons. Le soleil et les distances n'y font rien. On les voit partout, à toute heure. Ils remplissent les sanctuaires, fourmillent sur la voie Appienne, se répandent dans les villas et les musées. J'en ai compté hier une vingtaine à Sainte-Agnès, et tout le chemin, jusqu'à *ponte Nomentano,* était émaillé de rabats. Dès que le Pape sort, il est entouré de ces vaillants prêtres ; l'escorte ne le quitte qu'au seuil du Vatican, après avoir reçu la bénédiction. Je ne crois pas que, même en présence des autels, on puisse voir des visages plus animés de foi et d'amour. Dernièrement nous en avons trouvé un groupe nombreux dans une rue où le Saint-Père devait passer. Ils étaient rangés sur deux rangs, des bouquets à la main. A les voir là, comme des enfants, mais en même temps si vénérables dans ce grave habit, si pénétrés, si émus, et songeant au long voyage qu'ils ont fait, aux privations que leur pauvreté a dû s'imposer, les larmes nous vinrent aux yeux; et Pie IX, lorsqu'il passa et les vit prosternés, fit comme nous, il pleura. Il y a là dedans de fières âmes! Quoi que l'on sache faire, le catéchisme est bien gardé.

IV

LE CACHOT DE GALILÉE. — L'AUMONE AU VATICAN. — L'ANCIENNE MONNAIE PONTIFICALE.

J'ai vu le « cachot » de Galilée. J'y voudrais bien demeurer ! C'est un appartement sur les hauteurs vaticanes, occupé par le R. P. Theiner, oratorien, gardien des archives secrètes. Que de précieux papiers sont là ! J'ai vu, j'ai tenu dans mes mains, la lettre autographe par laquelle le roi Louis XIV, vaincu, informe le Pape qu'il a donné les ordres pour qu'enfin les quatre articles de 1682 fussent mis au panier. Hélas! le grand roi erra grandement lorsqu'il se laissa suggérer de placer sa couronne sous la protection de ces quatre articles! La protection de Dieu, que lesdits articles lui firent perdre et dont ils lui persuadèrent qu'un roi de France avait peu besoin, aurait mieux servi sa gloire et, je pense, aussi sa postérité. Mais je reviens au « cachot. »

La pièce principale, très-ample, très-haute, admirablement dessinée, est un salon, le mieux si-

tué pour servir d'observatoire. Au plafond, des peintures que l'on ne remarque pas ici, où les chefs-d'œuvre de ce genre abondent, feraient chez nous la renommée d'un peintre et d'un palais. Galilée était donc tenu dans cette prison, fort au large, avec la permission de travailler... et de sortir. Je ne peux me décider à plaindre ce martyr de la « farouche » inquisition, torturé par les « farouches » cardinaux. En vérité, nous sommes ornés d'écrivains et de peintres bien misérablement ignorants ou bien méchamment bêtes. Ils ne cesseront jamais de nous montrer Galilée chargé de fers, « sur la paille humide des cachots, » dessinant une figure mathématique, et disant : *E pur si muove!* De là plusieurs s'élancent pour me reprocher, à moi, d'avoir persécuté Galilée. Je n'ai jamais atteint d'un coup de plume aucun article de foi, ni aucun article de loi. Cependant j'ai été confiné un mois durant à la Conciergerie (sans permission de sortir), dans un appartement quelque peu plus austère; et plus tard, j'ai été privé de mon outil pour un temps indéterminé. Il m'est défendu de dire que la terre tourne... et c'est juste, puisque j'ai persécuté Galilée. Dure et affreuse chose que ce mélange de sottise, de terreur de la pensée et de cafarderie, qui s'intitule l'esprit libéral !

Au pied de l'escalier qui monte au cachot de l'astronome, je vis une sorte de gouffre d'où sortaient quantité de gens, vêtus des plus étranges guenilles, hommes, femmes, vieillards, enfants, tous avec un air d'allégresse. Ils passaient devant une petite loge tendue de brocart, sous laquelle se tenait Mgr de Holenhohe, aumônier du Saint-Père. Le Prélat leur mettait quelque chose dans la main. Je m'arrêtai ; j'avais sous les yeux l'un des abus de Rome, celui peut-être qui révolte le plus Coquelet : le gouvernement encourageant la mendicité !

Une fois dans l'année, le jour anniversaire du couronnement, tout pauvre peut se présenter à une certaine porte des dépendances du Vatican. Il y trouve l'aumônier du Pape et reçoit de sa main une petite pièce d'argent au millésime nouveau. Cela se fait d'ailleurs joyeusement et tranquillement. La foule est grande, mais il suffit d'un garde suisse à la barrière. Chacun attend son tour, passe, ouvre la main, emporte sa petite pièce. Le suisse aide les enfants et les infirmes. On ne regarde ni à l'habit ni au visage ; l'aumônier et ses assistants remplissent la main qui demande. A la sortie se tiennent les marchands de fruits et de gâteaux, qui ne font pas de

mauvaises affaires. Oui, ces mandiants achètent des gâteaux! Je n'aurais pas voulu voir là nos économistes et nos charitains; ils auraient accusé le Pape d'entretenir la gourmandise. Pour moi, je me rappelai un « homme de lettres » français, que je retrouvai gris deux heures après lui avoir donné quelque chose « pour sa famille. » Il lut dans mon esprit et me dit : — « Voyons! avec votre pièce de cent sous, pouvais-je acheter une étude de notaire? » Je pardonnai donc aux mendiants romains et au Pape cette débauche de cerises et de gâteaux.

Néanmoins, je conviens qu'il y a des abus! Par exemple, des femmes, pour recevoir double aumône, portent dans leurs bras un enfant postiche. Quelque fois on ferme les yeux, quelquefois on découvre la supercherie; elle fait rire, et l'aumône n'est point supprimée à la fraudeuse, suffisamment punie de n'attraper qu'une part. En France, on l'arrêterait. Tout se fait mieux en France! Autre abus : on donne à des gens qui manifestement n'ont pas droit. J'en fis l'expérience. Je pris la file, je tendis ma main gantée, et je reçus mes cinq baïoques. Mais en vérité ce fut un secours pour mon âme, cette obole que le Père me donnait comme à ses plus chers enfants, les yeux fermés, sans faire d'enquête, aimant mieux croire que j'avais besoin, puisque je demandais.

Un regret. La monnaie pontificale n'est plus pontificale. Depuis le règne de Pie IX, elle ressemble à toutes les autres; elle porte le millésime, l'effigie du Pape, l'indication très-superflue de la valeur de la pièce, et c'est tout. Autrefois, la monnaie pontificale n'était pas à l'effigie du Pape; elle était à l'effigie de la Papauté, et elle disait des choses qu'elle ne dit plus. A Rome, comme ailleurs, l'esprit moderne de réforme est tout à la fois démocratique et autocratique, ennemi du beau, affamé d'uniformité : partout où il met la main, s'il ne peut ébranler une institution, il efface un caractère.

Mgr Randi, délégat de Civita-Vecchia (1), a formé une collection de monnaies pontificales qui véritablement est édifiante. La physionomie de la Papauté s'y peint d'une manière douce et auguste. Frappée à l'effigie du Rédempteur, du Saint-Esprit, de la Sainte Vierge ou des saints Apôtres, cette monnaie parle de Dieu, parle à Dieu ; elle exhorte, elle enseigne, elle prie ; surtout elle exhorte à la charité et elle donne des avertissements sur l'usage des richesses. Mgr

(1) Dupuis, gouverneur de Rome.

Randi, aussi obligeant que savant, a bien voulu dresser pour moi un petit catalogue de ces monnaies apostoliques. En quelques pages j'ai là beaucoup de pensées, et des plus hautes, puisqu'elles sont généralement tirées de l'Ecriture sainte. Mais ces textes si connus reçoivent un commentaire moral particulièrement très-saisissant de l'emploi qui en est fait. Au point de vue historique, ils marquent parfois d'un trait saillant le caractère du Pape qui les a choisis, ses craintes, son espérance, la situation de Rome et de l'Eglise. Calixte III, le réviseur du procès de Jeanne d'Arc, et qui se vit dans de délicates entreprises et touchant la politique et touchant la foi, grave sur sa monnaie : *Roma caput mundi,* et *Modicæ fidei, quare dubitatis?* Pie II, qui fit de si nobles efforts pour ranimer l'esprit des croisades, s'écrie : *Dirige, Domine, gressus nostros!* et il adjure Dieu de prendre en main sa cause abandonnée des hommes : *Vindica, Domine, sanguinem martyrum qui pro te effusus est.* Léon X, préoccupé de la construction de la grande basilique, demande assistance au prince de Apôtres : *Petre, ecce templum tuum.* Saint Pie V, Grégoire XIII et Sixte V disent au monde troublé : *Venite ad me omnes, et ego reficiam vos.* Saint Pie V s'en remet à Dieu : *In te, Domine, speravi.* Grégoire XIII et Sixte V, en présence de Henri IV, affirment le pouvoir de Pierre; Grégoire : *Et su-*

per hanc petram; Sixte : *Et tibi dabo claves.* Innocent XI, qui fut en lutte contre Louis XIV et le vainquit, répond à l'orgueil de la puissance humaine, partout ailleurs victorieux : *Et in cœlis erit ligatum;* et une autre fois, autour de l'effigie de la basilique de Saint-Pierre : *Non prævalebunt ;* en même temps sa douce piété implore l'assistance de la Sainte Vierge : *Funda nos in pace.* Clément XI, qui condamna le jansénisme, invoque la lumière de l'Esprit saint : *Candor lucis æternæ.*

Mais, comme je l'ai dit, la monnaie pontificale recommande surtout le mépris des richesses et l'amour des pauvres. Je recueille au hasard quelques-unes de ces sentences éloquentes :

Avarus non implebitur,
Quis pauper? Avarus.
Frustra vigilat qui custodit.
Fœnus pecuniæ funus est animæ.
Multos perdidit aurum.
Qui aurum diligit non justificabitur.
Non concupisces argentum.
Tanquam lutum æstimabitur.
Radix omnium malorum.
Quid prodest homini?...
Noli cor apponere.
Non est pax.
Not sit tecum in perditionem.

Nocet minus (sur un denier).
Satis ad nocendum (id.).
Væ vobis divitibus!
Væ vobis qui saturati estis!
Habetis pauperes.
Ne obliviscaris pauperum.
Beati pauperes.
Deus charitas est.
Dabis discernere inter malum et bonum.
Da pauperi.
Date et dabitur.
A Deo et pro Deo.
Tolle et projice.
Inopiæ sit supplementum.
Manum suam aperuit inopi.
Melius est dare quam accipere.
Peccata eleemosynis redime.
Peccata redime.
Utere quasi homo frugi.
Videant pauperes et lætentur.
Rogate quæ ad pacem sunt.
Posside sapientiam.
Prudentia pretiosior est argento.
Novit justus causam pauperum.
Hilarem datorem diligit Deus.

Ramassons ces paroles en un seul discours. Voici comment la monnaie pontificale, passant par la main des riches et des pauvres, leur parlait à tous :

« Qui est vraiment pauvre? l'avare. L'avare ne se trouvera jamais riche. Toi qui me gardes avarement, tu seras frustré. L'avarice et l'usure sont la mort de l'âme. Ne désire pas l'argent, n'aime pas l'or, ne mets pas là ton cœur : beaucoup se sont ainsi perdu. Que je te sois comme de la boue. Je suis la racine de tout mal. Si tu veux te sauver, ne m'aime pas! Que sert à l'homme de posséder l'or et l'argent, s'il vient à perdre son âme? Je ne saurais t'apporter la paix, que je ne t'apporte pas la ruine! Si je ne suis qu'une obole, je te nuirai moins; et toutefois crains qu'une obole ne suffise à te rendre coupable. O riches, malheur à vous! Malheur à vous qui êtes pleins! Vous avez des pauvres, ne les oubliez pas. Dieu est charité. Que la charité du Dieu vous donne de discerner entre le bien et le mal. Ouvrez la main aux pauvres; donnez, et il vous sera donné. Que je sois en vos mains le secours de l'indigence; que le pauvre me voie en vos mains, et se réjouisse. Vous avez reçu de Dieu, donnez à Dieu. Recevez pour répandre. Mieux vaut donner que recevoir. Rachetez vos péchés par l'aumône, rachetez vos péchés! Demandez les choses qui procurent la paix; ayez la sagesse, plus précieuse que l'or et l'argent. Le juste connaît la cause du pauvre; celui qui donne avec joie, Dieu le chérit. »

Et je trouve cela plus beau que le langage moderne qui dit : *Cinq francs.*

V

AU PALATIN.

La partie du Palatin qui longe le Forum et qu'on appela longtemps *le Orti farnesi,* les jardins de Farnèse, est aujourd'hui la propriété de l'Empereur des Français. Ce souverain les a achetés du Roi de Naples, héritier des Farnèse, qui avaient bâti là un casin assez misérable. A la porte qui s'ouvre près de l'arc de Titus, se tient un gardien revêtu de la livrée impériale.

Sur le Palatin commence et finit l'histoire romaine. On y marque l'emplacement où la louve allaita Romulus, la maison de Tarquin, la maison de Cicéron, la maison d'Auguste, la maison de Tibère. On y retrouve les ruines du palais de débauche que Caligula construisit pour avoir raison des restes de la vertu romaine. L'empereur très-auguste était le bâilleur de fonds et l'administrateur de cet établissement politique. De là partait la construction qui joignit le Palatin au Capitole, en passant par-dessus la tribune aux harangues.

Le vieux palais des Césars dura plus que l'Empire. Charlemagne, au huitième siècle, le trouva debout et l'habita. Ce fut Robert Guiscard qui le démolit, dernier exécuteur des justices divines contre ce grand théâtre des insolences césariennes que la présence de Charlemagne n'avait pas assez purifié. Le Normand jeta tout par terre. Des débris du palais, il écrasa les restes du Forum. Beaucoup de merveilles de l'art antique furent enterrées pour des siècles.

On s'applique présentement à restituer la topographie du Palatin. Ce travail sera bientôt terminé. Des savants dirigent les fouilles; le résultat les réjouit plus qu'il ne charme les artistes. Pour retrouver le pavé d'une salle ou les débris d'un mur, on rase des bouquets d'arbres qui valaient mieux. Il y a aussi quelques enjolivements où préside le génie de la ville de Paris. Le Palatin prend l'aspect d'un *square,* mélangé d'un musée.

De grandes pancartes en tôle, comme dans les jardins botaniques, nous font lire les textes sur lesquels s'appuient les suppositions des « savants » *Maison de Tullius (?) Maison de Cicéron (?), Maison de (?).* C'est pour l'instruction des promeneurs. Le square et le musée sont compliqués d'une école. Ainsi accommodés, ces beaux

lieux dégagent une grande vapeur d'ennui. Je trouve que le magister et le savantas abusent un peu! Dans les jardins botaniques et ailleurs, toutes ces pancartes ne m'ont jamais dit qu'une chose, que je suis un ignorant. Mais, hélas! j'en ressentais l'humilité; voilà que ces doctes m'en inspirent l'orgueil.

Lorsqu'il y avait là des lentisques, des lauriers, des orangers et des violettes, je le savais et j'en savais assez. Que m'importent les points d'interrogation de ces messieurs? Mon avis est que ces savants messieurs ne devraient pas pouvoir ainsi sortir perpétuellement de l'Académie, en habit d'apparat et démuselés. Autrefois, on en prenait un et il vous exposait son système; mais pendant qu'il parlait, on marchait sur les gazons semés de mauves et de violettes, à l'ombre des lauriers. Un autre jour, on en prenait un autre, qui vous exposait un autre système; mais les lauriers et les violettes étaient encore là; et si l'on se privait des savants, point de pancartes pour vous accrocher l'esprit à leurs points d'interrogation.

Mais la Providence ne permet guère qu'il y ait aucun mal sans quelque compensation: la pioche savante, l'affreuse pioche qui fait pousser des pancartes où elle a dévasté des fleurs, a cepen-

dant découvert un pavé précieux. C'est celui d'une basilique ou tribunal intérieur du palais, construit par je ne sais quel empereur. Là, d'après des documents certains, comparurent et furent interrogés et condamnés plusieurs martyrs, dont on sait les noms. C'est à l'extrémité du Palatin, vers le Colisée et la campagne.

Durant cette savante visite du Palatin, je composais en esprit deux petits tableaux de l'histoire romaine au temps des empereurs ; deux petits tableaux que je trouvais aussi instructifs que les pancartes des savants, ô vanité de l'ignorance ! Ne pouvant peindre, je décris.

Dans le tumulte qui suivit le meurtre de Caligula — car ce ruffian finit par être assassiné ; — le gras et lourd Claude, qui avait l'honneur d'être du sang impérial, crevant de peur, se cacha derrière une tapisserie. Un soldat, cherchant à piller, souleva ce rideau, aperçut une grosse jambe, la tira, reconnut le prince. Le prince pleurait, demandant la vie. Le soldat fléchit le genou et le salua empereur, à quoi les autres donnèrent leur agrément. Claude l'imbécile (d'ailleurs bon grammairien) devint empereur pour devenir époux d'Agrippine, adopter Néron et lui transmettre le monde. Titre du tableau : *Claude reçoit l'Empire.*

Vitellius mangeait. Apprenant qu'on l'attaque, il fuit, se cache dans la loge d'un portier, est découvert, battu, dépouillé, traîné la corde au cou tout le long de la voie triomphale. Son énorme corpulence, sa face couleur de vin, son vaste ventre, ses jambes menues et mal sûres excitaient la risée. On le couvre d'ordures, on l'appelle incendiaire, goinfre, ivrogne. Il baissait la tête : pour le forcer d'offrir son visage aux crachats, on lui attache une épée sur la poitrine, la pointe au menton. On l'arrête devant ses statues renversées, on le contraint de lire les inscriptions, portant qu'il est né pour le bonheur et la concorde des Romains; on lui coupe la tête et son corps est jeté dans le Tibre. Titre du second tableau : *Vitellius perd l'Empire.*

VI

Mgr GERBET, Mgr BERTEAUD.

Nous sommes bien heureux de posséder Mgr Gerbet à Rome, et il éprouve une joie profonde de s'y voir. Qu'il soit venu, qu'il ait pu démar-

rer de Perpignan, c'est peut-être la plus grande preuve qui existe de cette force d'attraction dont Rome est souverainement douée; la preuve nous est donnée en double par la présence simultanée de Mgr Berteaud, évêque de Tulle. Ces deux grands esprits sont peu curieux des choses visibles. Ils habitent des régions d'où ils voient si bien, qu'ils ne sentent nul besoin d'ouvrir les yeux du corps; ils en auraient plutôt une certaine appréhension. Par devoir ils s'attachent à l'étude, ils font les visites pastorales, ils expédient les papiers administratifs, rude besogne! Hors de là, difficilement ils se décident à écrire même une lettre, et ils craignent par-dessus tout de quitter leur diocèse. Les voici à Rome l'un et l'autre. Comptons cela parmi les étonnements de la scène.

L'abbé Gerbet partit une fois de Jully, sans bagage, pour une visite de quelques jours dans les environs. Il prolongea son absence; la surprise eût été de le revoir au moment indiqué. Puis on apprit qu'il était à Rome, se préparant à revenir. — Oui, dit l'abbé de Salinis, il reviendra si quelqu'un nous le rapporte! Ceux qui l'avaient emmené retournèrent sans lui; d'autres l'avaient gardé. Enfin il revint..... au bout de douze ans, se demandant comment il avait pu revenir.

Il envoya de Rome son *Esquisse,* un beau livre qui n'est pas achevé et ne le sera jamais, et nul ne suppléera ce qui manque. Mgr Gerbet a trop caressé ce livre, lui a voulu donner une forme trop parfaite, le dédaigne trop. L'idéal qu'il voit pleinement le décourage de l'expression; ce qu'il pressent l'éloigne de ce qu'il peut saisir; l'œuvre magistrale ne lui semble qu'une ébauche à mettre au rebut. Telle est la grâce, la majesté, l'immensité de Rome. Qui sera digne d'aimer Rome et la voudra peindre éprouvera ce désespoir de l'amour. Mgr Gerbet, quand on lui parle de son livre, a des regards et des mots qui expriment bien cette noble douleur. Ainsi, plus l'artiste est grand, plus il sent l'impuissance de l'Art! Il y a eu un livre de Gerbet qui n'est pas celui que nous lisons; il y a eu des peintures de Raphaël dont Raphaël n'a laissé que le calque indécis, une musique de Mozart dont Mozart n'a su donner que l'écho lointain! Quand nous contemplerons la beauté, quand Dieu nous aura refaits pour la connaître, alors nous verrons ce que nous n'avons pas même pu rêver.

Combien la conversation de Mgr Gerbet est douce, modeste, sereine! Combien il est établi tranquille dans la foi, dans l'évidence, dans l'indifférence des choses de la vie; désintéressé de tout, hormis de la vérité! Mais qu'on ne s'y

trompe pas. Ce prêtre pacifique et qui ne parle qu'à voix basse, sans paraître capable d'une autre émotion que celle de la plus bénigne charité il est en même temps le plus exact et le plus inébranlable docteur. L'évidence, comme elle ne permet pas le moindre doute à la largeur de son esprit, ne permet pas la moindre indécision à la douceur de son âme, et l'on rencontrera peu d'hommes de qui l'on puisse mieux dire qu'ils n'ont peur de rien. Sa vie est un tête-à-tête avec la Providence, dans la pleine clarté de la foi. Il voit agir Dieu, il le voit avec un acquiescement profond de son intelligence et de sa volonté. C'est pourquoi, jamais il ne balancera pour rendre à la vérité le témoignage, l'hommage, le service qu'il lui doit. Lorsqu'il s'est décidé à condamner, il y a deux ans, ces nombreuses propositions qui sont les piliers de la vaste erreur moderne, il n'a pas ignoré qu'il faisait l'acte le plus attentatoire aux « droits de l'esprit humain », tels qu'on les revendique dans tous les clans de l'incrédulité, auxquels se joignent les diverses bergeries qui croient bon de hurler avec les loups. C'était s'exposer lui-même à toutes les proscriptions que peut fulminer la tyrannie libérale. Nulle considération de prudence personnelle ne l'est venu arrêter un instant. Sa prudence est de parler suivant la vérité de Dieu. A ses yeux le danger matériel n'existe point, le danger spirituel est tout, et l'é-

vidence ordonne à la prudence humaine de conjurer le danger spirituel en proclamant la vérité. D'ailleurs, la vérité sauve aussi les corps, puisque par elle seulement les sociétés vivent en paix, et que d'un autre côté la résurrection individuelle sera récompense ou punition, selon que le corps aura rempli ou décliné le devoir qu'impose la vérité. On ne trahit jamais la vérité, dit-il, que par une considération charnelle; et les habiles du parti de la vérité, qui vont sans cesse proposant des transactions avec l'erreur, sont des accidents redoutables qu'il faut déjouer sans ménagement.

Mgr Berteaud, évêque de Tulle, est tout pareil et out autre. Même dédain du lustre vulgaire, même mépris des transactions et des habiletés, même amour de la vérité, même possession de l'évidence. Le style, doué de même grandeur, diffère étrangement. Ce que Mgr Gerbet épanche comme une sereine lumière, Mgr Berteaud le ramasse, le concentre et le darde par fulgurants rayons, et leur éclat prend je ne sais quoi de plus vif que le jour. Je pense à la lumière électrique, mais il faudrait que cette lumière eût la permanence du jet, fût moins cernée et plus longtemps victorieuse de l'ombre. Mgr Gerbet jouit de la vérité et nous communique sa félicité; Mgr Berteaud est ravi et nous emporte dans son ravis-

sement ; il nous emporte à travers ce ciel étoilé de la grande théologie, où l'Ecriture et les Pères font partout entendre la vigueur de leur accent divin. Il a reçu en perfection le don si aisément simulé, mais si rare, de colorer la pensée ; ou plutôt, il la produit colorée. Car ce n'est pas une couleur ajoutée, le fruit d'un travail dont on découvre la feinte. Cette vive et charmante couleur tient à l'idée, en est partie intégrante ; le verbe en contient en lui ; et, comme le reste, elle exprime l'homme tout entier. Mgr Berteaud est le même dans la conversation, le même en chaire, le même la plume à la main. Toute sa vie n'est qu'un même discours, un grand discours de la magnificence de Dieu. Au coin de son feu, à table, à la promenade, pour deux ou trois auditeurs ou pour un seul, il parle comme il parlerait pour l'auditoire le plus imposant ; il n'a pas moins l'enthousiasme sacré, il ne jette pas moins de fleurs et de tonnerres, il ne prend ni plus ni moins d'apprêt. Quelques lambeaux de ce discours perpétuel, recueillis par bonheur, iront se placer au rang élevé des œuvres qui honorent l'intelligence humaine. Quand Mgr Berteaud s'adresse aux petits de son peuple, alors seulement il veille à se réduire ; mais, dans cette mesure restreinte, c'est encore sa pensée et sa couleur. Je connais nombre de savants et de sages qui se verraient singulièrement agrandis, s'ils pouvaient s'élever à cette mesure-là.

Nous nous pressons autour de Mgr Berteaud. Il ne va qu'entouré de disciples, comme les anciens sages. Les Romains l'ont vite apprécié, quoiqu'il ne prenne guère souci de se mettre au goût de personne, et qu'il se montre ici tout-à-fait le même que dans la simplicité de son Limousin. Il est souriant, affectueux, cordial, tout à tous, et ne ressemble qu'à lui-même. Il admire bien Rome, il est touché de ses beautés, il en dit des choses saisissantes et augustes; mais il est particulièrement attiré par les bibliothèques. C'est charme de l'entendre, le soir, parler des livres qu'il a feuilletés dans le jour. Il connaît des écrivains dont peu d'érudits savent les noms, il les commente et nous emportons quelque chose.

Sur le bateau qui l'amenait, les passagers l'ont prié de parler. La mer était douce, le clel brillant. Il parla. Tant que dura le discours, il semblait qu'on eût jeté l'ancre. Le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, donna la bénédiction à ces heureux fidèles, qui chantaient les cantiques de Sion éternellement jeunes. *Cantate Domino canticum novum!* Bientôt après, à la vue du port, ils entonnèrent le Te Deum, et leur prière ne cessa que pour recommencer au seuil du Vatican.

VII

UN ITALIANISSIME. — LE PATRIOTISME SACERDOTAL. — Mgr PLANTIER.

J'ai rencontré quelque chose de triste, un religieux *italianissime!* Il s'exprime modérément, mais la note y est. Il se convertira, sans nul doute, mais ce sera long, et cher ! Assez d'honnêtes gens, en Italie, se persuadent, comme les autres, qu'ils vont tout à l'heure gouverner le monde. Cette gloriole de victorieux, très-prématurée, les rend très-fatigants parfois, et leur est infiniment périlleuse. L'orgueil d'être appelés à régir l'univers leur fait accepter même l'unité. Comme ils en reviendront ! Car ils sont aussi mobiles que n'importe quel autre peuple, et d'ailleurs on y aidera. Mais le bâton seul leur pourra ôter l'amour secret de Garibaldi. Ceux mêmes qui détestent Garibaldi, l'admirent. Il faut nous résigner peut-être à voir ce matassin passer dans les honneurs de l'histoire vulgaire, où tant de gens de bien seront par compensation diffamés. L'époque est

pauvre, et l'on devient facilement un héros pour les peuples qui n'en produisent plus.

Les évêques arrivent toujours. Hier le bateau de France en a apporté quarante; vingt-six Français, les autres Anglais, Allemands, Espagnols. Demain, ce seront les Américains, au nombre de dix. On ne compte plus les prêtres. Il y a un épanouissement sur tous ces visages. Les Espagnols sont nombreux. L'évêque de Tulle est charmé de les voir. L'Espagne, dit-il, est la nation des grands théologiens. Théologie à part, ils ont une fière mine. Je leur parle de Donoso Cortès. Que n'est-il vivant et ici, avec ses yeux d'aigle et son cœur de colombe! Oh! que Dieu a de grands secrets, de nous avoir retiré un tel homme en de tels moments! — « Il eût prononcé des paroles, me disait un jeune prêtre espagnol, qui fussent devenues chez nous des hommes et des faits, et l'Espagne catholique retrouverait sa grandeur. »

Après l'amour de saint Pierre, ce que j'entends le plus vibrer parmi ces prêtres de toutes les nations, c'est l'amour du pays. Accent également plein de tendresse et de douleur! Il y a dans toutes les nations un regret de splendeur passée, une angoisse de mort. Rome est le cœur du Christ. Les peuples qu'on en sépare plus ou moins, per-

dent dans la même proportion la veine par où ils recevaient le meilleur de leur sang. Cette veine est au moins entravée partout, et les patries se sentent mourir. Où montrer, dans toute l'Europe, la petite nationalité qui se croie assurée de quinze ou vingt ans? Et les grands peuples périssent eux-mêmes par l'absorption qu'ils font de leurs voisins plus petits. Ces nationalités dévorantes, en s'élargissant outre mesure, dénaturent leur langue, leurs usages, leur caractère propre; elles ne vivent plus de leurs traditions, elles n'ont plus leurs chefs naturels; elles s'affaiblissent en réalité, et n'opposent plus à l'ennemi que des bras incertains et des frontières molles. L'énergie du patriotisme succombe avec l'énergie de la foi; tout tend à ne former plus bientôt que des masses artificielles, au lieu de corps vivants. Ne nous plaignons qu'à demi, puisque l'Eglise refait son corps, plus vaste et plus *un* qu'on ne l'a jamais vu. Mais il y aura des temps, peut-être des siècles durs à passer!

A Sainte-Brigitte, priant dans le lieu où la Sainte elle-même a prié, j'ai rencontré un prêtre originaire des pays scandinaves. — Hélas! me dit-il, cette maison, que Brigitte avait fondée pour les pèlerins suédois, n'est plus à nous; et dans nos pays mêmes, alors si fiers et si généreux, rien de ce qui en faisait la force et la beauté n'existe plus. Quand nous avions des églises, et

des monastères, et des Saints, nous avions aussi des législateurs et des héros. Depuis notre rupture avec le Vicaire du Christ, nous descendons sans cesse, le gouffre moscovite nous engloutit. Brigitte est la plus grande figure de femme qu'ait produite notre race brisée par le protestantisme. Qui nous relèvera et nous sauvera? Priez pour nous!

Il est une autre parole que nous entendons souvent des évêques et des prêtres étrangers : « Si la France avait voulu! Si elle avait pris en main la cause de l'Eglise! Si, offrant son appui à tous les catholiques du monde, elle avait entrepris le grand redressement des torts et des sévices de l'hérésie et de l'incrédulité envers les peuples rachetés du sang de Jésus-Christ! Alors, quel cri d'admiration, quel irrésistible entraînement d'amour dans le monde! » Telle a été un moment l'espérance de l'Eglise. Oui, les jours de Charlemagne semblaient pouvoir renaître sur un théâtre agrandi aux dimensions de la terre. Voilà qui est cruel à penser, en présence de ce que l'on voit et de ce que l'on attend. Et nous trouvons ici, nous autres Français, une sorte de louange rétrospective particulièrement amère pour nos cœurs, pleins de l'amour de Rome et de l'amour de la patrie.

Notre nombre nous console un peu. Il y a des nations malheureuses ! D'Italie il ne vient que des exilés. Un seul évêque piémontais : il a pu faire le voyage parce qu'il n'a pas de siége, et que cet acte de piété ne compromet que lui. Il n'y a pas, il n'y aura pas un seul Portugais!...

Mgr Plantier, évêque de Nîmes, est arrivé, accompagné de son vicaire-général, le R. P. d'Alzon et de soixante de ses prêtres. L'austérité de son visage, où se peint une âme vigoureuse dans un corps souffrant, attire d'abord le regard. L'on devine que c'est *Quelqu'un*. Et lorsque l'on sait son nom, ces traits fermes, cette teinte de marbre doré par le soleil, ces yeux de flamme paraissent exprimer comme il faut l'énergie de son caractère et de son talent. Il est de ceux que l'on entoure dès qu'ils se montrent ; Français et étrangers se font un devoir de lui prodiguer les marques de reconnaissance et de respect. Au palais Altieri, un Prélat espagnol demandait son nom. — *Notus in Israël !* dit-il, et il se hâta vers l'illustre et modeste athlète.

VIII

PALAIS PAMPHILI.

MONSEIGNEUR DE DREUX-BRÉZÉ.

L'évêque de Moulins s'est logé dans l'immensité du palais Pamphili, place Navone, à côté de Sainte-Agnès, en pleine Rome populaire. Les fontaines extravagantes du Bernin jouent sous les fenêtres. Autour de ces fontaines s'agite, chaque matin, un marché bruyant. Quant au palais, deux dames très-grandes et très-fières l'habitent en commun : ces deux dames, ces deux sœurs, ces deux déesses sont la Magnificence et la Pauvreté. Il y a de l'espace au-delà de tout ce qu'une imagination française peut maintenant supposer ; il y a des statues antiques, des fresques de la main de Pierre de Cortone, — et point de meubles. M. de Brézé s'est campé là, par instinct de race. Au fond du grand seigneur, on trouve toujours du paysan. Le grand seigneur et le paysan aiment également la maison ample et solide, méprisent également le mobilier. Il y en a des raisons profondes. Les grands seigneurs et les paysans, hom-

mes du sol, chefs de la famille, se regardaient comme des dépositaires, et ne donnaient leurs soins qu'à ce qu'ils devaient transmettre. Ils faisaient des murs qui pussent durer. Là-dedans, un lit quelconque, une table quelconque, des siéges quelconques leur paraissaient assez bons. Le palais Pamphili contient ce quelconque. C'était l'ancien usage de Rome, encore gardé chez le Pape : beaucoup à la magnificence, rien au luxe. Le mobilier du Vatican semblerait intolérable à un sous-préfet. A présent le luxe arrive, la magnificence s'en va. Il s'élève dans Rome des maisons à l'usage des étrangers, qui semblent avoir été apportées toutes faites et toutes meublées de Batignolles ou de Clignancourt. Dans la *via Frattina,* rue alignée, et, chose merveilleuse, sans église, Coquelet a trouvé une de ces maisons. Il a des meubles d'acajou, une armoire à glace, des portières « damas de laine », des fenêtres illustrées de lambrequins en calicot. Au bas de son escalier, un lion de plâtre, et un portier dans un antre affreux. Il avoue là-dessus que Rome est en progrès : — « Je le disais bien, que le Romain, s'il était gouverné, marcherait comme tout autre peuple ! »

Au palais antédiluvien de la place Navone, je reçois l'hospitalité non-seulement la plus douce pour mon cœur, mais la plus agréable pour

mon esprit et même pour mes yeux. Si c'est comme grand seigneur ou comme paysan que ces vigoureuses et dédaigneuses splendeurs me plaisent, je l'ignore. Il est certain que j'en jouis. Ici l'on cause, l'on admire, l'on rit comme dans l'ancienne France. M. de Brézé a fait ses études à Rome, et c'est un Romain qui ne le cède à personne pour le grand et intelligent amour de la France. Chez lui, ainsi que chez nos autres Gallo-Romains, l'amour de la mère n'ajoute pas peu à l'amour de la fille aînée. Certainement aucun lieu en France n'est plus français que le domicile à Rome de cet évêque peu gallican.

Sans cesse nous nous surprenons à former des projets qui étonneraient bien l'ambassadeur impérial. Nous ferions de Rome une terre toute française... Hélas! il n'y a pas de danger! Voici l'idée du jour :

A l'extérieur de Saint-Pierre, autour de l'abside, des niches vides attendent des statues. — « Si j'étais Empereur, dit quelqu'un, je supplierais le Pape de me donner une douzaine de ces niches : je provoquerais un concours de tous les statuaires du monde; je ferais faire douze belles statues des Saints de France, saint Louis, sainte Clotilde, sainte Radegonde, saint Bernard, saint Vincent de Paul, sainte Jeanne-Françoise de

Chantal, sainte Geneviève, la bienheureuse Germaine Cousin, le bienheureux Joseph Labre, Jeanne d'Arc et deux de nos missionnaires martyrs, dont je solliciterais la béatification : je les placerais là comme des sentinelles de Saint-Pierre et de la France, et j'attendrais les destinées. » C'est un de nos petits projets. Nous en avons de plus grands, qui n'ont pas plus de chances. Mais la joie de rêver est une maîtresse joie ; et puis enfin, c'est ici le pays où tout arrive, et nulle part on ne sent si bien que Dieu seul est le possesseur du temps.

Le palais Pamphili est le rendez-vous de nos prêtres. Ils y apportent leurs impressions vaillantes et ingénues, et ils trouvent à qui parler. Que de nobles désirs ! Véritablement, si l'on voulait un peu, si l'on permettait un peu, la France ferait des choses qui seraient puissantes, ici et dans le monde... Hélas ! il n'y a pas de danger !

IX

PRÉDICATION AU COLISÉE.

L'évêque de Tulle a prêché le Chemin de la Croix au Colisée. J'ai vu, j'ai entendu et je ne saurais rien décrire ni rien redire. Il en faut pourtant laisser une note. L'idée, je crois, appartient à Mgr Bastide : il y voyait un hommage au Christ, un lustre pour Rome, un honneur pour la France, trois motifs dont un seul lui ferait remuer ciel et terre; mais il ne trouva point de difficulté. Tout le monde est affamé d'entendre l'évêque de Tulle, et l'évêque de Tulle est toujours prêt; il a toujours quelque chose à dire de Jésus-Christ.

Le temps était sombre, il pleuvait par intervalles. Néanmoins la foule accourut. L'immense arène se trouva presque remplie de prêtres, de soldats, d'hommes et de femmes de toute condition et de toute patrie. Des groupes nombreux s'étaient répandus sur les ruines, jusqu'à la seconde galerie et plus haut, comme à dessein

pour la beauté du coup d'œil. Dans tous les spectacles publics, il y a des gens qui s'installent ainsi sur quelque point inaccessible d'où ils ne peuvent guère entendre, cherchant principalement, à ce qu'il semble, le plaisir de se faire voir et peut-être la volupté de se sentir exposés à se rompre le cou. Quel que fût le dessein de ceux-ci, aucun maître de mise en scène ne les eût su mieux placer.

On fit le Chemin de la Croix. Le T.-R. P. Régis, procureur général des Trappistes, premier abbé de Staouéli, en Afrique, où il enterra dans les fondations une vingtaine de ses frères, portait le Crucifix ; Mgr Bastide disait à haute voix les prières. L'un et l'autre, chacun d'une manière différente, offre une sorte de type idéal du prêtre soldat, espèce essentiellement française. Une grande partie de la foule répondait avec un accent plein de sincérité et d'émotion. Pourtant cette foule était mêlée. Il y avait des indifférents, même des ennemis : de part et d'autre on le sentait. C'était pour moi l'intérêt dominant de cette scène étrange et grande. Je regardais les visages ; je voyais d'avance le partage qui se fera quelque jour, ceux qui s'en iront, ceux qui resteront dans l'arène, ceux qui monteront sur les gradins, ceux qui lâcheront et exciteront les bêtes : et les bêtes, je les voyais aussi.

La pluie cessa, le temps devint plus sombre. Un grand silence s'établit. L'évêque était debout sur le *palco*. Près de lui, à droite et à gauche, se tenaient l'évêque de Beauvais, Mgr Gignoux, et l'évêque de Quimper, Mgr Sergent. J'étais heureux de les voir là. Que de souvenirs éveillait surtout en mon cœur la douce et sereine figure de l'évêque de Beauvais ! Il est de ceux qui dès les premiers temps m'ont dit : Courage ! de ceux qui, sans que je l'aie jamais demandé, n'ont jamais manqué de me donner leur témoignage quand la justice l'exigeait. Il m'a été secourable dans la douleur privée comme dans l'action publique. Assis à mon humble foyer, alors décoré de toute joie, sa main s'est posée sur des fronts purs que la mort a couronnés des roses de l'éternelle vie. Elles m'apparaissaient près de lui, ces têtes charmantes : et pensant que nous ne sommes rien et que nous ne savons rien, et que toute chose dure et terrible à nos cœurs n'est que le secret de la grande bonté de Dieu, je disais : *Amen!* Oui, oui, Dieu de justice, Dieu d'amour : *Amen! amen!*

Le discours de l'orateur roula sur le mystère de Rome et du monde, le mystère des deux cités qui luttent ici-bas pour le partage suprême. Il les peignit l'une et l'autre en traits pleins de grandeur. Mais toutes ses paroles n'arrivaient

pas jusqu'à moi, et j'étais trop distrait par le spectacle matériel de ces deux cités dont il parlait.

Sur les fronts tournés vers l'orateur, je lisais bien des miracles, je voyais en grand nombre des appelés, et je l'espère, des élus, qui attestent la continuité du travail de Dieu. Le P. Hermann était là, pieds nus, couvert de la robe du Carmel, et à côté de lui Listz, son maître, si longtemps enfoncé dans les illusions de la vie et de la pensée. Listz du moins cherchait; Hermann ne cherchait même pas; il était purement juif et artiste. Les voilà tous deux! Il y avait aussi l'abbé de Menneval, âme douce entre toutes, que la vocation ecclésiastique est venue saisir, ou plutôt reprendre, dans le monde spécialement muré de la diplomatie. Et moi, et tant d'autres, d'où n'avons-nous pas été appelés! J'étais près de Mgr de Mérode. Il y a vingt ans, jeune officier, pressé de tirer son épée, il me demandait de l'introduire auprès du maréchal Bugeaud. La nature l'avait fait soldat, la grâce l'a fait prêtre : le prêtre est fervent, le soldat persiste. Il est ministre de Pie IX : par nature il devait servir plutôt Jules II ; mais entre Jules II et Pie IX, il n'y a pas toutes les différences que signalerait le vulgaire; et l'avenir pourra montrer que la nature, en faisant Mgr de Mérode, ne s'est pas trompée de date autant qu'on le croirait,

Je remarquais encore dans la foule un petit-fils de Joseph de Maistre, capitaine au service du Saint-Père. Ce nom fait bien sous ce drapeau ! Joseph de Maistre entrevoyait une sorte de loi de la Providence qui ne permet pas que l'homme qui a fait des livres laisse une autre postérité. Jusqu'à présent, il a plu à Dieu de lui donner un clément démenti. L'auteur du *Pape* a des petits-fils qui portent noblement son nom, le plus grand, à mon avis, qui se soit élevé dans ce siècle.

Mais les figures hostiles gardaient leur expression hostile, et sur quelques-unes même cette expression devenait violente. En vérité, les deux cités étaient là ! Je me rappelai le propos d'un lieutenant qui, voyant ces jours derniers l'enthousiasme de nos prêtres sur le passage du Saint-Père, les apostropha et leur dit : « Jouissez de votre reste ! » Ils sont plusieurs à qui échappent aisément de ces choses. J'ai eu moi-même la fortune d'en entendre un. Des marches de Saint-Pierre, montrant à d'autres Français le Vatican et les appartements du Pape, il leur disait : « Une volée de canon, et il n'en resterait rien ! » Parmi les soldats, beaucoup donnaient des marques d'une vraie piété ; d'autres affichaient un esprit supérieur. Bidard et Godard, assis les jambes pendantes, l'œil dédaigneux, leur noble tête cou-

verte, regardent de haut l'évêque de Tulle, songeant qu'ils ont dans leur giberne de quoi répondre à tout cela.

Mais enfin, Bidard et Godard ne sont pas si grands docteurs, et les bestiaires n'ont pas eu le dernier mot.

X

LES INDULGENCES.

Indulgenza *plenaria*. — *Indulgentia plena, perpetua, quotidiana, pro vivis et defunctis*. Scandale de Coquelet!

Lorsqu'il lit ces annonces fixes à la porte à peu près de toutes les églises, Coquelet rougit des longues faiblesses de l'humanité : — « Quoi ! encore des indulgences, après Luther, après la Réforme, en plein dix-neuvième siècle! » Il voudrait être bon catholique... pour se faire protestant. — « Rome, dit-il avec horreur, est la ville des indulgences. » — Je répète avec amour :

« Rome est la ville de l'indulgence ! » Que nous sommes loin d'entendre la même chose en articulant les mêmes mots !

— Vraiment, continue Coquelet, je ne vous comprends pas. — C'est l'avantage que j'ai sur vous, Coquelet. Je vous comprends, et je me comprends moi-même. — Mais que trouvez-vous de si beau dans cette indulgence plénière et perpétuelle à ramasser partout ? — *Ramasser* et *partout* sont deux expressions larges, fils de Buloz ! Rome tout entière contient moins d'indulgences pour moi qu'une seule livraison de *Bulozerie* n'en contient pour vous. Mais quand même nous pourrions ramasser partout l'indulgence, qu'y trouveriez-vous de si laid ?

— Comment ! reprend Coquelet, entrer dans une église, baiser une pierre, marmotter une patenôtre, faire une aumône de dix baïoques : et l'on est lavé de tout crime ! — Hélas ! Coquelet, ce serait bien commode, mais nous n'en sommes point là. Vous ignorez, mon ami ; j'oserai même dire que vous êtes grossièrement ignorant ! — Et moi, continue amèrement Coquelet, j'oserai dire que des sarcasmes ne sont pas des raisons. — Si fait, Coquelet. Mais quelles raisons vous faut-il ? — Et quelles raisons peuvent justifier ce trafic des Indulgences qui vend le Para-

dis pour dix sous! — Voilà un sarcasme, Coquelet. Voulez-vous des raisons? — Allons, dit-il, faisons un voyage dans l'absurde! — Allons, Coquelet.

— Observez premièrement, Coquelet, qu'il y a les conditions de l'indulgence. Pour la gagner, il faut être en état de grâce, c'est-à-dire confessé, contrit, absous. Si vous voulez vous mettre en état de grâce, mon ami, vous verrez que ce n'est pas rien, et que ni homme ni Dieu ne peuvent exiger davantage d'un mortel.

L'indulgence est une remise de peine au pécheur repentant. Refusez-vous à Dieu le droit de grâce? Notez que cette grâce que fait Dieu ne soustrait nullement le pécheur à votre juridiction. Elle vous laisse le droit de lui imposer l'amende, de l'envoyer aux galères, de l'envoyer à la mort. Ainsi l'indulgence de Dieu ne lèse point votre justice. — Mais vous le faites innocent devant Dieu! — Pas moi, Coquelet, mais le Pape; c'est-à-dire Pierre. Et Pierre ne fait pas cet homme *innocent*, il le fait *quitte*.

— Oui, reprend Coquelet, Pierre s'arroge ce pouvoir. Je trouve que Pierre, votre Pierre, à vous, tranche beaucoup du divin! C'est contre quoi ma raison se révolte. — Votre raison, Co-

quelet, pourrait avoir tort de se révolter. Elle a tort certainement de s'en prendre ici à Pierre, qui ne fait qu'user de ses latitudes légitimes. Pierre lie et délie. Mais abordons la théologie de l'indulgence. L'autre jour, l'évêque de Tulle nous la déroulait, et je suis en mesure de vous instruire : seulement il faut monter plus haut.

Le Verbe s'est fait chair... Coquelet interrompt : — Mais... — Je ne demande pas encore vos objections, mon ami; j'expose. Vous combattez sans connaître. Si vous voulez connaître, prêtez l'oreille.

En prenant l'humanité, non par abstraction, mais réelle et vivante, le Verbe l'a élevée jusqu'à lui et pour jamais, car Dieu ne fait que des choses éternelles et ne se diminue pas. Nous qui restons libres individuellement, nous pouvons nous détacher, nous pouvons perdre l'avantage de cette parenté divine, nous ne pouvons détacher du Verbe l'humanité; et l'humanité ici, c'est toute la nature.

Vous avez une pointe de panthéisme. Vos erreurs sont souvent des vérités que vous n'entendez pas, et vous vous empoisonnez avec des sucs divins !

Ecoutez saint Jean Damascène, et recevez un peu de jour : « La douce volonté du Père,

« dit le docteur oriental, a opéré le salut de l'u-
« nivers dans son Fils unique et a lié fortement
« toutes choses. L'homme étant un petit monde
« dans lequel se nouent et s'enlacent toutes les
« essences, tant celles que le regard découvre que
« celles qui lui échappent, le miséricordieux vou-
« loir du Créateur a fait que, dans son Fils le
« consubstantiel, il s'accomplît une union intime
« de la divinité et de l'humanité ; et par là s'o-
« père l'union de toutes les choses créées, et de
« cette sorte, Dieu est tout en toutes choses. »
Ces vues, observe l'évêque de Tulle, sont familières ; il n'est docteur traitant de l'Incarnation qui ne les propose, et saint Paul, le Docteur par excellence, les indique fréquemment. Ainsi, Coquelet, quand vous voudrez du panthéisme que vous puissiez comprendre, vous savez où il faut vous adresser.

Mais Dieu fait plus. Par la création de l'Eglise, les fidèles constituent un corps immense, prolongé dans le ciel, sur la terre et dans les lieux de purification que nous appelons le purgatoire. Triomphante, souffrante, militante, l'Eglise est une en ces trois états. Jésus-Christ en est la tête. Ainsi se trouve accomplie l'unité des hommes avec Dieu et des hommes les uns avec les autres. Unité substantielle, par où les actes de l'humanité, libres et par conséquent méritoires, reçoivent

un caractère divin. Le membre humain de l'Eglise conserve son individualité, Portion du corps mystique de Jésus-Christ, il a tous les bénéfices d'une vie d'ensemble ; homme, il garde la prérogative, mêlée de péril et de gloire, de l'être responsable et libre. Ainsi ce corps de l'Eglise nous apparaît divinement humain. Dieu y verse la vie, l'humanité y fait éclater sa valeur. Laissé à lui-même, l'être humain n'aurait jamais gagné ce mode sublime d'existence. Dieu en fournit l'élément, en assure la durée, y donne place à la liberté de la créature.

Dans le corps, chaque membre concourt au bien de tous, et le bien général est le bien particulier de chacun. Saint Paul rendait sensible l'idée de l'Eglise par cette comparaison : l'Eglise étant le corps dont Jésus-Christ est le chef, dont les fidèles sont les membres, les bénéfices de la vie s'y partagent au profit de tous les incorporés. Laissez-vous seulement régir par la grande loi de ce corps, qui est la charité : tout ce qu'il possède est à vous. Et vous, à votre tour, vous apportez un contingent qui aide à la richesse des autres. Là est la doctrine des indulgences.

Le Verbe incarné a mérité pendant sa vie mortelle. Il a mérité surabondamment, en Dieu. Il a payé sans rien devoir, infiniment au-delà

du prix. Une larme de ses yeux, un mot de ses lèvres pouvaient suffire; il a épuisé le sang de ses veines, il a reçu le baiser de Judas, le soufflet du prétoire; il a subi les fouets, les crachats, le sépulcre, toutes les ignominies dues au péché. Par ces excès, il a comme créé dans l'humanité une sorte de race nouvelle, douée d'une faculté d'amour sublime et jusqu'alors inouïe, la race des Saints, qui veut et qui sait excéder comme lui, par amour pour lui, dans l'amour de cette humanité qu'il est venu sauver. Quoique ceux-ci ne s'estimassent, ni ne fussent pas sans péché, néanmoins, les yeux sur le chef adorable, ils ont souhaité de payer, s'ils le pouvaient, plus qu'ils ne devaient, et d'être « anathèmes » pour leurs frères. Qui dira qu'ils n'ont pas réussi à passer la mesure? Qui voudra croire que tant de martyrs, de vierges, de solitaires, de Saints n'ont souffert que la juste peine de leurs péchés, et que Jésus-Christ a dédaigné ce pacte où leur amour a voulu l'engager, de l'imiter jusqu'à la mort et jusqu'à la croix, afin d'être ses associés dans l'œuvre de la Rédemption?

Or, il y a deux éléments dans le péché. Le pécheur se détourne de Dieu, il se tourne vers la créature. En se détournant de Dieu, il le perd; il est séparé, il est damné. Il s'est détourné librement; s'il meurt dans cet état, il reste sé-

paré éternellement, comme celui qui s'est arraché les yeux reste aveugle. En se tournant vers la créature, il viole l'ordre; il y doit rentrer par les satisfactions de la pénitence. Mais s'il est damné, séparé à jamais de l'Eglise, séparé à jamais de Dieu, comment fera-t-il pénitence? L'ordre donc reste éternellement violé et se venge du violateur par une peine éternelle. C'est la peine du sens, corrollaire de la peine du dam.

Tant qu'il vit, le pécheur qui s'est librement détourné peut librement revenir. La charité des fidèles prie pour lui, Dieu se remue en son cœur, mille grâces le pressent et assistent sa liberté affaiblie. Enfin, il se souvient de Dieu, il le cherche, et puisqu'il le cherche, il le rencontre. Par les mérites de Jésus-Christ, Dieu lui remet la double peine éternelle, celle du dam, puisqu'il n'y a plus de séparation, et celle du sens, qui n'était éternelle qu'à cause de l'éternité de la séparation.

Cependant il reste quelque chose du péché, détruit par le pardon. Il reste les suites du péché. L'ordre a été violé, il n'est pas rétabli, il doit l'être. Mais le travail de réparation peut n'avoir pas l'énergie nécessaire, l'âme peut être retirée de ce monde avant d'avoir satisfait! Elle sera donc arrêtée au séjour d'expiation? Enchaînée dans le purgatoire, elle y devra donc subir une purifica-

tion proportionnée à l'étendue du mouvement désordonné qu'elle a fait vers la créature? Non, par la miséricorde de Dieu. Ou la dette sera payée intégralement, ou diminuée immensément, parce que l'Eglise est un corps vivant plein de charité et de richesses. La loi des corps vivants met tout en commun entre les membres; du sommet de la tête à la plante des pieds, il y a communion et réciprocité. Or, dans le corps de l'Eglise, la tête et beaucoup d'entre les membres sont enrichis de satisfactions surabondantes. Cette opulence suffit aux détresses générales. Si la justice et l'ordre exigent des réparations, celui qui doit les fournir n'est pas sans famille. Il a des frères, il est partie intégrante d'un vaste corps; sa gêne particulière est suppléée par la richesse commune. La justice exige une peine, la peine sera subie, subie par le coupable lui-même : il paiera sur ce qui lui appartient et lui a été bien donné. Qu'importe la forme d'être sous laquelle il se présente! N'est-il pas dans la divine communion? pouvez-vous l'en exclure? C'est lui, lui-même que nous voyons apparaître dans l'unité, enrichi du fonds universel, soldant avec un trésor non usurpé, le trésor de ses frères les Saints, le trésor inépuisable de son frère Jésus-Christ, le *trésor des indulgences* amassé et offert pour sa rançon.

Ainsi parle la théologie des indulgences. Elle

ne craint pas, comme vous autres, étranges adorateurs de la nature humaine, d'ouvrir à l'homme la voie du crime en lui montrant la facilité du pardon. Elle se fie à de meilleurs instincts. Le christianisme, que vous dites si injurieux à la nature humaine, lui fait constamment un honneur que vous lui refusez toujours. Il l'unit à Dieu, il trouve en elle des éléments de cette union, des aspirations à cette gloire. Il croit que l'homme, réintégré par l'absolution, dégagé par l'indulgence, n'étant plus tenu au travail de la vertu à titre de justice, s'y portera plus vaillamment par l'amour. Le dogme des indulgences n'est pas l'abri de la paresse, il est le dogme des douces condescendances envers la fragilité humaine, l'invitation la plus persuasive à la perfection.

Quant à la manière dont Pierre distribue l'indulgence, Pierre est en cela, comme dans tout le reste, le Vicaire de Jésus-Christ, du pasteur de la brebis perdue, du père de famille qui envoie par les chemins et les haies ramasser les vagabonds pour les faire asseoir à sa table; le Vicaire du quêteur d'amour qui appelle les malades, les affamés, les altérés, et qui va lui-même aux Publicains et aux Samaritains; le Vicaire du prodigue, par qui le ciel est promis en récompense d'un verre d'eau.

Ainsi fait Pierre, et Pierre fait sa charge en faisant ainsi. Il est l'Ange qui remue la piscine, afin que les malades y trouvent la guérison. Il est préposé au trésor du Christ, non pour le garder avarement, mais pour le répandre ; et en le répandant, il l'accroît, comme le semeur accroît le froment qu'il jette à main pleine dans une terre bien préparée. Ne l'accusez donc pas de trancher du divin, car il sait qu'il ne tire rien de son fonds et que ce n'est pas lui qui donnera l'accroissement. Il dispense des mérites, il ne les crée pas; il administre des trésors de façon qu'ils multiplient, mais ce n'est pas par lui qu'ils multiplient. Voilà ce qu'il fait, ce qu'il enseigne, ce que nous croyons.

Et ne l'accusez pas non plus de prodigalité. Sa main large et généreuse, et qui doit s'ouvrir toujours pour épancher toutes les largesses du pardon, est nonobstant prudente. Le Pape n'accorde pas le bienfait de l'indulgence plénière sans prescrire des pratiques satisfactoires. La prière, le jeûne, l'aumône, ternaire sacré, sont requis comme moyens d'un nécessité absolue et opposent leur rigueur aux violences du ternaire impie. Il y a trois concupiscences dans le cœur humain. Contre l'orgueil est décrétée la prière qui abaisse l'esprit devant Dieu ; le jeûne vient dominer la chair encline aux voluptés; l'aumône gagne des

victoires sur l'avarice. Avant donc de s'approprier les libéralités divines, il a fallu réaliser par des actes une profession de foi sur l'ensemble de la pénitence. Les dons de Dieu ne sont pas livrés sans discernement.

Si vous me dites que les indulgences peuvent être mal acquises, je répondrai qu'alors elles ne sont pas acquises du tout. Tant pis pour ceux qui n'y mettent pas le prix! Ils ne veulent rien payer, ils n'achètent rien. On ne trompe pas Dieu. Mais imaginez un peuple entier voulant gagner l'indulgence plénière, c'est-à-dire accomplir toutes les conditions qu'il faut ! Vous parlez volontiers de moraliser le peuple : que sauriez-vous proposer de plus efficace, et que rêvez-vous de plus grand?

Et considérez aussi, considérez en votre cœur cette beauté, cette grandeur et cette vertu qui naissent du dogme des indulgences combiné avec la piété et la charité pour les morts. J'ignore à quel point vos idées philosophiques et humanitaires vous ont fait protestant. Cependant, parce que vous êtes de juste et affectueuse nature, j'estime que vos défunts n'ont pas tous péri dans votre cœur. Je crois qu'il vous serait doux de leur donner autre chose qu'un vain tombeau bientôt abandonné, qu'un souvenir moins durable encore, non moins

stérile. Mais si vous ne priez pas et si vous ne satisfaites pas pour les morts, que pouvez-vous pour eux ? Force vous est de dire qu'ils n'ont besoin de rien, et par là vous faites au genre humain le grand dommage de nier toute justice, ce qui va plus loin que tout abus possible des indulgences; vous faites aux morts le grand dommage de leur refuser tout secours. Ils n'ont besoin de rien ? En êtes-vous sûr ?

Nous autres catholiques, nous ne permettons pas à la mort ces envahissements souverains, nous ne lui laissons point ces proies entières. Persuadés que nos défunts sont vivants, nous prions pour eux, nous satisfaisons pour eux. Le dogme des indulgences ne nous permet pas de rester oisifs. En offrant une action si puissante à notre tendresse, il nous sollicite puissamment aux actes de vertu par lesquels seuls nous pouvons l'exercer. De là, sans parler du reste, tant de fondations pieuses pour les âmes du purgatoire. Calculez, si vous le pouvez, ce que cette croyance a fait couler d'huile et de vin sur les plaies des blessés de ce monde, combien elle a recueill de malades, combien elle a nourri d'indigents.

Calculez combien elle a gardé d'âmes encore engagées dans le combat terrestre. Pour puiser au trésor sacré et remplir cette fonction d'inter-

médiaire entre la miséricorde divine et la détresse de l'âme du purgatoire, une seule condition est nécessaire, mais la nécessité en est absolue : nous devons gagner nous-mêmes l'indulgence que nous appliquons. A porter cetre richesse, il faut des mains pures.

Quand nos mains sont pures, elles sont magnifiquement transformées; elles deviennent le vase qui peut répandre à larges ondes l'eau du rafraîchissement; cette eau implorée dont une goutte eût été au mauvais riche plus précieuse que tous ses biens et plus délicieuse que toutes ses voluptés. Imaginez un désert de sable, où vos meilleurs amis, dévorés de fièvre, sans abri sous un soleil brûlant, demandent une goutte d'eau que personne ne leur apporte, un souffle frais qui ne se lève jamais : et tout-à-coup voici qu'il vous est donné de courir vers eux, non plus avec une goutte d'eau, mais avec un vase profond et rempli et que vous pourrez remplir toujours, et cette eau leur rendra la force, et la vie, et la liberté. Certes, vous tendrez les mains et vous courrez, veillant à vos pas, de peur que le vase ne laisse échapper l'eau salutaire et qu'elle ne soit misérablement perdue.

Ainsi nous pouvons, par la prière et par les bonnes œuvres, descendre dans ce formidable

purgatoire, théâtre de douleurs inénarrables ; ainsi, avec l'indulgence gagnée par nous, transmise par nous, nous y pouvons faire pénétrer le rafraîchissement, nous y pouvons même porter la délivrance. Nous avons l'espoir, que dis-je, nous avons la certitude de réparer par ce moyen le mal dont nous avons été peut-être l'objet ou la cause. Jugez de l'empire de cette pensée sur les meilleurs et les plus profonds sentiments de l'âme humaine.

— Oui, dit Coquelet, je ne le nie pas, il y a là quelque chose de grand et de beau. Mais enfin !... — Ami, nous voici au seuil de Saint-Pierre ; si vous le permettez, je n'entendrai pas vos objections maintenant. Entrons, et soyez bon pour moi. Pendant que vous regarderez ce qu'il vous plaira de voir aujourd'hui, vous me laisserez prier un moment pour mes défunts à la chapelle de la *Pieta*, un moment pour ma famille devant le Saint-Sacrement, un moment pour moi aux pieds de saint Pierre, un moment pour vous à la Confession. Et bien je voudrais que ma prière fît descendre l'indulgence sur les miens vivants et morts, et sur moi, et sur vous !

XI

SAINT-PAUL HORS LES MURS.

J'hésite à parler de Saint-Paul. Je m'y trouve gêné. Il me semble que je ne suis pas là tout-à-fait où l'on me dit, dans la basilique consacrée au frère de Pierre, au Docteur des Nations. Ce m'est un vif déplaisir que cette grande œuvre, poursuivie avec tant d'amour, prête si fort à la critique. Pie IX a largement ouvert le champ aux arts, mais il n'a point trouvé d'artistes. Sous ce rapport aussi, son règne est cruellement victime de l'*italianisme*. S'il avait pu choisir dans le monde, quoique le siècle tout entier soit pauvre partout, la misère ici apparaîtrait moindre. Il a fallu tout livrer aux stériles Italiens, et ils ont étalé leur stérilité. Elle est radicale. Le mieux n'est que bien, le médiocre abonde, le mauvais déborde, et le tout enseigne à quel point les modèles sont impuissants lorsque Dieu ne donne plus le souffle. Pauvre humanité, qui croit qu'elle peut ce qu'elle veut! Jamais la société ne s'est tant appliquée à la fabrication de l'*artiste*, et jamais peut-être le véritable artiste,

le créateur, n'a tant manqué. Nons voyons rebâtir Paris sans qu'il se révèle un architecte ; toute l'Italie, pleine de toutes les merveilles, n'a pas même un copiste adroit !

Donc, il le faut avouer, notre basilique se ressent de cette réprobation qui refuse au siècle présent le souffle de l'art créateur. A l'extérieur, c'est laid d'une manière étonnante, plus laid que la plupart de nos constructions parisiennes ; laid de la pire laideur, la laideur sans caractère. Avons-nous devant les yeux un grenier à fourrage, une manufacture, une gare ? Le développement en est considérable en tous sens, et il n'y paraît en aucun sens. Cela ne s'étend, ni ne monte, ni ne sourit, ni n'est sérieux, ni ne parle. La seule idée qui s'éveille à la longue, est celle de l'immensité mesquine. Un géant gauche, grêle, et ramassé, et sans visage ! Comparé à ce rien, notre nouveau Louvre, avec ses singeries de l'abondant et du grandiose, semblerait presque un enfantement de génie.

L'intérieur atténue le pitoyable effet du dehors. C'est si vaste, si riche, d'un ensemble si correct, qu'on éprouve d'abord une sensation de la grandeur, presque de la majesté. L'arc et la mosaïque, restes de l'ancien édifice, répandent cette bénignité auguste, ce sourire ineffable et divin dont s'éclairent tant d'églises de Rome, entre autres Saint-

Pierre, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Croix de Jérusalem, Sainte-Cécile, etc. Mais on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il manque beaucoup de choses et surtout le *je ne sais quoi*. Ce je ne sais quoi, c'est peut-être la gravité, peut-être tout simplement l'ancienneté. Il y a trop de jour, trop de marbres aux couleurs vives et parfois aiguës ; la ligne est trop roide. Cette ligne rigoureuse, elle jure dans la maison de Dieu. Elle apporte la sécheresse là où doit dominer l'amour ; elle exprime partout la contrainte, le carré, le fini ; elle est un contre-sens. L'architecte a oublié que notre Dieu nous embrasse, et que sa loi n'est pas toute, tant s'en faut, dans le Décalogue : « En Jé-« sus-Christ est apparu l'amour dont Dieu nous « aime. C'est Dieu qui nous a aimés le premier, et « il a envoyé son Fils comme la victime de propi-« tiation pour nos péchés. Et nous avons connu « et cru l'amour que Dieu a pour nous. » L'architecte d'une église devrait lire et méditer saint Jean, autant pour le moins que Vitruve. La ligne grecque ne peut avoir d'expression pour le sentiment qu'il a plu à Dieu de créer entre l'homme et Lui.

Heureusement que Saint-Paul n'est pas construit pour un jour. Il ne sera jamais beau, mais le temps y mettra la main. Le temps ôtera cet éclat de nouveauté; il amènera l'histoire, il bâ-

tira des tombeaux, il indiquera des corrections heureuses. La prière fait la physionomie des églises, comme la pensée fait le visage humain. Lorsque quelques générations auront prié dans Saint-Paul, ce ne sera plus le même lieu. Là où nous ne voyons qne des marbres, nos neveux sentiront la vie.

Dès à présent, elle n'est pas totalement absente. Après le mécompte que fait éprouver l'insuffisance de l'art, on admire la conception que cette insuffisance a trahie; malgré la froideur de l'édifice, on se sent réchauffé par l'amour qui le voulait si beau et qui l'a du moins si magnifiquement orné. La grande langue des inscriptions fait éclater son éloquence suprême. Quelques mots chantent tout le poème apostolique. Quelles paroles que celles-ci, qui sont gravées sur le tombeau : *S. Paulus apostolus et martyr!* Sur l'autel de la Confession, qui domine la pierre sépulcrale, on entend l'Apôtre lui-même : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* C'est Paul tout entier et le christianisme tout entier. Sur la frise du baldaquin, Jésus-Christ et son Eglise élèvent en commun la voix pour donner à l'apôtre et au martyr toute sa gloire : *Tu es vas electionis, sancte Paule apostole, prædicator veritatis in universo mundo.* Vase d'élection, rempli des grâces de Dieu, martyr de la vérité, prédicateur

de la vérité dans tout l'univers, prince éternel de Rome! C'est lui qui disait : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix! » Et voilà la gloire qui est donnée à ce fier et doux contempteur de la gloire humaine. Nul nom d'homme sur la terre n'est au-dessus de son nom. Il est donc vrai que cette gloire même que les hommes recherchent par-dessus toute chose n'est pleinement donnée qu'à ceux qui la méprisent, et que Dieu la réserve premièrement aux siens. Paul, supplicié comme un séditieux obscur, fut enterré ici par la piété d'une femme et de quelques disciples cachés; et depuis que ce lieu désert est enrichi de sa dépouille, rien n'a pu faire que ce lieu désert ne fût grand, illustre et sacré, et que l'amour du monde ne l'ornât d'une magnificence indestructible. Les armes y ont passé, l'incendie y est venu, la fièvre y demeure, aucune population n'y peut vivre, mais la prière n'en peut être chassée. Elle y apporte les matériaux précieux, elle y enfouit des trésors, et une église y fleurit, signe de cette vie triomphante qui, un jour, en un moment, en un clin d'œil, *in ictu oculi,* éclatera par la résurrection universelle : « Et maintenant, ô mort, où est ta victoire? »

La basilique de Saint-Paul a été incendiée et ruinée en 1823, époque d'affreuse indifférence.

Le trésor pontifical était épuisé. La reconstruction ne fut pas moins immédiatement décidée. Grégoire XVI avança l'œuvre, Pie IX en a vu l'achèvement. Les nations européennes ont fourni quelques secours. La Russie a donné des blocs de malachite, l'Egypte des colonnes d'albâtre oriental, la Sardaigne des colonnes de granit, la France un peu d'argent; Rome a fait la grande dépense et la grande magnificence. S'il l'eût fallu, elle eût toute seule suffi à tout; elle eût attendu des siècles, et rien n'aurait manqué. L'amour est plus fort que la mort. Dans le pavé de marbres choisis, on remarque des ronds de porphyre d'immense dimension dont chacun coûte une grosse somme : il n'en a pas été économisé un seul. Les médaillons en mosaïque de tous les Papes, qui occupent la frise, rendant à Paul la visite que Paul fit à Pierre, n'ont pas été diminués d'un pouce, en considération du prix auquel ils devaient revenir. L'idée était belle, elle a été exécutée.

A ce propos, plusieurs observent qu'il ne reste dans la frise qu'un petit nombre de places vides après Pie IX, et que ce hasard des dimensions de l'édifice correspond à la prophétie fameuse dite de saint Malachie, où l'on voit une annonce de la fin des Papes, et par conséquent de la fin du monde; mais je pense que l'on

trouvera sans peine l'emplacement nécessaire pour une suite plus ample. Et s'il n'y a pas de suite, le dernier Pape, jusqu'au dernier jour de sa liberté, prendra soin de bâtir, de relever et d'orner les églises, attendu qu'il dira comme les autres : «Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison. » Et si le monde est tellement près de sa fin, quel meilleur emploi peut-on faire de l'or, de l'argent et des pierres précieuses ?

Dans la basilique de Saint-Paul, il y a une chapelle de saint Etienne. Elle est située près de l'autel de la Conversion. Paul, accusateur d'Etienne devant la synagogue, présidait à son supplice ; et Etienne mourant priait pour Paul et pour ses autres bourreaux, disant : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché!* Jetez, jetez vos pierres, lapideurs des Saints de Dieu! vous n'empêcherez pas qu'ils vous jettent leur sang, et que ce sang vous baptise!

XII

LA BÉNÉDICTION A SAINT-JEAN DE LATRAN. — MOUVEMENT DES ESPRITS.

Toutes les portes sont ouvertes, tous les trésors sont exposés, tous les sanctuaires se remplissent de ceux qui se peuvent appeler « les vivants », et nous rencontrons chaque jour le Père des vivants, le SAINT-PÈRE ! Rome prend pour elle-même et donne à ses hôtes une sorte de vacance générale des maux du présent et des angoisses de l'avenir. Le Pape resplendit, les cœurs en sont illuminés. Quant à décrire les fêtes, il faudrait le pinceau ; mais le pinceau serait forcé d'omettre l'essentiel, ce rayonnement ineffable dont l'amour couronne la beauté. L'or, la pourpre et les pierreries ne reçoivent point du seul soleil tant d'éclat.

Hier, jour de l'Ascension, le Saint-Père a donné la bénédiction solennelle du haut de Saint-Jean de Latran. Au sein de la fonle frémissante, il y avait deux cents évêques. Le Pape, se

rendant à l'autel, les a trouvés à genoux. Il les a bénis, *Pasce oves!* Après la messe, il a paru à la *loggia* extérieure, revêtu de sa majesté incomparable, revêtu de notre amour. Cent mille personnes étaient sur la place et s'y mouvaient à l'aise. Plusieurs régiments, rangés dans un coin, ne paraissaient qu'un peloton. Les monuments, les montagnes, la vaste campagne inondée de lumière semblaient attentifs comme les hommes. Parmi tant de merveilles, tous les yeux ne voyaient que le Pape; parmi tant de langages, il n'y avait de pensée que pour lui; tout faisait silence pour entendre sa seule voix. Sa voix s'éleva, douce, forte, mélodieuse, immense. Il étendit les bras; cent mille têtes se courbèrent sous la rosée de bénédiction qui tombait de la croix vivante; cent mille voix répondirent par une acclamation d'amour. Voilà le matériel. Ce que voyait et ce qu'entendait l'amour, qui le dira? Qui dira ce qu'ajoutaient le lieu et l'heure? Un torrent de pensées roule dans ce lit des grands souvenirs du monde. Le Latran, Constantin et Charlemagne prosternés, l'Eglise présente! et en même temps, de l'autre côté des montagnes, à portée presque de la voix et du regard, Attila!

Mais, je le répète, sans ignorer le péril, on ne veut pas maintenant le voir. On lui dit d'attendre,

de nous laisser entière la joie de ce moment. Les sicaires n'osent rien entreprendre qui la puisse troubler. Elle semble à beaucoup d'entre nous le pressentiment d'un triomphe prochain. Pourquoi pas? Après tout, Dieu seul a le secret de l'avenir, et s'il permet à l'ennemi de mener souvent les hommes, lui seul mène les événements. Laisser faire, lui est comme autre chose un moyen de vaincre. Lorsque nous le savons présent et nous en remettons à lui dans la vigueur de la foi, nous nous défendons assez. Il se charge du reste. Qui a mesuré le rempart qu'élève incessamment l'esprit de prière? Qui connaît la trempe des armes que tous ces prêtres emporteront du tombeau des Apôtres et des martyrs? A côté de moi, sur le parvis du Latran, pendant la bénédiction, était prosterné le curé d'une assez froide ville. Il se releva tout en larmes. — « Ah! s'écria-t-il, si ma paroisse était ici, elle se convertirait tout entière! » Bon prêtre, ces paroissiens pour qui vous avez tant prié entendront votre voix rajeunie, ils verront vos pleurs, et leurs cœurs s'amolliront.

En dehors de ces majestueuses scènes, il y a un spectacle et des surprises de tous les instants, qui tiennent le cœur dans une allégresse perpétuelle. On rencontre des amis que l'on croyait loin, on fait des amitiés nouvelles, on aborde des

hommes dont on ne connaissait que le nom et les œuvres, et que l'on trouve dignes du respect affectueux qu'on leur avait voué. Rien dans le monde ne donne l'idée des conversations nettes, sincères, profondes qui se lient tout de suite ici entre des interlocuteurs qui ne s'étaient jamais vus. On s'éclaire et l'on s'entend ; on se reconnaît ouvriers de la même œuvre, animés des mêmes désirs. Je me convaincs de plus en plus qu'il n'y a d'hommes que dans l'Eglise, et que nulle part ailleurs il n'existe une main qui soit capable d'autre chose que de détruire, ce qui est la chose, avec quelque succès qu'on l'opère, la plus souverainement digne de mépris.

C'est ici, où l'esprit de destruction dirige son principal effort, que l'on éprouve bien ce mépris raisonné, profond, solide, et absolu pour l'ouvrier de destruction. On voit son orgueil, sa bassesse, sa méchanceté, son mensonge ; on voit sa haine stupide du beau, du vrai et du bien. Il en veut au Pape, parce que le Pape est le Vicaire de Jésus-Christ ; il en veut à Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est le Sauveur de l'humanité. Nulle autre lumière ne peut expliquer la Révolution et rendre compte de ses entreprises. La Révolution, dans son intime, est la haine, l'abjecte haine du bien. Quiconque n'a pas au cœur cette haine irrémédiable, finit tôt ou tard par se con-

vertir, se range du côté de l'Eglise et veut au moins mourir à ses pieds. On a toujours vu de ces retours, ils attestent la noblesse de l'âme humaine. Mais il y a des âmes à jamais dégradées, à jamais sourdes et vouées au mal. Elles font le mal pour se venger du bien qui éclaire leur perpétuelle ignominie. L'aspect du juste en paix avec lui-même est une torture aiguë. Quand la victime est tranquille, c'est là le supplice du bourreau. Je lis parfois des correspondances qui sont envoyées de Rome aux journaux révolutionnaires et que le Révolution renvoie à Rome. Manifestement, notre vue opprime les malheureux qui écrivent cela. Nous marchons sur eux quand nous entrons dans nos églises. Ils sentent qu'ils restent à la porte, qu'ils n'entreront pas. Ils voudraient détruire ces temples, où nos âmes s'enivrent de parfums qu'ils n'ont pu respirer.

XIII

VENGEANCE DE COQUELET.

J'ai apporté les critiques du *Parfum de Rome,* pour les relire et me corriger. Mes Aristarques

sont de deux sortes ; les uns s'avouent anti-chrétiens, les autres se déclarent fidèles. Tous me reprochent d'avoir très-mal défendu la cause de la Papauté ; — mais ils me semblent peu compétents.

M. Edmond Schérer, jadis homme d'église à Genève, s'est malheureusement mis en tête que l'Humanité est Dieu. S'il le croit bien, j'ose dire qu'il le prouve mal. Il m'expulse de la Divinité, c'est-à-dire de l'humanité, chose excessive, qui ne me déplaît point. Encore qu'il fasse métier de raisonner, cependant M. Schérer devra conclure que si je ne suis pas Dieu autant que lui, il n'est pas plus Dieu que moi. C'est où je l'attends. Un homme qui s'est surpris à s'adorer et qui a eu la fortune d'en revenir, ne peut plus que chercher à préserver les autres d'une pareille aberration. Cela mène à Rome.

Dans l'état présent de sa raison, M. Schérer réprouve ma tendresse pour le Vicaire de Jésus-Christ. Il assure que mon « enthousiasme ne baisserait point quand même Pie IX serait un Borgia. »

J'étudie l'histoire ailleurs encore que dans les livres où M. Schérer veut uniquement la trouver, et je crois que M. Schérer connaît mal le pape

Borgia. Mais enfin, si ce Pape était à mes yeux l'homme que peignent les légendaires de la libre pensée, M. Schérer connaît déjà mon langage. Il a cité comme un trait de rare sauvagerie l'apostrophe au prêtre qui trahit l'Eglise (livre VI, ch. v). Ainsi je parlerais du Pape prévaricateur.

En appliquant mes paroles à un docteur alors fameux et que l'on voulait rendre populaire, M. Schérer a chargé cet homme d'un poids que je ne lui destinais point. J'avais écrit avant que l'infortuné tombât, je pensais à un autre, resté obscur en dépit de ses efforts pour conquérir la notoriété de l'infamie.

Du reste, je sais quels sentiments il faut marquer aux traîtres. « Répandez sur eux votre co-« lère ! Que leur maison devienne déserte, que « nul hôte n'habite sous leur tente ! Qu'ils ajou-« tent iniquité sur iniquité, qu'ils n'entrent point « dans votre justice, qu'ils soient effacés du livre « des vivants ! » C'est le cri de la conscience humaine.

En tous pays on fusille les déserteurs. Dans l'Eglise pourtant, il y a un recours en grâce. Par l'absolution, le déserteur peut être réintégré, et nos malédictions l'exhortent au repentir. S'il s'obstine, l'enfer est fait pour lui.

J'ai trouvé un détracteur aussi zélé que M. Schérer et non moins protestant, dans une certaine *Revue* éditée aux dépens d'un certain libraire « penseur. » Ce second critique signe *H. de L...* l'H. initiale signifie, selon les uns, *Hector,* selon les autres, *Hécube*. Le critique aimant fort à égratigner, je lis Hécube.

H. fait longuement mon portrait, sans se gêner d'avouer que la délicatesse de son goût ne lui a guère permis de me lire : « Les éclabous-
« sures de cette plume (la mienne) trempée un
« peu partout dans le ruisseau *comme* dans le
« bénitier, rejaillissent au visage, et tout en li-
« sant, *on* sent peu à peu et quoi qu'*on* fasse,
« que la passivité débonnaire du lecteur fait place
« à cette rage impuissante de l'homme qui subit
« un *affront dont* il ne peut demander *raison.*
« Le fauteuil *où l'on s'est* étendu pour lire avec
« les intentions les plus impartiales devient un
« pilori *où l'on s'est* exposé volontairement aux
« projectiles de je ne sais quelle dévotion (je sup-
« prime un adjectif trop *hommasse*) et l'*on* sort
« de cette lecture fortifié dans tous ses préjugés,
« confirmé dans ses rancunes les plus aveugles.
« Que peut gagner l'esprit à un pareil exercice de

« patience, et, dans l'intérêt même de la tolérance, « ne vaut-il pas mieux s'*en* abstenir ? »

Voilà ce qui s'appelle sentir vivement. Mais avec un tempérament si prompt, notre H. devrait s'abstenir de la critique. Si j'avais les nerfs à ce point susceptibles, quel libre penseur pourrait espérer de me convertir jamais à la libre pensée ?

Au point de vue de la façon, ces airs de traîne-rapière, ces métaphores de « plume trempée dans le ruisseau, » de « fauteuil-pilori, » etc., ne me semblent pas d'un goût châtié. Vos ongles, Hécube, sont peut-être un peu longs !

Hécube insinue que je n'ai point su recueillir le vrai parfum de Rome. Cet endroit m'a intéressé. Mon livre ne serait que « le mélange ir- « ritant et fade de l'odeur de bouquins de l'his- « toire ecclésiastique, de *vieil encens laïque* (?), de « journaux sortant de la presse, de *chairs d'héré-* « *tiques brûlés* (?), et enfin de cette boue de « ruisseau de Paris dont l'auteur semble avoir « emporté une provision dans la ville éternelle, « afin de la lancer de là au visage de ses « adversaires. » C'est obscur ; néanmoins j'entrevois ce que le critique veut dire. Mais le vrai parfum de Rome, qu'est-ce ? Ah ! voilà le point difficile.

Pour plaire à Hécube, il faut que je lui rapporte de Rome la prochaine fois, « cet arôme subtil de la mort qui « s'échappe des urnes bri- « sées que tient encore dans ses mains débiles « la Niobé des nations !!! »

Or maintenant, suez, graves auteurs...

Hécube ne tolère aucune épigramme contre les chemins de fer. Je suis tancé vertement pour avoir décrié ce mécanisme. Qui m'enpêche de voyager à pied ? demande Hécube. Si je crois que c'est la condition de produire des chefs-d'œuvre ? me « voilà pris. Selon Hécube, saint Thomas d'A- « quin, Bossuet, Madame de Sévigné, Corneille « ou *leur équivalent dans les temps actuels* ne « sont point incompatibles avec les chemins de « fer. » Ma foi, tant mieux ! Du reste, je ne l'avais pas nié, quoique je cherche encore « l'équivalent » de Madame de Sévigné dans « les temps actuels », comme dit élégamment Hécube.

Et à propos d'élégance, Hécube fait mine d'égratigner ma grammaire. De l'un des « équivalents » que ce temps-ci oppose aux grandeurs d'autrefois, j'ai dit : « Quelle sorte de mérite vou- « lez-vous *qui* se cache sous cette sorte de figure ? » Hécube souligne ce *qui,* et le fait suivre d'un *sic,* montrant qu'elle le juge incorrect. Fréquentez

davantage les classiques français, Hécube; vous y trouverez ce *qui* dont vous êtes effarouchée.

Hécube me tance encore vertement sur la « brute polytechnique. » A cause de ce mot, elle atteste que je veux détruire les sciences. Rasseyez-vous, m'amie! Dieu se déclare le Dieu des sciences; donc la science et les sciences sont en elles-mêmes d'excellentes choses. Mais la brute polytechnique qui prétend refuser la science à Dieu et Dieu à la science, est une très-sotte et très-pernicieuse bête. Accordez cela, je vous supplie.

Pour terminer, Hécube réclame sur Socrate. Parce que je ne crois pas tout-à-fait au Socrate de la légende, elle doute, avec M. Schérer, que je puisse croire à l'existence de Jésus-Christ, et mon scepticisme, dit-elle, n'est pas moins remarquable que ma foi. Je réponds : moi! Vous n'admettez aucun doute sur la légende de Socrate, et vous niez l'histoire du Christ? Votre foi n'est pas moins remarquable que votre incrédulité!

Surchargeant le raisonnement de M. Sehérer, Hécube ajoute : « Si la ciguë ne prouve rien, que devient l'argument du martyre? » Quand vous voudrez, Hécube, imaginer les considérations où vous entreriez s'il vous était proposé de boire la ciguë pour affirmer l'ensemble des croyances que

réunit la boutique de votre éditeur, aussitôt vous saurez ce que devient l'argument du martyre. Et daignez agréer, Madame, les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

Une autre dame, qui se nomme, mais dont je me permettrai de rabattre le voile, a fait imprimer 16 pages in-8° où elle venge la philosophie, la science, le chemin de fer, le fil télégraphique, la brute polytechnique, Judas, Coquelet, etc. Ses arguments sont ceux des précédents critiques ; le style est notablement inférieur, et j'en suis mortifié, parce que cette dame travaille dans les petits bons livres. Voici sa manière : « Je devais nécessairement être tentée de lire le *Parfum de Rome*. « Cette tentation m'a coûté cinq francs cinquante « centimes. Hélas ! que ne les ai-je employés d'une « manière plus utile ! Je n'aurais pas éprouvé une « déception et je n'écrirais pas cette lettre : car je « ne me le dissimule pas, je fais une sottise en l'é« crivant. »

Elle dit des choses moins sensées, mais elle ne les dit pas mieux.

Les intentions de cette dame sont d'ailleurs louables ; elle en a un certificat de mon ami Coquelet.

Coquelet s'est converti, et comme je l'avais prévu, Coquelet catholique reste Coquelet et me reste contraire. Je le retrouve dans un journal religieux, sous le noble pseudonyme de Martin de...

Armé de l'aiguille à tricoter de la dame aux cinq francs cinquante centimes, il me fiert terriblement.

J'ai beaucoup traduit Coquelet ; je lui laisse ici sa langue naturelle.

« Madame *Émilie* ***, qui s'est fait connaître par des ouvrages dont elle a banni les passions violentes, et dans lesquels respirent les sentiments religieux les plus profonds et le plus parfait catholicisme, a cru devoir, dans l'intérêt même du catholicisme, protester contre l'ouvrage intitulé le *Parfum de Rome,* dans une lettre qu'elle adresse à l'Auteur. Le *Parfum de Rome* a contre lui la conspiration du silence des journaux ennemis des croyances de cet écrivain, et des journaux qui partagent ces croyances, parce que ceux-ci ont trouvé leur cause mal plaidée. L'*Ami de la Religion* vient prouver à Madame *Émilie* *** qu'il ne fait pas de calculs systématiques consistant à ignorer un livre parce qu'il déplaît. Il a pour principe de ne forcer ni l'éloge ni la critique à l'égard des écrivains religieux, comme envers ceux qui ne le sont pas. La modération a une position admirable pour dire la vérité à tout le monde, et je

ne sache pas de vérités plus saisissantes, plus poignantes que celles qui viennent d'elle. »

Voyons comment Coquelet, devenu M. Martin de Quelquepart, va me percer du poignard de la modération, lequel est toujours l'aiguille à tricoter de la redoutable Émilie;

« Madame Émilie *** dit à l'auteur *du Parfum de Rome : Je vous ai toujours connu acerbe, violent, paradoxal, équivoque* (1), *rageur, injuste, et je vous pardonnais tout cela. Mais comment vous pardonner le* Parfum de Rome, *où l'on trouve tous vos défauts moins le talent qui les fait excuser.* Dans son irritation, Madame *Émilie* *** pince et mord M. Veuillot partout où elle peut, mais avec un esprit, une grâce et un charme infinis. »

Il est certain que cette dame est gracieuse, mais Coquelet, qui la reproduit, a bien son charme propre. Ecoutons encore :

« L'auteur du *Parfum de Rome* reproche au Piémont l'impiété de son agression : il était dans le vrai; mais après avoir dit que Victor-Emmanuel s'at-

(1) La dame a écrit *cynique;* je ne sais pas pourquoi mon honorable ami la corrige. S'il recueille cet article dans ses œuvres complètes, je le prie de restituer le texte de la dame. J'aime mieux *cynique* qu'*équivoque;* et quand Martin Coquelet de Quelquepart saura sa langue, il s'expliquera mon goût.

taque à Dieu même, il ajoute, qu'on *lui ôte* (à Dieu!) *son petit domaine réservé, sa petite couronne temporelle!* L'auteur de la brochure, indignée de ce langage, de s'écrier que Voltaire n'eût pas mieux dit.

« Un des objets de la colère de l'écrivain, c'est le télégraphe électrique et les chemins de fer. Il regrette le temps où l'on allait à pied à Rome en chantant des cantiques. Qui vous empêche de vous donner encore ce plaisir? lui dit madame Émilie ***. Il reprend que la liberté est pendue aux poteaux du télégraphe électrique, la spirituelle dame lui répond que ce n'est pas sa plume qui l'en détachera.

« Il affirme que saint Thomas n'eût pas écrit la *Somme* s'il avait voyagé en chemin de fer, que l'*Imitation* n'a pas été composée en wagon, et qu'avec les voies ferrées nous n'eussions pas eu les chefs-d'œuvre d'Homère, du Dante et de Shakspeare. Ceux à qui il faut de l'impulsion pour penser n'en manquent pas à coup sûr, dans les chemins de fer, et à ceux qui ont besoin de repos et de temps pour écrire, le chemin de fer leur en procure plus vite que le coche et les vieilles messageries. Nous n'aurions trouvé à opposer que cette réponse banale, l'auteur féminin de la lettre en imagine une beaucoup meilleure : « La vapeur serait-elle fatale, dit-elle, au génie? Et serait-ce parce que vous avez voyagé en chemin de fer pour aller recueillir les *Parfums de Rome* que vous avez fait un livre si médiocre? »

Ici Coquelet marque un léger dissentiment avec la dame et fait un moment cavalier seul :

« Nous voulions finir là, mais il nous revient en mémoire un mot de Madame Emilie *** que nous ne devons point passer sous silence. Nous trouvons très-exagéré celui d'un prêtre cité par elle : Que M. Louis Veuillot et les hommes de son école ont fait plus de mal à l'Eglise que ne pourraient lui en faire dix siècles de philosophie voltairienne et d'hérésies. Non, le catholicisme est trop fort pour que de leurs faibles mains quelques hommes parviennent à secouer aussi dommageablement un si grand arbre. Le catholicisme est à l'abri de ses plus furieux amis comme de ses ennemis les plus implacables. Mais voici ce que nous tenions à citer : « Un protestant, dit Madame Emilie ***, insista « pendant un an pour faire recevoir l'*Univers* « dans un cercle littéraire dont il faisait par- « tie. Il eut à vaincre une forte opposition, enfin « il réussit. Expliquez-moi, lui demanda Madame « Emilie ***, pourquoi, vous protestant, avez pris « tant de peine pour faire admettre dans votre cer- « cle ce journal catholique ? — Cela est tout sim- « ple, répondit-il, je combats le catholicisme : pour « le détruire je ne connais pas de meilleur dissol- « vant. »

Voilà le complément de la critique du *Parfum de Rome,* et le vrai portrait de Coquelet, peint par lui-même.

A présent, si mon livre fait du mal, j'ai fourni le contre-poison.

XIV

LES ZOUAVES PONTIFICAUX.

J'ai fait le pèlerinage de Saint-Laurent hors les murs, en compagnie d'un bon curé qui m'a dit la messe, et d'un sous-officier des zouaves pontificaux qui l'a servie. En allant, notre curé faisait sa préparation; en revenant, il continuait son action de grâces; si bien que j'ai tiré de lui peu de discours. En revanche, le zouave, quoique timide et discret, ne demandait qu'à parler. C'est un garçon de vingt-deux ans, très-ingénu, bien au courant de certains sujets, et sur d'autres faisant des questions de petite fille. Il a conté son histoire, il a dépeint quelques-uns de ses camarades, qu'il honore beaucoup; il a décrit le bataillon. Je possède maintenant le type du zouave, et je suis à même d'en rendre compte (1).

(1) Je peux aujourd'hui nommer ce zouave : c'était Arthur Guillemin. Il était de la fondation du corps, le dix-

Je trouve bien à admirer parmi ces jeunes gens ! Nous avons encore la meilleure espèce de *Croisés*. Je dis la meilleure, puisque l'on peut toujours remarquer du meilleur et de l'inférieur même dans l'excellent. Il y eut des hommes qui se croisèrent pour expier leurs péchés, en quoi ils furent extrêmement à louer. D'autres partirent, emportés par un généreux esprit d'aventure, je loue encore ceux-là ; cet esprit d'aventure, alléché de danger et d'inconnu, est une des belles pièces de la machine humaine. D'autres prirent la croix par un certain respect humain, qui ne leur permettait pas de s'abstenir, l'entreprise, d'ailleurs sainte et valeureuse, étant admirée des dames : je suis loin de mépriser ce bon respect humain ; les sacrifices qui lui sont faits méritent d'être récompensés par une lumière qui en épure le mobile. Mais le vrai Croisé était le bon dévot, en paix avec sa conscience, d'humeur tranquille, indifférent à l'opinion du monde, qui disait en son cœur : *Dieu le veut !* et prenait la croix uniquement pour obéir à la volonté de Dieu. Ceux-là étaient vraiment la croisade ; c'est à eux que Dieu devait quelque chose. Ils voulaient le Saint-Sépulcre

septième arrivé. Dans l'invasion de 1867, il commandait l'héroïque colonne de quatre-vingts et quelques zouaves qui reprit Monte-Libretti, défendu par un millier de Garibaldiens. Il fut tué avec son sous-lieutenant Quelen, mais vainqueur.

et Dieu le leur donna ; ils voulaient briser le Croissant, et ils le brisèrent, et le Croissant resta brisé même après que le Saint-Sépulcre fut repris.

Ce grand sentiment, ce grand amour de la volonté de Dieu a été l'unique motif auquel ont obéi beaucoup de ces nobles enfants. Ils n'ont pas cru qu'ils dussent faire grand'chose. Myzaël de Pas me disait en partant : « Je suis faible, je suis malade, je ne me trouve bon à rien, mais on peu toujours mourir. » Il a été tué à Castelfidardo. Lanascol, charmant enfant, tué aussi, et tant d'autres encore qui ont eu le même sort, quittèrent la douce maison paternelle sans croire qu'ils sauveraient la Papauté. *Dieu le veut!* Et ils ont donné leur sang. Ainsi a fait mon servant de messe de ce matin. Il n'est pas né bien haut. Il sort de cette petite bourgeoisie qui ne mange encore que le pain rassis du travail. Ses classes terminées, il songea uniquement à se racheter du service militaire pour suivre quelque profession qui le mît à même d'assister ses parents. Tout-à-coup survint en son cœur cette voix de Dieu. Elle lui fit peur d'abord, tant elle brisait l'ordre arrêté de sa vie. Mais ses maîtres lui avaient appris ce que c'est que l'Eglise, et la voix de Dieu le disait davantage. — « Seigneur, que je puisse d'abord ensevelir mon père! — Non, laisse les morts ensevelir

les morts, et suis-moi. » Sa mère voyait ses combats et ne lui en demandait pas la cause. Il y a des choses que les mères devinent. Elle restait neutre, priant, voulant, elle aussi, faire la volonté de Dieu. Enfin, un jour, il lui dit : — « Je pars... je pars aujourd'hui! » Les yeux baissés, sans s'accorder une larme, sans laisser échapper un soupir, elle répondit : — « Va! » Quelques mois après, il était couché sur le champ de bataille de Castelfidardo, la poitrine ouverte d'un coup de baïonnette. Le Cialdini qui l'avait frappé trouva dans ses poches vingt sous qu'il prit et une *Imitatio Christi* qu'il laissa. A Castelfidardo, le roi Victor-Emmanuel ramassa deux provinces, mais ses soldats ne firent qu'un maigre butin.

Celui que Dieu garde est bien gardé. Notre zouave sortit vivant des hôpitaux du *Galantuomo*. Il revint à la maison maternelle et tomba mourant sur le seuil. Sa mère pria, Dieu le guérit. Lorsqu'elle le vit guéri, elle dit la première : « Il faut repartir. »

Cette histoire est celle de beaucoup de zouaves pontificaux à qui Dieu a donné de pareilles mères. Madame de Lanascol, un cierge à la main, récita le *Te Deum* devant le cadavre de son fils. L'humble mère du pieux et doux Guérin, mort en odeur

de sainteté, est de cette race, la vraie race de la croix. Oh! que Dieu fait aux siens une grande gloire, de montrer parmi eux de telles âmes, dans ce siècle perdu de bassesse, et tout plein de triomphes escroqués!

J'ai revu mon zouave et quelques-uns de ses camarades et amis, car ils s'aiment d'une grande affection. Je le dis toujours, cette jeunessse est l'honneur de notre temps. Dieu leur donne des sentiments sublimes. Dans la basilique de Latran, prosterné devant la relique de l'institution de l'Eucharistie, Guérin offrit, comme Français, sa vie pour la réparation des torts de la France envers la sainte Eglise et le Très-Saint-Sacrement de l'autel. Beaucoup de traits de ce genre ont *été* pieusement recueillis par le comte Anatole de Ségur (1); beaucoup d'autres demeurent ignorés du monde, mais Dieu les connaît. Ils peignent nos zouaves. C'est parmi ces jeunes gens que la littérature ira chercher des figures héroïques, des âmes rayonnantes de la grande poésie, fortes et ingénues, amoureuses du sacrifice. Si le nombre en était plus grand, j'appuierais sur un fonds plus solide l'obstination de mes espérances dans les prochaines revanches de Dieu. Il y

(1) *Les martyrs de Castelfidardo.*

a là d'admirables vaillances, des esprits ardents et justes, des cœurs enflammés de nobles désirs. Ils étaient venus offrant leur vie : on leur demande, et ils donnent davantage; on leur demande la patience, et ils sont patients. Pour une troupe ainsi formée, pour des âmes de cette espèce intelligente et généreuse, il y a considérablement de prose à dévorer dans ce service qui se présente de loin sous des couleurs si brillantes. Point de combats, point d'éclat, aucune perspective flatteuse, pas même la consolation de monter la garde à la porte du Saint-Père : par diverses politiques, les zouaves pontificaux sont relégués hors de Rome, réduits à la vie de garnison la plus étroite. En sorte qu'ils donnent les précieuses années de leur jeunesse sans aucun profit apparent pour personne ni pour eux-mêmes. C'est une étape d'une durée indéterminée à fournir, une marche à travers le vide avec un caillou dans la chaussure. Au bout, peut-être un guet-apens, du genre de Castelfidardo, peut-être rien; mais peut-être aussi l'occasion de mourir utilement pour l'Eglise. Ils restent à cause de ce *peut-être*. Pour l'honneur de protester contre l'apostasie générale, ils laissent de côté toute considération personnelle, et plus d'un étouffe son cœur aussi bien que son ambition. Je me sens plus que de l'attachement, j'ai du respect pour ces âmes élevées et dévouées, et je prie Dieu de leur donner cette récompense ici-bas, qu'elles ne tombent point dans

les vulgarités dont elles ont su si glorieusement s'affranchir.

XV

LES ÉVÊQUES.

Près de trois cents évêques sont maintenant ici. C'est un grand spectacle dans Rome, et le spectacle de Rome en est plus grand. On éprouve cet éblouissement que produisent les choses qui ne doivent pas reparaître deux fois dans le cours d'une vie humaine; on sent passer un grave moment de l'histoire. *On,* je parle de nous autres; car, parmi ceux du monde extérieur, beaucoup regardent et ne comprennent point, et ce qui est pire, ils croient comprendre. — Qu'importe, disent-ils, et que peuvent ces vieillards et leurs vains discours? Ils traînent un bâton que leurs mains débiles ont peine à soulever : opposeront-ils cette arme caduque à l'arme de précision? Tous ensemble ne sauraient pas tenir une minute contre un demi-peloton de fantassins.

— Pardonnez-moi, messieurs; ils tiendraient. *Mourir,* c'est ce qu'ils appellent *tenir*. Vos fantassins, on les a lâchés sur eux plus d'une fois depuis deux mille ans, toujours munis d'armes très-supérieures au bâton pastoral. Ces vieillards ont tenu, ils sont morts, et les voici. Pensez-en ce que vous voudrez, messieurs; vous avez devant vous les vrais rois de la terre. Où trouverez-vous des rois plus rois que ceux qui règnent et qui commandent et qui n'ont point d'armée ni d'épée? Saint Cyprien était de ces hommes contre qui les fantassins exercèrent leur puissance. Il disait : « Un évêque tenant dans sa main l'Evangile peut être tué, on ne le vaincra pas. »

Je m'approche de ces hommes augustes; je regarde, j'entends, j'admire. Ils se nomment frères, et ils le sont. A travers toutes les diversités de caractère, d'âge, de patrie, la première chose qui apparaît à la surface, et la dernière que l'on trouve au fond de chacun, c'est l'empreinte du Christ. Frères, en effet, fils de la même mère, pasteurs du même troupeau. Ils n'ont qu'un seul cœur, qu'un intérêt, qu'un amour. L'aigle, et le lion, et l'agneau, et la colombe ne disent que deux noms, et les disent du même accent : le nom de Jésus, le nom de Pierre; et ces deux noms ne sont qu'un même nom.

A côté du cardinal romain, qui ne dépose jamais la pourpre et qui vit entouré de serviteurs dans la splendeur tranquille de son palais, on voit l'évêque missionnaire qui fait ses courses la nuit, seul, pieds nus, vêtu de haillons, également en péril d'être tué par les hommes, dévoré par les bêtes, écrasé par les éléments. Tous les jours de leur vie sacerdotale, l'un sur l'autel furtif qu'il dresse au milieu des déserts ou dans les ténèbres des retraites souterraines, l'autre sur les autels de marbre et d'or de la ville de Dieu, ils ont offert le même sacrifice; ils l'offrent ici dans les mêmes sanctuaires. Prosternés l'un près de l'autre, ils renouvellent le serment spécial qui les lie à la Croix; l'un se dévoue à la dent des bêtes, l'autre à la main des révolutions; l'un et l'autre demandent à Dieu de glorifier son nom, de faire triompher son Eglise et sa vérité.

Tous puisent à la source pour eux-mêmes et pour les autres; et comme la terre, profondément échauffée, produit l'abondance des fruits et des fleurs, ils s'en iront tout remplis des richesses de la grâce et distribueront à leurs peuples les profusions de l'aliment sacré. Là ce sera le pur froment, et là l'herbe tendre, et là le vin généreux, et à le lait et le miel qui coule de la fleur; et toutes ces délices vivifiantes seront l'harmonie du nom de Pierre et du nom de Jésus.

XVI

PAROLES DE L'ÉVÊQUE DE TULLE. — ROME.

Oh ! que de choses douces et sublimes s'entendent ici, et que ces hommes ont d'autres pensées que celles qui rampent dans le monde ! J'étais ce soir chez l'évêque de Tulle. Il nous disait Pierre et Jésus et Rome. Je veux essayer d'en répéter quelque chose. Vous ne me reprocherez pas d'y revenir trop souvent ; c'est une félicité que vous m'envierez plutôt. L'évêque de Tulle est la véritable voix de l'heure, la voix du lieu, la voix des esprits et des âmes. Il n'avait jamais vu Rome, et il la connaît dans son essence divine. Il sait ce qu'elle est et pourquoi elle est, et son langage est le vêtement, la couleur et la saveur propres des idées qui planent et qui chantent ici. On disait les mêmes choses avec le même accent dans les Catacombes illuminées par le miracle et réjouies des assurances de la victoire ; on enseignait ainsi aux âges théologiques, dans la sérénité resplendissante des écoles, lorsque les eaux immenses de la doctrine couvraient pour ainsi dire le monde, et que toute intelligence s'abreuvait aux profondeurs de Dieu.

L'évêque avait près de lui un de ces livres que peu de savants en ce temps-ci connaissent, même de nom, qu'un plus petit nombre encore consultent, et que seul peut-être il sait bien traduire. Connaissez-vous *Lucas Tudensis,* ou Luc, évêque de Tuy, en Espagne, au treizième siècle, qui écrivit contre les Albigeois ? Ecoutez ce que cet écrivain a dit de Rome :

« Le Christ, suspendu à la croix, avait le front suspendu vers l'hémisphère occidental ; sa tête s'inclina de ce côté quand il mourut. Ce prêtre souverain, par l'oblation de son esprit et de son corps, par l'effusion de son sang sacré, consacra le monde, et en particulier la région de l'Occident. Et, en effet, dans cette région a fixé sa demeure le Pontife de Rome, celui à qui, par-dessus tous les évêques de la terre, le Christ a conféré par excellence le droit de lier et de délier dans toute la plénitude du pouvoir.

« Cette dignité ineffable, le démon l'avait soupçonnée lorsqu'il ambitionnait de mettre son trône dans les flancs de l'aquilon. Il espérait devenir semblable à Dieu, pourvu qu'il lui fût donné d'exercer son cruel empire sur les hommes... Le prince du mal s'était donc installé dans Rome. De là, par ses cultes sacriléges et son précepte mauvais, il tyrannisait l'univers. Notre-Seigneur Jésus-

Christ, monté sur la croix d'où il devait le vaincre, s'appropria la ville.

« Rome, quoique faisant partie de l'Occident, a son site dans une région brûlante : c'est l'emblème des attributions de la reine et mère de toutes les cités ; embrasée de la flamme de la charité divine, elle réchauffe les glacés par les saints exemples et la bonne renommée, elle illumine les ignorants par la divine science. N'est-elle pas la brillante Reine assise à la droite de Dieu, avec son manteau couvert de broderies ? Dans son sein habite celui qu'à cause des splendeurs de son très-excellent pouvoir, toutes les nations appartenant à l'ordre du salut proclament avec amour le Pontife romain, le suprême Prince, le plus élevé des Prêtres.

« Ville mystérieuse, elle est littéralement la cité du grand Roi, la cité de Dieu. Dans son enceinte, le Seigneur déploie spécialement sa puissance. C'est sur son sol que se lève la plus haute des souverainetés reconnues par les citoyens de la Foi. On l'appelle à bon droit la montagne du Testament, le mont Sacré. En effet, le Christ y fonda pour le Pontife romain un vaste héritage d'excellence, de dignité, de paix et de gloire ; il l'y créa monarque constitué à jamais au-dessus de tous les princes du sacerdoce.

« Afin de consolider cette ville très-sacrée et de la purifier des souillures des idoles, après avoir lui-même versé son divin sang, le Seigneur convoqua l'innombrable multitude des Saints. Il voulut que chaque patrie eût à Rome un représentant qui lui apportât de pieux tributs. La Judée donna Pierre, chef de l'apostolat; la Cilicie, Paul, docteur des Gentils; les Espagnes donnèrent le très-saint lévite Laurent; leur sang empourpra la cité, leurs os la décorèrent. Des autres régions de l'univers furent députés et des martyrs difficiles à compter et de nobles confesseurs offrant à l'envi leur sang et leur foi. Ils voulurent y prendre le repos de la tombe, et ainsi lui donnèrent un sceau de grande majesté.

« Elle est si sainte, cette ville, que quiconque chemine vers elle dans un esprit catholique, résolu à se corriger des crimes qu'il a commis, quels qu'ils soient, il est assuré d'en obtenir la rémission et de recevoir la grâce par le ministère du Pontife, Vicaire très-intime du Christ, héritier et successeur de Pierre.

« Dans les temps reculés, le Prince des esprits pervers, voulant solenniser ses folies et son culte, avait rassemblé dans cette ville les meilleures dépouilles des peuples, les perles, l'or, l'argent, les marbres. Le Fils de Dieu, plus fort que lui, est

survenu et a livré ces trophées aux Apôtres et aux martyrs. Ce qui servait à l'idolâtrie tourne à l'honneur des églises saintes. Le trompeur a été pris dans son piége ; lui et les siens ont fait un long travail pour l'ornement du trône du Fils de l'Eternel. »

Anisi parlait ce docteur du treizième siècle, répondant par avance aux questions de nos jours.

XVII

PAROLES DE L'ÉVÊQUE DE TULLE. — PIERRE.

L'évêque nous disait ensuite la gloire de Pierre et sa longue durée :

« Jésus-Christ demanda un jour aux Apôtres : Qe disent les hommes de moi ? Pierre répondit : Les uns disent que vous êtes Elie ; les autres, Jean-Baptiste ; quelques-uns, l'un des prophètes. — Et vous, reprit Jésus, qui croyez-vous que je suis ? Pierre, aussitôt : — Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! Alors Jésus-Christ parla ainsi à

Pierre : —Tu es heureux, Simon, fils de Jean, parce que ni le sang ni la chair ne t'ont révélé cela, mais bien mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre ; sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

« *Tu es heureux !* Quel est donc le bonheur qui vient d'échoir au pêcheur de Galilée ? Certainement sa condition sur la terre n'est pas changée : sa cabane n'a pas été transformée en palais ; il lui reste, après comme avant, son dur métier à faire dans l'eau des lacs ; et tout à l'heute il s'entendra dire que sa vie, inondée de sollicitudes, aboutira au gibet. De quel bonheur veut donc parler Notre-Seigneur ? Le Verbe incarné ne profane pas les termes, il n'applique pas à des leurres le signe des réalités. Or, il n'y a qu'un seul bonheur par excellence : celui de Dieu. Pierre en est devenu participant.

« Le bonheur de Dieu consistant dans la connaissance qu'il a de lui-même, évidemment l'homme n'a nul droit naturel d'y prétendre. Dieu seul, en effet, se voit et se connaît dans son essence infinie. Une intelligence créée ne s'élèvera jamais par ses propres forces à une telle contemplation. Mais Dieu met en nous sa propre lumière, un rayon de son puissant regard ; lorsqu'un jour nous

le verrons tel qu'il est, à cause de cela nous lui serons semblables.

« Un être ne peut pas entreprendre les périodes de son existence sans lien ni rapport avec le but qui lui est assigné ; l'avenir de cet être n'aurait pas de raison dans son passé ; sa destinée se composerait de scènes brusques et inattendues.

« Au moment où nous sommes, les ombres de la terre, les fumées de nos cerveaux grossiers sont des obstacles à la claire vision : et cependant faut-il bien que le bonheur auquel nous sommes appelés commence pour nous de quelque manière. La foi est une forme adaptée à notre situation présente ; comme lumière, elle nous tient lieu de la vision intuitive ; comme objet, elle est une substance complète des choses divines. La personne de Jésus-Christ est le prisme tempéré sous lequel ces choses s'offrent à nous. Que Dieu daigne donc révéler son Fils Jésus-Christ et donner la lumière qui le fera voir.

« En effet, dans cette personne adorable sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ; le Verbe est l'image substantielle de Dieu ; Dieu lui-même et les archétypes des êtres résident en lui ; qui connaît le Verbe connaît l'essence infinie. L'humanité dont il se couvre n'est qu'un gra-

cieux nuage pour adoucir ses dards de feu. Les nues diaphanes consolent l'œil infirme, elles n'ensevelissent pas le soleil.

« Pierre, qui vient de témoigner si hautement par sa réponse qu'il a la connaissance pleine et exacte de Jésus-Christ, possède donc le vrai bonheur, puisque dans Jésus-Christ il voit Dieu. Si celui-ci est voilé, il n'en est pas moins très-réel. Le voile interposé est un accident de la période présente ; l'objet est bien l'objet du bonheur.

« Mais il importe que Pierre sache d'où lui vient la connaissance du Verbe incarné, afin qu'il rapporte à sa vraie source le bonheur qu'elle lui procure. Jésus-Christ se hâte de le lui apprendre. Cet homme n'est que sang et chair, c'est-à-dire il ne possède que les facultés bornées de l'esprit humain. Au sein d'une pareille substance ne fleurit par spontanément la connaissance surnaturelle ; un principe supérieur l'y a mise, le Père céleste lui-même, l'Illuminateur infini.

« Ce que Pierre tout seul n'aurait pas découvert, les autres hommes ne le découvriraient pas davantage. L'impuissance de Pierre sur ce point ne dérive pas de son esprit inculte, mais de sa nature. La nature humaine est la même partout. La Grèce eut de grands esprits : ils ne montèrent

jamais jusque-là. Les intelligences des âges récents, mieux placées, ce me semble, y échouent comme le reste. Nul donc n'aura la connaissance du vrai bonheur, que celui qui en reçoit la révélation de Dieu.

« Après avoir dit à Simon, fils de Jean, qu'il est heureux par sa profession de foi; que cette foi ne lui vient ni de la chair, ni du sang, mais du Père céleste, Jésus-Christ ajoute : « Et moi je te dis que tu es Pierre; sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » La pensée de Jésus-Christ apparaît tout entière dans ces derniers mots. Nous savons à présent comment la connaissance surnaturelle du Verbe incarné va s'étendre et se conserver parmi les hommes.

« Jésus-Christ ne veut pas d'intelligences mises en rapport isolément avec lui, son but est de former une grande société spirituelle; chaque membre doit être lié à tous les autres et à un chef. Ce plan va mieux aux tendances de l'être humain, qui est né social; cela est beau, plein de solennité. Par ce mode, les âmes sont préservées et des écarts individuels et du fatalisme. Enfin, c'est la réalisation en cette terre de la cité divine du paradis. Que pouvons-nous avoir de bon et de solide ici-bas qui ne corresponde à un type du ciel?

« L'Eglise est donc un édifice; les âmes en sont les assises brillantes; Pierre, le vaste rocher, en est le fondement. Ainsi que les murs empruntent leur vigueur à la pierre primitive, et tirent de son flanc robuste le nerf qui les fait tenir debout, les âmes n'auront la connaissance vitale du Verbe que par leur lien avec Pierre.

« Quoi de plus uni au fondement que les murs de l'édifice? Ne semble-t-il pas qu'ils écoutent docilement sa voix, craignant de dévier de la règle architecturale et de tomber? On dirait comme un enseignement issu des profondeurs de la base jusqu'aux lignes les plus lointaines, une doctrine prolongée de stabilité et de force. Voilà le devoir des murailles, s'il est permis de parler de la sorte. Mais à son tour le fondement doit rester immobile, dans le point où l'a posé l'ouvrier. Ce n'est qu'à cette condition que les maçonneries jetées dans les airs auront des garanties contre l'orage.

« Si jamais Pierre se troublait dans son dire, si la connaissance du Verbe incarné, qui resplendissait naguère éclatante sur sa lèvre, y était supplantée un jour par de mensongers oracles, que deviendrait l'Eglise? Jésus-Christ lui-même nous rassure : « Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas. » Ne craignez point : puisque l'Eglise

doit traverser les tempêtes, puisque les assauts les plus violents expireront au pied de ses murs, il n'y a plus à douter que son fondement ne soit inébranlable.

« Mais une vie d'homme sera-t-elle la mesure de la durée de l'Eglise? Et après Pierre tout sera-t-il fini? La pompe du langage employé par Jésus-Christ, lui d'ordinaire si simple dans sa diction; les grandes images de rocher aux dimensions vastes, d'enfer vaincu, d'édifice essuyant les tempêtes, cadrent mal avec l'idée d'une construction mesquine, monument de quelques heures... Ne nous fatiguons pas à résoudre un problème absurde. La tradition du Verbe incarné persévère ininterrompue : Pierre vivra dans ses successeurs; ce glorieux Elu est une semence vive d'où écloront jusqu'à la fin d'autres lui-même.

« Pierre, crucifié sous Néron, a une réelle immortalité. Il y a dix-huit siècles qu'il renaît toujours; il ne cessera de renaître. Jusqu'à la fin, il dira sa foi, « douce et infatigable Philomèle. » Aux accents de cette mélodie, la voix des foules s'anime et chante Jésus, le Christ, le Fils du Dieu vivant. La solidité de la foi, qui fut louée dans le Prince des Apôtres, est perpétuelle; et tout comme reste ce que Pierre a cru dans le Christ, ainsi reste ce que le Christ a établi dans la personne de Pierre.

« Oui, Jésus a pris Pierre avant tous les autres et l'a posé comme un vaste et dur rocher dans les fosses de cette vallée de pleurs, afin que, portant tous les chrétiens construits en édifice, il les élevât dans les hauteurs, c'est-à-dire jusqu'au domicile de notre espérance... Par Pierre donc, la solidité des églises subsiste et ne fléchit pas. En cette base, nous sommes enracinés invinciblement. On l'a vu bien souvent, on le verra toujours. Cela est prophétisé, l'histoire de Pierre est faite à l'avance : La lutte, la douleur, mais aussi l'immanquable victoire.

« Viennent donc, au gré de l'enfer, les persécutions, les hérésies, les erreurs de tout genre. Rome est la terre de la lumière et du triomphe, inhospitalière au mensonge, patrie libre de la vérité. Le ciel n'a pas un angle où l'erreur puisse mettre le pied; l'Eglise de Rome, sa sincère et immédiate image, n'est pas de moindre condition. Là règne le Voyant sublime, imperturbable contemplateur du Verbe qui s'incarna. Attaché au plus grand des spectacles, son œil ne se déssèche point sur un fantôme. Si son radieux domaine fut clos de remparts, ce ne fut point pour qu'il dégénérât en territoire jonché un jour de fictions épuisées. Dieu n'élève de barrières que contre la nuit; il est la lumière! Qu'est-ce qu'une science, une philosophie, une découverte? Sans doute,

un idéal apparu, mais idéal cerné de limites. Le très-riche, l'infini, le substantiel, l'indéfectible idéal, c'est le Verbe. Il suffit aux visions de l'éternité; comment ne suffirait-il pas au regard du temps ? »

Voilà bien ce que notre ami Melchior appelle « Un discours fondé lui-même sur la pierre, et fait pour devenir fondement à son tour. » L'on s'établit là-dessus, l'on s'y trouve affermi, l'on sent monter en soi ces essences précieuses et fortes, cette eau et ce miel que recèle la pierre mystique, cette huile que l'olivier tire du rocher. Quand j'entends l'évêque de Tulle, c'est alors que je connais la supériorité du docteur sur le rhéteur, même très-disert, et celle du thhéologien sur le politique, même très-important. Cette parole soulage de l'argument trivial et de l'éloquence vulgaire, qui abondent si désastreusement au temps où nous sommes. On nons jette tant de vieilles sottises, et nous rendons, hélas! tant de phrases toutes faites, et qui ne vont pas toujours au fond. Je sais que ces phrases toutes faites ont l'avantage de passer tout droit. « Il faut du foin, » me répondait un homme d'esprit à qui je marquais mon étonnement des appluadissements qu'il accordait à certaines sonores pauvretés. Mais le « foin » appesantit ceux qui seraient capables d'une autre nourriture, et nous ne tardons guère à voir que l'in-

telligence humaine ne se nourrit pas de foin, et que les causes divines ne se soutiennent pas par l'abondance des lieux communs qui suffisent aux causes humaines. Quand nous défendons le pouvoir temporel du Pape par les raisons qui seraient aussi applicables au Grand-Turc, nous finissons par sentir nous-mêmes que ces raisons, quoique bonnes, ne peuvent rien, par conséquent ne valent rien. Tirons-nous donc des arguments caducs, ou du moins n'y demeurons pas exclusivement, et employons les raisons de Dieu pour défendre l'œuvre de Dieu; forçons le monde à les entendre. Alors mesurant la profondeur et du fondement de l'édifice et de notre foi, l'ennemi comprendra qu'il n'y peut atteindre; perdra l'assurance de la victoire, nous voyant en assurance de n'être pas ébranlés.

XVIII

RETOUR A SAINT-PAUL.

Il y a des gens que j'aime, qui ne trouvent dans Rome rien de manqué, rien d'imparfait. Il

suffit que ce soit à Rome. J'étais tout à l'heure en face d'un défenseur très-résolu de la basilique de Saint-Paul. Et que dirai-je? Ses raisons, dictées par l'amour, m'ont presque fait admirer ce que j'avais vu tout autrement qu'en beau. Quel avocat que l'amour, et quel inventeur de beauté!

Ah! vous blâmez l'extérieur de la basilique de Saint-Paul! vous! Il vous paraît mesquin! Mais c'est ainsi qu'il doit paraître! Ce premier aspect mesquin, c'est l'aspect de l'Apôtre lui-même. « Saint Paul vous apparaîtrait dans sa chair mortelle, que verriez-vous? Un homme court de taille et de maigre apparence, dit Bossuet. Voilà juste le monument..... » Et comme cet éloge laisse à désirer, on ajoute : « Attendez que tout le plan de l'architecte soit rempli. C'est déjà quelque chose d'avoir taillé une colline romaine et d'avoir déplacé une voie d'Ostie pour niveler toute une place jusqu'au Tibre. Mais il faut sur le Tibre un pont, puis une avenue, un *quadriportico,* un *atrium* pour arriver à la mosaïque de la façade. Ce dehors aura son grandiose. Le petit homme de tout à l'heure parlera, ses yeux s'éclaireront, et vous verrez. » Que répondre à cela? J'inclinai la tête. L'apologiste poursuivit :

« Et l'intérieur! J'y entrai l'autre jour avec un évêque de France, à l'heure de cette belle lu-

mière qui précède l'*Ave Maria*. Nous avancions émus, traversant les grands reflets et les grandes ombres des colonnes, entre ces deux files de deux cent soixante Papes. Les premières marches de la Confession nous arrêtèrent devant les évangélistes et les vingt-quatre vieillards, sous l'arc de Placidie, en face du Christ de la mosaïque, en face d'une des plus saisissantes représentations que l'art ait su donner de Dieu. Nous étions agenouillés, priant saint Paul de parler pour nous. Il répondait la grande parole, la parole de ses lèvres, de son cœur et de sa tombe : *Mihi vivere Christus est et mori lucrum!* Et le Christ, de son arc-en-ciel : *Tu es vas electionis!* Et l'Eglise, par l'acclamation qui resplendit en lettres d'or autour du baldaquin : *Sancte Paule Apostole, prædicator veritatis in universo mundo!* Et tout ce chœur d'apôtres, de vieillards, de Papes, d'évangélistes, nous conviait à ce *Gloria in excelsis* que nulle part au monde nul n'a chanté si bien. C'est unique, c'est vivant, c'est permanent. L'Apôtre est là, confessant la foi devant Néron. L'hémicycle du prétoire nous montre encore le trône vide du César. Le juge vient de descendre en enfer, le martyr monte au ciel d'où retentit son hosanna. Non, ce moment n'a jamais passé! Mais, pour que l'impression soit dans toute sa force, il faut une basilique neuve, fraîche, resplendissante, et

plus elle est césarienne et classique, plus elle est ce qu'elle doit être. Quel besoin d'attendre deux siècles encore? Il y en a déjà dix-huit ici... Cette basilique est neuve, mais elle n'est pas nouvelle; elle est jeune comme une jeune reine qui porte au front sa couronne splendide d'antiquité..... »

Je continuais de ne pas répondre, mais mon interlocuteur vit bien que je continuais de ne pas trouver que la basilique fût très-belle. Il ne voulut point me laisser cela.

« Il y a, poursuivit-il, un point de vue de la durée, où vous n'avez pas su vous placer. La durée, c'est le rajeunissement perpétuel. Prenez le symbole du phénix, qui exprime bien cette idée. Le phénix est-il vieux? est-il jeune? Ni l'un ni l'autre. Il n'est pas vieux lorsqu'il entre dans les flammes, puisqu'il sera jeune tout à l'heure; et lorsqu'il sort des flammes, il n'est pas jeune, puisque c'est le même phénix qui a toujours été. Il est brillant de jeunesse et brillant d'antiquité : il est immortel. Voilà justement le caractère de cette église, sortie des flammes avec tous ses souvenirs et toute sa vie. Dans ces flammes qui ont consumé la pierre et le bois dont elle était faite, elle n'a pas laissé une heure des siècles qu'elle a vécus. Donc,

l'antiquité est ici. A côté de Grégoire et de Pie IX, leur donnant la main à travers les siècles, sont les Papes qui ont fondé et achevé l'édifice ancien. Ils y sont entourés de l'immense cortége des Saints, des prêtres et des fidèles qui n'ont cessé de visiter ce lieu sacré et d'y verser le flot fécond de la prière. Benoît, le fils des Samnites, est assis au seuil dans sa chaise curule, au milieu des trophées du dictateur Camille, parmi les colonnes apportées des ruines de Veïes. N'y voyez-vous pas aussi Brigitte de Suède, prosternée devant le Crucifix éternel? N'y voyez-vous pas Photine, la Samaritaine, dont une sublime harmonie de la Providence voulut que les restes fussent apportés auprès de ceux de Paul, elle qui fut comme une première ébauche de ce grand ouvrage de Jésus-Christ? Parce que votre œil ne saisit point ces magnificences, vous dites qu'elles ne sont pas!... »

J'étais vaincu. Un dernier coup ne semblait point nécessaire. Il ne me fut pas pourtant épargné, et ce fut le plus dur.

« Vous connaissez bien Edgar? me dit le vengeur de Saint-Paul-hors-les-murs. — Edgar? — Oui, le grand Edgar, l'unique Edgar, Edgar Quinet? — Certes, je connais cet Edgar... sous le nom de Coquelet. Coquelet prophète! — Eh bien, Edgar aussi a cru que la vieille basilique

avait péri dans les flammes, et il a dit que le siècle présent ne la reverrait plus, que les siècles futurs ne la connaîtraient pas. Cherchez dans les vieilles revues de 1830, une page où ledit prophète Edgar raconte une visite aux ruines de Saint-Paul incendié, et tire un horoscope sur la chute infaillible du christianisme croulant avec ses basiliques. Vous saurez ce qu'un homme peut dire de plus ridicule dans le genre sérieux; et, considérant combien il s'est trompé pour avoir cru que cette basilique était à terre, parce qu'il en comtemplait joyeusement les ruines, vous comprendrez combien vous auriez tort de la croire neuve, parce que vous y voyez encore les ouvriers... »

XIX

LA CANONISATION.

Certains savants, Coquelet entre autres, trouvent l'origine de la canonisation dans l'apothéose des païens, appelée aussi consécration. Ils se trompent.

L'apothéose n'était que l'inscription solennelle d'un homme au rang des dieux. Cet honneur, décidé d'avance par la politique, n'exigeait nulle procédure. Il suffisait d'un témoin déclarant avoir vu le consacré monter au ciel. Ainsi Romulus devint Dieu sur le seul témoignage de Proculus, soudoyé par ses meurtriers. Un prétorien rendit le même service à Auguste. Plus tard, quand Rome fut bien formée aux mœurs impériales, il se trouva un sénateur pour attester que l'âme de Drusille, sœur incestueuse de Caligula, lui était apparue s'élançant dans la gloire. Preuve qu'un témoin suffisait, car tout le Sénat aurait bien juré. Afin de faciliter la créance populaire, on lâchait du bûcher un aigle; cet oiseau était censé porter au ciel l'âme du défunt. Par l'apothéose, l'Olympe se peupla d'une compagnie dont, au surplus, il était digne. Aucun empereur n'avait à rougir de rien devant aucun dieu; Livie, Drusille, Faustine, pouvaient s'asseoir à côté de Vénus, de Junon, même de la chaste Diane. Mais il fallait appartenir au sang des maîtres; point d'apothéose officielle pour les simples particuliers.

La canonisation ne met personne au rang divin. Un jugement solennel de l'Eglise, prononcé après de longues enquêtes, affermi sur la multitude des témoignages et des miracles, place dans

le catalogue des amis de Dieu, non-seulement des rois et des princes, mais toutes sortes d'hommes. L'Eglise tient pour néant la haute origine, les grands emplois, toute gloire humaine; elle ne fait compte que des vertus héroïques pratiquées, ou de la mort endurée pour Jésus-Christ; elle ne considère que les miracles qui attestent que ces hommes vivent devant Dieu.

La canonisation se fonde sur la doctrine catholique du culte, de l'invocation et de l'intercession des Saints. L'Eglise veut nous donner des patrons dans le ciel, mais elle se réserve de décider qui mérite d'être prié publiquement. Autrement la folie humaine se mettrait à faire des dieux; elle les ferait bientôt de la même chair dont les composaient les païens.

L'Ancien Testament rend témoignage du culte à décerner aux Saints. Néanmoins l'Ecriture est brève sur ce chapitre; l'esprit de Dieu ménageait la foi d'un peuple enclin à la superstition polythéiste. La même raison, dans les premiers siècles, obligea l'Eglise à ne pas proposer toute la doctrine sur l'invocation des Saints. Il fallait éviter que les Gentils, récemment convertis du polythéisme, ne s'écartassent de la foi au seul Rédempteur, et reportant tout leur culte sur les Saints, ne fissent que changer de dieux. Les

païens en accusèrent les fidèles à l'occasion de leur dévotion envers les martyrs; de longues polémiques furent nécessaires pour montrer quel genre de culte le christianisme rend à ces héros.

Les martyrs *vindicati* étaient ceux dont la mort avait été discutée et reconnue bienheureuse. Il fallait savoir si le martyr était mort dans l'unité de l'Eglise, s'il n'avait pas souffert par vaine gloire ou autre motif mondain, et enfin connaître la cause de la mort, car *martyrem non facit pœna, sed causa.* Alors le jugement était rendu par l'évêque. Des lettres encycliques transmettaient au Pape d'abord, puis d'une église à l'autre, les noms et les actes des martyrs, et ainsi le culte s'étendait. Le culte des confesseurs vint ensuite. A l'égard des confesseurs, le jugement ecclésiastique était encore plus nécessaire. On recueillait, on contrôlait avec le plus grand soin les actes de vertus. L'Eglise abolit le culte que l'erreur du peuple rendait à quelques hommes dont la vie n'avait pas été suffisamment examinée, ou dont les miracles n'étaient pas prouvés.

Le premier exemple certain de canonisation par le Pape est de 993. Les cérémonies s'établirent peu à peu. Elles sont déjà développées dans le récit

de la canonisation de sainte Brigitte, par Boniface IX, en 1392. La pratique actuelle est observée depuis Sixte IV, mais l'essentiel s'est fait toujours. Dès le commencement, l'Esprit saint a inspiré à l'Eglise le nécessaire du culte en toute chose. Que l'Eglise rentre demain dans les catacombes, elle s'y trouvera aussi entière qu'aux époques de sa plus grande splendeur. Un peu de pain, un peu de vin, et elle offre le sacrifice ; une parole, et elle lie et délie ; une parole, et elle retranche ; une parole, et elle canonise. Et contre cette parole le monde entier ne peut rien.

Lorsque l'ami de Dieu est inscrit au catalogue éternel, l'Eglise ordonne de le considérer comme Saint ; les fidèles l'invoquent, et il n'est pas permis de prier pour lui ; on lui élève des églises et l'on consacre des autels sous son invocation ; le sacrifice de la messe est offert à Dieu en son honneur ; des jours de fête et des anniversaires lui sont attribués ; ses images sont dépeintes avec auréole ; ses reliques sont vénérées publiquement.

Tel est l'immense honneur que le Saint-Père va décerner à vingt-six martyrs tués au Japon, il y a deux siècles et demi, le 5 février 1597 ; cinq Espagnols, un Portugais, un Chinois, dix-neuf indi-

gènes. Ils furent les prémices de cette chrétienté japonaise, si vite florissante, si vite noyée dans le sang. Saint François-Xavier avait porté l'Evangile au Japon en 1549-1551. En 1587, après trente-huit années de paix, la mission comptait six cent mille fidèles. Des ambassadeurs vinrent à Rome, l'on put prévoir le moment où toute cette vigoureuse portion de l'Asie entrerait pacifiquement dans la famille chrétienne. Une usurpation au Japon, la révolution du protestantisme en Europe fermèrent à la civilisation le champ immense que la sainteté de François-Xavier lui avait ouvert.

L'usurpateur japonais était ce que le monde appelle un grand homme ; il était aussi un grand débauché. La morale chrétienne commença à lui déplaire ; la fierté chrétienne l'irrita plus encore en refusant de l'adorer. Il décréta la persécution.

Les premiers coups tombèrent sur les Franciscains, adjoints depuis quelques années aux Jésuites. Les indigènes arrêtés en même temps que ces religieux leur étaient la plupart attachés comme catéchistes. Il y avait dans le nombre trois enfants de quatorze, onze et dix ans. Tous, jusques aux enfants, avaient déjà donné des exemples de piété et de grande vertu ; plusieurs possédaient des talents remarquables. Deux simples artisans se firent prendre par suite de leur ardeur à servir

les martyrs. Tous subirent des supplices préliminaires, les mutilations, la prison, les dures avanies. On provoqua contre eux les insultes de la canaille ; pas plus au Japon qu'ailleurs, la canaille ne refusa son concours aux bourreaux. De leur côté, les chrétiens, se déclarant hautement pour Jésus-Christ, rendaient publiquement hommage aux confesseurs insultés, demandant à partager leur sort. Les confesseurs surabondaient de force et de joie. L'un des enfants, Thomas Cosaki, arrêté avec son père, Michel, écrivait à sa mère : « N'ayez aucune peine à mon sujet ni au sujet de mon père : nous irons vous attendre en paradis. » Louis Ibarki avait onze ans. Un païen puissant lui promit sa délivrance s'il voulait apostasier. L'enfant répondit : « Sauve-toi toi-même en te faisant chrétien. » C'est la réponse de saint Louis de France ; l'enfant peut-être le savait. On les traîna de Méaco à Nangasaki, durant trois cents lieues, la corde au cou. Louis Ibarki fut de nouveau tenté ; il refusa de nouveau la vie. Antoine de Nangasaki, enfant de dix ans, vit venir à lui son père et sa mère, tous deux infidèles. Ils le supplièrent en pleurant de se sauver, et lui offrirent tous leurs biens. Il les reprit doucement de lui proposer des biens passagers pour lui faire perdre les biens éternels. Et se dépouillant de son vêtement : « Voilà, dit-il, ce que vous m'avez donné ! » Il ajouta : « Ne pleurez pas ; dans une heure je serai devant Dieu et je prierai pour vous. »

Ils devaient être crucifiés. Les croix préparées sur une colline aux portes de la ville portaient chacune leur écriteau. Les Saints les saluèrent avec amour. Le P. Martin de l'Ascension, prêtre, entonna le *Benedictus ;* le jeune Louis voulut embrasser la croix sur laquelle il lut son nom ; le P. Pierre-Baptiste Blasquès, chef de la mission, noble Castillan, demanda d'avoir les pieds et les maains cloués, mais on se contenta de l'attacher comme les autres par des anneaux ; et tandis qu'on l'attachait, sollicitant encore l'exécuteur et lui montrant la paume de sa main, il disait : « Clouez ici, mon frère. » Invité par le petit Antoine, dont la croix touchait la sienne, il chanta le *Te Deum,* et le saint enfant commença ensuite de chanter le psaume *Laudate pueri Dominum ;* enfants, louez le Seigneur ! Un coup de lance éteignit sa voix et sa vie. Le jeune Louis criait : « Paradis ! Paradis ! » Paul Miki demandait à Dieu la conversion du prince et de son peuple. Jean Soan, exhorté par son père debout au pied de la croix, l'encourageait à son tour. Les autres priaient à haute voix ; tous pardonnèrent à leurs bourreaux. Ils eurent tous la poitrine percée d'un coup de lance. Le sang de Jean Saon couvrit son père. Aussitôt les chrétiens, témoins de la scène, repoussant les gardes, recueillirent le sang et se partagèrent les vêtements des martyrs. Il y eut d'éclatants miracles. Les martyrs restèrent beaux et

vermeils sur la croix, comme doucement endormis; les oiseaux de proie respectèrent leur corps; un enfant mort, porté par sa mère au pied de la croix de saint Pierre-Baptiste, y fut ressuscité; et le même Saint, après son martyre, fut plusieurs fois vu disant sa messe dans sa maison de Nangasaki, assisté du jeune Antoine. En quelques mois, dix mille païens se convertirent. Ces faits sont tirés des Actes authentiques dressés par l'évêque dans le courant du même mois. Tout y ressemble aux récits des temps primitifs, et c'est encore ce que nous lisons aujourd'hui dans les *Annales de la Propagation de la Foi,* écrites par « des témoins qui se font égorger. » Même foi, mêmes persécuteurs, même populace, mêmes supplices, mêmes âmes, mêmes grâces de Dieu.

Rome est le pays des questions hardies, et elles y sont soutenues hardiment, parce qu'il n'y a point de lieu où l'on soit plus assuré d'atteindre à l'évidence par le légitime emploi de la raison. Il y a donc ici des docteurs qui posent au sein des écoles la question de savoir si le jugement de canonisation est infaillible. Vous êtes surpris peut-être? Les écoles en entendent bien d'autres! Ecoutez ce que l'on répond à ces questionneurs. Un sommaire des arguments du cardinal de Lauréa vous persuadera

que les théologiens savent aussi se servir de la raison :

« Il serait hérétique de soutenir que le Souverain Pontife peut errer dans les lois qu'il établit pour l'Eglise universelle : or, en canonisant un Saint, il ordonne à toute l'Eglise de le vénérer comme Saint et régnant dans le ciel. Celui donc qui nie l'infaillibilité dans la canonisation des Saints est hérétique.

« Le Pape et l'Eglise peuvent définir comme de foi la conséquence de deux prémisses, dont l'une est de foi et l'autre moralement certaine; or, il est de foi que celui qui persévère dans l'observance des commandements est sauvé et doit jouir du bonheur éternel. En outre, les procès de canonisation donnent la certitude morale que le héros de l'Evangile a persévéré dans l'observation des commandements, qu'il a pratiqué les vertus au degré héroïque, qu'il a brillé par des miracles après sa mort : donc les Souverains Pontifes, après avoir conclu de ces prémisses que les *canonisandi* sont Saints et jouissent de la vision de Dieu, ont très-bien pu définir qu'on devait le croire comme de foi, ainsi qu'on le voit dans les bulles, lesquelles portent que le canonisé est Saint et qu'il faut le croire fidèlement et fermement.

« On admet que ce qui n'est pas révélé de Dieu au moins implicitement ne peut être l'objet de la foi; mais on ajoute que l'Ecriture décrit les qualités et les vertus de ceux qui doivent être sauvés et régner avec Dieu. Or, n'est-il pas vrai de dire que tous ceux-là seront sauvés qui auront persévéré dans ces conditions jusqu'à la fin? De plus, lorsque le Souverain Pontife, après avoir recueilli les preuves juridiques des vertus et des miracles, juge que tel serviteur de Dieu est un de ceux dont le salut nous est assuré par une révélation implicite, il ne rend pas un jugement purement naturel, il ne se fonde pas sur un pur raisonnement théologique; mais, comme en prononçant ce jugement, il a l'intention de rendre le culte du Saint obligatoire dans l'Eglise universelle, il obtient une assistance spéciale du Saint-Esprit. Par cette assistance il connaît certainement, infailliblement, que le serviteur de Dieu a pratiqué des vertus héroïques, que des miracles ont été opérés par son intercession, qu'il est par conséquent un de ceux dont Dieu a révélé implicitement la gloire éternelle. La majeure est révélée; la mineure se déduit d'un raisonnement théologique, et le Pape en connaît la vérité par instinct du Saint-Esprit : la conclusion, qui dépend de la majeure révélée et de la mineure inspirée, peut et doit être dite objet de la foi. »

Ainsi raisonne le cardinal de Lauréa, et j'avoue que son raisonnement me suffit et au-delà pour croire « comme de foi » que les martyrs du Japon jouissent de la présence de Dieu et prient Dieu pour nous. Je refuse la licence qui m'est encore laissée de penser presque sans hérésie que le Saint-Père a pu se tromper et que ces admirables martyrs ns sont peut-être pas saints. Coquelet s'empare de cette précieuse liberté. Devenu catholique, il tient à l'être le moins possible et à ne pas le paraître du tout. C'est la perfection du gallican. L'étrange manie, et qu'un gallican est une petite chose ! Mais l'Eglise sait qu'il y a des esprits de travers ; elle est bonne et patiente pour eux et leur lâche de la courroie jusqu'aux dernières limites du possible. C'est beaucoup que Coquelet veuille n'être pas hérétique. Laissons le sur ce parapet où se plaît sa nature bavarde, illogique et inutile. Pour nous, tenons au centre ; là seulement on peut combattre armé de toutes pièces, les deux pieds affermis. Et pour terminer, admirez comme l'Eglise rend bon compte de tout. Tout ce qu'elle fait est plein de magnificence et de hardiesse, et telle est parfois l'étrange grandeur de la chose, qu'elle semble n'être qu'un pur élan du cœur ou de l'esprit, un rêve de l'homme exalté jusqu'au plus inconcevable délire, une construction de nuages qui ne repose sur rien. Mais regardez : vous reconnais-

sez aussitôt une structure aussi savante que solide; tout est bâti comme le dôme de Saint-Pierre; depuis la première assise posée sur le sol jusqu'à la croix posée sur le faîte, tout se tient, tout se lie et tous les matériaux sont éprouvés. Etudier la foi, quel inénarrable contentement de la raison!

Voilà donc ces glorieux martyrs placés sur les autels à côté des Cécile, des Agnès, des Luce, des Laurent et de tant d'autres qui, depuis dix-huit siècles, ont versé leur sang pour assurer au monde le bienfait de Jésus-Christ. Par l'autorité de Pierre toujours vivant, Xavier avait porté la foi parmi ces hommes des régions lointaines, sur lesquelles le Sauveur avait aussi les yeux lorsqu'il expira : les voilà dans ce rang auguste des témoins du Christ, ils y sont par l'autorité de Pierre toujours vivant. Bienheureux les doux! Bienheureux ceux qui pleurent! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car ils auront un royaume dans le ciel! Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu! Les voilà, tont est accompli.

La grande basilique est ouverte, elle est en fête, pleine de lumières et de parfums, ornée de

bannières où sont dépeints la mort et les miracles de ces athlètes qui ont combattu si loin, il y a si longtemps; trois cents évêques, quatre mille prêtres, cinquante mille fidèles y sont rassemblés, délégués de toutes les églises et de tous les peuples qui vivent sur la surface de la terre. Le Souverain Pontife préside, et il n'y a personne ici qui ne le salue de la parole du Christ : *Tu es Petrus!* Il a prié; il ceint la mitre et s'assied dans sa chaire, comme docteur de l'Eglise universelle. O Pierre, parlez! dites-nous les paroles qui ne périront pas et qui ne seront point contestées! Toute l'assemblée se lève pour entendre, pour obéir. Et les paroles qu'il prononce sont celles-ci :

« En l'honneur de la sainte et indivisible Tri-
« nité, pour l'exaltation de la foi catholique et
« pour l'accroissement de la religion chrétienne,
« par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ,
« des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et la
« nôtre; après une mûre délibération, et ayant
« souvent imploré le secours divin; de l'avis de
« nos Vénérables Frères les Cardinaux de la sainte
« Eglise Romaine, les patriarches, archevêques
« et évêques présents dans la Ville, nous décré-
« tons et définissons saints : Les bienheureux
« Pierre-Baptiste, Martin, Paul et leurs compa-
« gnons, tous martyrs; statuant que leur mémoire

« devra être rappelée tous les ans avec une pieuse « dévotion dans l'Eglise universelle, le 5 février, « où ils ont souffert pour le Christ parmi les « saints martyrs. Au nom du Père, et du Fils « et du Saint-Esprit. *Amen.* »

Après ces mots, le Saint-Père entonna le *Te Deum*. Quarante mille voix l'achevèrent au son des cloches du Vatican qui éveillaient celles de toute la ville. Ensuite, le premier des cardinaux diacres assistants dit à haute voix : « Priez pour « nous, Pierre-Baptiste, Paul et vos compagnons. « *Alleluia.* »

Le peuple répondit : *Alleluia*, *Amen*, et ce fut la fin de l'acte de canonisation.

Hélas ! quel contraste à tant de grandeur et de beauté, quel contraste effrayant que le spectacle d'un monde qui n'y comprend rien, ou ne s'en émeut pas, ou enfin s'en irrite comme d'un défi porté à la raison ! Je vois, j'entends d'ici des hommes qui s'étonneront que le Pape, auquel ils accordent des lumières, fasse encore des Saints et croie aux miracles. Ils s'étonneront de sa croyance, et n'auront pas le courage d'examiner sur quels motifs il croit; et d'autres hausseront les épaules et d'autres hurleront des blasphèmes...

Oui, nous sommes à Rome, dans une oasis de foi, d'intelligence et de sérénité. Mais il ne faut pas regarder par-dessus les murs et braquer la longue-vue sur la civilisation ! La civilisation s'occupe de ses canonisations à elle, les canonisations civiles : elle accroche au coin des rues les noms de ses illustres, elle les grave sur ses monuments lourds et muets ; elle décerne l'apothéose à ses savants, à ses histrions, surtout à ses gens de guerre, à ceux qui l'ont bien enflée, à ceux qui l'ont bien gâtée, surtout à ceux pui l'ont bien saignée ; et elle se rit de l'erreur chrétienne qui canonise des fanatiques japonais...

Je crois néanmoins que le Pape vient de poser la première pierre de deux belles églises : l'une qui sera élevée dans le Japon, peut-être avant longtemps, aux portes de Nangasaki, sur la colline des crucifiés ; l'autre qui sera plus tard bâtie dans Rome même, aux frais du Japon, pour être, à l'ombre de Saint-Pierre, l'église nationale des Japonais, comme Saint-Louis est l'église nationale des Français. Et je le souhaite au Japon et à la civilisation européenne ! Car si le Japon ne reçoit que la civilisation militaire, il la paiera de plus de sang que la destruction du Christianisme ne lui en a coûté, et ce sang sera stérile ; et si la civilisatiou européenne ne garde

que le culte de ses grands hommes, elle tombera promptement dans des peurs et des détresses que ses savants ne conjureront pas, que ses histrions n'égayeront pas, et que ses hommes de guerre ne termineront pas.

XX

LE CAMP DES PRÉTORIENS.

Entre Sainte-Marie-Majeure et Sainte-Marie des Anges se trouve un vaste espace qui fut l'emplacement du camp des Prétoriens. Mgr de Mérode, ministre des Armes, l'a acheté et en a fait présent au Saint-Père, afin d'y bâtir une caserne. Cette sorte d'usine de la civilisation, si florissante dans tous les climats de l'Europe, n'existait pas ici; elle y est devenue nécessaire, la voilà qui va pousser. Puisse le ciel romain ne lui laisser jamais prendre les développements qu'elle reçoit ailleurs! La première pierre a été posée aujourd'hui, en présence du Pape. Je n'aurais pas voulu venir à Rome pour voir poser la première pierre d'une caserne; mais je reconnais

tous les jours combien Coquelet a raison de dire qu'il faut être de son temps. Du reste, cette caserne s'élève dans des conditions inaccoutumées. Il ne faudra qu'un peu de soin pour qu'elle soit une belle chose, et, avec la grâce de Dieu, elle pourra devenir une chose inutile. En fait de caserne, on ne peut souhaiter mieux.

Les vieux murs de Rome ferment le camp des Prétoriens. Par-dessus les murs, on y voit Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean de Latran et les montagnes; on voit ces arbres de la ville éternelle, ces pins et ces cyprès qui sont toujours si bien placés.

Un seul décor suffisait à la scène. Dans l'angle formé par le mur antique, sur le mur même, on avait assis une copie colossale de la statue de saint Pierre au Vatican. Haute de six mètres, elle dominait cet espace. Le piédestal disait deux paroles : la parole éternelle : *Tu es Petrus;* la parole du moment, très-auguste en ce moment : *Pro Petri sede.* C'est la devise de la médaille de Castelfidardo, Elle entoure la croix de Saint-Pierre, renversée, mais debout comme une épée tirée pour la justice. Epée des princes selon le cœur de Dieu, toute autre que l'épée des conquérants.

Je ne sais si, dans les fastes des armées, on rencontre beaucoup d'exemples d'un mémorial de défaite distribué aux soldats vaincus comme gage d'un éternel honneur et d'une victoire éternelle. En tous cas, cela est de mise dans l'empire de la Croix.

L'armée pontificale était là : sept à huit mille hommes. Le peuple de Rome y était aussi, et un grand et beau reste des foules de la canonisation, fidèles de toute langue, citoyens de Rome par le baptême et par le cœur. Le peuple se tenait en bon ordre, comme l'armée. A Rome, il n'y a point de turbulence; la multitude se contient elle-même par un sentiment qui domine la curiosité. Le concours était spontané. On a su que le Pape serait à la cérémonie, chacun a voulu venir. Cette ardeur de voir le Pape ne s'épuise pas et ne diminue pas. Pie IX apparut; armée et peuple tombèrent à genoux.

C'est Mgr Cullen, archevêque de Dublin, primat d'Irlande, qui officiait; homme plein de science, de force et de bénignité, vraie figure de sa chère patrie, dont il porte en lui toute la constance et toutes les douleurs. Il était escorté d'une vingtaine de jeunes soldats, reste de la brigade irlandaise. On chanta les litanies des Saints; la multitude répondait. Nous avions là une image

de ces temps où le peuple tout entier s'associait d'un cœur intelligent aux fonctions sacrées du culte, chantant les prières comme un chant du berceau et de la patrie.

Aux côtés du Pape, il y avait, à droite, le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, le fils du grand philosophe chrétien. Comme Joseph de Maistre, Bonald a laissé des fils, et la vénération s'est accrue devant son nom glorieux. A gauche, la Belgique était représentée par le majesteux et bon cardinal Sterkx, archevêque de Malines. Sur l'estrade pontificale, on voyait les autres cardinaux des nations. Cela s'était rencontré ainsi, comme pour bien montrer que cette caserne et ces soldats ne sont point des instruments de guerre. Point de cardinaux romains. Ils assistaient à une séance académique où Mgr Nardi, savant auditeur de la Sacrée Rote, devait parler sur les principes de 89; et je suis sûr qu'il a dit des choses pleines de sens, plus sincèrement libérales que tout ce qui sortira jamais de la bouche et de l'encrier de nos libéraux. Pour achever de donner la note du temps, telle qu'on la trouve à Rome, il y avait encore là des proscrits. On voyait sur l'estrade, la reine veuve de Naples et quelques-uns de ses jeunes enfants. Il y a présentement en Europe deux grandes terres d'asile, l'Angleterre et Rome. La puissante Angleterre

donne asile aux régicides, Rome aux princes détrônés. En général, c'est l'Angleterre que les princes admirent! Je souhaite aux princes napolitains d'aimer, d'admirer, de vénérer toujours Rome, même s'il arrive qu'ils n'aient plus besoin de cet abri. Et s'ils recouvrent le trône, il sera prouvé que l'ombre de Pierre ressuscite encore les morts.

La cérémonie faite, on prévint le Saint-Père que l'armée allait exécuter le « défilé. » Il demanda au cardinal de Bonald ce que c'est que le défilé? Il n'est pas bien au courant de ces jeux de la puissance humaine. Le défilé toutefois dut le satisfaire, car il lui fut une occasion de voir au vif le sentiment des Romains. A mesure que les petits corps de sa petite troupe passaient devant lui, des acclamations enthousiastes s'élevaient du sein des spectateurs; le peuple applaudissait l'armée.

Les premiers qui essuyèrent ce feu de cris et de fleurs furent les *palatins,* milice purement civile. Il n'y a certes pas de pareille garde nationale dans le monde entier. Elle est tout en or. Elle marche et manœuvre admirablement sous les ordres de son colonel, prince romain, très-bel officier. Ensuite vinrent les régiments de ligne. Beaucoup de ces soldats portent la médaille

de Castelfidardo. Ils ont été prisonniers du Piémont, qui a tout fait par menaces et par séduction pour les garder. Ils ont résisté et sont revenus sous le drapeau. Les plus grands applaudissements furent pour les zouaves. Les Français présents à la fête ne s'y épargnaient pas. Chacun d'eux connaissait au moins un de ces braves enfants ; tous savaient quels noms portent cette poussière, quels cœurs battent sous cet humble habit. Mais, du côté des Romains, il y eut une explosion supérieure encore pour les gendarmes, et rien n'est plus juste : aucune troupe au monde ne surpasse les gendarmes pontificaux en tenue, en vigueur, en discipline, en fidélité.

Qaund le Pape se retira, l'enthousiasme retrouva des forces pour le saluer. Sa bénédiction termina la journée. Pour terminer à mon tour et conclure, tout ce que je viens de raconter prouve, à ce qu'il me semble ?

Qu'une armée peut être une excellente chose, composée d'excellentes gens, et qui perfectionne encore les hommes dont elle est formée;

Qu'elle peut être aimée et respectée du peuple, même en ne se rendant, comme les gendarmes romains, redoutable qu'au petit nombre des mauvais sujets ;

Que le Pape, avec cette armée, pourrait parfaitement se soutenir au milieu de ce peuple, livré à ses propres sentiments;

Que l'armée romaine, toute volontaire et catholique, offre le type d'une armée nationale; et que ce type est ici plus parfait qu'ailleurs, sans exception;

Enfin, que des soldats qui chantent les litanies peuvent manœuvrer, se battre et mourir.

Si la largeur et la générosité présidaient aux conseils des nations, l'armée pontificale pourrait être l'école militaire la plus utile de l'Europe. Les enfants de famille, que tant de causes réduisent à une désastreuse oisiveté, viendraient ici apprendre le meilleur du métier de soldat, tout en donnant au Saint-Siége un appui doublement profitable pour eux-mêmes. Quelques années du service le plus honorable, et qu'il serait aisé de ne pas rendre stérile pour l'étude des Lettres, formeraient cette jeunesse aux saines disciplines du corps, de l'esprit et de l'âme..... — Quoi! dit Coquelet, pensez-vous pouvoir nous dissimuler que vous proposez une sorte de résurrection de l'ordre de Malte? Cela n'est plus de notre temps?

Coquelet voit loin. L'ordre de Malte pourrait

se rétablir. Malte à des religieux, Malte au Pape, quel péril pour la civilisation !

O civilisation de Coquelet !

XXI

PAROLES DE SAINT LÉON.

Nous nous sommes assis à l'angle de l'un des quatre piliers de la coupole. Nous avions derrière nous l'autel majeur, devant, l'autel de la chaire; à gauche, l'autel de Saint-Léon Ier, Pape : saint Léon-le-Grand.

Léon, archidiacre de l'Eglise romaine, fut élu Pape l'an 440, lorsqu'il était en mission dans les Gaules pour réconcilier Aétius et Albinus, armés l'un contre l'autre au profit des Barbares. Alors, il n'y avait plus guère de patriotisme romain que dans les âmes chrétiennes. Ces temps désastreux sont revenus.

Le pontificat de Léon dura vingt et un ans. Il vit Attila aux portes de Rome et sut l'écarter; il vit Genséric dans ses murs et put l'adoucir. Les écroulements se multipliaient, l'empire et le monde tombaient en poussière, l'âme de Léon demeurait inébranlable. Les pieds dans cette boue sanglante, le front vers le ciel, il prédisait à Rome une immortelle royauté.

Nous avions apporté les sermons de saint Léon, la plupart prononcés dans la basilique vaticane, en ces jours terribles d'Attila et de Genséric. Il en est un pour la fête des saints Apôtres Pierre et Paul. Que ces pages sont solennelles à relire ici, après quatorze siècles, entre le tombeau et la chaire de Pierre, à deux pas de la tombe et de l'autel de Léon!

Il convoque Rome à venir avec allégresse en ce jour du martyre et du triomphe aux pieds des hommes par qui l'Evangile lui fut donné, et qui, de maîtresse de l'erreur qu'elle était, l'ont faite disciple de la vérité. Ceux-là sont les pères qui l'ont fondée pour une destinée céleste, sous de bien meilleurs auspices que le fratricide qui lui imposa son nom. Ils l'ont conduite à la gloire incomparable, ils lui ont assuré l'empire de la foi. La paix chrétienne a su acquérir ce que la force victorieuse n'avait pu conquérir, et c'est maintenant que Rome est la tête du monde.

Car le Dieu bon et tout-puissant, afin que tous les mortels le puissent connaître, a pris en pitié leur volontaire aveuglement et la perversité qui les entraîne au mal. Par un profond conseil de tendresse, il leur a envoyé son Verbe, égal et coéternel à lui-même; et le Verbe s'est fait chair, et la nature divine s'abaissant à la nature humaine, l'a élevée à une gloire sublime.

Et afin que l'effet de cette grâce inénarrable se répandît par tout le monde, la divine Providence prépara l'empire romain dont les frontières s'élargirent jusqu'à ce que leur immensité les rendît limitrophes de toutes les nations. Car il convenait souverainement au plan de l'œuvre divine que l'empire d'une seule cité ouvrît la voie à la prédication universelle.

Cependant, Rome ignorait l'auteur de sa puissance. En même temps qu'elle régnait sur tous les peuples, elle s'était rendue l'esclave de toutes leurs erreurs, ET ELLE CROYAIT S'ÊTRE FAIT UNE GRANDE RELIGION PARCE QU'ELLE N'AVAIT REPOUSSÉ AUCUN MENSONGE, *et magnam sibi videbatur suscepisse religionem, quia nullam respuerat falsitatem.* Quelle parole!

Le Pontife ajoute : « C'est pourquoi, lorsque les Douze se partagèrent le monde, pour le rem-

plir de l'Evangile, le bienheureux Pierre, prince de l'ordre apostolique, fut destiné à la forteresse de l'Empire romain, afin que la lumière du vrai, placée au centre du monde, en éclairât plus aisément tout le corps. Toute nation avait alors dans la Ville au moins quelques-uns des siens, et quels peuples pouvaient ignorer ce que Rome aurait appris! C'était ici qu'il fallait fouler aux pieds les rêveries des philosophes, dissoudre les vanités de la sagesse humaine, humilier le culte des démons; ici, où la superstition avait ramassé toutes les conceptions de l'imposture.

« C'est donc vers cette ville, ô bienheureux Pierre, que tu diriges ta course. Tu entres dans cette forêt peuplée de bêtes rugissantes; plus courageux qu'au jour où tu marchais sur la mer, tu t'avances sur les profondeurs agitées de cet océan, et tu ne redoutes pas Rome, la maîtresse du monde, toi qu'une servante de la maison de Caïphe avait fait trembler. L'amour t'emporte, tu ne veux pas craindre ceux que l'amour te donne à aimer! »

O Pie, successeur de Pierre et de Léon, toi aussi tu veux ne pas craindre! Tu restes, et frappé du coup mortel, tu diras : *Non sciunt!* Et ramassant tes forces, tu lèveras ta main pour bénir...

XXII

FÊTE DE SAINT PIERRE.

La grande basilique est en allégresse pour la fête de saint Pierre : des fleurs, de l'or, des draperies d'or et de fleurs. La statue du prince des Apôtres est habillée en Pape, avec la tiare et l'anneau; le dais est plus riche. Et quel soleil! et quelles pensées au cœur!

Parmi ces merveilles grandioses, il y a des simplicités charmantes. On voit au-dessus de la principale entrée du péristyle une espèce d'ovale en verdure, suspendu par des guirlandes : c'est pour indiquer que saint Pierre a juridiction sur le globe. Le naïf emblème, de tradition très-antique, demeure là durant toute l'Octave. Ces petites choses ont un charme que rien n'égale. Cela s'est fait longtemps; cela, depuis des siècles, a tous les ans égayé la grande fête, a réjoui les yeux des humbles fidèles, leur a parlé et ils ont entendu!

Hélas! il y aura aussi les amertumes. Dans ces jours de grande foule, la tenue de beaucoup d'étrangers est un crève-cœur pour les pauvres catholiques. C'est alors que l'Anglais, le protestant, le faquin incrédule sont odieux! Si la dernière canaille de Paris était soudain introduite dans la basilique, elle s'y tiendrait plus décemment que ces messieurs et ces mesdames de la civilisation européenne. Et penser que tout ce monde ne parlera qu'à voix basse et chapeau bas aux huissiers de n'importe quelle antichambre! Je m'étonne toujours que l'indignation des honnêtes gens mêlés dans cette cohue de goujats en habit noir puisse ne pas faire explosion. Je crois fortement qu'un terrible ouragan de bastonnade éclatera sur la fleur de la société moderne et lui fera expier son défaut de respect.

Un sergent, de planton à l'estrade de l'état-major français, avait trouvé bon de grimper debout sur le banc le plus élevé. De là, il promenait son regard vainqueur. Un Suisse pontifical l'avertit de descendre. Il n'obéit qu'à moitié, regardant le Suisse de manière à le réduire en poudre. Le sergent se sentait instruit, victorieux, supérieur à toutes les superstitions dont il voyait l'étalage, capable d'en délivrer le genre humain. C'était d'ailleurs un joli sergent, bien ciré, de belles moustaches. Son général parut, il descendit tout-à-fait; le voilà

dans la position du soldat sans arme, prêt à ployer le genou. Mais cette soldatesque, vouée à obéir, quel que soit son fond, ne fera que ce qui lui sera commandé. Plus déplaisante est la physionomie des personnages. Certains diplomates laissent lire sur leurs nobles traits qu'ils se trouvent bien bons d'être là. Plusieurs annoncent tout haut que nous touchons à la fin, tenant qu'une chose qu'ils condamnent si décidément ne saurait durer. Je pense, moi, que leur aveuglement sera pourtant un des instruments de salut du monde. Je ne vois en eux rien qui puisse longtemps contenir l'esprit du Christianisme ; ils seront vaincus par cet esprit qu'ils ignorent... hélas ! hélas ! et comme ils deviendront pieux, et comme ils offriront leurs services, et comme il sera difficile d'y échapper !

Le roi de Naples était à la cérémonie, en habit militaire. Si c'est l'uniforme que portaient ses généraux, il devrait le changer, en mémoire de leurs services. J'observe que l'habit militaire est devenu partout l'uniforme des rois, même des rois détrônés. En tout pays, le roi n'est plus que le premier officier de l'armée. Et ils parlent de liberté dans le monde ! Le dernier vestige extérieur de liberté, — ce n'était pas grand'chose, — a disparu avec l'habit de garde national de notre Louis-Philippe, chassé par ses gardes nationaux pris de gros vin.

N'importe ! Malgré les airs fiers des sergents et les airs méprisants des diplomates et les airs militaires des rois, il est doux d'entendre chanter ici cet évangile de la durée :

« Simon-Pierre, prenant la parole, dit à Jé-
« sus : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vi
« vant. Jésus lui répondit : Et moi je te dis que
« tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon
« Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront
« point contre elle. »

XXIII

ici !...

« Un conseil singulier de Dieu a présidé à la
« naissance et à la grandeur de cette sainte cité.
« et je suis dans la ferme croyance que les pierres
« de ses murs sont dignes de respect et que le
« sol où elle est assise est digne de vénération
« au-delà de ce que les hommes ont jamais pu
« dire et croire. » C'est pourtant Bossuet, notre Bossuet qui parle ainsi, comme Luc de Tuy et

comme Léonard de Tulle ; et j'encadre avec plaisir cette phrase ultramontaine que les gallicans n'ont pas coutume de citer ! Quel dommage que Bossuet n'ait pas fait le voyage de Rome ! Il y viendrait aujourd'hui, et il serait plus grand docteur et même plus grand écrivain. La vue de Rome eût ajouté à son talent en ajoutant à son génie. Du moins son génie traînait un poids dont Rome l'eût délivré. Sans prétendre ôter rien à sa gravité ni vouloir rien rabattre du beau dédain qu'il professait pour la littérature, je dis qu'un si grand artiste n'eût jamais consenti à garder un préjugé qui voilait la splendeur et la mélodie de sa voix. Il eût trouvé de si belles choses à dire de Rome qu'il les eût dites. Et alors quels coups d'aile, et quels coups de foudre !

Un autre témoin de Rome, tout différent et non moins animé, c'est Erasme. Oui, Erasme, lui aussi il aimait Rome ; Erasme de Rotterdam, ce froid Hollandais ! Son latin de glace, poli, clair et coupant, semble contenir une larme non encore tout-à-fait figée : « Si je ne m'étais arraché de Rome, jamais je n'aurais pu la quitter. Il m'a fallu la violence pour ne pas me laisser séduire, et j'ai fui plutôt que je ne suis revenu... Rendez-moi le Léthé si vous voulez que j'oublie ja-

mais Rome ! » Oh ! que j'en dirais bien autant ! Il est vrai qu'il y a deux Rome, et je suppose qu'Erasme n'en regrettait qu'une, qui n'est pas celle que je préfère ; mais qu'importe ! Je les aime toutes deux, et mon cœur bat avec le cœur d'Erasme de Rotterdam. Je ne m'y serais pas attendu.

Véritablement la Rome païenne, dans l'état où elle est, mérite bien aussi quelque amour. Elle ne fournit pas un ornement de peu de valeur aux grandes beautés de la ville des Apôtres. C'est un charme indicible d'errer sur le Forum, de suivre la voie Sacrée, de monter le *clivus* qui mène au Capitole.

Ici !... M. de Maumigny remarque (1) l'importance, la sonorité, la majesté, l'immensité de ce mot dans Rome. Ici César, ici Pierre, ici Charlemagne, ici Raphaël, ici le Tasse, ici Dominique et François d'Assise et Ignace de Loyola ! Tant de héros, tant de grands hommes, tant d'histoires demeurent *ici ! Quam dives urbanum solum !* s'écriait le poète Prudence. Les moindres objets deviennent solennels sur ce sol dont la poussière et les pierres sont plus précieuses que l'or et les diamants. Quel moyen

(1) Dans le grave et beau livre intitulé : *Les voix de Rome.*

d'aller sans émotion de l'Ara-Cœli au temple de Faustine, de la prison Mamertine à la maison de Tibère? d'entrer à Saint-Onuphre, où mourut le Tasse, du pas dont on franchirait le seuil de l'Institut? Nulle part on ne sent son rien autant qu'à Rome; et cependant, parce qu'on est ici, l'on prend de soi-même je ne sais quelle idée d'être quelque chose. Les anciens disaient qu'il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe; ni d'aller à Rome, sans doute; et s'y voir est une marque des faveurs de la Providence dont on est enclin à se targuer. Ici! ici!

Dans une salle du Capitole, nous trouvons la louve de bronze, la même qui était sur le Capitole au temps de Tite-Live, et sur laquelle un jour le tonnerre tomba. On nous montre les traces de la foudre. Si c'est bien la louve, si ce sont bien les traces de la foudre, je n'en sais rien. Partout ailleurs, ce bronze ne serait qu'une curiosité; mais *ici!* Sur la place du Capitole il y a un poste de soldats français; rien de moins intéressant à Paris, et même à Pékin, et même à Rome : mais sur le Capitole, ces soldats sont des *Gaulois;* voilà pour Erasme. Et la grande nation des Gaules qui envoie ces soldats, est-elle encore la fille aînée de l'Eglise; et cette troupe qui garde le Capitole, garde-t-elle aussi le Vatican? Voilà pour moi.

Et ces enfants qui jouent, ces enfants déguenillés, les mêmes que partout, ne remarquez-vous pas qu'ils jouent autour de la statue de Marc-Aurèle? Enfants baptisés dans le sang du Christ, vrais rois de la terre, germes divins, jouez sur le Capitole, dispersez en jouant cette poudre qui fut le temple et l'autel de Jupiter, faites-vous un jouet du simulacre de César! A travers vos rires, j'entends la voix des prophètes qui ont averti Rome et César et la longue suite des dominateurs du monde :

« Tout orgueil est haï de Dieu, toute puissance injuste connaîtra la main de Dieu, toute iniquité des nations est exécrable devant Dieu.

« Le principe de l'orgueil est l'apostasie. De là les fraudes, les injures, les méfaits infâmes et sans nombre. A cause de ces crimes, l'empire est transféré d'un peuple à un autre; et ceux qui ont apostasié reçoivent des maîtres méchants, jusqu'à ce que le Seigneur les prenne en pitié.

« Dieu a secoué de leurs trônes les princes superbes; il y a fait asseoir à leur place ceux qui étaient humbles et doux. Dieu a fait sécher jusqu'en leurs racines les nations superbes, et il a planté dans leurs terres les humbles qui croyaient en lui.

« Dieu a renversé les nations orgueilleuses, il les a renversées jusqu'aux fondements ; et quelques-unes ont été arrachées et exterminées, et leur mémoire a péri.

« Car l'art de faire adroitement le mal n'est point sagesse, et le pêcheur périra parce qu'il a réussi. »

XXIV

LES ADIEUX.

Les grands jours sont passés, la ville se dépeuple. La plupart des évêques restés après la Canonisation n'attendaient que la célébration de la fête de saint Pierre. Ils s'arrachent, le devoir les appelle. Ils courent à leur glorieuse servitude, à leur pauvreté, à leurs angoisses, à leurs périls. Combien en est-il pour qui cette fête de saint Pierre a été la dernière vision de la liberté et des pompes de l'Eglise ! Tel de ces évêques a bâti de ses propres mains sa cathédrale, dans laquelle il ne peut se tenir debout, et il n'est pas le plus dénué ni le plus à plaindre. D'autres n'ont pas même

cette cathédrale de terre et de roseaux ; d'autres ont des cathédrales de marbre d'où ils sont bannis par la civilisation moderne, et des églises illustres qu'ils voient profaner par des prêtres apostats, dignes prêtres de cette civilisation qui les bannit ; il en est qui, des gradins de l'autel où ils peuvent encore monter entourés d'un semblant d'honneurs, voient la police assise sur les marches de la chaire pastorale, un bâillon à la main.

J'assiste aux adieux. Dans les sanctuaires, je reconnais les partants, ceux qui n'ont plus qu'un jour, ceux qui n'ont plus qu'une heure. On vient à Saint-Pierre prendre le suprême congé, dépenser les dernières minutes. Le partant a une manière de regarder et de s'arrêter qui le désignerait entre mille. J'observais ce matin un vieil et saint évêque, maintenant en chemin pour sa rude mission. Mes yeux se mouillèrent. J'allai le saluer. Il étendit la main comme pour toucher tous les autels et tous les murs de la basilique : « Vous, me dit-il, vous pourrez revenir ; moi je ne reviendrai point. » Il ajouta : « J'ai rempli mes yeux et mon cœur ; que Dieu soit béni ! » Je lui baisai la main et je le quittai. Il alla s'agenouiller devant la Confession, le front appuyé sur la balustrade. Ayant prié, il s'éloigna d'un pas lent. Je le suivais du regard. Il ne s'arrêta point jusqu'au seuil, mais là il s'agenouilla encore, et son front et ses lèvres

touchèrent le pavé. O Dieu de miséricorde qui savez où il va, remplissez-le de la joie de vos martyrs (1) !

Et nous aussi, nous avons des figures de partants. Quels regards semblables nous jetons sur ces beautés qu'il faut quitter ! Que ces enchantements sont profonds ! Que la croix de Saint-Pierre est belle dans l'azur doré du soir !

Entrons, nous dit l'abbé Henri, terminons ce jour devant l'autel, et répétons la prière de Jésus, fils de Sirach :

« Ayez pitié de nous, ô Dieu, Seigneur de toutes choses, et regardez-nous dans votre bonté, et montrez-nous la lumière de vos miséricordes !

« Répandez votre terreur sur les peuples qui ne se mettent point en peine de vous, afin qu'ils connaissent que vous seul êtes Dieu et qu'ils publient vos merveilles. Etendez votre main ; qu'ils voient votre puissance !

(1) C'était Mgr Borowsky, évêque de Zitomyr dans la Pologne russe. Le saint évêque, maintenant, est là où il savait bien que sa foi inébranlable devrait le conduire ; il est exilé de son diocèse et prisonnier en Sibérie. (Août 1870.)

« Renouvelez vos miracles, faites-en de nouveaux; brisez l'ennemi qui nous persécute, hâtez le temps, et que ceux qui tyrannisent votre peuple tombent dans la perdition. Leurs chefs disent : Il n'y a point d'autre seigneur que nous !

« Rassemblez Jacob, et que toutes ses tribus deviennent votre héritage comme au commencement. Ayez pitié de votre peuple que vous avez appelé de votre nom, et d'Israël que vous avez traité comme votre fils aîné.

« Ayez pitié de votre Jérusalem, la cité de votre temple, la cité de votre repos : remplissez Sion de la vérité de vos paroles inénarrables; que votre peuple y voie éclater votre gloire.

« Rendez témoignage qu'ils ont dit vrai, ceux qui, dès le commencement du monde, ont parlé en votre nom. Récompensez ceux qui vous ont attendu longtemps : que vos prophètes soient trouvés fidèles.

« Exaucez les prières de vos fidèles et conduisez-nous dans la voie de la justice, afin que tous ceux qui habitent la terre sachent que vous êtes le Dieu vivant qui voyez tous les siècles devant vous. »

XXV

PIE IX.

L'Homme-Dieu a été l'homme de douleur. Il n'a fait que des œuvres de justice et de miséricorde et il a été haï, calomnié, bafoué, mis à mort. Ceux qu'il avait guéris par ses miracles, délivrés par sa doctrine, ont crié : Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! Il a épuisé le calice des iniquités humaines. Ses amis eux-mêmes l'ont abandonné, l'ont renié ; il avait nourri de sa chair celui qui l'a vendu. Ses persécuteurs l'ont tué en invoquant l'intérêt du peuple et l'intérêt du ciel ; une vile populace a eu licence de l'insulter jusque sur la croix. Voilà l'Homme-Dieu, caché et comme anéanti dans l'homme de douleur. Cependant il règne ; le titre de sa royauté, écrit de la main qui le livre, est cloué à l'instrument du supplice par les mains qui le crucifient. Que d'efforts seront faits pour déplanter ce gibet plus illustre et plus puissant que tous les trônes, pour en arracher ce titre royal ! Mais la croix est stable et le titre royal est écrit pour l'éternité. Sans douter jamais de sa

faiblesse ni de sa victoire, le divin Supplicié avait dit : *J'ai vaincu le monde*. Il expire, les ténèbres enveloppent la terre, les morts sortent des sépulcres. Instruit par ces perturbations, l'homme de la force publique, celui-là même qui vient d'assurer l'exécution de l'inique sentence, reconnaît et adore la victime : C'était vraiment le Fils de Dieu !

Nous avons sous les yeux cette histoire et cette figure. La figure est vivante, l'histoire nous a pour témoins. Voici l'homme qui n'est pas semblable aux autres, qui n'est pas né pour les œuvres communes. Dans une chair réservée à la mort, il porte comme nous un esprit exposé à l'erreur, mais non pas cerné dans toutes nos limites et soumis à toutes nos défaillances. Dieu lui est lié par un serment éternel. Il est l'homme à qui le Sauveur a dit : *Je suis avec toi*. Ici la chair mortelle enferme plus d'immortalité qu'en nous ; l'esprit contient plus d'élément divin. Celui-ci est Pierre, qui ne meurt pas et qui ne se trompe pas. Faible, moqué, crucifié comme l'homme de douleur, invincible comme l'Homme-Dieu, dans les conditions du Calvaire il continue l'œuvre du Calvaire ; il la poursuit depuis dix-huit siècles à la face des hommes prosternés devant le miracle ou stupéfaits et furieux devant le problème. Il enseigne, il expie, il délivre, il meurt, il règne ; il tient les clefs du ciel, et le ciel est ouvert ou fermé par ses mains.

Il porte un nom incommunicable ; il est le PAPE, le Père. Toute langue, même rebelle, le nomme ainsi et ne nomme ainsi nul autre. Sa royauté paternelle, la plus ancienne qui soit au monde, est tout ensemble la plus contestée du temps, la plus assurée de l'avenir. La haine de ses ennemis en convient avec l'amour de ses enfants. Ses enfants couvrent la terre, mais disséminés, défaillants, réduits comme force active à une poignée ; ses ennemis, au contraire, sont puissants, ardents, coalisés, munis d'armes souveraines. Ils désirent et ils prophétisent la chute de la Papauté. D'où vient qu'ils désespèrent ? D'où vient que la Papauté, environnée de piéges, pressée de soldats, meurtrie de coups et de dérisions, ne voit nulle terre ennemie qu'elle n'espère conquérir ? C'est le miracle, c'est le problème ; c'est le triomphe permanent et toujours incompréhensible de l'homme de douleur. Nous avons sous les yeux ce scandale de la raison humaine.

Et comme la raison humaine ne fut jamais plus révoltée contre le Dieu de la Croix et ne nia jamais avec plus d'obstination ses droits sur le monde, jamais son scandale ne fut plus grand. Elle peut se dire qu'elle a tout vaincu. Ce qui n'est pas détruit, elle l'a changé à sa guise. Elle a renversé les institutions, façonné les esprits, paralysé les cœurs. En rompant avec l'ordre surnaturel, ses lois ont pro-

clamé la déchéance du Dieu Christ, dont sa science a nié la divinité et jusqu'à l'existence historique. Elle a imposé à la terre un droit de sa fabrique, le droit de l'homme, appelé plus tard le « droit nouveau », et qui est simplement le droit de son caprice. Armée de ce droit, elle a nié et méprisé tout droit antérieur, tout droit de la terre et tout droit du ciel. Elle a violemment dépouillé les rois de leur couronne, les peuples de leur nationalité, les individus de leur propriété, les autels de leur liberté. Ses sophismes corrompent par la peur les âmes où ils n'ont pas éteint la lumière ; toute résistance est vaine. Jamais despote plus insolent n'a dit à la conscience : Tais-toi ! ou ne l'a livrée avec plus de dédain aux huées des sicaires. Qui donc arrête encore la raison humaine, et pourquoi, ayant tout vaincu, n'a-t-elle pas tout emporté ? Un seul homme se dresse devant elle sur les débris de la civilisation chrétienne, l'empêche d'en disperser la poussière, et maintient parmi ces ruines l'esprit qui peut tout renouveler suivant les traditions éternelles, sous les ailes de la Croix. Cet homme pacifique dit *Non* à la raison humaine séparée de la raison divine ; *Non* à son droit nouveau ; *Non* à ses entreprises forcenées contre les droits des peuples et contre les droits de Dieu, que l'on annule en les séparant, et dont il est la véritable et complète expression. Dans sa faiblesse, invaincu jusqu'à présent, il garde ce qui ne pourrait périr sans que

le genre humain se vît aussitôt replacé sous la dent envenimée du despotisme antique.

Rome appartiendra-t-elle à Pierre, prêtre du Christ ou à Néron, prêtre de sa propre divinité ? Le problème se pose aujourd'hui comme il y a dix-huit siècles, plus résolûment accepté par l'apostasie qu'il ne le fut par l'incrédulité. « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » Ce cri de la Synagogue est poussé par des hommes qui ont reçu le baptême. Et comme aux premiers jours, la terre tremble, les ténèbres s'étendent, les morts sortent des sépulcres. Quels fantômes n'épouvantent pas les regards des vivants ? Oui, le sépulcre de Néron peut se rouvrir !

Mais Pierre ne meurt pas.

Pierre ! Rangée derrière lui, réveillée à sa voix, émue d'admiration et d'amour, et le saluant des titres magnifiques que lui donnent les docteurs, la Catholicité le nomme encore *Moïse*, le *Patriarche universel*, le *Père des Pères*, l'*Héritier des Apôtres*, la *Bouche* et le *Chef de l'Apostolat*, le *Refuge des Evêques*, le *Pasteur de tous les Pasteurs*, le *Lien de l'Unité*. Un homme donc porte aujourd'hui tous ces noms, est toutes ces choses; et lorsque Dieu l'eut soudain appelé de la foule, cet homme a entendu encore ces paro-

les suprêmes qui ne peuvent être adressées qu'à lui : « Reçois la tiare aux trois couronnes. Tu es le Père des Princes et des Rois, le Pasteur de l'univers, le Vicaire ici-bas de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Une partie de l'humanité méconnaît la personne et le pouvoir de Pierre, veut écarter cet homme, veut abolir cette institution; une partie de l'humanité a perdu le sens de la grandeur, a perdu la lumière, veut abolir la dignité humaine et décapiter le genre humain.

Dieu a conduit la vie de Pie IX pour laisser sans excuse les frénésies qui se révoltent contre son Eglise. Cette marche laborieuse satisfait même aux conditions que la jalousie moderne réclame des hautes fortunes. Il a passé par les petits emplois, sa piété l'a tenu longtemps au service des pauvres, il a vu de près toutes les misères, pansé de ses mains toutes les plaies; il a donné sa jeunesse aux orphelins, ses veilles à l'étude, son patrimoine aux indigents; il a été toujours plein de générosité, de zèle et de miséricorde. Son premier acte royal fut d'amnistier tous les condamnés ou inculpés politiques, sous le seul engagement d'honneur de se conduire dorénavant en loyaux sujets. Il proclama des libertés désirées

et en promit d'autres, ne demandant que le temps nécessaire pour les préparer. L'allégresse des Romains retentit dans le monde entier. Un hosannah incomparable inaugura ce règne qui, sauf de courts intervalles, n'a été qu'une tempête. Le monde eut comme un éblouissement de tendresse. Il entrevit la conciliation possible de l'ordre et de la liberté. Pie IX ne prétendait rien vendre, ne se faisait rien arracher. Il agissait largement, en homme d'Etat qui sait jusqu'où il peut aller, en honnête homme qui ne veut pas trop redouter la trahison, résolu même de l'affronter jusqu'aux extrêmes limites de la prudence, pourvu qu'il y gagne de mettre en lumière sa propre loyauté. Grande et saine politique, mais à l'usage seulement des justes, qui sont seuls les prudents et les forts; politique des Papes, par laquelle ils ont conquis toujours, ou plus tôt ou plus tard, l'adhésion de la conscience humaine.

Il est vrai, en un sens, qu'aucune des concessions de Pie IX ne lui a réussi. Ses bienfaits sont tombés sur des traîtres; les politiques ont souri de sa candeur. Le monde est toujours cet ignorant qui, ne voyant rien lever sur les pas du semeur, le raille de sa semence et de son travail perdus. Pie IX a vu le bien possible, il l'a voulu faire; il a cru à la liberté, il lui a tendu les bras; il a cru à l'honneur, et s'est con-

fié aux serments. Rien ne prouve encore que les habiles et les traîtres y aient autant gagné que lui. Par cette expérience, il s'est assuré l'admiration et l'amour des cœurs droits. L'adhésion de la conscience publique est un fonds qui demeure. Elle ne se laisse pas emporter par l'opinion, et elle a son jour.

A l'abondance des bienfaits, les révolutionnaires répondirent par le luxe des trahisons. Les amnistiés renouèrent leurs complots. De l'enthousiasme populaire ils firent une émeute permanente. La sédition, portant des fleurs, s'agenouillait devant le Pontife et lui demandait en hurlant de la bénir. Elle comptait le séduire, elle ne fit qu'éveiller sa prudence; elle crut l'intimider, elle le trouva aussi ferme qu'il restait doux. Elle entreprit alors de le contraindre et lui montra le poignard : elle put déchirer son cœur, non le rendre moins miséricordieux.

Pie IX avait résolu de faire à la liberté une grande part; il ne voulait cesser ni d'être Pontife, ni d'être roi, ni d'être père. La Révolution exigeait qu'il sanctionnât ses doctrines, qu'il prît son drapeau. Il condamna ses doctrines et ses œuvres, maintint hautement les droits qu'elle prétendait lui faire abdiquer, refusa de déclarer la guerre à l'Autriche. Le *Non possumus*, opposé

depuis à d'autres adversaires, il en a premièrement frappé la sédition, qui lui parlait bouche à bouche. *Non posso, non debbo, non voglio.* Je ne puis, je ne dois, je ne veux! Devant les thèses philosophiques, il s'écria : Hors l'Eglise, point de salut! Les démagogues n'avaient plus que leurs poignards. Le ministre du Pape, Rossi, fut assassiné. Cet homme, jadis mêlé aux conspirations, aimait vraiment l'Italie. Comprenant enfin que la cause de la liberté italienne était la cause même de la Papauté, il eut le bonheur de perdre sa vie pour la vérité qu'il avait longtemps méconnue. L'assassin le frappa sur le seuil du sénat révolutionnaire, à la vue de deux cents misérables prétendus représentants du peuple romain, les uns complices, les autres terrifiés. Aucun de ces lâches ne se leva pour secouer le sang qui rejaillissait sur eux. Le Pape, prisonnier, dut fuir pour épargner aux Romains la responsabilité d'un de ces forfaits que Dieu ne punit pas seulement sur les coupables, mais sur ceux qui le laissent commettre et sur leurs enfants.

Le cœur du genre humain suivit Pie IX à Gaëte. A Rome, la République s'installa, présidée par des Triumvirs; un assassin et deux traî-

tres obscurs. Ces sinistres faquins étalèrent aussitôt leur totale incapacité ; l'Europe, quoique devenue facile, poussa un cri de dégoût. La République française, mandataire des nations catholiques en proie aux révolutions, termina par la force les courts destins de la République romaine. Il n'y eut pas même d'étonnement. C'était l'impérieuse volonté, l'impérieuse nécessité du monde. Pie IX revit Rome agenouillée et pleine de joie.

Mais déjà la diplomatie conservatrice reprenait l'œuvre du Triumvirat. En rétablissant le Pape, elle prétendait lui imposer la déchéance. Elle ne lui avait rendu que la couronne d'épines. Elle ne l'empêcha pas de ceindre aussi la tiare et de lever la tête au-dessus de tous les fronts, à la hauteur où la tiare doit être vue. Malgré les difficultés de tout genre, Pie IX sut efficacement travailler à réparer les désastres de l'orgie républicaine. Il gouverna son peuple et l'Eglise, rétablit la hiérarchie en Hollande comme il l'avait rétablie en Angleterre, proclama le dogme de l'Immaculée-Conception, embellit Rome et restaura la voie Appienne. Quelques années s'écoulèrent ainsi dans une sorte de tranquillité. Les gouvernements européens ne tourmentaient le Pape qu'en secret. La diplomatie leva le masque au Congrès de Paris. Cavour, ministre du Pié-

mont, parla de la nécessité d'intervenir pour le peuple romain opprimé par le gouvernement pontifical! Les représentants des puissances ne protestèrent point contre ce coup de stylet; ils prirent au contraire en grande considération la parole du Piémontais. L'opinion fut savamment animée contre le gouvernement de Pie IX. Bientôt éclata la guerre d'Italie, qui fut une guerre contre la Papauté. On vit l'envahissement des Romagnes, le guet-apens de Castelfidardo, l'armée du Saint-Père assassinée, ses provinces envahies, et le consentement de l'Europe à tous ces crimes.

Rien n'ébranla le ferme courage de Pie IX. Le conquérant osa lui présenter d'hypocrites excuses et lui proposer un accommodement. Il répondit que, quand même ses serments ne l'obligeraient pas à maintenir intact le patrimoine de l'Eglise, il refuserait encore de souiller sa conscience par aucune adhésion à des actes qui engendrent l'irréligion et l'immoralité. C'est là qu'en sont les choses. A l'iniquité triomphante, Pie IX oppose son droit désarmé, et l'iniquité et le monde s'aperçoivent avec stupeur qu'il n'est pas vaincu.

Les principales qualités que l'on croit néces-

saires aux maîtres de la politique humaine, la dissimulation, le dédain de la justice, l'ambition ardente et impitoyable, le mépris des hommes enfin, manquent à Pie IX; la nature l'en éloigne autant que la foi. Mais il connaît ses devoirs et il les remplit. Il doit soutenir les droits de l'Eglise et l'honneur de Dieu; il n'y manquera pas, quelque péril qu'il faille braver. Il n'est pas chargé de faire triompher la vérité méconnue, il est chargé de confesser cette vérité jusqu'à la mort. A toutes les suggestions, il a répondu : Non ! A toutes les menaces : Faites ! Par ces deux seuls mots, il a lié aux portes de Rome les flots de la Révolution. Pourquoi ne passent-ils pas ? Pourquoi le Vatican n'est-il pas submergé ? Dieu le sait ! Humainement, la constance de Pie IX, supérieure à tous les désastres, est l'unique raison du prodige. En refusant d'abdiquer son droit, le juste désarmé ne s'est pas seulement montré plus grand que ses agresseurs, il est devenu plus fort. Il a rallié autour de lui une force qui semblait n'exister plus ici-bas, l'amour. Il est aimé. Il donne au genre humain le spectacle salutaire d'un chef de peuple en qui la conscience peut se reposer parfaitement, qui ne dit rien que de vrai, qui ne veut rien que de juste, qui rend pleinement raison de ses actes, et qui, sans autre ressource, par la seule majesté de sa couronne et la seule magnanimité de son cœur, dompte toute violence et déjoue toute supercherie.

Toutefois s'il dédaigne les menées de la politique, Pie IX n'est pas sans moyens personnels de défense et même d'attaque. Outre cette armure du droit, de la justice et de l'honneur, que ni contrainte ni feinte n'a pu lui faire déposer, il possède la perspicacité, la patience, la décision. Il ne hait point les hommes, il ne les méprise pas, mais il les connaît. Lorsque son œil pénétrant et calme a saisi la fraude, il est en garde pour toujours. Les conspirateurs ne l'ont pas trompé longtemps. Il a saisi leurs combinaisons les plus enveloppées, et, sauf peut-être certains coups de scélératesse qu'un homme de bien ne saurait prévoir, rien ne l'a surpris.

Il n'a craint ni de se taire, ni de parler; sa miséricorde sait attendre, sa vigilance sait se hâter; il élève à propos sa voix loyale qui éclaire la bonne foi, démasque la fourbe, condamne l'erreur. Il a une éloquence soudaine, forte, toujours simple. Quand l'ennemi semble sur le point de faire un dernier et victorieux effort, Pie IX trouve aussitôt une occasion de parler. Il pornonce un mot qui retentit par toute la terre. Un jour, à Saint-Jean de Latran, il étendit la main du côté du Colisée, voisin de l'auguste basilique : « Cet amphithéâtre, dit-il, ce Colisée qui est « près d'ici fut, dans les premiers siècles de l'E- « glise, un calice qui reçut le sang des héros

« chrétiens. Il est aujourd'hui la coupe qui reçoit « nos larmes. Ce sang et ces larmes crient vers « le ciel ; ils toucheront le cœur de Dieu en « faveur de son Eglise. Assurez-vous, comme je « le suis moi-même, que les desseins des enne- « mis de la sainte Eglise ne prévaudront pas. C'est « en la dépouillant de son autorité temporelle « qu'ils ont espéré la détruire. Et moi, j'ai la « certitude que cette autorité même lui sera « rendue et que le Saint-Siége rentrera dans « toutes ses possessions. Il se peut que je cesse « de vivre avant que de voir cette justice, mais « qu'importe? Simon, fils de Jean, est sujet à la « mort; Pierre ne meurt pas. »

La foi et la bonté sont les traits dominants de cette physionomie où se réunissent toutes les splendeurs morales. La foi est sans limite; la bonté ne reçoit de bornes que des nécessités de la justice. Ces deux soleils, la foi et la bonté, se meuvent dans une intelligence vaste comme le ciel. La présence et la conversation de Pie IX procurent à l'âme cette sorte de bien-être dont on jouit devant un paysage d'une immense étendue, plein de magnificence, sous un ciel parfaitement pur. C'est une sensation presque identique d'être auprès de Pie IX, ou, par exemple, de considé-

rer Rome des hauteurs de Monte-Mario : même majesté douce, même sereine allégresse de lumière; et toute l'histoire est là, ramassée en un seul point. Le monde entier a reçu cette impression et en rend témoignage; car Pie IX est de tous les hommes vivants celui que le monde a vu de plus près. Il a accueilli une foule innombrable d'individus de tout pays, de tout âge, de toute condition, s'est entretenu avec eux et les a laissés ravis et embaumés de sa douceur. Cette patience qui écoute tout, cette intelligence qui entend tout sont servies par une mémoire qui n'oublie ni un incident ni un visage. Il s'est souvenu du pauvre, du mendiant, de l'esclave, et il les a consolés. Sa gravité est aisément souriante, aisément attendrie. Il parle des hommes sans amertume, évitant de nommer ceux qu'il devrait blâmer. Lorsqu'il se défend contre eux, il y a de la compassion dans son langage. En caractérisant l'acte mauvais, sa foi voit la terrible responsabilité du pécheur; l'on sent que son cœur voudrait absoudre.

Cette mansuétude peut faire place à la sévérité du prince, du docteur et du juge. Les petits l'ignorent, quelques grands l'ont appris. On a vu les hommes constitués en dignité sortir terrifiés d'auprès de ce roi débonnaire. Mais ces rigueurs sont rares, il faut que la nécessité les impose.

La bonté déborde. Envers les humbles, elle va jusqu'à la prévenance. *Pater pauperum,* c'est un des noms de Jésus. Tous les hôpitaux de la ville ont vu maintes fois le Souverain Pontife au lit des infirmes, faisant les fonctions d'un simple prêtre. A l'époque du choléra, il reçut la confession et le dernier soupir d'un pauvre que personne n'assistait, tant les malades étaient nombreux. Mais qu'est-il besoin de dire que le souverain Prêtre ne se dispense d'aucune des obligations du fidèle; qu'il est humble, doux, patient, charitable, résigné; que sa vie est une perpétuelle pénitence et un perpétuel labeur?

La vie du Pape est réglée pour le travail comme celle d'un religieux. Un jour de chaque semaine est assigné pour une classe déterminée d'affaires qui réclament l'attention continuelle du Pontife ou du Prince. Dans le courant du mois, même de la semaine, tous les services généraux de l'Eglise, tous les services particuliers de l'Etat sont inspectés et dirigés. Le Saint-Père voit en outre quotidiennement le secrétaire d'Etat ou son substitut. Il est, de plus, informé par ses camériers intimes, divers de caractère, d'aptitudes et de nation, en relations par leur origine avec tout ce qu'il y a d'élevé en Europe, tous prêtres occupés d'œuvres importantes, véritables aides de

camp de charité. Si l'on ajoute cette multitude de visiteurs, Prélats, simples prêtres, particuliers de tous pays et de toutes conditions, hommes d'Etat, hommes du monde, pauvres pèlerins venus à pied, on avouera que nul souverain n'est aussi occupé que Pie IX, et que nul homme n'a sujet de se croire plus instruit des besoins, des vœux, des sentiments et des erreurs du temps.

Dans une intelligence si ferme, une pareille expérience, unie aux lumières supérieures de la foi, devait produire ce que le monde contemple avec un accroissement continuel d'amour : je veux dire cette assurance, cette sérénité d'une force invincible au milieu de toutes les réalités de la faiblesse matérielle. Pie IX n'ignore point ce que peuvent ses ennemis, mais il n'ignore pas non plus la place qu'il tient et ce qu'il peut par lui-même. Il a posé la main sur le cœur de l'humanité, il en a discerné les battements, et il sait, si l'on ose ainsi parler, que Dieu n'est pas tout seul avec lui. Plaçant en Dieu son espérance, il fait néanmoins cet honneur à la conscience et à la raison humaines d'attendre aussi quelque chose de leur côté. Après avoir bu jusqu'aux dernières lies de l'aveuglement, de l'ingratitude et du mensonge, et quand la coupe vingt fois vidée est toujours pleine, il n'a pas

désespéré, il n'a voulu douter ni de la foi, ni de l'amour, ni de l'honneur, ni même du bon sens. Il a frappé à ces portes obstruées et gardées; il a demandé des bras, il a demandé des aumônes, et il a obtenu ce qu'il demandait. Tant que ses besoins dureront, il demandera, il obtiendra. Il a seul les paroles auxquelles répondent encore les cœurs; la vénération était morte sur la terre, il l'a ressuscitée.

Il en fait aujourd'hui même une expérience suprême, dont le succès, espéré de lui seul, est aussi honorable pour la société moderne que glorieux pour le ferme esprit qui l'avait prévu. Voilà terminé ce grand acte de la canonisation des martyrs japonais. Après la définition de l'Immaculée-Conception, rien ne pouvait davantage s'éloigner des préoccupations du siècle; mais rien non plus ne pouvait mieux attester l'inébranlable foi de l'Eglise et sa persévérance auguste dans les traditions que l'orgueil rationaliste déclare épuisées. La philosophie et la politique prétendent que le monde ne croit plus aux Saints ni au Pape. Pour prouver que le monde y croit encore, le Pape conçut la pensée d'inviter le monde entier à la fête et d'appeler autour de lui, pour ce jour-là, tous les évêques de la catholicité.

Un pareil dessein, il faut l'avouer, épouvanta les conseillers à qui le Pape s'en ouvrit. Ils craignirent les gouvernements, ils craignirent l'avenir. La célébration était fixée à six mois. Dans six mois, le Pape serait-il encore à Rome? Pie IX écouta tout, et ne redouta rien. Il avait considéré que, si les évêques étaient empêchés, le monde alors saurait clairement où en est la liberté de l'Eglise.

L'événement fait voir avec quelle justesse Pie IX avait deviné les cœurs et apprécié les situations. Les évêques sont arrivés de tous les lointains. Quel spectacle, quel coup de politique inspirée! Trois cents évêques et tant d'autres témoins rassemblés de tous les peuples, pour dire à Rome ce que le Pape est dans Rome; pour attester à l'univers ce qu'il en est de la vie déclinante de la Papauté et des vices prétendus de ce gouvernement temporel du souverain Prêtre que l'on veut remplacer par l'arrogance ignorante du sabre et par l'insulte du bâton!

Malgré l'angoisse de ces temps lugubres et petits, nous sommes bien heureux, nous tous qui nous trouvons là! Nous regardons faire une grande chose, une chose voulue, déclarée, préparée, et qui se fait noblement dans la forme annoncée, en

toute lumière. Le mortel qui est ici-bas par excellence le Fils de l'homme et le Fils de Dieu, celui par qui le ciel et la terre se réconcilient, pose, de ses mains pacifiques, sur le sol déblayé, un de ces blocs où s'affermit le pied du genre humain. Nous contemplons de nos yeux, nous pouvons en quelque sorte toucher de nos doigts la grâce de la protection divine. L'acte de foi n'est plus que le cri de l'évidence, l'aveu même de la raison ; avec l'admiration, avec l'amour, dans ce centre du monde menacé par la folie du monde, nous goûtons la sécurité.

Parcourant notre Rome et l'embrassant d'un cœur filial, si nous venons à penser qu'on veut nous la ravir, nous éprouvons plutôt un mouvement de sainte colère qu'une impression d'effroi. Nous comprenons le crime immense, mais aussi l'immense sottise des médiocres larrons qui se targuent d'emporter pareil butin. Dans le livre du Fils d'Amos, le roi des Assyriens, vainqueur de Samarie par le courroux de Dieu, demande qui l'empêchera d'aller à Jérusalem et de piller le Temple ? — « Tout à l'heure, dit Dieu, je visiterai l'insolence du cœur d'Assur, et sous sa victoire j'allumerai un feu qui le consumera. » Nous nous rendons d'un sanctuaire à un autre, et nous entretenant de l'histoire d'Assur, nous nous informons des lieux où passera Pie IX, pour nous prosterner devant le fort de Sion.

Les fêtes succèdent aux fêtes; fêtes des yeux et du cœur, fêtes de l'âme et de l'esprit, fêtes du temps et de l'éternité. Ces joyeuses et saintes merveilles contiennent la démonstration de toutes les vérités contestées par l'erreur. Le roi de la Paix y préside, entouré d'hommes venus de toutes les parties de la terre, et ces hommes sont les pasteurs du genre humain, les cœurs qui ne tremblent pas, les voix qui ne se taisent pas, les pensées qui ne meurent pas. On les voit prosternés dans ces poussières fécondes du Colisée, du cirque de Néron, de la voie d'Ostie, des prisons Mamertines, des Catacombes, aspirant la vie inépuisable qui jaillit de ces grands tombeaux, recevant une nouvelle force du baiser de Pierre vivant et rayonnant au milieu d'eux.

Pendant que le peuple, libre et content, multipliant les témoignages d'amour pour son roi, se repose du travail en contemplant la splendeur des pompes sacrées: pendant que les esprits plus cultivés visitent les trésors de l'Art, de la Science, de l'Histoire, une intelligence tranquille pourvoit sans effort à cette première nécessité du genre humain que l'on appelle le gouvernement de l'Eglise. Malgré les fureurs de la tempête, le sublime pilote, assis à la barre, l'œil

sur les cieux, d'une main aussi hardie que douce, d'un cœur aussi ferme que clément, prend dans la voile tout ce vent d'orage et lui livre le vaisseau.

Tel nous apparaît Pie IX. La postérité le connaîtra mieux, parce qu'elle connaîtra l'ensemble et la suite de ses œuvres. Elle le verra victorieux; elle vénérera en lui l'un des plus majestueux Pontifes que la miséricorde divine ait voulu accorder à l'Eglise. Nous, ses contemporains, qui le contemplons si élevé au-dessus de la stature commune, nous avons de plus près le rayonnement de sa douceur, la douceur de Moïse et de David. Les yeux filialement attachés sur lui, nous nous réjouissons de voir comme Dieu l'a bien fait pour soutenir les regards de toute la terre. Ses ennemis auront en vain dérobé de criminelles victoires; déjà leur destinée est visible : ils périront étouffés de rapines et criblés de sifflets. Pendant que ces victorieux d'un jour plongent dans une boue sanglante, la nobls figure du Pontife-Roi domine, de plus en plus forte, loyale, sereine, humble, ornée de toutes les saintes splendeurs, et le temps est proche où plus d'une voix, parmi celles qui l'ont nié, s'élèvera pour confesser qu'il est le pilier du monde.

APPENDICE

BREFS

ADRESSÉS PAR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE PIE IX

A M. LOUIS VEUILLOT.

A notre cher Fils Louis Veuillot, à Paris.

PIE IX, PAPE.

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Nous avons reçu avec beaucoup de plaisir votre Parfum de Rome *que vous Nous avez offert, après l'avoir refondu par un nouveau travail et considérablement augmenté. Au milieu des travaux qui réclament Notre sollicitude, à peine avons-Nous pu, en feuilletant ces deux volumes, jeter les yeux tantôt sur une page, tantôt sur une autre s'offrant au hasard, mais dans toutes Nous avons vu resplendir votre foi et votre charité et Nous avons reconnu que, éclairé par elles, vous avez saisi le caractère de Rome, de ses institutions, de ses mœurs, et qu'après l'avoir ainsi révélée et montrée telle qu'elle est, vous avez victo-*

rieusement repoussé les accusations vulgaires qu'on porte contre elle de côté et d'autre. Prenant l'histoire pour guide, vous avez si bien rendu manifeste aux yeux des lecteurs l'action bienfaisante du pontificat romain, qu'ils sont obligés de reconnaître en lui, le magistère *et le soutien permanent et puissant de la justice et de la vraie liberté, et, par conséquent, d'avoir en exécration les abominables machinations par lesquelles on s'efforce d'éteindre et de renverser ce phare de la vérité et de la civilisation. Nous vous félicitons de l'empressement avec lequel tant d'éditions successives de votre ouvrage ont été demandées; c'est un irrécusable témoignage du fruit qu'elles ont produit et que Nous souhaitons encore plus abondant. En demandant à Dieu que tout vous soit propice, comme gage de Notre affection et de Notre bienveillance particulière, Nous vous donnons avec amour, à vous et aux vôtres, la bénédiction apostolique.*

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 3 mars 1866,

De notre pontificat l'an XX.

PIE IX, PAPE.

A notre cher Fils Louis Veuillot, à Paris.

PIE IX, PAPE.

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Nous vous félicitons, cher Fils, parce que, écarté de l'arène où vous combattiez si vaillamment et si utilement pour la vérité et pour la justice, loin d'enfouir le talent qui vous a été confié, vous avez continué d'un cœur joyeux à servir la cause que vous défendiez et à lui porter de nouveaux secours. C'est ce qu'attestent vos plus récents écrits, ce que confirme le dernier dont vous Nous avez fait hommage, sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, publié pour venger sa divinité outragée. D'après le peu que Nous avons pu en apprécier au milieu de Nos occupations multipliées, Nous avons jugé que vous avez choisi la méthode de toutes la plus propre à atteindre le but annoncé, et que, dans l'exécution, vous vous êtes montré pleinement égal à vous-même. Nous dirons encore que cette nouvelle œuvre, telle qu'elle s'est offerte à Nous, emprunte un éclat extérieur et tout particulier de la nature même des épreuves auxquelles vous êtes soumis, puisque, dans ces circonstances d'adversité, elle respire cette faim, cette soif de la justice, cet élan et cette fermeté

d'esprit que vous avez montrés jadis en soutenant le combat auquel vous étiez engagé. Quoique Nous Nous fussions senti ému de vos peines et tendrement incliné à compatir au sort qui vous était fait, Nous avons jugé les condoléances inopportunes, l'Apôtre nous disant : Heureux l'homme qui supporte l'épreuve; *et même :* Considérez, mes frères, comme le sujet d'une entière joie les diverses afflictions qui vous arrivent. *C'est pourquoi, puisque votre constance atteste que l'épreuve de votre foi produit réellement en vous cette patience qui est parfaite dans ses œuvres, Nous sommes plutôt porté à vous féliciter et obligé de vous exciter à la joie. Afin qu'il vous soit plus facile de l'obtenir, Nous vous présageons et Nous demandons instamment à Dieu pour vous un accroissement toujours plus abondant de la grâce, et Nous vous donnons avec amour, à vous et aux vôtres, la bénédiction apostolique, augure de ce don céleste et gage de Notre bienveillance particulière et de Notre affection.*

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 9 juillet 1864,

De notre pontificat l'an XIX.

PIE IX, PAPE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

LIVRE VIII. — L'AUTEL.

Pages.

I. — Coquelet au Colisée..... 1
II. — Histoire des Persécutions..... 4
III. — Les Dévotes de Saint-Pierre..... 15
IV. — Rêve d'un Patriote italien..... 19
V. — L'Autel..... 23
VI. — Restauration de la nature..... 39
VII. — Le Juste..... 43
VIII. — La *Marseillaise* de Fra Gaudenzio..... 46
IX. — Deux jeunes Filles..... 48
X. — Anna-Maria, servante de Dieu..... 59

LIVRE IX. — NOTES.

I. — *Osteria di Porta-Maggiore*..... 71
II. — Mardi-Gras..... 74
III. — La Papesse Jeanne..... 76
IV. — La Voie Appienne..... 77
V. — A Saint-Chrysogone..... 80
VI. — Chambre de saint Stanislas..... 81
VII. — Le Statuaire..... 83

VIII. — Le Capitaine..... 85
IX. — La Comtesse..... 87
X. — Un Atelier de Peintre..... 88
XI. — Saint-Martin et Saint-Sylvestre..... 89
XII. — Une Fleur du Colisée..... 91
XIII. — Les Germaniques..... 94
XIV. — Galerie du Vatican..... 100
XV. — La Communion de saint Jérôme..... 102
XVI. — Au Pincio..... 104
XVII. — Un Historien. — Un Poète..... 106
XVIII. — Sous Néron..... 108
XIX. — Chez Caracalla..... 112
XX. — La Ville..... 114
XXI. — Saint-Pierre d'Alcantara..... 116
XXII. — Vue du Forum romain..... 117
XXIII. — Les Vues de Don José..... 120
XXIV. — Le Piémontiste..... 123
XXV. — La Bourgeoisie romaine..... 124
XXVI. — Une Profession religieuse..... 128
XXVII. — Le Peuple à Saint-Pierre..... 134
XXVIII. — L'Académie de France..... 136
XXIX. — Le *Réalisme*..... 138
XXX. — La Brute..... 145
XXXI. — Idées d'une Bourgeoise..... 150
XXXII. — Paroles d'une Paysanne..... 157
XXXIII. — Godard et Bidard..... 158
XXXIV. — Coquelet aux Catacombes..... 160
XXXV. — Un Roi au palais des Césars..... 163
XXXVI. — Bustes antiques..... 170
XXXVII. — Le Chemin de la Croix..... 180
XXXVIII. — Les derniers Vainqueurs au Colisée..... 183
XXXIX. — Villa Pamphili..... 188
XL. — I Pizzicaroli..... 191
XLI. — Confession murale..... 192
XLII. — Sépultures..... 194
XLIII. — Les Guides dans Rome..... 196
XLIV. — Etude au Colisée..... 199
XLV. — Les Catacombes..... 201

LIVRE X. — LES VIERGES ROMAINES.

I. — Sainte Bibiane 207
II. — La Maison de Pudens 213
III. — Sainte Agnès 217
IV. — Sainte Martine 225
V. — Sainte Cécile 235
VI. — Les *Acta martyrum* 268
VII. — La Vie dans le tombeau 270
VIII. — La Grâce du martyre 286

LIVRE XI. — LES MARTYRS.

I. — Deux Ambitions 295
II. — *Ecco la Fiera* 306
III. — Le Secret de Rome 328
IV. — Dernière Soirée à Rome 336
V. — Pius PP. IX 344

LIVRE XII. — ROME EN 1862.

I. — Le Chemin de fer — Figures de Pèlerins 355
II. — Autres figures de Pèlerins. — Cinq Evêques 362
III. — L'Amour de Rome 369
IV. — Le Cachot de Galilée. — L'Aumône au Vatican. — L'ancienne monnaie pontificale 375
V. — Au Palatin 384
VI. — Mgr Gerbet. — Mgr Berteaud 388
VII. — Un Italianissime. — Le Patriotisme sacerdotal. — Mgr Plantier 395
VIII. — Palais Pamphili. — Mgr de Dreux-Brézé 400
IX. — Prédication au Colisée 404

X. — Les Indulgences..... 409
XI. — Saint-Paul hors les murs..... 424
XII. — La Bénédiction à Saint-Jean de Latran. — Mouvement des esprits..... 431
XIII. — Vengeance de Coquelet..... 435
XIV. — Les Zouaves pontificaux..... 447
XV. — Les Evêques..... 453
XVI. — Paroles de l'Evêque de Tulle. — Rome..... 456
XVII. — Paroles de l'Evêque de Tulle. — Pierre..... 460
XVIII. — Retour à Saint-Paul..... 469
XIX. — La Canonisation..... 474
XX. — Le Camp des Prétoriens..... 490
XXI. — Paroles de saint Léon..... 497
XXII. — Fête de saint Pierre..... 501
XXIII. — Ici !..... 504
XXIV. — Les Adieux..... 509
XXV. — Pie IX..... 513

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Le Puy, imprimerie et lithographie M.-P. Marchessou

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Veuillot, Louis

Le Parfum de Rome

PQ
2471
.V7P3
v.I&2